U d'/of OTTAWA
39003002237229

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/correspondanceco03dude

CORRESPONDANCE COMPLÈTE

DE

Mme DU DEFFAND

AVEC

LA DUCHESSE DE CHOISEUL

L'ABBÉ BARTHÉLEMY ET M. CRAUFURT

PUBLIÉE AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

M. LE Mis DE SAINTE-AULAIRE

TOME TROISIÈME

TROISIÈME ÉDITION REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877

Louis Naville

CORRESPONDANCE COMPLÈTE

DE

Mme DU DEFFAND

III

IMPRIMERIE J. CLAYE
PARIS

CORRESPONDANCE COMPLÈTE

DE

Mme DU DEFFAND

AVEC

LA DUCHESSE DE CHOISEUL
L'ABBÉ BARTHÉLEMY ET M. CRAUFURT

PUBLIÉE AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

M. LE Mis DE SAINTE-AULAIRE

TOME TROISIÈME

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PARIS

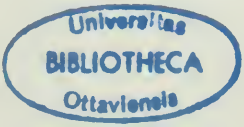
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866

Tous droits réservés



PQ
1981
.D65
1866
v. 3

CORRESPONDANCE

COMPLÈTE

DE MADAME DU DEFFAND

AVEC LA DUCHESSE DE CHOISEUL

L'ABBÉ BARTHÉLEMY ET M. CRAUFURT

LETTRE DXXXI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi, 7 septembre 1773.

Madame de Ligne m'a fait dire, chère grand'maman, qu'elle vous allait trouver demain, et qu'elle voulait bien se charger de mes commissions. Je n'ai pu résister à profiter de cette occasion pour vous dire combien je suis inquiète de vous. Je partage toutes vos situations, et vous n'avez ni peine ni plaisir où je ne prenne part. Je voudrais apprendre à toute heure des nouvelles de madame de Grammont; on me rassure sur son état, mais tant que je ne verrai point l'abbé, je ne serai point tranquille. Quelque plaisir que je me fasse de le voir, je suis fâchée qu'il vous quitte; personne ne sent plus que moi combien il vous est nécessaire; oui, je sens ce que c'est qu'un véritable ami, plus par théorie que par expérience. Il me mande la perte que vous faites de votre musicien; c'en est une grande, puisqu'il contribuait à votre amusement plusieurs heures de la

journée: on m'a dit que Balbâtre partait vendredi pour vous aller trouver. Je voudrais bien en faire autant, mais, ma grand'maman, j'ai bien peur de n'avoir jamais ce bonheur; il est des obstacles que le désir le plus vif ne peut surmonter; l'abbé jugera par lui-même de ce que je voudrais faire et des raisons qui s'y opposent; mon cœur et mon esprit sont à Chanteloup, mais ma triste figure ne peut plus se déplacer, et, malgré votre tendresse pour moi, l'amitié du grand-papa et l'indulgence de madame de Grammont, je ne saurais me dissimuler que je serais un personnage très-inutile, si même il n'était pas très-importun. Ne prenez point la peine, je vous prie, de répondre sur cet article, je connais votre cœur, j'entends tout ce qu'il me dit, ne vous fatiguez point à l'écrire: aimez toujours votre petite-fille, voilà tout ce qu'elle veut de vous, et que vous soyez intimement persuadée que vous êtes autant aimée d'elle que du grand-papa et du grand abbé.

LETTRE DXXXII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi, 17 septembre 1773.

L'abbé m'apprit hier, chère grand'maman, la mort de madame Corbie, voilà un surcroît de chagrin pour vous (quoiqu'on ne puisse pas regretter cette pauvre femme dans le déplorable état où elle était); quand l'âme est dans une situation triste, tout ce qui nous y entretient augmente nos peines; je sais votre inquiétude pour M. Ribot, et je la partage bien sincèrement; pourquoi faut-il, chère grand'maman, que votre sensibilité nuise autant à votre bonheur? pourquoi faut-il que vous soyez séparée de ceux qui vous adorent? Votre bon cœur vous fait partager leurs peines, et cela suffit pour vous en causer, j'en suis sûre. Si l'abbé vous a parlé selon sa conscience, il vous aura dit qu'il m'a trouvée extrêmement vieillie.

baissée, affaiblie, et allant à grands pas à la décrépitude. Cette route ne conduit pas à Chanteloup. Ah! chère grand'maman, quelque désir que j'aie de vous voir, je ne me permettrais pas de vous exposer à un triste spectacle. Je brise sur cela; aimez votre petite-fille, chère grand'maman; l'abbé vous dira si vous lui devez de la reconnaissance.

LETTRE DXXXIII

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 19 septembre 1773.

Il est vrai, ma chère petite-fille, que le malheur me poursuit. En moins de vingt jours j'ai perdu un sujet charmant dont j'ai à me reprocher la mort. J'ai appris celle de ma pauvre gouvernante qui m'a été très-sensible malgré son état, et à l'instant même, notre officier, que nous avions depuis quinze ans, vient d'expirer. Je ne suis pas encore rassurée sur Ribot, qui serait une perte majeure. Je ne sais ce qui doit m'arriver encore, mais mon âme est remplie de terreur. Mais vous, ma chère petite-fille, pourquoi m'effrayez-vous, m'affligez-vous encore? pourquoi me dire que vous êtes *vieillie, baissée, que vous avancez vers la décrépitude, que l'abbé a dû me mander tout cela, que vous ne voulez pas me donner un triste spectacle?* Non, assurément, l'abbé ne m'a rien mandé de tout cela; je ne m'en aperçois pas par vos lettres, et vos amis m'ont dit le contraire. Je veux croire qu'une mauvaise nuit, une mauvaise digestion, un accès de vapeurs, vous ont donné ces tristes idées et vous ont portée à me les communiquer, et cela seul suffit pour m'affliger. Je ne vous désire point dans ce moment-ci, non par les raisons que vous dites, mais parce que je ne suis pas digne de vous; je ne veux pas de l'abbé non plus, il faut laisser passer du temps, il faut laisser purifier ma maison; pensez seulement à moi, aimez-moi, c'est tout ce que je vous

demande, et je le mérite, car je sais bien aimer, et je vous aime bien.

LETTRE DXXXIV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 30 septembre 1773.

Ce sera un de mes bons amis, chère grand'maman, qui vous rendra cette lettre; il y avait longtemps qu'il me parlait du désir qu'il avait de vous rendre une visite, mais il m'a caché les mesures qu'il prenait pour y parvenir; c'était votre consentement qu'il lui fallait et celui du grand-papa. Il a eu recours à des négociateurs qu'il a jugés plus dignes de sa confiance. J'en ai été blessée, c'est avoir douté de vos bontés et de votre amitié pour moi, et je n'aime pas que personne puisse les ignorer; pardonnez-moi cette délicatesse, elle ne tient point à la vanité, quoiqu'elle pût en avoir l'apparence; vous connaissez trop la véritable tendresse pour ne pas comprendre toutes ces petites minuties.

J'espère, chère grand'maman, que M. de Tourville[1] vous parlera quelquefois de moi, en attendant que l'abbé vous en entretienne plus longuement. L'abbé vous rendra compte de la vie que je mène, qui, en apparence, est passablement remplie, mais qui, dans le fond, n'est qu'un pur néant.

Je suis fâchée de l'exil de M. de Broglie, sa société est agréable, et les gens de bonne compagnie sont trop rares pour qu'un de moins ne soit pas une perte.

L'abbé me paraît très-content de M. de Caraccioli, il ferait un très-bon effet à Chanteloup, il serait ravi d'y pouvoir être. C'est un adorateur de la princesse, et en vérité, je l'en crois

1. Voir, à la lettre à Walpole, du 1er février 1770, les preuves d'attachement qu'il donna à madame du Deffand.

amoureux. Il vous divertirait, il vous impatienterait, et enfin, à tout prendre, il vous plairait. Son caractère est franc; il a de la noblesse et de la bonté, il est savant, il est bouffon, il a des traits, du raisonnement, du galimatias, du comique : c'est un mélange de toutes sortes de choses différentes, excepté des mauvaises; il est certainement ce qu'il y a de mieux parmi les diplomatiques[1].

Pour votre petit dévot[2], c'est un petit sot, le plus assidu courtisan du ministre. Sa femme doit être incessamment présentée. Plusieurs croient qu'elle ira à la suite de la souveraine. Je ne saurais le croire.

J'espère que je reverrai bientôt notre baron, il arrivera avec la persuasion que nous partirons immédiatement après pour Chanteloup. En vérité, je le voudrais bien; je sens, chère grand'maman, que je reprendrais une nouvelle vie si j'étais auprès de vous, et qu'en m'éveillant tous les matins, je pusse vous avoir pour objet de la fin de ma journée.

Il ne vous manque rien, à vous, chère grand'maman, et si vous aviez votre pleine liberté, vous regretteriez peut-être votre état présent.

J'imagine que vous aurez incessamment la petite sainte, je ne lui ai point encore fait mon compliment[3], ne sachant où lui adresser ma lettre; j'en chargerai l'abbé.

La petite Corbie va sortir de Saint-Joseph pour aller à la

1. Tous les écrits du temps sont d'accord sur l'étonnante animation du marquis de Caraccioli et le mouvement qu'il imprimait à la conversation. On disait de lui qu'il avait de l'esprit comme quatre, qu'il gesticulait comme huit et faisait du bruit comme vingt. Il était amateur passionné de la musique de son pays, et ne contribua point peu à l'acclimater en France. Il a été ambassadeur à Londres, et le séjour de Paris lui plaisait infiniment mieux. Il prétendait que les seuls fruits mûrs qu'il eût mangés en Angleterre étaient des pommes cuites. Quand il quitta son ambassade pour la vice-royauté de Sicile, Louis XVI, à son audience de congé, lui dit : « Vous allez occuper une des plus belles places de l'Europe. — Ah, sire! répondit-il, la plus belle de toutes, c'est la place Vendôme, et je la quitte. »

2. M. de Souza.

3. Sur la mort de son père, M. Lallemant de Betz.

Conception; elle a, dit-on, beaucoup d'esprit; elle est fort raisonnable et sent tout l'excès de son malheur. Sa sœur a beaucoup de soins d'elle. Son état m'intéresse.

Je suis ravie de ce que M. Ribot est guéri. Vous consolez-vous de votre petit musicien? que faites-vous des heures qu'il vous faisait employer?

Je m'intéresse à vos occupations, et tous les détails que vous voudrez bien m'en faire m'aideront à supporter une absence qui fait le malheur de ma vie.

LETTRE DXXXV

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 1 octobre 1773.

Enfin, ma chère petite-fille, voilà donc une lettre de vous! vous m'en avez privée bien longtemps, vous m'avez fait mourir d'inanition; la privation de vos lettres me laisse un vide encore plus grand que celui que vous laisse la disette de bonne compagnie. Je ne suis point étonnée qu'à ce titre vous regrettiez le comte de Broglie; pour moi, qui ne le connais ni ne l'aime, je le plains, et je trouve qu'il est fort injuste d'être exilé pour n'avoir qu'à peu près dit ce que l'on pense et qu'on était en droit de dire et de penser[1].

La petite sainte est ici d'hier. On m'avait réservé le triste emploi de lui annoncer la mort de son père. L'inquiétude seule lui avait rendu ses douleurs pour lesquelles le repos est si né-

1. Le duc de Choiseul rencontra sur la route qui passe près de Chanteloup les équipages du comte de Broglie; il s'informa à qui ils appartenaient; on le lui dit : « Mais, observa-t-il, ce n'est pas le chemin pour se rendre en Savoie.— Aussi, lui répondit-on, ils vont à Ruffec. — Mais M. de Broglie n'est-il pas ambassadeur extraordinaire? — Il ne l'est plus, il est exilé. — Vraiment? Eh bien! cela ne m'étonne pas, je l'avais toujours connu pour un homme qui fait les choses à rebours. Le voilà qui prend le ministère par la queue! » La plaisanterie était gaie de la part d'un ministre dont la haute fortune venait de finir par un exil.

cessaire, et cependant cette inquiétude lui faisait forcer ses journées pour retrouver encore ce père qui n'était plus. J'ai été au-devant d'elle pour l'arrêter; je l'ai trouvée à une poste des Ormes. J'ai fait ce que j'ai pu pour l'engager à y retourner pour se reposer; il n'y a jamais eu moyen de l'y déterminer, quoique ma seule présence lui eût appris tout ce qu'elle craignait et que sa diligence n'eût plus d'objet; elle a voulu absolument aller coucher à Tours, ce qui m'a fait faire trente lieues de suite. Je l'ai ramenée ici hier matin où elle se repose. Le premier moment de sa douleur a été très-vif; elle était plus calme hier soir. J'espère que sa raison lui fera prendre son parti sur un événement inévitable et prévu depuis si longtemps. Pour moi, je n'ai pas été malade de cette course ni même aussi fatiguée que j'aurais dû l'être.

L'abbé me paraît en effet fort content de M. de Caraccioli, et à tout ce que vous m'en dites, je crois que je le serais aussi; d'abord parce qu'il est animé. Je vois tant de gens morts et je suis si souvent morte moi-même, que je crois que sa vie me ranimerait. Quant au petit dévot, croyez, ma chère petite-fille, qu'il y a bien longtemps que je suis dans le secret de sa sottise.

Vous me demandez ce que je fais des heures que j'employais avec mon petit musicien? hélas! je les passe à mon clavecin avec Balbâtre, qui vous portera cette lettre et qui me fait sentir, pendant tout le temps qu'il me donne, combien celui que j'ai perdu est difficile à remplacer pour la facilité, l'abondance et l'agrément de la composition.

Ribot est mieux, parce qu'il n'a plus la fièvre, mais il n'est pas guéri. Il a une obstruction que j'espère qu'on guérira et pour laquelle il va à Paris. Je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à un homme qui nous est si nécessaire.

Je sais bien bon gré au baron du projet qu'il a de vous amener ici avec lui. Je lui saurais bien plus de gré encore de l'exécution. Mon Dieu, ma chère petite-fille, que je serais heu-

reuse de vous voir, et pourquoi ne viendriez-vous pas? J'attends l'abbé demain, qui me dira pourquoi vous n'êtes pas venue avec lui et ce que je dois espérer.

Le grand-papa vous embrasse; madame de Grammont vous fait mille compliments, et moi, ma chère petite-fille, je vous aime de tout mon cœur.

A propos, je trouve votre délicatesse charmante et que vous avez toute raison. Je vous promets de la satisfaire toujours.

LETTRE DXXXVI

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 5 octobre 1773.

Je partis dimanche, et j'eus à supporter le vent, la pluie, cent charrettes qui apportaient à Paris du vin de Bourgogne d'Orléans, et puis je rencontrai madame de Gesvres qui allait à la Norville, M. le chevalier de Choiseul qui allait au-devant de la petite sainte, et M. de Schomberg qui me dit que la grand'maman avait été aux Ormes joindre madame la comtesse de Choiseul et lui apprendre la mort de M. de Betz.

J'ai trouvé ici MM. de Chabannes, le baron de Talleyrand, de l'Isle, M. le marquis de Laval et M. de Tourville arrivés de la veille. Ce dernier m'a donné une inquiétude mortelle. Hier au soir dans le salon, en causant avec le grand-papa, il sentit que les jambes manquaient sous lui, que sa tête s'embarrassait et que ses lèvres éprouvaient quelque ébranlement; il s'assied, se lève ensuite pour passer dans la pièce voisine, où, ne pouvant presque plus se soutenir, il s'appuie contre le billard, respire de l'essence de vinaigre qui débrouille un peu ses idées, revient dans le salon et m'avertit de ce qui lui arrivait. Je le menai dans sa chambre sans qu'on s'en aperçût, je fus appeler le chirurgien qui lui trouva le pouls un peu dur, mais qui ne jugea pas à propos de le saigner. Il paraît que c'est une goutte

remontée, et la preuve en est qu'il l'avait tous ces jours-ci au pied et qu'il n'a plus eu de douleur dans cette partie au moment et depuis cette espèce d'accident. Il va mettre les pieds à l'eau pour rappeler la douleur.

Voilà bien des détails, et je ne vous ai encore rien dit des maîtres de la maison; je les ai trouvés en fort bonne santé et même la grand'maman. On m'a demandé une première fois de vos nouvelles, et puis une seconde, et puis tant d'autres fois. J'aurais voulu réunir le souper de vendredi avec ceux qui m'interrogeaient, et j'aurais préféré cette compagnie aux royaumes de Perse, du Mogol, de la Chine et de la Cochinchine; je l'aurais préféré à l'amitié d'Ali-Bey, d'Hiver-Ali, du prophète Ali, et tous les Alis qui ont été et qui seront.

De l'Isle est enchanté de Voltaire, il a passé quinze jours avec lui; ils ont parlé de tout le monde et de toutes les choses possibles; il l'a trouvé extrêmement gai et se plaignant toujours de ses maux, ce qui ne l'empêche pas de souper très-longtemps et de très-bon appétit, de se coucher tard et de se lever de grand matin, de se promener beaucoup, de faire des ouvrages, d'écrire et de recevoir incessamment des lettres, de rire de toutes les sottises qui se sont faites, qui se font et se feront pendant les siècles des siècles. De l'Isle reçoit souvent de ses nouvelles; il m'a dit tout cela en passant et sans ostentation, fort bien, pour me servir de mon expression favorite.

Mais est-il fort bien de vous ennuyer d'une si longue lettre? *point du tout,* dirait M. Walpole; M. Walpole a raison et je finis à regret; car je sens en vous écrivant une grande envie de parler; il faut bien me le pardonner, il y a deux jours que je n'ai causé avec vous.

LETTRE DXXXVII

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 8 octobre 1773.

Bon Dieu! qu'il est facile d'écrire quand on est bien aise, qu'on a le cœur content, qu'on nage dans la joie et dans le bonheur, qu'on habite le pays de Papimanie; mais qu'on est stérile, qu'on est aride quand on est dans celui de Papefigue où l'on ne dort point, où l'on n'a que des regrets, des désirs impuissants! Ah! que j'en dirais long si je voulais peindre tout ce qui se passe en moi! Il suffit que toutes mes affections soient et ne peuvent être ailleurs qu'à Chanteloup : le grand-papa, la grand'maman, et vous, grand abbé, êtes les objets de comparaison qui me dégoûtent de tout ce qui m'environne. Notre ambassadeur, qui me divertit parfois, m'est enlevé par la princesse[1], qui, comme vous savez, ne s'accommode point de partage. Réellement, depuis votre départ je suis tout ahurie, toute désorientée. Vous m'avez vue désirer le retour d'un certain général Coke? eh bien! il est revenu et il m'est insupportable. Je trouve que personne n'a le sens commun, que personne ne vaut la peine qu'on lui parle. Ce n'est pas que je prétende valoir mieux que ceux que je dédaigne, car je me trouve encore plus bête qu'eux. Mais laissons tout cela et venons à vous. Vous voilà donc à côté de la grand'maman, auprès de la petite sainte. Que je voudrais y être aussi! la garderez-vous longtemps? les eaux lui ont-elles fait du bien? Je suis ravie que vous ayez trouvé la grand'maman en si bon état. Je me sens un renouvellement, une augmentation de tendresse pour elle: quand on l'aime, quand on en est aimé, ne doit-on pas trouver tout le reste plus froid, faux, insipide, insupportable?

1. De Beauvau.

J'attends avec grande impatience des nouvelles de notre bon ami Tourville. J'en suis véritablement fort inquiète. Il doit être bien fâché de l'embarras qu'il cause. Voilà ce qui ne peut manquer d'augmenter mes terreurs.

J'ai fait lire à M. de Beauvau l'article de votre lettre qui le regarde. Il part dimanche pour Fontainebleau. La princesse l'y suivra de près et l'ambassadeur aussi. Pont-de-Veyle revient demain. Je soupe ce soir chez madame de La Vallière, demain à Saint-Ouen. La princesse soupera lundi chez moi. Madame de Luxembourg reviendra mardi ou mercredi de l'Ile-Adam; elle vint lestement avant-hier, avec M. le prince de Conti, visiter madame la comtesse de Chartres et retourna souper à l'Ile-Adam.

Je ne sais aucune nouvelle; les spéculations sont toujours les mêmes.

Adieu, l'abbé.

LETTRE DXXXVIII

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 15 octobre 1773.

L'abbé, je vous écris sans avoir la plus petite chose à vous dire; je nage dans le néant, l'ennui n'en est-il pas l'emblème? Tout le monde part ou est parti, il ne me reste positivement plus personne. Je n'ai plus de ressource que le souvenir de mes amis; s'ils me manquent, que deviendrai-je? La grand'-maman est tout à la petite sainte; j'ai beau trouver qu'elle a raison, cela ne me délivre pas de la jalousie. Je ne veux cependant point être injuste; qu'elle aime sa petite sainte, elle a raison, elle le mérite, mais sa pauvre petite-fille, la doit-elle délaisser? Non, l'abbé, vous ne le souffrirez pas. Je sais qu'il est difficile et même pénible d'écrire quand on n'a rien à dire, mais vous, l'abbé, vous n'avez qu'à laisser aller votre

plume, et vous ferez des lettres de quatre pages sans vous en apercevoir; moins elles vous auront coûté, plus elles seront charmantes.

Que je plains ce pauvre Bellegarde! vingt ans de prison: l'idée seule m'en rendrait folle. Que les hommes sont cruels et méchants! Ah! mon dieu, mon Dieu, l'abbé, que vous êtes heureux d'être à Chanteloup! Les Beauvau sont à Fontainebleau; madame de Mirepoix y va dimanche. Pont-de-Veyle est à Pontchartrain. Ma nouvelle amie, madame Hubert, part incessamment pour Genève; je n'ai ni diplomatiques, ni évêques, je suis à la demoiselle Sanadon pour toute conversation. Ah! mon Dieu, que je m'ennuie!

Adieu, l'abbé.

LETTRE DXXXIX

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 18 octobre 1773.

Voilà, ma chère petite-fille, le pauvre Tourville qui s'en va tout doucement, tout doucement, allant de çà, de là, et s'arrêtant partout, de sorte qu'il ne vous rendra pas ses lettres bien fraîches, mais il m'en a apporté une de vous et il ne serait pas content si je ne lui en donnais pas une pour vous; d'ailleurs je ne sais quand je vous écrirais si je ne profitais pas de lui, car personne ne part d'ici, ou du moins n'en part pour Paris. L'abbé vous a mandé la peur que ce pauvre homme nous a faite; nous vous le renvoyons en bon état, j'espère que vous en serez contente; je ne sais, ma chère petite-fille, si vous vous êtes aperçue qu'il y a fort longtemps que je ne vous ai écrit; en savez-vous la raison? c'est qu'il y a encore plus longtemps que vous ne m'avez écrit, car je vous ai écrit depuis l'arrivée de M. de Tourville, et vous ne m'avez écrit que par lui; or, vous savez bien que votre grand'maman est d'une grande stérilité,

vous ne pouvez donc vous en prendre qu'à vous de son silence; que ne lui soufflez-vous votre esprit? vous avez dû remarquer qu'elle ne manque jamais d'en attraper ce qu'elle peut; mais moi, j'ai remarqué une chose, c'est que vous êtes, par rapport à moi, ce que le parterre est par rapport aux divinités des gloires de l'Opéra; tant qu'elles y restent, elles sont assurées de son admiration; en descendent-elles? l'illusion est détruite, ce ne sont plus que de mauvais acteurs auxquels, au premier mot, il prodigue aussi abondamment son mépris qu'il leur avait prodigué ses respects; aussi j'ai toujours remarqué qu'on avait mal fait de faire parler Dieu ou de le faire apparaître; agit-il? c'est le grand être; paraît-il? il n'est plus qu'un homme; parle-t-il? ce n'est qu'un sot. Votre imagination a fait aussi de moi une manière de petite divinité, mais si je viens à paraître, *le masque tombe, l'homme reste et le héros s'évanouit;* vos rêves me voient dans les nues, votre réveil me remet à terre, vous n'avez plus rien à me dire et vous ne désirez plus de m'entendre, parce que vous savez que vous n'entendriez rien. Tout cela est fort juste et fort naturel, ma chère petite-fille, vous déifiez de petites vertus et vous appréciez de très-minces agréments; je vous remercie de l'apothéose, et je ne vous en aime pas moins pour la justice que d'ailleurs vous faites de moi; oui, je ne vous en aime pas moins, car il est de toute vérité que je vous aime de tout mon cœur.

Le grand-papa vous embrasse.

LETTRE DXL

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi, 19 octobre 1773.

Ce n'est qu'avant-hier, chère grand'maman, que j'ai reçu votre lettre du 4; la maladie et peut-être l'oubli de M. de Lindre et de son fils, qui en étaient chargés, ont causé ce re-

tardement; ils m'auraient causé beaucoup d'inquiétudes si je n'avais appris par des voies indirectes que vous vous portez bien. Le ciel en soit béni, car si à l'absence il se joignait l'inquiétude, je n'y résisterais pas.

J'ai fait cent questions à M. de Lindre: il y a parfaitement satisfait. Il ne m'a point surprise en me racontant vos nouveaux actes de bienfaisance sur la famille de votre petit musicien et sur celle de votre officier; vous êtes mille fois plus heureuse par vos vertus que les autres ne le sont en satisfaisant leurs passions. Oh! je puis dire (en me servant du terme à la mode) que vous êtes un *être* très-singulier. Pour moi, chère grand'-maman, qui suis un *être* des plus communs, je ne puis faire des actes de bon cœur qu'en m'attristant du malheur d'autrui et qu'en m'affligeant de celui de mes amis. Si je vous faisais part de toutes mes réflexions, mes lettres seraient pour vous l'antre de Trophonius, vous ne ririez de votre vie; cependant, la gaieté du grand-papa pourrait bien prendre le dessus. Je l'aime à la folie, ce grand-papa : c'est le dieu de la gaieté, Chanteloup en est le temple, et Paris est celui de la tristesse; en ce moment tout y respire l'ennui : les spectacles, les soupers, les conversations, etc., etc.

Que dites-vous, chère grand'maman, du *Taureau blanc*[1],

1. Voltaire écrit le 13 octobre au chevalier de l'Isle : « Je serais fâché que le *Taureau blanc* parût en public et me frappât de ses cornes. Je prierai M. le chevalier de Chastellux de vouloir bien ne le mettre que dans des écuries bien fermées, dont les profanes n'aient point la clef. On le traiterait comme le bœuf-gras; on courrait après lui, et ensuite on le mangerait, et moi aussi, quoique je ne sois pas gras.

« Quand vous serez à Paris, je vous demanderai deux grâces : la première, c'est de vous souvenir de moi; la seconde, c'est d'en faire souvenir madame du Deffand, à qui je n'écris point parce que je n'ai rien à lui envoyer qui puisse l'amuser, mais à qui j'ai la plus grande obligation du monde, puisque c'est à elle que je dois votre connaissance, et j'ose même dire l'honneur de votre amitié. Je ne sais si vous l'amuserez avec votre bœuf, car il faut être un peu familiarisé avec le style oriental et les bêtises de l'antiquité pour se plaire un peu avec de telles fadaises; et madame du Deffand ne se plaît guère avec cette antiquité respectable. Je n'ai jamais pu lui persuader de se faire lire l'*Ancien Testament*, quoiqu'il soit à mon gré plus curieux qu'Homère. »

cela n'est-il pas bien plaisant? qu'est-ce que cela signifie? En vérité, Voltaire se moque de nous, il nous débite le fond de sa boutique, il n'y a plus que des haillons.

Je ne vous parle pas des nouvelles publiques, je n'y prends pas plus de part qu'à la métamorphose de Nabuchodonosor et à la bonne compagnie dont il était entouré.

J'ai reçu la lettre la plus aimable du monde de la petite sainte. Je vous prie, chère grand'maman, qu'il soit quelquefois question de moi entre vous, elle et le grand abbé; dites souvent : la petite-fille serait bien aise d'être avec nous, elle y serait heureuse ; au lieu de cela elle s'ennuie à la mort, et vous ne vous tromperez pas.

LETTRE DXLI

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 21 octobre 1773.

J'apprends dans l'instant que M. de la Balue va vous trouver demain, cela me met au pied du mur et me force à écrire, quoique je n'en aie nulle envie dans cet instant, parce qu'il me semble que je n'en ai pas la possibilité. Ce n'est pas faute de sentiment, mais de pensées et encore plus d'expressions. J'attendais la lettre de la grand'maman que Tourville doit m'apporter; il n'arrive point, et vous le garderez peut-être jusqu'à ce que mort s'en suive. Je renvoie à M. de l'Isle son *Taureau blanc;* je lui écrirai au premier jour.

M. de Monteynard eut une conversation d'une demi-heure lundi dernier avec madame du Barry, et le lendemain mardi matin il travailla avec le roi sans que la dame y fût présente, ce qui n'était pas encore arrivé et donne matière à bien des conjectures et spéculations. Vous aurez appris les régiments: je ne m'en souviens plus.

Voici les gentilshommes de M. le comte d'Artois. Les trois dames ne sont pas encore nommées.

Je vous envoie le récit d'une aventure arrivée à la chasse, écrite par la vicomtesse de Choiseul, qui était dans la calèche de madame la dauphine. Vous n'aurez que cela de moi aujourd'hui, parce que j'ai des entrailles qui font que je n'ai point de tête.

Mes amours à la grand'maman, et dites un mot de moi à la petite sainte, au grand-papa et à madame de Grammont.

(Incluse dans la précédente.)

Madame la dauphine, madame la comtesse de Provence, madame de Beaumont et moi nous étions dans la même et unique calèche; le roi s'en est approché et a dit à madame la dauphine : « Madame, il vient d'arriver un malheur affreux; le cerf a sauté dans le jardin d'un pauvre vigneron, qui a été effrayé; il a voulu fuir, le cerf l'a tué. C'est sa malheureuse femme qui vient par ses cris de m'apprendre ce malheur. J'ai envoyé sur-le-champ du monde pour le secourir, et j'ai envoyé au rendez-vous pour avoir le chirurgien. Il n'a que trente ans et trois enfants dont j'aurai soin; mais la pauvre femme, cela ne lui rendra pas son homme. »

On est venu dire au roi que l'homme n'était pas mort. La femme était presque évanouie à vingt pas de nous. Madame la dauphine dit tout de suite : « Il faut le dire à cette pauvre femme. » On est revenu lui dire qu'elle ne le voulait pas croire. Madame la dauphine me dit : « Je voudrais y aller, mais je n'ose pas, le roi étant là. » Le roi part, madame la dauphine et madame la comtesse de Provence volent au bas de la calèche, et à travers les vignes vont joindre cette malheureuse femme. M. le dauphin et M. le comte de Provence, au lieu de suivre le roi, les accompagnent. Madame la dauphine, tout en larmes, se jette presque au cou de cette malheureuse,

l'assure que son mari n'est pas mort; elle ouvre les yeux et dit : « Et mes pauvres enfants? » Madame la dauphine la conjure d'être tranquille, l'assure qu'on en aura soin, lui donne sa bourse. M. le dauphin, pénétré de douleur, en fait autant, ainsi que M. le comte et madame la comtesse de Provence. On dit à madame la dauphine que la connaissance est revenue totalement au pauvre malheureux, et qu'il demande sa femme. Madame la dauphine la fait mettre dans sa voiture avec son fils, sa sœur et sa cousine. Un des valets de pied fut commis pour en avoir soin.

Le souffrant n'est occupé que de l'état de sa femme et de chercher à la tranquilliser sur le sien.

Le chirurgien assure que la blessure n'est pas mortelle.

LETTRE DXLII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 22 octobre 1773.

Que voulez-vous donc dire, chère grand'maman? Savez-vous que votre lettre m'offense, non de ce que vous me faites *parterre*, car je me plais à être de l'avis général et à battre des mains, quand vous, qui vous faites divinité, paraissez sur le théâtre; mais quand vous en disparaissez, osez-vous dire que je vous oublie? cessé-je de parler de vous? Aucune de mes paroles ne professe-t-elle pas mon amour, mon admiration? et Dieu, qui connaît toutes nos pensées, pourrait-il me convaincre d'en avoir eu une seule depuis que vous m'avez créée et mise au monde qui ne fût pas amour et admiration? Mais je vais changer de note et dire du mal de vous : vous êtes une ingrate, et quand vos sentiments dorment, vous vous en prenez à ceux qui ne savent pas les réveiller. Je connais ces injustices, je les mets quelquefois en œuvre pour de certaines gens, mais jamais pour vous, chère grand'maman.

Ne trouvez-vous pas que Tourville a fait un joli voyage? Il ne fait que d'arriver, il vient de m'envoyer votre lettre, ne pouvant me l'apporter lui-même, parce qu'il est, dit-il, fort incommodé. Mais, ma grand'maman, où prenez-vous qu'il y a si longtemps que je ne vous ai écrit? Est-ce que je n'ai pas répondu à votre lettre du 4 que les de Lindre m'apportèrent le 17? Est-ce que M. de Stainville ne vous a pas apporté ma réponse? Mais je vois que vous ne pouviez pas l'avoir reçue quand vous m'avez écrit. Permettez que je m'exprime avec familiarité et que je vous dise une fois pour toutes que nous ne pourrons jamais avoir aucune sorte de tort l'une avec l'autre. Souffrez la comparaison, si on n'en peut pas admettre en mérite, vertus et agréments (où vous me surpassez infiniment), je vous surpasse à mon tour en tendresse et amour.

Vous aurez la maréchale le 3 du mois prochain sans madame de Lauzun; son beau-père veut qu'elle aille à la noce. Vous en tirerez le profit d'avoir la maréchale quelques semaines de plus. Quelque désir que j'aie de revoir la petite sainte, je vous exhorte à la garder le plus longtemps que vous pourrez; je serais bien trompée si elle vous résistait.

Madame de La Vallière ne se porte pas trop bien; son estomac va mal; je passe assez souvent des soirées chez elle. Le reste du temps je reste chez moi. Je m'amuse rarement, mais je me dis que l'ennui est un mal nécessaire; ce qui m'afflige le plus, c'est de n'avoir point de lecture qui me plaise. Je viens de relire l'*Histoire de la Mère et du Fils*, et dans mille endroits j'ai dit : C'est tout comme chez nous. Ma grand'maman, dans tous les temps, les hommes n'ont rien valu et ils ne peuvent jamais rien valoir. En vérité, en vérité, le nombre des gens que j'estime est bien petit. Il faut prendre son parti, il faut être indifférent pour tout ce qu'on voit. Ce n'est qu'à Chanteloup que cela ne peut être mis en pratique, parce qu'il y a un grand-papa et une grand'maman, et un grand abbé. Oh! à Paris, il n'y a rien de tout cela.

LETTRE DXLIII

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, ce 24 octobre 1773.

J'ai laissé partir M. de Tourville sans vous écrire, parce qu'il vous portait une lettre de la grand'maman. M. Ribot part demain, il va à Paris pour rétablir sa santé et fondre une obstruction qui lui est survenue à la suite de la fièvre tierce. Cette lettre que je vais lui remettre n'augmentera pas son obstruction, mais elle pourrait bien augmenter votre ennui. Je n'ai rien à vous dire ; je travaille sur le néant : il me semble que je vais faire le monde. Cependant je n'ai pas une barbe comme le Père Éternel ; je ne sais pas comment il s'y prit. Mais je sais parfaitement qu'il n'est venu, depuis que je suis ici, que quelques passants comme Géliote, M. et madame la comtesse de Beaumont, parents de la grand'maman. Je ne sais comment ni pourquoi ils ont une terre à cinq ou six lieues d'ici. Quoique le fils, le père, l'oncle, les cousins soient dans le service et s'y soient toujours bien comportés, ils n'ont jamais rien demandé tant que le grand-papa a été dans le ministère. Après leur disgrâce, ils se sont fait connaître et ont demandé à les venir voir ; ils sont donc venus. Ce sont de fort bonnes gens qui passent une partie de leur vie dans leur terre, s'appliquant à l'agriculture et faisant des enfants[1] ; ils en ont sept. Le premier jour, pendant le souper, madame de Beaumont ne cessa de me regarder. Je n'en pus rien conclure, car M. de Beaumout me regardait encore avec plus d'attention. Le lendemain, la femme dit à la grand'maman que je serais un excellent gouverneur d'enfants. Tout le monde fut persuadé qu'ils avaient en effet quelque proposition à me faire. Le jour d'après, pendant

1. Il y eut douze fils ; l'aîné était général et sénateur sous le premier Empire.

le dîner, M. de Beaumont me donna tout haut la même louange. Je profitai de cette occasion pour dire que la plus grande marque d'estime et de considération qu'on pouvait donner à quelqu'un était de lui confier ses enfants, et que le plus grand service qu'un honnête homme peut rendre à sa patrie est celui de former de bons citoyens. Cela fut bien reçu. Dans la journée on tint encore le même propos à la grand'maman. Mais j'eus beau faire toutes les bassesses possibles, je ne pus jamais obtenir ma nomination. Ils partirent le lendemain, en disant sans doute que je serais un excellent gouverneur d'enfants. Vous voyez bien que, si je ne vous disais pas des riens, je n'aurais rien à vous dire.

On a pris depuis trois jours, au piége, un animal qui est gros comme un chat, moucheté comme un tigre, la queue comme un makis, le corps et le museau comme une fouine, et qui n'est ni un chat, ni un tigre, ni une fouine, ni un makis. Qu'est-il donc? le diable lui-même. D'abord, tous les paysans l'ont cru, et vous savez bien que la voix du peuple est celle de Dieu ; ensuite, il ne mange point, il grince les dents, il regarde en dessous et quelquefois de travers, et pue à faire trembler. On le garde avec soin. M. le bailli de Fleury a un enfer chez lui, pourquoi n'aurions-nous pas le diable? J'ai été ce matin lui faire cette petite prière : Mon cher petit démon, tu es sans doute au pouvoir de quelque génie malfaisant? si tu veux que je te délivre, prends avec le bout de ta patte Chanteloup, le château, la terre, la ferme, la Loire et toutes ses appartenances et même le climat de Touraine, et transporte tout cela auprès des Invalides; rends tout cela invisible à tout le monde excepté à ceux que les maîtres de céans voudront choisir. Savez-vous ce qu'a répondu le diable? rien. Je le crois un peu sot. Il y a longtemps que je soupçonne le diable d'avoir moins d'esprit qu'on ne le dit.

M. de l'Isle vous écrira par la première occasion. M. de Boufflers et M. Billiardy me chargent de vous remercier de votre

souvenir et de vous dire un million de choses de leur part. Joignez à ces messieurs M. de Stainville, la petite sainte et son fils, et vous aurez tout Chanteloup. La petite sainte est mieux, elle ne souffre point, elle a très-bon visage, mais ne quitte pas sa chaise longue; elle me charge aussi de bien des amitiés pour vous.

L'action de madame la dauphine est attendrissante. Madame de Beauvau a dit quelque chose de bien joli : « Madame la dauphine suivait la nature, M. le dauphin suivait madame la dauphine. »

J'ai envie de recommencer ma gazette; il me semble qu'il y a beaucoup de petits détails qui sont bons à recueillir dans le moment et qui ne se présentent point à l'esprit quand on en a besoin.

Laissez-moi finir, je vous prie; quand je vous parle, je ne puis pas vous quitter. Jugez de ce que ce doit être quand vous me parlez.

LETTRE DXLIV

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, ce 30 octobre 1773.

C'est aujourd'hui votre tour, vous êtes mon plus ancien créancier. Ah! qu'est-ce qu'elle compte me devoir? direz-vous; si c'est une lettre, je lui en donne quittance. Eh bien! l'abbé, je ne la reçois pas et je me dévoue à vous payer ric à ric, sans avoir de quoi et sans savoir où en prendre. Je suis aussi stérile que vous êtes abondant, mais n'en tirez pas tant de vanité. Il vous survient des aventures qui vous fournissent des richesses infinies. Avoir pris le diable dans un piége! y a-t-il rien de plus heureux? Observez, examinez le parti que vous en pourrez tirer, et puis consultez-moi sur l'usage que vous en ferez; suivant ses talents, nous verrons dans quel conseil on pourra

lui donner place. J'abandonne ce sujet, je ne m'en tire pas bien.

J'eus l'autre jour la visite de M. du Bucq. Je fis la réflexion que, si l'on écrivait exactement tout ce qu'il dit, sans en omettre une syllabe, il faudrait intituler ce livre : *Bucquoniana* ; pensez-y, vous trouverez que j'ai raison. Il fit ce jour-là des portraits excellents, mais dans ce même goût. Je lui fis faire des parallèles, entre autres celui de madame la duchesse de Grammont avec madame la princesse de Beauvau. J'en fus très-contente, et madame la duchesse de Grammont l'eût été aussi. On ne compara la grand'maman à personne. Je fus contente, très-parfaitement contente de tous les traits de son portrait ; ni vous ni moi n'y aurions rien ajouté. Je trouve à cet homme, depuis ce jour-là, beaucoup plus d'esprit. Nous fûmes interrompus ; il ne fut pas question du grand-papa, mais il aura son tour.

Que dites-vous, l'abbé, de l'agonie du ministre? on ne sait pourquoi elle dure si longtemps, mais je laisse les grandes affaires à traiter à d'autres : mon district est la bagatelle.

La maréchale se donne un mouvement prodigieux pour parvenir à avoir une chanson sur le président des Invalides, qui commence : *Quand Biron voulut juger* ; en parodie : *Quand Biron voulut danser*. Elle n'est peut-être pas faite, mais elle est bonne à faire. Si elle est faite, la maréchale vous la porte.

Je ne sais pas la plus petite nouvelle, et si j'en savais, je ne serais que l'écho de la maréchale, qui vous dira tout.

Je n'écris point à la grand'maman, parce que c'est assez d'une de mes lettres ; la première après celle-ci sera pour elle.

Adieu, l'abbé, ne me laissez oublier de personne.

Du 1er novembre 1773.

J'espérais avoir à ajouter et je me suis trompée. Madame de La Vallière se porte mieux, je souperai demain chez elle ;

mercredi je souperai chez moi avec madame de Cambise, la duchesse de Boufflers et MM. de Guines et Pont-de-Veyle.

Je fus hier à Roissy, vraisemblablement pour la dernière fois de ma vie ; j'en revins fatiguée à mourir. Le tableau de leur situation, de leur bonheur, de la vie qu'ils mènent, quoique fort différent de celui de Chanteloup, pourrait en faire le pendant. Ce sont des gens très-heureux.

Ah ! mon Dieu, j'ai toujours oublié de vous parler du chevalier de Boufflers, il sera en votre présence quand vous recevrez cette lettre. Faites-lui mes compliments, et ne tardez pas à me donner des nouvelles, d'abord du grand-papa et de la grand'maman, et puis de tout ce qui m'intéresse en général et en particulier : c'est vous obliger à me parler de sept ou huit personnes qu'il n'est pas nécessaire de vous nommer.

LETTRE DXLV

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 31 octobre 1773.

Comment ai-je pu vous offenser, ma chère petite-fille ? ce n'a sûrement jamais été mon intention, et pour le moment je suis innocente comme l'enfant qui vient de naître de l'offense que je vous ai faite, car je ne me souviens plus du tout de ce que je vous ai écrit, mais je me souviens que, quand le pauvre bailli de Solar n'avait rien à mander à sa cour, il me disait qu'il allait faire de la poésie. J'ai peut-être fait aussi de la poésie, car il m'arrive souvent aussi de n'avoir rien à dire ; mais il me semble que ma poésie a été bien forte s'il est vrai que je me sois comparée à une divinité ; elle n'était pas, du moins, modeste. Du reste, si j'ai commis le péché de l'orgueil, soyez sûre, ma chère petite-fille, que je suis à l'abri de ceux d'injustice et d'ingratitude à votre égard. Je connais toute votre amitié pour moi, j'y mets ma confiance la plus douce, j'en ai

la reconnaissance la plus sensible et je vous en paye par le sentiment le plus tendre.

Je suis bien fâchée que le pauvre Tourville soit encore arrivé malade; il nous avait un peu effrayés ici, et surtout un jour où il ne pouvait prononcer *lapereau*; M. de Choiseul riait de notre frayeur, mais l'objet n'en était pas risible. M. de Stainville n'était pas encore arrivé quand M. de Tourville est parti, de sorte que je n'avais pas eu de lettre de vous depuis celle qu'il m'avait apportée. Je vous croyais en retard avec moi, parce que les de Lindres l'étaient. Je ne vous ai point écrit par Ribot, parce que je vous avais écrit peu de jours auparavant et que je n'ai reçu votre lettre qu'après son départ. Voilà, ma chère petite-fille, l'histoire exacte de notre correspondance. Je vois par vos lettres à l'abbé, à M. de l'Isle, à moi que vous vous ennuyez; je vous plains, cela m'afflige, mais ne m'étonne pas; et qui est-ce qui ne s'ennuie pas? Pour moi, je me lève fatiguée et je me couche ennuyée. J'attends avec impatience toutes les époques de ma journée, et je les remplis avec dégoût; n'est-ce pas là du bel et bon ennui? Mais n'en dites rien; ce mal, qui ne m'est pas ordinaire, tient apparemment à quelque cause physique que j'ignore; mais si on le savait, on ne me pardonnerait pas de m'ennuyer, comme si mon ennui était une injure pour les autres ou un tort de ma part. Vous savez mieux que personne qu'il ne dépend pas de soi de ne pas s'ennuyer, car assurément, si l'on avait le choix, je ne crois pas qu'on s'avisât de s'ennuyer par plaisir. Je suis persuadée que, si nous avions pu réunir nos ennuis, l'amusement en serait résulté, du moins pour moi. Il ne s'est pas passé de jour que je ne vous aie désirée et regrettée. Vingt fois entre la petite sainte, M. de Choiseul, madame de Grammont même, l'abbé et moi nous nous sommes dit : Mais pourquoi la petite-fille n'est-elle pas ici? elle est toute seule à Paris, elle s'ennuie; il fait ici le plus beau temps du monde, elle s'y serait bien portée; nous sommes peu de monde, rien ne nous aurait distrait du plaisir

de nous occuper d'elle, et j'enchérissais avec une personnalité et une confiance que vous ne trouverez pas ridicules, à ce que j'espère. Eh! mon Dieu, pourquoi n'est-elle pas toujours ici? qu'a-t-elle de mieux à faire? Ah! il est désolant, ma chère petite-fille, que vous n'y soyez pas; mais vous ne l'avez pas voulu, il n'en faut plus parler.

Vous m'avez inquiétée sur madame de La Vallière, et plus encore par ce que vous en mandez à l'abbé; cependant comme nous n'en avons point entendu parler depuis dans aucune autre lettre, j'espère que son état n'est pas aussi dangereux que vous le craigniez et que vous le faisiez craindre. Je serais bien affligée qu'il lui arrivât malheur, d'abord pour elle, que je crois heureuse par le calme de son âme, pour vous, qui l'aimez, et pour moi, qui suis touchée de la suite d'intérêt qu'elle me marque, car je ne crois pas qu'on doive s'attendre à un sentiment bien tendre de sa part, et tant mieux pour elle; il n'en est pas de même, ma chère petite-fille, de celui que j'ai pour vous, et c'est encore tant mieux pour moi, car il fait mon bonheur.

Le grand-papa vous embrasse.

LETTRE DXLVI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 7 novembre 1773.

Je suis persuadée, chère grand'maman, que vous ne vous êtes jamais comparée à aucune divinité. Je ne me rappelle point d'avoir reçu de vous rien qui témoignât tant d'orgueil et je ne comprends rien à tout ce que vous me dites, sur votre lettre, sur ma réponse. J'ai tout oublié. Je ne sais pas si vous avez fait une remarque : moins on a la tête occupée, plus elle s'affaiblit. Rien n'est si vrai que ces vers de Voltaire :

L'âme est un feu qu'il faut nourrir
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

La mienne jeûne, non-seulement les vigiles et le carême, mais tous les jours de l'année; aussi est-elle dans un bel état! Si j'étais à Chanteloup, vous diriez : Oh! la pauvre petite-fille! le grand-papa me renierait, madame de Grammont me fuirait, l'abbé bâillerait et tout le monde s'ennuierait. On aurait beau jeu avec moi dans la dispute; je serais battue par M. de l'Isle. A propos, chère grand'maman, vous montre-t-il les lettres qu'il m'écrit? elles sont charmantes, admirables; je n'ai pas l'humilité d'y répondre.

Vous avez actuellement madame la maréchale, je vous en félicite, elle vous tirera de la langueur. C'est l'effet que toujours elle me fait. Je m'aperçois bien de son absence. Personne n'est encore revenu de Fontainebleau, mais chaque jour de la semaine prochaine nous ramènera quelqu'un.

J'ai eu tort si je vous ai tant alarmée sur madame de La Vallière, elle n'est point assez malade pour cela, elle est changée, à ce que tout le monde trouve, et son estomac n'est pas en bon état: sa surdité augmente beaucoup, elle a pris le parti de jouer, et elle a très-bien fait.

Vous ne me dites rien de la santé de la petite sainte, je m'y intéresse infiniment. La garderez-vous longtemps? elle devrait ne vous point quitter; vous pouvez juger de là que je vous aime plus que moi-même, rien n'est si vrai.

Madame de Jonsac doit arriver ces jours-ci: elle est, dit-on, en chemin; tout le monde se rassemblera petit à petit; mais qu'est-ce que tout cela me fera? y a-t-il rien qui puisse vous remplacer? non, en vérité, chère grand'maman.

Vous allez avoir l'évêque d'Arras, j'en aurai encore plus de plaisir à le revoir. Je me souviens que vous pensiez qu'il ne me conviendrait pas, vous ne me croyiez pas l'esprit assez solide pour m'accommoder du sien. Eh bien! chère grand'maman,

vous vous trompiez; je l'écoute, je l'entends, il me persuade et je suis toujours d'accord avec lui [1]. L'abbé a pu vous rendre compte d'une soirée que nous passâmes avec les deux frères, le président de Cotte et l'ambassadeur de Naples, où vous ne vous seriez pas ennuyée et où je ne me trouvais point déplacée. Je ne le serais peut-être pas à Chanteloup, parce que vous me ranimeriez; mais je ne veux plus traiter cet article, il augmente ma tristesse.

Vous savez l'extrémité où je me suis trouvée réduite en prenant le parti de relire *Cléopâtre*. Ah! l'ennuyeux auteur que M. de la Calprenède; quel grand parleur, quel beau faiseur de phrases! je n'aurai pas la patience de le continuer. Vous ne lisez presque point, chère grand'maman, et je n'en suis point étonnée, et je commence à comprendre que le temps est aussi bien employé au baguenaudier qu'à la lecture. La vie est bien courte, et on en perd tous les moments faute d'avoir aucun usage à en faire. En bonne foi, était-ce la peine de naître? Ce ne sont pas encore les plus malheureux qui font ces réflexions, jugez de ce que peuvent penser et sentir ceux qui ont perdu leurs biens, leur liberté, leur santé, etc., etc.

Il est temps de finir; cette lettre est triste à la mort, je la devrais jeter au feu. Mais, chère grand'maman, ce m'est une consolation d'épancher mon âme avec vous. Peut-être serai-je dans une meilleure disposition la première fois que je vous écrirai. Ne montrez celle-ci à personne, surtout au grand-papa, il me prendrait en aversion; je n'ai pas cette crainte avec vous, votre amitié est à toute épreuve.

1. Une taille élevée, la voix forte, une figure sévère, tout annonçait dans l'évêque d'Arras un homme que la nature a destiné au commandement. Le duc de Lévis qui en parle en ces termes, ajoute: « Qu'il avait plus de prudence que d'adresse, que son esprit était plus solide qu'étendu, qu'il travailla toute sa vie pour parvenir à être ministre. » L'émigration lui réservait cette consolation.

LETTRE DXLVII

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 11 novembre 1773.

La petite-fille a envoyé au grand-papa les nouvelles lettres qui paraissent de madame de Sévigné. Le grand-papa a été bien aise de les avoir, mais surtout enchanté de cette marque d'attention et d'amitié de sa petite-fille ; je voulais l'en remercier pour lui, mais il n'a pas voulu, parce qu'il veut avoir le plaisir de la remercier lui-même. Il ne se laisse manquer de rien, comme vous voyez, le grand-papa ; il ne laisse pas échapper un plaisir. Il a raison, le plaisir est le premier besoin, mais tout le monde ne le satisfait pas aussi facilement que lui. Il ne suffit pas de se baisser pour en prendre. Où le plaisir finit, l'ennui commence, et l'ennui est le plus grand des maux, c'est lui qui éteint ce feu dont Voltaire dit que l'âme se nourrit. Je m'en aperçois bien pour moi, mais je vous assure, ma chère petite-fille, que je ne m'en aperçois point du tout pour vous, ce qui me fait espérer que vous vous ennuyez moins que moi. Madame la maréchale serait bien faite pour me ranimer; on ne peut être plus aimable qu'elle l'est, mais je sens que ma petite-fille en aurait seule la puissance. Faute de pouvoir vivre, je végète en parlant d'elle à madame la maréchale, à la petite sainte, à l'abbé, et j'aurai bien du plaisir à en parler encore à M. l'évêque d'Arras, que je serai charmée de voir. J'aurais bien voulu que la petite sainte suivît le conseil que vous lui donnez de passer ici l'intervalle de ses eaux ; j'ai fait ce que j'ai pu pour l'y déterminer, mais elle veut se trouver aux couches de sa belle-fille et vaquer aux affaires que lui donne la succession de son père : elle part samedi ; vous la trouverez mieux que quand elle est partie, quoique son retour précipité des eaux ait détruit une grande partie du bien qu'elles lui avaient fait.

La dernière époque qu'elle vient de passer a été beaucoup plus heureuse que la précédente. Vous êtes bien généreuse, ma chère petite-fille, de consentir à vous priver encore tout l'hiver de cette aimable femme pour me la laisser. Je vois qu'il n'y a point de sacrifices dont votre amitié pour moi ne soit capable et j'en suis bien touchée.

Le retour de Fontainebleau va vous rendre votre société et je m'en réjouis; je ne puis vous rien souhaiter de mieux que du bon temps, mais ce ne sera pas dans *la Calprenède* que vous le trouverez. Comment aussi s'avise-t-on de lire *la Calprenède?* C'est par lui que j'ai appris à m'ennuyer à l'âge de quinze ans. Il est vrai que mes lectures ne m'ennuient guère, parce que je ne lis guère, mais c'est faute de temps que je ne lis pas, car la lecture est encore ce que j'aime le mieux; mon ignorance et mon peu de mémoire font que tout m'est toujours nouveau, de sorte que je ne puis lire que de bonnes choses en recommençant toujours les mêmes. Cela ne peut pas s'appeler profit tout clair, mais c'est passer le temps, et c'est beaucoup que de passer le temps; il passe pour tout le monde, mais peu de gens savent le passer.

M. de l'Isle ne me montre point les chefs-d'œuvre qu'il vous écrit : est-ce modestie de sa part? est-ce mépris pour moi? Je croirais plutôt au second, parce que c'est une justice. A propos de chefs-d'œuvre, nous avons vu ici celui de madame de Forcalquier, sa lettre au roi sur madame la comtesse d'Artois; n'est-ce pas là ce qui s'appelle du beau style, de la dignité, de la philosophie, du laconisme? Madame de Sévigné n'en aurait jamais fait autant [1].

1. Voici cette lettre, attribuée par erreur au duc de Brancas, et qui est de madame de Forcalquier : « Sire, j'ai vu madame la comtesse d'Artois. Le premier jour elle m'a plu, le second elle m'a intéressée; ce qui fait que je la mène avec plaisir à Votre Majesté. » C'est ainsi que madame du Deffand la rapporte à Walpole dans sa lettre du 13 novembre; elle la donne un peu différente dans la lettre suivante à l'abbé Barthélemy.

Vous allez avoir le chevalier de Boufflers, il vient de nous quitter à mon très-grand regret. Oh! pour celui-là, il m'amusait. Il vous amusera, cela me console. Vous voyez bien, ma chère petite-fille, que mon amitié pour vous saurait aussi vous faire des sacrifices. C'est parce que M. de l'Isle vous envoie ses parodies de cette belle lettre que je ne vous les envoie pas, et je n'ai pas besoin de vous recommander de ne citer ni lui ni Chanteloup.

LETTRE DXLVIII

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, ce 11 novembre 1773.

Par quelle fatalité y a-t-il plus de quinze jours que personne n'est revenu ni n'est allé à Chanteloup? Depuis une lettre du 4 de M. de l'Isle que j'ai reçue par la poste, qui m'annonçait que vous m'écririez incessamment, je n'ai entendu parler de personne, pourquoi cela? Je vous ai envoyé les lettres de madame de Sévigné. On s'attendait à quelque chose de mieux. Pour celles de madame de Simiane, il est bien étonnant qu'elles aient été conservées et plus encore qu'on les ait imprimées; mais les lettres à monsieur de Pomponne font grand plaisir; peu de personnes les avaient et on ne pouvait les trouver.

Je vous envoie une lettre de M. de Saint-Omer pour l'évêque d'Arras; il y a six ou sept jours que je l'ai, et j'attendais une occasion pour l'envoyer. S'il n'est point à Chanteloup et que le 20 il n'y soit point arrivé, vous me renverrez cette lettre par la première occasion; il ne faut pas la renvoyer par la poste. On vous aura sans doute envoyé celle de madame de Forcalquier au roi, mais comme vous ne craignez point les répétitions, je vais vous la redire.

« Sire, le premier effet qu'a produit en moi madame la « comtesse d'Artois a été de me plaire; le second, de m'inté-

« resser. Ces deux motifs réunis font que je la conduis à Votre « Majesté avec joie. »

N'êtes-vous pas bien charmé du choix des dames?

Nous allons être excédés des récits des fêtes et des tracasseries qu'elles produiront. Je ne saurais prendre part à rien de tout cela; mon unique plaisir, c'est mon effilage; c'est ma seule occupation et rien ne m'intéresse davantage.

Je fis l'autre jour un souper chez les Necker, je me trouvais comme Lacouture, je n'entendais pas le raisonné, et le braillé m'était insupportable; notre cher ambassadeur [1] y tenait cette seconde partie; quelquefois il amuse, mais souvent il excède: il se plaint de ne plus trouver de petites cerises sur ma cheminée, et il me prie de vous le dire. J'admire comment on passe la vie et je ne cesse de m'étonner qu'on en puisse craindre la fin. Mais je ne veux point me laisser aller à la tristesse: ce n'est point un sentiment qu'on doive faire partager à ses amis. Communiquez-moi votre gaieté, si vous en avez; parlez-moi de vous et de la grand'maman, et tirez-moi du néant.

Madame de Jonsac est de retour; j'ai été fort aise de la revoir. J'ai quelquefois des moments agréables, mais ils sont rares, tout décousus; on n'est heureux que par des habitudes, et ce n'est pas à mon âge qu'on en forme.

Notre ambassadeur [2] soupa hier chez moi avec Sa Divinité [3]: il avait passé son après-dîner chez la demoiselle Lespinasse: il était enivré de tous les beaux ouvrages dont il avait entendu a lecture; c'était un éloge d'un nommé Fontaine, par monsieur de Condorcet. C'étaient des traductions de Théocrite, par monsieur de Chabanon. Des contes, des fables, par je ne sais qui; tout cela était plus beau que tout ce qui a été jamais écrit. Et puis des éloges d'Helvétius, une admiration extrême de l'esprit et des talents de ce siècle; enfin, l'abbé, de quoi se

1. Caraccioli.
2. *Id.*
3. Madame de Beauvau.

boucher les oreilles! Tous jugements faux et du plus mauvais goût. A qui pouvoir parler? Qui peut-on écouter? Ah! je suis de bien mauvaise humeur!... Adieu.

DE L'ÉVÊQUE D'ARRAS

Au lieu de la lettre que la petite-fille devait vous envoyer, vous recevrez, mon cher abbé, une petite marque de souvenir et d'amitié de votre bon serviteur. J'arrive des environs de Genève où j'ai été marier une nièce. Je me proposais de prendre la route du Bourbonnais, de la quitter à Briare pour aller à Orléans et de là à Chanteloup. Je n'ai pu obtenir des chevaux, ce qui m'a obligé de revenir par la Bourgogne. Les états d'Artois doivent haranguer jeudi prochain monsieur et madame la comtesse d'Artois, cette circonstance ne me permet pas de m'éloigner pendant quelques jours; mais s'il ne survient pas d'obstacles insurmontables à l'exécution de mes projets, je vous embrasserai samedi ou dimanche prochain. Faites ma cour, je vous prie, à monsieur et à madame la duchesse de Choiseul, à qui je désire vivement de pouvoir incessamment offrir en personne l'hommage de mon respect et de mon attachement.

LETTRE DXLIX

DE MADAME DU DEFFAND A M. CRAUFURT

Ce 17 novembre 1773.

Oui, faisons la paix, je le veux de tout mon cœur; je vous aime toujours, mon cher petit Craufurt, mais ne le dites point à M. Walpole: sa volonté est que je n'aime personne et lui moins que qui que ce soit; c'est ce qu'il n'obtiendra pas de moi tant que vous m'aimerez et que vous me le direz. Si je me plains de votre oubli, il ne me détache pas de vous; vous me

retenez par deux forts liens, le goût et la reconnaissance. Je n'ai pas besoin de vous dire sur quoi est fondé le goût; vous n'ignorez pas que vous êtes fort aimable et que vos petits défauts sont effacés par un nombre infini d'excellentes qualités. Pour la reconnaissance, je vous dois la connaissance de madame de Roncherolles, de M. Francis, des Hubert (dont j'aime beaucoup la femme). Et puis tout à l'heure le souvenir de M. Hume qui, sans compter la gloire, me fait beaucoup de plaisir; je lui écrirai incessamment.

Vos discussions avec monsieur votre père me font beaucoup de peine; vous êtes malheureux l'un par l'autre; mais de quoi s'agit-il? Je croyais toutes vos affaires terminées; il faut m'en rendre compte comme à votre meilleure amie, car je la suis, mon cher petit Craufurt, et sans exception aucune; vous n'êtes aimé de personne autant que de moi.

Cette maudite goutte vous persécute donc aussi? Je ne l'entends pas nommer sans un battement de cœur; j'espère que vous en êtes quitte. Si votre santé et vos affaires vous le permettent, venez, venez nous voir; où pouvez-vous être mieux qu'entre madame de Roncherolles, M. Francis et moi? Nous ferons de petits soupers ensemble, nous aurons le cœur sur les lèvres; nous passerons fort bien le temps, croyez-moi; nous dirons du bien de nous, du mal des autres; enfin, venez, venez, et tout ira bien.

LETTRE DL

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

18 novembre 1773.

Je ne me suis pas trop bien porté depuis environ trois semaines, j'avais des tiraillements, des étranglements dans la tête, dans la gorge, dans l'estomac. Tout cela venait des nerfs, du diaphragme, de je ne sais où. J'étais en même temps assu-

jetti à un travail forcé qui me retient encore, ce sont des éclaircissements qu'on me demande des pays étrangers sur des matières d'antiquité et qui m'ont pris une grande partie de mon temps; je savais d'ailleurs que la grand'maman vous écrivait, que M. de l'Isle vous donnait souvent des nouvelles. Je me suis reposé sur leur exactitude, mais je reprendrai bientôt mes droits. Vous avez eu la bonté de ne pas me reprocher mon silence, j'en suis infiniment touché.

Hier au soir, en ouvrant votre lettre que M. le chevalier de Coigny avait apportée, je dis à la petite sainte et à la grand'-maman : Je meurs de peur, je suis coupable et mon juge va me prononcer ma sentence; mais ce juge est indulgent et rien n'est si aimable.

Je ne réponds pas à M. d'Arras, il sera vraisemblablement parti quand cette lettre vous parviendra; nous l'attendons avec impatience, il nous parlera de vous et il trouvera à qui parler. Si vous saviez combien vous êtes souvent avec nous; combien de fois nous avons dit : Voilà où était le tonneau, voilà ce qu'elle nous disait un soir, et puis on dit que vous reviendrez dans ce salon; même ceux qui sont portés à en douter le désirent infiniment.

M. de l'Isle vous a envoyé une relation effrayante; M. de T... soutient qu'il a été témoin de l'événement. La grand'maman ne voulait pas qu'on vous écrivît, elle craignait que la douleur de madame de P... ne vous causât trop de chagrin.

Ne m'avez-vous pas dit que M. de Saint-Lambert était l'éditeur des nouvelles lettres de madame de Sévigné? Je l'ai cru en lisant la préface; j'ai cessé de le croire en lisant les lettres. On trouve dans celles de madame de Sévigné quelques traits qui la caractérisent, mais elles sont en général sans intérêt et l'éditeur n'a pas même pris la peine de les ranger suivant leurs dates; quant à celles de madame de Simiane, j'aimerais autant lire des logogriphes où il n'y aurait point de mot. Mais les lettres concernant M. Fouquet sont admirables, nous ne

les avions pas ici, et le grand-papa a été très-sensible au présent que vous lui en avez fait.

La petite sainte part après-demain; nous en sommes bien fâchés; vous la trouverez mieux. Elle aurait cependant mieux fait de rester ici jusqu'à la saison des eaux; mais il est décidé qu'on doit sacrifier sa santé à des devoirs, des bienséances inutiles; rien n'est si désolant.

Nous attendons M. de Castellane; il devait partir le 15. Il m'a souvent chargé dans ses lettres de vous dire bien des choses pour lui; il ne sera pas content de l'éditeur de celles de madame de Simiane, il aura raison : quand on publie de pareilles choses, il faudrait du moins mettre à la tête l'approbation des parents.

J'ai quelquefois de l'inquiétude sur la grand'maman; elle maigrit de plus en plus, et le pis est qu'on en ignore la cause. Elle n'est point enrhumée, elle n'a certainement aucun chagrin; mais son estomac fait mal ses fonctions, elle est excessivement faible : d'où cela vient-il? Le grand-papa s'est fait son médecin, il lui a prescrit pour le matin du thé au lait, ou du chocolat, ou une croûte au pot. Elle dîne et soupe à six heures, et ne mange que des choses saines qu'elle a bien de la peine à digérer. Je ne désapprouve pas ce régime, mais il faudrait un peu d'exercice, c'est ce qui pourrait lui donner un peu de force. On vient de me dire qu'elle va monter à cheval pour suivre la chasse. Je ne la suivrai point, j'ai une petite colique d'estomac qui me tourmente fort.

La grand'maman a un petit musicien qui ne remplace pas celui qu'elle a perdu, mais qui est charmant; il s'appelle Louis. Il n'a que onze ans. Il est frère du mort et joue parfaitement du clavecin; il est d'une jolie figure, mais d'un caractère si doux, si sensible, si intéressant, qu'elle l'aime à la folie. Il ne sait pas encore le français, il en arrange les mots qu'il a appris pour rendre comme il peut ses idées. Hier au soir il faisait entendre à la grand'maman qu'en passant à Paris il avait joué de

l'orgue aux Jacobins; elle lui demanda s'il voulait être Jacobin. — Voulez-vous, madame? lui répondit-il. — Non, certainement, lui dit-elle; mais si vous le désirez, vous en êtes le maître. — Eh bien, dit-il, le bon Dieu partout! pourquoi donc se mettre en robe de chambre? Et puis il rit à tomber à la renverse. Ce joujou l'amuse beaucoup.

Mais je ne vous dis que des bêtises. Je finis donc, mais je vous prie de me rappeler dans le souvenir de M. l'ambassadeur de Naples. Avez-vous des nouvelles du baron?

LETTRE DLI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 18 novembre 1773.

C'est à vous que je m'adresse, chère grand'maman, pour vous confier mes peines. Il y a près de trois semaines que, sans les soins de M. de l'Isle, à qui je suis très-redevable, je n'aurais point eu de vos nouvelles. L'abbé, à qui M. de Luxembourg avait porté une de mes lettres, n'a pas daigné me faire réponse. Je n'ai eu depuis ce temps que deux lettres de M. de l'Isle, une du 4 à laquelle j'ai répondu, et une que je reçus hier. Il m'apprend le changement dans l'arrangement de vos repas; il vient de celui qu'il y a dans votre santé, et l'abbé ni vous ne m'en dites rien. M. de l'Isle me parle d'un dérangement d'estomac, de faiblesse, de langueur... Il m'en dit assez pour m'inquiéter, et pour que cette inquiétude l'emporte sur celle que votre silence pourrait me donner de refroidissement de votre amitié. Que vous seriez injuste si vous deveniez indifférente pour votre petite-fille! Écoutez notre évêque; il vous dira quels sont mes sentiments. Croyez les témoignages qu'il vous en rendra et sortez d'un silence qui me tue. Je ne puis vous en dire davantage; les reproches et les plaintes fatiguent, et je n'ignore pas leur inutilité. Faudra-t-il que j'attende le

retour de mon évêque pour avoir des nouvelles de votre santé et de vos sentiments? C'est moi qui souffre véritablement tous les maux de l'exil.

Vous n'attendez pas de moi le récit des fêtes[1], ni que je vous raconte tout ce qu'on dit et tout ce qui se passe. Tant d'autres s'occupent de ce soin que je m'en rapporte à eux. D'ailleurs, je suis toujours très-mal informée; je suis comme cet homme qui disait : *Savez-vous que je ne m'intéresse qu'à ce qui me regarde?...* Ce qui me regarde, c'est la santé de ma grand'maman, sa satisfaction, son souvenir, ses bontés, son amitié. Tout le reste m'est indifférent.

LETTRE DLII

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce dimanche, 21 novembre 1773.

J'ai trop de choses à vous dire pour pouvoir vous écrire; je n'ai point dormi, j'ai la tête à l'envers, il va y avoir beaucoup d'occasions et j'en profiterai. J'écrirai à M. de l'Isle à qui je dois bien des remercîments, et puis à vous, mon abbé, à qui j'ai bien des choses à dire; aujourd'hui je vous prie seulement de donner à madame la maréchale[2] la lettre qui est à son adresse, et quand elle l'aura lue, vous lui donnerez celle qui m'est adressée, et vous prierez M. de l'Isle de me faire le détail de l'effet qu'elle aura produit, elle est de M. de Craon à qui je fis lire avant-hier l'histoire tragique, et hier matin il m'écrivit par la petite poste cette lettre que vous allez voir. C'est incompréhensible qu'il ait retenu toutes les lettres initiales. M. de Beauvau et moi sommes persuadés que cette plaisanterie divertira beaucoup le grand-papa; j'attends avec impatience d'en apprendre le succès.

1. Pour le mariage de Monsieur, comte d'Artois.
2. De Luxembourg.

LETTRE DLIII

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 22 novembre 1773.

Je suis fâchée, ma chère petite-fille, que vous ayez été dans l'inquiétude pour moi. Je vous aime tendrement; je voudrais ne vous procurer que des sentiments doux, agréables et jamais douloureux. Je me suis recherchée pour voir si j'avais par négligence donné lieu à votre inquiétude, et il m'a paru que je n'avais pas de reproches à me faire. J'ai répondu exactement à toutes vos lettres. Mais elles ont été rares depuis quelque temps, et vous savez que, quand les me manquent, ma nullité me réduit au silence. Celui de tout Chanteloup doit donc bien plutôt être reproché à M. de l'Isle et à l'abbé qu'à moi; leur abondance la rend impardonnable, et je les en ai bien grondés. Ils l'ont suffisamment réparée depuis quelques jours, et les saillies de leur imagination vous auront dédommagée de la stérilité de la mienne.

Le fils de la petite sainte doit vous avoir porté une lettre de moi. Mais elle était vieille parce qu'il est resté ici trois jours de plus qu'il ne comptait, et qu'il s'est encore arrêté en chemin, de sorte qu'il se pourrait bien que vous ne l'eussiez reçue qu'après le départ de monseigneur l'évêque d'Arras, qui m'a apporté la vôtre. J'ai été dans la plus grande joie de voir ce bon évêque. J'ai réellement un grand fonds de tendresse pour lui, et on m'a déchiré le cœur quand, dans le commencement de notre exil, on a voulu jeter des nuages sur ses sentiments pour nous. Je les ai toujours repoussés parce qu'ils m'étaient insupportables. Je suis bien fâchée de le voir partir sitôt; mais je n'en suis que plus touchée de la peine qu'il a prise de faire un pareil voyage pour deux jours, parce qu'il n'avait que deux jours à nous donner. Ménagez-moi bien son amitié: j'en ai

besoin, parce que je l'aime véritablement. — Que faites-vous du prince de Beauffremont? Il m'avait mandé qu'il allait venir, et je ne le vois pas arriver.

J'ai une difficulté à proposer sur la langue à M. de Beauveau. Il se moquera peut-être de moi, comme a fait l'abbé, n'importe; voici le fait. L'abbé disait hier : *Il semble que le vent est au nord.* Il m'a paru qu'il devait dire : *Il me semble que le vent est au nord,* ou : *Il semble que le vent soit au nord,* parce que ce sont deux cas tout différents. Dans le premier, c'est son opinion particulière qu'il énonce en disant : *Il me semble que le vent est au nord.* Dans le second, il exprime le doute général sur la position du vent; l'apparence est qu'il est au nord, mais il se pourrait qu'il n'y fût pas. L'abbé n'admet ni mon objection ni ma distinction, et il ajoute : C'est comme quand on dit : *Il semble que vous vous portez bien;* à quoi je réponds : On ne dit point, ou on ne doit pas dire : *Il semble que vous vous portez bien,* mais : *Il me semble que vous vous portez bien,* parce que cette phrase est une proposition affirmative. On ne pourrait dire : *Il semble que vous vous portez bien,* qu'à une personne qui se plaindrait d'être malade avec un bon visage; encore serait-ce en réponse à ses plaintes, et on ajouterait : *Cependant, il semble;* de sorte que cette expression, *il semble,* suppose toujours une apparence trompeuse ou tout au moins douteuse. Proposez ma difficulté au prince, mais ne lui montrez pas ma lettre. Je ne veux pas qu'il trouve des fautes d'orthographe dans la lettre d'une femme qui s'avise de raisonner sur la langue.

Je ne sais pourquoi M. de l'Isle s'est avisé de vous mander que je me suis mise à manger seule comme un loup-garou. M. de Beauvau n'approuverait pas encore cette comparaison du loup-garou, parce qu'il dirait qu'on ne peut comparer qu'à une chose *positivement* ou *moralement* existante, un sentiment à un sentiment, une chose à une autre chose, mais qu'un loup-garou n'existe ni positivement ni moralement. Laissons M. de

Beauvau et revenons à M. de l'Isle. Son indiscrétion vous a très-gratuitement inquiétée et j'en suis fâchée. Mon changement de régime n'indique aucune altération dans ma santé, c'est seulement une précaution. Vous savez que je suis gourmande, je ne puis manger avec tout le monde, sans manger de tout ce qu'on sert pour tout le monde, et je suis toujours punie de mon intempérance, sans en être corrigée, par de continuelles indigestions. On a trouvé que le meilleur moyen de mettre mon estomac et moi à la raison était de me faire manger seule et de ne me servir que les choses qu'on me permet de manger, afin que je fisse, comme l'on dit, de nécessité vertu. Voilà tout, ma chère petite-fille. On pourra peut-être vous mander encore que je suis enrhumée. Cela est vrai, mais ce rhume n'est rien; rapportez-vous-en à l'évêque, il vous en dira peut-être bien plus que je n'en sais moi-même. Il vous dira surtout que je vous aime de tout mon cœur, et cela je le sais bien, car je le sens bien [1]. C'est la vérité qui m'est la plus chère, parce que, comme je ne suis pas géomètre, je ne fais cas que des vérités de sentiment.

LETTRE DLIV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi, 24 novembre 1773.

J'ai recours à vous, chère grand'maman, il faut que je vous confie tous mes embarras. J'aurais voulu répondre à tout ce qui m'est venu de Chanteloup, mais, comme une grosse bête que je suis, je n'ai rien pu imaginer. J'ai donné dans tous les panneaux, je n'ai point deviné quel était l'auteur de la première interprétation; je l'attribuai à M. de Craon, j'étais dans

1. Madame du Deffand lui disait un jour : « Vous *savez* que vous m'aimez, mais vous ne le *sentez* pas. »

l'admiration de ce qu'ayant entendu une seule fois l'histoire tragique, il en avait retenu toutes les lettres initiales et en avait fait une interprétation si plaisante et si suivie. J'en fis faire la lecture à tous ceux qui vinrent chez moi; tout le monde en pâma de rire. M. de Beauvau redoubla d'amitié pour son frère, et moi, me sentant dans l'impossibilité de lui faire une bonne réponse, je l'invitai à souper en lui donnant le nom du baron allemand. Je n'eus rien de plus pressé après, que de vous faire savoir tout ce badinage et de vous envoyer la pièce originale. A peine mon paquet était-il porté chez madame de Lauzun, que le fils de la petite sainte arriva chez moi. Je me hâtai de tout lui raconter; je lui dis que l'on serait bien surpris à Chanteloup de l'interprétation de M. de Craon. — Est-elle partie? me dit-il. — Ah! oui, lui dis-je, je n'ai pas perdu un instant. Il se mit à rire de si bon cœur que je compris que j'avais donné dans un panneau. Il me l'avoua. M. de Beauvau arrive le soir chez moi; il me crie de la porte : Mon frère n'est point l'auteur, il n'a rien compris à tout ce que je lui ai dit. — Ah! vraiment, je le crois, répondis-je, c'est un tour du grand abbé. Il s'agit de lui répondre, comment ferons-nous? Il ne me vient rien; vous vient-il quelque chose? J'interpelle toute la compagnie, chacun dit : Il ne me vient rien. On se sépare, je me couche. A mon réveil, nouvelles interprétations et commentaires. L'une d'un pédant fieffé, d'un savant en *us*, l'autre d'un bouffon. Enfin, accablée de tant de plaisanteries, je m'afflige de me trouver si bête et fort humiliée de ne pouvoir répondre. Dans cette situation, le ciel me favorise, je reçois une lettre de Voltaire avec des vers qui me paraissent être les meilleurs qu'il ait faits depuis longtemps [1]; je pense sur-le-champ que voilà de quoi m'acquitter. Je vous les envoie, chère grand'maman, faites-les recevoir de messieurs les commentateurs, je ne puis m'acquitter d'autre sorte.

1. *La Tactique.*

M. d'Arras écrit à M. son frère qu'il n'est point mécontent de votre santé. Je compte le voir demain et beaucoup l'interroger. J'irai chercher cet après-dîner la petite sainte; je me prépare à avoir beaucoup de plaisir, car j'aurai l'occasion de beaucoup parler de vous. Actuellement je vais faire mon paquet pour la poste et puis tâcher de dormir.

P. S. J'apprends dans le moment que M. de Chauvelin mourut hier subitement, jouant avec le roi.

LETTRE DLV

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, ce 26 novembre 1773.

L'abbé, vous m'avez comblée de plaisirs et de honte : de plaisirs par vos charmantes plaisanteries, et de honte par l'impossibilité que j'ai d'y répondre. Vous avez vu que j'ai donné dans tous vos panneaux, vous avez dû bien rire par le retour de votre première lettre. Les deux suivantes ne m'ont plus attrapées, si ce n'est que j'ai soupçonné M. de l'Isle d'être l'auteur de la roisième interprétation, de l'abbaye de Marmoutiers.

Que dites-vous de *la Tactique* de Voltaire? n'en êtes-vous pas très-content? Le *Te Deum*, l'apostrophe au roi de Prusse, ne sont-ce pas des traits charmants? Le discours de M. de Guibert est un peu long, mais le petit compliment de la fin n'est-il pas joli? Mais laissons les bagatelles, pour parler de l'horrible catastrophe de mardi dernier[1]. Y a-t-il rien de plus terrible? vous en savez sûrement tous les détails. Les regrets sont unanimes. C'était un homme singulier, aimé de tout le monde sans qu'on pût dire quel était son meilleur ami ; jamais ennuyeux quoique excessivement grand parleur; très-occupé de lui-même sans choquer personne; on ne pouvait le louer d'aucune qualité en

1. La mort subite du marquis de Chauvelin.

particulier, et on ne trouvait pas qu'il lui en manquât aucune; sa bonhomie lui tenait lieu de tout. Cet étrange événement nous tire de la monotonie des récits des fêtes. On vous raconte sans doute toutes les bêtises et les bévues de la comtesse de Forcalquier; tous les jours il y en a de nouvelles; on la dit brouillée avec sa bonne amie; je n'en crois rien. Cette amie se conduit mieux qu'elle parce qu'elle ne fait rien dire d'elle.

Je vis hier l'évêque d'Arras et je pris un grand plaisir à tout ce qu'il me raconta des bontés de la grand'maman. Il me confirma tout ce qu'elle me dit de touchant dans sa lettre. Rien n'est si certain que je serais parfaitement heureuse auprès d'elle, mais ce n'est pas cela qui doit me déterminer; il faudrait que j'eusse la certitude de procurer autant de satisfaction que j'en recevrais, et c'est ce qu'il m'est de toute impossibilité de croire. Il n'est pas nécessaire de chercher à le prouver, cela n'est que trop démontré.

Votre lettre m'a fait grand plaisir; je suis confondue des reproches que je vous ai fait, vous n'en méritez aucun. Oui, vous m'aimez, l'abbé, je n'examine point ce qui me fait mériter votre amitié. Je me contente de la devoir à votre reconnaissance et encore plus au titre de petite-fille. Je vous remercie de vos cerises, vous êtes magnifique dans vos présents. J'ai lu à l'ambassadeur l'article de votre lettre pour qu'il connût vos intentions. Je puis vous répondre qu'il les suit et les suivra jusqu'à la dernière cerise. S'il n'y avait que moi, elles dureraient longtemps. Je n'en mange qu'une par jour. Je n'ai pas la même sobriété pour les fromages de la grand'maman. J'en ai déjà assez mangé pour qu'ils m'aient empêché de dormir, mais comme elle a été la cause de mon insomnie, je ne m'en plains pas; j'en ai fait bon usage en m'occupant d'elle.

J'ai vu la petite sainte le lendemain de son arrivée; je l'ai trouvée bien faible; je passerai ces jours-ci une soirée avec elle.

Madame de La Vallière est mieux, elle a un peu plus de force.

Mon pauvre ami Pont-de-Veyle ne se porte point bien; toutes ses incommodités ordinaires augmentent et il a souvent de petits accès de fièvre; je crains d'avoir encore le chagrin de le perdre.

J'ai donné à juger à M. de Beauvau votre procès avec la grand'maman sur *il me semble* et *il semble :* vous êtes condamné par lui, et plus bas par moi, ainsi que par tout le monde.

Adieu, l'abbé; je n'écris pas cette fois-ci à la grand'maman, ce sera pour la première occasion.

Parlez de moi au grand-papa, notre évêque m'a dit qu'il m'aimait et que je pouvais me flatter de ne pas déplaire à madame la duchesse de Grammont.

Dites à madame la maréchale que je l'attends avec la plus vive impatience et que j'espère une de ses lettres incessamment.

LETTRE DLVI

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 29 novembre 1773.

Votre dernière lettre, ma chère petite-fille, nous est arrivée dans un moment bien funeste, celui où nous avons appris la mort de M. de Chauvelin, et d'une manière aussi subite qu'elle est arrivée. M. de Choiseul a eu un saisissement si violent, qu'il m'a inquiétée; il en conserve une douleur amère, il l'avait aimé de tout temps, il était son ouvrage, et il avait éprouvé depuis son exil sa fidélité, sa délicatesse, même son courage et sa reconnaissance. Madame de Grammont est aussi au désespoir, de sorte que nous n'avons pas joui du plaisir de toutes vos méprises ni même de la colère où, dans toute autre circonstance, nous aurait mis la gaucherie du petit Choiseul, qui, en vous tirant d'erreur, a fait cesser une plaisanterie qui vous aurait encore amusée longtemps.

Nous n'avons lu *la Tactique* que le lendemain ; nous avons trouvé comme vous que le commencement de *la Tactique* et même la plus grande partie avait toute la vigueur, la grâce et l'élégance de la jeunesse de Voltaire, mais que les radotages de la fin, la lâcheté du style, les plates adulations qui s'y trouvent, rappelaient la date de sa naissance.

Je vous envoie une petite pièce à laquelle je crois que vous ne trouverez pas les mêmes défauts; elle peut en être exempte sans que pour cela j'en prétende comparer les auteurs. L'abbé avait raconté à M. de l'Isle qu'après la bataille d'Actium, Auguste rentrant triomphant dans Rome trouva sur son passage six perroquets qui lui crièrent : « Vive Auguste, empereur. » On fut étonné que les six perroquets eussent été sitôt instruits et l'on découvrit que leur maître les instruisait depuis longtemps à répéter cette phrase et qu'il en avait élevé six autres qui répétaient : « Vive Antoine, empereur, » et auxquels il avait tordu le cou à l'arrivée d'Auguste. C'est cette anecdote que M. de l'Isle a mise en vers. Je vous prie d'en envoyer une copie à la petite sainte pour qui je n'ai pas le temps d'en faire faire une.

Adieu, chère petite-fille, je vous souhaite un bon sommeil et de bonnes digestions ; il me semble que c'est ce qu'il y a de mieux à désirer aux gens que l'on aime le plus et ce dont vous avez le plus de besoin.

LETTRE DLVII

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 9 décembre 1773.

J'ai fait partir votre lettre pour Arras. En voici une du baron par où vous connaîtrez que je n'ai point reçu celle dont il me parle et dans laquelle il y en avait une pour vous; vous verrez qu'il ne compte pas revenir ici. J'en suis fâchée, mais que je

serais heureuse si je n'avais que cette absence à pleurer!

Vous avez vu tout le succès qu'ont eu vos plaisanteries; mais, mon abbé, j'aime cent fois mieux votre causerie que vos attrapes. Vos gazettes m'étaient fort agréables.

Je n'ai encore vu qu'un moment la maréchale et au milieu de beaucoup de monde. Nous fîmes chanter par M. de Beauvau la légende de M. de Lisle. Elle est des plus édifiantes et des plus jolies [1]. Elle m'a rappelé que dans ma jeunesse, étant dans une campagne du comte de Croissy dont les murailles n'étaient couvertes que d'estampes de toutes sortes, il y en avait une de saint Nicolas et une autre de l'abbé Bignon. Les ayant toujours sous les yeux, je fis ces deux couplets :

Bonjour, monsieur saint Nicolas,
De bénir vous n'êtes point las;
Vous aimez les marmailles,
Eh bien,
Et pas moins les futailles,
Vous m'entendez bien.

C'était saint Nicolas de Tolentin, vous devez savoir comme on le représente.

Bonjour, monsieur l'abbé Bignon,
Vous vous croyez joli mignon;
Restez maître d'école,
Eh bien,
C'est là votre vrai rôle,
Vous m'entendez bien.

J'en ai fait un cette nuit que je trouve moins mauvais, le voici :

Salut à monsieur saint Martin,
Qui partagea son casaquin;

1. Elle écrit le 11 décembre à M. Walpole : « La maréchale de Luxembourg est de retour de Chanteloup depuis mardi ; elle m'apporta l'autre jour une douzaine de couplets *extrêmement plats* sur une douzaine de saints du paradis. »

J'aurais, je vous le jure,
Eh bien,
En pareille aventure
Donné tout ou rien.

L'abbé, la maréchale m'a dit que M. de l'Isle était fâché contre moi. Elle m'a dit pourquoi; il a toute raison; c'est une étourderie impardonnable; je lui en demande mille fois pardon; mais ce qui est ineffable, c'est qu'en commettant cette excessive imprudence je m'applaudissais de mon extrême prudence. Les bureaux ainsi que les *bourreaux* étaient à mille lieues de ma pensée. Ah! si j'étais la cause de quelques malheurs, je voudrais les partager. Faites ma paix avec lui, je vous prie; qu'il me pardonne sans me punir et qu'il ne me prive d'aucune de ses productions. Son avis aux princes est la plus charmante chose qu'on puisse lire. Il a vu la méprise de M. de Beauvau; il n'a pas été le seul. Tout le monde a cru Voltaire l'auteur, et si je n'avais pas été au fait, je m'en serais crue certaine.

J'aime le petit enfant de la grand'maman à la folie, je veux être sa petite sœur; je voudrais, s'il est à sa droite, être à sa gauche, et qu'elle dît entre le petit Louis et moi : Je me vois aimée *avec la franchise et l'abandon de l'enfance.* Ce sont les expressions de M. de l'Isle pour peindre les pleurs et la douleur du grand-papa pour la perte de son ami.

L'abbé, il est sept heures du matin, je vous quitte pour commencer ma nuit.

LETTRE DLVIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 9 décembre 1773.

Comment cela se peut-il, chère grand'maman! vous croyez avoir à me pardonner et je ne suis pas coupable, mais vous

êtes encore moins injuste. J'interroge Wiart, il dit que c'est moi qui vous ai écrit la dernière et que la lettre que j'ai reçue hier devait être une réponse; moins je crois mériter de reproches, plus j'en suis flattée. J'aime mille et mille fois mieux l'injustice que l'indifférence.

Je mande à l'abbé que je regarde le petit Louis comme mon petit frère. Mettez-vous dans la tête que cela est, et qu'il devienne une occasion de vous faire penser à moi. J'aimerais à entendre son petit baragouin et être témoin de l'expression naïve de ses sentiments. Je désire que cet enfant vous occupe et vous amuse. J'essaye si un petit chien pourra m'être de quelque ressource; je tâche de m'en faire aimer; si j'y parviens, je l'aimerai et ce sera un petit bonheur dont je tâcherai de me contenter.

Je n'ai point encore causé avec la maréchale, mais le peu qu'elle m'a dit me fait beaucoup de plaisir; elle me paraît parfaitement contente de vous; je lui ferai lire ce que vous me dites d'elle. Elle m'a un peu alarmée sur M. de l'Isle. Je charge l'abbé de faire ma paix; joignez-vous à lui, chère grand'maman. Sa légende est jolie, et le couplet que vous m'avez envoyé l'est encore plus; mais ce qui est au-dessus de tout et sans nulle comparaison, c'est son avis aux princes.

Voltaire, dans ce genre, n'a rien fait de mieux; aussi tout le monde l'a-t-il cru de lui. Je vous dirai seulement à l'oreille, mais bien bas, que je trouve la fin un peu écourtée. J'aurais voulu un peu plus de détails de l'entrevue des perroquets. Mais ne dites point cette critique qui peut bien ne rien valoir et qui pourrait déplaire. Voltaire a tombé dans le défaut contraire, il aurait dû retrancher près de vingt vers de la fin de sa *Tactique*.

J'ai fini *Cléopâtre*, dont j'ai sauté les deux tiers, mais j'avoue qu'il y a des endroits que j'ai trouvés parfaitement beaux. L'auteur n'était pas sans génie; il y a entre autres une conversation d'Agrippa et d'Artaban qui m'a beaucoup plu,

et un spectacle de gladiateurs très-touchant. C'est dans le troisième livre du onzième volume. Je ne sais plus que lire; tous les livres de raisonnement et de morale me sont insupportables, et les histoires me semblent n'être que de très-longs et de très-ennuyeux romans dont les événements ne sont pas toujours vrais, et quand ils le seraient, ils n'en seraient souvent pas plus intéressants; il reste donc la conversation, et c'est de quoi je me contente parce qu'on y est forcé; quelquefois il y en a de bonnes, mais cela est bien rare. Celle que j'eus un soir avec l'abbé, nos évêques d'Artois, M. de Cotte et l'ambassadeur, ne se retrouve pas souvent. Ah! les petits comités du petit appartement ne peuvent se remplacer. Ne se retrouveront-ils jamais? N'y a-t-il plus de dieux dans des machines?

Portez-vous bien, chère grand'maman; espérons qu'il ne restera bientôt plus de maux à sortir de la boîte de Pandore.

Avez-vous vu les vers qui sont dans le *Mercure*, adressés à la comtesse de Noailles? Ils sont assez jolis.

Si M. de l'Isle venait ici avant le premier jour de l'an, je serais bien aise. Je le prierais de me faire un couplet dont j'ai grand besoin. Je ne puis pas en mander le sujet parce que c'est une chose qui doit être extrêmement secrète, et ce qui est extrêmement secret ne doit point s'écrire.

Mon Dieu, chère grand'maman, que je serais aise de bavarder avec vous! il me semble que je serais moins sotte en parlant qu'en écrivant; en vérité, c'est souvent l'amour-propre qui m'empêche de vous écrire; je m'en trouve indigne, mais je ne puis résister au besoin de dire que je vous aime.

Je me suis acquittée de toutes les commissions de l'abbé; je le prie de se charger des miennes et de dire à chacune des personnes qu'il me nomme tout ce qu'il sait de mes sentiments pour elles, et en particulier à M. de Castellane; je serai bien aise d'apprendre quand il sera arrivé.

LETTRE DLIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 10 décembre 1773.

On ne meurt point de douleur, de colère et de rage, puisqu je vis encore. Vous saurez ce soir de quoi il s'agit, et cette lettre qui vous apprendra que je suis bien plus malheureuse que coupable, ne vous parviendra peut-être de longtemps; elle ne sera assurément pas mise à la poste, on ne recevra jamais à l'avenir par cette voie un seul mot de moi à Chanteloup ; il me faudra donc attendre et peut-être fort longtemps une occasion pour vous la faire parvenir.

Vous aurez été bien surprise, chère grand'maman, ainsi que l'abbé, à la lecture de mes dernières lettres, vous m'aurez crue en démence. Se justifier par la poste d'avoir écrit par la poste, chercher à réparer une petite faute par des fautes mille et mille fois plus grandes, est le comble de l'imprudence, de l'inconsidération et de la folie. Votre premier mouvement aura dû être l'indignation, et vous aurez pris la résolution de rompre toute liaison avec une personne aussi extravagante. Vous n'aurez pas dans ces premiers moments compris que j'étais malheureuse et non coupable, et vous ne vous serez pas rappelé l'expérience que vous avez des inconvénients qui peuvent arriver par des méprises. Celle-ci en est une des plus fortes.

N'ayant point dormi la nuit d'avant celle-ci, j'écrivis à six heures du matin à l'abbé, et à vous, chère grand'maman, à onze heures. Wiart écrivit votre lettre et corrigea celle à l'abbé. Vous savez avec quelle liberté je m'explique dans l'une et dans l'autre; si j'avais fait une conjuration, je vous l'aurais confié, et c'est une espèce de bonheur que je m'en sois tenue à ce que ces malheureuses lettres contiennent. Je

comptais les porter moi-même à l'hôtel de Choiseul en allant rendre visite à M. de Gontaut, et les faire remettre à M. Ribot. A quatre heures après midi, voulant ajouter quelque chose dans la lettre à l'abbé, je dis à Wiart de me l'apporter et de venir avec l'écritoire. « Vos lettres? elles sont à la poste! » Vous auriez pu entendre, je crois, les cris que je fis. Je devins tremblante de la tête aux pieds, et il est de toute impossibilité de vous exprimer ma douleur et ma colère. Wiart a fait la plus grande faute du monde; il en est si honteux et si affligé que je n'ai rien à lui dire; il sent toute son absurdité; elle est d'autant plus surprenante qu'il est dans l'habitude de me faire faire attention à ce que je lui dicte pour éviter tout inconvénient. Ce qui peut en quelque sorte l'excuser, c'est qu'il me demanda à qui il adresserait mon paquet. Je lui dis : « A l'abbé. — Mais il n'a pas, dit-il, ses ports francs. — Eh bien! à la grand'maman, » sans savoir ce que je disais, sans faire réflexion qu'il n'importait à qui il fût adressé puisqu'il ne devait pas aller par la poste. Enfin, que vous dirai-je, je suis la plus malheureuse des femmes et, en vérité, la moins coupable. Je me rappelle ce que ces maudites lettres contiennent. La maréchale et M. de Beauvau, à qui j'ai confié ma douleur et mes inquiétudes, croient que je dois me tranquilliser, qu'il n'en peut rien résulter de fâcheux pour ce pauvre M. de l'Isle qui est le seul qui y soit commis, mais qui ne l'est pas de façon à lui devoir attirer aucune affaire. S'il pouvait ignorer tout ceci, ce serait un grand soulagement pour moi; mais s'il le sait, obtenez de lui qu'il me pardonne. Pardonnez-moi vous-même, chère grand'maman, et faites-moi pardonner de tout le monde; que la grâce soit complète, et ne supprimez rien de vos bontés et de votre confiance ordinaire. Je l'attends de votre amitié, je l'attends de votre justice.

LETTRE DLX

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

18 décembre 1773.

Nous souffrons plus des peines que nous nous faisons que de celles qui nous parviennent naturellement. Vous vous êtes fort tourmentée, vous avez grondé M. Wiart, vous n'avez pas dormi, vous vous êtes remplie de terreurs, de notre côté nous avons reçu vos lettres, nous en avons été enchantés. M. de l'Isle a lu l'article qui le concernait, il m'a chargé de vous en remercier, il avait presque oublié le sujet de ses plaintes: il trouvait qu'elles ne valaient pas les bontés qu'elles lui ont attirées. Tout était fini, et voilà une autre lettre de vous à la grand'maman par laquelle il semble que tout est perdu!

Tranquillisez-vous, ni la grand'maman, ni M. de l'Isle, ni moi, ne nous étions aperçus que vos premières lettres fussent arrivées par la poste; la raison en est simple, c'est qu'elles ne contenaient rien qu'on ne pût dire à toutes les postes du monde. Je crois bien que si nous étions soupçonnés de conjuration on pèserait toutes nos paroles; mais je ne saurais imaginer qu'on ait le temps à la poste de suivre le fil d'une correspondance qui ne roule que sur des bagatelles, et qu'on enregistre des expressions vagues et générales pour en trouver l'application dans une suite de lettres.

La grand'maman n'a rien communiqué à M. de l'Isle de vos nouvelles frayeurs, ainsi tout est dit.

Dans vos trois couplets j'aime fort ce vers à saint Nicolas : *De bénir vous n'êtes point las!* Je le vois, en effet, dans son estampe avec ses deux doigts levés, et c'est ce qu'il y a de mieux à lui dire quand on l'a dans sa chambre.

Restez maître d'école, pour l'abbé Bignon, est très-plaisant. J'aime tout le couplet à saint Martin, et la chute en

est d'autant meilleure qu'elle renferme une vérité pratique.

J'écris quatre mots au baron, auriez-vous la bonté de les lui faire passer? Je vous renvoie sa lettre qui m'a touché. Il faut que ses affaires lui causent bien du chagrin puisqu'il désire que tout son bien fût sur le Roi.

Nous n'avons ici que M. et madame du Châtelet, M. et madame la comtesse de Coigny, M. de Rochechouart, frère de madame du Châtelet, et M. de Conflans qui part demain.

On ne dit rien, on ne fait rien, ou plutôt on fait ce qu'on avait fait la veille, le jour d'auparavant, ce qu'on fera demain, après-demain. L'essentiel est qu'on ne s'ennuie pas, le temps passe vite; le trictrac et le billard servent à l'abréger.

On a voulu aujourd'hui essayer de la lecture qu'on avait abandonnée depuis longtemps; nous avons délibéré sur le choix du livre; enfin, nous avons pris les annales politiques de l'abbé de Saint-Pierre: à la deuxième phrase le grand-papa s'est endormi; à la troisième, M. de Castellane; à la quatrième, on a trouvé que les phrases étaient trop longues; à la cinquième, la grand'maman, qui avait une petite indigestion, s'est retirée; à la sixième, les joueurs de billard sont entrés, on a disputé sur le gouvernement anglais, et il n'a plus été question de lecture; je suis bien persuadé que ce genre d'amusement ne peut convenir à Chanteloup, et peut-être à toute société où il y a des gens d'esprit qui ont beaucoup lu et qui se sont fait un goût difficile.

L'indigestion de la grand'maman ne l'a pas empêchée de dîner à son ordinaire, c'est-à-dire à six heures. Mais elle a mangé sobrement et des choses saines. Cependant ces fréquents retours m'inquiètent, son estomac ne se raccommode pas; elle est toujours bien maigre; elle a quelquefois mauvais visage. Si tout cela vient des nerfs, on ne doit rien en appréhender, mais s'il faut chercher une autre cause, comment la découvrir et y remédier? Je l'ai vue quelquefois dans cet état; il survenait ensuite une quinzaine de jours de bon sommeil et de bonne

digestion, et tout était réparé. J'attends tous les jours l'instant de cette révolution. Si j'avais à m'attacher à quelqu'un, je commencerais par consulter son médecin, et par bien connaître le fond de sa santé; ensuite j'étudierais son caractère.

La grand'maman est toujours enchantée du petit Louis; c'est, en effet, la plus jolie créature du monde; cela vaut mille fois mieux qu'un chat, qu'un chien, peut-être qu'un amant.

M. de Castellane m'a fort demandé de vos nouvelles, il veut que je vous dise bien des choses pour lui, il passera quelques mois ici, ira ensuite à Paris faire un séjour de trois semaines; il vous verra. Voyez-vous quelquefois madame la comtesse de Choiseul? j'apprends avec le plus grand plaisir qu'elle se porte mieux et qu'elle a un petit-fils.

Auriez-vous la bonté de lui dire mille choses pour moi, de me rappeler dans le souvenir de madame de La Vallière, de M. l'ambassadeur de Naples, de M. le prince de Beauffremont et de mademoiselle Sanadon.

Je voudrais bien, quand vous verrez madame de Jonsac, que vous eussiez la bonté de lui parler de mon respect, de ma reconnaissance; si j'avais pu savoir le moment où elle a passé à Amboise, elle m'aurait certainement trouvé à la poste.

LETTRE DLXI

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 18 décembre 1773.

Calmez votre douleur, ma chère petite-fille, elle n'est point fondée; vous ne me parliez dans cette lettre, dont l'envoi par la poste vous a tant alarmée, que de la chanson de saint Nicolas et de l'*Avis aux princes* dont M. de l'Isle ne se cache pas; je les ai publiquement envoyés par la poste à madame d'Enville, afin qu'en les y lisant on crût que c'était de ces couplets dont vous parliez à M. de l'Isle dans cette lettre qui l'a tant fâ-

ché, et qui a été la seule et véritable imprudence que vous ayez faite. Ce que vous regardez comme votre seconde aurait plutôt été une adresse pour donner le change; ainsi, soyez donc bien tranquille; l'abbé vous rassurera encore, il n'y avait rien de plus dans celle que vous lui écriviez que dans celle qui était pour moi. Je n'ai point parlé à M. de l'Isle de vos dernières terreurs, ç'aurait été l'aviser que vous auriez été capable d'une seconde imprudence; je lui ai seulement dit que la première était l'effet de l'étourderie de votre valet de chambre, d'avoir mis à la poste la lettre que vous lui écriviez, au lieu de l'envoyer chez moi où vous comptiez qu'elle irait attendre une occasion. Je demande pardon à mon ami Wiart de l'avoir ainsi sacrifié pour vous justifier, mais aussi l'êtes-vous pleinement.

La critique que vous faites de l'*Avis aux princes* nous a paru d'autant plus juste à l'abbé et à moi, que nous avions aussi fait la même sans nous en vanter; il est certain que le style en est charmant, le narré facile, mais le conte tourne trop court; il eût été plus simple de nommer un perroquet que de faire la description d'un perroquet, et, comme vous dites fort bien, il eût été plus intéressant d'entrer dans le détail de l'éducation des perroquets que d'en avoir le résultat; malgré tous ces petits défauts, c'est un fort joli petit ouvrage.

L'abbé vous a donc parlé de mon petit Louis; c'est, en effet, un fort joli enfant pour le talent, l'intelligence et les manières, mais je n'ai fait que saisir en lui une occasion d'aimer, et je n'y ai peut-être trouvé qu'un principe de malheur; n'importe! ma philosophie et ma paresse me portent à aller au jour la journée. N'ayez pas peur que je le prenne pour votre petit frère, je ne mets rien auprès de vous, ma chère petite-fille, et je n'ai pas besoin que rien me rappelle à la tendresse que vous m'inspirez.

LETTRE DLXII

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 18 décembre 1773.

Je suis depuis le 9 de ce mois, jour de ma malheureuse aventure, dans des inquiétudes mortelles. Je sais que la lettre que j'ai écrite à la grand'maman ce jour-là, n'a pu partir que le 14 ou le 15, et qu'ainsi il est tout simple que je n'en aie pas encore reçu de réponse. Mais l'impatience que j'ai de la recevoir ne se calme pas par mes calculs. Je ne puis rien ajouter à ce que j'ai mandé. Vous êtes trop justes, tous tant que vous êtes, pour m'imputer comme un tort ce qu'il est bien prouvé qui n'est qu'un malheur. Mais il est quelquefois des malheurs qui produisent des effets qui ne devraient jamais être que pour des torts. On ne peut pas me condamner, mais on peut cesser peut-être de m'aimer. Cette pensée m'afflige jusqu'aux larmes, et puis M. de l'Isle, de qui je n'ai que des sujets de me louer, que j'estime, que j'aime, à qui je souhaite toute sorte de biens, à qui je dois de la reconnaissance, a été exposé par moi à des chagrins, ou du moins a couru risque de l'être; cette pensée me tourne la tête. Dites-moi, je vous supplie, mon cher abbé, dans quelles dispositions on est pour moi; quelque fâcheuses qu'elles puissent être, ne me cachez rien, l'incertitude est un état insoutenable. Vous auriez reçu tous les jours, depuis ce maudit 9 de ce mois, de mes lettres si je n'avais pas fait serment de n'en confier aucune à la poste, quelque indifférente qu'elle puisse être; il faut donc que j'attende des occasions, et ces occasions deviennent bien rares.

Quelque mal que je puisse être dans votre cour, ne m'abandonnez pas, mon cher abbé, et ne me laissez pas plus longtemps sans me donner des nouvelles de la santé de la grand'maman; je ne saurais croire qu'elle cesse de m'aimer, elle est

trop tendre et trop juste, et vous êtes trop mon ami pour le souffrir.

On est ici dans de grandes alarmes sur le chevalier de Durfort, il est dangereusement malade. J'ai des amies qui en sont au désespoir.

J'ai reçu une lettre de M. Schouwaloff, par un petit prince Galitzin, son neveu. Il est à Genève, il viendra à Paris ce carême.

Madame de Talmont est très-mal, ce qui intéresse peu de gens.

Vous aurez les Beauvau au commencement de l'année. Le prince plaidera ma cause, si je n'ai pas encore obtenu ma grâce.

J'ai quelquefois l'espérance que vous n'aurez pas montré cette lettre qui est le corps du délit. Mais comme elle vous aura été rendue en présence de tout le monde, vous n'aurez peut-être pas pu être maître de ne pas la communiquer.

LETTRE DLXIII

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 22 décembre 1772.

Les affaires publiques ne m'intéressent point, et je dis comme vous : *Colas est mort de maladie*, etc. Les nouveaux ouvrages vous semblent-ils propres à ranimer l'esprit? Que dites-vous de l'éloge de Racine? Ce matin il m'a pris envie de relire l'*Oreste* de Voltaire; je l'avais trouvé très-mauvais il y a vingt-cinq ans, et sur ce qu'on m'assurait qu'il y avait fait de grands changements et que cette tragédie était actuellement admirable, j'ai voulu en juger. J'ai trouvé à la tête une épître dédicatoire à madame la duchesse du Maine; à quelques longueurs près, elle m'a paru parfaite. Faites-en le parallèle, je vous prie, avec l'éloge de Racine, et mandez-moi ce que vous en aurez jugé. J'ai lu un acte de la pièce et je m'en suis tenue

là; rien ne me paraît plus médiocre. Je ne sais plus que lire, je ne sais plus que faire pour me tirer de l'ennui qui m'assiége de toute part. Je ne trouve personne de mon avis sur rien; il me prend souvent envie de me retirer totalement du monde, mais je me dis que ce n'est pas la peine et que je n'ai pas bien longtemps à attendre pour en être séparée. Mon Dieu! l'abbé, comme les choses tournent! voilà bientôt l'anniversaire de l'événement qui m'a été bien funeste; la chose publique et moi ne s'en consoleront jamais.

Voilà tout ce que je puis vous dire dans la disposition où je me trouve. Cette lettre devrait bien plutôt être mise au feu qu'à la poste, mais tout insipide et triste qu'elle est, j'aime mieux vous ennuyer que de vous laisser penser que je vous oublie.

Je n'ai point vu M. de l'Isle; vous ne m'avez point mandé si vous aviez rempli les points d'un petit couplet que je lui avais envoyé.

Mon ami se porte mieux; la grand'maman et vous recevrez les Mémoires du comte de Grammont dont il a fait une édition nouvelle et imprimée chez lui.

Adieu! l'abbé, dites à la grand'maman que je l'adore et l'adorerai toute ma vie, mais que je suis trop bête actuellement pour lui écrire.

LETTRE DLXIV

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 28 décembre 1773.

Oh! mon Dieu! ma pauvre petite-fille, que j'ai été attendrie de toutes vos inquiétudes! J'ai vu par votre dernière lettre à l'abbé, que vous étiez la plus malheureuse du monde; j'espère que la mienne vous aura rassurée. Vous avez su que ce que vous appeliez votre seconde étourderie n'était rien du tout,

que M. de l'Isle l'avait ignorée, que nous lui avons doré la pilule sur la première, qu'il l'a oubliée, qu'il vous le pardonne et enfin qu'il vous l'a dernièrement écrit lui-même. Ne soyez donc plus malheureuse, ma chère enfant. Je ne pourrais souffrir que vous le fussiez, quand même vous seriez la plus coupable du monde. Vous avez pris un rigoureux parti de ne vouloir plus écrire par la poste quand les occasions pour Chanteloup seront rares. Ce sera nous qui serons punis de l'étourderie de mon ami Wiart. Songez du moins à nous aimer, nous; aimez-moi surtout plus que personne, vous me le devez, parce que personne ne vous aime plus tendrement que moi.

Tournez (la page) pour un couplet de M. de l'Isle au sujet de la fête de M. de Choiseul, qui s'appelle Étienne.

Air de Joconde.

D'Étienne comment voulez-vous
Qu'on célèbre la gloire?
La mort sous un tas de cailloux
Finit sa courte histoire.
Mais s'il veut se donner un nom
Plus brillant qu'aucun autre,
Qu'il vous prenne pour son patron,
Au lieu d'être le vôtre.

Je vous prie de l'envoyer à la petite sainte, pour qui je n'ai pas le temps de le faire copier.

LETTRE DLXV

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce mardi, 4 janvier 1774,
à 6 heures du matin.

Voilà bonne compagnie qui vous arrive, mon cher abbé, je vous en félicite; elle vous apprendra toutes les nouvelles. Je

m'en rapporte à elle et je ne veux vous parler que de moi. Encore ne vous en parlerai-je pas longtemps.

Je suis si fatiguée de mes insomnies que mon âme est triste jusqu'à la mort (qui ne tardera pas longtemps à arriver, si elles ne prennent fin). Je ne sais à quoi les attribuer. Je ne ressens aucune incommodité. Je n'ai ni fièvre, ni douleur. Je vis d'un grand régime; je n'ai mal nulle part, mais je suis faible et souvent fort triste. La vie m'est à charge. Je m'ennuie du besoin que j'ai de la société et des soins qu'il faut se donner pour s'en procurer. Je m'apercevrai beaucoup de l'absence de M. de Beauvau. C'est en lui que je trouve le plus de ressource. J'aime son caractère. C'est l'homme le plus exempt de vanité, qui a le plus de vérité et de justice, et sans être affectueux, il est excellent ami. Il n'y a peut-être personne au monde de qui je reçoive plus de preuves d'amitié. J'ai du plaisir à m'épancher avec vous sur ce que je pense de lui. Il a de vous la meilleure opinion du monde. Soyez à votre aise avec lui, vous vous convenez parfaitement tous les deux. Il aime la franchise et le naturel. Je dois à ces deux qualités qu'il croit trouver en moi, l'indulgence qu'il a pour ma vieillesse et pour tous mes défauts.

Qu'avez-vous pensé de l'histoire de ces deux soldats. Avez-vous rien lu de plus fort et de plus énergique que cette lettre et ce testament [1]?

La mort du petit Matignon n'est-elle pas bien terrible? Enfin, l'abbé, on ne peut avoir que des idées tristes. Écartons-les et parlons de la grand'maman.

Je vous recommande d'abord de ne lui point montrer cette lettre, elle lui donnerait des vapeurs. Comment se porte-t-elle?

1. Deux soldats philosophes qui s'étaient brûlé la cervelle après avoir expliqué à la postérité les motifs qui les engageaient à quitter la vie. Grimm, après avoir cité ces deux pièces, ajoute : « Elles sont peut-être un exemple des ravages qu'une philosophie trop hardie peut causer dans des têtes mal disposées et qui n'ont reçu qu'une instruction superficielle. » Depuis ce temps la multiplicité des suicides nous a familiarisé avec ce genre de courage.

Son petit Louis l'amuse-t-il toujours? Je ferai connaissance avec lui. Balbâtre m'a dit que la grand'maman le lui envoyait. Il m'a dit aussi qu'il m'inviterait à aller chez lui pour l'entendre. J'irai avec d'autant plus de plaisir que c'est un bon homme, qu'il adore la grand'maman et qu'il joue du pianoforté à ravir. Je l'entendis l'autre jour jouer des noëls et une très-jolie pastorale de sa composition.

Commencez, mon cher abbé, à me parler de vos projets de voyage. Faut-il ne vous attendre qu'à Pâques. En vérité, cela est bien long.

Je soupe ce soir chez la petite sainte; nous parlerons beaucoup de vous.

Je viens d'écrire à M. de l'Isle. Je ne lui ai point parlé de ses ouvrages. Dites-lui combien j'en suis charmée. Rien n'est plus joli que son couplet sur saint Étienne; l'*Avis aux princes* est admirable. Je vous envoie une lettre de M. d'Arras.

à 8 heures du soir.

P. S. Vous verrez que je comptais que ce paquet vous serait rendu par M. de Beauvau. Leur départ est différé. Je vais l'envoyer à l'hôtel pour qu'il parte par la première occasion.

LETTRE DLXVI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 4 janvier 1774.

Je commence par vous demander une grâce, chère grand'maman, c'est de ne point exiger de l'abbé de vous montrer la lettre que je viens de lui écrire; elle est bête, elle est triste, elle vous donnerait des vapeurs; et si je ne peux pas vous procurer des moments agréables, il ne faut pas que je vous en procure d'ennuyeux.

Je sens et je partage le plaisir que vous aurez de recevoir,

par M. et madame de Beauvau, toutes les dépêches dont ils seront chargés; je leur porte bien envie, et vous n'en doutez pas: vous ne les garderez pas bien longtemps; mais, mon Dieu! chère grand'maman, votre absence sera-t-elle éternelle? et se pourrait-il que je ne vous revisse jamais? Je ne puis soutenir cette idée. Elle me glace l'âme, elle me rend insensible à tout.

Que dites-vous de ces soldats de Saint-Denis? croyez-vous qu'ils fussent fous? je suis bien éloignée de le penser. Mais ce pauvre petit Matignon, on ne peut pas le plaindre, il n'a pas eu une minute entre sa vie et sa mort; on dit sa mère dans le plus grand désespoir.

On attend aujourd'hui le congé du Monteynard. Il se fait trop prier; il force à le faire mettre dehors par les épaules; mais ce n'est pas à moi à parler de tout cela.

Je vous dirai, chère grand'maman, que j'ai passé une soirée avec Balbâtre; il joua d'une manière ravissante plusieurs noëls et une pastorale qu'il dit avoir faite pour vous et dont vous avez dû être très-contente; elle n'est point du genre de ces musiques savantes que j'ai en exécration.

Je dois aller chez lui quand votre petit Louis y sera arrivé: il veut me le faire entendre et jouer lui-même sur son pianoforté; il prétend que j'aurai beaucoup plus de plaisir, parce que celui sur lequel je l'ai entendu jouer n'était pas d'accord. C'est un bon homme, il vous adore, il espère vous aller trouver dans le mois de septembre.

Le couplet de Saint-Étienne est charmant. Ce M. de l'Isle a bien du talent; il m'a pardonné, dont je suis ravie; il m'écrira souvent, n'est-ce pas, ma grand'maman? vous l'y engagerez; il faut qu'il me prouve que la réconciliation est parfaite, en me rendant un compte très-détaillé de tout ce qui se passe à Chanteloup.

Je me fais un grand plaisir du projet qu'a le marquis de venir passer quelques semaines à Paris; dites-lui que vous voulez qu'il m'aime. Vous avez tout pouvoir sur lui: je vou-

drais bien que vous en eussiez aussi sur le dieu du sommeil, il m'a entièrement abandonnée, et c'est, de toutes les divinités, celle dont je chérirais le plus les faveurs. Comment vous traite-t-il, chère grand'maman? vous ne me parlez jamais de votre santé, et je crois que vous défendez à l'abbé de m'en rien dire. Y a-t-il quelque chose au monde qui m'intéresse autant?

LETTRE DLXVII

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

13 janvier 1774.

Je ne vous écrirai que quatre mots aujourd'hui : ce ne seront pas des mots dorés du vieux Caton, mais ceux qui me viendront à l'esprit. La grand'maman se porte mieux et reprend des forces; elle est fidèle à son régime et fait presque tous les jours une petite course à pied avec madame la comtesse de Coigny, qu'elle aime beaucoup et dont elle est fort aimée. Vous m'aviez défendu de lui montrer votre lettre et vous l'en aviez prévenue, vous voyez que c'était le fruit défendu. Elle a été curieuse et j'ai été faible. Elle est très-affligée de votre ennui; elle en a conclu que vous devriez être ici. M. de B... l'a rassurée sur votre santé. Je souscris avec tout le monde au bien que vous dites de lui, mais je ne pense pas avec vous que je puisse lui convenir. Un grand fond d'estime et de respect, ce sont tous les sentiments que je trouve dans mon cœur. Ce n'est que par exception qu'il peut se former des liaisons plus étroites entre des personnes d'états disproportionnés; je tâche de ne pas déplaire à ceux qui viennent ici, mais je ne crois pas devoir montrer un empressement qui m'enlèverait le peu de temps qui me reste et qui, après tout, ne produirait que des mécomptes. J'espère que vous ne désapprouverez pas cette conduite.

Le grand-papa était menacé d'un rhume; il s'est soigné et paraît en être quitte. Madame la duchesse de Grammont me

charge toujours de vous dire combien elle est touchée de votre souvenir, combien elle vous en remercie. J'ai fait vos compliments à madame de Boufflers et à M. l'abbé Billiardy, qui en sont très-reconnaissants. Vous ne m'avez rien dit pour M. de Castellane. M. de l'Isle fait tous les jours des choses charmantes, il a bien du talent; pour moi, je cherche de quelle longueur étaient les bras d'Artaxerxès Longue-Main, quelles étaient les dimensions de ce roi de Syrie, nommé Nez-de-Griffon, et si ce roi d'Égypte, surnommé le Flûteur, jouait de la flûte traversière ou de la flûte à bec; et comme ces recherches sont très-importantes, je vous quitte pour les continuer.

LETTRE DLXVIII

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 15 janvier 1774.

J'ai reçu votre lettre du 4, ma chère petite-fille, par madame de Fleury; madame de Beauvau est arrivée deux jours après et ne m'en a point apporté de vous. A la bonne heure! mais madame de Brionne, arrivée d'hier, ne m'en a point apporté non plus, et cela est un peu fort; cependant, vous aviez bien des choses à me dire, si vous m'aimez. Comment, en onze jours de temps, n'auriez-vous rien à me dire. Voltaire vous a envoyé des vers. Il vous appelle bergère et ma chère; cela est assez curieux pour être envoyé. De plus, ils courent les rues, ces vers. Je les ai vus dans les nouvelles à la main de M. Marin, et j'ai senti que je ne les tenais pas de vous. Pour moi, je voulais attendre une occasion; mais de guerre lasse je prends le parti de vous écrire par la poste. Je ne puis être plus longtemps sans m'entretenir avec ma chère enfant.

La défense que vous me faisiez dans votre lettre du 4 de voir celle que vous écriviez à l'abbé, et la défense que vous lui

faisiez de me la montrer, ont excité ma curiosité de la voir et son désir de me la montrer. Je l'ai donc lue, cette lettre, ma chère petite-fille; eh bien! j'ai vu que vous aviez des insomnies, de l'ennui, de la tristesse, et j'ai trouvé tout cela fort naturel; mais j'ai été bien fâchée que vous fussiez soumise à cette nature-là.

Vous me demandez ce que je pense des soldats de Saint-Denis. Mon bonheur même me fait penser par la crainte de le perdre qu'il vaudrait peut-être mieux n'être pas née. Mais je ne pense pas comme ces soldats qu'il faille se donner la mort pour réparer le malheur d'être né. Je ne les en estime cependant pas moins pour se l'être donnée; mais je trouve que leur calcul n'est bon qu'à présent qu'ils ne sont plus et qu'il était mauvais dans le moment qu'ils en ont fait le résultat, sans quoi la nature aurait été en défaut et elle ne peut jamais y être. Si elle y était un moment à cet égard, le monde finirait; sans l'adresse infinie par laquelle elle a attaché de l'horreur à notre destruction et des plaisirs à nos besoins, qui voudrait se donner la peine de vivre? pour son intérêt et non pour le nôtre elle a opposé des obstacles invincibles à nos dégoûts et nous a liés à notre sort par des chaînes indestructibles. Les soldats de Saint-Denis ont sûrement senti la force de leur chaîne et la puissance des obstacles qui les retenaient dans le moment où ils ont voulu briser les unes et forcer les autres. Leur calcul a été faux dans cet instant, et pour qu'un calcul soit bon, il faut qu'il soit exact dans toutes ses parties. Ma philosophie me porte à croire que nous ne pouvons pas disposer d'un sort que nous n'avons pu déterminer. La nature est le seul tyran dont il ne nous soit pas permis de secouer le joug. Elle nous a fait ses esclaves et nous devons nous soumettre à l'esclavage qu'elle nous impose, parce qu'elle nous l'impose par une loi générale et par une puissance plus forte que celle que tous les hommes réunis pourraient opposer pour s'y soustraire. Ai-je raison?

Je suis bien aise que vous ayez fait connaissance avec Bal-

bâtre. C'est un bon homme dont les talents vous amuseront. Il vous mènera mon petit Louis s'il peut vous distraire. Je viens d'avoir avec cet enfant une scène tragique qui excitera votre risée, mais qui aurait fait couler vos larmes comme elle a fait couler les miennes. Ce petit enfant a toutes les grâces de l'enfance et tout l'enfantillage de son âge avec le naturel et la franchise qui y sont propres. Il y joint de plus une intelligence, une raison, une activité pour le travail, une douceur, une docilité sans pareille, et par-dessus tout cela une sensibilité sans exemple. Il m'aime à la folie et moi je l'aime aussi de même. Ses caresses devenaient de jour en jour plus pressantes, et comme l'âge qui s'avance aussi de jour en jour ne les lui aurait bientôt plus permises, j'ai cru devoir le prévenir et je les ai défendues ce matin, ces caresses qu'il allait me prodiguer avec plus d'ardeur que jamais. La soumission la plus entière a répondu à mes défenses; mais le morne de la plus profonde tristesse a succédé à la joie de l'âge, de la santé et même du sentiment. Il n'a point dîné, rien n'a pu le distraire, et tantôt je l'ai retrouvé à mon clavecin le cœur gros de soupirs. Je l'ai appelé mon bel enfant pour lui faire une petite amitié qui le consolât. Alors le cœur s'est desserré, ses larmes ont coulé en abondance. A travers mille sanglots, j'ai entendu qu'il me reprochait de l'appeler mon bel enfant, tandis que je ne l'aimais plus, que je lui défendais de m'aimer. L'attendrissement m'a gagné; j'ai voulu lui parler raison; j'ai fait venir sa sœur pour la lui faire entendre avec moi. Il m'a écoutée avec patience, avec douceur, s'est soumis à tout, pleurait toujours, mais pleurait doucement et s'écriait de temps en temps : « Et comment vous prouver que je vous aime? » puis voulait se précipiter sur ma main pour l'inonder de ses larmes, puis se retenait de lui-même et avec effort. Mon cœur s'est déchiré, j'ai pleuré comme lui, puis je me suis enfuie pour lui dérober mes larmes et j'ai attendu M. de Choiseul pour lui raconter cette scène dont il a pleuré aussi. Riez-en après cela si vous pouvez. L'enfant est encore

dans mon cabinet, toujours doux, toujours soumis, mais toujours affligé, et sa sœur ne pouvant parvenir à le consoler. L'expression vraie de la nature est si rare qu'il est impossible de résister à l'impression qu'elle fait, peut-être autant de surprise que par le fond même des choses; mes yeux sont encore gros, rouges. Les larmes m'offusquent encore en vous faisant ce récit. Mon cœur est serré. Je ne sais comment je pourrai cacher tout cela dans le salon. Cet enfant m'a amolli le cœur[1] et je n'en suis pas fâchée, car il me semble, ma chère enfant, que je vous en aime encore mieux.

LETTRE DLXIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 19 janvier 1774.

Oh! non, chère grand'maman, quoique nous nous aimions beaucoup Voltaire et moi, nous n'en sommes pas encore aux petits noms. Ces vers ne sont point faits pour moi. Voilà la lettre dans laquelle il me les a envoyés. Je n'en ai point donné de copie, je n'en donne jamais de tous les vers ou chansons que je reçois, de quelque part qu'ils me viennent. Je ne sais comment ces derniers de Voltaire sont devenus si promptement publics, et pourquoi on a imaginé qu'ils m'étaient adressés; il n'importe[2].

1. Lorsque, quelques années plus tard, la duchesse de Choiseul se sera empressée, comme tout le beau monde, d'accourir aux premières représentations du *Mariage de Figaro*, peut-être se sera-t-elle rappelée cette scène.

2. Voici ces vers :

Eh quoi! vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers,
Ma Muse triste et surannée,
Puisse encore fredonner des vers?

Quelquefois un peu de verdure
Vit sous les glaçons de nos champs,

Vos réflexions sur les deux soldats sont excellentes; mais quiconque est dans le cas de se vouloir tuer n'est pas en état de réfléchir. La philosophie, jointe à leur malheur, leur a tourné la tête. Ce sont des héros pour les philosophes, mais pour ceux qui sont réduits à l'instinct et au bon sens que la nature nous donne, ce sont des fous. Je n'aime pas plus la vie qu'un autre, je suis fâchée de l'avoir reçue; mais je n'en ai pas moins de répugnance pour la mort. Si nous pouvions nous en aller en fumée, ce genre de destruction ne me déplairait pas; mais je n'aime pas l'enterrement. Ah! fi, fi! parlons d'autres choses.

Le récit que vous me faites du petit Louis est charmant. J'ai un désir extrême de le voir, c'est-à-dire de causer de vous avec lui. C'est véritablement de l'amour qu'il a pour vous, chère grand'maman, et je crois que si vous étiez dans le cas de pouvoir prendre une passion, il en serait l'objet. Savez-vous que j'ai une petite passionnette? C'est pour un nommé Tonton, qui est le plus fou, le plus caressant de tous les petits chiens du monde. Mon effilage et mon chien, voilà mes plus

Elle console la nature,
Mais elle sèche en peu de temps.

Un oiseau peut se faire entendre
Après la saison des beaux jours;
Mais sa voix n'a plus rien de tendre,
Elle ne chante plus les amours!

Ainsi je touche encor ma lyre
Qui n'obéit plus à mes doigts;
Ainsi j'essaye encor ma voix
Au moment même qu'elle expire!

.....

Je veux dans mes derniers adieux,
Disait Tibulle à son amante,
Attacher mes yeux sur tes yeux,
Les presser de ma main mourante...

.....

Nous naissons, nous vivons, bergère;
Nous mourons sans savoir comment;
Chacun est parti du néant;
Où va-t-il? Dieu le sait, ma chère!

solides occupations et mes plus agréables amusements; le reste va comme il peut. Je ne me soucie de rien, je ne prends part à rien. Tous mes amis sont dispersés, il ne me reste presque plus d'espérance de les revoir. Je ne sais point aimer ce que j'ai quand je n'ai pas ce que j'aime. Vous seriez bien de même, chère grand'maman, Dieu ne vous a pas favorisée, non plus que moi, de trouver tout égal.

Je n'écrirai point aujourd'hui à l'abbé, mais je ne tarderai pas.

Voulez-vous bien remercier M. de l'Isle de ses jolis vers? il a bien du talent; mais il en a fait beaucoup d'autres qu'il ne m'envoie pas. Il a tort. Suppléez-y, chère grand'maman, faites-les-moi envoyer.

Je ne vous dis rien sur la mort de M. d'Armentières, et qu'en pourrais-je dire?

Votre petite sainte se porte bien ainsi que sa belle-fille. Je soupai l'autre jour chez elle. Il n'y avait que ses enfans, Pont-de-Veyle et moi. Je m'y plus extrêmement. Je hais le monde, ses pompes et encore bien plus ses œuvres.

LETTRE DLXX

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, ce 22 janvier 1774.

Comment, ma chère petite-fille, avez-vous eu l'audace d'écrire à M. de Beauvau que vous aviez écrit quatre lettres à Chanteloup, et que vous n'en aviez pas reçu une de Chanteloup, que vous nous aimiez et que nous étions des ingrats, que vous vous occupiez de nous, et que nous vous abandonnions? L'abbé vous a écrit, M. de l'Isle vous a écrit, et moi-même, tout accablée des lettres du jour de l'an, n'ayant point d'occasions pour Paris, je n'ai cependant pu attendre, et je vous ai écrit par la poste. Je vous aurais encore écrit aujourd'hui quand

je n'aurais pas reçu une lettre de vous hier. Le grand-papa n'écrit jamais par la poste, il n'a donc pas pu vous répondre plus tôt. Il vous écrit aujourd'hui par le marquis de Laval. Pouvait-il mieux faire? Mourez donc de honte; mais vivez plutôt pour nous aimer et pour recevoir notre absolution. Je vous l'ai déjà dit, je ne hais pas trop l'injustice. J'ai ouï dire dans mon enfance que les passions étaient injustes, d'où je conclus dans ma vieillesse que l'injustice est passionnée.

Je vous renvoie la lettre de Voltaire. Elle est bien, parce que Voltaire ne peut pas écrire mal; mais vous avez raison, elle ne valait pas la peine d'être envoyée. Je vous envoie une lettre que j'écris à M. d'Arras, parce que je ne sais où la lui adresser. Je vous prie d'en faire achever l'adresse, et de la lui envoyer s'il est à Paris, ou de la faire mettre à la poste s'il n'y est pas.

Mes rigueurs ont donné trois jours de fièvre à Louis et lui ont ôté l'appétit et le sommeil. Il disait à l'abbé : Mon cœur tombe. Il s'écriait à chaque instant : Ah! je suis donc perdu. Il se mettait en contemplation devant moi, ses yeux se remplissaient de larmes, et il allait les répandre dans une autre chambre. Il revenait, il se mettait à genoux auprès de moi, il caressait ma robe, je le regardais et il disait : Quoi! même pas cela! Le salon a pris parti pour lui; j'ai été condamnée à recevoir ses caresses et à le baiser. La sentence m'a été portée par M. de Choiseul et exécutée en sa présence. Louis m'a dit que je lui remettais le cœur; de ce moment il a repris sa gaieté, sa santé, et M. de Choiseul est après moi ce qu'il aime le mieux, parce qu'il l'a remis en jouissance de tous ses droits. Ne voilà-t-il pas de quoi faire un joli roman? Vous dites que cet enfant a une véritable passion pour moi, et que j'en ai un peu pour lui; la marquise de Fleury va plus au fait. Elle dit qu'elle répond de moi jusqu'à Louis. Je vous fais mon compliment sur la passionnette que vous avez prise pour votre chien. Quoi qu'on aime, c'est toujours bien fait d'aimer. Cette passion de

chien me fait souvenir de vers que j'ai anciennement faits pour mon chien dans un accès de mélancolie.

Les voici :

J'aime mon chien, car il faut bien aimer,
De sentiments on ne peut se passer;
Mais le fiel de l'expérience
Nous dit, hélas! que par prudence,
Il faut aimer son chien
De peur de n'aimer rien.

Si j'avais alors pensé à vous, ma chère enfant, je ne me serais pas crue réduite à aimer mon chien. Vous procurez tous les avantages du sentiment sans en laisser craindre les dangers.

LETTRE DLXXI

DU DUC DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, ce 22 janvier 1774.

Vous croyez, ma chère petite-fille, que même par la poste je vous répondrai : Dieu vous bénisse! Je sais l'usage que l'on fait de nos lettres par l'expérience la plus suivie, et je n'aime pas que l'on lise l'expression de mes sentiments quand on ne les partage point.

Je suis inquiet de l'état de madame de Beauvau. Je l'ai trouvé changée à l'excès, maigre, triste et souffrante habituellement. Je crains que le voyage n'ait produit ou plutôt avancé les accidents qu'elle éprouve, et j'ai peur, par tout ce qu'elle me dit, que son mal ne soit plus dangereux que l'on ne le pense. Je vous prie de ne faire part à personne, à personne, des inquiétudes que je vous montre à cet égard. Le prince voit toujours en beau et avec patience; il serait cruel de l'éclairer.

Madame de Choiseul, qui me donne aussi les inquiétudes les

plus sensibles, est mieux quant au moment; mais, ma chère petite-fille, votre grand'mère a plus de quatre-vingt-dix ans, et ce calcul est bien affligeant quand on l'aime. Nous sommes assez tristes ici. Si nous pouvions vous voir, vous nous communiqueriez une partie de votre âme; nous vous en serions si obligés que nous serions heureux.

LETTRE DLXXII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi, 24 janvier 1774.

J'ai reçu hier votre lettre, chère grand'maman et celle du grand-papa sur les huit ou neuf heures du soir. J'envoyai à l'hôtel de La Rochefoucauld m'informer à quelle heure devait partir aujourd'hui M. de Liancourt. On me dit sur les quatre ou cinq heures; ainsi j'ai eu le temps d'écrire à la petite sainte pour lui demander si elle consentirait à prêter sa dormeuse à madame de Beauvau. Elle m'avait précédemment chargée de l'offrir à madame de Poix. Sa réponse est telle que je l'avais espéré; elle sera fort aise que madame de Beauvau l'accepte. Je pourrais le mander directement à M. de Beauvau; mais comme il ne me marque point d'inquiétude sur l'état de madame sa femme, je craindrais de lui en faire naître. C'est à vous, chère grand'maman, et au grand-papa à lui faire cette proposition.

Je suis charmée de la lettre du grand-papa, mais elle me fait sentir le malheur d'être décrépite. Je ne veux point appuyer sur cela; mais je le prie de croire, ainsi que vous, chère grand'maman, qu'il faut qu'il y ait des obstacles aussi insurmontables que ceux de mon âge, pour vivre séparée de vous et de lui.

Je suis pour madame de Fleury, je ne réponds plus de vous. Le petit Louis sera votre écueil, l'aimable enfant!

LETTRE DLXXIII

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce mercredi, 26 janvier 1774.

J'ai tort de vous faire des reproches, je ne vous en ferai plus. En conscience je ne dois pas vous en faire; je suis pour le moins aussi paresseuse que vous, mais voici mon excuse : ce que vous pouvez m'apprendre m'intéresse infiniment, et ce que je pourrais vous mander ne vous ferait rien du tout. Quand je suis quelque temps sans avoir des nouvelles de la grand'-maman, mon inquiétude est extrême. Il est certain que j'ai été quinze jours sans recevoir un mot de personne; toutes les lettres du 13 me sont arrivées le lendemain que je m'étais plainte à M. de Beauvau. L'état de madame sa femme me paraît bien alarmant, elle devrait accepter l'offre que la petite sainte lui a faite de sa dormeuse. Cette petite sainte ne se porte pas mal. Il y a plusieurs jours que je ne l'ai vue. J'y passerai la soirée samedi prochain, j'espère, avec notre évêque d'Arras, et je voudrais bien avec vous, mon abbé. Vous avez l'air de ne plus penser à nous revenir voir; savez-vous que les désirs abrégent beaucoup la vie? on use l'avenir d'avance sans que le présent en soit plus agréable. Cette pensée ne vous semble-t-elle pas vraie? N'est-elle point un extrait de M. du Bucq? Ah! je fis l'autre jour un souper avec lui chez les Necker, où je vous aurais fait honte et pitié. J'y fus absolument stupide. Il n'y eut point du tout de la faute de M. Necker; il n'est point bel esprit ni métaphysicien; il y fut presque aussi bête que moi. Il y a un petit bel esprit qui me fait l'honneur de me rechercher beaucoup; j'ai envoyé les vers qu'il a faits pour moi à M. de l'Isle pour qu'il les montre à M. de Castellane; c'est le petit d'Albon. J'ai trouvé ces vers assez jolis. Je lui ai mandé que la seule critique qu'il y avait à y faire était de m'avoir

choisie pour objet, mais que son excuse était qu'apparemment il ne connaissait pas d'autre aveugle que moi.

Nous n'avons ici de nouveau que l'histoire de M. de la Chalotais. Il y en a qui croient qu'il ne sera point transféré à Loches et que l'on se contentera de l'exiler dans des terres qu'il a en basse Bretagne.

L'on m'a dit des choses ineffables, mais elles ne sont pas de bons lieux : que M. d'Aiguillon avait fait dire à Mesdames que madame du B... ne serait pas à Versailles dans six mois, que le confesseur prendrait tout crédit, et l'on prétend qu'en conséquence on veut renvoyer celui-ci pour en placer un que l'on ne nomme pas, mais qui sera à la disposition du ministre; je crois ces conjectures apocryphes.

L'ambassadeur de Naples ne sait plus que devenir en l'absence de la princesse, il s'est donné à madame Trudaine. Je le vois rarement. Je crois qu'il crèvera bientôt. Il est plein comme un œuf et tousse comme un renard, si tant est qu'un renard tousse. Wiart le dit, et moi je n'en sais rien.

Adieu, l'abbé, dites au grand-papa, à la grand'maman, que je les aime mille fois plus que moi-même. Ce n'est pas assez dire, car moi-même est moins que rien, je dis donc plus que toutes choses au monde.

LETTRE DLXXIV

DE MADAME DU DEFFAND A M. CRAUFURT

Ce dimanche, 30 janvier 1771.

Est-ce tout de bon que vous prétendez que vous n'avez pas reçu de réponse à la lettre que vous m'écrivîtes d'Écosse, et où M. Hume avait écrit une page; j'ai répondu sur-le-champ à l'une et à l'autre; j'adressai ma lettre pour vous à Londres, et vous avez dû la recevoir à votre retour; et j'adressai celle à M. Hume à Édimbourg: pour celle-là je ne saurai jamais si

elle a été reçue; mais pour la vôtre, je vous croirais de la plus mauvaise foi si vous niiez que vous l'ayez trouvée chez vous à votre retour; je vous y marquais le plus vif intérêt sur vos discussions avec M. votre père; je vous remerciais de m'en avoir informée; et je vous priais de m'en mander le résultat; je vous faisais instances pour nous venir trouver immédiatement après la conclusion de vos affaires; je me laissais aller à tous les épanchements de ma tendresse, et je vous laissais voir tout le contentement que j'avais du retour de la vôtre. Au bout d'un mois, ne recevant point de vos nouvelles, je m'informai si vous étiez revenu à Londres, et ayant appris que vous étiez toujours en Écosse, je pris patience; mais il y a plus de deux mois que vous en êtes revenu; je le sais par M. Walpole qui m'a dit que vous vous plaigniez de moi. Quittez ce manége, mon petit Craufurt, je suis prête à vous pardonner tous vos torts: le goût que j'ai pour vous vous répond de mon indulgence. Venez me trouver, et que je puisse encore une fois en ma vie voir quelqu'un que j'aime. Nous aurons bien des matières de conversation; et je me flatte que le temps que vous me donnerez ne vous paraîtra point ennuyeux. Il faut venir ce printemps, si vous voulez trouver M. Francis, car l'été il ira en Bourgogne.

Mandez-moi avec vérité quelles sont vos résolutions, et ne me donnez point de fausses espérances. Je ne me flatte plus de revoir jamais M. Walpole.

Je ne vois pas madame de Roncherolles aussi souvent que je le voudrais; elle a bien des occupations; elle soupera mercredi chez moi, avec son petit docteur, M. Francis; nous parlerons certainement beaucoup de vous.

Je ne vous parle point de nos nouvelles; qu'est-ce que cela vous fait que M. de Monteynard soit renvoyé? vous ne devez pas vous en soucier plus que moi, à qui cela ne fait rien du tout.

Mon Dieu! que je serais aise de vous revoir! Venez, venez,

mon petit Craufurt, donnez-moi cette preuve de bon cœur; songez que ce sera peut être pour la dernière fois.

LETTRE DLXXV

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce mercredi, 2 février 1774.

Il semble que tout commerce soit interrompu. Je ne suis plus avertie d'aucun départ. La dernière lettre que je vous ai écrite et qui naturellement aurait dû croiser votre dernière, fut portée chez votre suisse comme celle-ci le sera, pour partir à la première occasion. J'ignore si vous avez reçu cette lettre. Je serais fâchée qu'elle ne vous eût point été rendue. J'y parlais très-librement. Je ne me souviens pas positivement de sa date; mais c'est sûrement depuis celle que j'ai écrite à M. de l'Isle et à laquelle il m'a fait une charmante réponse; mettons-nous en règle, je vous en supplie, et accusons la réception de nos lettres. Je réponds aujourd'hui à celle où vous racontez votre grand rêve, qui a beaucoup de rapport avec la parabole des vierges sages et des vierges folles; ce ne sera point ma faute si l'huile manque à votre lampe. Mon amitié pour vous (dont l'huile est le symbole) ne tarira jamais.

Dites à M. de l'Isle, je vous prie, que je trouve ses vers charmants, mais que je me garderai bien de les montrer à M. d'Albon. Ils lui tourneraient la tête. Il n'a que trop de penchant à devenir poëte et auteur; et quoique je ne sois pas chargée de son éducation, je ne veux pas contribuer à augmenter le goût qu'il a pour écrire, tant en vers qu'en prose; sa grand'-mère m'a priée de l'en détourner; et il serait en effet fort ridicule qu'à son âge il se fît imprimer. Sa tête n'est pas encore bien mûre; il n'a pas vingt ans. D'ailleurs, je n'ai pas de goût pour le bel esprit.

Je trouve les couplets des Rois extrêmement jolis, comme

tout ce que fait M. de l'Isle. Je voudrais faire un marché avec lui : qu'il m'écrivît deux fois contre moi une. Cela est juste, il est riche, il est abondant, et moi je n'ai que le denier de la veuve. Parlons de la grand'maman. Elle est encore moins riche en fait de santé; cependant, tous les arrivants de Chanteloup prétendent qu'elle se porte mieux; et comme vous me le dites aussi, je me laisse aller à le croire. Je suis ravie qu'elle aime madame de Coigny et qu'elle en soit passionnément aimée. L'amitié seule peut faire supporter la vie. Je sais par expérience ce que c'est que d'être environnée de gens indifférents.

Je n'ai vu la princesse qu'une fois, ce fut le lendemain de son arrivée. Elle devait souper chez moi hier. Elle s'envoya excuser parce qu'elle souffrait davantage et qu'elle s'allait mettre dans le bain. Madame d'Enville, qui devait aussi passer la soirée chez moi, m'envoya pareillement faire ses excuses par M. et madame de Chabot[1]. Elle avait une fluxion sur les yeux. Ils s'en retournèrent lui tenir compagnie parce qu'elle était seule, et ils emmenèrent avec eux l'ambassadeur de Naples. Ah ! mon abbé, ne soyez point affolé de cet ambassadeur. Laissez aux gens de village les trompettes de bois. Dites et redites avec la grand'maman, qu'il y a bien peu de gens aimables et que même les supportables sont encore rares.

Il est plaisant de tant bavarder sans vous parler des grands événements; mais que vous en dirais-je? tout ce que vous en pensez. Je suis ravie que ce méchant imbécile soit chassé[2]; que les intrigues du prince l'aient couvert d'ignominie et soient déconcertées; mais par quel agent tout cela est-il arrivé? toutes ces choses sont si loin de moi que je ne peux y prendre part que par rapport à ceux que j'aime, et il me semble qu'ils ne sont plus que spectateurs et qu'ils doivent avoir du plaisir à siffler la pièce.

1. Sa fille et son gendre.
2. M. de Monteynard sortit du ministère.

Adieu! l'abbé, je vais envoyer cette lettre à M. Ribot ou à notre ami Fribourg[1]. Vous m'en accuserez, je vous supplie, la réception.

Dites, je vous prie, mille tendresses pour moi à la grand'-maman, au grand-papa. Ah! pourquoi ne suis-je pas avec eux et avec vous! Excitez M. de Castellane à me vouloir du bien.

LETTRE DLXXVI

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce dimanche, 6 février 1774.

L'abbé, sommes-nous en règle, avez-vous reçu ma dernière lettre qui, je crois, était du 31? La vôtre du même jour m'a été rendue exactement le 2.

Je vis hier pour la première fois votre dame de Province[2], je ne crus pas lui pouvoir faire une meilleure réception que de lui donner à lire votre lettre. Oh! elle vous loua, vous loua, vous loua sur tous les points, sur tous les tons; il me fut impossible de renchérir. Est-ce qu'elle vous estimerait plus que je ne fais? Est-ce qu'elle vous aimerait plus que je ne vous aime? S'il y avait eu là quelque étranger, il l'aurait pensé; mais nous étions tête à tête et je conclus que l'éloquence était supérieure à la vérité. Cela ne veut pas dire contraire. Je suis persuadée que cette dame sent tout ce qu'elle dit, et que moi qui en pense et sens pour le moins autant, je lui suis fort inférieure par l'expression. Je soupe ce soir avec elle, chez la maréchale de Luxembourg; nous sommes l'une et l'autre au même degré de faveur; mais comme la maréchale est un plus grand personnage que moi, la princesse[3] l'avait admise au souper du jour de l'arrivée. Cette princesse ne sort point, la

1. Concierge de l'hôtel de Choiseul à Paris.
2. Manière de désigner la duchesse de Grammont.
3. De Beauvau.

dame soupera souvent chez elle et je n'y serai, je crois, jamais invitée ; on n'y admet que des favorites, et ces favorites sont ou trop élégantes ou trop farouches pour que je puisse leur convenir. J'aurai peut-être l'honneur de donner à souper moi-même. Je vous manderai ce qui en sera et ce qui y sera.

L'abbé, je ne vous enverrai point de cordon. Je serai votre juge et j'exécuterai moi-même ma sentence. Oui, vous serez étranglé et jamais boudé; mais je vous étranglerai de mes propres mains, ce sera vers Pâques, à ce que j'espère, et ce sera à force de vous embrasser.

Il court ici une drôle de chanson, j'espère que vous la recevrez. Il n'y a pas de polisson qui ne la chante, mais je ne me permets pas le plus petit péché véniel. Vous me faites un plaisir extrême de m'apprendre la résurrection de la grand'-maman ; je ne doute point de ce que vous me dites, et je juge fort bien par le style de vos lettres quand vous êtes content ou mécontent, quoique vous ne disiez pas toujours tout. Dites à cette grand'maman que je suis enchantée qu'elle aime et qu'elle soit aimée de madame la comtesse de Coigny. Je conçois d'elle, la comtesse, la meilleure opinion. Il faut qu'elle ait du mérite puisqu'elle sent tout celui de la grand'maman; car, l'abbé, il n'appartient pas à tout le monde d'avoir de la passion pour elle. Il n'y a que de certaines âmes, comme qui dirait la vôtre, la mienne, celle de M. de Castellane, de la petite sainte et du petit Louis.

Je n'écrirai point aujourd'hui à cette grand'maman. Je m'en tiendrai à vous et je vous dirai pour toute nouvelle que La Condamine mourut avant-hier au soir et que je ne solliciterai point pour vous sa place à l'Académie; je ne veux point vous donner pour concurrent à celui que mademoiselle de Lespinasse destine à cette place.

Je soupai avant-hier avec M. Gaillard, je l'appelai l'abbé pendant toute la soirée; tout le monde s'en étonna et moi aussi. Je n'en pus trouver la raison, on prétendit que c'était

à cause de vous que tout me paraissait Curiace; ce qui est certain, c'est que ce n'est pas par la ressemblance. La suite de sa rivalité va paraître; je meurs de peur de n'y pas trouver le même plaisir que par le passé; je deviens tous les jours plus difficile en fait de lecture, tout m'ennuie. J'aime autant et même mieux les étrennes de la Saint-Jean que les plus beaux livres d'histoire et de morale. L'abbé, je voudrais être avec vous, vous m'égayeriez, et j'en ai grand besoin.

On m'a dit que M. de l'Isle allait revenir et qu'il suivra votre grande princesse. Je suis fâchée que l'un et l'autre vous quittent. Chanteloup ne doit jamais être désert.

Je m'afflige très-souvent de n'avoir pas ce qu'il suffit d'avoir gros comme un grain de moutarde; car, si je l'avais, je ne l'emploierais pas à transporter des montagnes, mais à me transporter à Chanteloup; mais apparemment que ce grain de moutarde est la chose impossible. Adieu, l'abbé.

Voici la réponse aux vers de M. d'Albon que la grand'-maman me prie de lui envoyer :

On nous peint les dieux malfaisants;
Si l'on en croyait nos apôtres,
Celui qui reçoit notre encens
Ne vaudrait pas mieux que les autres.
Apollon, le maître du goût,
A dans une jalouse rage
Frappé la Sapho de notre âge :
Les dieux sont capables de tout.
Mais elle rit de sa vengeance
Et jouit de son repentir,
C'est elle aujourd'hui qu'on encense ;
Il lui céda ses droits en France,
Et lui donna pour la servir
Toutes les filles de Mémoire.
Mais ce guide dont Apollon
Assura ses pas et sa gloire,
N'est-ce pas vous, jeune d'Albon?
Vos vers me le feraient bien croire.

LETTRE DLXXVII

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce samedi, 12 février 1774,
à 5 heures du soir.

Il me tombe du ciel deux lettres. Je soupçonne M. de l'Isle d'être l'ange Gabriel. Cela se vérifiera peut-être avant que la journée se passe. Je calculais ce matin qu'il y avait douze jours de silence réciproque. Le voilà interrompu, et Dieu sait combien je vais babiller; mais, l'abbé, je suivrai votre exemple de bien loin. Je n'ai point de fécondité comme la vôtre; vous prenez le mors aux dents; vous allez de droite, de gauche, sans trébucher, sans faire un faux pas; vous êtes véritablement un excellent plaisant. Si je voulais vous imiter, je deviendrais l'âne de la fable dont vous êtes le petit chien. Si cela peint fidèlement nos talents, ce n'est point le portrait exact de nos figures. Vous ne me rappelez point l'idée d'un petit chien, ni moi d'un âne. Enfin, quoi qu'il en soit, je vais répondre à votre lettre.

La dame de province m'a fait dire ce matin qu'elle me verrait cette après-dînée. J'ai mis votre lettre dans ma poche gauche pour la trouver tout de suite et la lui donner à lire. Cette dame sait fort bien lire, je lui crois du goût; la preuve, c'est qu'elle aime vos productions.

Je vous rendrais compte, si je voulais, de tous les soupers qu'elle a faits depuis le jour de son arrivée, et de tout ce qu'elle fera jusqu'à jeudi inclusivement; mais cela serait trop long. Je ne vous dirai rien de ses déportements que ceux où j'ai eu part. Je la vis pour la première fois le samedi 5, puis le dimanche 6, que je soupai avec elle à l'hôtel de Luxembourg. Voilà le passé. Voici l'avenir : je la verrai demain après son souper, parce que je suis engagée chez la petite sainte, et que

madame de Luxembourg, chez qui elle soupe, consent à cette visite. Lundi je souperai avec elle chez les Brienne; mardi elle soupera chez moi, et jeudi je souperai avec elle chez la petite sainte. Vraiment, je crois bien que vous vous apercevrez de son absence. Il est facile d'en juger par l'effet que fait ici sa présence.

Mais oui, j'ai été fâchée de la mort de La Condamine; c'était un bon homme, qu'on aimait assez quand on ne le voyait pas. Je soupai l'autre jour avec son successeur, le petit abbé Delille. C'est un bon enfant, gai et qui a de l'esprit. Je ne pense pas qu'il soit jamais un homme fort célèbre. Il nous récita une longue épître de Pope, qu'il a traduite en vers, qui ne me fit nul plaisir.

Ce dimanche.

Je ne vis point hier madame de Grammont; elle fut sans doute à la Comédie. L'on jouait *Mahomet* à la place du *Barbier de Séville*, que le public espérait et que la cour avait défendu. Vous savez que Linguet est rayé du tableau des avocats et que son Mémoire contre Gerbier est supprimé.

On nous annonce de grandes nouvelles : j'en viens de parler à la grand'maman. Le nouveau ministre cherche à persuader qu'il a de grands projets. Je n'en doute pas. Mais quels sont-ils? J'en conçois plus de craintes que d'espérance.

D'où vient, l'abbé, que vous ne me parlez plus de M. de Castellane? N'a-t-il plus le projet de venir ici? Et vous, n'y viendrez-vous pas vers Pâques? Venez ensemble, et soyez sûrs que vous me comblerez de plaisir.

J'aime infiniment le récit des chasses du grand-papa: il n'en avait de sa vie fait une aussi belle que celle dont vous me parlez. Votre marquis commerçant, munitionnaire et voyageur, doit être de bonne compagnie.

L'ambassadeur de Naples est plus enthousiasmé que jamais de la princesse de Beauvau. « Elle domine partout, dit-il; tous

les grands personnages sont à ses pieds; on passerait sa vie à l'écouter; c'est une éloquence, c'est une chaleur! oh! c'est une femme comme il n'y en a point! » Je le trouve un fort bon homme; il a de la franchise et de la candeur; mais c'est toute la comédie italienne.

Adieu, l'abbé.

LETTRE DLXXVIII

DE MADAME DU DEFFAND A M. CRAUFURT

Paris, ce 12 février 1774.

Nos deux lettres se sont presque croisées, nous voilà quitte à quitte, et c'est à qui recommencera le premier; ce sera moi, mon cher petit Craufurt; vous savez bien pourquoi, il est inutile de vous le dire, et même il ne le faut pas.

J'ai annoncé à M. Francis la lettre que vous devez lui écrire; il ne s'attend pas à la recevoir sitôt; je voudrais bien qu'il se trompât. J'ai beaucoup d'impatience d'apprendre comment vos affaires se sont terminées. Si vous êtes tranquille et content, je voudrais que rien ne vous empêchât de nous venir voir cet été, je ne saurais attendre à cet automne; mais bon! je ne vous reverrai plus; je ne me laisse plus aller à l'espérance, elle m'a trop souvent trompée; je ne sais plus que faire pour passer doucement la vie; je suis au désespoir de ne pouvoir pas être dévote; je voudrais n'avoir jamais pensé; je voudrais être un automate ou une sainte; mais pourquoi toutes ces paroles oiseuses? Est-ce que vous ne savez pas que j'ai trouvé milady Spencer charmante? mon plus grand désir a été de lui plaire; mais j'avais bien des rivales préférées. Quand vous la verrez, faites-la souvenir de moi. D'où vient que vous ne me dites pas un mot de madame de Roncherolles? M'en croyez-vous jalouse? vous vous tromperiez; elle ne se porte pas bien présentement; je ne puis vous expliquer quel est son mal; ce

ne sont point des hémorrhoïdes, mais quelque chose qui en approche; elle souffre et ne sort point. Madame de Cambis est très-glorieuse de votre souvenir; nous avons l'une pour l'autre une amitié solide, quoique fort sèche. Je vois beaucoup les Caraman, leur société me plaît. J'ai tous les jours à mon thé Pont-de-Veyle et mademoiselle Sanadon, et souvent des survenants. Mon plus grand ami est M. de Beauvau; il n'y a point de marque d'attention que je ne reçoive de lui; sa femme ne se porte point bien. Nous avons ici madame la duchesse de Grammont; elle me traite fort bien; vous la trouverez fort aimable; elle est franche, fort animée et a beaucoup d'énergie; elle restera ici jusqu'à la semaine de la Passion. Vous savez qu'il y a longtemps que les Hubert sont partis; je regrette beaucoup la femme; nous nous étions prises d'amitié l'une pour l'autre; elle m'avait fait faire connaissance avec monsieur et madame Necker; ils me plaisent assez, mais je ne suis point encore à mon aise avec eux; vous savez que cela est nécessaire pour former une liaison.

Vous ne m'avez point parlé de votre santé; qu'est-ce que cela veut dire? est-ce tant pis? est-ce tant mieux? Pour moi, mon cher petit Craufurt, je vis toujours, et je voudrais vivre encore assez longtemps pour vous revoir, mais je ne l'espère pas.

LETTRE DLXXIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 13 février 1774.

Ni vous ni l'abbé, chère grand'maman, ne me dites pas un mot de votre santé. Je veux me persuader que c'est un bon signe, mais je voudrais en être plus assurée; est-ce que vous ne savez pas que rien au monde ne m'intéresse autant? Je n'ai pas encore vu M. de l'Isle. J'aime à interroger ceux qui vous

quittent, ils m'instruisent mieux que ceux qui m'écrivent. Cependant le style de l'abbé, quand même il ne me parle pas de vous, suffit pour me mettre au fait de votre état. La gaieté de sa dernière lettre ne me laisse pas douter que vous ne vous portiez infiniment mieux.

J'ai donc une rivale, chère grand'maman! vous aimez à la folie madame de Coigny[1]. Je n'en suis point fâchée. Je suis bien aise que votre cœur ne s'engourdisse point. Je sais qu'elle est très-aimable, on dit qu'elle vous aime passionnément. Apprenez-lui que je suis votre petite-fille, engagez-la à aimer tout ce qui vous appartient. Repondez-lui que je verrai avec plaisir votre amitié pour elle et son attachement pour vous, et que mon plus grand désir sera d'être admise dans cette nouvelle union. Je n'ai encore vu que deux fois la dame de province, la première en visite chez moi, la seconde à un souper chez madame de Luxembourg. J'y étais priée encore aujourd'hui, mais j'étais engagée chez la petite sainte et je n'ai point voulu me dégager. Nous aurons, je crois, nos évêques d'Artois et nous parlerons de vous tout à notre aise, à cœur ouvert, et si vous aviez la puissance de qui vous savez, vous ne manqueriez pas de vous trouver au milieu de nous, car nous serons assemblés en votre nom. Au sortir de chez la petite sainte, j'irai chez la maréchale. J'écris à l'abbé toutes sortes de détails qu'il serait ennuyeux de vous répéter.

On dit ici toutes sortes de nouvelles qui se trouvent fausses l'instant d'après. Hier soir en arrivant chez madame de La Vallière, elle vint au-devant de moi et m'apprit que madame de Forcalquier avait donné sa démission et que madame de Quintin avait sa place. J'eus de la peine à le croire. J'envoyai chez la petite sainte pour savoir si cela était vrai, elle me le confirma et tout de suite madame de La Vallière reçut un billet

1. Elle était la mère de madame de Fleury, si remarquable par les qualités de son cœur et de son esprit, et qui avait divorcé pour épouser M. de Montrond.

où on lui mandait qu'il n'en était rien. Sans doute on vous mande ce que l'on dit du retour de l'ancien Parlement, des sceaux que l'on va donner à M. de Malesherbes, de la nouvelle charge qu'on crée pour M. le prince de Condé, colonel-général des troupes étrangères avec 80,000 francs d'appointements. Ce ne sont vraisemblablement que des fables. Vérités ou fables, tout cela m'est égal. Le rappel du grand-papa et de la grand'maman, voilà ce qui m'intéresse. Le reste m'est indifférent.

LETTRE DLXXX

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce samedi 26 février 1774.

Je commence par l'article grammatical de votre gazette. Monsieur de Beauvau est pour les mille et un *chevaux*, mais voici ce que je viens d'imaginer dans le moment : je crois qu'on doit mettre le pluriel aux choses qui peuvent se présenter plusieurs à la fois, mais que les choses qui ne peuvent arriver que successivement ne peuvent s'écrire qu'au singulier. Mille et un *chevaux*, mille et une *nuit*, mille et un *hommes*, mille et un *jour*. Cette distinction n'est-elle pas lumineuse? elle me le paraît : dès que je vous aurai quitté, je l'écrirai au prince.

Je vous exhorte à continuer les gazettes, c'est un genre qui me plaît fort et qui rend l'absence moins insupportable; je me plains seulement que, dans votre dernière lettre, il n'est pas assez question de la grand'maman, vous avez voulu me ménager en ne me parlant point de son excessive passion pour madame de Coigny; mais M. de l'Isle m'a tout dit. Ah! l'abbé, l'abbé, tous les sentiments sont pour cette comtesse, tout le reste ne tient plus à elle que par ses vertus; quelle triste manière de tenir! Lisez Quinault dans l'opéra d'*Armide*; mais cependant si cette grand'maman est aimée par

cette comtesse comme elle mérite de l'être, je serai contente.

Vous m'inquiétez beaucoup sur votre santé, vous avez des vapeurs, c'est de tous les maux le plus abominable, j'en fais la triste expérience. Je voudrais pouvoir me flatter que le temps que vous passerez ici vous sera aussi agréable qu'il me le sera, mais cela est impossible.

Je me réjouis fort de voir le marquis et de causer avec lui. Il me tirera d'une monotonie bien fastidieuse, il ne dira que ce qu'il pense, et toutes ses pensées sont à lui. Il n'en est pas ainsi du plus grand nombre, on n'entend que des échos.

Vous ne vous attendez pas que je vous mande des nouvelles. La dame de province ne vous les laisse pas ignorer. Cette dame est si fort entourée, recherchée, qu'il est difficile d'en approcher. Elle soupa hier chez M. de Gontaut. Je ne sais par qui la liste des conviés avait été faite, mais je n'y ai point été placée; je modère mes empressements par la crainte d'être importune, j'ai seulement fait demander par l'archevêque, qui ne la quitte point, si je ne pouvais pas espérer de la recevoir encore une fois à ma table avant son départ; on a répondu que ce serait d'aujourd'hui en huit; mais comme c'est un samedi, jour auquel la maréchale donne des grands soupers, je doute que le mien ait lieu, par la raison qu'elle ne pourrait pas y être et qu'elle le fera remettre à un autre jour. Il n'y a point d'intimité plus grande, ou si vous voulez de plus grande assiduité que celle de ces deux dames, elles ne se quittent point. La princesse conserve tous ses droits, et je ne doute pas que dans le cœur elle n'ait toute préférence; mais dans les apparences il y a beaucoup d'égalité.

Je ne vous dis rien de votre émeute de Tours, puisqu'elle est apaisée.

L'abbé, il est bientôt sept heures, je n'ai pas encore dormi, il faut que j'écrive un mot au prince.

Adieu.

LETTRE DLXXXI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi, 2 mars 1774,
à 6 heures du matin.

M. du Bucq ne veut point vous aller trouver qu'il n'ait une lettre à vous rendre. La voici, cette lettre qu'il désire et que je crains bien qu'elle ne le soit pas de vous. Je me suis bien gardée de lui dire vos amours nouvelles. Il ne faut pas avertir la cour de nous quitter. Je commence à croire les rapports qu'on m'a faits : une jeune et charmante comtesse, un joli petit garçon, enlèvent toutes vos affections, je ne sais ce qu'en pense le grand abbé; mais moi, jadis petite-fille assez chérie, je le trouve fort mauvais. Peut-être m'alarmé-je trop amèrement; peut-être le marquis m'apportera-t-il une lettre qui dissipera toutes mes craintes. C'est ce qu'il faut voir. En attendant, parlons de madame votre belle-sœur. Il y a dix ou douze jours que je n'ai eu l'honneur de la voir. Ce n'est point par une diminution de bontés de sa part ni d'empressement de la mienne, mais je ne suis point de la connaissance de la plupart de ses meilleures et anciennes amies. Elle soupera chez moi samedi pour la seconde fois. J'y souperai pour la troisième chez la maréchale de Luxembourg, le lendemain dimanche, ce qui fera cinq. Ajoutez-y une fois chez M. de Toulouse et une autre chez la petite sainte, en voilà sept bien comptées. Je vous entends dire tout bas : En vérité, la petite-fille aurait bonne grâce de se plaindre[1].

Les Mémoires de Beaumarchais ne vous ont-ils pas divertie? L'arrêt ne vous paraît-il pas bien judicieux? En vérité, en

1. « Madame la duchesse de Grammont est ici; elle y restera trois ou quatre semaines; l'empressement qu'on a pour elle est extrême; rien n'a meilleur air que de la voir, que de lui donner à souper... » Lettre à Walpole, 26 février 1774.

vérité, on croit être aux Petites-Maisons!... Malheur à qui conserve un grain de bon sens. On est trop heureux, vu le temps qui court, quand on peut rire des ridicules; mais moi, ils m'indignent, me dégoûtent et m'ennuient. J'ai cependant une pensée que vous traiterez d'extravagante, mais qui me soutient et me console : c'est que je vous reverrai cet hiver. Où sera-ce, me demanderez-vous? Chez vous, dans votre petit appartement, à l'hôtel de Choiseul, rue de Richelieu. Gardez ma lettre pour qu'elle vous fasse souvenir de ma prédiction. En attendant son accomplissement, donnez-moi de vos nouvelles. Embrassez pour moi le grand-papa. Dites à l'abbé de continuer ses gazettes. Adieu, je vais tâcher de dormir.

LETTRE DLXXXII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce jeudi, 3 mars 1774.

Je viens de recevoir, chère grand'maman, votre lettre du 28. Vous réparez vos torts, ils vous sont tous pardonnés.

J'ai la plus grande impatience de voir le marquis, je l'accablerai de questions. Je lui ferai raconter vos amusements et vos amours. Ma curiosité ne vient point de jalousie, mais d'un intérêt fort tendre. Je suis réellement charmée de votre amitié pour madame de Coigny et de celle qu'elle a pour vous. J'aime bien mieux que vous ayez le cœur occupé que vide ou engourdi. Quand tous les objets présents sont indifférents, on s'accoutume à l'indolence, et les absents n'y gagnent rien.

Je soupçonne l'abbé, chère grand'maman, d'avoir rempli sa dernière gazette d'un nouveau monstre. Pour sa punition je le condamne à en faire un roman. Je n'y répondrai que quand j'aurai reçu le second tome.

Je vous écrivis hier par M. du Bucq; je ne sais s'il est parti. Je vous mandais qu'il y avait dix ou douze jours que je n'avais

vu madame de Grammont. Je vais m'en dédommager, je souperai demain avec elle chez madame d'Enville. Samedi elle soupera chez moi, et dimanche nous souperons chez la maréchale. La princesse sera, comme vous croyez bien, de tous ces soupers; elle se porte beaucoup mieux et je ne crois pas son état aussi dangereux qu'on se l'imaginait. Elle a dans la maréchale une rivale bien active et bien empressée; elle rend des visites tous les matins, elle accompagne aux spectacles, est admise à tous les soupers; enfin rien n'est plus vif. Vous l'aurez dès les premiers jours du mois prochain. Je ne fermerai ma lettre que demain dans la journée. Elle ne doit partir que le soir par je ne sais quelle occasion. J'espère que j'aurai la visite du marquis cette après-dînée, et que, sur ce qu'il me dira. j'aurai à ajouter à ma lettre.

Ce vendredi.

Vous recevrez deux lettres à la fois. Je soupçonne que cette occasion qu'on m'avait annoncée pour ce soir est ce même M. du Bucq que je croyais devoir être parti hier matin.

J'ai vu le marquis, chère grand'maman, il est content de votre santé. Je ne l'ai point interrogé autant que je l'aurais voulu; il y avait du monde chez moi. Je m'en dédommagerai demain. J'écrirai bientôt à l'abbé. Dites-lui, je vous prie, en attendant, que je suis trop accoutumée aux monstres pour m'y méprendre. Ce dernier-ci est très-joli et découvre le talent qu'il a pour faire des romans.

M. de Castellane m'a bien surprise en me parlant de ma réponse aux vers de M. d'Albon, que j'avais, dit-il, envoyés à Chanteloup. Il n'y a pas un mot de vrai; il faut que ce soit lui-même qui ait fait la réponse et qui l'ait envoyée; il a fait mettre ses vers partout : dans le *Mercure*, dans une nouvelle feuille qu'on appelle le *Journal des dames;* il y a joint une très-plate lettre de remercîment que je lui fis et à laquelle il ajouta sa réplique. Je suis indignée de l'usage qu'il fait de moi

pour faire parler de lui. Je suis aussi très-mécontente de ce que dans le journal encyclopédique on a mis : « Vers de M. de Voltaire adressés à madame du Deffand. » Ce sont ceux que vous aviez cru aussi être pour moi, et que je vous ai prouvé qui ne l'étaient pas. De plus, dans l'*Almanach des Muses*, on m'attribue une chanson que tout le monde sait être de M. Chauvelin. Tout cela me met fort en colère.

Madame de Valentinois est assez malade. Il y a plus d'un mois qu'elle a la fièvre. On n'a pas encore signifié à Beaumarchais son arrêt. Ses Mémoires n'ont point été brûlés. On ne sait ce qu'on fait, on ne sait ce qu'on dit. Le bon sens est perdu.

Pourquoi, chère grand'maman, me faites-vous entendre que vous perdrez bientôt madame de Coigny? Pourquoi veut-elle vous quitter? Pourquoi la laissez-vous partir? Vous vous êtes nécessaires l'une à l'autre.

J'aurais bien voulu vous voir jouer l'*Oracle* et au grand-papa le rôle de Dandinet. Je suis persuadée qu'il est très-grand comédien. Je me souviens de lui avoir entendu lire à ravir le rôle de l'Inquiet. Je dois entendre ces jours-ci un homme qui joue tout seul une comédie entière. On dit que cela est excellent. Je vous manderai comme je l'aurai trouvé.

Adieu, chère grand'maman.

LETTRE DLXXXIII

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 10 mars 1771.

Vous l'avez deviné, ma chère petite-fille, cette seconde occasion qu'on vous avait annoncée pour Chanteloup était encore ce même M. du Bucq; et c'est lui, en effet, qui m'a remis vos deux lettres des 2 et 3. Votre perspicacité s'est bien augmentée depuis quelque temps. Je crois réellement que vous devenez grande fille. Il n'y a plus moyen de vous en faire

accroire. Comment, vous ne voulez pas croire au bulletin de l'abbé? Dites donc au moins comme disent les Italiens : *Se non è vero...*, etc. Je suis bien de votre avis, que, vraie ou fausse, il faut que l'abbé fasse le roman de sa nouvelle. Je l'y ai déjà condamné. Je me sens un intérêt infini pour le héros et l'héroïne de l'histoire.

Vos talents s'étendent au delà des bornes de la perspicacité. Non-seulement vous découvrez les choses les plus cachées, mais vous devinez encore celles qui n'existent pas et qui semblent hors de toute vraisemblance. Vous me dites que vous me verrez cet hiver à Paris, dans mon petit appartement. Oh! pour le coup, ceci tient à l'inspiration. Cet hiver, y pensez-vous bien? nous sommes déjà à la moitié de mars [1]. Si l'enfant a dit vrai, il me fera peur. Je le croirai en commerce très-intime avec Dieu ou avec le diable [2]...

Vous n'êtes pas si forte sur l'article de la mémoire que sur ceux de la divination et de l'inspiration. Vous avez oublié que M. de l'Isle vous a envoyé une réponse aux vers de M. d'Albon, qu'il ne m'a pas donné cette réponse, que je vous l'ai demandée, et que vous me l'avez envoyée. C'est de celle-là que le marquis de Castellane vous a parlé. Quant à l'usage que M. d'Albon a fait de votre lettre, à la dédicace qu'on vous a faite des vers de Voltaire, à l'attribution qu'on vous a faite de la chanson de M. Chauvelin, je ne suis pour rien dans tout cela, et j'ai ri de votre colère. Je vous dirai seulement, pour la calmer ou pour l'exciter, que vous êtes une femme célèbre, et que M. d'Albon a été bien aise de mettre son nom à l'abri du vôtre. C'est pour parler de lui effectivement qu'il a parlé de

1. Elle ne se trompait que de peu de mois.

2. Nous croyons devoir supprimer la fin de la phrase; c'est presque la seule fois que, dans cette correspondance si intime de plusieurs années, le nom de Dieu se trouve sous la plume d'une personne vertueuse, souvent et cruellement éprouvée, que les plus nobles instincts n'ont pu soustraire à la déplorable influence de son temps.

vous; mais l'usage que sa vanité a fait de vous doit-il révolter votre amour-propre? Pour augmenter votre indignation, ou votre amour pour la comtesse de Coigny, qui n'a aucun rapport avec M. d'Albon, je vous dirai encore qu'elle meurt d'envie de vous connaître, non-seulement parce qu'elle sait que vous êtes très-aimable, mais encore parce qu'elle sait que vous êtes très-célèbre, et qu'elle veut pouvoir se vanter, quand elle aura quatre-vingts ans, d'avoir connu madame du Deffand.

Vous me demandez pourquoi elle s'en va et pourquoi je la laisse partir? Hélas! parce qu'elle ne peut pas rester et parce que je ne peux pas la retenir. La fin du mois d'avril ne la trouvera plus ici, et je la verrai partir avec regret. Le désœuvrement de son cœur, l'oisiveté de la campagne, la vivacité de son âge, la chaleur de son imagination, tout cela l'a animée d'une grande passion pour moi. J'en suis flattée comme si je ne le devais pas uniquement aux circonstances et nullement à mon propre mérite. Je suis sensible à sa tendresse et à ses agréments qui sont infinis. Malgré cela, vous auriez grand tort d'en être jalouse. Ce serait méconnaître vos droits sur mon cœur.

Mes amours avec Louis sont aussi à leur fin. Leur terme est celui de son voyage à Paris, et je l'y envoie à Pâques. Ainsi vous voyez que je vais être bien désœuvrée. Je ne vous en aimerai pas plus, parce que cela est impossible. Quelque rempli que soit mon cœur, je ne vous en aimerai pas moins, parce que cela est impossible aussi.

LETTRE DLXXXIV

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce jeudi, 10 mars 1774.

Je ne suis point avertie quand il y a des occasions. Je m'ennuie d'en attendre. Je vous écris par la poste.

La grand'maman a dû recevoir par M. du Bucq deux de

mes lettres; vous ne sauriez croire, l'abbé, l'impatience que j'ai de vous revoir; combien j'ai de choses à vous dire. Sachez en attendant que, loin de m'accoutumer à l'absence de la grand'maman et à la vôtre, elle me devient tous les jours plus insupportable. J'ai le plus grand besoin de voir quelqu'un que j'estime complétement et pour qui j'aie une véritable tendresse. Je suis ennuyée, dégoûtée de tous les semblants. Je voudrais que le peu de temps qui me reste fût dévoué à la vérité, ne dire que ce que je pense, n'exprimer que ce que je sens, n'être ni acteur ni spectateur de comédies, ne plus trafiquer en fausse monnaie, voir des visages et non pas des masques; enfin, enfin, me retrouver dans ce petit appartement et pouvoir ne dire et n'entendre que la vérité. J'aime mieux vos monstres que nos histoires véritables, on sait à quoi s'en tenir, on n'est pas trompé. Vous avez un talent éminent pour ces sortes de plaisanteries. Faites un vrai roman, je suis sûre qu'il sera fort bon. J'eus l'autre jour beaucoup de plaisir. J'entendis Balbâtre qui nous joua tous les airs qu'il a faits à Chanteloup, une pastorale, un tambourin, une romance, etc. Pourquoi la grand'-maman n'envoie-t-elle pas le petit Louis, comme elle l'avait dit? Amenez-le avec vous et que ce soit incessamment.

La dame de province n'a plus guère de jours à rester ici, peut-être dix ou douze; elle me donnera encore une soirée, et ce doit être mercredi 16. La M. de L. ne perd pas un des moments qu'elle peut passer avec elle. Il n'est point d'empressement plus vif, elle l'emporte sur tout le monde, elle ne supportera pas longtemps son absence, elle sera à Chanteloup les premiers jours d'avril. J'espère qu'alors vous serez ici; mandez-moi quand vous comptez venir. J'use ma vie en désirs et en regrets, à peine ai-je quelques moments de jouissance.

Adieu.

LETTRE DLXXXV

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 17 mars 1774.

Eh bien, l'abbé, voilà la dame de province[1] qui vous revient. C'est bien malgré moi, je vous jure, et malgré la cour et la ville. Il y a une sorte d'insolence à parler de mes regrets, quand toutes les personnes les plus considérables, les plus aimables, les plus distinguées, les plus, les plus... etc., se désespèrent de son départ. Jamais, non jamais, on n'a eu pour personne autant d'amour, d'empressement, d'enivrement[2]. C'était une honte de n'avoir été admis à aucun souper, une gloire d'avoir été à beaucoup. Par exemple, l'abbé, voulez-vous savoir mon décompte? Trois fois chez moi, deux chez la maréchale, une chez mesdames d'Enville, comtesse de Choiseul et chez l'archevêque. Cela fait huit. C'est un sixième de ses soupers. Je voudrais que c'en fût un de ses affections. C'est de quoi il ne m'est pas permis de me flatter. Mais pour de ses politesses et de ses attentions, elles ont été par delà tout ce que je pouvais en désirer et en attendre. Il est temps, l'abbé, que vous veniez faire un tour ici, j'ai un vrai besoin de causer avec vous. Venez me dérouiller, me dégourdir; nous ferons de pe-

1. La duchesse de Grammont.

2. Ce n'était assurément pas une personne ordinaire que celle à laquelle s'adressaient tant d'hommages. En général, la société, en France, ne place pas si mal ses admirations que l'envie et la critique voudraient le faire croire. La personne, alors enivrée de succès, qui vingt ans plus tard soutenait devant le tribunal révolutionnaire la fierté de son caractère, et disait aux juges, si on peut leur donner ce nom : « Il serait inutile que je parlasse pour moi; mais je dois à la vérité d'affirmer que l'on ne peut rien imputer à madame du Châtelet, qui n'a jamais pris part aux affaires publiques... » cette personne, dis-je, qui s'oubliait ainsi pour plaider la cause de son amie, méritait l'éclat qui l'environnait lorsqu'elle était l'objet de la faveur publique.

tits soupers, je vous laisserai coucher de bonne heure ; nous emploierons tout notre temps à parler de la grand'maman ; pour aujourd'hui je ne peux plus rien dire.

Adieu.

LETTRE DLXXXVI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 17 mars 1774.

Voilà donc qui est fini, chère grand'maman, tout prend fin, il faut consentir au départ de la dame de province. Je reçus hier ses adieux. Il n'y a point de marques d'attention qu'elle ne m'ait données, point de parole obligeante qu'elle ne m'ait dite. Je n'ai point été assez vaine pour croire qu'elles étaient l'effet de ce qu'elle pensait pour moi. C'est au titre de votre petite-fille que j'ai dû toutes ces faveurs. Elles ne m'en ont été que plus flatteuses et ma reconnaissance n'en est pas moins vive ; mais il faut, chère grand'maman, que vous la partagiez et que vous sachiez un gré infini à cette dame du dessein qu'elle a eu de vous plaire. Dans tout ce qu'elle a daigné faire pour moi, j'ai toujours dit, c'est qu'elle sait que la grand'maman m'aime et qu'elle est persuadée que j'adore ma grand'maman et mon grand-papa. Elle aura bien des choses à vous conter. Je ne sais si elle se permettra de vous faire un récit fidèle des empressements que l'on a eus pour elle ; c'était plus que de l'empressement, c'était de l'enivrement. Il n'y a point eu d'exemple d'un succès pareil. Eh bien ! chère grand'maman, au milieu de tant de gloire elle s'y est dérobée pour souper trois fois chez moi en très-petite compagnie ; vous croyez bien que la princesse, la maréchale et l'archevêque en faisaient la meilleure partie. Je sentais combien leur secours m'était nécessaire. Accordez-moi le vôtre aujourd'hui et que la reconnais-

sance que vous lui marquerez de ses attentions pour moi, l'engage à ne me point oublier.

Vous allez donc vous séparer bientôt de madame de Coigny; j'en suis affligée, mais très-véritablement affligée. Personne n'est plus persuadé que moi qu'il n'y a qu'un plaisir dans ce monde : aimer et être aimée, tout le reste n'est que distraction ou ennui. Je vous aurai beaucoup d'obligation de me procurer la connaissance de cette jeune comtesse; mais, chère grand'maman, pouvez-vous penser de bonne foi que je lui puisse être agréable? Je n'offre d'abord qu'une sempiternelle gauche, embarrassée, faisant des galimatias quand je veux bien dire. Ce n'est qu'à la longue qu'on peut me supporter et encore faut-il pour cela qu'on ne se rebute pas par bien des moments d'ennui. Enfin, si je lui plais, ce sera encore un des miracles qu'opérera le désir qu'on a de vous plaire.

Mandez-moi, chère grand'maman, quand vous nous enverrez l'abbé. Ah! j'ai grand désir de causer avec lui.

LETTRE DLXXXVII

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 24 mars 1774.

La dame de province prétend, ma chère petite-fille, que vous ne l'aimiez plus sur la fin de son voyage, mais qu'elle ne vous trouvait pas moins aimable. Elle dit que vous aviez raison de ne plus l'aimer, parce qu'elle était bien maussade, qu'elle était si lasse qu'elle n'avait plus la faculté de penser, qu'il ne lui restait plus que celle de sentir, d'être touchée, flattée, reconnaissante de tous les empressements qu'on lui a marqués. Je lui ai lu votre lettre qui est toute pour elle, et j'en ai conclu qu'il fallait qu'elle n'eût pas été aussi maussade qu'elle le disait et qu'elle ne vous eût pas été aussi indifférente qu'elle le croyait. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle ne nous a point rap-

porté sa maussaderie, mais beaucoup de fatigue. Elle a eu de la fièvre et des tranchées; mais elle commence à se reposer, et elle a déjà repris son bon visage et sa santé.

Il est vrai que je ne garderai pas encore longtemps la petite comtesse et j'en suis bien fâchée; elle ne repassera pas par Paris et vous êtes un des principaux objets du regret qu'elle a de n'y pas passer; elle m'a bien recommandé de vous le dire: elle est bien sensible au désir que vous avez de la connaître.

Nous avons ici l'archevêque de Toulouse et M. de Brienne. Je suis charmée de les avoir et de leur parler de vous. Je n'ai pas grand'chose à vous dire, mais quand je pense à vous, j'ai toujours beaucoup de sentiments à exprimer.

LETTRE DLXXXVIII

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce samedi matin, 26 mars 1774.

Enfin, enfin, ce billet vous sera rendu par l'incomparable; que votre premier soin soit de me raccommoder avec lui. J'y suis fort mal, mon dernier crime est d'avoir douté de son départ, l'autre est d'avoir cessé de lui plaire; vous me direz qu'à ce dernier il n'y a point de remède, je ne le pense que trop: mais si la grand'maman vous seconde, je n'en désespérerai pas, j'ai foi en elle.

L'abbé, pourquoi tout le monde a-t-il des nouvelles de Chanteloup, et que ce soit par le tiers et le quart que j'apprenne que madame de Grammont a eu de la fièvre et de la colique? Que faut-il donc faire pour mériter des attentions? Me soupçonne-t-on d'indifférence, (ou bien ce qui est plus vraisemblable) en a-t-on pour moi? Répondez, répondez.

Je vous aurais voulu avant-hier avec moi pour entendre une chose ineffable, la lecture d'une comédie par M. Texier.

C'était *l'Indigent*[1]; demandez à madame de Grammont ce qu'elle en pense. Tout ce qu'elle vous en dira et tout ce que vous en diront ceux qui l'ont entendu sera encore au-dessous de ce que l'on trouve quand on l'entend soi-même.

Adieu, l'abbé, tout Paris part ces jours-ci pour Chanteloup. J'écrirai demain à la grand'maman. Je compte que votre première lettre m'apprendra le jour de votre arrivée.

LETTRE DLXXXIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 27 mars 1774.

Voilà bien du monde qui va vous trouver, chère grand'maman; je prétends qu'ils me seront utiles et agréables, mille fois plus que ne me le serait leur présence. Ils vous forceront à penser à moi et vous vous croirez peut-être obligée de me le dire. Il y aura demain huit jours que madame de Grammont vous a remis et à l'abbé des lettres auxquelles ni vous ni lui n'avez daigné répondre. D'où vient cela, chère grand'maman? les occasions n'ont point manqué. Tout le monde a reçu des nouvelles. M. de Stainville est un charmant homme, il est parti sans me voir, après m'avoir promis le contraire. Grondez-le, chère grand'maman.

Je suis coupable envers vous, il faut que je vous le confesse; j'attends l'abbé avec une impatience qui me tourmente. Ma tendresse pour vous devrait m'inspirer plus de générosité, m'interdire de désirer ce qui vous est contraire; mais, ma grand'maman, c'est pour parler de vous que je veux jouir de quelques moments de cet abbé; vous serez l'unique objet de nos conversations, et en lui disant tout ce que je pense et tout ce

1. Un drame de Mercier. Le talent de M. Texier fut longtemps admiré à Londres, il le conserva jusque dans un âge avancé.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

que je sens, il se trouvera que je lui parlerai toujours de vous. Qu'est-ce que me fait tout le reste ?

Je me flatte que vous n'êtes pas de ces gens qui abhorrent qu'on leur parle amitié. Oh non ! la grand'maman n'a pas de tels travers ; aussi l'aimé-je mille fois plus qu'eux et plus que le monde entier.

P. S. A peine ma lettre est-elle cachetée, que je reçois la vôtre du 24. Je vois par cette date que vous n'avez point de tort, mais que ceux qui en ont été les porteurs font de petites journées.

Il est vrai que madame de Grammont a été accablée, mais qu'elle en soit devenue maussade, sauf le respect que je lui dois, rien n'est si faux. Elle a été aimable et charmante jusqu'au dernier moment, mais elle est devenue bien peu clairvoyante et bien injuste si elle pense que mes sentiments pour elle sont refroidis ; ne la croyez pas et qu'elle ne me donne point ce démérite auprès de vous.

Vous ne me dites pas un mot de l'abbé. Est-ce que le jour de son départ n'est pas déterminé ? Pourquoi ne m'a-t-il pas écrit ?

Avez-vous reçu avec votre indulgence ordinaire notre incomparable ? Je crois entendre ses excuses. Sa tranquillité les rend vraisemblables ; elle a tout l'air de la paix de la bonne conscience. Cette tranquillité, qui tient de fort près à l'indifférence, est en lui la source de beaucoup de bonnes qualités, du désintéressement, de l'égalité, de la constance, etc., etc.

Je vous quitte, chère grand'maman, pour dormir. C'est ce que je fais rarement, je ne devrais pas y avoir de regrets ; c'est le seul temps où je ne pense pas à vous. Je suis fâchée que madame de Coigny ait changé de projets. Et votre petit Louis ? vous ne m'en dites rien.

Vous savez que M. de Saint-Foix va aux Deux-Ponts et M. d'Adhémar à Bruxelles, à la place de M. Le Bon. On

prétendait, ces jours-ci, qu'il était à la Bastille; mais quelqu'un dit l'avoir vu hier dans Paris.

LETTRE DXC

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

1er avril 1774.

La grand'maman ne vous écrit point par madame de Poyane; elle me charge de vous dire quatre ou cinq mots de tendresse, bien vifs, bien chauds, bien brûlants; les voilà. Elle passe la journée avec madame la comtesse de Coigny, qui a encore de la fièvre; cette fièvre était inflammatoire; si on n'en avait prévenu les suites par des saignées faites à propos, elle eût été très-dangereuse. Elle a un redoublement tous les jours à sept heures du soir; mais il est tous les jours moins fort, et nous espérons qu'après deux ou trois accès encore, la maladie sera terminée: nous en avons été inquiets au commencement.

Je compte partir jeudi prochain, j'ai besoin de vous voir, de causer avec vous, de vous, de ce que vous aimez, de ceux qui vous aiment. Ah! mon Dieu, pourquoi Saint-Joseph n'est-il pas à Amboise! Je finis, on est à table depuis longtemps et je veux prendre des forces pour pouvoir soutenir le voyage; cela signifie seulement que je meurs de faim.

LETTRE DXCI

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, 6 avril 1771.

Le voilà, chère petite-fille, cet abbé que vous avez la cruauté de désirer. Eh bien! je ne suis pas plus généreuse que vous, car ce n'est pas sans regret que je vous l'envoie. Je serai bien aise que vous l'ayez, mais je suis bien fâchée de le

perdre; il faut bien s'avouer réciproquement ses faiblesses, et c'est un assez joli rôle à jouer pour l'abbé d'être l'objet de nos faiblesses. Vous verrez cependant qu'il ne nous fera pas l'honneur d'en être plus fat. Il vous dira que je vous aime et n'aura que cela à vous dire de moi. Il me semble que je ne désirerais pas non plus qu'il pût vous en dire autre chose; mais il vous en fera souvenir toutes les fois que vous le verrez et c'est beaucoup pour moi, surtout si le souvenir vient de vous, s'il ne l'appelle pas. Je voudrais qu'il vous déterminât à nous venir voir cette année. J'ai de fort bonnes raisons pour cela, car, malgré vos inspirations et votre lettre prophétique, que je garde, je ne compte pas retourner de sitôt à Paris.

La comtesse de Coigny suivra l'abbé de près à Paris; mais c'est un secret, il ne faut pas que vous le sachiez; elle ne pourrait pas vous voir, ni en vous recevant ni en vous allant chercher; elle n'y passera que vingt-quatre heures pour consulter Petit sur sa santé; elle vient d'avoir une maladie assez grave ici; en tout, elle est dans un état bien inquiétant pour ses amis.

Je ne puis vous rien dire de tous les gens qui sont ici, excepté des du Châtelet, que je vais perdre aussi et à mon grand regret.

Je dis tous les jours les plus jolies choses du monde pour vous à madame de Grammont, qui m'en répond de mille fois plus jolies encore. L'abbé vous contera tout cela.

Je vous prie, ma chère petite-fille, de vous ressouvenir des reproches que vous me faites dans votre dernière lettre et des réparations qui se trouvent à la fin. Rappelez-vous que ce n'est pas la première fois que vous êtes tombée dans cette méprise et souvenez-vous à l'avenir que mon sentiment ne peut jamais avoir de torts avec vous et que je ne peux jamais vous négliger, parce que je ne peux pas vous oublier.

Le grand-papa vous embrasse. Le grand abbé vous porte

un fromage; mais ne lui faites pas l'honneur de croire que ce soit lui qui y ait pensé.

A propos, j'avais grand tort d'oublier de vous parler de notre incomparable; assurément je l'ai bien reçu comme une des personnes du monde dont la présence peut m'être le plus agréable; mais je tâcherai de n'être pas la dupe de son absence.

LETTRE DXCII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 10 avril 1774.

Oui, chère grand'maman, je suis charmée d'avoir mon grand abbé; et, en vérité, l'usage que j'en fais répare bien le petit manque de sentiments qu'il y a à me réjouir de ce qui vous afflige. Nous ne cessons de parler de vous. Il me dit tant de choses que j'aime à entendre, que je voudrais qu'il ne cessât pas de me parler. Mon esprit prophétique m'a abandonnée. Je commence à craindre qu'il ne m'ait abusée. Mes raisonnements politiques ne sont plus les mêmes. Je n'ai plus d'espoir que dans quelque *Dieu dans la machine*. J'ai fait tous mes raisonnements avec l'abbé. Je voudrais bien qu'il m'emmenât avec lui; mais je crois qu'il m'aura trouvée bien vieillie, et d'autant plus que j'ai une fluxion dans la tête qui, de mes cinq sens, ne m'en laisse plus qu'un, celui du toucher. L'usage que j'en fais est d'effiler mes chiffons et de caresser Tonton. Ce Tonton est un jeune chien que, par flatterie, on me dit être très-joli, mais que je soupçonne ne l'être pas. Il est long d'une aune et n'a que huit mois. A un an, ce sera un serpent. Qu'est-ce que cela me fait? Il m'aime. En aimez-vous moins l'abbé de ce qu'il est long? Ne convenez-vous pas que, sur tout le mérite qu'on peut avoir, un grain d'amitié l'emporte? Que nous font toutes les belles qualités de ceux qui ne se soucient pas de

nous? Je parie que vous, le grand-papa et madame de Grammont pensez comme moi. Vous êtes tous trois très-sensibles à l'amitié, et tous trois avez le tact très-fin pour démêler la vérité de l'apparence, et c'est ce qui me fait plaisir. Cela m'assure que vous savez tous trois ce que je pense, et cela me dispense de vous le rebattre.

L'abbé vous dira qu'il m'a trouvée dans le plus grand engouement de M. Texier. Oh! il faut qu'il aille à Chanteloup; il faut que vous entendiez *l'Indigent*. Le marquis, à qui je l'ai fait entendre, en a été charmé. Ma grand'maman, je suis tout au travers du bel esprit. On lira jeudi, chez moi, *le Célibataire*. Je ne croyais pas que je connaîtrais jamais mesdames Necker et Marchais. Je les vois souvent, et je m'en trouve bien. Ces femmes sont aimables, elles ne sont point sottes ni insipides. Elles sont plus faites pour la société que la plupart des dames du grand monde. Je préfère ce qui écarte l'ennui à ce qui est du bel air. Mais ne haïssez-vous pas le bel air? Il m'est plus insupportable que jamais; il domine partout, et partout je voudrais le renverser. Ce n'est pas qu'il ne fasse faire quelquefois des choses que je ferais bien volontiers, mais ce serait par un autre motif. A propos, la maréchale est désolée de ce que son départ pour Chanteloup est retardé de huit ou dix jours. Il faut que sa petite-fille soit purgée et médicamentée auparavant; vous savez qu'elle a eu un clou. Je vous félicite de ce que vous aurez les comtesses. Vous les connaissez peu ou point.

Madame de Grammont compte-t-elle toujours aller à Baréges? Ce sera une longue absence. Je vous en plains, rien ne pourra la remplacer. D'où vient est-ce que je suis si vieille, et pourquoi ai-je passé si inutilement tant d'années? Le sort ne savait ce qu'il faisait quand il m'a fait naître sitôt. Si j'avais trente ans de moins et deux yeux de plus, je serais avec vous, je ne vous quitterais pas, parce que je serais bonne à quelque chose et que, sans valoir autant que votre petite comtesse de Coigny, je pourrais vous amuser et vous plaire, non pas au-

tant qu'elle, mais à peu près. Tout le monde va partir pour la campâgne. Je serai tout isolée dans mon tonneau et livrée aux regrets et à l'ennui. Je ne veux point enfiler ce chapitre, je ne le traite que trop souvent.

Adieu. Ne rappelez pas sitôt le grand abbé. Fiez-vous à son impatience de vous aller retrouver. Je soupe ce soir avec lui chez madame d'Enville et avec le marquis, avec qui je ne suis pas mal. Si celui de Boufflers n'est pas encore parti, dites-lui que je le prie à souper jeudi.

Voilà une chanson que l'abbé dit que vous n'avez pas. J'en suis surprise ; car on la dit de M. de l'Isle ou de madame de Brionne.

LETTRE DXCIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce lundi 18 avril 1774.

Vous nous enlevez madame la maréchale, chère grand'-maman, il faut vous aimer autant que je fais pour que ce sacrifice se fasse de bon cœur ; mais son plaisir et le vôtre doivent étouffer mes regrets. Elle vous dira l'inquiétude que j'ai de mon pauvre ami Pont-de-Veyle ; je crains bien d'être à la veille de le perdre. Un aussi ancien ami ne peut jamais se remplacer, mais voilà ce que c'est que de vieillir. Je ne veux pas vous attrister en vous communiquant mes réflexions. C'est une grande consolation pour moi d'avoir ici le grand abbé. Je le vois presque tous les jours. Je passe souvent des soirées avec lui. Nous souperons jeudi ou vendredi chez moi, les marquis de Boufflers et de Castellane, le président de Cotte et le cher abbé, et nous ferons chorus de regrets. J'y tiendrai la principale partie ; tous ces gens-là vous reverront, chère grand'maman, et moi, que puis-je espérer ? Je me persuade que l'abbé vous informe de tout ce qu'il sait ; ce que je pourrais vous dire

ne serait que des répétitions. La comtesse de Broglie, qui est à Versailles depuis vendredi, n'avait pas, à ce qu'on m'a dit, pu obtenir une audience. C'est une femme bien à plaindre et que sa douceur et son mérite rendent fort intéressante.

Je ne sais si votre petite comtesse est encore à Paris. Je n'en ai point entendu parler, et comme vous m'aviez mandé qu'elle n'y voulait recevoir personne, je ne l'ai point été chercher. J'aurais pourtant été bien aise de voir quelqu'un que vous aimez et qui vous aime.

Vous ai-je mandé que nous avons ici depuis un mois le comte de Schouwalow? Je ne sais si nous le garderons longtemps, il serait bien aise de vous aller voir.

Il y a longtemps que je n'ai entendu parler de notre baron, ainsi je ne sais rien de ses projets.

L'abbé d'Aydie doit venir incessamment. Je n'ai pas l'espérance que M. Walpole en fasse autant; je pense même qu'il n'y viendra jamais. J'ai souvent de ses nouvelles et il me demande continuellement des vôtres.

Vous garderez la maréchale pour le moins un mois. Elle a pris des arrangements avec le marquis pour leur visite à Tours. Je suis fort contente de ce marquis, et son départ d'ici me fera de la peine; mais j'en ai une si grande d'être séparée de vous qu'elle absorbe toutes les autres.

La maréchale s'est chargée de tous mes compliments pour le grand-papa et madame de Grammont.

LETTRE DXCIV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 23 avril 1774.

Vous voilà donc séparée de votre petit amant, chère grand'-maman; vous auriez bien dû lui ordonner de me faire la confidence de ses regrets, il m'y trouverait très-sensible; je compte

bien le voir. L'abbé me lut hier le récit que vous lui faites de votre séparation, tous les détails en sont charmants ; je suis persuadée que ce pauvre enfant vous manquera, j'ai actuellement un attachement qui, pour n'être pas absolument du même genre, y a bien quelque ressemblance : c'est de mon petit chien, de mon petit *Tonton*, qui a tout plein d'esprit, tout plein d'âme, de la gaieté, de la grâce; il est couleur de capucin, il n'a presque pas de queue. Sa figure n'est pas parfaitement belle ; mais qu'est-ce que cela me fait? Il m'aime à la folie.

Je soupai hier avec des gens bien d'accord avec moi sur ce qu'ils pensent pour vous; le marquis de Castellane, de Boufflers, le président de Cotte, le grand abbé et M. Francis. Nous répéterons le même souper la semaine prochaine. Il serait bien doux de se rassembler tous à Chanteloup, dans le temps où vous n'aurez point de cour. Que sait-on? si je me trouvais bien vigoureuse, si j'oubliais mon baptistaire!... Enfin, enfin, je ne perds pas l'espérance.

Je me suis crue à la veille de perdre mon plus ancien ami, le pauvre Pont-de-Veyle. Je le crois hors d'affaire. Il est infiniment mieux. Voulez-vous bien le dire à madame la maréchale. J'aurai l'honneur de lui écrire incessamment.

M. de l'Isle vous a sans doute envoyé le *Dialogue de Pégase et du Vieillard*. Il n'y a rien ici de nouveau que la suite de *la Rivalité*, en quatre volumes. Vous n'avez pas, ce me semble, été trop contente des trois premiers qui parurent il y a deux ans. Il y a aussi une *Vie de Marie de Médicis*, en trois gros volumes. Mais quand on a lu Le Vassor, on n'a plus rien à apprendre de cette sotte et infortunée reine. Je ne sais plus quel livre lire. C'est un de mes malheurs. Je sens la vérité de ces vers de Voltaire :

L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Les conversations sont de l'eau qu'on jette dessus et qui achèvent de l'éteindre. Que faut-il donc faire? Aller à Chanteloup.

Le 24.

Le mieux de Pont-de-Veyle continue. Il a cependant toujours un peu de fièvre. On traite sa maladie de fièvre humorale. On pourrait peut-être dire putride; mais Poissonnier prétend qu'il a empêché qu'elle ne le devînt.

Ce pauvre Poissonnier est le meilleur homme du monde; mais il n'y a jamais eu de vanité semblable à la sienne. Elle est sans orgueil, sans fierté, sans art; elle est tout platement à découvert; mais c'est un bon homme.

LETTRE DXCV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 30 avril 1771.

J'ai su presque tous les jours de vos nouvelles, chère grand'maman, par le grand abbé, et c'est ce qui m'a empêchée de me plaindre de votre silence. La lettre que je reçus hier m'a fait plaisir, mais pas autant que plusieurs autres; il me semble qu'elle est plus froide et que le désir de me voir est bien diminué. Peut-être ai-je tort? Ne répondez pas à ce reproche; s'il est injuste, j'en suis indigne, et s'il est juste, il n'y a point de réponse.

Vous savez notre situation présente[1]; vous devez juger de tout ce qui passe par les têtes. La mienne n'est remplie que d'idées qui vous regardent. Tous les événements ne m'intéressent que par rapport à vous. L'abbé vous dira des nouvelles plus fraîches que celles que je pourrais vous mander.

Celles que vous m'apprenez de la maréchale m'inquiètent.

1. La petite vérole du roi venait de se déclarer.

Je vous promets d'avoir l'air de n'en rien savoir, je vais lui écrire un mot; il faut que mes dépêches soient faites pour quand l'abbé arrivera, je l'attends, il partira demain matin; vous l'aurez mercredi; je compte que jeudi il me donnera de vos nouvelles. Adieu, chère grand'maman.

LETTRE DXCVI

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY [1]

Ce dimanche matin.

Voilà les nouvelles que je reçus hier à minuit par M. de Bloume qui arrivait de Versailles.

« Le roi est aussi bien que l'état de la maladie le comporte, « l'éruption se fait bien et est abondante. La fièvre n'a pas « augmenté, la tête est libre et S. M. est plus tranquille. Les « vésicatoires ont pris, dont on augure bien, et rien n'annonce « dans ce moment-ci un danger évident. »

Voici celles de la comtesse de Boufflers qui arrivèrent l'instant d'après :

« La petite vérole du roi est cohérente au visage, discrète « au reste du corps. »

L'archevêque n'ira que demain à Versailles; madame du Barry y est toujours enfermée dans son appartement.

Je n'ai point encore le bulletin de M. de Beauvau, je vous l'enverrai aussitôt que je l'aurai reçu. Les princes restent à Versailles enfermés dans leur appartement. M. le Dauphin, madame la Dauphine, ne voient personne, pas même leurs dames, ni leurs officiers; on croyait que madame Louise arriverait hier au soir; jusqu'à ce moment on n'avait point parlé de sacrements.

Venez le plus tôt que vous pourrez chez moi.

1. Il était à Paris.

LETTRE DXCVII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 5 mai 1774.

Nulle lettre de Chanteloup, nulle lettre de la grand'maman; des bulletins cinq ou six fois le jour, qui disent toujours la même chose. Rien n'est plus fastidieux, rien n'est plus insupportable. On remet toujours au lendemain pour écrire; on se flatte qu'on aura toujours quelque chose de nouveau à dire. Point du tout, c'est la même ritournelle. On dit qu'il faut qu'elle continue encore longtemps, et que ce ne sera que le 17 qu'il sera permis d'en changer et que tout rentrera dans l'ordre accoutumé.

Je ne doute pas que vous ne soyez mieux informée que vous ne pourriez l'être par moi de tout ce qui se passe. On ne s'attendait point à tant de courage, dont le principe est la plus grande faiblesse. Ce courage se soutiendra-t-il? Il y a tout lieu de le croire.

Je fus mercredi à Versailles. Il y eut, ce jour-là, assez d'alarmes : la nuit qui le suivit les augmenta; mais la journée du jeudi et les suivantes ont rétabli le calme. Je n'ai pas besoin de vous dire toutes mes pensées, j'en ai de toutes sortes, et je n'ai pourtant qu'un objet.

Je crois que vous aurez incessamment les comtesses de Boufflers. C'est avec la mère que j'ai fait mon petit voyage. Je voudrais bien l'accompagner dans un plus grand. Garderez-vous encore longtemps la maréchale? C'est bien mal à elle de ne pas m'écrire un mot.

Je n'écris point, parce que je ne puis pas mander par la poste tout ce que je pense, et que ce m'est une gêne effroyable de faire semblant de rien. Je crains toujours qu'il ne m'échappe quelque imprudence. D'ailleurs, je crois toujours que ce que je

pourrai mander le lendemain vaudra mieux que ce que j'ai à dire au moment présent. Je profiterai de toutes les occasions. Soyez persuadée que vous occupez toutes mes pensées.

Voici les nouvelles que j'ai reçues à deux heures après midi.

Le roi, vers quatre heures du matin, a dit de lui-même à M. de Duras qui le veillait, de faire venir son confesseur. Après avoir donné cet ordre, il a dormi une demi-heure, et, en se réveillant, il a demandé si le confesseur était arrivé. On l'a fait entrer peu de temps après. Il a été seize minutes avec le roi, qui a ensuite fait venir M. d'Aiguillon, à qui il a parlé quelques minutes. Ensuite il a repris avec son confesseur et a demandé ses sacrements tout de suite. Le cardinal, après l'avoir communié, s'est rapproché de lui. Le roi lui a dit qu'il ne pouvait pas parler. Le cardinal a repris : « Messieurs, le roi m'ordonne de vous dire (ne pouvant parler lui-même) qu'il se repent de ses péchés, et que, s'il a scandalisé son peuple, il en est bien fâché; qu'il est dans la ferme résolution de rentrer dans les voies de sa jeunesse et d'employer ce qui lui reste de vie à défendre la religion. »

Le roi a soutenu toute cette cérémonie avec la plus grande fermeté et ne paraît pas plus mal.

A 5 heures du matin, le 9 mai.

La petite sainte a dû partir ce matin. Elle couche ce soir à Arbouville, demain à Orléans, lundi à Blois, et mardi où je voudrais bien être.

P. S. Cette lettre sera reprise à toutes les heures. Il vient de m'arriver des lettres de madame la maréchale et de l'abbé. Je ne me plains donc plus ni de l'un ni de l'autre, et je leur dirai incessamment.

Vous n'êtes pas encore quitte de moi. Peut-être apprendrai-je dans le cours de la journée quelques particularités curieuses et intéressantes; sinon, adieu.

LETTRE DXCVIII

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce lundi 11 mai 1774.

J'ai envie, madame la duchesse, de faire comme la feuille de Paris, de vous envoyer le prix du foin, de la paille, du beurre frais de Gournay, des œufs frais de Rouen ou de Lyon. Je n'ai aucune nouvelle[1] et point d'autre ressource que le voyage de M. Silwin en Italie; ce n'est ni Rome, ni Florence, ni Naples, qui l'attirent; il ne se soucie ni de tableaux, ni de statues; il va voir une demoiselle qu'il aime à la folie et qui n'a que sept ans; il passera quelques mois avec elle, reviendra en Angleterre, et retournera l'année prochaine à Milan. Votre petite-fille dit que cette histoire est le commencement d'un roman. Elle a raison; je vais vous la raconter le plus brièvement possible.

M. et madame la marquise de Taniani étant en Angleterre, la marquise accoucha d'une fille; obligés deux ou trois mois après de retourner en Italie, ils la mirent entre les mains de M. Silwin. Il ne négligea rien pour son éducation, et s'en occupa pendant six ans entiers qu'il l'a gardée avec lui, ne la perdant pas de vue un seul instant et faisant tout son bonheur de la rendre heureuse. L'année dernière, il fut obligé de la rendre à ses parents. Je ne vous dirai rien de la douleur, ni des pleurs et des cris de Clémentine. C'est le nom de mademoiselle de Taniani. Son tuteur l'aurait accompagnée si ses affaires ne l'avaient pas retenu, mais il lui promit de la joindre en chemin, et pour la rassurer sur sa promesse, qu'il n'a pu effectuer que dans ce moment, il fit partir avec elle son valet de

1. Cette disette de nouvelles était assez curieuse, le lendemain de la mort du roi.

chambre et sa malle. Le valet de chambre est encore à Milan et lui donne par chaque courrier des nouvelles de Clémentine, qui a dans sa chambre la malle de M. Silwin dont elle garde la clef; elle ne parle que de lui et l'attend tous les jours. De son côté, il lui a déjà assuré une partie de son bien et finira par lui tout donner. Madame du Deffand lui demandait hier si elle était jolie? il répondit : Elle me le paraît ; — si elle avait de l'esprit? Je lui en trouve beaucoup ; — dans quelle religion il l'avait élevée? « Je n'étais pas maître de son opinion, on l'a instruite de la morale commune à toutes les religions. » — Il ne parle d'elle qu'avec attendrissement et les larmes aux yeux ; il est pourtant certain qu'elle n'est pas sa fille. Tant que cette passion continuera, il sera le plus malheureux du monde. Il faudra qu'il passe une partie de sa vie à ne pas la voir, et l'autre dans la crainte de la quitter.

M. Boutin, avec qui je me suis associé, ne peut partir que samedi et veut rester vingt-quatre heures à la source. Je pourrai bien le quitter le dimanche, car je suis las de n'être pas à Chanteloup. J'espère que vous aurez la bonté de me donner de vos nouvelles le mardi ou le mercredi. J'espère que la médecine aura dissipé le rhume de M. le duc. Agréez, madame la duchesse, mon hommage très-humble.

LETTRE DXCIX

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce dimanche, 15 mai 1774.

Mon abbé, je ne vous ai point écrit parce que je remettais toujours au lendemain dans l'espérance d'avoir à ajouter quelques bonnes nouvelles ; j'avais pensé, ainsi que tout le monde, à M. de Maurepas, et je n'ai pas laissé d'être fort surprise à son arrivée. Vous avez vu la lettre du roi, l'idée qu'il a de *ses profondes connaissances* ; nous verrons ce qu'elles produiront

et l'usage qu'elles lui feront faire de son beau-frère[1] et surtout de son neveu.

On me dit hier, et cela est certain, que l'on meublait chez madame de Grammont. D'autres m'ont dit à l'hôtel de Choiseul; mais tout cela ne me suffit pas. Enfin, je n'aurai ni paix, ni repos que je ne sache que les chevaux de poste sont dans la cour de Chanteloup.

Vous aurez mercredi le marquis. Il est fort aise du Maurepas. J'écrirai par lui à la grand'maman. Je lui donnerai ma lettre demain au soir.

L'abondance des choses qu'on aurait à dire fait qu'on ne dit rien, parce que, ne pouvant tout dire, on ne sait que choisir ou rejeter. Rien au monde ne me ferait tant de plaisir que d'être transportée dans ce moment à Chanteloup. Je crois, en vérité, que j'aurais tant de plaisir à voir la grand'maman que je n'aurais pas la force de le soutenir. Mon Dieu! l'abbé, disposez-la à revenir ici. Je prévois qu'elle ne voudra pas se déplacer avant l'hiver. Je voudrais pouvoir m'assurer d'avoir assez de force pour l'aller trouver, si elle ne peut pas venir; mais je n'ose m'en flatter. Il est des moments où je ne m'aperçois pas que je suis vieille, mon âme ne l'est pas autant que mon corps; mais le corps est le maître. Il faut que l'âme lui obéisse. Enfin, l'abbé, dans tout ceci je ne vois que la grand'maman; je n'attends que la lettre du rappel. Tout le reste ne me fait rien.

1. Le duc de La Vrillière; il était Phellipeaux comme M. de Maurepas, et de plus frère de la femme de ce dernier.

LETTRE DC

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi, 16 mai 1774.

Ah! ma chère grand'maman, qu'une lettre est peu de chose! qu'elle satisfait peu quand on aurait mille choses à dire qu'on ne saurait écrire! Vous croyez que je suis de quelque conspiration et que je veux vous proposer d'y entrer. Non pas tout à fait cela. Mais je voudrais vous dire tout ce que je pense de celui-ci, de celui-là, de tout ceci, de tout cela, et je ne l'ose pas. Je ne veux point être imprudente. Et puis, d'ailleurs, tous les jugements que je porte valent-ils la peine d'être prononcés? *Je n'ai point de profondes connaissances, j'ai quelque probité*[1]. Mais est-elle assez reconnue pour que vous deviez me croire sur parole? Ne pourrais-je pas être soupçonnée de partialité? N'a-t-on pas des parents? N'a-t-on pas des amis? Ces amis n'ont-ils pas d'ennemis? Enfin, enfin, je ne veux point écrire, mais je voudrais vous voir et vous parler. Je ne répondrais pas cependant, si j'étais avec vous, de vous parler d'autre chose que de ma tendresse, que du plaisir que je trouverais à vous embrasser. Ce plaisir arrivera, mais dans quel temps? Faut-il que je vous aille trouver? Je le crains. Mais attendons le mois de juillet pour savoir ce qui en sera. Je vais à tout hasard m'emmignoter (comme disait mademoiselle Le Maure) pour pouvoir soutenir le voyage. Ce serait bien à vous d'en prendre la peine et de l'épargner à votre petite-fille. D'où vient avez-vous fait cette petite-fille quarante ans avant que de naître? C'est un miracle à contre-sens, comme on disait de ceux de M. de Paris.

Je pourrais vous raconter de petites anecdotes de l'illustre

1. Termes employés par le roi dans la lettre à M. de Maurepas.

reléguée au Pont-aux-Dames; mais, en vérité, c'est du temps et du papier perdus que d'écrire ou de parler d'elle. On a fait de petits vers assez plats, assez mauvais, que vous savez peut-être, mais que je vais cependant vous dire :

*** a fini sa carrière
Et rempli son triste destin.
Fuyez, voleur, fuyez, catin,
Vous avez perdu votre père [1].

Brûlez ma lettre, chère grand'maman, et répondez-y le plus tôt que vous pourrez.

LETTRE DCI

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 25 mai 1774.

Je suis dans le parterre, j'écoute le prologue. Je ne sais quelle sera la pièce. Je me rappelle la minorité de Louis XIV. Elle débuta par le crédit des importants : c'étaient l'évêque de Beauvais et le duc de Beaufort. Je trouve quelque rapport. Je ne pénètre point les intrigues, mais elles s'éclairciront. Ne me répondez point si vous voulez ne me dire que des lieux communs. Je n'ai que faire de votre réponse si elle est dans ce genre. Vous ne vous mêlez de rien, vous n'avez nul désir, nulle impatience, nulle curiosité. Vous savez gré à vos amis s'ils en ont pour vous; mais vous leur protestez que vous êtes extrêmement tranquille! etc., etc. Mandez-moi du moins des nouvelles de la grand'maman et de la petite sainte, du rhume du grand-papa, du voyage de madame de Grammont, du souvenir du marquis.

1. Mademoiselle Arnoux, en apprenant la mort du roi et l'exil de sa maîtresse, disait avec plus d'esprit et non moins d'audace : Nous voilà orphelins de père et de mère.

C'est le chevalier de Choiseul[1] qui doit vous rendre cette lettre. Il m'a fait dire qu'il partait demain. Je ne comprends pas cela. Il n'était donc pas à son régiment? A-t-il eu son congé pour suivre madame sa mère? Pourquoi suis-je dans l'ignorance de tout? J'en suis piquée, j'en suis affligée.

Madame de Luxembourg part aujourd'hui pour Montmorency.

Je donne ce soir à souper à la princesse et aux deux archevêques. Je n'ai pu avoir personne de plus. Tout le monde est éparpillé.

Vous savez le raccommodement des deux belles-sœurs[2]?

LETTRE DCII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, le jeudi 26 mai 1774,
à 6 heures du matin.

Je n'ai reçu votre lettre, chère grand'maman, qu'après la lettre que j'ai écrite à l'abbé et que je devrais supprimer. Mais il en faudrait une autre, et ma paresse s'y oppose.

Rien n'est plus ridicule, n'est plus impertinent et n'est plus absurde que la lettre de Voltaire[3], et, pour qu'il n'y manquât

1. M. de Choiseul d'Aillecourt, deuxième fils de la petite sainte, né en 1754, mort en 1797, en Crimée.

2. La maréchale de Mirepoix et la princesse de Beauvau. La maréchale de Mirepoix, qui avait accepté l'intimité de madame du Barry, s'était, à cette occasion, brouillée avec son frère et sa belle-sœur. Immédiatement après la mort du roi, M. de Beauvau monta chez sa sœur, et lui dit en l'embrassant : « Le mur qui nous séparait n'étant plus, nous serons, suivant mes désirs, unis pour jamais! » (Lettre à Walpole, 11 mai 1774.)

3. On ne retrouve pas cette lettre. Elle n'est point imprimée dans Beuchot. On peut avoir l'idée de son contenu par ce que dit ici madame du Deffand, et par un passage d'une autre lettre de Voltaire à d'Argental. (*Voir* Correspondance de Voltaire, t. XVIII, p. 496.) Ailleurs le même sentiment lui inspire une de ces expressions heureuses qui naissaient naturellement sous sa plume. « Je conserverai pour M. de Choiseul une reconnaissance inviolable, je le regarderai toujours

rien, il vous l'a sans doute envoyée par la poste. Il faut dire pour lui ce que le Seigneur disait pour les Juifs : « Pardonnez-leur, etc. » Sa familiarité n'est pas excusable; mais, en écrivant ses absurdes sottises, il n'avait pas mauvaise intention. Il a mandé à de l'Isle qu'il m'allait écrire. Je m'attends qu'il me dira à peu près les mêmes choses. Vous pouvez compter que je lui répondrai de bonne sorte. Je n'ai point dit à de l'Isle qu'il vous eût écrit pour ne point établir des éclaircissements, des explications, tracasserie indigne et trop au-dessous de vous.

Les nouvelles d'hier étaient qu'on avait beaucoup d'espérance pour les malades [1]. Si l'ange exterminateur arrive, les médecins le secondent bien. Ce moment-ci est bien singulier. C'est un chaos. Comment se débrouillera-t-il? *Les profondes connaissances ne paraissent pas être, jusqu'à présent, l'esprit qui reposait sur les eaux*. Il n'a encore rien opéré. Pour moi, je crois que si, dans quelques mois d'ici, il n'est pas porteur d'eau, il retournera planter ses choux. Ces figures, ces expressions, ne sont pas nobles, mais vous m'entendez, cela suffit. J'attends l'arrivée de celui qui doit être à Lille. Si elle ne produit aucun effet, je croirai tout perdu. Je penche naturellement plus vers la crainte que vers l'espérance, et l'incertitude m'est insupportable. Je voudrais que l'on fût retenu dans les discours, que l'on se contentât d'observer en attendant les occasions d'agir; et je voudrais que le désir de paraître important ne l'emportât pas sur la prudence ou sur la crainte de nuire. En voilà assez sur cet article.

Je vous sais un gré infini, chère grand'maman, de désirer de me voir, ce ne peut être que l'effet de beaucoup d'amitié et d'une bonté infinie. A quoi est-on bon à mon âge? Est-on supportable? Il n'y a qu'un cœur comme le vôtre qui puisse être

comme le premier homme d'État... J'ai toujours pensé de même, et s'il en doute, je l'aime au point de ne pouvoir lui pardonner. »

1. Mesdames avaient la petite vérole.

touché et qui puisse préférer les vrais sentiments à toutes les qualités agréables et amusantes. Oui, chère grand'maman, je désire vous aller trouver, et si j'ai assez de force pour soutenir le voyage, j'irai à Chanteloup dans le courant de l'été. Je ne saurais me persuader que vous ne soyez pas ici l'hiver prochain, mais cela ne m'arrêtera pas. Je ne connais que vous que j'estime parfaitement, et il n'y a que vous que j'aime infiniment et de qui je crois être infiniment aimée; me pardonnerez-vous cette confiance, ne vous paraît-elle pas trop présomptueuse?

Embrassez pour moi le grand-papa, je l'aime et m'intéresse à lui plus que jamais. Je suis bien éloignée d'être ingrate pour le marquis; mais je suis extrêmement reconnaissante de l'amitié que vous dites qu'il a pour moi.

J'aime votre petite sainte de tout mon cœur; dites-le-lui, je vous supplie, et dites-lui aussi qu'elle me fasse savoir quand elle sera arrivée à Baréges. Je lui tiendrai la parole que je lui ai donnée de lui mander des nouvelles.

LETTRE DCIII

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 2 juin 1774.

Vous l'avez deviné, ma chère petite-fille, c'est par la poste que j'ai reçu cette ridicule lettre de Voltaire, afin, comme vous le dites très-bien, qu'il ne manquât rien au complément de sa sottise. Je vous accorde de tout mon cœur le pardon que vous me demandez pour lui, parce que je suis, comme vous, d'autant plus persuadée qu'il n'avait pas mauvaise intention, que je parierais bien qu'il ne me l'aurait pas écrite huit jours plus tard, s'il avait cru seulement qu'elle dût encore me trouver à Chanteloup. Vous avez très-bien fait de n'en pas parler à de l'Isle; c'est une trompette insupportable; mais je ne sais d'où

il a su que Voltaire m'avait écrit. Il le mande à madame de Grammont; s'il vous en parle, dites-lui que vous n'en savez rien.

L'ange exterminateur a remis son épée dans le fourreau. Nous reverrons encore trôner à la jeune cour ces trois vieilles filles pour y intrigoter, et qui se seront rendues si intéressantes, qu'on ne croira pouvoir pas moins faire que de leur donner le royaume à bouleverser, et M. d'Aiguillon sera le fléau dont elles se serviront pour le détruire. Vous êtes plus disposée à la crainte qu'à l'espérance. Je suis de même. L'existence de M. d'Aiguillon justifie mes craintes. Il y avait bien plus à croire que le roi ne le garderait pas trois semaines, qu'il n'y aurait à parier qu'il le renverra après l'avoir gardé trois semaines. Mais quoi qu'il en soit, soyez sûre que je serai ici au mois de juillet, que j'y serai presque seule, que par conséquent j'aurai bien plus la liberté d'être entièrement à vous, et que je n'aurai d'autre désir que de vous y voir. Ne m'en remerciez pas, je n'y ai aucun mérite, je ne suis que personnelle. Je vous aime, je désire vous voir, et voilà tout; et si vous vous rendez à mes désirs, ce sera moi qui vous serai grandement obligée.

Je ne sais ce que vous voulez dire, ni de qui vous voulez parler avec ces *importants* et ces *importantes;* mais ce que je sais, c'est que l'importance n'est bonne à rien, qu'elle n'est que ridicule pour ceux qui sont importants, et qu'elle nuit à tout ce qu'ils font. Dieu me préserve de la bonne volonté de ceux qui le sont. C'est tout ce que je puis dire, mais bien bas encore, et seulement entre nous.

Le grand-papa vous embrasse. Je vous dirai à l'oreille que lui, qui n'a jamais été important, fait aussi peu de cas que vous de l'importance et en craint pour le moins autant les effets.

Le marquis vous dit les plus belles choses du monde. L'abbé vous écrit. La petite sainte m'a chargée de vous faire ses compliments; elle est partie en bon état, et j'en ai reçu de bonnes

nouvelles de Poitiers. Pour moi, je fais comme le grand-papa, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE DCIV

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, le 2 juin 1774.

Non, certainement, vous n'êtes point dans la disgrâce de Chanteloup; mais ce sont mes nerfs qui en éprouvent une cruelle, elle dure depuis quinze jours; la moindre contention d'esprit m'est insupportable. J'ai pris plusieurs fois la plume pour vous écrire, je sentais qu'il me serait plus aisé de prendre un mousquet et de monter à l'assaut. Je vais à cheval, je rame, je prends des bains, je cours toute la journée. Je suis un peu mieux, et me voilà prêt à répondre à vos injures. Vous m'accusez sans cesse de réticence, mais je n'en ai point, je n'en saurais avoir; que puis-je vous apprendre? voulez-vous que je vous répète tous les bruits qui courent à Paris, et que l'on mande ici? ce qui se dit dans le salon et qui roule toujours autour d'un petit cercle d'idées? Vous savez que le grand-papa a pris le meilleur parti, celui de ne faire, du moins pour le présent, aucune démarche pour sa liberté. Je ne sais rien au delà, parce qu'en effet il n'y a plus rien. Ce serait à vous de nous instruire, vous êtes à portée de voir les importants.

Je relis votre lettre, vous aviez prévu ce que je vous disais dans la mienne, vous ne voulez pas que je sois sans désir, sans impatience. Hélas! si vous saviez combien on est éloigné d'en avoir quand on a de forts tiraillements dans l'estomac et dans la tête!

Je viens aux nouvelles que vous me demandez. Le marquis se porte mieux qu'il n'a jamais fait et me charge de vous dire un million de choses pour lui. Madame la comtesse de Choiseul, qui est partie samedi dernier, m'avait donné la même commis-

sion ; son fils était arrivé le vendredi au soir en vertu d'un congé. Madame la duchesse de Grammont partira mercredi ou jeudi au plus tard ; elle attend madame de Tessé qui doit arriver samedi ou dimanche. Elle me charge, madame de Grammont, de vous dire que, si vous voulez écrire à M. le comte de Broglie, elle lui enverra votre lettre de Ruffec par un homme sûr. Elle a fait la même proposition à madame la princesse de Beauvau. Madame la comtesse de Grammont partira dimanche, elle pourrait lui apporter votre lettre pour M. le comte de Broglie ; n'approuvez-vous pas cette attention de madame la duchesse de Grammont? Elle dit qu'entre exilés il faut être poli.

Le rhume du grand-papa est dissipé et la grand'maman se porte bien. Outre les personnes que je vous ai citées, nous avons M. et madame de Talleyrand, madame de Chabannes, madame d'Ossun, M. de Meun, M. le vicomte de Noailles, M. de Bezenval, M. Guyot, M. de Cambray. On attend, outre madame de Tessé et madame la comtesse de Grammont, M. de Salis et M. de Boufflers. Ce dernier me désespère, il devrait être ici ; je ne lui écris point parce je compte qu'il est toujours près d'arriver.

Un nerf du côté de la tempe gauche me secoue tellement qu'il faut que je finisse.

LETTRE DCV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi, 1 juin 1771,
à 6 heures du matin.

Eh bien, chère grand'maman, voilà l'impie Achab détruit!... Vous aurez appris la nouvelle par M. de Salis. La joie est universelle; il n'y a que la bellissima[1] et son ami Redmond qui osent en être affligés; hors cela,

1. Madame de La Vallière.

Enfants, femmes, vieillards s'embrassent avec joie,
Bénissent le Seigneur et *celui qu'il envoie.*

Celui-là, tel qu'il sera, sera le bien-venu. L'on ne doute point que ce ne soit le chevalier de Muy. Quelqu'un qui, pour l'ordinaire, est bien instruit, assure que mardi dernier on a envoyé à Lille un courrier pour l'aller chercher. Le cher petit oncle ne tardera pas à prendre congé. Enfin on balaye la cour; et quand elle sera bien nettoyée, bien propre, on y replacera les meubles qui doivent l'orner. Je ne puis vous exprimer ma joie. Je reverrai donc ce petit appartement. Je vous entends dire tout bas : « La petite-fille se flatte. Ne lui ai-je pas dit mes intentions ? » Eh oui. Je m'en souviens bien; mais vous ferez mieux que vous ne dites! Laissez-moi l'espérer, je vous en conjure. Tout ce que je puis faire, c'est de vous laisser à Chanteloup jusqu'au mois de novembre. Si mes forces me le permettent, je n'attendrai pas jusque-là à vous revoir; mais je suis bien vieille, bien faible! Je n'ai pas encore osé entreprendre le voyage de Roissy.

Pour le grand-papa, je compte bien l'embrasser avant la fin de Compiègne. Enfin je ne cesse de faire les plus beaux châteaux, qui ne seront point en Espagne, je vous assure. Ces châteaux seront bien remplis. Après vous et le grand-papa, la dame de province aura le plus bel appartement, et puis mon grand abbé; et puis moi j'y aurai une petite cellule. La tête me tourne de joie. Mais il faut fermer ce billet pour l'envoyer chez madame de Tessé, qui part à huit heures.

LETTRE DCVI

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce dimanche, 5 juin 1771.

J'ai reçu hier matin un petit papier où était écrit : « Le duc d'Aiguillon est exilé à Veret, le chevalier de Muy est

nommé pour la guerre, M. Bertin a le portefeuille des affaires étrangères. » Je m'affligeais de n'avoir pas reçu plus tôt ces nouvelles, regrettant de ne les avoir pas mandées à la grand'-maman; mais je m'en suis réjouie depuis, car, excepté le portefeuille, le reste est faux[1]. Le chevalier de Muy n'est point encore ici; il y a bien des gens qui ne le désirent pas. M. de Nivernois n'aura point les affaires étrangères. Qui les aura? Je n'en sais rien. Le contrôleur restera encore quelque temps, et le chancelier aussi. On va s'occuper à traiter l'affaire du Parlement, à trouver le moyen de réparer le mal sans avoir l'air de se rétracter; mais cette matière est au-dessus de ma portée. J'imagine qu'on attend que cette besogne, bonne ou mauvaise, soit faite, pour rendre la liberté au grand-papa, et que ce sera pendant Compiègne.

Le roi reçoit aujourd'hui la députation des quatre corps. Il y aura douze députés du Parlement, six de l'Académie, MM. Gresset, d'Alembert, Foncemagne, Sainte-Palaie. Je ne me souviens pas des deux autres.

J'ai écrit à notre baron; il est à Mayence. Il voulait que je lui mandasse l'état présent et à venir pour se déterminer en conséquence. Je lui ai envoyé l'édit, et je lui ai conseillé de venir ici bâtir tous ses châteaux en Espagne, parce que je n'entendais rien à cette architecture.

On assure que M. de La Vrillière recevra son congé mardi ou mercredi, et que M. de Sartine le remplacera, ce qui est désiré généralement. Adieu, l'abbé.

1. Le duc d'Aiguillon avait envoyé sa démission. On fit à cette occasion ce mauvais jeu de mots : *Non utitur aculeo rex cui paremus.*

LETTRE DCVII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 5 juin 1774.

Je viens de mander à l'abbé, chère grand'maman, que je ne vous écrirais pas, et sur-le-champ je m'en suis repentie. J'ai senti un vrai besoin de vous dire des douceurs. Vous êtes une petite-grand'maman charmante! Quand je veux me tirer des vapeurs et de l'ennui, je pense à vous et je me dis : Peut-on se croire malheureuse quand on a une telle grand'maman! Je la reverrai sûrement; je me retrouverai dans ce petit appartement, elle m'appellera sa petite-fille, je l'embrasserai; je lui dirai tout ce qui me passera par la tête avec une entière confiance dans sa discrétion et son indulgence. Elle me dira quelquefois : Nous aurons ce soir le grand-papa; ce grand-papa arrivera et nous dirons : Nous voilà donc réunis;

> L'étranger est en fuite et le Juif est soumis;
> Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
> La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.

Ces vers sont d'*Athalie*, et cette tirade convient très-bien à la déroute des Aiguillonnistes. Je suis comme le peuple, je me livre à la joie sans raisonner.

Je vous renvoie la lettre de Voltaire dont vous ne vous souciez guère; il ne m'écrit point, je ne m'en soucie point davantage.

Les deux belles-sœurs sont à Marseille, elles suivent votre exemple. Faites mes remerciements, je vous prie, chère grand'maman, à madame de Grammont. Le petit comte sera bien surpris de recevoir des lettres par elle.

Vous serez bien aise de revoir M. de Boufflers.

Je vous quitte, chère grand'maman, pour lire et répondre à une lettre que je reçois d'Angleterre.

LETTRE DCVIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi, 10 juin 1774,
à 6 heures du matin.

Oh! il ne m'est pas possible d'attendre une occasion. Je ne puis remettre à demain, il faut que tout à l'heure je me jette à votre cou, que j'embrasse le grand-papa et que je sois une des premières à vous dire mille tendresses. L'abbé en aura sa part et les deux marquis et l'abbé Billiardy.

Ceci n'est point une lettre, vous en recevrez une incessamment qui sera bien longue.

LETTRE DCIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 12 juin 1774.

Ce n'est point encore aujourd'hui que vous recevrez la grande lettre que je vous ai annoncée. L'excessive joie[1] fait tout abréger et précipiter. D'ailleurs, chère grand'maman, je n'ai point encore de nouvelles du grand-papa; je passai hier à huit heures du soir à sa porte. Fribourg me dit qu'on ne l'attendait que ce matin. Je prévois que je ne le verrai point, à moins qu'en allant chez M. de Praslin et chez madame de Chau-

1. Le duc de Choiseul avait obtenu la permission de venir faire sa cour. « Il arriva à Paris dimanche, et fut fort bien reçu à la cour, où il fut le lundi à neuf heures du matin. Il dîna chez madame du Châtelet, soupa chez madame de Brionne, et repartit le mardi pour Chanteloup. Il n'a pas eu le temps de me voir; son projet est de ne revenir ici qu'au mois de décembre. » (Lettre à Walpole, 19 juin 1774.)

velin, il ne m'embrasse en passant. Je vous manderai demain ce qui en sera. Est-il bien sûr qu'il repartira lundi? L'inoculation du roi ne changera-t-elle point ses projets? C'est ce que nous verrons.

Vous devez aimer la reine à la folie. J'ai une impatience extrême qu'elle vous connaisse. Si j'en crois l'opinion que j'ai de son goût, vous lui plairez plus que personne, et tout ce que je désire, c'est que l'on vous préfère à tout.

LETTRE DCXI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi, 14 juin 1774.

Je ne l'ai point vu, chère grand'maman. Au lieu d'une minute qu'il aurait pu m'accorder, il m'a laissé l'espérance pendant sept à huit heures de le voir arriver. Cela vaut bien mieux, demandez-le à M. de Boufflers : il prétend qu'on ne peut donner une plus grande marque d'amitié et de confiance. Les raisons qu'il en apporte sont trop subtiles pour que je les puisse rendre. Je lui crois un grand talent pour les ambassades. Vous en conclurez qu'il m'a persuadée. Eh! pourrais-je ne pas l'être?

Vous serez bien contente des récits du voyage. Tout ce qu'on m'en a raconté me fait un plaisir extrême, mais j'ai un mortel chagrin de vos projets. Vous ne voulez, dit-on, revenir que le quinze de décembre. Quelle triste résolution! La reine est charmante. J'ai d'elle la meilleure opinion. Elle sera touchée de votre mérite; elle vous distinguera de tout ce qui l'environne. Vous jouirez de ce qui flatte le plus, c'est-à-dire de la préférence. Pourquoi négliger vos avantages? Jamais ils ne vous seront refusés par ceux qui ont véritablement du goût, de l'esprit et des sentiments. Je suis si pénétrée de ce que je vous dis que je ne puis vous parler d'autre chose. Je n'ai point

la présomption de mêler aux motifs que je viens de vous donner le bonheur que vous procurerez à votre petite-fille.

Je prie l'abbé d'appuyer mes sollicitations. Si le marquis veut s'y joindre, il nous fortifiera beaucoup.

LETTRE DCXI

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce dimanche, 19 juin 1774.

Il y a des chagrins qu'on ne peut dissimuler et qu'on ne peut souffrir sans se plaindre. Le silence de la grand'maman et le vôtre, mon abbé, m'est tout à fait insupportable. Je m'attendais que vous ou elle répondriez un mot à la lettre que j'écrivis mardi 14 à la grand'maman; si l'un et l'autre vous avez oublié quelle est ma sensibilité, vous avez grand tort. Il n'y a point d'idées sombres et noires qui ne me passent par la tête. D'abord je crains que vous ou elle ne soyez malades, et qu'on ne veuille pas m'inquiéter. Quand je chasse cette pensée, il m'en revient une qui ne m'est guère moins sensible : je m'imagine qu'on ne m'aime plus et qu'on ne veut pas me laisser l'espérance d'un bonheur à venir. Enfin, l'abbé, je suis fort triste. Si vous avez de l'amitié pour moi, faites cesser l'état où je suis, il est en vérité cent fois plus pénible que je ne le peux dire. Ne montrez point cette lettre, on se moquerait peut-être de moi.

M. l'évêque d'Arras arrive chez moi; il me charge de vous dire qu'il est bien fâché de ne s'être pas trouvé ici pour y voir M. de Choiseul; il vous prie de le lui dire.

LETTRE DCXII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi, 1er juillet 1774.

Pensez-vous à votre petite-fille? vous apercevez-vous qu'il y a longtemps qu'elle ne vous a écrit? en cherchez-vous la raison? Oui, je m'en flatte; eh bien, chère grand'maman, je vais vous la dire: vous aviez une liste prodigieuse de réponses à faire. Je n'ai point voulu me trouver pêle-mêle avec les devoirs, les égards, les considérations, etc. Je sais bien que votre cœur m'aurait donné toute préférence; plus j'en étais sûre, moins j'ai voulu en avoir cette preuve. Je sais, chère grand'maman, que le seul titre qui l'emporte auprès de vous, c'est l'attachement sincère, et que vous savez le démêler et lui donner toute préférence sur ceux qui ne sont pas sans alliage, et qu'un donné d'amour profonde, etc., etc... Enfin, vous m'entendez.

Le roi et nos princes sont quittes de leurs inoculations. Les Beauvau reviendront mardi ou mercredi. Le quartier est fini d'aujourd'hui; mais ils donneront quelques jours de plus. C'est bien fait, je crois qu'ils ne peuvent faire un meilleur usage de leur temps. On disait ces jours-ci que le départ de Compiègne serait le...; je n'en crois rien. Je croirais plutôt qu'on n'irait point. Savez-vous, ma grand'maman, que je m'imagine avoir un grand talent pour les almanachs? il me prend envie de me faire rivale de Mathieu Lænsberg. Je prédirais pour le mois de janvier des éclipses, des comètes, des phénomènes. Enfin, enfin, si je suis un prophète, je ne serai point un prophète de malheur.

Madame de Luxembourg a un rhume qui m'inquiète. Tronchin ne lui fait aucun remède qui la soulage. Elle ne sort pas depuis quatre ou cinq jours. Je ne sais si madame de Lauzun s'établira demain à Auteuil, chez la comtesse de Boufflers, où

elle doit être inoculée par Sutton. Je soupai hier à Auteuil chez cette comtesse; elle me dit qu'elle avait reçu de vous une lettre charmante. En pouvez-vous écrire d'autres, chère grand'-maman; y a-t-il quelqu'un qui vous soit comparable en rien? Non, non, il n'y en a point: je le dis, je le crois, je le professe; que le marquis et l'abbé m'en donnent le démenti!

A propos, chère grand'maman, ne souffrez pas que le marquis se refroidisse pour moi; il m'aimait assez joliment pendant son séjour à Paris: la superbe m'en était montée à la tête; s'aviserait-il aussi de rabattre ma vanité, et, qui pis est, d'être ingrat?

LETTRE DCXIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 6 juillet 1774.

Je consens, chère grand'maman, que vous preniez plus rarement la peine de m'écrire. Je sais que l'on n'a pas tous les jours quelque chose à dire. Mais ce ne peut point être la disette de compagnie qui vous serve d'excuse. La foule dont jusqu'ici vous avez été entourée en était une bien plus naturelle, et les lettres où vous me parlez de vous, m'intéressent bien plus que celles où vous me parleriez de votre compagnie.

Vous savez la mort de madame de Valentinois[1], et les principaux articles de son testament : le legs universel à la baronne de Fitz-James, sa maison de Passy à M. de Stainville, un diamant de vingt mille francs à madame de Cambis, qui assurément ne s'en doutait pas. Il y avait six ans qu'elle ne l'avait pas vue. Le testament était de 68.

1. La duchesse de Valentinois était la dernière Saint-Simon de la branche ducale. Le duc de Saint-Simon, l'auteur des Mémoires, avait vu mourir avant lui ses deux fils. La branche qui subsiste aujourd'hui de cette maison est la branche aînée, dont la branche ducale s'est séparée en 1400.

Il faut que je vous conte une petite histoire : on a reçu ces jours-ci, au nouveau Parlement, un nouveau conseiller. Le jour qu'il prit séance on jugeait un procès. L'usage est que le dernier reçu donne son avis le premier ; mais comme il n'en savait rien, il gardait le silence. Le premier-président lui dit : « Monsieur, qu'opinez-vous ? — Monsieur, répondit-il, je ne *copine* pas, je ne *copinerai* qu'après que tous ces messieurs auront *copiné!* » Si vous ne riez pas, c'est ma faute.

Madame de Luxembourg se porte beaucoup mieux, j'en suis beaucoup moins inquiète. Je soupai hier à Auteuil avec madame de Lauzun ; rien n'avait encore paru. MM. de Lauzun et de Gontaut y étaient. Je revins avec le premier, qui est de très-bonne compagnie. Il nous fit d'excellentes facéties. Je vous envoie une lettre de Voltaire. Je vous prie de me la renvoyer. Je n'y ai point fait encore de réponse. Vous me direz ce que vous voulez que je lui demande.

Le marquis me traite bien mal. Vous ne me dites pas le plus petit mot de sa part.

Je persiste dans mes prédictions. Vous avez tort d'y être incrédule, parce que vous ne voyez pas sur quoi elles sont fondées. Est-ce que les prophètes ont jamais su ce qu'ils disaient ?...

Voilà une épitaphe que vous ne savez peut-être pas :

Ci-gît Louis XV, pauvre roi !
On dit qu'il était bon... A quoi [1] ?

1. On fit encore celle-ci :

Ci-gît Louis le quinzième,
Du nom de bien-aimé, deuxième.
Dieu nous préserve du troisième !

LETTRE DCXIV

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 8 juillet 1771.

Je suis inquiète de votre santé, mon cher abbé : la grand'-maman n'en est pas contente. Je suis bien fâchée d'être si vieille, j'irais vous soigner; mais, présentement, à quoi pourrais-je vous être utile? Vous n'avez que de la langueur et je vous apporterais de l'ennui. Vous allez avoir le président de Cotte; vous l'aimez et il vous aime. C'est ce qu'on peut trouver de mieux. Tout le reste est spectacle, comédie, et n'intéresse que pour le moment.

Le petit comte de Broglie arriva hier; il soupa chez moi. Il est, comme vous croyez bien, fort content d'être ici: mais je lui trouvai le sérieux d'un enfant qui vient d'être corrigé. Je crois que cette dernière leçon le corrigera en effet. Il ne faut pas se laisser voir ambitieux, qu'on ne soit bien près d'arriver. Si l'on s'égare en chemin, on n'est plus alors qu'intrigant[1].

Que j'aurais de choses à vous dire si je vous voyais! J'espérais que vous feriez un petit voyage au mois d'août. La grand'maman ne le veut pas, et j'aime tant cette grand'maman, que quand j'aurais le pouvoir de vous faire venir je ne le voudrais pas.

Garderez-vous longtemps le marquis? Jamais il ne vous a été plus nécessaire. Pour moi, l'abbé, je ne connais de bonheur et de plaisir que la société, celle des gens qui nous aiment, celle des gens d'esprit ou de bon sens. Voilà ce qu'il faudrait toujours avoir, et qui malheureusement est bien rare :

1. On ignorait encore alors que le comte de Broglie était le chef de ce ministère secret que Louis XV avait organisé pour épier et au besoin contre-carrer ses agents officiels.

mais, à son défaut, celle des bonnes gens qui ont un peu d'âme et de gaieté. Et puis je dirai encore, comme madame de Sévigné : on tire parti des ennuyeux ; ils donnent du plaisir en partant ! Je crois que la grand'maman en conviendra.

Que dites-vous de la lettre de Voltaire? Il me semble qu'elle est bien. Il a toujours haï le Parlement et toujours respecté et aimé M. de Choiseul!...

Avez-vous des nouvelles de la petite sainte ? Je n'en ai point encore reçu.

Mon ami Pont-de-Veyle est guéri ; il m'a causé bien de l'inquiétude.

L'inoculation de madame de Lauzun n'avait point encore hier produit d'effet. La maréchale est mieux, mais pas assez bien pour s'établir à Auteuil. Elle lui rend des visites tous les jours. Savez-vous, l'abbé, que s'il arrivait malheur à cette maréchale, c'en serait un très-grand pour moi, et qu'elle est peut-être de mes connaissances celle qui m'aime le mieux? C'est du moins celle dont je reçois le plus de marques d'attention. Et n'est-ce pas ce qui prouve l'amitié ?

Que dites-vous du testament de madame de Valentinois et du présent qu'elle fait à M. de Stainville ? J'en suis fort aise, ainsi que de ce qu'elle laisse à madame de Cambis, qui, depuis six ans, ne l'avait pas vue. Ce testament était de 68.

Si vous êtes curieux des vers dont Voltaire me parle dans sa lettre, je vous les enverrai.

Adieu, l'abbé. Ne vous gênez point pour m'écrire ; mais je voudrais que ce fût un amusement pour vous, parce que vos lettres sont un grand plaisir pour moi.

LETTRE DCXV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 17 juillet 1774.

Je suis presque aussi fâchée que vous, chère grand'maman, du départ du marquis. Comment a-t-il eu le courage de vous quitter dans le moment où il vous était le plus nécessaire? Il aurait dû vous donner deux mois de plus et remettre son départ au retour de madame de Grammont. Je désapprouve infiniment sa conduite, et je plains celle que l'abbé sera forcé d'avoir si M. de Choiseul va à Baréges le mois prochain; serait-il impossible que pendant son absence vous fissiez un petit voyage à Paris? Vous feriez un grand bien à plus d'une personne; l'abbé donnerait à sa santé tous les soins qu'elle exige; au lieu que, s'il vient à Paris sans vous, l'impatience qu'il aura de vous aller retrouver, l'ennui qu'il aura d'être séparé de vous, l'empêcheront de profiter des consultations et des remèdes. Je n'ose mettre à côté d'une si puissante raison, d'un si vif intérêt, le bonheur que vous procureriez à votre petite-fille.

Je comprends, chère grand'maman, tout ce qui vous fera trouver ce projet ridicule, et je ne me flatte pas de vous le persuader. D'ailleurs je prévois, aussi bien que vous pouvez prévoir, beaucoup d'ennuis pour vous dans son exécution. Que feriez-vous, qui verriez-vous à Paris qui vous intéressât? Ah! je ne compte pas aussi que vous fassiez nulle attention à ma proposition, elle vous paraîtra un radotage; elle l'est en effet. Si j'avais vingt ans de moins, j'agirais, je ne consulterais pas; je suis ravie du succès de *qu'opine* et de *à quoi?* on n'a pas tous les jours d'aussi jolies choses à écrire.

L'inoculation de madame de Lauzun va à merveille; elle a un nombre raisonnable de boutons. J'ai très-bonne opinion des

Sutton. Les médecins perdront leur temps à les vouloir faire passer pour des charlatans; ce sont eux qui le sont.

La maréchale se porte de mieux en mieux, mais elle n'est point entièrement guérie.

Madame de Beauvau est depuis samedi à Marly, elle y sera jusqu'à jeudi au soir qu'elle viendra souper chez moi. On dit qu'elle plaît infiniment à la reine :

Ses yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire?

d'où ce vers est-il? De *Nicomède*, je crois [1].

J'ai reçu une lettre de madame la duchesse de Grammont, la plus polie, la plus obligeante et la plus charmante. Elle me parle des vingt-quatre heures passées à Paris avec toute la grâce et toute la bonté possible. Il n'est pas nécessaire de beaucoup d'éloquence pour me persuader qu'il me siérait mal de bouder et de me plaindre; mais, chère grand'maman, vous savez ce que c'est que d'être sensible, et si le cœur et l'amour-propre se satisfont par des paroles qui ne sont suivies d'aucun effet.

Que je serai aise, chère grand'maman, quand je vous reverrai! Voilà ce qui m'occupe [2].

Je reçois dans ce moment une lettre de la petite sainte, du 9. Dans le moment qu'elle m'écrit elle est contente de sa santé; mais, chère grand'maman, j'entends dire qu'il serait absolument nécessaire pour sa guérison qu'elle ne revînt point à Paris cet hiver. Je prévois bien que c'est un conseil qu'elle ne suivra pas. On m'a chargé de lui offrir, en cas qu'elle prît le parti de rester, une maison à Pau. Elle prendrait un parti

1. D'*Andromaque*.

2. Elle écrit le même jour à M. Walpole : « ... Après Noël, la grand'maman sera ici. Cette idée me cause une petite émotion; je crois que j'aurai du plaisir à la revoir. Je boude toujours son mari, contre lequel je ne suis nullement fâchée; je ne l'aime pas assez pour cela, mais pour soutenir une certaine dignité, et malheureusement c'est à quoi je ne m'entends guère. »

bien sage si elle l'acceptait. Je juge qu'elle n'en fera rien et qu'elle ne préférera pas une espérance incertaine, jointe à beaucoup d'ennui, à la certitude et au plaisir véritable de passer l'hiver avec vous.

Voyez, chère grand'maman, si vous voulez lui faire la proposition de passer l'hiver à Pau. La maison qu'on lui prêterai est à M. de Peyre.

LETTRE DCXVI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, le 26 juillet 1774.

Je voudrais savoir, chère grand'maman, exactement ce que vous pensez pour moi : si, en laissant de côté tout compliment, toute politesse, toute reconnaissance en tant que devoirs, en tant que vertu, vous sentez que vous aimez votre petite-fille? Cette question vous paraîtra ridicule, et si le grand-papa (car il faut bien se réconcilier) en a connaissance, il dira : « Oh! la sotte créature! on voit bien quelle école elle fréquente!... » Il est vrai que je vois parfois de grandes métaphysiciennes, mais ce ne sont point elles qui dirigent mes sentiments, je vous prie de le croire. Tout ce que j'acquiers en leur société, c'est beaucoup de mépris de moi-même par la distance infinie que je trouve d'elles à moi. Ce sera matière à nos conversations.

La reine vint samedi tout à côté de Saint-Joseph, chez les Caraman, pour voir leur jardin[1]. Elle avait avec elle Madame, mesdames de Durfort et de Pons. Les princesses Clotilde, Élisabeth, et Mademoiselle, l'accompagnèrent avec mesdames de Marsan, de Bourdeilles et de Bonac. Madame de Beauvau, qui lui avait inspiré cette curiosité, l'attendit dans la maison, avec

1. Aujourd'hui l'hôtel de La Rochefoucauld d'Estissac, rue Saint-Dominique. Il était encore, il y a peu d'années, occupé par les Caraman.

son mari, pour la recevoir. M. de Caraman, étant averti dès le matin, vint tout préparer; et comme madame de Beauvau avait mandé que la reine ne voulait voir personne, madame de Caraman n'osait pas se rendre chez elle. Madame de La Vallière jugea qu'elle devait y venir et lui envoya un exprès pour l'y déterminer. Elle y arriva un quart d'heure avant la reine, qui la traita à merveille, ainsi que trois de ses filles, dont la plus jeune, qui n'a que dix ans, était habillée en petite paysanne, comme fille du jardinier, et présenta des bouquets. La reine combla le père, la mère et les enfants de toutes les marques de bonté et de toutes les grâces imaginables. Elle y resta une heure et demie, y fit la collation, et charma tout le monde. Voilà des petits faits que vous ne pouvez savoir que par moi, et qu'il n'y a peut-être que moi assez puérile pour vous les raconter. Mais c'est causer avec vous; c'est le meilleur emploi que je puisse faire de mon temps, et je ne m'aperçois pas que je vous fais perdre le vôtre.

Dites, je vous prie, au grand-papa que j'oublie ses torts; qu'il ne s'en souvienne plus lui-même, et qu'il se croie incapable d'en avoir jamais eu. Ce sera une sûreté pour l'avenir.

LETTRE DCXVII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi, 3 août 1771.

Je connais votre bon cœur; je juge de l'état où vous êtes. L'abbé part ce soir. Ses affaires et sa santé auraient exigé un plus long séjour. Si vous persistez à ne vouloir revenir qu'à la fin de décembre, renvoyez-le-nous ici quand vous serez plus tranquille et que vous aurez compagnie. Je laissai hier au soir mesdames de Boufflers et de Boisgelin, avec leur prince, dans la résolution de partir aujourd'hui si la poste ne leur apportait

pas de meilleures nouvelles[1]. Madame de Beauvau partira demain. Tout cela sont vos proches parents et vos plus chers amis. Eh bien! votre enfant adoptif vous ferait plus de plaisir, j'en suis sûre.

L'abbé vous dira toutes les nouvelles, toutes les conjectures, toutes les spéculations. J'en suis peu occupée; mais je le suis beaucoup de la perte que je vais faire d'un ami de cinquante et tant d'années. Il n'y a plus rien à en espérer. Vous comprenez bien que c'est un grand malheur pour moi. Je me rappelle toutes les personnes qui composaient autrefois ma société journalière. De quatorze que nous étions, il n'en reste plus que deux en vie, dont l'une est madame de Rochefort et l'autre moi. Voilà à quelle condition on parvient à la vieillesse. Il faut bien, malgré qu'on en ait, faire de nouvelles connaissances, si l'on ne veut pas rester seule. L'abbé vous dira que j'en ai fait plusieurs, mais aucune qui n'ait de vous l'opinion qu'on doit en avoir, et à qui il ne manque pour vous être attachée que le bonheur de vous connaître. Mes liaisons avec elles, quand vous serez ici, éprouveront un grand relâchement, car certainement je quitterai tout pour vous. Demandez à l'abbé quels sont mes sentiments. Je le prie de m'écrire le plus souvent qu'il pourra. Trois ou quatre lignes suffiront. Je désire d'être informée de votre santé, de vos occupations, de vos amusements, enfin d'être le moins séparée de vous qu'il peut être possible.

N'aurez-vous pas madame de Grammont la semaine prochaine ?

1. Le marquis de Boufflers, fils aîné de la marquise de Boufflers, frère du chevalier et de madame de Boisgelin, était tombé gravement malade à Chanteloup.

LETTRE DCXVIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce jeudi, 4 août 1774.

Je vous envoie, chère grand'maman, une lettre du baron [1] que je reçus hier en même temps que la vôtre. Je ne conçois pas quel est le malheur dont il me parle. Mandez-moi ce que vous, le grand-papa et l'abbé en pensez. Moi, j'imagine qu'il y a du roi de Prusse dans ce mystère. Je viens de lui répondre et je le presse de s'expliquer plus clairement. Dès que j'aurai reçu sa réponse, je vous l'enverrai. Renvoyez-moi sa lettre sur-le-champ, je vous supplie.

On ne parle ici que d'*Orphée*, il est encore plus mauvais qu'*Iphigénie*. Le goût est perdu [2], chère grand'maman, mais il en subsistera tant que je vivrai, parce que je vous préférerai toujours à toutes choses au monde.

LETTRE DCXIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 20 août 1774.

Je revins hier de Roissy, où j'avais été passer quatre ou cinq jours. La vie qu'on y mène est fort douce. Les maîtres de la maison et toute leur famille donnent l'idée du vrai bonheur, c'est-à-dire de celui que l'opulence, l'ordre, l'union, le bon sens, la raison, joints à la gaieté, peuvent procurer. Cependant je suis fort aise de me retrouver chez moi. C'est le lieu où les lettres arrivent; elles adoucissent le chagrin de l'absence, qui

1. De Gleichen.
2. Son jugement, en général si sûr, se trouve ici en défaut.

devient plus insupportable par le retardement des nouvelles, qui est inévitable quand on est hors de chez soi.

Cependant, chère grand'maman, j'ai reçu une de vos lettres à Roissy et les deux de l'abbé. Je suis revenue avec empressement pour y répondre. Votre rhume m'inquiète. L'abbé ne vous quittera pas s'il y a le plus petit sujet de l'être, et c'est ce qui redouble l'impatience que j'ai de le voir arriver; combien je lui parlerai de vous! que de questions je lui ferai! que de pots-pourris, que de radotages, de rabâchages je lui prépare! J'aurai bien soin de lui; je sais ce que c'est que des vapeurs. Elles ne sont peut-être pas toutes du même genre, mais si elles étaient semblables aux miennes, je pourrais lui être utile, l'amitié étant le spécifique de ce vilain mal; du moins je l'ai éprouvé. Sans doute, chère grand'maman, s'il suffisait, il n'aurait pas eu besoin de venir; mais le proverbe qui dit que bon droit a besoin d'aide, l'a déterminé à venir chercher les médecins. Quels sont ceux qu'il compte voir? La foi est de toutes les vertus celle qui me manque le plus. Tous les médecins ne me paraissent que des charlatans, et il n'y en a aucun à qui je donne la préférence.

Si l'abbé, étant ici, trouve toujours de la difficulté à écrire, Wiart sera son secrétaire et nous vous écrirons en commun. Il m'encourage à vous mander tous les riens que je n'ose hasarder quand je dicte toute seule. Enfin, chère grand'maman, soyez persuadée que, dans tout ce que je fais et ce que je ne fais pas, je vous ai toujours pour objet. Voilà une visite qui m'arrive, je finis cette lettre qui n'aurait peut-être pas eu de fin si elle n'avait été interrompue.

LETTRE DCXX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi matin, 26 août 1774.

Eh bien, chère grand'maman, que dites-vous de toutes les nouvelles [1] que l'abbé vous écrivit hier matin? Je voulus lui en laisser tout l'honneur, et je me réservais de vous donner le plaisir de vous apprendre de ses nouvelles à lui. Je ne suis pas mécontente de sa santé. Ah! ce n'est pas des vapeurs qu'il a : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui maux de nerfs, et que moi je qualifiais de mauvaise digestion. On ne l'a trouvé ni changé ni maigri; il est de très-bonne humeur, et tout semblait avoir été arrangé pour lui faire une charmante réception ; il débarqua chez moi jeudi à six heures, entra dans ma chambre sans se faire annoncer. « Je viens, dit-il, en contrefaisant sa voix, de la part de madame la maréchale. — De laquelle? — Ah! je ne sais pas son nom, je ne suis entré chez elle que ce matin. — En qualité de quoi? de valet de chambre ou de laquais? — Non, d'aumônier. » Un petit éclat de rire qu'il fit, me fit crier : « Ah! c'est l'abbé! Eh, bonjour, l'abbé; comment se porte la grand'maman? Que dit-elle, que fait'elle? » Cent questions se succédèrent rapidement. Les visites arrivèrent. L'un disait une nouvelle, un autre la démentait; enfin, l'abbé me quitta avant que nous fussions encore sûrs de rien. Je lui promis de l'informer de ce que j'apprendrais pour qu'il pût vous l'écrire le lendemain; ce que j'ai exécuté fidèlement. Voilà une aurore qui promet, dit-on, de beaux jours. Je ne vois pas quel soleil elle annonce, mais c'est que je suis aveugle et pas toujours prophète. Vous pouvez compter que vous aurez madame

1. Le renvoi du chancelier Maupeou et de l'abbé Terray. « Le public, dit madame du Deffand à Walpole, fait paraître à cette occasion une joie immodérée. »

de Beauvau de dimanche ou de lundi en huit, M. de Beauvau sept ou huit jours après, madame de Luxembourg le 2 ou le 3 de novembre; elle en a donné sa parole d'honneur à votre époux. Savez-vous que le bruit a couru que vous vouliez rester encore cet hiver à Chanteloup? Ce fut une des premières questions que je fis à l'abbé. Ah! je vois par ce qu'il m'a dit qu'il n'y aura point de petit appartement, de petit comité. La superbe vous a monté à la tête. L'exil vous a affolée du grand monde. Que sais-je si vous ne deviendrez pas une marâtre, si vous ne renierez pas votre petite-fille, si vous ne suivrez pas les mauvais exemples? Oh! non, en vérité, je ne le crois pas.

LETTRE DCXXI

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

1er septembre 1774.

La grand'maman ne se trouve pas si bien qu'à l'ordinaire, elle a depuis quelques jours de la fluxion dans la tête, qui la laisse tranquille pendant la journée, mais qui la nuit tombe sur la gorge et la fait tousser; à cela se joint de la colique et puis du dégoût; cependant elle sort et suit sa vie accoutumée, et on ne dirait pas, à la voir, qu'elle fût incommodée, elle ne l'est que pour avoir été trop tard à la promenade : c'est ce qui arrive ici tous les jours. Je ne cesse d'en avertir, mais je suis comme Cassandre qui prêchait dans le désert. Dans le désert? on ne l'a jamais dit de Cassandre, l'expression est neuve; c'est sans doute un trait de génie qui m'est échappé.

Nous n'avons pas été à la chasse, il pleuvait, il faisait du vent, et puis c'était l'anniversaire de la mort de Louis XIV.

Nous attendons tous les jours le discours de M. de La Harpe. Celui de M. l'abbé d'Espagnac est arrivé ce soir, je l'ai ouvert et j'ai trouvé des *expéditions habiles*. On dit une campagne savante, un livre savant, mais on ne dit pas une

campagne habile, un livre habile, parce qu'habile ne se dit que des personnes.

Lundi 2.

La grand'maman est dans le même état, ce qui ne l'a pas empêchée de venir à la Bourdaisière, où nous avons été tirer.

Le courrier arrive, pas de discours de M. de La Harpe, mais une lettre de vous à la grand'maman qui a fait notre bonheur.

Dimanche 3.

Une uniformité continuelle sans ennui est plus agréable à éprouver qu'à décrire. Nos occupations ou plutôt nos loisirs ne diffèrent chaque jour que par des nuances imperceptibles. C'est une vie végétative. Le bonheur consiste moins dans la jouissance des plaisirs que dans l'absence de tout chagrin. Par exemple, nous n'avons eu qu'un plaisir bien vif, celui d'entendre la messe, et cependant nous avons traversé très-heureusement notre journée, quoique le discours de M. de la Harpe ne soit pas arrivé.

Lundi 4.

Hier au soir j'étais chez la grand'maman, le grand-papa y vint, il y fut question de la petite-fille, il demanda pourquoi elle ne viendrait pas à Chanteloup avec son ami ; ajoutant qu'il aurait été très-aise et très-flatté de les posséder l'un et l'autre, qu'il n'y avait personne ici, qu'ils seraient en toute liberté. La grand'maman répondit qu'elle vous en avait écrit, et que vous ne lui aviez donné que de mauvaises raisons. Tout ce qui fut dit à cette occasion était plein de sentiment et d'intérêt.

Mes nerfs sont toujours dans le même état; et pour comble de malheur, j'ai reçu ce matin la visite de M. de la Chaise; c'est un gentilhomme de Poitou, commissaire des guerres; ce ne sont pas là tous ses titres : c'est l'ennuyeux le plus parfait qui existe, il me parla tout hier de son fils qui est au collége de Vendôme, qui a quinze ans, qui a remporté le prix de la prose,

celui des vers, celui de l'amplification, etc.; qui viendra ou ne viendra pas passer la vacance avec lui; qui est maintenant dans un régiment provincial; qui... qui... qui... Ce matin, étant encore dans mon lit, voilà encore M. de la Chaise, et le voilà à me parler de son fils, à tirer de sa poche un gros paquet de chiffons étiquetés et marqués par ordre chronologique : vers composés à l'âge de treize ans et demi; prose à quatorze ans trois mois; conte à quinze ans trois jours; il me lit tout cela; il hésite, il ânonne, parce que tout cela est barbouillé, raturé. Si j'approuve, il rougit de modestie ; si je ne dis rien, il a peur que son fils ne perde son temps et me demande mon avis; par malheur il a oublié chez lui les meilleurs morceaux, mais il me les apportera; il fera mieux, il m'apportera son fils; je lui ferai expliquer Horace, Tite-Live, Tacite. Son régent convient qu'il ne rend pas si bien ces auteurs que son fils. J'étouffais, à la fin il est sorti, il m'a poursuivi toute la journée; je l'ai évité, mon parti était pris. Si nous avions été à la chasse à tir, je lui aurais tiré un coup de fusil à la bouche pour lui couper la langue. Nous avons été chasser le daim et nous n'avons rien vu.

J'ai reçu ce soir votre lettre. Je vous prie instamment de remercier infiniment M. Walpole de son souvenir, dites-lui bien tous les regrets que j'ai de n'être pas à portée de lui faire ma cour, et tout ce que je souffre d'en être privé.

J'ignore quand madame la duchesse de Grammont viendra à Chanteloup, mais je serai ravi quand elle sera ici; je le suis d'apprendre qu'elle est contente de son voyage. On avait dit que M. d'Arras viendrait voir le grand-papa et la grand'maman, est-ce qu'il ne vous en a pas parlé ?

Je vous dirai ce que je pense des *Éloges* quand je les aurai lus; mais celui de M. de La Harpe n'est pas arrivé; vous m'accusez de politique à l'égard des gens de lettres, je crois n'être que prudent; leur vanité en général est si combustible et si sensitive !

Vous dèvriez faire une chose, ce serait d'engager les amis du grand-papa et de la grand'maman à leur envoyer chacun un exemplaire du discours de M. de La Harpe, à commencer par vous; je crois que la plaisanterie réussirait.

Ce mardi 5.

M. de la Balue part aujourd'hui, je lui remettrai cette gazette prétendue. La grand'maman a passé une bonne nuit et est beaucoup mieux.

LETTRE DCXXII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi, 4 septembre 1774,
à 6 heures du matin.

Je reçus hier après midi, chère grand'maman, votre lettre de vendredi à l'abbé. Le bulletin qui y était joint est affreux [1]. Madame de Boufflers étant partie, je n'en ai point fait usage auprès de Bouvard. L'abbé vous aura dit que, sur ce que je lui avais dit de la maladie, il l'avait jugée bien grave. Les conseils qu'on pourrait lui demander ne serviraient à rien, chaque moment change les circonstances. Je crains de ne plus recevoir de nouvelles. Si je n'en ai que par l'abbé, je n'en dois attendre que jeudi, et elles seront du quinze de la maladie. Votre situation me fait une peine horrible, et s'il s'y joint de l'inquiétude pour M. de Choiseul, que deviendrez-vous? Je suis tellement occupée de cette pensée qu'elle fait diversion au chagrin que j'ai de la perte de Pont-de-Veyle. Il mourut avant-hier entre onze heures et minuit. Je l'avais quitté à huit heures. Je n'en espérais plus rien, mais je ne croyais pas sa fin si prochaine. C'était une connaissance de cinquante-cinq ans, et depuis plu-

1. Le marquis de Boufflers mourut le 5 et le duc de Choiseul lui-même était tombé malade.

sieurs années il était devenu mon ami intime [1]. Votre situation présente me détourne d'entrer dans aucun détail. Je ne puis penser à autre chose. Que l'abbé vous dise si je vous aime, et si rien peut entrer en comparaison avec vous. Ah! je dois compter du moins sur votre reconnaissance! Prouvez-la-moi en me faisant donner tous les jours de vos nouvelles. Heureusement l'abbé est avec vous. Rien ne lui échappera de votre état, il ne négligera rien de ce qu'il devra faire. C'est un ami, que celui-là! il vous était réservé d'en avoir un aussi parfait; vous seule en étiez digne. Je le prie d'être exact à la promesse qu'il m'a faite de m'écrire tous les jours.

Voulez-vous bien dire à M. de Choiseul l'inquiétude que m'a causée son indisposition? Voulez-vous bien aussi faire mes compliments à mesdames de Boufflers, de Beauvau, de Boisgelin et au prince de Beauffremont?

LETTRE DCXXIII

DE MADAME DU DEFFAND A M. CRAUFURT

Ce 15 septembre 1774.

Vous mériteriez sans doute d'être accablé de reproches. Manquer à toutes vos promesses, être trois ou quatre mois sans répondre aux lettres qu'on vous écrit, ce sont des iniquités que vous avalez comme l'eau et dont vous ne vous corrigerez

1. Lorsqu'il mourut, raconte La Harpe dans sa correspondance, madame du « Deffand vint souper en grande compagnie chez madame de Marchais où j'étais, « et on lui parla de la perte qu'elle venait de faire. — Hélas! il est mort ce soir à « six heures; sans cela vous ne me verriez pas ici. Ce furent ses propres paroles; « et elle soupa comme à son ordinaire, c'est-à-dire fort bien; car elle était très-« gourmande. »

Il est permis de révoquer en doute l'exactitude de cette anecdote. Pont-de-Veyle mourut entre onze heures et minuit. Madame du Deffand précise l'heure. Elle l'avait quitté à huit heures. Elle le dit à madame de Choiseul; elle le redit à M. Walpole. Comment aurait-elle dit chez madame de Marchais qu'il était mort à six heures?

jamais, parce qu'on ne vous en aime pas moins; votre esprit prend si bien tous les tons qu'on imagine que c'est votre cœur qui parle quand vous daignez prendre la peine d'écrire. Votre dernière lettre a étouffé tous mes ressentiments et je suis prête à vous dire que je vous aime plus que jamais; mais je ne veux pas me le permettre; je suis honteuse d'être si souvent dupe; je veux conformer ma conduite et régler mes sentiments sur les procédés qu'on a avec moi; ainsi comptez que je serai pour vous comme vous voudrez que je sois.

Vous me demandez comment je suis avec M. Walpole; je vous réponds: comme il le désire; j'observe avec lui ce que j'observerai avec vous.

Madame de Roncherolles est en Bourgogne depuis six semaines avec M. son frère; elle y restera encore un mois. M. Francis, qui depuis près de trois mois était dans sa terre, est arrivé depuis quelques jours et s'en retournera incessamment. Presque tous mes amis sont absents; ils sont éparpillés dans diverses campagnes.

Vous me demandez comment je trouve milord[1] Mansfield. Milord Stormont me l'amena il y a quinze jours, je ne les ai point vus depuis ni l'un ni l'autre. Le temps de mes succès auprès des Anglais et des Écossais est bien passé. Vous serez à la vieille mode si vous conservez quelque considération pour moi. Je ne puis porter aucun jugement sur ce milord Mansfield. Cependant deux ou trois rires qu'il fit fort à propos m'avaient donné bonne opinion de son esprit; mais le peu de cas qu'il fait de moi a diminué mon estime. Cet aveu vous paraîtra singulier et d'une vanité excessive; mais les sociétés qu'il me préfère vous feraient convenir que je n'ai pas tort. Si vous aviez été ici, mon cher petit Craufurt, vous vous seriez amusé de tous les événe-

1. Nous avons laissé partout ces mots *milord* et *milady*, tels que les dictait madame du Deffand qui n'avait jamais été en Angleterre et ne savait pas l'anglais. Tout le monde sait aujourd'hui qu'on dit *lord* et *lady*, en parlant de ceux qui ont droit à ce titre.

ments qui sont arrivés; ils ont produit beaucoup de chansons et de petits vers, c'est ce qui m'a le plus intéressée; car pour la chose publique, je ne m'en soucie guère; j'ai si peu de temps à y faire nombre que je n'y prends nulle part.

Nous avons eu ici les Fitz-Roy; nous aurons le mois prochain M. Conway et milady Aylesbury. Pour M. Walpole, je suis persuadée que je ne le reverrai jamais; ne me laissez point prendre la même idée de vous; ayez de meilleures intentions et parlez-m'en quelquefois.

Faites mes compliments à M. Hume: je vous les fais à tous deux du temps que vous allez passer ensemble.

LETTRE DCXXIV

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce dimanche, 18 septembre 1774.

Vous êtes un ami comme il n'y en a point. Je suis touchée jusqu'au vif de ce que vous faites pour moi. Je partage ma reconnaissance entre vous et la grand'maman; si elle m'aimait moins, vos attentions ne seraient pas aussi extrêmes. Au milieu de vos alarmes, vous vous occupez de mon inquiétude; vous suppléez autant qu'il est en votre pouvoir à la satisfaction dont je suis privée, de rendre des soins et des services au grand-papa et à la grand'maman; enfin, enfin vous me faites croire à l'amitié.

J'eus hier des nouvelles trois fois dans la journée, à trois heures après midi, à sept heures du soir et à une heure après minuit, par la poste, par le courrier de M. de Gontaut et par celui de M. La Borde, chez qui je m'arrêtai en revenant de Saint-Ouen. Je crois pouvoir me livrer à la joie; la maladie est finie, mon cher abbé. Il ne s'agit plus que de le déterminer à venir ici et ne pas persister à rester dans un lieu éloigné de secours et où il serait très-dangereux de courir le risque d'une

rechute. Je joindrais mes instances à celles de tout le monde si elles pouvaient être de quelque poids. Il n'y a petit ni grand ici qui ne prenne un intérêt très-vif à la vie du grand-papa, et qui ne dise qu'il faut qu'il revienne. J'écrirais quatre pages, je ne dirais pas autre chose.

Quel moment ce sera pour moi d'embrasser la grand'-maman!

Adieu, l'abbé, je vais aujourd'hui à Roissy. J'en reviendrai après souper. Je trouverai chez moi toutes les nouvelles que les courriers auront apportées. Je prends mes mesures pour cela, et je ne partirai d'ici qu'après l'arrivée du facteur.

Parlez de moi, je vous prie, à madame la duchesse de Grammont, ne lui laissez point ignorer combien je partage sa situation.

LETTRE DCXXV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, le 20 septembre 1774.

C'est trop de m'avoir écrit un petit billet; il ne faut point, chère grand'maman, que vous vous donniez la moindre fatigue. Vous voilà tranquille, il faut végéter, écarter le souvenir du passé, jouir du présent sans vous occuper de l'avenir, être comme mon petit Tonton, avec qui j'aurai un grand plaisir de vous faire faire connaissance.

Vous m'avez bien inquiétée. J'ai bien de l'obligation à l'abbé de tous les soins qu'il a eus de moi. Ce pauvre abbé! il n'y a point de meilleur cœur. Oh! ma grand'maman, il méritait de vous rencontrer, vous seule êtes digne de sa façon d'aimer.

LETTRE DCXXVI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 25 septembre 1774.

Voilà une lettre, chère grand'maman, qui vous apprendra des nouvelles intéressantes. M. de Saint-Omer me l'apporta hier et me recommanda d'ajouter, en vous l'envoyant, que les deux nominations avaient été faites et déclarées dans la matinée, et que le plus grand motif d'acceptation pour la seconde place était de devenir votre prélat[1]; mais je m'en rapporte à la lettre pour vous expliquer ce qu'il pense. Je suis prête à me rendre sa caution, et je me la ferai volontiers de tous ceux qui prétendent vous aimer positivement, parce que je sais que qui répond paye. Je vous félicite de la parfaite guérison[2]. J'ai partagé vos peines, vous n'en doutez pas; jugez si je partage votre joie; mais mettez-y le comble en venant nous retrouver. Je ne puis penser au moment où je pourrai vous embrasser sans que je ne sois hors de moi.

Je ne sais de quelle manière pouvoir marquer ma reconnaissance à notre grand abbé. Je crois que la meilleure est de donner relâche à mes éternelles écritures qui, à toutes sortes d'égard, sont bien différentes des siennes. Il me parle de vous et de tout ce qui m'intéresse, et moi je ne lui parle que de moi.

Vous voilà seule; vous n'avez plus qu'un évêque et deux abbés. Ramenez-les incessamment. Je ne sais d'où vient, mais j'ai pris quelques espérances.

1. M. de Conzié, évêque de Saint-Omer, frère de l'évêque d'Arras, passait à l'archevêché de Tours. Le duc de Lévis le représente comme un prélat tout rond au moral comme au physique, bon, simple et affable, qui n'avait ni les défauts de son frère, ni ses qualités.

2. Du duc de Choiseul.

LETTRE DCXXVII

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce lundi, 3 octobre 1774.

L'abbé, vous m'affligez beaucoup; si je suivais mes premiers mouvements, je partirais pour aller trouver cette grand'-maman. Je crains qu'elle ne puisse résister à des secousses si suivies et si redoublées. Il est donc écrit que nul ne sera heureux. Qui est-ce qui mérite plus de l'être que le grand-papa et elle? Ils ont tous les bonheurs qu'il dépendait d'eux de se procurer; mais ils éprouvent tous les malheurs dont la raison, l'esprit, les vertus ne peuvent les défendre. Que ne suis-je auprès d'eux! que ne puis-je partager avec vous les soins que vous leur rendez! C'est un déchirement cruel que d'être séparée de ce qu'on aime, surtout dans de pareilles circonstances. Je n'ai pas douté un moment que Poissonnier ne partît à la première semonce. Je connais son cœur et son attachement.

Mais, l'abbé, pourquoi le grand-papa et la grand'maman s'obstinent-ils à ne point revenir? Est-il aucune considération qui doive l'emporter sur les soins de sa conservation et de celle des gens qui vous intéressent? Je sais bien qu'il n'est pas démontré que le retour ici mette à l'abri de tous les inconvénients; mais au moins on serait plus à portée d'y remédier. Et qu'importent des interprétations, des discours, etc., etc.? La propre conscience doit mettre au-dessus de tout. Voilà quelles sont mes réflexions et celles, je puis dire, de tous les gens sensés. Je prie le grand-papa et la grand'maman de les prendre en bonne part. Je ferais la même prière à madame la duchesse de Grammont; mais je crois qu'elle ne veut plus entendre parler de moi. Je suis fort aise du meilleur état de M. de Rhodez. Dites-lui mille choses pour moi ainsi qu'à notre bon

ami Poissonnier. N'oubliez pas non plus l'abbé Billiardy, il ne se souvient plus de moi.

J'eus hier une grande conversation avec votre nouvel archevêque; il est bien sincèrement et tendrement attaché à ses ouailles de Chanteloup. Sans des affaires indispensables qui l'arrêtent, il irait bien vite vous trouver.

M. Walpole a pris le plus vif intérêt à la maladie du grand-papa, aux inquiétudes de la grand'maman. Il me prie de les en assurer. Il me parle aussi beaucoup de vous; il attend la goutte. C'est l'époque de son retour, et je me flatte qu'en cas qu'elle revienne, il fera un petit voyage ici dès qu'il en sera quitte.

LETTRE DCXXVIII

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce jeudi, 6 octobre 1774.

La tête me tourne, mon cher abbé, je n'ai plus en perspective que des malheurs, que des chagrins. Les pertes qu'on a faites m'annoncent une prolongation d'absence qui m'est tout à fait insupportable. Voilà qui est fait. Je crois que je ne reverrai plus de ma vie la grand'maman. Elle trouvera les meilleures raisons pour ne pas combattre la répugnance qu'elle a de revenir ici. La lettre que j'ai reçue de madame la duchesse de Grammont a détruit toutes mes espérances. Cependant j'ai été fort touchée et très-reconnaissante de ce quelle me dit d'obligeant. Je vous prie de l'en remercier.

J'attends l'arrivée de la poste avec inquiétude. Je crains les nouvelles qu'elle pourra m'apporter de M. Bertin. Je me trouve déplacée d'être ici. Je devrais être à Chanteloup. C'est une mort anticipée que j'éprouve, vous devez le comprendre, mon cher abbé, vous qui savez si bien aimer.

On me dit hier que la petite sainte passerait l'hiver à Tou-

louse. Je suis persuadée qu'elle n'aura pas le pouvoir de prendre ce parti, et que, quand elle apprendra que la grand'maman ne reviendra point à Paris, elle ira la trouver à Chanteloup. Je juge d'elle par moi. Son fils et sa belle-fille sont ici. Je n'en ai point entendu parler.

Le voyage de Fontainebleau va enlever bien du monde. Je dirai dans l'ennui de la solitude ce que disait feu madame la duchesse du Maine : « Il est difficile de se passer des choses dont on ne se soucie pas. »

On me disait hier que le feu chevalier d'Aydie écrivait à un de ses amis qui était dans l'affliction : « Puisqu'on se console d'être homme, il ne faut s'affliger de rien. »

Vous voyez, l'abbé, que mes idées ne sont pas gaies, et que je ne puis rien faire de mieux que de me taire.

LETTRE DCXXIX

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, ce 18 octobre 1774.

M. de Stainville vous dira, mon cher abbé, que je me porte bien. Ma petite maladie s'était annoncée pour être plus considérable. J'en ai été quitte pour six jours de fièvre. Je sortirai ce soir pour la première fois, mais je n'irai pas loin. Je souperai chez madame de Caraman, qui arrive de la campagne. Paris, dans ce moment-ci, serait fort désert pour moi, toutes mes connaissances étant à Fontainebleau ou à Sainte-Assise ; mais la Providence y a suppléé : il m'est arrivé de Londres une compagnie très-agréable, des amis et des amies de M. Walpole[1], qu'il m'a fort recommandés, et je n'aurai pas de peine à le satisfaire.

1. Lady Aylesbury ; sa fille, madame Damer, et lady Hariett Stanhope, qui vinrent rejoindre à Paris le général Conway.

Je suis fort en peine de M. Bertin. Les dernières nouvelles que j'en ai eues sont par une lettre de la grand'maman, du 12. Je comprends l'inquiétude et la crainte qu'on a de le perdre. On peut peut-être faire des pertes plus sensibles, mais on n'en saurait faire qui causent de plus longs regrets. Je trouve à la grand'maman le courage d'un lion. Je ne comprends pas comment elle a résisté à tant de secousses. J'en conclus qu'elle a plus de force que nous ne croyons, et j'en suis bien aise; mais qu'elle n'en fasse pas usage pour persister dans ses projets; qu'elle ne résiste point à mes instances; que l'amitié soit pour elle de quelque poids; et qu'elle ne confonde pas, dans le cas qu'elle fait des gens, leur état et leurs sentiments. Vous n'entendrez peut-être pas bien cette phrase : c'est que je disais, en parlant du discernement de quelqu'un, qu'il confondait les qualités de son état avec celles de son caractère, et que ce dernier n'avait de valeur qu'en considération du premier. Vous croirez que je dois cette distinction à l'*accointance* des Necker, et vous vous tromperez : cette idée est de mon cru.

On m'a dit qu'on était charmé chez vous de notre nouveau contrôleur général[1]. Vous allez tous devenir des encyclopédistes; il faut souhaiter que les gens des marchés et des halles le deviennent aussi.

Vous avez sans doute le plan d'imposition économique. On disait ces jours-ci qu'on y supprimerait la petite lettre de M. Turgot. Je voudrais bien causer avec vous, l'abbé. Je suis curieuse de savoir ce que vous pensez.

Vous avez actuellement M. le duc de Chartres jusqu'à samedi, dit-on. Ce séjour n'est-il pas un peu long ?

Vous aurez la maréchale à la fin de la semaine prochaine. Je suis on ne peut pas plus contente d'elle. Elle est actuellement à Sainte-Assise, et n'en revient que samedi. Adieu, l'abbé;

1. Turgot. Il avait été fort lié avec madame du Deffand et avait cessé de la voir après la rupture de celle-ci avec mademoiselle de Lespinasse, étant resté des amis de cette dernière.

je vous quitte pour me lever. Parlez-moi de votre santé, de celle du grand-papa, de la grand'maman, et faites ma cour à madame la duchesse de Grammont.

LETTRE DCXXX

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce dimanche, 23 octobre 1774.

Je vous ai écrit hier par la poste et j'avais dit à madame la maréchale que je n'écrirais pas par elle; mais voilà que je succombe à la tentation sans avoir rien à dire. C'est comme quand on mange par gourmandise sans avoir ni appétit ni besoin.

Le baron aura votre lettre, mais laissez-le-moi du moins pendant Fontainebleau. Vous allez avoir la maréchale, madame de Lauzun, et puis vous avez les Voyer. Vous auriez bien dû prévenir le Champfort sur le désir que j'ai d'entendre son *Éloge*. Je voudrais que la maréchale le trouvât encore. Vous ne me dites pas lequel vous aimez le mieux de son *Éloge* ou de celui de La Harpe. Je juge que c'est le sien.

L'abbé, je ne peux pas continuer à écrire. J'ai mal aux entrailles. J'ai mal dormi, mal digéré. Je remets à madame la maréchale de vous parler de moi, elle voudra bien en prendre la peine. Elle m'a marqué tant de bonté, tant d'amitié, que j'ai pour elle tous les sentiments imaginables, confiance, reconnaissance, amitié, amour, amourette. J'ai déjà arrangé avec elle le souper de la nuit de Noël. Le grand-papa et la grand'maman feront bien mal de n'y pas venir. Mes compliments à tout le monde. M. Bertin en reviendra peut-être.

LETTRE DCXXXI

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce jeudi, 3 novembre 1771.

Vous avez bien peur de me faire plaisir, et pour modérer la joie que vous craignez de me donner en m'apprenant le bon état du grand-papa, vous vous pressez de me dire qu'il n'accélérera pas son retour. Oh! le méchant abbé! Je crois en vérité que vous serez fâché de revenir et de ne plus jouir des regrets que l'on vous témoigne. Vous vous plaisez à être désiré. Eh bien! j'espère que vous ne jouirez pas longtemps de cette satisfaction, et que vous, la grand'maman, le grand-papa et madame de Grammont assisterez à la messe de minuit dans ma tribune ou bien au coin de mon feu. Madame de Luxembourg ordonnera de tout chez moi.

Il faut bien que je lui pardonne son indiscrétion, puisqu'elle a eu un succès que j'étais bien éloignée de prévoir, et qu'il m'est bien difficile de croire ne devoir pas entièrement à l'indulgence. Il est très-certain que je trouve qu'il n'y a rien à en dire, si ce n'est d'en approuver ou blâmer les virgules.

J'ai écrit ce matin à madame la maréchale dans le fort de mon insomnie, c'est-à-dire dans l'agitation que causent les maux d'*entrailles*. Je hais ce mot, et en effet il est détestable au physique et au moral.

L'abbé, j'ai bien envie que vous soyez ici et pouvoir vous dire à mon aise à quel point je ne me soucie de rien, excepté des gens que j'aime, parmi lesquels vous avez six pieds de haut.

Je ne veux point que la grand'maman m'écrive que quand ce sera pour elle un amusement. Je sais qu'elle m'aime, elle sait que je l'adore, il n'est plus question que de se le dire, ce n'est plus la peine de l'écrire.

Dites à madame la maréchale que j'ai reçu des remercîments des Anglaises de lui avoir parlé d'elles et de leur avoir dit des douceurs de sa part; dites-lui aussi qu'il y a un souper fondé chez moi pour les mercredis.

Adieu, l'abbé.

LETTRE DCXXXII

DE MADAME DU DEFFAND A M. CRAUFURT

Ce lundi, 13 novembre 1774.

Si on avait pu vous faire parvenir des lettres pendant votre voyage, ça aurait été le temps que j'aurais choisi pour vous écrire; mais il a fallu attendre votre arrivée, et telle lettre dont vous auriez été content alors vous importunera aujourd'hui. Vous voilà tout au travers des grandes affaires. Tout ce que je pourrai vous apprendre de ce pays-ci vous paraîtra bien puéril et peu intéressant. Cependant ce qui regarde vos amis ne doit pas être dans cette classe. Madame de Roncherolles, qui était à Fontainebleau quand vous partîtes, est depuis quinze jours au Vaudreuil, auprès de son mari, qui a pensé mourir: il est actuellement hors d'affaires et je crois qu'elle reviendra bientôt. Pour moi, mon petit Craufurt, je ne me porte point bien; toujours des insomnies, toujours des étourdissements, et depuis trois jours la tête embarrassée d'un rhume qui me rend tout à fait imbécile.

J'ai vu deux fois milady Henriette: elle est silencieuse comme un chartreux, et ne veut pas souper chez moi. Les Grenville sont d'un accès plus facile; on les a tant qu'on veut; la dame jase comme une pie borgne. J'ai vu deux fois votre ambassadeur, nous n'avons parlé de rien; il est bouche close sur bien des articles. On revient de Fontainebleau le 16; nos ministres Maurepas et Turgot sont de retour, parce qu'ils sont pris de la goutte. Les diplomatiques arrivent à force. Les

maréchales sont chez madame de Montesson, où l'on joue des comédies. Si je n'étais pas un peu malade, je crois que je m'ennuierais beaucoup; mais la mauvaise santé tient lieu de compagnie; mais elle ne fait pas qu'on soit de bonne compagnie pour ceux à qui on écrit; ainsi donc, adieu, mon petit Craufurt.

Si vous voulez m'écrire, vous me ferez plaisir; mais vous n'en ferez rien!...

LETTRE DCXXXIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, 18 novembre.

Vous nous avez rendu la maréchale, chère grand'-maman. Elle n'a pas tardé à me rendre votre lettre, et elle m'a confirmé les promesses que vous me faites. J'aurai donc le plaisir de célébrer l'anniversaire. Le passé sera effacé et je jouirai de l'instant présent avec transport. Vous ne penserez pas de même; vous regretterez les oignons d'Égypte!... Mais j'écarte toutes les idées qui pourraient troubler ma joie. Je veux me persuader que vous embrasserez de bon cœur votre petite-fille. Je vois par vos arrangements qu'il ne sera pas question de petit appartement, de petit comité. Mais que sait-on? Tous les projets s'exécutent-ils? Pour moi, qui n'en fais aucun, qui n'ai aucun devoir à remplir, je n'ai que des désirs, et ces désirs sont d'être auprès de la grand'maman dans tous les moments où elle voudra bien me souffrir. Que de choses j'aurai à lui dire! Et si elle a pour moi la même ouverture de cœur, la même sincérité, la même franchise, la conversation ne tarira pas, surtout si le grand abbé y est admis. La politique n'y aura pas grand'-part. Je n'ai jamais eu beaucoup d'attrait pour ce genre, et actuellement j'y sens une répugnance invincible. J'approuve tout, j'admire tout, à la condition que ce soit sans approfondir

ni raisonner. Nous parlerons de Chanteloup, de vos occupations champêtres, de vos arrangements domestiques. Moi, je vous parlerai... Je cherche de quoi, et je ne trouve rien, si ce n'est de ce qui va sans dire, de mes sentiments. Je vous dirai pourtant un petit mot de mon petit chien, que j'aime beaucoup et avec qui je préfère d'être, à aller aux spectacles. Je crois que c'est où vous n'irez pas beaucoup non plus. *Iphigénie, Orphée, Adélaïde de Hongrie, les Amants généreux* ne valent pas la plus petite caresse, la plus petite folie de mon petit chien. Vous en avez deux d'Espagne dont vous ne vous souciez guère. Mais je n'ai point pensé à m'informer si vous aimiez toujours le piano-forté. Je devais aller chez Balbâtre, et je n'y ai point été. Vous le ferez venir chez vous, n'est-ce pas? Ah! je me propose bien des plaisirs. Je n'en puis avoir que par vous et avec vous. Vous serez ici d'aujourd'hui en un mois. Ne consentez-vous pas à me voir le lendemain 19? Ah! que j'aurai de joie! Et puis le 24? Que ce jour-là sera différent de celui d'il y a quatre ans! Vous souvenez-vous de mes pleurs? Je croyais bien, ce jour-là, que je ne vous reverrais jamais. Je me rappelle ces souvenirs. Ils augmentent ma joie et mon bonheur. Il est fort doux d'aimer. On ne regrette point les peines qu'on a éprouvées. On ne croit point avoir acheté trop cher les plaisirs dont elles sont suivies. Je suis persuadée que le grand-papa me fera un très-bon accueil, il est bien aise d'être aimé; il démêle très-bien quand les démonstrations d'amitié sont sincères; il en recevra de bien des gens, et il distinguera les miennes, n'est-ce pas? Embrassez-le pour moi, je vous supplie, et dites à ce grand abbé qu'il sera toujours mon plus grand abbé et mon plus grand ami; je serai toujours pour vous très-tendre et très-passionnée petite-fille.

LETTRE DCXXXIV

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Paris, ce 20 novembre 1771.

Il est vrai, l'abbé, je ne vous ai point écrit. Je m'en étonnais moi-même; mais je ne trouvais rien à dire. Des protestations d'amitié nous auraient ennuyés, vous à recevoir, moi à faire. Des nouvelles, vous en aviez tant et plus; vous étiez bien mieux informé à Chanteloup que moi à Saint-Joseph. Vous ne m'avez jamais connue grande politique, je le suis encore bien moins. Il me semble que je n'ai plus de patrie. Je ne m'intéresse plus à rien. Je suis parvenue où je désirais. Je ne prétends rien de plus. J'embrasserai le grand-papa, la grand'-maman, nous chanterons le *Gloria in excelsis* avec les bergers; vous ferez l'ange qui viendra m'annoncer l'arrivée.

Vous n'avez jamais remarqué, l'abbé, que je tire toutes mes citations de la sainte Écriture; c'est que je n'ai de science que celle de l'enfance, je m'y retrouve aujourd'hui. Le grand-papa est bien charmant, la grand'maman adorable. J'aurai bien de la joie et du plaisir samedi 24. Je trouverai tout le monde en bonne santé. Je vous verrai souvent. Je vois notre baron presque tous les jours. Si je l'en croyais, je ne vous parlerais que de lui; mais que ne vous parle-t-il lui-même! il se porte mieux que moi. Il n'est plus occupé de sa santé, et par conséquent il est plus aimable encore qu'il ne l'était.

Je n'ai point encore vu M. de Rhodez; mais la maréchale a satisfait à toutes mes questions.

Je vous écrirai, l'abbé, au premier jour; pour aujourd'hui, je ne suis pas en train. Adieu.

LETTRE DCXXXV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi, 22 novembre 1774.

Puisqu'on vous a dit que j'étais fort occupée du Parlement, il faut bien que j'en convienne. J'entends ces matières-là à merveille. Je me passionne pour celui-ci, pour celui-là : je tombe dans des méprises effroyables ; je prends le chanoine pour saint Bruno. C'est certainement ce que je ferais, si je m'ingérais à parler de ces grandes affaires ; mais il est de toute vérité que même je n'écoute pas ceux qui en parlent. Et l'exportation, vous dit-on aussi que j'en sois occupée? Ah! vous trouverez votre petite-fille bien bête! Je me renferme dans mon atmosphère, et je ne vois rien par delà vous, le grand-papa, le grand abbé, voilà à quoi je pense et repense sans cesse.

Je tressaille de joie en songeant qu'un certain samedi 24 décembre, vous serez auprès de mon tonneau. Je me meurs de peur de mourir avant ce jour-là. Qui prierai-je ? Voici qui j'imagine : vous, le grand-papa, le grand abbé, le petit abbé, madame de Grammont, M. et madame de Beauvau et madame de Poix, mesdames de Luxembourg et de Lauzun, MM. de Gontaut, de Stainville, de Rhodez et moi. Augmentez, retranchez, taillez, rognez, tout comme il vous plaira, je serai avec vous, cela me suffit.

Le grand abbé n'est-il pas bien mécontent de moi? En dit-il du mal? Non, je ne le crois pas. Il a des temps de stérilité aussi bien qu'un autre. On se met à son écritoire, il ne vient rien à dire ; on ne veut point faire d'efforts, il vaut mieux se taire que de parler sans rien dire. Ce sont des temps de sécheresse, consolez-vous, l'abbé, cela passera. Dans le fond, je vous aime ; mais dans ce moment, je ne vous en dirai rien.

Madame de Grammont arriva hier à huit heures. J'envoyai

chez elle à neuf. Je lui fis demander quand elle voudrait me recevoir. Elle me fit défendre de venir, disant qu'elle viendrait me chercher.

LETTRE DCXXXVI

DE MADAME DU DEFFAND A L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Ce 29 novembre 1774.

Je vous dirai, l'abbé, que je vis hier pour la première fois madame de Grammont. Elle soupa chez madame de Beauvau. J'y étais priée, je n'y fus point; mais j'allai rendre visite à minuit et demi. J'en suis revenue à trois heures. Il y avait trente personnes. La compagnie s'éclaircit; sur les deux heures, nous ne fûmes plus que quatre, la duchesse, la princesse, Donezan et moi. La conversation fut fort gaie, fort animée; et cela m'a causé une bonne digestion, et par conséquent une bonne nuit. L'ennui n'est contraire à personne autant qu'à moi. Par tout ce que j'ai appris, je juge ou du moins j'espère que la grand'-maman soupera chez moi une fois la semaine, qu'elle ne se mettra pas à table tous les jours chez elle, qu'elle soupera quelquefois sur un guéridon entre sa petite-fille et le grand abbé; mais ce qui est bien certain, c'est que ni le ciel ni la terre ne pourront déranger le souper du 24; je m'en fais une fête; j'en suis dans une occupation extraordinaire. On m'a appris une chose qui ne me fait pas moins de plaisir et qui ne m'occupe pas moins, c'est que le grand-papa s'est imposé lui-même la peine du talion, et que je serai la première qu'il verra à son débotté. Je me flatte qu'il n'a pas pour objet de satisfaire ma vanité, et qu'il ne s'imagine pas qu'elle entre jamais pour rien dans ses procédés avec moi. Il n'aura jamais que mon cœur à satisfaire. Je suis bien sûre que la grand'-maman en est persuadée. Elle courra risque de sa vie, cette grand'maman; elle échappera à un grand danger si je ne l'é-

touffe pas. Se fait-elle une grande joie d'embrasser la duchesse de Civrac et son duc d'Abdénago? J'ai cédé hier au soir cette folie à madame de Beauvau.

L'abbé, rapportez-nous toute votre gaieté. Quel plaisir j'aurai de vous revoir!

LETTRE DCXXXVII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 10 décembre 1774.

Quel plaisir j'aurai, chère grand'maman, de lundi en huit! Je n'espérais plus jamais vous revoir, et c'est ce qui me rendait ma vieillesse plus insupportable. Je ne pense plus à mon âge. Je ne serai plus privée du vrai bonheur de ma vie. J'irai vous attendre chez madame de Grammont, je vous embrasserai, je vous entendrai m'appeler votre petite-fille. Je ferai des projets pour vous revoir. Je n'ai pas la prétention que ce soit tous les jours, mais ce sera du moins plus d'une fois par semaine. Je disais l'autre jour à madame de Grammont que vous devriez établir chez vous une infirmerie comme il y en avait une au Temple pour les personnes qui soupaient peu ou point. Je sais bien qu'il pourrait y avoir quelque inconvénient; qu'il y aurait à craindre l'abus de deux tables; mais on peut aisément le prévenir. C'est sur quoi il faudra délibérer.

Je n'ai point le projet de souper avec vous le lendemain de votre arrivée chez madame de Grammont. Vous aurez la fine fleur de vos compagnies; ce n'est point ce que je recherche, c'est au contraire ce que je veux éviter. Il faut avoir l'esprit et le costume de son âge pour n'être point ridicule et pour être à sa place et à son aise. Mais de quoi m'embarrassé-je? n'êtes-vous pas ma grand'maman? n'avez-vous pas le soin de me conduire? et quand je ne ferai que ce que vous me dicterez, aurai-je à craindre de mal faire? Mais est-ce que l'abbé ne

vous précédera pas de quelques jours? Je l'espère et je m'imagine qu'il veut me surprendre.

Vous voulez faire le voyage tout en un jour. C'est une fatigue énorme. La pourrez-vous soutenir? Je vous avoue que je suis fort inquiète. Pourquoi ne pas partir le dimanche et coucher à Orléans? Indépendamment des maisons de l'évêque, on est à merveille dans les hôtelleries. On se loue de la *Poste* et je dis des merveilles des *Trois Empereurs*. J'ai bien de l'impatience de votre arrivée pour être délivrée de mes inquiétudes; mais je vous fatigue et vous ennuie.

Voici de tous les vers qui paraissent ceux que je trouve les plus jolis :

Sortez d'ici, troupe éphémère;
Ne profanez plus le palais:
Vous n'emportez que les regrets
De l'archevêque et de Voltaire.

Apparemment que l'abbé Billiardy me fera l'honneur de souper chez moi le 24. Je ne vous envoie pas ma liste. Il n'y a que le pur nécessaire, et cependant nous serons dix-sept ou dix-huit. Voulez-vous bien avoir la complaisance d'embrasser pour moi le grand-papa, à qui je promets indulgence plénière pour le passé, le présent et l'avenir.

LETTRE DCXXXVIII

DE MADAME DU DEFFAND A M. CRAUFURT

Ce 21 mars 1775.

Savez-vous pourquoi je vous écris aujourd'hui? C'est par désespoir de ne point dormir: je me suis fait lire des volumes entiers; j'ai repassé presque tous les vers que je sais: le sommeil ne veut point venir. Eh bien! je vais donc vous écrire malgré la résolution que j'avais prise d'attendre deux ou trois

mois. J'avais de bonnes raisons pour vouloir en user ainsi, *primo* votre exemple, et puis votre ton léger.

Je me fais donc des *chimères nouvelles!*... Ce reproche arrive bien à propos, dans le temps même où je suis détrompée de toutes les anciennes; mais vous voulez devenir copie, proscrire l'amitié. Vous serez obéi, monsieur, je vous rendrai compte de tout ce que je fais, de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends, de tout ce que je pense. J'effile; je ne vois rien; j'entends des platitudes; je rêve à la Suisse. Joignez à cela que je n'ajoute nulle foi à vos promesses. Vous ne viendrez point au mois de septembre; vous ne prendrez pas la peine de m'écrire; vous croirez toujours avoir raison, tandis que les autres auront toujours tort. C'est ainsi que sont faits les Anglais et les Écossais; j'en ai cependant vu en dernier lieu qui valent mieux que vous; il est vrai que je suis plus indulgente pour eux que je ne le serais pour vous, si je me laissais aller à mon penchant.

M. Francis est en Bourgogne depuis six mois; il attend le rétablissement du Parlement de Dijon pour plaider; il a cinq ou six procès qu'il veut faire juger avant son retour. Je vois très-rarement madame de Roncherolles; ses plaisirs, ses affaires l'occupent alternativement; je l'ai cependant vue depuis votre dernière lettre; je lui ai dit l'espérance que vous nous donniez; elle y a ajouté peu de foi.

Madame de Cambis, que je vois un peu plus souvent, a été toute glorieuse de votre souvenir; et si par impossible vous veniez en effet, vous seriez très-bien reçu de nous trois.

Où prenez-vous que madame de Bussy ne me plaît pas? C'est moi qui n'ai pas le bonheur de lui plaire; cependant, quand nous nous rencontrons, nous nous faisons bon accueil. Il est vrai qu'elle est séparée de son mari, quoiqu'ils logent toujours ensemble; ils ont chacun leur ménage.

Je vois toujours les mêmes personnes : les deux maréchales, les Caraman; j'ai eu de plus cet hiver les Choiseul; ils retournent à Chanteloup le dix du mois prochain.

Ce qui nous occupe beaucoup dans le moment présent, c'est l'affaire de M. de Guignes. Qu'en pense-t-on chez vous? Lisez son dernier Mémoire et dites-m'en votre avis.

Adieu; je vais tâcher de dormir.

J'allais oublier de vous dire que M. de Craon est à Malte; il a pris forcément le parti de s'y établir jusqu'à l'entier payement de ses dettes; sa femme loge toujours chez madame de Mirepoix.

Je reprends cette lettre interrompue par deux heures de sommeil. Je m'aperçois en la relisant qu'elle est à bâtons rompus. En vous rassurant contre l'amitié, je vous en donne des marques en vous racontant ce qui me regarde; c'est que je ne suis pas encore bien affermie dans mes résolutions; c'est une route nouvelle pour moi que l'indifférence; je m'égare, je chancelle; mais je n'ai qu'à vous laisser faire, vous me remettrez bien dans le bon chemin.

Pourquoi donc, voyant tous vos mêmes amis, voyez-vous moins celle que vous aimiez le mieux à voir? Cela dérange mes idées. Je voudrais causer avec vous; mais je ne vous reverrai jamais, j'en suis sûre.

LETTRE DCXXXIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL [1]

Ce samedi, 20 avril 1775.

Ma grand'maman, je ne me console point de votre départ. Ce n'est point une façon vague de s'exprimer, c'est un sentiment profond qui occupe entièrement mon âme. Je serai huit mois sans vous revoir. Je souscrirais de bon cœur que ma vie fût abrégée de ce long intervalle. J'attendais de vos nouvelles

1. Le 9 avril, le duc et la duchesse de Choiseul étaient retournés à Chanteloup.

avec la plus grande impatience. Je comptais que le jeudi au soir l'abbé (venant souper avec moi) m'en apporterait. Il n'en avait point reçu. Il lui en était cependant arrivé; mais, par un malentendu, il ne reçut votre lettre qu'en rentrant chez lui. Il vint hier me le dire, et me lut les lignes qui me regardaient dans vos deux billets. Vous vous portez à merveille, assez bien pour aller à la chasse le surlendemain de votre arrivée. Ah! vous êtes gaie et contente. Le grand-papa vous tient lieu de tout. Personne n'en est moins surpris que moi. J'adore ce grand-papa. Vous savez que je suis un peu sorcière. Le présent n'est pas tout pour moi : je lis dans l'avenir; mais, malheureusement, ce livre a bien peu de feuillets pour moi.

Je vis hier madame de Grammont; elle allait souper à Saint-Cloud avec l'archevêque et madame du Châtelet. Elle passera peut-être la soirée chez moi lundi avec la maréchale. Je vous rendrai compte de tout cela, ou j'en chargerai l'abbé. Il vous dira aussi les agitations, la fermentation, tout ce qu'on désire, tout ce qu'on prévoit, tout ce qu'on craint. Toutes ces choses me semblent ineffables et fort au-dessus de mon génie.

Il paraît un livre de M. Necker, dont le titre est : *Sur la législation et sur le commerce des grains*. Il en a remis un exemplaire à votre suisse. Le style du début, c'est-à-dire l'introduction, m'a étonnée et découragée. J'ai cru que je ne pourrais pas continuer; mais je me suis fait effort : j'en suis au treizième chapitre, et peu à peu j'ai entendu ce que je lisais. Je m'y suis intéressée. Il me semble qu'il a raison, et je crois que j'irai jusqu'au bout. Vous qui avez une tête forte, un grand génie, entreprenez cette lecture, je vous en supplie, et prenez la peine, je vous le demande en grâce, de me faire part de toutes vos remarques, de vos observations; et que ce ne soit pas un mot, mais dissertez, discutez, comme si j'étais digne que vous me parlassiez et capable de vous entendre. Vous avez du temps de reste, accordez-m'en une petite partie.

Madame de Grammont ira vous trouver le 6 du mois pro-

chain. Elle passera quinze jours avec vous. Que ne puis-je l'accompagner! Mais je suis bien agitée; je ne jouis pas de l'abbé en pleine sécurité; j'ai des craintes qui me troublent, et ces craintes me causent des remords, parce que je dois préférer votre contentement au mien. Je n'ose l'interroger, j'apprendrai peut-être quelque matin qu'il aura fait une fugue. Ce sera pour moi une grande perte, car je n'ai point le talent d'aimer ce que j'ai quand je n'ai pas ce que j'aime.

LETTRE DCXL

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi, 13 mai 1775.

Notre évêque est bien plus heureux que moi, il vous rendra cette lettre, et je préférerais sûrement le plaisir de vous voir à celui de vous écrire. Il vous dira toutes nos nouvelles [1]; elles sont encore plus singulières qu'effrayantes. On aperçoit des projets, mais on ne les entrevoit qu'obscurément. Il faut qu'il y ait des chefs. Quels sont-ils? Qui peuvent-ils être? Leurs mesures sont bien mal prises; ils affermiront ce qu'ils voulaient renverser. Le calme qui règne présentement laisse un libre cours aux spéculations. Tout le monde en fait à sa manière. Je m'en mêle comme les autres : je renvoie un dictateur, j'établis deux consuls, et tout cela en attendant mieux. Voilà assez de politique. Je la destinais à l'abbé; mais comme je sacrifie mon sommeil pour écrire, j'ai voulu que ce fût à vous. Vous parler de mes regrets, c'est ne vous rien apprendre. Plus j'aime, moins je suis portée à le dire. Il me semble que les paroles ne sauraient rendre le sentiment. Toute expression en affaiblit la vivacité, et, pour se servir du terme à la mode, en refroidit l'*énergie*.

1. Il y avait eu à Paris et dans plusieurs provinces des émeutes assez graves auxquelles la cherté du pain servait de prétexte.

Vous savez sans doute que madame de Grammont se porte infiniment mieux. Ce dernier accident-ci a été violent; il a causé beaucoup d'inquiétude. J'ai été près d'en écrire à l'abbé. Je m'applaudis de n'en avoir rien fait. J'écrirai à cet abbé incessamment. Je ne lui dirai pas que je l'aime autant que vous l'aimez; il serait fâché que cela fût vrai; mais, après vous, il n'a point de meilleure amie que moi. Je me flatte qu'il en est persuadé et qu'il en est bien aise.

Je fais un tour de force aujourd'hui : je vais souper à Versailles avec les deux maréchales. Il faudra partir à six heures du soir. Il est six heures du matin, et je n'ai point encore dormi.

Mille amours au grand-papa; qu'il se souvienne qu'il doit être à côté de mon tonneau le deuxième jour du mois prochain[1]. Le baron m'a fait promettre de vous parler de lui; que ne le fait-il lui-même?.. Il part mardi pour remplir son état de cosmopolite.

LETTRE DCXLI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi, 23 mai 1775,
à 6 heures du matin.

Voilà, dit-on, le grand-papa qui arrive demain. Aurez-vous bien le courage de le laisser partir, et de consentir à en être séparée pendant cinq ou six semaines sans former la résolution de le venir trouver? Je ne suis pas assez insensée pour réclamer les droits de l'amitié. Ils seraient inutiles quand de plus forts sentiments ne peuvent rien. L'abbé sera forcé d'être tout le mois de juin sans vous voir; je ne vous parlerai pas de ma douleur. Quelque extrême qu'elle puisse être, elle vous

1. Il devait revenir dans les premiers jours de juin pour assister au sacre qui eut lieu le 11.

serait indifférente. Ah! ma grand'maman, que vos procédés démentent vos paroles! Celles-ci sont douces, tendres, affectueuses; et vos procédés sont froids et indifférents, cruels et même barbares; vous le voyez, et je ne m'en cache pas, je suis outrée contre vous. Non, non, il ne faut plus croire à la sincérité, à l'amitié; les vertus apparemment excluent tous les sentiments et rendent insensible à ceux qu'on inspire. Je sens que tout ce que je vous dis vous déplaira, et ne vous fera pas changer; il n'est pas plus dans votre pouvoir d'aimer qu'il n'est dans le nôtre de cesser de vous aimer.

Quel parti faut-il donc prendre? Souffrir et se taire.

LETTRE DCXLII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi, 27 mai 1775.

Je ne suis pas de si mauvaise humeur, chère grand'maman, que je l'étais en vous écrivant la dernière fois; votre charmante lettre a apaisé ma colère; vos œufs durs ont amolli mon âme; j'ai senti que quelqu'un capable de se souvenir de tout ce qui pouvait être agréable, qui s'empressait à le procurer, devait avoir un bon cœur, et qu'il fallait être indulgente pour sa conduite; ajoutez à cela que, le grand-papa ayant reçu une lettre de moi à son arrivée, je reçus hier à mon réveil une invitation de madame de Grammont pour souper le soir chez elle avec lui; que, n'ayant pas pu l'accepter parce que je devais avoir du monde chez moi, et ayant demandé, par un billet, à madame de Grammont, la permission d'aller chez elle après le souper, le grand-papa qui dînait avec elle me fit dire qu'il m'apporterait sa réponse. En effet, il me vint rendre visite sur les huit heures, et je fus sur les minuit chez madame de Grammont, où je trouvai huit ou dix personnes dont aucune ne me fit peur, mais qui toutes ensemble ne me firent pas la millième

partie du plaisir que j'aurais eu à trouver la grand'maman.

Mais, cependant, chère grand'maman, je ne saurais tout à fait vous blâmer ; entre tous les dons précieux que vous a faits la nature, elle vous a gratifiée de savoir vous suffire à vous-même. Vous ne sauriez, en effet, être en meilleure compagnie ; mais le commun du monde se plaît à partager ces plaisirs et surtout celui de ce genre. Cependant, dites-moi, chère grand'-maman, comment remplirez-vous votre temps quand vous serez toute seule ? Vous écrirez beaucoup, j'en suis sûre, et ce que vous aurez écrit la veille vous tiendra lieu de compagnie le lendemain. Vous pensez beaucoup, vous avez beaucoup d'idées ; ainsi, ce n'est point à moi qui suis la stérilité même à décider que vous avez tort d'aimer la solitude. Je vous plains cependant de ce que le grand abbé est forcé de vous quitter ; quelque plaisir que puisse me causer son retour, je partagerai les regrets que je lui verrai de n'être pas avec vous. Ce sera lui, chère grand'maman, quand il sera ici, qui vous mandera toutes les nouvelles ; pour moi, je n'y entends rien ; je ne puis, quand je vous écris, vous parler d'autres choses que de vous, que de moi.

Bonsoir, chère grand'maman, je vais commencer ma nuit ; sachez qu'en ce moment l'horloge sonne sept heures du matin.

Le grand-papa est on ne peut pas plus content du neveu de l'abbé [1].

LETTRE DCXLIII

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 5 juin 1775.

Non, ce ne sont point mes œufs, ma chère petite-fille, qui ont adouci votre cœur : c'est la visite, c'est la présence du

1. Le marquis de Barthélemy, qui fut un des cinq directeurs, puis membre du sénat sous l'Empire, et pair sous la Restauration.

grand-papa. Cela est juste. Je lui envie ce bonheur sans en être jalouse. Vous avez raison de l'aimer, de l'aimer mieux que moi. Il est mille fois plus aimable; mais vous êtes injuste quand vous m'accusez d'indifférence pour vous. Demandez plutôt à notre archevêque, qui vous remettra ma lettre. Il vous dira si je vous aime. Vous l'en croirez, sans doute. Serment d'un prélat vaut parole d'Évangile. Mais ce qu'il ne vous dira point, cet archevêque, c'est combien j'ai à me louer de ses procédés, et c'est ce qu'il faut que vous lui disiez.

Vous demandez comment je passe mon temps toute seule. Hélas! je n'en sais rien. Je sais seulement qu'il passe, que le soir est bien près du matin, que le matin commence pour moi à une heure, et que je n'ai pas seulement le temps de jouer du clavecin. Ce n'est pas cependant que je nage dans cette abondance d'idées que vous me supposez. Ce n'est pas non plus que je sache bien employer mon temps, mais c'est que je sais bien le perdre: et, soit dit sans me vanter, c'est peut-être la première de toutes les sciences. Enfin, sans savoir ni pourquoi ni comment, je suis heureuse, très-heureuse, autant qu'on peut l'être séparée de ses amis; car les jouissances de l'amitié, je l'avoue, sont la véritable béatitude; mais on ne peut pas toujours être dans les cieux; et tout ce qui rampe sur la terre, exposé à la douleur, n'y est cependant pas toujours en proie. Je rampe donc tout comme un autre, et je m'en tire tout comme un autre. En fait de bonheur, il ne faut pas rechercher le *pourquoi* ni regarder au *comment*. Le meilleur et le plus sûr est de le prendre comme il vient. Ce n'est que du mal dont il faut rechercher les causes, et les moyens pour arracher l'épine qui nous blesse: et, quand on le veut bien, il est rare de ne le point pouvoir. Je le dis parce que je le crois, peut-être parce que je le sais. Loin d'inculper l'humanité, bénissons la nature, qui a donné au temps la cure des plaies du cœur. Le courage et la sagesse triomphent des autres maux. La plupart ne doivent leur existence qu'à la faiblesse ou à la folie. Il est juste de

porter les chaînes que l'on s'est forgées. Croyez-moi, ma chère petite-fille, il n'est pas si difficile d'être heureux, et cette idée du moins est consolante si elle n'est pas neuve. Je ne sais ce qui m'a conduite à ces froides moralités. Pardonnez-les-moi. Je suis seule, et que faire en un gîte, dit La Fontaine, à moins que l'on n'y songe? Voilà mon excuse.

Jouissez sans scrupule du plaisir de posséder l'abbé; je ne voudrais pas de lui à présent. Ma solitude n'est bonne qu'autant qu'elle est complète. Partagée, elle ne vaudrait rien pour celui qui la partagerait avec moi, et dès lors elle me deviendrait insupportable; mais parlez de moi avec ce cher abbé; pensez, sentez ensemble que vous m'aimez, et soyez sûrs que je vous aime encore davantage.

LETTRE DCXLIV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi au soir, — juin 1775.

J'avais pris une résolution, chère grand'maman, je ne voulais point vous ennuyer de mes lettres tant que le grand abbé serait ici, mais en apprenant que M. Ribot va vous trouver, je change de résolution, je ne puis me résoudre à laisser échapper cette occasion. Vous êtes seule; si vous avez des moments d'ennui, ma lettre ne les augmentera pas beaucoup, et comme vous avez un grand nombre de loisirs, vous ne regretterez pas ceux que vous emploierez à me répondre, je m'en flatte. Je crois que vous m'aimez, et vous êtes la seule personne sur qui je compte véritablement. Si je perdais cette confiance, je serais trop malheureuse.

J'ai été ce soir, après souper, chez madame de Grammont. J'y ai trouvé le comte de Coigny, le chevalier de Chastelux, mesdames de Damas et d'Usson. Vous savez que madame de Grammont va à Bourbonne. Vous savez sa marche; elle doit

souper lundi chez M. de Gontaut. Elle m'a offert de m'y faire prier; je l'ai accepté. Je ne sais si j'ai bien fait; je ne trouverai personne de bénévole. Avec ma grand'maman je ne crains rien; sans elle tout me fait peur. Mais aussi, comme l'ennui est ma plus forte crainte, je me hasarde à me mettre dans l'embarras.

Que dites-vous du jugement du procès[1]? « Qui est-ce qui l'a gagné? Qui est-ce qui l'a perdu? » Voilà la question que fait presque tout le monde. On en sera bien surpris en Angleterre. Si j'en crois un Anglais que j'ai vu ce soir, Tort aurait été, chez eux, condamné au pilori. Votre prudence ne vous permettra pas de me dire ce que vous en pensez.

Vous savez que c'est aujourd'hui que le grand-papa est allé à Reims. Il m'avait promis de venir me dire adieu hier. Il n'en a rien fait.

LETTRE DCXLV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 16 juin 1775.

Votre archevêque est charmé de vous. Il m'en entretint hier pendant deux ou trois heures. Ce sont des exclamations continuelles sur l'heureuse situation où il se trouve. Je crois que vous serez contente de lui. Ce n'est point un homme désœuvré, une âme froide et sans mouvement; il aime l'occupation, il y est accoutumé, et l'attachement qu'il a pour son frère prouve qu'il est capable de sentiments. Il a le sens droit: ce n'est point un métaphysicien, ce n'est point un savant, ce n'est point un bel esprit; mais c'est un homme accoutumé à conduire des hommes, né avec du goût et des talents pour l'administration, ayant des vues et des projets moins étendus

1. Du comte de Guignes contre Tort, son secrétaire.

que son frère, mais il est pour lui un très-bon second. Il ne vous sera jamais à charge. Il n'y a point à craindre avec lui l'inconvénient de l'ennui. Il partagerait bientôt celui qu'il pourrait causer. Il lui faut de l'occupation, et dans sa situation il la trouvera sans peine.

Je n'ai point encore de nouvelles de l'arrivée de M. de Guignes. Je ne sais si on me dira librement tout ce qu'on pense.

On dit ici beaucoup de bien du sermon de M. d'Aix, mais qu'il ne sera pas imprimé. Je laisse le soin à l'abbé de vous rendre compte de toutes les nouvelles et de toutes les spéculations. Ce serait pour moi un embarras dont je me tirerais mal.

J'ai une commission à vous donner. Il ne faut pas que vous perdiez un moment à vous en acquitter. Écrivez au grand-papa que, pour réparer le tort qu'il a eu en manquant à la parole qu'il m'avait donnée, la veille de son départ, de me rendre visite, j'exige qu'il me donne une soirée des trois ou quatre jours qu'il doit passer ici, au retour de Cirey, avant de vous aller trouver, et qu'il vous marque quel quantième ce sera. Je vous prie aussi de faire savoir à madame de Grammont que je vous demande de ses nouvelles, que je désire savoir comment elle a soutenu le voyage et comment elle se porte. Vous a-t-elle écrit la frayeur que la maréchale nous donna chez M. de Gontaut? Elle avait trop soupé et peut-être un peu trop bu; elle s'assoupit, et, voulant parler, elle avait la langue embarrassée et l'on crut qu'elle allait tomber en apoplexie. On envoya chercher Tronchin. On prit autant de précautions qu'il fut possible pour ne la point inquiéter, et elle ne parut pas inquiète dans le moment; mais hier et avant-hier je l'ai trouvée bien triste et l'air préoccupé. Elle m'a confié que Tronchin lui avait dit qu'il soupçonnait qu'elle avait le scorbut. Elle n'en est point fâchée parce qu'elle croit avec raison qu'il y a bien des remèdes pour ce mal, et que tout ce qui la détourne de l'idée de l'apoplexie la rassure et la satisfait.

Je passai hier une soirée fort agréable avec l'abbé et

M. Necker. Nous lûmes une de vos très-anciennes lettres que j'avais copiée dans un recueil. Elle nous causa la plus grande admiration. M. Necker en fut enchanté. Je lui fais espérer que je le ferai vous rencontrer chez moi l'hiver prochain. Demandez à l'abbé si vous ne serez pas contente de lui. Il plaît beaucoup à l'abbé et l'abbé lui plaît infiniment. J'ai fort envie que vous fassiez connaissance avec lui. Aucun plaisir ne peut être parfait pour moi quand je ne le partage pas avec vous. Oh! rien n'est si vrai, votre petite-fille vous aime de tout son cœur.

LETTRE DCXLVI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 8 juillet 1775.

Ma politique est à bout. Je ne puis la pousser plus loin. J'ai rempli mon objet. Une lettre qui serait arrivée en même temps que le grand-papa aurait tout au plus été mise dans la poche, et on aurait peut-être oublié de la lire le lendemain. Ce moment-ci doit être plus favorable, et puis je n'ai pas la possibilité de différer plus longtemps à dire à la plus aimée des grand'mamans que sa petite-fille ne cesse de se désoler de passer sa vie éloignée d'elle.

Croiriez-vous, chère grand'maman, que je n'ai pas même la satisfaction de parler de vous autant que je le voudrais? Soit que le grand abbé ait plus d'affaires qu'il n'en avait, soit qu'il se soit refroidi pour moi, ses visites sont plus rares et plus courtes. Peut-être veut-il me préparer à son absence. Il vous racontera ce qui en est. Je serai fort fâchée de le voir partir, mais je désire son bonheur et votre contentement.

Donnez-moi de vos nouvelles et de celles du grand-papa. Voilà de quoi je suis curieuse et non pas de celles de la chose publique. Souvent elles me surprennent, mais jamais elles ne

m'intéressent. Je conviens qu'on peut être curieux du règne des Platon [1], des Socrate ou des *Socrife*, ainsi que M. le comte de Parre les appelle et dont il déplore le sort d'avoir été empoisonnés par des cigales.

Vous aurez à la fin du mois les Beauvau. Quand je veux écarter tous les nuages qui m'environnent, je me persuade que j'irai à Chanteloup, que j'y serai reçue à bras ouverts, que j'y jouirai de la présence du grand-papa, de la grand'maman et de la parfaite certitude de leur amitié.

LETTRE DCXLVII

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, ce 16 juillet 1775.

J'ai attendu l'abbé, ma chère petite-fille, pour vous donner de ses nouvelles et lui demander encore des vôtres. Je l'ai trouvé mieux qu'à son départ. Il est au moins guéri de la crainte de sa maladie, et c'est le meilleur moyen de se guérir de la maladie même. Il m'a dit beaucoup de bien de votre santé; mais quand je lui ai dit que vous vous plaigniez de l'avoir fort peu vu, et que je lui ai fait des reproches de vous avoir négligée, il s'est emporté contre vous et m'a dit les dernières horreurs de votre caractère. Il prétend que vous êtes la plus ingrate de toutes les femmes et aussi la plus coureuse, que vous ne posez pas pied à terre, que ce sont tous les jours nouvelles parties de campagne, et qu'il ne pouvait pas s'établir sur les grands chemins pour vous y attendre, que d'ailleurs il n'a pas passé trois jours sans vous voir pendant son séjour à Paris. Le grand-papa, qui a toujours du faible pour vous, quoiqu'il prétende que vous lui avez refusé à souper à son retour de Reims, a pris votre parti en disant qu'il n'y avait que

1. M. de Malesherbes venait de remplacer M. de La Vrillière.

l'injustice d'aimable, parce qu'il n'y avait qu'elle de sensible. Il a presque été jusqu'à conclure que l'abbé était un fat de se vanter de votre injustice à son égard. Pour moi, contente de vous voir si bien défendue, je n'ai rien dit et me suis contentée du plaisir d'entendre parler de vous.

Vous avez fait une très-mauvaise spéculation politique de ne me point écrire par le grand-papa. Le plaisir que j'ai eu de le revoir n'aurait rien pris sur celui que j'aurais eu à lire votre lettre, et je vous assure qu'elle n'eût point été pochetée pour être gardée comme une vieille olive. Vous auriez bien pu m'écrire aussi par l'abbé, mais vous avez été paresseuse, et vous viendrez me dire que vous êtes discrète. Je ne veux pourtant pas vous gronder. Je suis charmée de vous; je vous aime à la folie. Il y a un mot charmant dans votre lettre, le voici ce mot : vous voulez vous persuader que *vous irez à Chanteloup, que vous y serez bien reçue, à bras ouverts.* Ah! persuadez-vous-le bien. Mais ce dont vous ne pouvez pas juger, c'est du plaisir extrême avec lequel vous seriez reçue, il est au-dessus de toute expression; et quand je pourrais vous l'exprimer, je ne l'oserais pas, parce que ce serait une véritable indiscrétion.

LETTRE DCXLVIII

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, ce 26 juillet 1775.

Il ne tiendrait qu'à vous, ma chère petite-fille, que j'aimasse encore mieux Chanteloup. Vous n'auriez qu'à y être. Si vous vouliez, et les soixante lieues et le prétendu siècle entre nous auraient bientôt disparu. Nos sentiments sont au pair. N'est-ce pas là être du même âge, et le plaisir d'aimer ne suffit-il pas pour louer la Providence? Quand on va si souvent à Roissy, quand on y passe plusieurs jours, on peut tout aussi bien de proche en proche venir à Chanteloup et y passer deux

ou trois beaux mois d'été ; le changement d'air pour respirer, celui d'un beau climat et d'un climat plus doux, vous feraient sûrement grand bien. Le grand-papa, qui se pique de médecine, en est persuadé, et il voudrait bien que vous fussiez assez raisonnable pour suivre un conseil aussi sage, car ce grand-papa vous aime de tout son cœur ; il mérite tout le bien que vous me dites de lui, à votre égard, excepté qu'il ne trouve pas que vous lui ayez fait jamais exercer la vertu de l'indulgence. Enfin vous seriez encore mieux reçue à Chanteloup du grand-papa et de la grand'maman que vous ne l'êtes à Roissy de M. et de madame de Caraman ; et cela vaut peut-être bien la peine de faire quelques pas de plus.

Je laisse à l'abbé le soin de vider toutes ses querelles avec vous, et de justifier tous les torts dont vous l'accusez. Quant à madame de Grammont, je suis persuadée que, si elle a reçu votre billet, vous recevrez tôt ou tard sa réponse, parce qu'elle est la personne du monde la plus exacte sur ce procédé, et que vous êtes celle avec qui elle doit l'être le plus, parce qu'elle trouve vos lettres charmantes, et qu'elle est sûrement flattée d'en recevoir.

J'espère que j'aurai encore de vos nouvelles par madame de Beauvau. On m'a dit qu'elle amenait avec elle madame d'Usson et M. Donezan. J'en suis charmée, car madame de Grammont n'étant pas ici, je crois qu'elle m'aurait trouvée bien plate pour la remplacer, et que le grand-papa tout seul aurait bien pu ne lui pas suffire. Jusqu'à présent nous n'avons eu que madame de Brionne [1] et ses deux filles, qui sont toutes deux aimables, madame de Chauvelin, qui est toujours bien triste, et M. du Bucq, avec qui nous disputons ; tout cela suffit pour faire passer une vie fort douce ; je vous assure, ma chère petite-fille, que vous y auriez fort bien trouvé votre compte, et que vous y eus-

1. Madame de Brionne, née Rohan-Guéménée, citée pour sa beauté, mère des princes de Vaudemont et de Lambesc.

siez bien mieux fait le nôtre; mais c'est une triste chose d'être bornée aux désirs, il ne tiendrait qu'à vous que je n'en restasse pas là.

LETTRE DCXLIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi, 31 juillet 1775.

Je pense sans cesse à vous, chère grand'maman, je réfléchis sur votre caractère, sur vos sentiments, sur votre conduite, et je dis après : Il n'y a qu'elle de parfaitement heureuse; son âme est en paix, son cœur est content; elle ne peut se faire aucun reproche. Elle doit à ses vertus le bonheur dont elle jouit; et moi, infortunée, je végète séparée d'elle; sa présence, ses propos me feraient participer à son bonheur; je m'afflige, je déteste la vie que je mène. Mon état est pire que celui de feu madame la duchesse du Maine. Elle ne pouvait se passer, disait-elle, des choses dont elle ne se souciait pas; et moi, celles qui m'ennuient, qui souvent me sont antipathiques, me deviennent nécessaires. Quelle différence de mon état au vôtre; mais quelle différence de mérites!

Je vois partir M. et madame Beauvau avec une envie et une jalousie extrêmes. Je suis bien persuadée du plaisir qu'ils auront d'être avec vous; mais ils n'en sentiront pas le prix si bien que moi. Je trouve du plaisir à vous aimer; mais vivre séparée de vous m'est insupportable; je suis sensiblement affectée de cette douleur. Je ne prétends pas certainement vous la faire partager; je ne suis pas assez insensée pour le craindre et je ne serais pas assez cruelle pour le désirer.

Je n'ai pu me refuser cet épanchement de tendresse, pardonnez-le-moi.

Je ne vous manderai aucune nouvelle; vous aurez des ga-

zettes vivantes qui vous en apprendront bien plus que je n'en sais. Le prince vous remettra un petit flacon d'essence de rose que madame Cholmondley m'a envoyé pour vous. Cette pauvre femme me fait une grande pitié. Les affaires de l'Amérique achèvent de la ruiner. J'attends son oncle, M. Walpole, dans quinze jours ou trois semaines. Il me mande qu'il est bien affligé de ce qu'il ne vous trouvera pas. Vous serez le sujet de toutes nos conversations, et c'est ce qui me les rendra le plus agréables. Oui, chère grand'maman, je vous aime et je vous aime avec passion, rien n'est si vrai.

LETTRE DCL

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

Août 1775.

Vous avez beaucoup de pardons à votre disposition : je vous en demande un millier. J'ai trop tardé à vous écrire, à vous répondre; j'en ai formé souvent le projet, mais que vous mander d'un endroit où il n'y a que du repos? Si l'on fait une gazette dans le paradis, elle doit être bien ennuyeuse. Me voilà par exemple tout d'un coup arrêté; d'autres disent que c'est le commencement qu'ils savent le mieux, pour moi c'est ce que je sais le moins.

M. de Beauvau m'a remis votre lettre, que j'ai trouvée charmante. Vous a-t-on jamais dit que vous écriviez comme un ange? Je suis très-aise de vous l'apprendre; en cas de besoin, vous auriez fait votre chemin par les lettres. Vous attendez donc M. Walpole : j'en suis enchanté; mais que j'aurai de regrets de n'être pas à Paris! Je voudrais être maître de Chanteloup pour deux mois seulement, je partirais à la tête de mes gardes-chasse avec leurs fusils à deux coups, de mes cuisiniers armés de broches et de casseroles, de mes soixante chevaux, des deux ânes de Malte, des deux haras, dont l'un est rouge et l'autre

bleu, et je vous enlèverais l'un et l'autre malgré Tonton lui-même.

Madame de Chauvelin est partie hier avec son fils ; elle a été très-bien ; sa douleur est toujours à peu près la même ; mais elle s'est prêtée à tout ce qu'on a voulu ; ses efforts lui coûtaient beaucoup et on ne s'en apercevait pas ; il ne reste que M. et madame de Beauvau. Avec si peu de monde il n'y a point de solitude. Vous voulez savoir comment la journée est distribuée : le matin on fait ce qu'on veut, le grand-papa et le prince dînent à deux heures, la grand'maman leur tient compagnie. La princesse descend ensuite, l'abbé en fait autant. On lit jusqu'au moment de la promenade, qui est à cinq ou six heures. Chacun se retire chez soi. On soupe à dix. Après quoi on cause jusqu'à une heure et quelquefois deux. Ces après-soirées sont charmantes ; celle d'hier fut consacrée aux énigmes et logogriphes du *Mercure*, c'étaient des rires aux éclats. Nous finîmes une lecture qui nous a fort intéressés : c'est la relation de l'expédition de la Roche, par M. de Morville ; vous ne connaissez ni la Roche, ni M. de Morville, ni son expédition, vous l'apprendrez avec plaisir. Cet ouvrage paraît à peine, envoyez-le chercher, je vous assure qu'il vous fera plaisir, mais ne lisez que la relation. La description de Maroc dont elle est suivie est mal écrite et n'a rien de piquant.

Je crois que c'est là tout, n'est-il pas vrai? Dites donc ce que je veux vous dire. M'y voilà ; c'est de vous souvenir de moi tous les jeudis, de vous en souvenir encore tous les autres jours. Permettez-moi de présenter mes respects à mademoiselle Sanadon et de donner une bonne tape à Tonton.

A propos, nous attendons M. l'ambassadeur de Naples, et c'est avec impatience. La grand'maman se porte bien, elle est heureuse et elle fait bien de l'être ; si elle était malheureuse, elle le serait plus qu'une autre. J'ai été fort content de ma santé depuis mon départ. Mes misères avaient disparu tout à

coup, je les sens revenir depuis trois jours, mais sans savoir pourquoi. Elles sont folles.

J'ai écrit à M. le président de Cotte. Je n'ai point eu de ses nouvelles. J'en serais inquiet si je n'avais reçu votre lettre. Vous ne m'en parlez pas, mais s'il était malade vous le sauriez.

LETTRE DCLI

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, ce 4 août 1775.

Entre tous les bonheurs que vous me supposez, ma chère petite-fille, j'en ai eu trois depuis trois jours que vous n'avez point fait entrer dans votre énumération. Avant-hier, le prince en arrivant m'a remis une lettre de vous; hier la poste m'en a apporté une autre; et aujourd'hui j'ai le plaisir de répondre à toutes deux.

Voici pourquoi vous n'avez reçu que le 1er la lettre que je vous avais écrite le 26 du mois dernier; c'est que je l'avais écrite pour l'envoyer par madame de Brionne, qui a été arrêtée ici cinq jours de plus qu'elle ne comptait par un mal de gorge. Calculez à présent et vous retrouverez votre compte entre la date de cette lettre et sa réception. Je dis précisément de vos lettres ce que vous dites des miennes. Je n'en ai jamais reçu de si tendres que les vôtres. J'ai la flatteuse, l'intime confiance que je n'ai jamais été aimée de personne autant que je le suis de vous. Je n'ai jamais non plus aimé personne d'aussi aimable que vous. Jugez d'après cela si j'ai jamais mieux aimé, et d'après cela encore faites-vous donc justice et rendez-la-moi en venant ici. Voici le projet du grand-papa : écoutez-le, je vous en prie, et pesez-le avec M. Walpole; le grand-papa et la grand'maman meurent d'envie de vous voir; ils meurent aussi d'envie d'avoir l'honneur de voir M. Walpole; mais com-

ment imaginer de vous arracher à lui quand il est à Paris, qu'il y est précisément pour vous? Comment oser prétendre à attirer M. Walpole ici uniquement pour nous? Il faut donc que ce soit lui qui vous y amène. Sur la route et ici vous serez bien avec lui; vous serez à l'abri de l'ennui, et tous nos vœux seront remplis; écoutez-les, exaucez-les. Souvenez-vous que le grand-papa n'est pas sujet à voir échouer ses projets et ne lui donnez pas le dégoût de faire échouer celui qui lui tient le plus au cœur. Dites à M. Walpole tout ce que vous savez que je pense pour lui, et tout ce que vous croirez de plus propre à le déterminer à nous accorder la grâce que nous lui demandons.

Je vous prie de vous charger de ma lettre pour madame de Cholmondley. Mon premier mouvement a été d'être ravie de mon petit flacon d'essence de rose, le second d'être au désespoir d'avoir une lettre à écrire pour en remercier; ne dites pas cela, c'est vilain; mais je suis si paresseuse pour écrire et si timide pour les gens que j'ai perdus de vue, que je n'ai jamais osé écrire l'hiver passé à M. Walpole, quoique j'en eusse bien envie, pour lui expliquer ma conduite avec M. Conway et milady Henriette, et le prier de me justifier auprès d'eux. Je ne sais plus si c'est Henriette que s'appelle la femme de M. Conway; enfin, vous m'entendez, cela suffit. J'ai bien soin de votre prince; je lui donne de bon lait d'ânesse qu'il trouve salé le soir et sucré le matin, quoiqu'il soit toujours le même et toujours également bon. La princesse nous fait venir l'ambassadeur de Naples; j'en suis ravie parce que, quelque désir que nous ayons de lui plaire, je craindrais que nous ne lui suffisions pas dans notre solitude, et nous sommes tout seuls. Oh! comme vous y causeriez bien dans cette solitude! Comme vous la rempliriez bien! Je suis heureuse, il est vrai, et plus que je ne veux le dire, parce qu'il me semble qu'il faut être avec la fortune comme avec sa maîtresse, dont il faut taire les faveurs de peur de les perdre; mais quelque heureuse que

je sois, croyez que vous manquez beaucoup à mon bonheur.

L'abbé promet de n'être plus trois semaines sans vous écrire. Il me paraît qu'il se porte bien et il ne prend plus d'eau de fleur d'orange, parce qu'il n'en a plus besoin.

Dites-moi donc ce que c'est que ce bon petit enfant que vous associez à votre méchant petit chien? Pour moi, je n'aime presque plus Louis, parce qu'il commence à devenir trop grand, et mes soins commencent aussi déjà à se changer en procédés.

LETTRE DCLII

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, ce 16 août 1775.

On dit la solitude de Paris plus complète cette année que jamais; vous n'aurez point à me reprocher, ma chère petite-fille, d'avoir augmenté la vôtre. Je vous ai déjà renvoyé l'ambassadeur de Naples, et voici M. et madame de Beauvau qui partent aujourd'hui. Ils ont été arrêtés un jour de plus par la migraine de madame de Beauvau. J'aurais certainement mieux aimé que madame de Beauvau n'eût pas la migraine; mais, générosité pour vous à part, j'ai été charmée de les garder un jour de plus. Madame de Beauvau a été charmante ici. Je craignais qu'elle ne s'y ennuyât, parce qu'elle nous a trouvés seuls, et j'ai été charmée, par cette raison qu'elle fit venir l'ambassadeur de Naples qu'elle aime et qui la divertit, pour rompre cette solitude; mais, en l'attendant, elle n'a pas eu l'air d'en avoir besoin. Elle a en tout si bien joué son jeu, que je me suis laissée aller de très-bonne foi à croire qu'elle ne s'était pas ennuyée ici, et ma confiance en cette illusion m'a fait le plus grand plaisir.

J'ai été aussi très-contente de l'ambassadeur; il a de la gaieté, une grande simplicité, le feu de l'Italie avec une grande

instruction, et une tête fort logicienne, qualité rare dans son pays; mais il a un baragouin qui fait beaucoup perdre de ce qu'il dit, et on est fâché d'en perdre.

J'espère que vous serez contente du prince. Il ne tousse plus, et il me paraît se porter assez bien. Il a chassé ici, monté à cheval. Tout cela lui est bon; mais la chasse est vilaine cette année, et cela m'a bien fâchée pour lui.

M. Walpole est-il arrivé? Êtes-vous heureuse, ma chère petite-fille? Ne m'oubliez pas auprès de lui. N'oubliez pas le grand-papa qui vous aime tendrement, et qui veut que je vous le dise; mais songez surtout que vous n'êtes aimée de personne autant que de la grand'maman. Vous n'avez point répondu à mes propositions, vous attendrez apparemment M. Walpole pour y répondre. Songez que vous pourriez, si vous le vouliez, me rendre bien heureuse.

LETTRE DCLIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 20 août 1775

Il est vrai, chère grand'maman, j'attendais l'arrivée de M. Walpole pour pouvoir joindre sa réponse à la mienne. A peine lui ai-je donné le temps de respirer que je lui ai fait lire vos deux dernières lettres. Elles lui ont inspiré tant de reconnaissance, tant d'enthousiasme, que si, sur-le-champ, nous avions pu avoir des chevaux, nous serions partis tout de suite pour aller vous trouver. Pourquoi faut-il passer sa vie en privation et en regrets? Pourquoi faut-il trouver des obstacles invincibles pour parvenir au bonheur? Ah! que de raisons Gros-Jean aurait-il pu dire à son curé s'il avait été à ma place! Pourquoi faut-il n'obtenir de vivre qu'à la cruelle condition d'éprouver la vieillesse avec toutes ses tenances et dépendances! Mais écartons ces tristes réflexions. J'aurai encore le

plaisir, au moins je l'espère, de passer l'hiver avec vous et avec le grand-papa. En attendant, je vais employer les cinq semaines que M. Walpole passera ici à parler sans cesse de vous, et nous ferons mention aussi du grand abbé. Pourquoi M. l'ambassadeur, les Beauvau et la poste ne m'ont-ils rien apporté de lui? Est-ce caprice, paresse ou indifférence qui le rendent muet? Éclaircissez cela.

Il faut vous rendre compte de tous vos succès. L'ambassadeur s'écrie sur tous les tons du baragouinage qu'il n'y a rien de si charmant que la *douchesse* et que M. le *douc;* mais ce qui met le comble à votre gloire, ce sont les éloges que la princesse fait de vous. Je soupai avant-hier chez elle, et, jusqu'à trois heures du matin, vous fûtes le sujet de la conversation que nous eûmes tête à tête. Je crois, en vérité, que vous êtes, après elle, celle à qui elle trouve le plus d'esprit et de mérite. C'est être placée bien haut. Gardez que la tête ne vous tourne. Vous louez très-bien l'ambassadeur. Je suis d'accord de tout ce que vous en dites. Que je voudrais causer avec vous, et que, quand M. Walpole sera parti, le temps jusqu'à l'arrivée de décembre me paraîtra long! Quel malheur pour moi que votre bonheur fasse son gîte à Chanteloup, de préférence à l'hôtel de Choiseul! Mais les murmures sont inutiles; suspendez-les en m'écrivant ou en me faisant écrire par l'abbé.

Je désire une lettre par semaine. Je n'ose proférer que je vous en promets autant. Il me semble que c'est plutôt une menace qu'une promesse. Quand je vous lis, le plaisir que je reçois est subitement suivi du désespoir d'avoir à y répondre. Je me trouve si superficielle, si bornée, que je n'ose l'entreprendre, et c'est avec la plus grande sincérité que je vous avoue qu'il me paraît inconcevable que mes lettres vous semblent supportables. Les vôtres sont d'une énergie et d'un agrément que rien n'égale, et celles de l'abbé d'une gaieté qui en inspirerait à un agonisant. Qu'il m'écrive donc, cet abbé; une de vous, une de lui par semaine, me donneraient le moyen

d'empêcher M. Walpole de s'en tenir à ses cinq semaines. Je connais vos bontés, cette considération vous fera impression. Accordez-moi aussi la grâce d'empêcher le grand-papa de me mettre *in globo* dans le tas des soi-disant amis. Voilà toutes mes demandes.

Je n'attendais M. Walpole qu'aujourd'hui. Il me surprit en arrivant hier au soir.

LETTRE DCLIV

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, ce 22 août 1775.

Et comment puis-je croire, ma chère petite-fille, que si vous eussiez trouvé des chevaux, M. Walpole et vous seriez partis tout de suite pour Chanteloup? Est-ce qu'on ne trouve pas toujours des chevaux? « Rien, disais-je dans ma jeunesse, rien n'est impossible à la force de vouloir. » Je le sentais alors, je le pense encore à présent; mais c'est là la grande affaire que d'avoir cette force du vouloir. Elle sait surmonter des obstacles un peu plus grands que celui de trouver des chevaux dans une ville comme Paris, et de voyager sur un grand chemin où il y a des postes réglées. Vous auriez donc pu suivre votre envie, et si vous l'eussiez suivie, nous aurions été trop heureux, oui trop heureux, je vous l'assure. Mon illusion va jusqu'à me persuader que M. Walpole et vous, vous vous seriez trouvés à merveille ici dans ce moment, et cette illusion ajoute encore à mes regrets; mais ce n'est point comme vous dites à titre de murmure que je les profère, c'est à titre de faiblesse; et je ne me reprocherai jamais celles dont vous êtes l'objet. Je suis juste, et je trouve que M. Walpole et vous pouvez avoir un beaucoup meilleur emploi à faire de la force de vos vouloirs, que celui de satisfaire mes désirs, c'est beaucoup pour moi que l'envie seulement vous en vienne, et je dois beaucoup de reconnais-

sance à cette seule envie. Quoique je ne profite pas du voyage de M. Walpole, soyez sûre que je n'en jouis pas moins sensiblement du bonheur que sa présence vous procure. Je suis extrêmement flattée de tout ce que vous me dites de sa part. Remerciez-le de m'avoir pardonné le tort que M. Conway et milady Aylesbury m'ont fait l'honneur de croire que j'avais avec eux. Remerciez-le surtout de m'aimer encore. Assurez-le qu'il sera toujours mon Horace. Dites-lui que je le préfère au protégé de Mécène, au flatteur d'Auguste, parce qu'il n'est ni le protégé ni le flatteur de personne, et qu'il a autant d'agréments que l'ancien Horace et plus de philosophie.

Je ne vous pardonne pas de calomnier vos lettres et de vanter les miennes. Mon Dieu, quelle injustice! Ce serait à vous à écrire tous les jours. Je suis et plus juste et plus franche quand je dis que je ne me trouve pas digne de vous répondre; mais en vous répondant, en vous écrivant, je ne fais que céder au sentiment, et alors tout est bien pourvu que mon sentiment vous suffise, et je vois qu'il vous suffit. Ne vous en corrigez pas, c'est tant mieux pour toutes deux. Je laisserai à l'abbé le soin de vous amuser. Il le peut : sa gaieté est inaltérable, son imagination est inépuisable. Il m'a promis d'être moins paresseux, et il prétend vous en avoir déjà donné des preuves. Pour moi, j'avoue qu'il est bien rare que j'aie quelque chose à dire, et ce qu'il y a de pis, c'est que je ne me trouve jamais mieux que quand je n'ai rien à dire. Il me semble qu'on ne peut guère parler que de ses plaisirs, de ses affaires ou de ses malheurs. Les malheurs ne sont bons que dans les romans; il n'y a que les sots qui parlent de leurs affaires, et les enfants qui soient en droit de parler de leurs plaisirs. L'état d'apathie dans lequel je me trouve ordinairement me paraît, à tous égards, le plus désirable et le plus raisonnable. Il est vrai qu'il en résulte une nullité bien propre à rabattre l'orgueil que pourraient me donner les éloges de la princesse.

Puisque vous voyez l'ambassadeur de Naples, dites-lui de

ne pas oublier qu'il nous a promis de faire nos remercîments à l'ambassadeur de Sardaigne du souper auquel il nous a invités, et nos excuses de ce que nous ne pouvons pas nous y rendre, et que je le prie d'y ajouter de nouveaux remercîments et de nouvelles excuses pour un billet de bal qu'il aura la bonté de rendre, puisqu'on veut le ravoir. Vous sentez bien que vous ne donnerez pas toutes ces commissions sans les larder de tous les compliments imaginables de notre part.

Où avez-vous donc pris que le grand-papa vous met *in globo* dans le tas de ses amis? Ne semble-t-il pas qu'on ait de cela à tas? Et puis croyez-vous donc que l'on vous mette dans le commun des martyrs? Vous n'êtes nullement commune, et je ne vous crois pas plus disposée à être martyre. Si vous étiez une jeune femme, et que je fusse un jeune homme, je vous dirais que vous n'êtes faite que pour en faire. Mais comme votre grand'maman, je vous dirai seulement que nous vous aimons de tout notre cœur.

LETTRE DCLV

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

22 août 1775.

Je suis, comme l'Égypte, frappé de stérilité. Je relis votre dernière lettre que je me garderai bien de trouver charmante. Elle finit par deux questions : « Pourquoi ne m'avez-vous pas mandé l'aventure du palefrenier? Pourquoi votre archevêque n'est-il pas à Tours? » Je ne suis pas embarrassé de la seconde, quoiqu'elle me rappelle des regrets; il n'est pas ici, parce qu'il est ailleurs. Mais, qu'est-ce que cette aventure, qu'est-ce que ce palefrenier? Je n'y entends rien. C'est peut-être de la métaphysique. J'ai oublié d'en demander l'explication à l'ambassadeur de Naples; vous l'aurez vu depuis son retour. Il m'a paru content du grand-papa et de la grand'maman; ils l'ont été

très-fort de lui, et ils se flattent de le voir souvent cet hiver. Il vous aura donné de leurs nouvelles; mais vous en avez reçu depuis par madame la princesse de Beauvau, qui a été souverainement aimable, ainsi que M. le prince de Beauvau. Je sais bien que vous m'allez répondre comme Fontenelle à cet homme qui ne lui disait que des choses triviales : « Monsieur, cela est si vrai que je l'ai entendu dire plus de cent fois; mais ce n'est pas ma faute si je ne l'ai pas dit le premier! »

M. le baron de Bezenval part ce soir. Il ne reste ici que madame la marquise de Fleury. Jamais on n'a été si seuls; cependant on ne s'ennuie point, et ce temps-ci passe comme tous les autres. On a le trictrac, le billard, et puis nous avons la chasse pour nous promener. Je joue souvent avec madame de Fleury, devinez à quoi?... Au trou-madame! Quoique je m'y sois mis un peu tard, je n'y joue pas mal.

La grand'maman me dit hier au soir qu'elle venait de recevoir une lettre de vous, où vous vous plaignez de mon silence. Je m'en plains aussi. Ce n'est ni paresse ni oubli de ma part, c'est défaut de matières. Je suis toujours embarrassé de tirer quelque chose de rien, et c'est ce qui fait que je comprends avec peine la création. Il faut que je recommence ma gazette; je vous marquerai jour par jour ce qui se passera ou ne se passera pas ici. Vous aurez à peu près les mêmes plaisirs qu'à lire la *Gazette de France*. Si j'étais à Paris et vous à Chanteloup, j'aurais bien des nouvelles à vous mander cette semaine : le mariage, le banquet, le connétable, et puis tout l'esprit qui se débitera au Louvre le jour de saint Louis. Je donnerais quelque chose de bon, vingt-quatre sols, par exemple, pour avoir à chaque ordinaire autant de détails à vous communiquer.

Je viens de lire votre lettre à la grand'maman; j'y vois l'arrivée de M. Walpole. Je vous en fais mon compliment, et je suis au désespoir de n'être pas à Paris, je ne le suis pas moins que vous ne vous rendiez point aux sollicitations de la grand'-

maman; je vous prie de l'assurer de mes regrets et de tous les sentiments que je lui ai voués.

LETTRE DCLVI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, le 31 août 1775.

J'ai voulu attendre, chère grand'maman, pour vous écrire, que j'eusse de quoi remplir ma lettre, non par des récits de gazettes, mais par des faits particuliers.

Je fus le samedi 26 à la représentation du *Connétable*. Je l'entendis dans l'œil-de-bœuf de l'appartement des Beauvau, où, pour vous dire la vérité, je ne l'entendis point. La distance du théâtre au bout de la salle, l'excessive élévation, la mauvaise prononciation des acteurs, firent que je n'aurais eu nulle connaissance du sujet de la pièce si quelques vers que j'attrapais par intervalle ne m'avaient rappelé le souvenir de la lecture que j'en avais entendu faire à l'auteur. Cette pièce n'a pas eu le succès auquel on s'attendait; peut-être les acteurs y ont-ils contribué. La musique guerrière m'a extrêmement plu. Le spectacle était magnifique. Voilà enfin toutes les fêtes finies. Il n'est plus question aujourd'hui que des éloges de Catinat; celui de La Harpe, qui a remporté le prix; celui de M. de Guibert, qui a eu le premier accessit, et celui de l'abbé d'Espagnac, qui a eu le second. Il faut absolument que je sache ce que vous, le grand-papa, le grand abbé en aurez jugé; mais il me faut la vérité, toute la vérité. Je vous dirai après ce que j'en pense. Je voudrais savoir aussi ce que vous devinerez que j'aurai pensé.

Je vis hier madame d'Enville; elle part aujourd'hui pour Liancourt. C'est de là qu'elle vous écrira. Elle n'a pas eu un moment à elle dans la course qu'elle a faite à Paris. Elle y reviendra dans quinze jours. Elle a fort envie de l'hôtel du

Maine ; on en veut un million. On dit qu'on offre dix-huit cent mille livres de Sceaux. Je ne peux supporter l'idée de la destruction de ces beaux jardins. On ne fait que détruire [1]; c'est ce que les entrepreneurs *en tout genre* entendent le mieux. Ils ressemblent au tailleur de Sancho Pança, ils font un grand nombre de petits capuchons dans une aune de drap.

Je vois couler le temps avec beaucoup de chagrin. Il amènera bien plus promptement que je ne voudrais le départ de mon ami. L'idée de la séparation empoisonne le plaisir de la présence. Si, au moment du départ, je me trouvais transportée à Chanteloup, je ne me plaindrais pas ; mais il faudra encore longtemps vous attendre, car c'est une illusion que le projet de vous aller trouver. Peut-on se dissimuler son âge et tous les inconvénients qui en sont la suite, tant par rapport à soi que par rapport aux autres?... Venez, venez à Paris ! Venez de mes derniers jours écarter l'ennui. J'espère en madame de Grammont pour vous y déterminer. Elle arrive dimanche; elle soupera chez madame de Tessé. J'irai la chercher lundi.

Dites au grand abbé, je vous supplie, que je lui écrirai incessamment et que je lui demande en grâce de m'écrire ; que je le regrette tous les jours de la semaine, mais particulièrement les jeudis. Ils se soutiennent, mais tristement ; ils ne battent plus que d'une aile. Je le prie de me mander tout ce qu'il pense des éloges.

Mon ami et moi nous nous mettons à vos pieds ; nous embrassons le grand-papa, et nous serrons tendrement les mains au grand abbé.

Et les petites cerises? Elles ont été oubliées.

1. Que dirait-elle aujourd'hui ?

LETTRE DCLVII

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, ce 5 septembre 1775.

Ah! je me suis toujours bien doutée, ma chère petite-fille, que vous ne viendriez pas, et cela m'a désespérée; mais je ne veux pas vous le dire pour ne vous pas affliger de mon affliction.

Je ne crois pas que vous ayez beaucoup perdu à ne pas mieux entendre le *Connétable*, parce que la pièce est sans intérêt; que madame de Lautrec n'est qu'une raisonneuse; que M. de Lautrec n'est qu'un père aux Indes; que le principal personnage, le *Connétable*, n'est qu'un visionnaire; que le véritable héros de la pièce est Bayard, qui n'est qu'un personnage secondaire. Sa mort fait la catastrophe de la pièce; elle arrive au quatrième acte, et ce qui se passe depuis ne fait plus rien à personne. Ces défauts me font penser que, malgré la magnificence du spectacle, cette pièce ne doit pas réussir à la représentation; et, en effet, on nous a mandé qu'elle n'avait pas eu un grand succès; mais comme en général elle est bien écrite, remplie de beaux détails et de sentiments sublimes, je pense qu'elle doit toujours réussir à la lecture. Cependant je vous prie de me garder le secret sur ce jugement de réminiscence porté sur une lecture que M. de Guibert nous a faite, il y a dix-huit mois, de sa pièce.

Je ne satisferai pas votre curiosité sur les jugements que vous me demandez des trois discours qui ont été couronnés à l'Académie, premièrement parce que je serais bien fâchée de les lire. C'est un genre qui m'ennuie à la mort. En second lieu, je ne les ai pas tous. M. de Guibert nous avait lu le sien il y a un an. Autant qu'il m'en souvient, il me semble que j'y ai trouvé des beautés, de la force et parfois un peu de bouffis-

sure. On m'a lu ici quelques passages de celui de l'abbé d'Espagnac, remplis de *chicchoc* et d'antithèses, ce qui est un mauvais genre et m'a dégoûtée d'en lire davantage. Quant à celui de M. de La Harpe, c'est le seul qui ne nous ait point été envoyé. Apparemment que M. de Choiseul est dans sa disgrâce; mais l'abbé aura tout cela, lira tout cela, pensera sur tout cela tout ce qu'il faut penser, et vous le rendra beaucoup mieux que moi. J'ai vu la dernière lettre que vous lui avez écrite; j'applaudis à tout ce que vous dites de lui, et je trouve que vous avez raison de me l'envier. Il est certainement un de mes plus grands bonheurs, mais il est aussi votre meilleur ami, et nous partageons son cœur sans que l'une perde sur ce qu'il accorde à l'autre. Mais croyez aussi qu'il n'est pas le seul qui sache aimer et dont vous soyez parfaitement aimée. Soyez bien sûre que vous l'êtes autant du grand-papa et de la grand'-maman.

A propos, il est vrai que j'avais oublié les petites cerises, mais je suis bien aise de vous dire que je m'en étais souvenue de moi-même avant votre lettre. Je vous en envoie huit boîtes, entre lesquelles il y a un paquet de deux pour madame de La Vallière, que je vous prie de lui envoyer de ma part.

Dites, je vous prie, mille choses pour moi à M. Walpole. Le grand-papa vous prie de l'assurer du regret qu'il a qu'il ne nous ait pas fait l'honneur de venir ici avec vous, il aurait été charmé de causer avec lui en liberté. Il prétend que la rigueur que M. Walpole lui a tenue fera qu'il n'osera, s'il va en Angleterre, prendre la liberté d'aller chez lui.

LETTRE DCLVIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 8 septembre 1775.

Vous recevrez, chère grand'maman, par M. de La Ponce, l'éloge de La Harpe. Comme je n'appris son départ qu'hier tout au soir, je ne pus pas y joindre une lettre.

Votre dernière, qui m'a été rendue avant-hier avec les dix coffrets de cerises, est comme à l'ordinaire, c'est-à-dire charmante, les petites cerises excellentes. Madame de La Vallière a ses deux coffrets. Elle vous fera sans doute ses remercîments. et je vous prie de recevoir les miens. L'ambassadeur de Naples les trouve fort bonnes ainsi que tous ceux qui soupèrent hier chez moi.

Votre analyse du *Connétable* est parfaite, vous êtes le plus grand esprit de notre siècle, et votre modestie est extraordinaire. Pour moi, chère grand'maman, je suis la plus stupide et la plus présomptueuse quand je m'avise de juger.

La dernière lettre que j'ai écrite à l'abbé était horriblement triste. J'en ai eu des remords. Je serais fâchée qu'il vous l'eût montrée; mais on trouve du soulagement à se plaindre, on croit diminuer le fardeau de ses peines, et on ne pense point qu'on en procure à ceux à qui on les confie.

Je présentai hier M. Walpole à madame de Grammont, qui lui fit toutes sortes de politesses. Il est fort content de celles qu'il reçoit de tout le monde, mais il est pénétré de reconnaissance de tout ce que vous me dites pour lui, et de ce que le grand-papa lui fait dire. Il a un véritable regret de ne pouvoir pas profiter de la permission que vous lui donnez de vous aller faire sa cour; mais voilà son départ qui s'approche, et c'est ce qui me cause beaucoup de chagrin. Il n'y a que vous, chère grand'maman, qui puissiez le remplacer.

Vous allez avoir incessamment l'évêque d'Arras; il vous est véritablement attaché, et ses sentiments pour vous entrent pour beaucoup dans l'amitié que j'ai pour lui.

Je n'écrirai point aujourd'hui à l'abbé, ses lettres font les délices de M. Walpole.

Madame de Grammont a dû s'établir hier au soir à Chaville. Vous aurez, je crois, dans le courant de ce mois, madame de Luxembourg. Avez-vous toujours madame de Fleury? Il lui appartient bien de s'établir à Chanteloup, tandis que je reste à Saint-Joseph!

Je vous prie de ne rien dire de moi au grand-papa; il voudrait voir ma lettre, elle est trop bête. Il n'y a qu'avec vous, chère grand'maman, que je n'en rougis point.

LETTRE DCLIX

DE MADAME DU DEFFAND AU DUC DE CHOISEUL

Ce lundi, 11 septembre 1775.

Je me trouve trop circonspecte. Pourquoi une petite-fille n'oserait-elle écrire à son grand-papa? C'est pousser trop loin la réserve, la retenue, etc.; c'est laisser prendre insensiblement l'habitude d'être oubliée, et c'est tout ce que je crains. Madame de Luxembourg m'a bien promis de vous parler beaucoup de moi. Si j'en crois la grand'maman, vous m'aimez, vous seriez bien aise de me voir. Vous trouveriez très-bon que M. Walpole et moi nous vous fussions rendre une petite visite. Cela est-il vrai? J'ai toute confiance en ce que dit la grand'maman; mais je sais que ses interprétations sont toujours agréables, obligeantes, et peut-être plus que ne le comporte le texte. Enfin, quoi qu'il en soit, nous n'irons point à Chanteloup; mais nous voudrions y être. C'est en vérité ce que pense mon ami, et pour moi vous n'en doutez pas.

On s'ennuie ici à la mort: des édits, des éloges, on en

regorge. Il y a aussi des libelles, mais je n'ai pas eu le plaisir de les lire. Tout ceci finira. On n'y sent point une certaine consistance; ce sont des acteurs qui essayent leurs rôles. Ils ne seront point reçus, j'en réponds; on sentira bientôt la nécessité d'en avoir qui connaissent le théâtre, qui aient de l'intelligence et du sentiment. J'ai grande impatience de voir arriver ce moment et de n'être pas obligée d'aller chercher la joie et le plaisir à soixante lieues de mon tonneau.

Quand j'ai écrit ce matin à la grand'maman et au grand abbé, je ne pensais pas à vous écrire. L'envie m'en a pris tout d'un coup. Trouvez-le bon, et dites-moi que j'ai bien fait.

LETTRE DCLX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi, 29 septembre 1775.

Je me porte bien, chère grand'maman, la lettre que je reçus hier a achevé ma guérison. Rien n'est si tendre, rien n'est si sincère, j'en suis sûre: mais il faut être encore trois mois sans vous voir, et voilà ce qui affecte mon âme et la rend incapable de joie. Joignez à ce chagrin le départ de M. Walpole qui ne saurait être différé encore longtemps. Plus je suis touchée de votre amitié et de la sienne, et plus je tombe dans une mélancolie insurmontable. Je n'ai ni votre esprit, ni votre raison, ni votre courage, je suis sotte, faible et vieille; mais je ne veux point vous attrister, parlons d'autres choses.

Madame de Grammont soupera après-demain chez moi, j'espère qu'elle m'amènera le grand-papa. Je ne prierai personne si ce n'est M. de Gontaut. Vous comprenez bien que j'aurai les Beauvau, la maréchale et madame de Lauzun et peut-être madame de Poix; mais je n'aurai point ma grand'maman, ni mon grand abbé. Je ne lui écrirai point aujourd'hui, j'ai encore la tête un peu faible.

Je suis fort aise que vous approuviez Bouvard, c'est un homme d'esprit, j'en suis fort contente. Je compte bien suivre votre conseil et conserver Poissonnier. Je sens avec la plus vive reconnaissance votre prévoyance sur le besoin que j'en pourrais avoir. Ce sont ces sortes d'attentions qui prouvent le plus l'amitié. Toutes les belles paroles et les grandes démonstrations ne sont rien. Ah! ma grand'maman, vous, l'abbé et mon ami, voilà sur qui je compte et que j'aimerai jusqu'à mon dernier soupir; mais avoir encore trois mois à passer sans vous voir, voilà ce qui m'afflige.

Je compte sortir cet après-dîner et essayer mes forces par un petit tour de promenade que je ferai avec mon ami. Nous parlerons de vous, et de quoi encore? De vous et toujours de vous.

LETTRE DCLXI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi, 7 octobre 1775,
à 7 heures du matin.

Je suis en état, chère grand'maman, de vous dire moi-même que je me porte mieux[1]. Le grand-papa soupa hier chez

1. Elle venait d'être gravement malade. M. Walpole, alors à Paris, et qui la soigna avec tendresse, donne à M. Conway les détails suivants sur cette maladie :

Paris, 6 octobre 1775.

... Madame du Deffand a été si malade, que le jour où elle s'est mise au lit, je croyais qu'elle n'irait pas jusqu'au soir. Sa *faiblesse d'Hercule*, qui n'avait pu résister à des fraises et de la crème après souper, a surmonté tous les *haut* et *bas* qui ont été la suite de cet excès. Mais son impatience d'aller partout et de s'occuper de tout lui a attiré une espèce de rechute, et je ne suis pas encore tout à fait hors d'inquiétude sur elle. On ne lui permet de prendre aucune nourriture pour se refaire, de sorte qu'elle mourra d'inanition si elle n'en guérit pas. Elle ne peut soulever sa tête de dessus l'oreiller sans *étourdissements*, et malgré cela son esprit galope plus vite que celui de qui que ce soit, et de même ses reparties. Elle donne un grand souper ce soir pour le duc de Choiseul, et cela l'a mise hier

moi, avec douze ou treize personnes. C'était beaucoup pour ma tête qui n'est pas encore fort bonne. Le grand-papa nous quitte demain. Je vous félicite du plaisir que vous aurez de le ravoir. Il est plus charmant que jamais. Madame de Grammont dit qu'elle vous ira trouver un jour de cette semaine. M. Walpole part jeudi. Je vais être bien seule. Ne me donnerez-vous pas souvent de vos nouvelles? Le grand abbé ne reprendra-t-il pas sa gazette? Je ne veux pas qu'il se fatigue; mais vos lettres et les siennes seront toute ma consolation. Si je mettais ce billet à la poste, vous le recevriez demain au soir. Je préfère d'en charger le grand-papa. Ce ne serait pas bien qu'il ne vous portât rien de la petite-fille.

A 3 heures après midi.

Voilà une lettre de la grand'maman, toujours pleine de bontés. J'ai une grande impatience de voir Poissonnier. Je ne suis pas absolument quitte de mes incommodités. J'ai encore des étourdissements. Il y trouvera peut-être quelque remède. Mais c'est moins cette espérance que le désir d'apprendre en détail des nouvelles de la grand'maman et de celles du grand abbé, dont l'état m'afflige et m'inquiète.

en si grande colère contre son cuisinier, et Tonton en a pris une telle rage, que nos *dames de Saint-Joseph* croyaient que le diable ou les philosophes allaient emporter le couvent. Comme je l'ai à peine quittée un moment, je n'ai rien à vous apprendre. Si elle va bien, comme je l'espère, je me mettrai en route le 12...

6 octobre.

Madame du Deffand était très-bien hier, et à près d'une heure, ce matin, j'ai laissé le duc de Choiseul, la duchesse de Grammont, le prince et la princesse de Beauvau, la princesse de Poix, la maréchale de Luxembourg, la duchesse de Lauzun, les ducs de Gontaut et de Chabot, et Caraccioli autour de sa chaise longue; elle-même au milieu de ce cercle n'était pas un personnage muet.

LETTRE DCLXII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi, 18 octobre 1775,
à 6 heures du matin.

Vous ne savez pas ce que vous faites, chère grand'maman, quand vous me marquez tant d'intérêt et tant de bonté; vous me faites trop aimer la vie. Convient-il que j'y sois si fort attachée? cependant je suis prête à vous dire comme Atis à Sangaride :

> Mais n'importe, aimez-moi, s'il se peut, davantage,
> Quand j'en devrais mourir cent fois plus malheureux!

J'ai vu partir M. Walpole; son respect, son estime, son attachement pour vous, sont si fort à l'unisson de mes sentiments, que son départ me cause bien des regrets.

J'excuse, je pardonne et je veux même que l'abbé reste dans sa paresse jusqu'à ce qu'il se porte assez bien pour avoir une sorte de besoin d'écrire.

Je connais l'effet de la langueur sur l'imagination; elle ne détruit ni les sentiments, ni les pensées, mais elle refuse les expressions. Quand il se portera bien, il reprendra sa gazette et toutes ses charmantes folies. Je ne lui demande pour le présent que de parler souvent de moi à vous et au grand-papa, et de dire à madame de Grammont que je la regrette autant pour le moins que ceux qui la voyaient tous les jours.

Vous aurez peut-être la petite sainte en recevant cette lettre : dites-lui, chère grand'maman, que vous voulez qu'elle m'aime, parce que vous savez que je l'aime de tout mon cœur, rien n'est si vrai.

Il ne m'appartient pas de parler nouvelles; je crois que personne au monde n'y prend moins d'intérêt que moi.

Je voudrais pouvoir dormir, chère grand'maman, et cela me paraît encore plus difficile que de faire un ministre de la guerre.

LETTRE DCLXIII

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, ce 22 octobre 1775.

Oui, ma chère petite-fille, je vous aimerai chaque jour davantage, et vous en vivrez, j'espère, plus longtemps et plus heureuse. Je suis fort touchée de ce que vous me mandez des sentiments de M. Walpole pour moi; mais ce qui m'affecte le plus à présent est le vide que vous doit laisser son absence.

Je trouve l'abbé réellement mieux, et je ne doute pas qu'il ne reprenne bientôt ses jolies gazettes. Vous devriez bien me les faire lire quand je serai à Paris, car il n'y a que moi qui ne les connaisse pas.

La comtesse de Choiseul est arrivée hier. Elle est certainement mieux, mais elle n'est pas guérie. Je lui ai dit que vous vouliez qu'elle vous aimât; elle m'a assuré qu'elle ne demandait pas mieux, et que l'effet avait prévenu sa volonté et y répondrait toujours. Pour madame de Grammont, elle est bien persuadée que vous l'aimez et trouve de bonne foi qu'il n'y a personne de si aimable que vous.

Vous croyez bien qu'au fond de notre province nous entendons autant parler du ministre de la guerre que vous en entendez parler du fond de votre tonneau. Nous faisons nos nominations tout comme d'autres, et nous nous moquons de nos choix comme de ceux des autres. Enfin, ce qui est, ce qui sera, ne nous importe pas plus qu'il ne vous importe, et nous donnerions comme vous tout un ministère pour vous faire dormir une heure de plus, car le grand-papa et la grand'maman ne

se soucient de rien que de leur petite-fille, et leur petite-fille est ce qu'ils aiment le mieux au monde.

Mandez-moi si Poissonnier est revenu, s'il vous a vue, s'il vous traite, s'il approuve le traitement qu'on vous a fait pendant son absence.

LETTRE DCLXIV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi, 23 octobre 1775.

Je ne doute pas, chère grand'maman, que vous ne soyez fort touchée de la mort de cette pauvre petite comtesse de Coigny. Vous y étiez préparée, mais l'est-on jamais à une séparation éternelle?... Ma disposition présente me rend bien propre à comprendre et à partager ces sortes d'afflictions. Heureusement vous avez avec vous votre petite sainte. Je sais combien vous l'aimez, et combien elle vous aime. Je voudrais partager avec elle les soins qu'elle vous rendra. Je voudrais bien avoir de ses nouvelles, et savoir si vous êtes contente de son état. Je suis tout en esprit auprès de vous. Rien de ce qui m'environne ne m'occupe ni ne m'intéresse. Je ne cesse de calculer les semaines et les jours qui restent à vous attendre. Ma vie se passe en regrets et en désirs; le passé et l'avenir rendent le présent insupportable; on ne songe qu'à s'en échapper. Mais, chère grand'maman, ce n'est pas votre état habituel. Le fond de votre vie est heureux, et le doit toujours être. N'ayez pas de répugnance à quelques changements à votre situation; que votre séjour ici ne vous cause point de peines; laissez-moi jouir de l'espérance d'un plaisir parfait, celui de vous voir et d'être persuadée que vous serez bien aise aussi de me revoir.

Je vous prie de vouloir bien dire mille choses pour moi à votre petite sainte.

LETTRE DCLXV

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 26 octobre 1775.

Je vous remercie, ma très-chère petite-fille, de vous intéresser à la douleur que me cause la mort de la comtesse de Coigny. J'ai dû la prévoir en commençant à la connaître, je m'y attends depuis trois mois, et l'événement n'a fait que me donner la certitude de mon malheur, mais cette certitude est horrible. C'est une grande consolation pour moi d'avoir dans ce moment-ci ma petite sainte; mais comme il ne faut pas affliger ses amis des douleurs qui leur sont étrangères, je lui montre seulement qu'elle me plaît, sans lui laisser voir qu'elle me console. Vous aviez tort de ne vouloir pas que l'abbé me montrât la dernière lettre que vous lui avez écrite. Elle est arrivée par la même poste qui apportait la nouvelle de la mort de la pauvre petite comtesse de Coigny, et les idées sombres m'étaient assurément fort analogues dans ce moment-là. Ce n'était donc pas comme sombres qu'elles pouvaient me déplaire pour moi; mais elles m'inquiétaient pour vous, parce que je crains que tant de tristesse, tant d'ennui ne vous soit plutôt causé par votre santé qu'occasionné par le désœuvrement et l'absence de la société. Je l'ai craint d'autant plus que vous mandiez dans la même lettre à l'abbé que vous aviez encore eu un étourdissement. Cependant M. de Stainville et le comte de Choiseul, arrivés depuis, m'ont tous deux assurée que vous vous portiez fort bien. J'aimerais encore mieux le savoir par Poissonnier. Est-il de retour? vous a-t-il vue, vous soigne-t-il? que dit-il?...

Je suis fort contente de la santé de l'abbé depuis quelque temps. Les paris sur le ministre de la guerre lui ont fait grand bien. Mais ses plaisirs vont finir.

La petite sainte me charge de vous dire un million de choses. Elle est fort sensible à tout ce que vous me dites pour elle. Je la trouve certainement infiniment mieux, quoiqu'elle ne soit pas absolument guérie.

Je ne vous parle pas du grand-papa, parce qu'il est à la chasse. S'il était avec moi, il me parlerait de vous, car ce grand-papa est bien uni de sentiments avec la grand'maman dans son amour pour la chère petite-fille.

LETTRE DCLXVI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi, 4 novembre 1775.

Ce sera mon tuteur et neveu qui vous rendra cette lettre. Il compte passer huit jours avec vous. Jugez, chère grand'maman, si je lui porte envie.

Que dites-vous du nouveau ministre[1]? Je me souviens à son occasion que j'entendais dire souvent à feu madame de Staal : « Je suis charmée de faire de nouvelles connaissances; « j'espère toujours qu'elles vaudront mieux que les anciennes. « Je suis du moins certaine qu'elles ne pourront être pires. »

Mon tuteur vous débitera toutes les nouvelles. Ah! mon Dieu! que j'aurai de joie quand je pourrai causer avec vous! Je suis persuadée que nous serons souvent d'accord. Bussi dit, dans une de ses lettres, que la vérité nuit quelquefois à la modestie. C'est le cas où je tombe actuellement en croyant que je me rencontrerai à penser comme vous.

1. M. de Saint-Germain, ministre de la guerre.

LETTRE DCLXVII

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 4 novembre 1775.

Il y a des siècles, ma chère petite-fille, que l'abbé et moi n'avons reçu de vos nouvelles. Nous avons commencé par nous en ennuyer, nous finissons par nous en inquiéter. Il y a déjà cinq ou six jours que je veux vous écrire, sans en avoir pu trouver le moment. « Quelles sont donc, me direz-vous, vos grandes occupations?... » Hélas! je n'en ai pas. C'est pour cela que tout mon temps se perd, et c'est peut-être le meilleur moyen de le passer. Vous le savez, ce n'est pas chose si facile de le passer. Mais, quand vous ne savez que faire du vôtre, pourquoi ne nous écrivez-vous pas?... Vous savez que j'ai besoin de vos lettres d'abord pour me mettre l'âme en repos, ensuite pour savoir que dire. Elles me servent de texte; car, comme le disait tout à l'heure M. de Choiseul à propos de son jardin: « Je suis bien malheureux d'avoir une femme qui n'ait pas d'imagination!... » Vous êtes bien malheureuse aussi, ma chère petite-fille, d'avoir une grand'mère si bête. Vous êtes bien bonne de vous contenter de sa tendresse, puisqu'elle n'a que cela à vous offrir. Mais vous avez raison aussi de vous en contenter, car vous n'en trouverez pas ailleurs de plus véritable.

LETTRE DCLXVIII

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 7 novembre 1775.

Votre tuteur et neveu est arrivé, ma chère petite-fille: il avait une lettre à la main. « Est-elle de ma petite-fille? — Oui.

— Eh bien! donc vite, donnez! Comment se porte-t-elle? — Assez bien. — Dort-elle? — Pas trop bien, mais c'est son mal ordinaire. — Est-elle gaie? — Assez. — Enfin en êtes-vous content? — Mais, oui, il me semble qu'elle n'est point mal. — Mais, monsieur, ce n'est point assez de n'être point mal, il faut être bien; ce n'est point assez d'être assez bien, il faut être très-bien! » Voilà, ma chère petite-fille, comme j'ai reçu M. de Brienne, puis je me suis mise à lire votre lettre, puis j'ai fait vos compliments à chacun, puis j'ai donné à l'abbé son paquet; il convient de ses torts, il est tout honteux, mais il vous aime de tout son cœur; voilà de quoi lui faire tout pardonner, et avec quoi il réparera tout; puis je me suis mise à vous écrire par le chevalier de Botteville qui part demain matin, parce qu'il arrivera plus tôt que la petite sainte qui part aussi demain matin, puis je vais vous donner des nouvelles de cette petite sainte. D'abord elle est têtue comme une mule; j'ai fait l'impossible pour qu'elle me donnât seulement un jour de plus, il n'y a pas eu moyen de lui faire entendre raison, et je ne conçois pas ce qui la presse tant; car, au fait, il n'y a que dix-huit mois qu'elle n'a vu sa maison, ses petits-enfants, ses amis, ni entendu parler de ses affaires, et vous m'avouerez qu'il n'y a pas là tant de quoi se presser; j'espère qu'on la trouvera mieux que quand elle est partie.

Madame de Grammont a eu encore quelques ressentiments de douleurs; elle est beaucoup mieux aujourd'hui, elle me charge de vous dire une infinité de choses pour elle. Pour le grand-papa, il est toujours bien gai et gaillard, et il me paraît qu'il aime sa petite-fille plus que jamais, car il partageait bien sincèrement avec nous l'impatience, l'inquiétude et l'ennui que nous avions de n'avoir pas de ses nouvelles.

Quoi que vous en disiez, votre tuteur ne nous a pas dit la plus petite nouvelle; mais il nous a dit un fait beaucoup plus important que toutes les nouvelles politiques, c'est qu'il n'a plus d'inquiétude pour la santé de M. l'archevêque de Tou-

louse; j'en suis vraiment charmée. A propos d'archevêque, voyez-vous quelquefois celui de Tours? Ne manquez jamais de lui dire, toutes les fois que vous le verrez, combien nous sommes enchantés et reconnaissants de tous ses procédés pour nous. En vérité, nous sommes trop heureux d'avoir cet archevêque. Je ne sais quand il viendra ici, je meurs d'envie de le voir.

Votre citation de madame de Staal me fait horreur. Comment! elle trouvait qu'il était impossible qu'elle fît une connaissance pire que toutes celles qu'elle avait! Voilà une opinion qui était bien flatteuse pour ses connaissances; apparemment qu'elle ne comprenait pas ses amis dans le nombre de ses connaissances, sans quoi elle aurait été la plus malheureuse ou la plus monstrueuse de toutes les femmes. Je suis bien éloignée de penser comme elle; il me semble que je ne suis mécontente d'aucune de mes connaissances, je suis enchantée de mes amis, je pense surtout que rien n'égale ma chère petite-fille; aussi je ne cherche rien, je ne désire rien, je ne puis que regretter et je dis que les dieux ne m'ôtent rien. Hélas! ils m'ont ôté ma pauvre petite comtesse de Coigny.

Vous ne voulez donc pas absolument me dire si Poissonnier vous a vue, et ce qu'il dit de vous?

LETTRE DCLXIX

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 13 novembre 1775.

Je voulais vous écrire par M. de Brienne, ma chère petite-fille; M. de Stainville ne l'a pas voulu. Il veut vous porter ma lettre. Il faut le satisfaire. J'aime beaucoup M. de Brienne pour lui; je l'aimais aussi beaucoup pour moi, parce qu'il avait de vos nouvelles tous les jours. Je le regrette pour sa personne et pour la commodité dont il m'était à cet égard. A présent que

je l'ai perdu, il faut que vous songiez à le remplacer en nous écrivant souvent. L'abbé doit vous écrire aussi ce soir; ainsi je ferais mieux de me taire, car mes lettres ont peu de physionomie auprès des siennes. Mais je veux vous donner de ses nouvelles qu'il ne vous donnera peut-être pas. Il a encore été assez souffrant ces jours derniers; je le trouve mieux aujourd'hui, et il en convient lui-même. Madame de Grammont part en assez bon état. Elle sera charmée de se retrouver à Paris et auprès de vous, car depuis que nous avons perdu la grâce de l'exil, elle trouve que hors Paris il n'y a point de salut, et depuis qu'elle vous connaît, elle ne peut plus se passer de vous. Elle en a beaucoup parlé pendant son séjour ici; elle en était fort occupée, et je puis vous répondre qu'elle vous aime beaucoup. Que ces nouveaux amours ne vous fassent cependant pas oublier, ma chère petite-fille, les anciennes tendresses de vos parents qui vous adorent.

LETTRE DCLXX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi, 20 novembre 1775,
à 6 heures du matin.

Vous aurez vu, chère grand'maman, par le petit billet que j'écrivis avant-hier à l'abbé, que mon projet était d'écrire plus longuement aujourd'hui. Vous jugez bien que les charmantes lettres que le vicomte de Noailles a apportées ne me laisseront pas manquer à ma parole. Je vous adore, chère grand'maman, et j'aime tendrement l'abbé; voilà comme je réponds et répondrai toute ma vie aux bontés et à l'amitié de l'une et de l'autre.

Le souper d'hier s'est passé à merveille. Le prince arriva le premier, et d'assez bonne heure; madame de Grammont le suivit de près. Nous étions douze, et il ne s'en mit que sept à

table. Madame de Grammont, la princesse, la comédienne [1] et moi, trois prélats, de Toulouse, d'Aix et de Mirepoix; le prince se mit à côté de moi en qualité de Tirtea-Fuera [2], charge qu'il exerce avec une autorité et une célérité singulières; quatre autres restèrent dans ma chambre, à manger les petites cerises des corbeilles; la troupe italienne, autrement le Caraccioli, l'évêque de Rhodez, M. de Stainville et mon tuteur. Le souper fut à l'ordinaire, ni gai, ni triste; personne ne mangea. Après le souper la comédienne déclama; mon tuteur fut son interlocuteur; elle dit une scène du *Tartufe*, celle du *Misanthrope*, d'*Arsinoë* et de *Célimène*; deux ou trois de *la Surprise de l'Amour* de Marivaux, qui me parurent bien plates et bien froides; celle de la femme et du mari dans *le Préjugé à la mode*, et ce fut celle que je trouvai qu'elle joua le mieux. Ce ne sera pas mal de la recevoir pour actrice; elle n'annonce pas de grands talents, mais elle n'a point de défauts qui choquent.

On disait avant-hier au soir que la nouvelle du pain et de la viande que je vous avais mandée était fausse; hier elle est devenue vraie, elle est affichée partout. On me mande de Londres que le bruit est que les Américains se jettent dans nos bras, et que nous les y recevons; j'espère que non, j'en serais au désespoir. Mais il y a une grande désertion du parti royaliste; bien des gens croient l'Amérique perdue sans ressource. Cela ne vous fait rien, ni à moi non plus, si cela n'empêche pas mes amis de venir me voir. La vie est trop courte, et la mienne trop avancée pour étendre mes intérêts au delà de mon atmosphère, c'est-à-dire de moi et de mes amis intimes. Vous savez quelle place vous y tenez, chère grand'maman. Mais revenons

1. Mademoiselle Suin, une des actrices les plus agréables de la Comédie-Française.

2. Madame du Deffand fait ici allusion à ce personnage du roman de *Don Quichotte*, le docteur Pedro Recio de Aguero de Tirtea-Fuera, qui, dans l'île de Barataria, avait pour fonction d'indiquer au gouverneur les aliments que celui-ci pouvait se permettre sans inconvénient pour sa santé, et qui, par excès de scrupules, n'en laissait approcher aucun des lèvres du pauvre Sancho.

au souper d'hier. La compagnie défila un à un; madame de Grammont partit la dernière, et elle resta seule environ trois quarts d'heure; elle m'apprit une nouvelle charmante, votre arrivée le huit ou le dix. Cela est-il vrai? Je me jette à vos genoux, ne vous y opposez pas, chère grand'maman. Cher grand-papa, suivez cette résolution, soyez inébranlable. Joignez-vous à moi, mon grand abbé; enfin, faites-vous une joie, tous tant que vous êtes, de rendre la petite-fille heureuse, elle adoucira l'humeur de son Tonton; il léchera au lieu de mordre. Mon Dieu! que j'aurai de plaisir de vous revoir! Je vais tâcher de dormir dans cette douce idée; elle est cependant bien propre à m'éveiller.

J'allais oublier de dire à l'abbé que madame de Grammont m'a répété vingt fois qu'elle l'aimait à la folie; je lui en ai marqué une joie et une reconnaissance comme si c'était moi qu'elle m'assurait aimer.

LETTRE DCLXXI

DE MADAME DU DEFFAND A M. CRAUFURT

Ce 26 mars 1776.

Ah! je ne m'y attendais pas, c'est une manière d'apparition, il ne faut pas s'y fier; en voilà peut-être pour six mois; vous n'avez qu'un moyen de me faire croire en vous, c'est de venir nous rendre visite après votre parlement, c'est-à-dire dans le mois de juin ou de juillet; il faut que vous vous rendiez palpable, faute de quoi je vous regarderai comme une ombre légère, et très-légère.

M. Walpole m'a écrit que vous lui aviez demandé de mes nouvelles la veille d'une lettre où je lui demandais des vôtres; il ajoutait qu'il vous avait trouvé très-bon visage, et que vous étiez convenu que vous vous portiez mieux. Venez ici, mon petit Craufurt, madame de Roncherolles, madame de Cambis

et moi, nous aurons bien soin de vous. Madame de Cambis avait reçu vos boucles; elle ne m'en avait rien dit; elle vous écrira pour vous en remercier. Je me propose de voir fort souvent madame de Roncherolles; le séjour des Choiseul ici m'en avait un peu distrait; leur départ, qui sera le mardi de Pâques, me laissera fort libre; je serai fort aise si elle consent à me voir souvent; elle est très-aimable et très-intéressante; elle vous aime, et j'ai le plaisir de parler beaucoup de vous avec elle, ce qui est un grand attrait.

Je n'espère plus revoir M. Walpole; sa goutte et mon âge détruisent tout espoir pour l'avenir. Je suis indignée des folies de M. Selwyn; je ne puis m'empêcher de le plaindre, tout extravagant et condamnable qu'il est; son exemple est une bonne leçon, il n'y a rien à y ajouter; c'est l'ennui qui l'a jeté dans cet abîme; c'est toujours la cause de toutes les fautes et de tous les malheurs.

Vous allez voir incessamment milord Stormont; je le trouve infiniment aimable. Le connaissez-vous? Vous plaît-il? Je suis fâchée qu'il ait échoué auprès de sa milady; je crois qu'il n'y pense plus. Quel homme est-ce que son M. Fowley? Je jugerais volontiers qu'elle est un peu follette de l'avoir préféré à notre ambassadeur.

Madame de Cambis s'est fort adonnée à madame de La Vallière; elle y soupe trois ou quatre fois la semaine; elle a fait de nouvelles connaissances chez moi, madame de La Reynière, qui a une très-bonne maison, et M. et madame Necker. Vous allez avoir ceux-ci incessamment: ils partiront pour Londres la semaine de Pâques; leur séjour sera de cinq ou six semaines. Ils me manqueront beaucoup; leur société me convient infiniment; M. Necker a véritablement beaucoup d'esprit, beaucoup de caractère; vous le verrez peu, peut-être point du tout, à moins que vous ne le cherchiez; leur projet est de ne voir personne. Ne vivez-vous pas toujours avec les Spencer et les Ossory? Vous m'avez fait faire avant votre départ une connais-

sance dont je ne fais pas grand usage, les Grenville; la femme est un claquet de paroles, elle parle toujours sur le même ton, et sans jamais rien dire. Nous avons une milady Danemore qui sait mal notre langue, et qui en conséquence est fort silencieuse. Ce sont les Allemands et les Russes qui sont ici en plus grand nombre; ce sont de bonnes gens, fort doux et fort polis, mais peu piquants. J'ai bien besoin de vous, mon petit Craufurt, pour me dégourdir; nous disputerions, je me mettrais en colère; enfin, vous me feriez sentir que je suis encore vivante, et c'est ce dont souvent je doute.

On fait ici une nouvelle traduction de Shakespeare; je la crois très-bonne; ce qui est certain, c'est qu'elle me fait grand plaisir.

Adieu. Quand vous voudrez de mes nouvelles, vous m'en demanderez, autrement soyez sûr que vous n'en aurez point.

Je me porte bien; mais, comme dit un de nos opéras :

C'est une charge bien pesante
Qu'un fardeau de quatre-vingts ans.

Ce mercredi, 27.

Le vicomte de Noailles, qui passe pour le plus élégant de nos jeunes seigneurs, part aujourd'hui pour Londres; il m'a demandé mes commissions; j'ai balancé à le charger de cette lettre; je crois plus sûr de la mettre dans le paquet pour M. Walpole; je compte par là lui donner occasion de vous voir, et à l'un et à l'autre celle de parler de moi ensemble.

LETTRE DCLXXII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi, 26 avril 1776 [1].

Vous me dites de si bonne grâce, chère grand'maman, que

1. Le duc et la duchesse de Choiseul, après avoir passé quelque temps à Paris,

le grand-papa m'aime, que je veux n'en plus douter, et que je bannis pour toujours toute défiance et tout reproche.

L'abbé m'a grondée de vous avoir mandé qu'il souffrait toujours de ses nerfs. Il a présentement quitté le souper pour le dîner, ce qui me fâche. J'espère que l'évêque d'Arras est quitte de sa fièvre; le quinquina aura produit ce bon effet, et le plaisir d'être auprès de vous rendra bientôt sa guérison parfaite. Je n'en doute point. Je sais trop par moi-même combien le contentement de l'âme contribue à la santé.

Vous avez su la maladie de madame de Luxembourg; je la vis hier, elle est infiniment mieux: mais elle n'est pas encore en état de sortir. J'aurai ce soir mesdames de Grammont, de Beauvau, de Lauzun et de Poix; MM. de Stainville, Barthélemy, de Cotte, etc. M. Necker est en Angleterre; il doit en revenir à la fin du mois prochain. Mylord Stromond épouse ces jours-ci une fille de mylord Chathcart[1], qui n'a que seize à dix-sept ans.

Je vous envoie une lettre de Voltaire au roi de Prusse, dont il a eu grand soin de faire répandre des copies.

La nouvelle d'hier était que M. de Richelieu allait épouser mademoiselle d'Arenberg. Voilà tout ce que je sais, chère grand'maman; ce que vous savez à n'en pouvoir douter, c'est que je vous aime passionnément.

LETTRE DCLXXIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 5 mai 1776.

Je ne vois partir personne pour Chanteloup sans lui porter grande envie. Il n'y a que moi qui sois véritablement affligée du séjour que vous vous obstinez à y faire, parce qu'il n'y a

en étaient repartis le 9 avril pour Chanteloup. On supprime une lettre sans intérêt de madame du Deffand à la duchesse.

1. Qui fut la mère du comte de Mansfield.

que moi qui sois dans l'impossibilité de vous y aller trouver. Mais à quoi bon se plaindre des malheurs où il n'y a point de remède? il faut travailler de bonne foi à ne se rendre rien nécessaire, c'est la vraie philosophie; surtout il ne faut pas se permettre de confier ses peines; rien n'est si faux que cette maxime :

A confier ses maux souvent on les soulage[1].

Cela n'est pas vrai, chère grand'maman, j'ai passé ma vie à en faire l'épreuve. Quelle folie de chercher de la sensibilité dans les autres! Pourquoi la désirer? Quel bien nous pourrait-elle faire? Oh! non; ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de parvenir, si l'on peut, à n'en avoir pas pour soi-même, à ne pas s'écouter, à se moquer de soi quand on se surprend à faire dépendre son bonheur de la conduite et des sentiments des autres; il ne faut pas non plus se livrer trop à la joie, quand on a sujet d'être content. Enfin, moi qui n'aime pas saint Paul, je trouve pourtant qu'il a raison quand il dit : « Vivez dans le monde comme n'y étant point. »

Si l'on avait la certitude de ne vivre qu'un mois, un an, dix ans même, s'intéresserait-on à beaucoup de choses? Je suis bien sûre que non. Quelle réflexion pour moi! Mais, ma grand'maman, je ne sais pourquoi je me suis permis ce verbiage, et comment je me suis laissée aller à l'enfiler. C'est M. du Bucq qui en est peut-être cause; une lettre qui passe par ses mains doit se ressentir — je ne sais pas de quoi; — trouvez, chère grand'maman, le terme qui convient.

Ah! mon Dieu, que je suis honteuse de tout ce que je viens d'écrire! il vaudrait bien mieux vous parler de nouvelles, de remue-ménage qu'on nous annonce; mais M. du Bucq vous dira

1. L'original porte :

A confier ses malheurs, souvent on les soulage.

C'est évidemment une distraction du secrétaire.

tout cela; il vous assurera que M. Turgot *se dissout;* que *c'est entre les probabilités celle qu'il veut croire.* Nous verrons s'il a raison.

Je soupe ce soir chez madame d'Enville; si je fais des remarques qui en valent la peine, je vous en instruirai.

Sans doute que l'abbé vous rend compte des soupers du vendredi; il n'y en aura point cette semaine. Madame de Grammont va aujourd'hui à Chaville; elle y restera jusqu'à mercredi, qu'elle partira pour La Ferté, dont elle ne reviendra que samedi. Je souperai mardi chez la petite sainte, elle partira le 17 pour Heilly [1]. Le grand-papa n'arrivera-t-il pas ici le 20 ou le 21? Compte-t-il faire quelque usage de moi? Quel sera-t-il? Demandez-lui, chère grand'maman, et faites-le moi savoir.

La maréchale de Luxembourg se porte bien; le régime qu'elle a observé depuis sa petite maladie lui a fait un bien infini.

Je me flatte que vous vous portez à merveille, et qu'il ne manque rien à votre bonheur, si ce n'est la présence de l'abbé; mais les deux prélats vous sont une ressource.

Je soupai hier chez une femme qui vous a beaucoup vue, à ce qu'elle dit, chez le commandeur de Solar; c'est l'ambassadrice de Sardaigne. C'est une femme fort aimable, et qui ne peut pas manquer de me paraître telle, par tout le cas qu'elle fait de vous; elle en dit tout ce que j'en pense. Il vous est permis plus qu'à personne d'avoir de l'amour-propre; tout y concourt et vous y autorise; mais, hors vous, à qui cela est-il permis?

1. Magnifique château en Picardie près d'Amiens, qui avait passé des Gouffier aux Choiseul; aujourd'hui démoli.

LETTRE DCLXXIV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi, 14 mai 1774.

Que d'événements, que de surprises, et je peux ajouter que de joie et de plaisir [1] ! Ce qui m'en a fait le plus, je l'avoue, c'est le triomphe de M. de Guignes; j'y vois non-seulement tout ce qu'il a de brillant, de flatteur, de charmant, mais j'y vois mille autres choses qui s'étendent bien loin. Le renvoi du Turgot me plaît extrêmement, tout me paraît en bon train, mais assurément nous n'en resterons pas là.

N'avez-vous donc pas tort avec votre petite-fille, chère grand'maman? Mais non, car l'abbé m'a dit que vous deviez m'écrire par l'évêque. J'apprendrai par votre lettre ou par lui ce que fera le grand-papa, et quelle sera ma part. Je donnerais en vérité quelques mois de ma vie pour que vous vinssiez avec lui; ne trouverez-vous point de la lésine quand je dis quelques mois? Mais, grand'maman, songez-y bien, et vous verrez que je suis fort noble.

Hier, en apprenant la nouvelle du Turgot, je fis sur-le-champ une parodie, c'est-à-dire je la commençai. Je voulais l'écrire au grand-papa; la voici, achevez-la.

Mortel chéri du ciel, viens combler notre joie;
Au conseil Turgotin le Roi n'est plus en proie,
Ses yeux sont dessillés, les sots sont confondus,
Viens briller près de lui dans le rang qui t'est dû.

Je ne suis pas contente de ce qui suit.

En vérité, je serai bien aise de revoir le grand-papa; il y a

1. M. Turgot venait d'être remplacé par M. de Clugny, ami du duc de Choiseul, et le duc de Choiseul lui-même paraissait avoir des chances pour revenir au pouvoir.

bien longtemps que je n'ai vu madame de Grammont; le dernier vendredi se passa sans elle: Chaville, La Ferté, et puis encore Chaville, ont rempli quinze jours. Le dernier vendredi, la dominante [1] fut plus dominante que jamais. Ah! c'est une grande princesse; mais sa gloire, son brillant, m'éblouissent et m'atterrent; et malgré toute la disposition que j'ai à l'aimer, tout l'esprit et les bonnes qualités que je lui connais, il y a des moments où elle m'est (gardez-m'en le secret) insupportable.

Ma grand'maman, il n'y a que vous qui, de quelque côté que je vous regarde, soyez parfaitement selon mon cœur et selon mon goût. Nous nous querellons quelquefois, l'abbé et moi; réellement il se fâche. Je suis persuadée que vous trouveriez qu'il a tort; il me dit de belles paroles toutes notées, des lieux-communs où il n'entre ni confiance, ni sincérité: il me parle comme il parlerait à madame de Château-Renaud. A propos, elle me vint voir l'autre jour, je ne sais d'où vient.

Mais, bon, j'oublie de vous parler de l'ambassadeur de Naples. Il est bien confondu, il adorait le Turgot, il ne cessait de brailler ses éloges. Il dit hier chez moi: On va oublier M. Turgot, et dans trois mois on dira la rage de son successeur. Je lui dis: Vous donnez bien de la marge, on n'a pas attendu si longtemps pour M. Turgot.

Bien des gens croient que M. de Clugny n'acceptera pas. Je trouve que cette décoration présente en annonce une autre et la rend nécessaire. Enfin, je philosophe dans mon tonneau, et je ne communique qu'à vous toutes mes pensées, folles ou raisonnables, comme vous voudrez les trouver; je ne les communiquerai plus à l'abbé; il m'assomme de gros lieux-communs, je m'en fâche, et il me dit qu'il n'a pas plus d'esprit que cela. N'allez pas vous imaginer que je l'en aime moins: l'instant d'après je n'y pense plus, et je l'aime de tout mon cœur; son esprit, son cœur, me plaisent, et puis son attache-

1. La princesse de Beauvau.

ment pour vous m'attache à lui. Vous me feriez plaisir, chère grand'maman, de brûler cette lettre; j'aimerais assez qu'il n'y eût que vous qui la lussiez. Je me suis laissée aller à dire tout ce qui me passe par la tête. Enfin, je me fie à vous. Adieu, chère grand'maman.

Quelle joie aura le Necker en apprenant la nouvelle! il a un grand succès en Angleterre.

LETTRE DCLXXV

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 18 mai 1776.

J'ai fait ce qu'il y avait à faire de votre lettre, ma chère petite-fille; je l'ai montrée à M. de Choiseul, malgré votre défense, et ne vous en fâchez pas, il en a été charmé; s'il voulait aussi vous dire son secret, vous le trouveriez fort ressemblant au vôtre; son caractère l'a toujours éloigné de la superbe, et la simplicité des mœurs campagnardes l'en éloigne encore plus.

J'ai été comme vous transportée de joie du triomphe de M. de Guignes; je trouve que la disgrâce des deux ministres qui l'a accompagné, le fait ressembler aux triomphateurs romains qui traînaient leurs esclaves à leur suite.

J'aime beaucoup plus la philosophie de votre dernière lettre que celle de la précédente; ce n'est pas que j'en admette plus les bases, mais c'est parce que l'édifice en est plus gai; si j'étais avec vous, vous me gronderiez comme vous grondez l'abbé; vous diriez que je ne dis que des lieux-communs, mais c'est qu'il y a des vérités qui sont fort communes, et qu'il faut bien les dire pour faire justice de certains écarts d'imagination; voilà ce que fait l'abbé.

Je n'imagine pas que M. de Clugny refuse; on le dit ambitieux, et il me semble que le propre de l'ambition est de tou-

jours prendre sans examiner, à moins que le nouveau surintendant auquel il ne s'attendait pas, ne lui fasse trouver le contrôle-général de moins bonne prise. Il me semble que je parle comme M. du Bucq, je ne le répète pourtant pas, cette sublime idée m'appartient en entier.

Vous voyez bien, ma chère petite-fille, que vous n'aviez point à vous plaindre de moi; vous aurez reçu ma dernière lettre par l'évêque, mais je n'ai point encore reçu de nouvelles de cet évêque, et cela m'inquiète et me fâche.

Je vous l'ai déjà dit, le grand-papa compte faire un grand usage de vous; il arrangera tout cela avec madame de Grammont, et moi, ma chère petite-fille, je pense que ce que j'ai de mieux à faire quand je vous écris par le grand-papa, est de finir bien vite; ainsi je ne fais plus que vous embrasser bien tendrement.

LETTRE DCLXXVI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 21 mai 1776.

J'ai vu ce grand-papa avec la joie et le plaisir accoutumés. Ah! ma grand'maman, comment ne pas l'aimer à la folie, et que je vous trouve heureuse par les sentiments que vous avez pour lui, indépendamment même de ceux qu'il a pour vous; mais comme je suis bien persuadée qu'il vous préfère à tout, qu'il n'aime véritablement que vous, jugez de l'opinion que j'ai de votre bonheur. Il soupera chez moi ce soir, je crois que nous serons quinze. Peut-être êtes-vous comme M. Walpole: aimez-vous les noms propres? rien ne lui plaît tant dans les lettres et les livres. Je vais donc vous les nommer. Mesdames de Beauvau, de Poix, de Luxembourg, de Lauzun, d'Usson, de Grammont, Sanadon; MM. de Stainville, de Guignes, Barthélemy, Chabot, Beauvau, et peut-être l'ambassadeur de Naples.

Vous voyez que cela fait treize. Eh bien! ma grand'maman, croiriez-vous que tout cela n'est que votre monnaie, et qui ne fait pas encore votre valeur? Non, non, je ne trouve point que vous disiez des lieux-communs, vous ne dites que ce que vous pensez, que ce que vous sentez, et par conséquent vous êtes toujours naturelle et véritable. Je ne prétends pas que l'abbé ne le soit pas, mais son extrême prudence et quelquefois sa distraction fait qu'il écoute peu, ou qu'il ne répond pas à ce qu'on lui dit; il n'est pas dans le cas avec moi d'arrêter les écarts de l'imagination; le peu que j'en avais est bien éteint; il ne m'en reste plus pour ainsi dire que la lie, et c'est bien à moi qu'il convient de s'en tenir aux lieux-communs; mais tout ce que le sentiment fait penser et dire, ne peut jamais l'être ni le paraître.

Nous attendons encore quelques changements; la police, un intendant des finances et d'autres petits brimborions.

Votre évêque [1], et qui est aussi le mien, dit qu'il se porte mieux, mais je trouve quelque chose de languissant dans sa voix qui marque au moins de la faiblesse. Vous êtes reprise d'une petite grippe, à ce que m'a dit le grand-papa, j'attends de vos nouvelles avec inquiétude et impatience.

Je ne vous écrirai plus de choses tristes; quand je n'aurai plus que ces choses-là à dire, je me tairai: supportez, pardonnez à votre petite-fille tous ses défauts, et dites, ainsi que Notre-Seigneur: Elle m'a beaucoup aimée, tous ses péchés sont effacés [2].

1. L'évêque d'Arras.

2. Il est curieux que le nom de mademoiselle de Lespinasse, qui était morte l'avant-veille, ne soit pas prononcé dans cette lettre. Madame du Deffand ne lui pardonna jamais.

LETTRE DCLXXVII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 2 juin 1776.

Mon intention n'est point de vous louer, mais il m'est impossible de vous cacher ce que je pense. Vous me faites sentir la dignité de la vraie vertu, et la supériorité qu'elle prend sur tout ce qui l'environne; elle a l'air de procurer le bonheur. Le procure-t-elle en effet?... En maîtrisant les sentiments, ne les émousse-t-elle pas?... Que devient la sensibilité, cette source de peines et de plaisirs? Voilà ce que je serais curieuse de savoir. Je m'avise un peu tard de vouloir en être instruite; il vaut mieux vous parler du grand-papa. Vous devez le remercier de ce qu'il a fait pour vous; il a soupé chez moi le 24 et le 30 du mois passé. Il vint hier me dire adieu, tout cela par pure obéissance, et pour vous plaire. Ne croyez pas que cette pensée diminue ma reconnaissance, tout au contraire. Vous êtes pour moi ce que le Verbe était pour le père Malebranche; il voyait, dit-on, tout en lui.

Madame de Grammont me permet de croire que je suis dans la seconde classe de ses affections; il est certain qu'elle me traite fort bien, que j'en suis très-contente, et que je la trouve infiniment aimable. Je vous reporte encore ses attentions.

Je ne vois pas souvent notre évêque; il se porte presque tout à fait bien. Il est accablé d'affaires; il partira incessamment pour Arras, où il restera quinze jours, et puis il nous reviendra, et puis il y retournera. Il semble qu'on ne retrouve que pour reperdre.

Il y a bien de l'amitié à vous de vouloir que je vous écrive des lettres tristes; cette permission chasse ma tristesse, et serait toute propre à me donner de la gaieté, si une très-vieille âme en était susceptible. Si elle ne l'est pas de gaieté,

elle l'est des plus tendres sentiments, et ils sont tous pour vous.

Dites, je vous supplie, mille choses de ma part à notre archevêque. Je suis bien persuadée que vous êtes fort contente de l'avoir. On ne peut que dire et penser mille biens de lui.

LETTRE DCLXXVIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 12 juin 1776.

M. Stanley, chère grand'maman, a l'honnêteté de vouloir bien se charger d'une lettre, ce serait une belle occasion de dire des choses secrètes, mais je n'en sais pas de ce genre; je ne puis parler que de mon amour pour vous, pour le grand-papa. Le ciel, la terre, toutes les postes par où passent mes correspondances en sont instruites. Il vous dira qu'on ne s'occupe ici que de départ, de séparation, d'adieux. Je suis en mon particulier fort fâchée; vous savez que mon prince va à Schelestadt; croyez-vous que la princesse en soit bien aise? Est-ce un théâtre digne d'elle?

Est-il vrai que le grand-papa a fait un gros gravier? Comment s'en porte-t-il? L'abbé me fait finir, il est dans ma chambre. je suis à ma toilette, je prends une sorte de bain en même temps, tout cela me trouble la tête. Je vous embrasse, chère grand'maman, et je vous quitte.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Oui, me voilà, et j'ajoute quatre mots pour que vous ne me grondiez pas; mais ces quatre mots ne sont que respect, attachement éternel, impatience de vous revoir, et le quatrième quel est-il? Désir que la médecine ait fait un bon effet.

On dit que le roi a dit à M. de M... [1], en parlant de M. de C... [2], qu'il croyait qu'ils s'étaient encore trompés.

LETTRE DCLXXIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi, 19 juin 1776.

L'abbé devait partir dimanche dernier, je lui avais donné une lettre. Il est resté, n'a point envoyé ma lettre. Il doit me la rapporter aujourd'hui parce que je n'en étais point contente et que je voulais vous en écrire une autre; je crains qu'elle ne soit pas meilleure.

Si l'abbé vous dit la vérité, chère grand'maman, vous plaindrez votre petite-fille; ma santé n'est point bonne, je n'ai plus de mémoire, je deviens incapable d'aucune application; enfin je devrais, ce me semble, me soustraire aux yeux de tout le monde. C'est la première idée qui se présente à mon réveil, elle ne me quitte que lorsqu'il arrive quelque compagnie qui détruise ou du moins suspende mes projets de retraite. Ah! l'abbé a été bien mécontent de moi! J'ai été impertinente avec lui, nommément hier, que j'eus l'audace de me rendre protectrice de Cicéron. Si Cicéron m'avait entendu plaider sa cause, il aurait été bien humilié d'avoir un tel avocat.

Je fis hier la division des troupes du grand-papa, l'abbé vous contera cela; il y en a trois, vous êtes le lieutenant-général de la première; la petite Sainte et moi sommes ses maréchaux-de-camp. L'abbé vous dira le reste.

J'appris hier que vous aurez la duchesse de Villeroy le mois prochain. Vous ne manquerez pas de compagnie dans l'été et dans l'automne; je ne sais si vous aurez madame de Luxembourg, elle revient aujourd'hui de Sainte-Assise.

1. Maurepas.
2. Clugny.

Vous savez mieux que moi tout ce qu'on dit ici. Chacun convient qu'il est impossible que tout ceci subsiste comme il est; nous n'allons qu'à cloche-pied, mais quand nous ne pourrons plus aller du tout, qu'est-ce qui arrivera? Il n'y a qu'un seul homme, il faudra bien y avoir recours. On le rappellera, cela est sûr. Je viens de lire dans les lettres à Atticus que *de justes conjectures sont de bonnes prédictions*. Ainsi soit-il. C'est tout ce que je désire, Dieu m'est témoin que je n'ai d'autres motifs que le bien général et le plaisir de vous revoir et de finir mes jours entre les bras de la grand'-maman qui aimera sa petite-fille malgré son imbécillité et son radotage.

LETTRE DCLXXX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Dimanche, 30 juin 1776.

Madame la princesse de Ligne a eu la bonté de m'envoyer offrir de se charger d'une lettre. Je l'ai accepté avec joie. J'aurais voulu la lui remettre moi-même et que cette occasion m'eût procuré l'honneur de la connaître. Indépendamment qu'elle est fort aimable, ce m'est un grand plaisir d'avoir quelqu'un de plus avec qui je puisse parler de vous. Vous entrez toujours pour beaucoup dans toutes mes pensées, paroles et actions. Vous le comprendrez facilement si vous examinez comment vous êtes pour le grand-papa. Je crains de vous fatiguer en ne vous parlant que de mes sentiments. On devient monotone en ne traitant qu'un seul sujet; mais comment faire, quand il n'y en a qu'un dont on soit fort occupé?...

J'ai écrit ces jours passés à madame de Grammont. L'indulgence qu'elle a pour mes lettres, qu'elle porte jusqu'à l'excès, puisqu'elle va jusqu'à les louer, m'a fait lui en écrire une toute des plus sottes. J'aurais voulu bien dire, et dès que j'ai

cette prétention, je ne sais plus ce que je dis. De plus, le style d'aujourd'hui, que je déteste, ne laisse pas de m'en imposer : je crois quelquefois que je ne le trouve mauvais que parce que je ne pourrais pas l'imiter, et que c'est faute d'idées que j'aime le terre-à-terre. J'examinerai cela avec l'abbé. Vous avez actuellement bien du monde, renvoyez-le-moi, chère grand'maman.

Je vous dirai pour toutes nouvelles que tout le monde ici est désespéré, les partants, les restants !... Mes pauvres voisins les invalides sont déplorables. Mon lecteur me confie ses chagrins. Comment a-t-on conservé La Ponce? Je le plains d'être admis à une telle besogne. Les Beauvau souperont demain chez moi. Ce sera l'adieu du prince. J'en suis très-fâchée. Mais puisque je supporte d'être séparée de vous, toute autre séparation ne saurait être insupportable.

Adieu, chère grand'maman, je vous quitte pour Pétry, mon invalide, qui va, pour m'endormir, me lire les lettres de mon ami Cicéron. Je ne doute pas que M. de La Harpe ne les trouve bien bêtes, et que ceux qui les aiment et les admirent, il ne les condamnât à manger du foin.

Mille tendres compliments à la petite sainte. J'envie bien son sort, et le vôtre aussi, car je la trouve parfaitement aimable.

LETTRE DCLXXXI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi, 7 juillet 1776,
à 6 heures du matin.

Je soupai hier chez M. Necker, chère grand'maman; je lui dis ce que vous m'aviez écrit sur M. Taboureau. Voici sa réponse : *Serait-il possible que je fusse soupçonné de moins de désir et d'empressement de faire tout ce qui serait agréable*

à madame la duchesse de Choiseul? je serais affligé si elle ne me croyait pas encore plus d'attachement pour elle que n'en a M. Taboureau. Ce sont ses propres paroles. Ainsi, chère grand'-maman, mandez-moi ce qu'il faut que je fasse. Vous avez sans doute lu les Édits, je ne sais rien de plus que ce qu'ils contiennent. Les trois personnes du comité ne sont pas encore nommées; le public dit que ce sont MM. de Villeneuve, Lambert et Tolozan. Je ne doute pas des bonnes intentions de M. Necker; la besogne est fort difficile; il s'établira demain au contrôle général: sera-ce pour longtemps? Je l'espère, mais peut-on en répondre?

Ce n'est point à vous à être indifférente sur tous les événements; vous avez devant vous bien des années à en être pour le moins témoin. Mais pour moi, chère grand'maman, le spectable que je ne vois que du parterre sera bientôt fini.

J'ai été surprise agréablement par le retour de l'évêque d'Arras, vous ne me l'aviez point annoncé; il m'a voulu persuader que notre abbé me croyait refroidie pour lui; d'où vient ne pas vouloir vous rendre caution du contraire? devez-vous hésiter de mes sentiments, moi qui n'en ai et n'en aurai jamais que de conformes aux vôtres?

M. et madame de Beauvau partent dimanche, ils ne reviendront que le 25 d'août; ce sera à peu près l'époque du retour de madame de Grammont. Voilà deux mois qui me paraîtront bien longs. C'est peut-être une providence d'éprouver sur la fin de sa vie tant de privations. Que n'ai-je votre raison, votre courage, chère grand'maman! J'aurais bien d'autres souhaits à faire si j'avais la prétention de vous ressembler, mais je me borne à ce qui pourrait s'acquérir.

La maréchale, qui est à Sainte-Assise, en reviendra dimanche; j'ai beaucoup vu mesdames de Boufflers, elles sont charmées de vous, et parfaitement contentes de leur séjour à Chanteloup; elles m'ont fort recommandé de vous le dire; elles s'établiront lundi à Auteuil, je compte les aller voir souvent.

Nous avons ici un M. Gibbon [1] dont l'abbé a pu vous parler; c'est un homme de beaucoup d'esprit; nous le garderons jusqu'au mois de septembre; il m'est d'une grande ressource. Indépendamment de mes soupers du mercredi et vendredi qui sont souvent trop nombreux, j'en fais quelquefois les autres jours entre cinq ou six personnes et où l'abbé est bien regretté. Peut-être cet hiver vous consentirez à en être; mon Dieu! que ce temps est loin! je n'aurais peut-être pas un an à vivre si j'étais maîtresse de retrancher tous les moments qui me séparent de vous.

Je me propose d'écrire à madame la duchesse de Grammont, mais ce ne sera point à six heures du matin: il n'y a qu'à vous, chère grand'maman, à qui j'ose écrire quand je suis encore tout engourdie, soit par le sommeil ou par les insomnies; j'ai toute honte bue avec vous, voilà ce que fait la confiance.

LETTRE DCLXXXII

DE MADAME DU DEFFAND A M. CRAUFURT

Ce 7 juillet 1776.

Il n'y a que deux jours que madame de Roncherolles m'a lu votre lettre; jugez de son effet, puisque, malgré mes résolu-

1. Madame de Genlis raconte ainsi la première entrevue de M. Gibbon et de madame du Deffand :

« M. de Lauzun l'a mené chez madame du Deffand; cette dame, qui est aveugle, a l'habitude de tâter les visages des personnages célèbres qu'on lui présente, afin, dit-elle, de se former une idée de leurs traits. Elle n'a pas manqué de montrer à M. Gibbon cette espèce de curiosité flatteuse, et M. Gibbon s'est empressé de la satisfaire en lui tendant aussitôt son visage avec toute la bonhomie possible. Voilà madame du Deffand promenant ses mains sur ce large visage, cherchant vainement quelques traits, et ne rencontrant que ces deux joues si surprenantes... Durant cet examen on voyait se peindre successivement sur la physionomie de madame du Deffand l'étonnement, l'incertitude, et enfin tout à coup la plus violente indignation. Alors retirant brusquement ses mains : « Voilà, s'écria-t-elle, une infâme plaisanterie! » (*Souvenirs de Félicie.*)

tions, je reviens à vous, et que je sens que je vous aime autant que jamais. Mais n'abusez point de ma facilité, tenez les promesses que vous faites, partez pour l'Écosse, terminez-y promptement vos affaires, et hâtez-vous de revenir nous trouver; vous serez content de l'accueil que nous vous ferons. Vous aurez des remords, nous les apaiserons, et vous trouverez que c'est un grand plaisir que d'être aimé.

J'ai tant de choses à vous dire, tant de besoin de vous les dire, que j'achèterais de toutes choses au monde le plaisir de causer avec vous. Vous ne trouverez point M. Francis; mais quand il vous saura à Paris, il y accourra, j'en suis sûre.

Venez, venez, mon cher petit Craufurt, que j'aie encore le plaisir de vous embrasser. Ne craignez point les reproches; tout le passé sera effacé; je ne verrai en vous que le petit Craufurt de la première année que je vous ai connu. Vous souvenez-vous combien je vous aimais? eh bien! ce sera tout de même; je vous ferai mille questions sur tout ce qui vous intéresse. Je suis persuadée que vous ne vous ennuierez pas un instant. Enfin, enfin, vous me rendrez heureuse. Je vous connais un assez bon cœur pour me flatter que cette seule considération suffit pour vous faire arriver.

LETTRE DCLXXXIII

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 7 juillet 1776.

Madame de Ligne m'a remis votre lettre, ma chère petite-fille, et votre lettre m'a fait grand plaisir. J'ai dit à la princesse tout le désir que vous aviez de faire connaissance avec elle, et je vois que, pour peu que vous fassiez d'effort, vous pouvez parvenir à jouir de son amabilité. Je vous plains d'être si seule, la société est nécessaire. Je vous plains surtout de

perdre pour quelque temps celle de votre fidèle prince, que sa fidélité vous rend plus nécessaire que tout autre.

Vous n'avez pas perdu l'abbé pour tout l'été; il parle toujours d'un voyage pour terminer l'affaire de son cabinet des médailles, et j'ai besoin de songer au plaisir que vous aurez de le revoir pour me garantir de l'humeur que me donne la pensée de son absence.

Vous avez grande raison de blâmer les efforts que parfois vous vous avisez de faire. Je vous dirai même comme Orosmane à Zaïre : *L'art n'est pas fait pour toi*. Gardez votre style et votre haine contre tous ceux qui ne lui ressemblent pas. C'est le conseil que le grand-papa me charge de vous donner. Ce grand-papa ne trouve rien de si aimable que vous, et ne connaît personne d'aussi bon goût; vous savez que je suis toujours de son avis.

Dans le désastre des Invalides, j'ai tout de suite pensé au vôtre [1]. Est-il compris dans la réforme? Le savez-vous? J'en serais très-fâchée. N'êtes-vous pas effrayée de la facilité avec laquelle on prend le parti de faire du mal? Votre ami Cicéron, ce me semble, ne prit le parti d'en faire qu'à Catilina, et lui-même fut proscrit par les triumvirs; mais les triumvirs ne nous empêchent pas plus d'aimer Cicéron que les La Harpe, les Thomas, etc., ne m'empêchent de vous aimer.

A propos, la petite sainte et le grand-papa vous disent mille choses.

1. Un invalide nommé Pétry que madame du Deffand avait pris pour lecteur.

LETTRE DCLXXXIV

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, ce 10 juillet 1776.

Je suis moins empressé et j'ai peut-être moins de plaisir à vous écrire qu'autrefois; c'est que je vous crains davantage et que peut-être je vous aime moins. Je vous crains parce que vous n'avez cessé de me reprocher cet hiver que je ne vous disais que des choses plates et communes, et comme depuis quelques jours je cherche en vain quelque sublimité à vous envoyer, je deviens timide et embarrassé. Si je vous aime moins, ce n'est pas ma faute non plus, j'ai voulu avant de partir vous en dire la raison, vous n'avez pas voulu l'entendre, je vous la redirai à mon retour, pour peu que vous soyez intéressée à la savoir. Ce retour dépend d'une affaire qui ne finit point, j'en attends tous les jours des nouvelles avec impatience; elle m'arrêterait quelques semaines à Paris, et malgré mon refroidissement, je ne pourrai guère me dispenser de vous voir souvent.

Nous avons lu le discours de M. de La Harpe. C'est là ce qui s'appelle un ouvrage achevé, il s'est battu les flancs pour faire du génie; pendant qu'on le lisait, je voyais la grenouille qui s'enflait et qui finissait par crever. Ah! mon Dieu, qu'il est difficile pour certaines gens d'être ce qu'ils sont! tous ces beaux esprits ne cessent de parler de génie, de création, d'enthousiasme, d'énergie, de pensée; mais la chaleur n'est que dans les mots; ce sont de ces pâtés de glace qu'on passe au four, excepté que ces pâtés sont fort bons. La Harpe m'a d'autant plus surpris, qu'il a de l'esprit, du talent et de la critique; mais on lui a reproché d'être froid, et il a cru qu'en frottant sa plume, elle serait brûlante.

La grand'maman a toujours quelques petites tracasseries

d'estomac. Le grand-papa se porte à merveille et rit de toutes ses forces. Je n'ose pas vous faire la peinture de la vie bienheureuse qu'on mène ici, pour ne pas vous donner des regrets, pour ne pas augmenter les nôtres, car nous pensons souvent à vous, nous en parlons souvent, non avec l'énergie créatrice, comme dit La Harpe, mais avec le sentiment le plus tendre et le plus sincère.

Monseigneur l'archevêque de Tours a passé ici neuf à dix jours, il est parti hier. C'est le meilleur de tous les hommes, il est très-estimé et très-aimé dans son diocèse, il finira par en être adoré. Madame la comtesse de Choiseul se porte assez bien, mais elle est obligée de se ménager et ne sort point. Cette contrainte ne l'impatiente point, le ciel est dans son cœur; pour nous qui n'y avons que le purgatoire ou les limbes, nous courons toute la journée et puis nous soupons avec l'appétit des hommes, et puis nous nous couchons, et puis je me lève pour vous écrire tout ce qui me passe par l'esprit, et puis j'oublie à la fin de ma lettre ce que je vous ai dit au commencement, et je finis par vous assurer que je ne vous crains point du tout et que je vous aime plus que jamais.

LETTRE DCLXXXV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

20 juillet 1776.

Je suis un peu honteuse, chère grand'maman : on m'avertit qu'il y a demain une occasion par où l'on peut mander les choses les plus importantes et les plus secrètes. Il se trouve que je ne sais rien. Ainsi, au lieu de secrets que je n'ai point à révéler, je ne puis vous parler que de moi et de tout ce qui m'environne. De moi, vous savez mes sentiments, et que l'absence ne peut les refroidir. De ma santé, depuis huit jours elle

n'a pas été bonne, un peu d'intempérance en a été la cause, la diète en est le remède, je l'observe à la rigueur.

A l'égard de ce qui m'environne, l'article sera un peu plus long; les départs y tiendront beaucoup de place. Celui de M. de Beauvau a été le 3; il m'a écrit le 10 de Schelestadt où il venait d'arriver; il avait séjourné deux jours à Strasbourg, où il a rendu deux graviers assez considérables mais sans beaucoup de douleurs. Il a écrit depuis à sa femme qu'il avait des maux de reins. Elle partira mercredi 24, passera par Brienne, Nancy et Craon, sera le 1er août à Plombières, où elle trouvera ou attendra son mari.

Vous saurez que madame de Grammont, qui m'avait marqué désirer que je lui écrivisse, n'a pas répondu à ma seconde lettre; bonne leçon pour ne se pas flatter légèrement! Madame de Luxembourg doit partir demain pour Villers-Cotterets. Son projet est d'y être dix jours. J'en suis étonnée, vu l'occupation où elle paraît être de M. le prince de Conti, dont l'état est très-alarmant. Ses pieds, ses jambes, ses cuisses, ses mains, sont enflés, il a une toux terrible, des étouffements continuels. Cependant Petit et Larri, appelés aux consultations, disent qu'il ne serait pas sans espérance s'il s'assujettissait à ce qu'on lui prescrit. Je doute que cette soumission lui fût fort utile.

Voilà tout ce que je sais. Vous apprenez les faits et gestes de nos ministres par gens mieux instruits et qui s'y intéressent plus que moi. C'est ce qui se passe à Chanteloup qui m'occupe et dont l'abbé ne daigne pas m'informer. J'ai reçu deux uniques chiffons de lui, jolis à la vérité, mais trop courts: ne l'en grondez pas, j'aime mieux qu'il revienne de lui-même. Tout ce qui se fait avec contrainte ne peut me satisfaire. C'est bien sans contrainte et bien naturellement que je vous assure que je vous aime plus que jamais, et qu'il n'y a que l'espérance de vous revoir qui me soutienne; il n'y a point de jour que je ne calcule combien il reste de mois, de semaines, de jours à vous attendre.

Ce dimanche.

Cette lettre ne part point aujourd'hui. Ce sera M. du Bucq qui vous la remettra.

Madame de Luxembourg ne va plus à Villers-Cotterets, elle ne veut point s'éloigner de M. le prince de Conti. Madame la duchesse de Chartres est de retour d'avant-hier.

P. S. Je reçois dans ce moment votre petit billet du 19.

Vous êtes en vérité pleine de bonté. Il est vrai que je ne me porte pas bien, je ne sais pas quelle en est la cause. Je vis du plus grand régime, je ne mange que du potage et des œufs à l'eau, et mes nuits n'en sont pas meilleures; mais il n'y a rien d'inquiétant dans mon état. Vous ne me parlez pas du vôtre, et c'est ce qui est intéressant. Pour moi, qu'importe? j'ai fait mon temps; mais le peu qui me reste vous sera dévoué et uniquement dévoué.

LETTRE DCLXXXVI

DE MADAME DU DEFFAND A M. CRAUFURT

Ce dimanche, 28 juillet 1776.

J'ai l'inspiration de vous écrire et de vous presser de nous venir voir; vous devez être libre présentement; que sait-on si vous le serez encore longtemps? ne laissez point échapper ce moment; madame de Roncherolles et moi, nous vous en prions; si vous nous refusez, je vous dis adieu pour jamais. Souvenez-vous combien je vous ai aimé; rappelez-vous que je ne vous ennuyais pas; vous me retrouverez telle que j'étais, et si je vous retrouve tel que vous étiez, vous me ferez passer encore quelques heureux jours. Nous ferons des promenades, des petits soupers, nous aurons bien soin de vous, et vous serez content de nous.

LETTRE DCLXXXVII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 3 août 1776.

J'espérais, chère grand'maman, une lettre de l'abbé. Je l'attendais pour vous écrire, mais je l'attendrais peut-être trop longtemps, et je m'ennuie de différer. Le président de Cotte, qui soupa chez moi jeudi, m'a dit que l'abbé allait arriver. Le serait-il? et aurait-il le mauvais procédé de ne me le pas faire savoir? Souffrirez-vous qu'il se refroidisse à cet excès pour moi? Qui doit-il aimer si ce n'est ceux dont il est aimé et dont vous êtes adorée? Je n'en dis pas davantage sur cet article.

M. le prince de Conti mourut hier à quatre heures après midi; il avait reçu, il y a quelques jours, une visite de l'archevêque et des exhortations de M. de La Borde. C'est tout ce qu'il a reçu.

Madame de Boufflers est à Auteuil, dans une douleur effroyable. Madame de Luxembourg s'y est enfermée avec elle, elle y restera tout le temps que madame de Boufflers le désirera. Il y a un testament qui regarde uniquement les domestiques.

J'ai reçu une lettre charmante de madame de Grammont; elle m'annonce pour le 12 son départ de Plombières; je crois pouvoir me flatter qu'elle soupera chez moi le 15. J'ai retenu pour ce jour-là madame d'Usson et M. Necker; j'ai pris la précaution de leur dire que, si elle choisissait un autre jour, je les en avertirais, et de se tenir engagés pour celui qu'elle choisirait.

Je ne puis assez vous dire l'extrême douleur que j'ai d'être séparée de vous. C'est un malheur sur lequel l'habitude ne peut rien; je le ressens aussi vivement que dans le moment de la séparation; mais ce qui est incompréhensible, c'est que,

quoique la tendresse et la sensibilité ne me causent que des peines, je ne voudrais pas devenir indifférente. Je suis persuadée que vous ne trouverez pas que j'ai tort, et qu'il y a eu des moments dans votre vie qui vous ont fait entrevoir cette disposition. Pour à présent, vous aurez de la peine à vous les rappeler; votre cœur est content et a bien raison de l'être. J'embrasse le grand-papa, j'embrasse la petite sainte. Pourquoi cela n'est-il qu'en idée?

Dimanche 4, à 7 heures du matin.

Je n'ai rien appris de nouveau ; on dit que M. le comte de La Marche [1] a le gouvernement du Poitou. Il y a mille conjectures différentes sur ce que deviendra le grand prieuré. Ne trouveriez-vous pas de la justice à le rendre à l'ordre?

Comment trouvez-vous que M. le prince de Conti n'ait reçu aucune visite ni aucune marque d'attention d'aucun prince, pas même de son beau-frère?

Je vais envoyer tout à l'heure chez le neveu de l'abbé pour qu'il m'apprenne ce qu'il sait de son oncle.

LETTRE DCLXXXVIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi, 9 août 1776.

Quelle abondance, quelle profusion, quels excellents fruits je reçus hier par une turgotine [2] ! Ah ! je conviens que M. Turgot était un grand ministre ! Tout est arrivé dans le meilleur état, ce qui est une preuve que cette messagerie est plus diligente que n'étaient celles qui l'ont précédée. L'embarras a été de trouver des consommateurs ; j'ai eu peine à trouver assez d'amis

1. Fils du prince de Conti.

2. On appelait ainsi de petites voitures de messagerie établies par M. Turgot pendant son ministère.

pour distribuer vos bienfaits, tant ils sont abondants; enfin, j'en suis venue à bout. Pour les petites cerises, elles se peuvent conserver; elles rempliront bien des fois les petites corbeilles de ma cheminée. Enfin, que vous dirai-je? chère grand'-maman, votre présent m'a fait beaucoup de plaisir, et je vous en fais mille tendres remercîments. Je ne vous demande point de me donner l'abbé, mais soyez assez généreuse pour me le prêter quelques semaines; j'en aurai bien soin, et je vous le rendrai peut-être en meilleure santé; il m'a fait une description de tous ses maux de laquelle on peut dire qu'*on ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire*; d'où est cette citation? n'est-ce pas des *Folies amoureuses?*

Je fis hier un drôle de souper, il ressemblait à la vallée de Josaphat; toutes les nations de l'univers y étaient rassemblées; il en résultait un baragouinage qui me fit regretter la partie carrée de mademoiselle Sanadon, de mon petit garçon Pompon, et de mon petit chien Tonton. Mais toutes réflexions faites, ces sortes de parties sont bonnes quelquefois; elles servent à faire trouver du plaisir à rester chez soi; mais il en résulte aussi qu'elles augmentent bien les regrets des délicieux petits comités. Nous ne sommes encore qu'à mi-terme de leur fin et de leur renouvellement. Garderez-vous encore longtemps la petite sainte? Je ne saurais former de désir qui vous soit contraire, mais je ne puis m'empêcher de sentir que je serais bien aise de la revoir.

L'affliction de la divine comtesse est toujours extrême [1]; je lui ai rendu deux visites à Auteuil, où elle est établie avec sa belle-fille et mesdames de Luxembourg, de Lauzun, de Virville et de Barbantane. J'irai y souper lundi. M. de Beauvau, qui est à Plombières, et qui s'en retournera le 13 à sa division avec sa princesse, me mande que madame de Grammont en doit partir le 10; il ne me mande rien de plus sur ce qu'elle

1. De la comtesse de Boufflers, au sujet de la mort du prince de Conti.

doit faire; j'ai l'idée et l'espérance qu'elle soupera chez moi le jeudi quinze. On prétend qu'elle ne restera que huit jours à Paris, et qu'elle ira vous trouver; mais son appartement est-il prêt? j'ai ouï dire que non.

Vous êtes fort contente de votre archevêque, je savais bien que vous le seriez; je ne le suis pas trop de monsieur son frère, il ne me trouve pas assez *conséquencieuse*; je ne lui parais qu'une caillette, il a peut-être raison.

Adieu, chère grand'maman, c'est trop bavarder; il faut pourtant que j'embrasse le grand-papa des deux côtés. Avez-vous encore madame de Blot? J'ai vu madame de Villeroy qui dit des merveilles de Chanteloup.

Madame de La Vallière ne se porte pas trop bien, j'en suis inquiète.

Il paraît un roman nouveau qui me plaît; je vous l'enverrais, si je ne craignais que vous ne me trouvassiez de mauvais goût, car vous et le grand-papa vous êtes extrêmement difficiles.

LETTRE DCLXXXIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi, 17 août 1776.

Vous m'avez donc envoyé le grand abbé, chère grand'maman. Je vous aurais accusé plus tôt sa réception, mais j'attendais que madame de Grammont fût arrivée pour joindre ces deux événements. J'ai jugé à vue certaine langueur dans le son de voix de l'abbé qui était obsédé de vapeurs; le regret de vous avoir quittée pouvait aussi y avoir part. Il soupa chez moi avant-hier avec madame de Grammont, qui n'a ni vapeurs ni langueurs. Elle est très-contente de l'effet des eaux. Vous la verrez incessamment. Pourquoi faut-il?..... Ah! je n'achève pas...

L'abbé m'a encore apporté des petites cerises, nouveau remerciement que je vous dois. Je lui laisse le soin de vous rendre compte de tout. Il vous a envoyé une lettre de Voltaire dont vous n'aurez pas trouvé le style ni délicat ni léger.

Je ne lui écris plus; que lui dirais-je? Je lui ai donné toutes les louanges qu'il méritait; il n'en mérite plus de nouvelles; il est devenu pour moi comme s'il était mort. Je crois que je suis de même pour lui. A la bonne heure, je renonce volontiers à toute existence pourvu que j'en conserve une immortelle dans le cœur de ma grand'maman.

LETTRE DCXC

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi, 27 août 1776.

Que vous dirai-je, chère grand'maman? il me semble que je dois me taire quand l'abbé est ici, et que vous ne devez écouter que lui; mais il serait ridicule que madame de Grammont arrivât à Chanteloup, et que dans les paquets de lettres qu'elle portera il n'y eût pas un mot de moi. Je ne vous parlerai que d'elle, dont je suis plus éprise que jamais; il n'y a rien de plus aimable. Une autre fois, chère grand'maman, je vous parlerai de vous.

Je vous dirai pourtant que je ne vous oublie pas, l'abbé peut vous en rendre témoignage; je lui communique toutes mes pensées, tous mes sentiments. Vous apprendrez par lui s'il y a un être sur la terre que je mette à côté de vous; je ne sais s'il y en a dans le ciel, j'en doute; je compte aller vous y attendre, mais je voudrais bien que ce ne fût pas si tôt, et avoir encore le plaisir de faire de petits comités avec vous et notre grand abbé. Il me semble qu'il ne se porte point trop mal; je l'attends tout à l'heure; mon projet est de l'emmener souper avec moi à la Tuilerie; il vous dira si j'ai réussi. Je lui remet-

trai ma plume dès qu'il entrera. Ne souffrez pas, chère grand'-maman, que le grand-papa m'oublie, je le soupçonne d'en être capable.

Quand nous rendrez-vous la petite sainte? Ne garderez-vous pas M. de Castellane jusqu'à votre départ, et ne l'amènerez-vous pas ici avec nous? Je le désire infiniment, je l'aime plus qu'il ne croit, et sûrement mille fois plus qu'il ne m'aime.

Parlez de moi, je vous prie, quelquefois avec notre archevêque. J'aime beaucoup monsieur son frère par mille bonnes raisons dont une des principales est son attachement pour vous.

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY

A 7 heures du soir, ce mardi.

La petite-fille veut que j'ajoute quelque chose à sa lettre. C'est faire relier les œuvres de Racine en basane. Je vais avec elle à la Tuilerie. Madame la duchesse de Grammont y vient aussi. Elle a cependant encore quelques petits ressentiments de colique fort légers; mais elle en craint de plus grands qui, suivant les apparences, n'arriveront pas. Et sur cela, j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LETTRE DCXCI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 7 septembre 1776.

Vous voilà en pleine possession de l'abbé, chère grand'-maman; il a été retrouver la meilleure partie de lui-même qu'il avait laissée auprès de vous. Son âme, ses pensées et toutes ses dimensions et facultés, nous n'en avions que l'enveloppe. Jamais il n'a fait de voyage ici où j'aie moins joui de lui. Il vous dira que ce n'a pas été sa faute, qu'il m'a souvent

cherchée sans me trouver. Je conviens que cela est arrivé quelquefois, que d'ailleurs il avait beaucoup d'affaires; mais toutes ces raisons ne m'empêcheront pas de lui appliquer ce que dans *Isis* Hiérax dit d'Isis :

> L'inconstante n'a plus l'empressement extrême
> De cet amour naissant qui répondait au mien,
> Son changement paraît en dépit d'elle-même;
> Sa bouche dit encor quelquefois qu'elle m'aime,
> Mais son cœur ni ses yeux ne m'en disent plus rien.

Que ceci soit dit sans reproches; je sais combien ils sont inutiles. Je ne le vis point hier; il vint me chercher un quart d'heure après que je fus sortie. Il était près de huit heures. Il dut être bien étonné quand Wiart lui donna à lire une lettre de M. de Beauvau et ma réponse. J'avais gardé cette réponse pour y ajouter les nouvelles que j'apprendrais par lui de madame Geoffrin, et Wiart comprit que je voulais lui montrer ces lettres, ce qui n'était point du tout mon intention. Je fus souper à Auteuil. Ce qui fut très-étonnant, c'est que dans le plus beau chemin du monde le cocher nous versa : il frisa des fossés qui sont le long du chemin, la roue entra dedans. Nous ne versâmes point à plat, parce que le carrosse fut soutenu par l'autre bord du fossé. Personne ne fut blessé, et je n'eus point la moindre peur. J'en eus davantage en revenant, parce que j'avais perdu toute confiance dans le cocher. Nous revînmes à bon port, et cet accident, comme vous voyez, ne fut pas considérable. Paris se dépeuple tous les jours. Il faut que je fasse des voyages, si je veux voir mes connaissances. Il est vrai qu'il ne faut pas faire bien du chemin, la campagne la plus éloignée est Saint-Ouen.

L'abbé vous aura dit les nouvelles qu'il pouvait savoir. Pour moi, je n'en sais point, sinon qu'il paraît un factum de madame de Mirabeau, qui vient de se séparer de son mari. On m'en lut hier les premières lignes. Elle se plaint de sa mauvaise santé

qu'elle dit devoir à son mari, et *qui ne sont pas des faits*, dit-elle, *du produit net*. Elle rapporte des lettres [1] de lui où il se donne des louanges telles que Socrate en recevait de ses sectateurs. Si vous êtes curieuse de cet ouvrage, je le ferai chercher pour vous l'envoyer.

Actuellement vous avez l'abbé, madame de Grammont, M. de Castellane; garderez-vous encore la petite sainte? J'attends son retour avec impatience. Mille raisons me la font désirer : mon attachement pour elle, le besoin que j'ai d'être avec des personnes qui vous aiment et avec qui je puisse parler de vous. Mon cœur ne vieillit point. Ce n'est pas pour me vanter que je vous fais cette confidence, c'est l'aveu d'un grand ridicule, et comme j'ai commencé cette lettre par une citation, je la finirai de même :

Il faut aimer quand on sait plaire;
Iris, on ne plaît pas toujours!...

Et voilà ce que je me dis bien inutilement. Je ne puis m'empêcher d'aimer et de désirer de l'être. Cependant, comme vous êtes ce que j'aime le mieux au monde, et que je crois que vous m'aimez un peu, je ne rougis point d'avoir encore le cœur tendre. Je vous demande de vos nouvelles; j'en avais par l'abbé, je n'en puis plus avoir que par vous. Joignez-y, je vous supplie, celles du grand-papa, de madame de Grammont, à qui vous voudrez bien dire combien je leur suis attachée. Ne m'oubliez pas auprès de M. de Castellane. Ne l'amènerez-vous pas avec vous? Il reste encore trois mois bien difficiles à passer.

1. Dans ces fragments de lettres de l'Ami des hommes on trouve, entre autres, cette déclaration naïve :

« Une longue habitude des hommes m'a rendu propre à ne pas craindre de « trop abonder dans mon sens; et Dieu ne me demandera compte que de ce que « j'aurai fait contre mes lumières. »

LETTRE DCXCII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

11 septembre 1776.

Je ne séparerai point la grand'maman et le grand abbé, cette lettre sera également pour tous deux.

Je suis honteuse, chère grand'maman, et j'ai des remords des doutes où je me laisse quelquefois aller sur votre amitié ; j'en reçois trop de preuves ; en douter serait être ingrate, et de tous les vices, c'est celui dont je suis le plus éloignée. Pour vous, grand abbé, ce n'est pas la même chose, je n'ai pas la même assurance, mais je vois avec plaisir que vous réparerez en l'absence les torts que vous avez eus en présence.

Votre lettre d'Orléans a eu tout l'effet que vous en pouviez attendre. J'ai eu la plus grande terreur des voleurs que l'on vous annonçait, que vous trouviez et que vous comptiez jusqu'au nombre de quatorze. Je ne m'attendais pas à les trouver sur la roue, je croyais les voir armés de fusils et de poignards. Enfin, vous voilà arrivée à bon port, je vous en félicite.

La grand'maman aime toujours sa petite-fille, elle l'assure que le grand-papa l'aime aussi ; que madame de Grammont a de la bonté pour elle ; que M. de Castellane ne l'oublie point ; tout cela me contente infiniment. Je suis très-fâchée et très-inquiète de cette maudite colique de madame de Grammont. Je vous prie, mon cher abbé, de me donner de ses nouvelles. Je suis toujours fâchée de n'être point à Chanteloup, mais il y a des moments où j'en suis en colère. Pourquoi faut-il que quelques misérables années qui me restent à vivre, je les passe séparée de tout ce que j'aime ? A quoi servent les plaintes et les murmures ? A augmenter le chagrin, bien loin de le soulager.

Je croyais madame de Grammont en possession de ce do-

maine, il est infâme qu'il soit à ce Langeac : tout va de mal en pis.

Je vous envoie un factum très-ennuyeux, à ce que je crois, et que vous ne lirez point, mais lisez cependant depuis la page 9 ou 10 jusqu'à la page 15 ou 16.

Voici une épigramme sur le gazon que M. d'Angivilliers a fait mettre dans la cour du Louvre :

Des favoris de la muse française
D'Angivilliers rend le sort assuré,
Devant leur porte il a fait mettre un pré
Où désormais ils pourront paître à l'aise.

Je vous remercie, chère grand'maman, de nous renvoyer la petite sainte. J'aurai bien du plaisir à parler de vous avec elle, mais sa belle-fille m'a dit qu'elle irait à plusieurs campagnes pendant la fin de ce mois et la moitié de l'autre.

Les cerises sort fort bonnes mais point bottées.

En écrivant ceci, je croyais le Saint-Florentin mort, mes gens me disent qu'il ne l'est pas ; je ne sais plus ce qui en est ; vous me ferez plaisir de me le mander ; cela prouve qu'il tient une grande place dans le monde.

LETTRE DCXCIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi, 16 septembre 1776.

J'aurais voulu avoir vu la petite sainte, chère grand'maman, avant de vous écrire ; mais je ne sais pas l'heure à laquelle elle arrivera, et il n'est pas vraisemblable que je puisse la voir aujourd'hui.

Le départ de l'ambassadeur de Naples, qui est pour demain matin, ne me laisse pas la liberté de différer ; vous le garderez trois jours francs : il vous arrivera le mercredi, et il nous

reviendra le dimanche. Il vous apprendra tout ce que je ne saurais pas vous dire : ce que signifient les trente-cinq bataillons qu'on envoie en Bretagne, la place dans le conseil des dépêches donnée au prince de l'Europe que le grand-papa aime le mieux[1]. Je trouve que tout ceci ressemble à une énigme où il n'y a point de mot. Vous avez dû recevoir par M. d'Arras le factum de madame de Mirabeau. Je n'en ai lu que le *produit net* et les fragments des lettres; je l'ai jugé aussi lourd que long, et je me suis bien gardée de le lire.

On nous annonce les Mémoires de la vie de Voltaire, faits par lui-même, avec des commentaires. On m'a dit qu'il y parlait plusieurs fois du grand-papa. J'ai pris des mesures pour en avoir plusieurs exemplaires dès qu'ils paraîtraient; vous serez la première dans ma distribution. Je n'entends plus parler de lui; on veut me persuader que je suis mal avec lui, parce que, parlant de plusieurs femmes dans cet ouvrage, je n'y suis pas nommée. J'en suis fort aise pour plus d'une raison [2]. J'en ai mille et mille pour désirer d'être dans votre souvenir et par l'amour que je vous porte et par amour-propre.

J'ai relu ces jours-ci quelques-unes de vos anciennes lettres, et j'ai été frappée de l'étendue et des lumières de votre esprit. Je confierai un jour au grand abbé le dépôt de ces lettres; il en fera bien plus de cas, j'en suis sûre, que de toutes ses médailles. Comment se porte-t-il, ce grand, cet inconstant, cet indifférent

1. Le prince de Montbarrey, directeur de la guerre en 1776, ministre de la guerre la même année, conjointement avec M. de Saint-Germain, fut chargé seul de ce département l'année suivante jusqu'en 1780.

2. On lit dans la correspondance de Grimm : « Madame du Deffand, qui n'a jamais pu pardonner à l'auteur de ne l'avoir pas nommée une seule fois dans tout l'ouvrage, dit que M. de Voltaire n'a jamais rien écrit de plus mauvais; que c'est tout platement l'inventaire de ses vieilles nippes. Quelque rarement que ce malheur puisse arriver à madame du Deffand, il y a lieu de croire qu'elle restera seule de son avis. »

Quand on connaît madame du Deffand comme on est à même de la connaître par ses lettres, on ne partage point l'opinion de Grimm sur le ressentiment que le silence de Voltaire a pu lui faire éprouver.

abbé? Ne vous entretiendra-t-il point dans votre répugnance pour la ville? Vous lui rendez la campagne bien préférable; je penserais de même si j'étais à sa place. Je ne puis vous dire combien vous me faites sentir et combien vous augmentez le dégoût et la tristesse de mon état de sempiternelle.

Donnez-moi de vos nouvelles, de celles du grand-papa, de madame de Grammont, entretenez-les dans leurs bonnes dispositions pour moi, et rendez-vous caution de mes sentiments pour eux.

La petite sainte, à son arrivée, recevra un billet dans lequel je lui demande à souper pour demain. Vous ne douterez pas du sujet de notre conversation.

LETTRE DCXCIV

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, ce 21 septembre 1776.

Je vous assure, ma chère petite-fille, que vous êtes fort en faveur dans votre famille; vous en êtes l'enfant chéri : premièrement, parce que nous avons eu deux lettres de vous en huit jours, et deux lettres fort jolies; ensuite, parce que vous nous avez envoyé le Mémoire de madame de Mirabeau, qui est, comme vous dites, fort pesant et fort dégoûtant, mais dont nous étions fort curieux à cause des faits et des lettres de son mari qui y sont citées et qui sont, en effet, fort étranges pour le style, l'orgueil et même l'orthographe. Le ridicule de ces lettres dégrade un peu la dignité de l'Ami des hommes, et les faits contenus dans le Mémoire dégoûtent un peu d'un tel ami.

Le grand-papa n'avait point entendu parler des Mémoires de la vie de Voltaire; il vous remercie d'avoir pensé à lui en procurer un exemplaire dès qu'ils paraîtront. Et sa curiosité sur cet ouvrage n'est point fondée sur l'intérêt de ce que l'auteur peut dire de lui. Le grand-papa aimerait mieux être à la

place de ceux dont il ne parle pas : vous êtes du nombre. On ne choisit pas ordinairement la dernière place, et vous voyez que le grand-papa ambitionnerait toujours la vôtre.

J'ai peur que vous n'ayez pas encore la petite sainte; elle m'a écrit d'Orléans qu'elle y était arrêtée par un accident. Je n'ai point eu de ses nouvelles depuis, et j'en suis inquiète.

L'ambassadeur a été fort parlant ici; il a conté beaucoup d'histoires, de jolies histoires, et les a bien contées. J'aime les histoires, elles me dispensent de penser et de parler. Il m'a été commode par là et il m'a divertie. L'abbé assure qu'il a été aussi assez content de son voyage; tant mieux. Le grand-papa et moi lui avons cependant peu fait les honneurs de Chanteloup, moi au dehors parce qu'il fait froid et que je ne suis pas sortie, le grand-papa au dedans parce qu'il n'a pas pu se mettre à table à cause d'une grosse fluxion qui lui a fait une grosse joue semblable aux deux de la princesse boursouflée, et qui l'a obligé à se tenir au coin du feu, la tête emmaillottée d'un béguin sous lequel je trouvais qu'il vous ressemblait. Au béguin et à la grosse joue près, il n'y a eu aucun changement dans sa personne, il n'en était ni moins gai ni moins bien portant. Je parle au passé parce que la fluxion est fort diminuée aujourd'hui, qu'il sera purgé demain, et que je compte qu'il ne sera plus question de tout cela après-demain.

Madame de Grammont a été débarrassée à la fois de sa colique et de son Langeac. Elle vous remercie de l'intérêt que vous avez pris à ces deux accidents; elle est fort occupée de vous, me demande à tout moment de vos nouvelles, et m'a peut-être répété dix fois aujourd'hui de vous parler d'elle. L'affaire de ses domaines s'est terminée très-simplement; on les a ôtés tout simplement à M. de Langeac et on a rendu tout simplement à madame de Grammont sa survivance. Ainsi l'injustice est réparée; mais le scandale n'est point effacé; car il restera toujours vrai que le don avait été fait au bâtard de M. de Saint-Florentin. Mais, en fait de scandale, je m'embarrasse fort

peu de ceux que je ne donne pas. Ainsi ces messieurs se tireront de celui-là ou ne s'en tireront pas, tout comme ils voudront. A propos, où aviez-vous pris que M. de La Vrillière était mort ou mourant? Je le crois plus brillant et plus estimable que jamais.

Je laisse à l'abbé le soin de vider ses querelles avec vous. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que sa santé me paraît réellement beaucoup meilleure. Il m'a dit qu'il vous écrirait; il assure qu'il a avec vous, depuis son retour, des procédés capables d'effacer tous les torts qu'il n'a point eus et tous ceux qu'il pourrait avoir. Je ne vous fais point les compliments de l'archevêque parce qu'il est à Tours aujourd'hui, mais bien ceux de son frère, qui est ici, et que je suis charmée qu'il y soit; et j'embrasse ma chère petite-fille parce qu'il n'y a plus sur mon papier que la place d'un baiser.

LETTRE DCXCXV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 13 octobre 1776.

C'est bien de la bonté à vous, chère grand'maman, de désirer de mes lettres. La vie que je mène est si ennuyeuse que, comme disait une petite madame d'O, l'*ennuyeux résultait de l'ennui;* elle voulait dire qu'il engourdissait l'âme, et que tout s'en ressentait; je l'éprouve, et excepté le sentiment que j'ai pour vous, tout en moi est une mort prématurée.

Il n'y a plus personne ici, Fontainebleau, Sainte-Assise, les campagnes particulières enlèvent tout le monde. Les Beauvau partent mercredi, je leur ai dit ce dont vous m'aviez chargée pour eux; vous devinez bien leurs réponses : des remerciements, de la reconnaissance, etc.

La petite sainte est partie vendredi; elle est chez les Nantouillet; elle y restera jusqu'à la Saint-Martin. Les dames de

Boufflers partiront vendredi pour jusqu'au mois de février; enfin, c'est une désertion. J'avais ici un neveu et une nièce d'Avignon, de bonnes gens et qui étaient une petite ressource; eh bien, ils partent demain! Encore si j'aimais les spectacles, et s'il y avait des livres amusants; mais point du tout, les spectacles sont une fatigue et rien de plus; les livres nouveaux sont détestables. Enfin, il n'y a qu'à Chanteloup où on puisse être heureux. Chanteloup me fait trouver la vieillesse insupportable; c'est une chaîne qui me retient dans mon tonneau. Nulle autre raison ne pourrait m'empêcher de voler auprès de vous, auprès du grand-papa, auprès de madame de Grammont, du grand abbé, de M. de Castellane! Ah! que je serais bien là! il y a encore cinquante-deux jours à passer sans vous voir; je pourrais vous dire combien de minutes; je passe mes jours et mes nuits à les calculer.

Nous rendrez-vous bientôt M. d'Arras? Je savais bien que vous seriez extrêmement contente de votre archevêque : c'est le meilleur et le plus honorable homme du monde.

On attend tous les jours de grandes nouvelles de l'Amérique. Je viens d'en recevoir d'Angleterre du 7 qui n'apprennent rien; il y a apparence qu'il n'y aura pas de grands événements, c'est-à-dire rien de décisif, c'est tant mieux, à ce que je crois.

M. de Clugny est toujours très-mal; on n'en désespère pas absolument, mais chacun lui nomme un successeur. Le Maurepas y sera bien embarrassé. Peu m'importe qui ce sera. Revenez, chère grand'maman! Voilà ce qui m'occupe, voilà ce que je désire, voilà tout ce qu'il me faut, et voilà tout ce que je vous dirai aujourd'hui. Mais je vous écrirai bientôt : je ne veux plus être plus de huit jours sans vous demander de vos nouvelles, et sans en recevoir. Dites-le à l'abbé, pour qu'il s'arrange à m'écrire toutes les fois que vous n'en pourrez pas prendre la peine.

LETTRE DCXCVI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi, 23 octobre 1776,
à 6 heures du matin.

Votre lettre est charmante, chère grand'maman; un volume ne suffirait pas pour vous exprimer toute ma reconnaissance et toute ma tendresse; mais voulant que ma lettre vous soit rendue demain, il faut que j'abrége.

Vous apprendrez de toute part le nouveau contrôleur et son associé [1]; le public paraît content du choix; les effets royaux ont monté sur-le-champ très-considérablement; les rescriptions, qui lundi matin perdaient dix-sept par cent, ne perdaient hier que dix; tous les autres effets dans la même proportion. Je suis très-contente de cette marque de confiance, et je ne doute nullement que M. Necker ne réponde à la bonne opinion que le public paraît avoir de lui. Il ne sera pas content qu'il ne sache que vous, le grand-papa et madame de Grammont approuvez ce qui vient d'être fait. Je voudrais être chargée de le lui dire.

Il faut que ce billet parte, pour que vous puissiez le recevoir demain; l'heure de la poste me presse; je vous embrasse, chère grand'maman, de tout mon cœur. Je dis tous les soirs : Voilà un jour de passé, et c'est ainsi que le désir de vous revoir me cache le terme dont je m'approche.

1. MM. Taboureau et Necker.

LETTRE DCXCVII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi, 26 octobre 1776.

M. Necker et le contrôleur général ont été nommés le lundi 21 à 9 heures du soir, je ne l'ai appris que mardi après dîner. Je vous ai écrit, chère grand'maman, le mercredi 23 à 6 heures du matin ; vos reproches sont datés du 24. Voyez si j'ai pu les mériter, et s'il était possible que vous eussiez appris par moi ce jour-là cette nouvelle.

Depuis, je n'ai vu les Necker que des moments. Je soupe ce soir chez eux ; le mari n'y sera pas, il est parti pour Fontainebleau. Je ne suis pas au fait encore d'aucun détail, j'ajouterai à cette lettre demain matin ce que j'apprendrai ce soir. Je ne me porte pas bien aujourd'hui, j'ai passé une nuit détestable.

Je suis sans doute bien aise du choix de M. Necker, j'ai fort bonne opinion de sa capacité et de sa probité, mais je le verrai beaucoup moins ; de plus, je ne suis pas sans inquiétude sur ses succès.

Je vous quitte, chère grand'maman, il est 6 heures du soir et je ne suis pas encore levée.

Dimanche, à 6 heures du matin.

Vous voyez, chère grand'maman, que je m'éveille de bonne heure ; mais si j'avais eu un secrétaire à 4 heures, j'aurais pu commencer cette lettre. Je soupai hier chez madame Necker, je lui fis beaucoup de questions. Voici ce que j'ai appris : M. Necker n'a point d'appointements, sa place est une nouvelle création où il n'y avait point par conséquent d'appointements attribués. Si on lui en avait proposé, il ne les aurait pas acceptés. Son district sera : la recette, la dépense et le

trésor royal; il aura un travail avec le roi; les premiers seront sans doute en présence de M. de Maurepas; il ne signera rien, ce sera le roi qui seul signera. Selon ce que j'ai compris, il n'aura point d'affaires à traiter avec le contrôleur général. Voilà tout ce que j'ai compris, et voilà comme je sais rendre compte; il est vrai que je suis un peu plus bête qu'à l'ordinaire et que mes insomnies m'ôtent la mémoire et la faculté de m'exprimer.

J'écrirai ces jours-ci à l'abbé; pour aujourd'hui cela ne m'est pas possible. Je pourrais dire comme mademoiselle Le Maure : Je suis comme un cheval mort.

Je suis inquiète de votre santé, chère grand'maman, votre style cependant devrait me rassurer: vous êtes bien vivante, bien portante, bien parlante et moi seulement bien aimante.

J'aime ma grand'maman, j'aime mon grand-papa; madame de Grammont me permet-elle de l'aimer aussi? Qu'elle sache qu'il lui serait difficile de m'en empêcher. Pour l'abbé, je ne lui en demande pas la permission.

Il y a encore trente-huit jours d'aujourd'hui au 3 décembre, j'espère que d'ici à ce temps-là il n'y aura pas de changement.

M. de Maurepas a la goutte; elle s'était placée sur une épaule, on l'a fait descendre au pied.

LETTRE DCXCVIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi, 29 octobre 1776.

Vous vous moquez donc de votre petite-fille, chère grand'maman, et vous croyez que l'amour lui tourne la tête.

Vous croyez que je suis devenue financière comme le Titien (je crois que c'est lui) était devenu peintre. J'estime M. Necker, il me semble qu'il a beaucoup d'esprit, beaucoup

de probité, qu'il a beaucoup étudié les objets auxquels il va être employé, et qu'on peut attendre plus de lui que de M. Turgot.

A l'égard de mes connaissances sur les effets royaux, c'est que j'en ai pour des sommes peu considérables, à la vérité, mais qui me font cependant faire attention, en lisant la gazette, à leur augmentation ou diminution. Voilà d'où je tiens toute ma science.

Je suis un trop pauvre génie pour en pouvoir acquérir d'aucun genre; vous serez bientôt en état de juger par vous-même que je suis toujours aussi bornée que vous l'avez vu. Hélas! on ne peut pas être plus persuadée que je ne le suis de mon imbécillité. Je n'ai que du sentiment, il est fort inutile en fait de finances. Je souhaite des succès à M. Necker par amitié pour lui et pour le bien public. On paraît prévenu en sa faveur dans le moment présent, cela durera-t-il? J'en doute. S'il travaillait sous une certaine autorité, je n'en douterais pas, mais tout dans ce moment-ci a la fragilité du verre sans en avoir l'éclat.

M. de Guignes vous rendra compte de tout ce qui se dit. Je suis moins au fait que personne, et puis il n'y a plus personne ici. Fontainebleau, Sainte-Assise et le beau temps enlèvent tout le monde de Paris. Il n'y a plus que trente-cinq jours d'ici à votre retour, c'est encore beaucoup trop. Mon Dieu, que je serai aise de vous revoir! Vous me trouverez plus vieille et plus ennuyeuse que vous ne m'avez laissée; mais je ne suis pas devenue plus ridicule, et je ne suis ni financière ni politique.

LETTRE DCXCIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi, 4 novembre 1776,
à 6 heures du matin.

Vous avez toute raison, l'amour ou le néant, il n'y a pas de milieu; j'entends, à la manière de l'Écriture, par le néant, le chaos; et l'amour, par l'esprit qui planait sur les eaux; il débrouilla, il arrangea, il fixa, il mit tout à sa place. Venez donc, cher amour de grand'maman, planer sur le chaos de votre petite-fille, j'en ai un vrai besoin; je suis trop ennuyée de toutes les espèces qui m'environnent et qui s'imaginent vivre, tandis qu'elles ne font que végéter. Voilà un texte dont M. du Bucq tirerait un grand parti; que de sophismes, de paradoxes il nous débiterait!... Pour moi, je sens que, si je voulais continuer et aller plus en avant, je m'embrouillerais dans des galimatias où on n'entendrait plus rien.

Vous serez bien étonnée quand je vous dirai ce que je pense sur le nouvel état de M. Necker. Ce sera quand je vous verrai (s'il en est temps encore); ce doute doit commencer à vous l'apprendre.

Je n'ai point pris de travers ce que vous m'avez écrit; j'ai seulement été fâchée de n'avoir pas été la première à vous mander la nouvelle. Je n'ai la tête tournée pour personne au monde, et si vous n'existiez pas, elle deviendrait fixe comme une statue.

Les nouvelles que je reçus hier d'Angleterre me font un peu peur; on y parle de guerre; les effets baissent beaucoup, mais tout cela ne me fâche pas autant que la visite que va vous faire M. Boutin[1]. Il vous porte, dit-on, des dessins de jar-

1. Grand amateur de jardins, et propriétaire à Paris de celui qu'on a appelé depuis Tivoli, et sur lequel un nouveau quartier s'est bâti.

dins dont un des inconvénients qui me sera le plus sensible sera, à ce qu'on prétend, de retarder votre retour. Ah! j'avoue que je haïrai bien M. Boutin, si ce fait est vrai.

Vous voyez bien qu'il faut que je vous quitte pour dormir, si je puis. Je ne vous parle point de la tragédie de Chamfort, c'est à ceux qui sont à Fontainebleau à écrire ce qui s'y passe.

LETTRE DCC

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 10 novembre 1776.

M. le vicomte de Noailles vient de me mander qu'il partira demain pour Chanteloup. Je ne saurais passer une occasion de vous faire souvenir de moi, chère grand'maman, et quoique je n'aie rien qui puisse rendre cette lettre intéressante, je me flatte que vous la recevrez avec plaisir. Voilà le temps qui s'approche où je jouirai de vous. Je crains que M. Boutin n'ait apporté quelque changement à vos projets; rassurez-moi, chère grand'maman. Votre retour est ma pensée dominante, et s'il était en mon pouvoir, je retrancherais de ma vie tous les jours que je suis condamnée à passer sans vous voir.

D'où vient l'abbé ne m'écrit-il plus? Sont-ce ses vapeurs qui en sont cause? — D'où vient madame la duchesse de Grammont n'a-t-elle pas la bonté de continuer à m'envoyer le journal anglais? Cette marque d'attention de sa part m'était infiniment agréable, elle m'assurait de son souvenir, et puis ce journal est amusant. Est-ce la faute de l'abbé? M'a-t-il oubliée, comme il a déjà fait?

Avez-vous la *Bibliothèque des romans?* J'en suis extrêmement dégoûtée, les trois dernières feuilles m'ont paru très-ennuyeuses, l'auteur se *panade* ou *pavane* (je ne sais lequel des deux) à faire un étalage d'érudition très-fastidieuse. Il y

a bien des sots dans le monde, chère grand'maman, et je remarque que c'est la vanité qui décèle leur sottise.

On m'a dit hier que madame de Grammont avait différé son retour de quelques jours, qu'elle n'arriverait que le 20. Ce sera un mercredi, dont le lendemain sera un jeudi. Ce jeudi ne sera-t-il de rien pour elle ? J'en serais bien fâchée. Je voudrais qu'elle me fît savoir ce qui en sera, pour m'assurer d'avoir chez moi les personnes que je croirais lui être agréables. M. et madame de Beauvau seront alors de retour.

Vous apprendrez des nouvelles, s'il y en a, par M. le vicomte de Noailles. Pour moi, chère grand'maman, je ne sais rien.

J'ai été sur le point de vous demander des nouvelles de l'évêque d'Arras; je le vis avant-hier, mais il y avait plus de trois semaines que je n'en avais entendu parler; il prétend avoir été plus de quinze jours à Fontainebleau. Votre archevêque a plus de suite, et je suis persuadée que vous ne le troqueriez pas actuellement contre qui que ce soit.

Ce lundi, 11.

Hier je fus interrompue : je reprends ce matin; il faut que cette lettre soit portée au vicomte de Noailles avant midi. Je n'appris rien hier au soir; je soupai avec dix ou douze personnes par préférence au tête-à-tête de ma compagne; je crus avoir mal fait; on n'aurait pu tirer d'elle, dans tous les alambics possibles, la plus petite fiole de bon sens, et je suis persuadée qu'il n'y en avait pas davantage dans la lune qu'elle pût revendiquer. Mais je prends patience, je n'ai plus que trois semaines à souffrir. Dites, chère grand'maman, serez-vous réellement bien aise de me revoir ? Ce grand-papa m'embrassera-t-il de bon cœur? Croyez-vous tout de bon qu'il aime un peu la petite-fille; et madame de Grammont, comment me traitera-t-elle ? Sera-ce avec la même indulgence? Quel sera le jour qu'elle voudra bien passer la soirée chez moi? Et

ce grand abbé, prépare-t-il toutes les mauvaises raisons qu'il me donnera pour servir d'excuse à son oubli, ou du moins à sa paresse?

Bonjour et bonsoir, chère grand'maman; je vais tâcher de dormir.

LETTRE DCCI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 16 novembre 1776.

Vous êtes charmante, chère grand'maman, vous confirmez mes espérances. Je ne vous attendais pas plus tôt que le 3 de décembre; vous faites encore mieux, vous me laissez entrevoir que ce pourrait être un peu plus tôt. Le ciel en soit béni! Mais madame de Grammont manque tout net à ses engagements: elle me promet des jeudis; comme il n'y en aura qu'un entre son arrivée et votre retour, ce sera apparemment la semaine des trois jeudis qu'elle me destine. Mais pourquoi faut-il se fixer aux jeudis? Il n'y a point de jour dans la semaine qui ne puisse le devenir, c'est-à-dire où elle ne me trouve empressée à la recevoir et à passer des soirées avec elle. Je vois avec grand plaisir la fin de mes ennuis, j'en respire plus librement.

Je suis contente de l'abbé. Enfin tout va bien, et je suis dans la meilleure disposition du monde pour goûter beaucoup de plaisir. Il n'y a que les alarmes que nous donnent ces bruits de guerre qui troublent mon bonheur; j'en suis fâchée par rapport à M. Necker, mais il se retirera s'il n'est pas en son pouvoir de faire de bonne besogne; il se retrouvera comme il était auparavant, et il ne sera pas tombé de bien haut. Il ne tire aucune conjecture de ce que dit l'ambassadeur d'Angleterre, ni des arrangements qu'il fait dans sa maison, ni de ce que son beau-frère vient d'être secrétaire d'ambassade; tout

cela peut n'être que des semblants, mais ce qui pourrait faire douter que ces bruits soient mal fondés, c'est la situation des deux nations, dont les finances sont également en mauvais état; enfin, quoi qu'il en soit, je n'en aurai pas moins de joie de votre retour. Réellement, chère grand'maman, j'en suis ravie.

Vous savez l'histoire des courses, elles commencent à être ennuyeuses. Tout le monde arrive de toute part; la petite sainte est cependant encore à Petit-Bourg, mais elle ne tardera pas à revenir. Vous devriez bien amener M. de Castellane, il tiendrait bien sa place dans les petits comités des vendredis et samedis.

Savez-vous, chère grand'maman, que si en effet vous êtes ici le 3, je vous reverrai dans dix-huit jours? Dieu le veuille! Dieu le veuille!

LETTRE DCCII

DE MADAME DU DEFFAND A M. CRAUFURT

Ce 26 novembre 1776.

Rien n'est plus comique que les dates de votre lettre: mais mon petit Craufurt ne ressemble à personne; on ne peut avec lui compter sur rien; quand on le croit tenir, il est bien loin; et quand on le croit perdu, on le retrouve sous la main. Je ne sais donc pas ce que je dois attendre de l'espérance qu'il me donne d'être ici dans trois semaines. Est-ce tout de bon que vous avez formé ce projet? Vous ne pouviez mieux perdre votre temps; vous vous trouveriez avec votre bon ami, M. Fox; je serais rassurée sur la crainte de votre ennui; j'ai été charmée de le revoir; je fis répéter quatre ou cinq fois son nom quand on me l'annonça, ne pouvant me persuader que ce fût lui; je le croyais en plein Parlement à la tête des Américains; M. de Beauvau entra chez moi un moment après qu'il y fut arrivé; je

lui demandai s'il le connaissait, il me dit que non. « Eh bien! devinez qui c'est? C'est l'homme du monde, lui dis-je, qui a le plus d'esprit et qui a fait le plus de folies. — Serait-ce M. Fox? — Eh! oui, lui-même. » Je souperai ce soir avec lui chez les Necker, avec votre ambassadeur et ambassadrice; demain, il soupera chez moi avec mesdames de Luxembourg, de Cambis et Boisgelin, et le chevalier de Boufflers.

Depuis plus de deux mois, madame de Roncherolles ne sort point; son mari a été malade, elle ne le quitte point. Cependant, si vous venez ici, je compte que nous ferons de petits soupers ensemble. Je remets à ce temps à causer avec vous. Si vous ne devez point venir, si vous ne devez point me répondre, ce serait une folie à moi de bavarder aujourd'hui avec vous. Je vous attends le mois prochain; venez ou m'écrivez pourquoi vous ne viendrez pas. Si dans quatre ou cinq semaines d'ici je n'ai point de vos nouvelles, adieu pour jamais.

Est-il vrai que monsieur votre frère ait gagné 600,000 livres? Il y a deux ou trois mois qu'on me dit cette nouvelle.

Mademoiselle Sanadon est très-sensible à votre souvenir, et me charge de vous dire mille choses.

LETTRE DCCIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 19 avril 1777.

Quand vos lettres, chère grand'maman, ne contiendraient que ces cinq mots : *J'aimerai toujours ma petite-fille*, c'est tout ce que je pourrais lire de plus charmant, de plus agréable, de plus satisfaisant. Si vous y ajoutez : *Le grand-papa ne vous oubliera jamais*, que puis-je désirer de plus? C'est à moi à tâcher de remplir mes lettres de ce qui pourrait vous les rendre supportables, ce n'est pas chose aisée; la parfaite indifférence que j'ai pour tout ce que je fais, ce que je dis et ce que

j'entends, doit nécessairement rendre mes récits bien froids et bien fastidieux. Cela dit, je vais pourtant vous raconter mon souper d'hier. Mesdames de Grammont, de Beauvau, de Luxembourg, de Lauzun, de Cambis; MM. de Stainville, de Beauvau, de Saint-Priest, de Saint-Lambert, de Naples, de Broglie et le grand abbé, que je garde pour le dernier; premièrement, parce qu'il arriva en effet le dernier; il ne se mit point à table, ayant eu l'attention de dîner à six heures. Ah! ma grand'maman! je me repens du bien que j'ai dit de lui, j'en suis très-mécontente, il ne m'aime plus. S'il ne m'oubliait que pour vous, je ne m'en plaindrais pas; mais quand vous êtes à Chanteloup, que pourrait-il faire de mieux que de me venir parler de vous? Comme, malgré ma colère, je ne puis m'empêcher de convenir qu'il y pense toujours, il faut qu'il ait une vraie antipathie pour moi pour ne me pas venir chercher, sachant très-bien qu'il ne peut voir personne qui vous aime plus tendrement. Mais laissons là cet abbé, et disons un mot du chevalier de Beauteville : vous devez être bien aise de l'avoir; quand vous en aurez pris votre suffisance, renvoyez-le-moi, je lui promets de bons œufs frais.

L'empereur[1] arriva hier entre cinq et six heures, il descendit chez M. de Mercy; mais c'est au grand abbé à vous mander tout cela, et c'est à moi à ne vous parler que de bagatelles. Je lui laisse le soin de vous mander des nouvelles de la petite sainte et de sa belle-fille : elle n'est point parfaitement guérie, je compte la voir demain.

Vous a-t-on envoyé la *Vie de M. Hume?* N'êtes-vous pas contente de sa simplicité, de son courage à envisager sa mort, de sa douceur, de sa gaieté ? J'aurais fait bien plus de cas de lui si j'avais su comme il savait mourir.

J'ai lu ces jours-ci les comédies de madame de Genlis, infiniment longues, ennuyeuses et communes, mais où il y a un

1. Joseph II.

trait qui m'a fait plaisir : un des personnages dit qu'il veut se retirer à la campagne pour y chercher du calme et pour en jouir, on lui répond : « On ne l'y trouve point, il faut l'y apporter. » Vous l'y trouverez, vous, chère grand'maman, mais c'est avec votre *Teinturier*, à qui je baise les mains ainsi que les vôtres.

LETTRE DCCIV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 27 avril 1777.

L'abbé vous a raconté sans doute le malheur qu'il a eu de manquer l'empereur. J'ai bien du regret que vous ne soyez pas ici et que vous ne puissiez pas juger par vous-même de l'excellence de ce prince; c'est le modèle de la noble simplicité. Jusqu'à présent, la critique ne peut mordre sur aucune de ses actions. Je n'ai plus la chaleur qu'il faudrait avoir pour vous raconter tous les détails et vous les rendre intéressants. Pourquoi ai-je une grand'maman qui par choix se fait ermite? N'est-on criminel que par le mal qu'on fait? Pourquoi ne serait-ce pas un crime de se refuser au bien qu'on pourrait faire? Croyez-vous que votre exemple, vos propos, ne produiraient pas les meilleurs effets? Pourquoi enterrer tant de vertus dans un coin de la Touraine? Pourquoi ne pas venir ici passer le temps de l'absence du grand-papa? La considération de la petite sainte devrait vous y engager. Je n'ose parler de moi; mais vous devez sentir combien vous me rendriez heureuse. Ne croyez pas que je me flatte de vous persuader; mais je me soulage en vous disant tout ce que je pense, quoique j'en sente toute l'inutilité.

Je voudrais du moins voir le grand-papa dans les *vire-voustes* qu'il fera à Paris. Je serais charmée de causer quel-

ques moments avec lui ; je puis encore dire quelques paroles, mais je n'ai plus la possibilité d'écrire.

Tenez toujours le bâton haut avec l'abbé, exigez qu'il me vienne dire de vos nouvelles tous les jours, si cela est possible, et que j'aie du moins, ne pouvant vous voir, le plaisir de lui parler de vous.

Vous avez vu M. du Bucq, je vous en félicite ; quoique très-indignée de sa sublimité, j'ai la témérité de regretter sa conversation ; elle me tirait quelquefois de mon néant ; je voudrais qu'il m'écrivît et que je pusse juger s'il me serait de toute impossibilité de lui répondre. C'est une espèce de cartel que cette demande. Je prévois bien s'il l'accepte que je serai tuée à terre. Eh bien ! pourrait-on mourir d'une plus belle mort ?

LETTRE DCCV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi, 5 mai 1777.

Votre lettre, chère grand'maman, a fait tout l'effet que vous en devez attendre ; un plaisir extrême à la maréchale, et pour moi, vous ne pouvez douter qu'elle ne m'ait charmée.

Vous jugez de l'empereur parfaitement bien. On ne sait point encore quel jour sera son départ, les uns disent le 25, d'autres le 22. Vraisemblablement il ne partira pas avant la Pentecôte ; d'ici à ce temps-là, il aura apparemment vu tout ce qu'il prétendait voir ; sa curiosité est celle d'un fondateur d'empire. Jusqu'à présent, il ne paraît pas songer à établir des académies, il s'est contenté d'en voir les emplacements et les académiciens en peinture. Il n'a point encore visité nos manufactures.

C'est aujourd'hui le grand spectacle de Versailles ; mais laissons l'empereur, et parlons de la petite sainte. L'abbé vous en mande exactement des nouvelles ; il vous aura dit la répu-

gnance qu'elle a eue pour le nouveau médecin; il vous rendra compte de ses succès. Je la vis hier, elle est bien intéressante et bien digne qu'on l'aime. Je sais de ses nouvelles tous les matins; elle a assez bien dormi cette nuit. Je n'aurais jamais cru, chère grand'maman, qu'aucune circonstance eût pu m'empêcher de désirer de vous revoir, et cependant celle qui vous ramènerait ici produit cet effet.

Dans quel péril me suis-je engagée en provoquant M. du Bucq? Serait-ce une lâcheté de reculer au moment du combat? J'en suis bien tentée; s'il me permettait de prendre un second, je vous choisirais, je vous appellerais à mon secours, et je ne craindrais plus ni lui ni personne au monde; consentez-y, et faites-l'y consentir aussi. J'attends votre réponse, elle me déterminera à fuir ou me donnera du temps du moins pour préparer mes armes.

Je me fais un grand plaisir de l'assurance que vous me donnez que je verrai le grand-papa. L'abbé vous aura mandé la nouvelle des Bellegarde et l'intérêt que la reine prend à cette affaire; il est excellent pour les détails, et moi je n'y entends rien. Je ne sais qu'aimer ma grand'maman et le lui dire.

Enfin, je viens de faire une sotte petite lettre pour M. du Bucq, trouvez bon que je la mette sous votre enveloppe.

LETTRE DCCVI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 13 mai 1777.

Vos lettres seraient capables de tourner la tête à qui serait assez insensé pour se laisser aller à l'émulation. Je n'ai jamais rien lu d'aussi bien écrit que toutes vos lettres et surtout la dernière. J'aurais un grand désir que l'empereur [1] pût la lire.

1. Joseph II, alors à Paris. Nous ne retrouvons pas malheureusement cette lettre de la duchesse de Choiseul dont parle madame du Deffand.

Il y trouverait les louanges dont il est digne et qui le flatteraient beaucoup, quelque exempt de vanité qu'il puisse être.

Je l'ai vu hier, cet empereur, et je le dois au hasard. Je le trouvai chez M. Necker; il avait été le chercher trois fois sans le rencontrer. Enfin, hier, il y fut au sortir de la comédie; il causa avec lui pendant deux heures. Il se fit présenter ensuite à madame Necker, où il rencontra plusieurs personnes entre lesquelles était notre bon ami M. Schouwaloff, qui, sachant que je devais venir souper, avait grand'peur que je n'arrivasse qu'après le départ. J'arrivai à neuf heures et demie. M. Necker vint me prendre dans l'antichambre. Quand j'entrai, l'empereur s'approcha de moi et dit à M. Necker de me le présenter. On me plaça dans mon fauteuil accoutumé. L'empereur, voulant me dire quelque chose et ne sachant quoi, me dit : « Vous faites des nœuds. — Je ne puis faire autre chose. — Cela n'empêche pas de penser. — Non, et surtout aujourd'hui que vous donnez tant à penser. » Il parle beaucoup et fort bien. Il dit qu'il était ici voyageur et courtisan, que le temps de son séjour était bien court pour tout ce qu'il voulait voir et connaître. Il avait été avant-hier chez madame d'Enville, où il avait vu M. Turgot. Il y était resté deux heures. C'est, certainement, un souverain fort singulier par son extrême simplicité. Il s'exprime fort bien, il a le mot propre. Je ne doute nullement que vous ne le voyiez; il passera et repassera tout près de Chanteloup. Je serai bien curieuse d'apprendre le jugement que vous en aurez porté. C'est à vous qu'il est permis de juger et de peindre, et c'est à moi qu'il convient de se taire. Je deviens tous les jours plus inepte et plus sotte; j'en sais bien la raison, c'est que je ne vous vois pas.

L'âme est un feu qu'il faut nourrir
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Je vis hier la petite sainte; je la trouvai très-contente, et,

ce matin, elle l'était encore plus, parce que sa nuit et celle de sa belle-fille avaient été très-bonnes. Je trouvai chez elle le grand abbé. Vous me l'enlevez, cela est très-juste; mais j'aurais voulu que vous me l'eussiez laissé trois jours de plus et qu'il eût soupé vendredi chez moi avec le grand-papa, qu'on me fait espérer.

Vous savez que madame de Grammont est actuellement à Saint-Cloud. La maréchale ira mercredi et y restera jusqu'à lundi après souper.

Vous êtes heureuse, vous ne connaissez point l'ennui; vous vous êtes à vous-même la meilleure compagnie; votre esprit est pour vous un trésor inépuisable. Vous y trouvez toutes les richesses et les ressources imaginables. Le mien est, tout au contraire, un désert aride, couvert de sable, exposé à tous les vents. Mais n'en parlons pas. Si vous m'aimez, malgré le ciel, la terre et toute la nature, je serai heureuse.

P. S. Je viens de voir l'abbé, qui m'apprend que son départ est retardé jusqu'au lendemain des fêtes. Je comptais qu'il vous porterait cette lettre. Je la fais mettre à la poste.

LETTRE DCCVII

DE MADAME DU DEFFAND A M. CRAUFURT

Ce 13 mai 1777.

C'en est fait, l'amour l'emporte sur la fierté; malgré votre oubli, vos mauvais procédés, je vous aime toujours, je sens qu'il m'est nécessaire d'être bien avec vous et que je serai heureuse si je puis vous voir encore une fois. Si vous n'avez point de fortes raisons qui s'y opposent, venez, mon cher petit Craufurt, me rendre une visite; vraisemblablement ce sera la dernière; donnez-moi le plaisir de me trouver avec quelqu'un que j'aime; je suis environnée, abîmée, comblée

d'indifférence, venez, venez me tirer de ce triste état; je crois que je serai avec vous d'une extrême douceur, que je vous trouverai aussi malade que vous prétendez l'être; vous me persuaderez tout ce qu'il vous plaira me faire croire. Je ne vous cache point que vous me trouverez un peu bête, mais qu'est-ce que cela fait? je vois de grands esprits, vous vous passerez bien que je sois du nombre.

Nous avons ici M. Gibbon, qui y restera trois ou quatre mois. Je suis persuadée qu'il vous plaît; j'en juge par moi-même, je le trouve de la meilleure conversation; il n'est arrivé qu'avant-hier; j'ai déjà soupé deux fois avec lui, j'y souperai encore demain et après-demain. Tout le monde se disperse, je passe presque toutes les soirées chez moi, et dans peu de jours je serai forcée à y rester toujours. Voyez, mon cher petit Craufurt, de quelle ressource vous me seriez. Rendez-vous à mes instances, madame de Roncherolles y joint les siennes, hâtez-vous de vous décider, et que je reçoive promptement une réponse, laquelle sera : *J'irai vous trouver dans le mois de juin.*

LETTRE DCCVIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi, 27 mai 1777.

J'ai attendu bien longtemps votre réponse, chère grand'-maman. Parmi les défauts innombrables que vous me connaissez, ignorez-vous que la défiance est le plus grand de tous? je passe de la plus légère inquiétude à croire tout d'un coup tout perdu. Pourquoi ne m'avez-vous pas fait à votre ressemblance? Peut-être serais-je heureuse, car je me persuade que vous le serez en tout temps, en tous lieux, à tout âge. Vous prenez tout ce que je vous dis pour des louanges, cela me gêne beaucoup. J'aime à vous parler de vous, pourquoi m'interdire

ce plaisir, et c'est ce que vous faites en écrivant à l'abbé que vous ne savez que répondre aux louanges que je vous donne, cela me fâche. Si je vous loue avec discernement, il faut répondre avec simplicité; si vous croyez que c'est mon cœur seul qui me fait penser et écrire, cela ne doit pas vous rendre muette. Enfin, n'en parlons plus. Je veux vous entretenir d'autre chose, c'est de l'idée que j'ai du bonheur; je crois qu'il n'y a que vous et le grand-papa qui en jouissiez parfaitement. J'ai employé l'insomnie de cette nuit à réfléchir sur cela. Je ne dirais pas d'aussi belles choses que M. du Bucq, mais elles seraient peut-être plus intelligibles. Ce sujet me fournirait de quoi remplir bien des pages. Vous avez bien mieux à faire que de m'entendre parler de votre bonheur, vous avez à en jouir.

Il faut répondre à votre question : je ne fis point de nœuds devant l'empereur; j'ignore les usages, mais il n'y avait point d'inconvénient à n'en point faire.

Vous verrez ce prince; j'attends le jugement que vous en porterez. En attendant, je me livre à toute l'estime que la simplicité et le bon sens inspirent. L'abondance de paroles, quand elles ne sont ni triviales, ni plates, ni vaines, est dans une personne de son état une sorte de politesse.

Je vais fermer cette lettre pour l'envoyer chez madame de Grammont. Je vous prie de m'entretenir dans sa bienveillance ainsi que dans celle du grand-papa.

LETTRE DCCIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce jeudi, 5 juin 1777.

Je n'espérais de vos nouvelles, chère grand'maman, qu'après que vous auriez été débarrassée de l'illustre cohue, mais vos bontés passent toujours mon attente. Je reçus hier une lettre du comte de Broglie; il avait déjà eu à dîner M. le comte

d'Artois, il l'attendait hier pour souper et coucher. Je juge qu'aujourd'hui il sera aux Ormes, qu'il y séjournera demain et que vous l'aurez samedi de bonne heure. Peut-être recevrez-vous cette lettre par M. d'Arras; je vais l'abréger pour qu'on ne le trouve pas parti; s'il l'est, elle partira par la poste et vous ne la recevrez que demain au soir.

J'ai impatience que vous ayez vu l'empereur; je crois que vous en aurez très-bonne opinion; vous le trouverez un homme raisonnable, d'un caractère décidé, et en qui le titre d'empereur n'efface ni n'affaiblit les qualités ni les vertus d'un homme parfaitement honnête et sociable. Sa dignité est pour ainsi dire le vêtement très-distinct de sa personne. Enfin, il a été six semaines ici, allant partout, observant tout, parlant beaucoup, sans donner prise à la plus légère critique.

Je crains que M. d'Arras ne parte. Je vous quitte; je n'attends de vos nouvelles que le 12 ou le 13.

LETTRE DCCX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi, 10 juin 1777.

Je ne laisserai point partir le grand abbé, chère grand'-maman, sans lui donner un petit billet. Quelque chagrin que j'aie de le perdre, je suis ravie d'avoir quelqu'un auprès de vous qui vous parlera de moi et qui me donnera souvent de vos nouvelles. J'attends avec impatience le récit de toutes vos fêtes, et puis ce qui m'intéressera davantage, ce sera de savoir comment se passera la visite de l'empereur.

Il arriva hier un petit accident au roi : étant à la chasse, il voulut couper une branche d'arbre; je vais vous copier ce que m'a écrit M. de Beauvau.

« Le roi a voulu couper une branche : elle a opposé moins « de résistance que le coup n'avait de force, et la pointe du

« couteau est entrée en tombant, dans les chairs de la cuisse « auprès du genou, et a pénétré de la profondeur d'une « ligne. La plaie a beaucoup saigné. M. de Poix l'a pansée « d'abord et bandée avec son mouchoir. Le chirurgien de « quartier est venu sur-le-champ qui n'a rien fait de plus, et « le roi est revenu ici en disant qu'il ne sentait aucun mal et « qu'il n'y avait pas de quoi faire venir le premier chirur- « gien. Cependant on juge qu'il sera cinq ou six jours sans « sortir. »

Heureusement cet accident n'est rien, mais il aurait pu être bien considérable si la veine cave avait été percée.

N'allez-vous pas bientôt nous rendre madame la maréchale? Je l'attends avec impatience, elle aura beaucoup de peine à vous quitter, je le crois. Si j'étais auprès de vous, chère grand'maman, j'aurais bien de la peine à m'en séparer.

LETTRE DCCXI

DE MADAME DU DEFFAND A M. WALPOLE

15 juin 1777.

Je me trouve bien ridicule, bien sotte et bien peu digne d'intéresser personne; enfin, on ne peut avoir plus de dégoût de quoi que ce soit que je n'en ai de moi-même. J'admire votre complaisance d'entretenir une correspondance avec quelqu'un dont on est séparé pour la vie. Mais parlons d'autres choses.

Ce que vous me dites du petit Craufurt me fait plaisir. Je crois que je serai fort aise de le revoir. Ce *je crois* vous surprendra, je devrais en être sûre; mais je ne le suis de rien, pas plus de mes sentiments que de ceux des autres.

Je persiste à trouver beaucoup d'esprit à M. Gibbon; mais serez-vous surpris si je vous dis qu'il frise un peu le ridicule par un trop grand désir de plaire et par vouloir mettre un tour

fin et léger à tout ce qu'il dit? Je ne sais pas si je fais bien de vous dire cela, mais, malgré ce petit défaut, il me plaît beaucoup; il m'est d'une grande ressource, et je suis fort aise du projet qu'il a de rester encore ici deux ou trois mois. Madame de Luxembourg, qui est encore à Chanteloup, m'écrit aujourd'hui qu'elle sera à Paris mercredi de très-bonne heure et qu'elle soupera chez moi : c'est d'elle dont je reçois le plus de marques d'amitié.

Je suis actuellement dans la lecture des romans, je lis *Tarsis et Zélie*[1]. Il y a cinquante ans que j'avais ce livre sans avoir pu me résoudre à le lire; j'en suis assez contente. Je ne puis me livrer à l'histoire, si ce n'est celle de quelques particuliers, des mémoires écrits par ceux de qui ils sont, des lettres, des pièces de théâtre, mais jamais de morale ni de métaphysique; ma vie n'est qu'une perte de temps continuelle, elle est celle d'un pauvre génie qui ne sait s'occuper de rien. Je vous trouve beaucoup d'esprit, vous m'avez répondu à merveille sur ma question des trois passions. Vous avez raison, la pire est toujours celle qui domine, il faudrait dire celle qui nous domine; c'est toujours pour nous celle qui devient la pire; mais vous vous exprimez mieux que moi, parce que vos idées sont plus justes et plus approfondies. Vous avez beaucoup de bonté, elle fait le tourment et l'occupation de votre vie. Je ne doute nullement que vous ne voulussiez faire le bonheur de la mienne; mais cela est impossible : il n'y faut pas songer. Toutes vos leçons sont bonnes, ne me les refusez jamais.

Milady Aylesbury a écrit pour moi des choses charmantes au duc; elles m'ont fait un plaisir extrême. Elle dit qu'elle est dans l'intention de me revenir voir. Ces paroles n'eussent-elles que le son, elles seraient toujours très-agréables.

On débite ici mille fausses nouvelles; on disait hier que vous aviez pris une frégate près de la Caroline. Mon premier

1. Par Le Vayer de Boutigny.

mouvement a été d'en être fâchée, et puis je me suis dit : Qu'est-ce que cela me fait?

Madame de Beauvau vous fait mille remerciements des attentions que vous avez eues pour M. et madame de Jarnac [1] par rapport à elle; elle m'a fort recommandé de vous en marquer sa reconnaissance.

LETTRE DCCXII

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

18 juin 1777.

Madame la maréchale vous aura dit sans doute que M. le comte de Falkenstein [2] devait arriver ici. Vous vous attendez à des détails. Je n'en négligerai aucun; mais vous devez me savoir gré du sacrifice. Ma tête est tiraillée de tous les côtés, chaque mot me coûte un effort. Figurez-vous Bajazet écrivant à la princesse, ayant un nœud coulant autour du cou; que deux muets resserrent de toutes leurs forces à chaque mot qu'il écrit. Voilà ma position. Elle n'est plus si triste depuis que je me suis comparé à Bajazet.

Il faut prendre les choses de plus haut. M. le comte de Falkenstein arriva avant-hier à Saumur, excédé du monde qu'il avait trouvé sur la route, soit en Normandie, soit en Bretagne. Une foule incroyable était assemblée à chaque poste. Pour éviter cette importunité, il avait souvent pris des routes de traverse; mais, depuis Nantes jusqu'à Saumur, l'affluence avait tellement augmenté, qu'il ne lui était plus possible de garder l'incognito. Il arriva donc à Saumur, il y vit les carabiniers,

1. Son frère et sa belle-sœur. Le comte de Jarnac, veuf de mademoiselle de Pons, venait de se remarier avec mademoiselle Smith. Il avait eu de son premier mariage une fille mariée, en 1778, au comte de Castellane, père du maréchal Boni de Castellane, et il eut du deuxième le vicomte de Chabot.

2. Nom sous lequel voyageait l'empereur Joseph II.

les fit manœuvrer et parut très-content. Je vous épargne le récit de toutes les évolutions dont il fut témoin. Pour venir à ce qui vous intéresse le plus, le soir il alla coucher à Tours, dans une auberge du faubourg, où il ne loge que des charretiers. Il arriva à dix heures; hier matin, à cinq heures, il était sur le pont qu'on vient de construire et qui n'est pas encore achevé: mais il le sera bientôt, et quand il ne le serait pas, cela ne vous ferait rien, ni à moi non plus.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est très-beau et très-solide, quoiqu'une des piles ait été sur le point de s'écrouler il y a deux ans. Rien n'étonne plus les étrangers que ces ponts qui décorent la capitale et les provinces. Va-t-on se promener du côté de Neuilly, on trouve un pont superbe. Du côté d'Orléans, autre pont; du côté de Tours, en voilà un autre; du côté de Moulins, vous avez encore la commodité d'un pont. Jamais les Romains n'ont été si magnifiques. Les ponts qui sont à Rome ne valent pas les nôtres. Je n'ai pas vu celui que Trajan avait fait construire sur le Danube, d'abord parce que je n'y ai pas été, en second lieu, parce qu'il ne subsiste plus; mais je parie tout ce que vous voudrez qu'il n'égalait pas ceux qui se font en France. Quoi qu'il en soit, je viens à ce qui pique le plus votre curiosité. Je serais pourtant tenté de renvoyer le récit à une autre fois, car il me fatigue cruellement: je rougis, je pâlis à sa vue. Essayons néanmoins. J'ai laissé M. le comte de Falkenstein sur le pont de Tours. Après l'avoir examiné avec l'ingénieur en chef de la province, il se mit dans sa chaise de poste et partit pour Poitiers; il avait perdu quelques jours dans son voyage de Normandie et de Bretagne; il renonça au projet de remonter la Loire jusqu'à Orléans, et puis voilà tout.

Votre grand'maman tousse encore un peu et a commencé à prendre du lait d'ânesse. Grande chasse aujourd'hui et grand dîner aux étangs jumeaux, à deux lieues d'ici. Samedi partiront M. et madame la baronne de Talleyrand, mesdames de Bouf-

fiers, madame d'Ossun. Vous voyez qu'après leur départ, il ne restera pas grand monde, dix-huit à dix-neuf personnes seulement. Les deux évêques, Castor et Pollux, sont ici; deux autres frères, MM. de Coigny, sont arrivés avant-hier. On attend aujourd'hui M. l'évêque de Blois; viendra ensuite M. l'évêque d'Orléans, sans compter ceux sur lesquels on ne compte pas. Quand ils seront tous réunis, ils s'assembleront en concile, et ils décideront que mes sentiments pour vous sont tels qu'ils doivent être; que personne n'est aussi aimable que vous, et que personne ne vous aime autant que moi.

Cette dernière proposition souffrira peut-être quelque difficulté, car je vois des gens qui ont les mêmes prétentions. Nous aurons un petit schisme dont vous serez l'objet.

LETTRE DCCXIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce jeudi, 19 juin 1777.

Voilà comme on ne peut pas avoir tous les plaisirs à la fois. Vous avez perdu la maréchale et vous avez gagné l'abbé; j'ai fait la contre-partie, mais quelque plaisir que j'aie de revoir la maréchale, je n'en regrette pas moins l'abbé. Je ne prétends pas le chicaner sur son plus ou moins d'amitié, et je désire trop qu'il m'aime pour m'obstiner à penser qu'il ne m'aime pas ou qu'il m'aime moins. Je ne lui ferai plus de reproches, et l'opinion que j'ai qu'il conforme ses sentiments aux vôtres suffit pour me rassurer. Voilà ce que je pense, chère grand'-maman; jugez par là de ma confiance en vos bontés.

La maréchale soupa hier chez moi; vous vous imaginez bien toutes les questions que je lui fis : elle y satisfit; elle a été très-contente de son séjour, elle vous a quittée à regret. L'empereur ne l'a point retenue, elle serait bien plutôt restée pour vous s'il lui avait été possible. J'ai bien envie d'ap-

prendre comment vous l'aurez trouvé, cet empereur; l'abbé en a été très-content, et le jugement que nous portons de lui est parfaitement semblable.

N'êtes-vous pas fort aise de voir M. Stanley? Vous le garderez quelque temps; je souperai ce soir avec lui et je lui remettrai ma lettre en main propre.

Que j'envie, chère grand'maman, tous les gens qui vont vous trouver! Pourquoi y a-t-il des obstacles insurmontables qui s'opposent à mon bonheur? Pourquoi suis-je née sitôt? Pourquoi ai-je vécu aussi longtemps? Était-ce pour éprouver les plus cruelles privations? Mais brisons là; je ne veux pas attrister ma grand'maman, mais je voudrais bien contribuer à ses plaisirs et les partager.

LETTRE DCCXIV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 26 juin 1777.

Vous aurez lu, chère grand'maman, la dernière lettre que l'abbé m'a écrite; il n'y en a jamais eu de plus gaie. Les tire-laisses qu'il me donnait sur la visite de l'empereur à Chanteloup auraient eu plus d'effet si je n'avais été prévenue qu'il pourrait bien n'y pas aller, devant abréger son voyage et ne pas remonter la Loire; mais sa lettre n'en est pas moins plaisante. Cet abbé est charmant, je vous félicite de le ravoir, et moi je m'afflige de l'avoir perdu. Ah! pourquoi suis-je si vieille! Que je serais heureuse d'être à Chanteloup! Au lieu de cela, je m'ennuie à la mort, je n'ai plus la ressource des petits soupers dont l'abbé faisait l'agrément.

Vous nous avez rendu les dames de Boufflers, c'est une ressource, mais non pas un entier dédommagement, car, quoique je croie l'abbé refroidi pour moi, je ne suis point refroidie pour lui.

Voilà plusieurs jours qu'on parle beaucoup ici de nouveaux arrangements dans la finance. Je soupe ce soir chez les Necker, si j'apprends quelque chose je l'ajouterai à cette lettre. Tout le monde dit que ce sera dimanche que M. Taboureau donnera sa démission. Ce sera ce même jour-là que l'on demandera l'agrément du roi pour le mariage du chevalier de Choiseul [1]. La petite sainte se porte mieux; je prévois qu'elle et le nouveau ménage pourront bien vous aller trouver; j'en serai fort aise pour vous et pour la petite sainte, et comme mon amour pour vous est aussi généreux que tendre, je ne me permettrai pas d'en être fâchée.

Vous avez encore bien du monde; il vous est moins nécessaire qu'à personne, vous ne craignez point la solitude. Ah! je ne suis pas de même. L'abbé m'abandonnera-t-il? Me laissera-t-il sur la bonne bouche de sa dernière lettre? Les vôtres, les siennes et celles de madame de Grammont (s'il m'était permis d'en espérer) me sont de toute nécessité; il n'y a pas de plus sûre recette pour combattre mon ennui. Les miennes, chère grand'maman, vous feront l'effet contraire.

Voyez-vous souvent M. du Bucq? S'il n'était pas à Chanteloup, je désirerais qu'il fût ici.

Adieu, chère grand'maman, permettez-moi de vous embrasser mille fois, ainsi que le grand-papa. Madame de Grammont me permettrait-elle d'en user de même avec elle?

Ce vendredi matin.

Rien n'est si vrai que la démission pour dimanche; on se tait sur la suite. Si j'apprends quelque chose dont on puisse s'assurer et qui ne coure pas les rues, je vous le manderai.

1. M. de Choiseul d'Aillecourt, mort en Crimée en 1797. Il a laissé plusieurs enfants, dont le comte Maxime de Choiseul, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

LETTRE DCCXV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 21 juillet 1777.

Je comptais, chère grand'maman, vous écrire par le chevalier de Beauteville, mais le jour de son départ est encore incertain, et je suis pressée de vous marquer ma reconnaissance de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé; elle n'est point mauvaise et j'aurais peine à dire quel mal j'ai eu; des insomnies, de la fluxion dans la tête, un petit accident de jeunes personnes qui n'a duré que trois ou quatre heures, et que l'on dit qui arrive quelquefois à des personnes de mon âge, et qui ne signifie rien, qui n'a eu nulle suite; ma casse qui ne me fait point l'effet ordinaire. Voilà un fidèle récit de tous mes maux; ils m'ont retenue chez moi toute la semaine; mais je sortirai aujourd'hui, et ce sera pour aller passer la soirée chez la petite sainte. Quand vous recevrez cette lettre, vous serez de retour de vos courses, et j'attends que vous voudrez bien me mander comment vous aurez trouvé le magnifique château de ce grand ministre dont les successeurs sont d'étranges personnages, et dont *Celui par qui le sort règle nos destinées* n'a pas, je crois, fait un mauvais choix cette fois-ci. J'ai été un peu fâchée, je vous l'avoue, de vos petites réprimandes; je les ai trouvées injustes. J'ai montré votre lettre, parce que je la trouvais parfaite; je n'aurais pas pu si bien dire. De quelle intrigue cela pouvait-il vous faire soupçonner? Une lettre que je donne à lire, et qu'on me rend sur-le-champ, et qui contient la plus petite des prétentions. Oh! chère grand'maman, vous avez poussé un peu loin la réserve et la discrétion; M. Necker n'en a point conclu que vous eussiez l'intention de l'honorer d'une liaison particulière; en me la rendant, il me dit qu'il serait trop heureux s'il pouvait faire quelque chose qui vous fût agréa-

ble; depuis ce jour, qui était le 10 de ce mois, je ne l'ai point vu; je comptais passer la soirée chez lui jeudi dernier, et tirer de lui une parole positive; mais ma petite indisposition m'a empêchée de sortir. Si vous voulez, nous en resterons là; je vous le propose d'autant mieux, qu'il ne sera, je crois, pas besoin de lui rappeler le souvenir d'exécuter ce qui peut vous plaire. Mais, ma grand'maman, rendez un peu plus de justice à votre petite-fille, elle a bien des défauts, mais vous devez savoir qu'elle n'est pas intrigante. Il n'y a que l'intérêt, l'ambition ou la vaine gloire qui le rendent, et elle ne connaît aucun de ces trois motifs.

Tout le monde vous aura parlé du mariage Monaco; il y a eu des scènes ineffables, mais il faudrait s'affecter plus vivement que je ne fais de tout ce qui se passe pour pouvoir le raconter; l'indifférence est la disposition habituelle des personnes de mon âge, et c'est sans doute la cause de leur manque de mémoire; toute leur chaleur est concentrée dans le petit nombre des objets qu'elles aiment; mais aussi, chère grand'maman, elles y sont bien attachées.

Je reçus hier une aimable et charmante lettre de madame de Grammont; le chevalier de Beauteville lui portera ma réponse.

Permettez-moi d'embrasser tendrement mon grand-papa, et de dire à l'abbé qu'il a trop de nerfs; j'aimerais mieux qu'il eût plus d'un cœur, et qu'il en eût un pour moi.

LETTRE DCCXVI

DE MADAME DU DEFFAND A M. CRAUFURT

Paris, ce 29 juillet 1777.

Eh bien! mon petit Craufurt, vous avez eu quelques velléités de partir avec milord Danemore pour nous venir trouver, et vous y avez résisté.

Je reçois aujourd'hui une lettre de madame Greville; elle m'a parlé légèrement de vos bonnes intentions et appuie fortement sur l'état de M. votre père qui pourra vous retenir. Je ne sais ce que je pourrais dire, et même si je dois dire quelque chose sur cela, mais ce que je ne vous tairai pas, c'est que je serai au désespoir si vous ne venez pas. Jamais je n'ai eu autant de désir de vous voir, jamais je n'en ai eu autant de besoin; je suis triste jusqu'à la mort. Je n'ai personne à qui parler. Qui est-ce qui m'entendrait? Qui est-ce qui me plaindrait? Il n'y a que vous qui soyez assez entiché de vapeurs pour me comprendre et me plaindre. Je sais bien que, loin d'attirer auprès de moi, cette confidence éloignerait tout le monde; mais qui est-ce qui a le cœur de mon petit Craufurt? Personne, non, personne au monde; il est des amitiés solides, je le crois; mais de sensibles, il n'y en a point, ou bien peu.

Madame Greville me demande ce que je pense de M. Gibbon. La connaissance est trop nouvelle pour rien dire du caractère; ce n'est que le temps qui le fait connaître. Je lui trouve beaucoup d'esprit, il entend et démêle promptement. Je lui crois du goût, il veut plaire, il n'en néglige aucun moyen; il ménage tout le monde; son genre de conversation et ses manières approchent plus des nôtres que celles d'aucun étranger; réussit avec tout le monde; il voit beaucoup nos beaux esprits; comme je ne vois guère de ces gens-là, je ne sais pas quels sont ses succès avec eux.

Je suis obligée de finir cette lettre, parce que je suis interrompue; mais je ne la finirai pas sans vous dire que je vous aime de tout mon cœur et sans vous répéter que je ne désire rien tant que de vous voir.

LETTRE DCCXVII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi, 29 juillet 1777.

Enfin, à force d'explications, nous nous entendons, chère grand'maman; je vois que vous n'avez point compté me faire de reproches ni de réprimandes, et que c'est mon esprit borné et de travers qui m'a fait prendre sérieusement ce qui n'était qu'une plaisanterie; cela m'encourage à continuer les tracasseries que je vous fais avec M. Necker, en lui disant tout le bien que vous pensez de lui. Je crois en vérité que l'importante affaire de votre femme de Corse sera heureusement et promptement terminée, sans qu'il soit besoin de lui en rappeler le souvenir.

Toute ma société se disperse : madame de Luxembourg part demain pour Villers-Cotterets, dont elle reviendra le 13; mesdames de Boufflers, en Normandie; tous les hommes sont absents. Mes mercredis et vendredis sont pitoyables. Mon Dieu, que je serais heureuse d'être avec vous! pourquoi faut-il que Chanteloup soit à soixante et tant de lieues d'ici! Si on avait le pouvoir de dormir tout le temps qu'on s'ennuie, je ferais un prodigieux usage du sommeil, au lieu de cela je double le temps de votre absence par mes insomnies; c'est un grand malheur pour moi et à peu près mon unique incommodité, car d'ailleurs je ne me porte pas trop mal.

Vous savez la triste aventure de la petite sainte qui ne put pas hier assister à la célébration du mariage de son fils. Je ne peux pas vous donner de ses nouvelles d'aujourd'hui, parce qu'on mettra cette lettre à la poste avant que j'en puisse recevoir.

Ma grand'maman, aimez-moi toujours un peu, que votre vertu vous y engage, c'est en elle que j'espère, votre goût ne

vous y porterait pas. Je deviens tous les jours plus inepte, plus ennuyeuse, plus maussade, je suis honteuse de mon état présent.

J'attends la relation de l'abbé : j'ai besoin d'être égayée; qu'il ne m'abandonne pas. Comptez-vous garder toujours le chevalier de Beauteville? il me serait bien nécessaire, mais je ne m'en plains pas, il ne fait que ce que je ferais si j'étais à sa place.

On assure que la feuille sera donnée cette semaine.

LETTRE DCCXVIII

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 30 juillet 1777.

Je voulais vous écrire au retour de Richelieu; mes muets m'en ont empêché, et puis je ne sais quelle idée vous donner d'un lieu si célèbre.

Nous partîmes le dimanche, à différentes heures, par différents chemins. On devait se réunir le soir aux Ormes, à vingt lieues de Chanteloup. Nous arrivâmes les premiers, l'abbé Billiardy et moi. Il était cinq heures. M. de Voyer nous montra ses travaux et ses projets. Il bâtit, il défriche, il améliore; il voit tout, il conduit tout; il anime les ouvriers, il éclaire les artistes; tout se fait chez lui avec lenteur, économie et intelligence. Je voudrais vous parler d'un petit escalier qui n'a pas de soutien; mais vous ne m'entendriez pas, ni moi non plus. Sur les neuf heures arriva votre grand-papa, avec madame de Brionne, madame la princesse Charlotte et madame de Chauvelin. Aussitôt illumination superbe dans l'avant-cour et dans le château; on va, on vient, on monte, on descend en attendant les deux autres voitures. Dans l'une était la grand'maman, madame de Grammont, M. le chevalier de Durfort et M. du Bucq; dans l'autre, notre archevêque et MM. de Castellane. Dix heures

sonnent, ils ne sont point arrivés; il est dix heures et demie; il en est onze. Il est survenu quelque accident. On envoie un courrier au-devant : la voiture de la grand'maman avait doucement cassé à Montbazon, mais sans le moindre danger; enfin tout le monde est réuni. On soupe, on se couche, et, le lendemain, à onze heures, tout le monde est en voiture. Le temps était beau, le chemin vilain, le pays bon et mauvais, la conversation excellente; nous étions douze dans une voiture faite en Angleterre et très-légère. Trois heures après, nous voilà à Richelieu. Le premier aspect est imposant, la façade du château est couverte de statues et de bustes apportés d'Italie. On servit un déjeuner que M. de Voyer avait ordonné. On parcourut ensuite les appartements. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la fortune et les arts n'ont rien épargné pour les embellir. On ne trouverait point sur les murs, sur les poutres, les plafonds, un espace d'un pouce d'étendue qui ne soit peint, ou doré, ou sculpté par les plus habiles artistes du temps. La galerie est grande, superbe, mais un peu basse; l'appartement du roi n'a que trois pièces, dont l'une, qui est le cabinet, contient, entre autres beautés, deux excellents tableaux du Poussin. De là nous allâmes à la ville, composée d'une grande rue traversée, à ses deux extrémités, par deux autres rues. La première présente vingt-huit grands pavillons, quatorze de chaque côté, où logent des cordonniers, maréchaux, etc. On nous fit entrer dans l'église; les bases des pilastres ont été apportées de Paris. Le curé nous mena voir, à la sacristie, un tableau qui fait l'admiration des étrangers. M. de Voyer lui ayant dit que c'était une copie de Rubens, le curé répondit finement : « Vous savez que la différence d'une copie à l'original n'est qu'une question de mots. »

On ne sait pas tout ce que cela a coûté; on prétend qu'on avait trouvé un à-compte des ouvrages exécutés par les peintres et qui montait à 1,800,000 livres. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est impossible de n'être pas frappé de l'immense quantité

de bâtiments, de l'immense profusion des ornements, de l'immense étendue du parc, de l'immense pouvoir du roi Richelieu; cependant, avec toutes ces immensités, je ne voudrais pas être condamné à vivre dans ce lieu : il est triste et la nature y est forcée partout. Le soir, nous revînmes aux Ormes; nous les quittâmes le mardi matin : nous soupâmes le soir chez M. du Cluzel, dans un petit jardin qu'il a auprès de Tours et qui avait appartenu à Ronsard. On partit après souper, et à deux heures et demie tout le monde était couché.

Voilà une relation bien longue et bien ennuyeuse; mais je suis dans le bain, je grelotte, et je n'ai point d'idées; il me reste cependant assez de sentiments pour remercier M. Necker d'avoir pensé au président. Il ne pouvait certainement faire un meilleur choix; nous en avons tous été enchantés. Madame la duchesse d'Enville et M. le duc de La Rochefoucauld arrivèrent avant-hier soir et sont partis ce matin pour Verteuil. Je ne vous parle pas de mes sentiments; vous me feriez très-mal aux nerfs si vous en doutiez. Tous vos parents, amis et connaissances me chargent de vous parler d'eux. M. de Castellane me le réitère sans cesse.

LETTRE DCCXIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 4 août 1777.

L'ambassadeur qui vous remettra cette lettre se fait un grand plaisir du temps qu'il va passer avec vous; vous le garderez jusqu'à dimanche; je ne sais s'il vous apprendra beaucoup de nouvelles; pour moi je n'en sais aucune, car la feuille donnée à M. d'Autun n'en est pas une. Il n'y aura point, dit-on, de nomination aux bénéfices avant six semaines, parce qu'il faut que M. d'Autun ait quelque temps pour l'examen des demandants.

La mort de la maréchale de Fitz-James est bien surprenante, ça été le quarantième jour d'après sa jambe cassée. Cet accident n'avait été accompagné d'aucun autre. Elle écrivait le matin dans son lit, elle se trouva mal, on la fit revenir avec des eaux spiritueuses ; elle fit entrer le chirurgien qui venait visiter sa jambe, et dans le même instant elle mourut. On ne doute pas que ce ne soit un abcès dans le cœur qui se soit crevé ; on croit qu'on n'ouvrira pas son corps, on prétend qu'elle disait souvent qu'elle ne le voulait pas. Son mari et sa fille madame de Chimay seront inconsolables.

La petite sainte me reprochait l'autre jour de vous avoir effrayée sur son compte ; il me semble que ce que je vous avais mandé ne devait pas produire cet effet ; elle n'a pas pu, comme vous savez, assister à la célébration, parce que son accident ordinaire avait prévenu ses calculs. Je la vis avant-hier et je la trouvai bien. J'y passerai aujourd'hui la soirée et je verrai sa nouvelle belle-fille ; je vous manderai comment je l'aurai trouvée.

Ne comptez-vous pas nous rendre bientôt M. du Bucq? Vous devez avoir assez de monde présentement. Mais la solitude ou la compagnie ne produit en vous aucun changement, du moins dans votre âme ; car, pour votre corps, il n'est pas imperturbable comme votre raison ; la fatigue lui est fort contraire et vous n'êtes pas maîtresse absolue de lui faire trouver tout bon.

LETTRE DCCXX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce jeudi, 7 août 1777.

Vous serez bien surprise en apprenant la mort de M. de Trudaine, elle a été aussi imprévue et aussi prompte que celle de la maréchale de Fitz-James. Lundi 5, il se portait comme à

son ordinaire; depuis quelque temps il se plaignait de sentir une barre dans son estomac, il prenait du lait de chèvre qui ne passait pas bien. Le mardi, il alla se promener en voiture, il en descendit, voulant faire quelques tours à pied; se trouvant trop faible, il fit peu de chemin, il remonta en carrosse; à peine y fut-il entré qu'il tomba sans connaissance sur ceux qui étaient avec lui. On le ramena bien vite, on le fit saigner; le sang, dit-on, vint bien, et soudain il mourut. Je ne sais quelles gens étaient avec lui. L'ambassadeur d'Angleterre l'avait quitté la veille; celui de Naples, que vous avez avec vous, sera surpris et je crois fâché de ce triste événement.

On a ouvert la maréchale de Fitz-James; c'est un abcès près du cœur, formé par le contre-coup de sa chute, qui s'est crevé; ce qui est surprenant, c'est qu'elle n'avait point eu de fièvre. Voilà deux personnes enlevées à la société qui étaient utiles à bien des gens, et ceux qui ne tiennent à rien, qui ne jouissent de rien, qui ne sont bons à rien, n'existent que trop longtemps.

Voulez-vous bien embrasser pour moi le grand-papa et madame de Grammont? Cette commission faite par vous ne me laisse aucun doute qu'elle ne soit agréable.

Vous me ferez grand plaisir si vous voulez bien dire quelque chose pour moi à mon grand abbé, me rappeler au souvenir de M. de Castellane et distribuer mes compliments à MM. de Naples, de Beauteville, du Bucq. Je ne dirai pas etc... je sais que M. de Guignes est avec vous, mais comme il est parti sans me dire adieu, je le boude.

LETTRE DCCXXI

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, 16 août 1777.

C'est du fond de l'eau que je vous écris, j'y suis plongé jusqu'au col; on ne l'a point chauffée, je grelotte et n'en ai pas plus d'idées. Tout ce que je puis, c'est de me rappeler ce qui s'est passé dans notre monde en ces derniers jours. M. l'ambassadeur de Naples vous aura donné des nouvelles de vos parents, mais il ne vous aura pas dit combien ils ont été charmés de l'avoir et fâchés de le perdre. C'est un de ces hommes qui s'en vont toujours et ne viennent jamais. Votre grand'maman a été fort tourmentée de ses maux d'estomac, elle est beaucoup mieux depuis quelques jours. C'est l'effet des chaleurs excessives que nous éprouvons; elle s'occupe beaucoup de la récolte qui est superbe; elle sait déjà combien on a ramassé de grains de blé et de brins de foin. Tout cela fait venir l'eau à la bouche. M. de Castellane me demande tous les jours si je vous parle de lui; vous le verrez souvent cet hiver; M. du Bucq cet automne; il compte partir dans les premiers jours de septembre, ainsi que le chevalier de Beauteville, qui est allé aux Ormes avec M. l'évêque d'Orléans. Ils reviennent ce soir. On a bien tort de s'éloigner d'ici dans le moment présent; il n'y règne plus qu'un sentiment, qu'une vertu : c'est une extrême paresse, et cette vie est sans doute celle du ciel, car elle est fort heureuse. Plus de chasse, plus de lecture, plus de promenade! Nos dames passent leur matinée dans leur lit ou dans leur baignoire; l'après-midi dans des fauteuils bien profonds, sans voir le soleil de toute la journée. Quand il est couché, on s'achemine paisiblement vers la pièce d'eau, on entre dans un grand bateau que nous appelons *frégate*. Un petit bateau dont les bords sont ornés de branches d'arbres,

de lampions et de lanternes, est rempli de musiciens qui exécutent sur leurs clarinettes, leurs cors, leurs bassons, les plus agréables symphonies. M. le duc de Guignes, qui joue de la flûte mieux que Blavet, et madame sa fille [1], qui touche la harpe mieux que David, font entendre à leur tour des concerts ravissants. Quelquefois une partie de la compagnie se place dans un troisième bateau, que je conduis avec beaucoup d'habileté. Pendant que cette flottille parcourt la pièce d'eau, les rivages se remplissent de spectateurs; un petit vent du nord, que nous autres poëtes appelons *zéphyr*, rafraîchit les airs. La pagode qu'on vient d'élever à l'une des extrémités de la pièce d'eau, se couvre de lampions, et à l'autre extrémité, la lune, brillante de clarté, se lève pour jouir de ce spectacle et en augmenter la beauté. Il dure jusqu'à dix heures et demie, qui est l'heure du souper. Ces promenades ont commencé depuis deux ou trois jours: on les continuera tant que les chaleurs dureront. Je vous assure qu'elles sont charmantes. Hier, un petit incident nous fit beaucoup rire. Dans le moment où nous écoutions M. et madame de Guignes avec beaucoup d'attention, nous entendîmes un grand bruit de sonnettes. On crut d'abord que c'étaient des mulets qui passaient aux environs; point du tout, c'étaient les sonnettes qu'on a placées, suivant l'usage des Chinois, à chaque étage de la pagode. Ali, le Turc de madame de Grammont, avait imaginé ce genre de divertissement; il avait placé un marmiton à chaque sonnette, et leur donnait le signal pour les faire aller.

Mes nerfs vont un peu mieux. Si cela continue, je serai plus exact à vous donner des nouvelles de Chanteloup. Je vous aime toujours infiniment. Cette déclaration n'est pas aussi élégante que celle d'Hippolyte, mais elle n'est pas moins sincère.

1. La duchesse de Castries, mère du duc actuel.

LETTRE DCCXXII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 17 août 1777.

Il ne me serait pas possible, chère grand'maman, de laisser partir M. d'Arras sans vous écrire. Votre dernière lettre m'a fait beaucoup de plaisir; vous y peignez le Naples au naturel; c'est un moulin, ce sont presque toujours les mêmes paroles qu'il débite; souvent il fatigue, et quelquefois il ennuie: mais cependant on n'est pas fâché du bruit qu'il fait.

Je vous félicite d'avoir M. d'Arras; vous en allez jouir trois semaines. Je causai hier beaucoup avec lui; c'est un homme d'un grand sens, et je me trouve une bien petite espèce quand je cause avec lui.

Je reçus hier une très-aimable lettre de madame de Grammont. Je ne veux pas la fatiguer d'une réponse; mais voulez-vous bien lui dire que M. de Crosne est de la besogne de M. de Saint-Germain? Je n'ai point encore lu la *Vie de M. le Dauphin*; M. d'Arras doit me la prêter. Il dit que le père Griffet est l'auteur de la première partie, et le père Herbœuf, autre jésuite, auteur de la seconde. J'ai l'idée que cet ouvrage est bien plat.

Vous a-t-on raconté la fuite des Valentinois de chez madame Mazarin, et leur retraite chez M. de Monaco? Si j'écrivais en effet comme madame de Sévigné, ce serait un beau sujet de lettre; mais comme je suis bien éloignée d'avoir son talent, et que j'ai l'imagination aussi froide que la sienne avait de chaleur, vous trouverez bon que je ne vous en dise rien.

La petite sainte est partie mardi pour Heilly; elle allait essayer ses forces pour un plus grand voyage.

LETTRE DCCXXIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi, 22 août 1777.

Je fus bien étonnée, chère grand'maman, quand on m'annonça M. du Bucq; on m'avait écrit qu'il ne viendrait que les premiers jours de septembre, il me remit votre lettre, et il prétend que vous vous portez fort bien.

Pourquoi ne suivrez-vous pas le grand-papa? Je ne saurais vous blâmer de préférer Chanteloup à toute autre habitation quand vous êtes avec lui; mais quand il vous quitte, vous devriez quitter Chanteloup, ce serait du sentiment et d'un genre qui me conviendrait fort. Il vous était réservé de faire marcher à la décrépitude avec un empressement immodéré. Je suis ravie, quand un jour, une semaine, un mois, sont terminés; vous êtes le point où je veux arriver, je ne vois que vous et je ne pense pas ce qui pourra suivre de bien près.

Je suis fort aise que vous soyez contente de M. Necker, je puis répondre de tous ses sentiments pour vous et pour le grand-papa. En vérité, je le crois un parfait honnête homme. Je ne suis pas juge de ses talents ni peut-être de son esprit, dont je lui crois pourtant beaucoup; mais pour de ses intentions, je suis sûre qu'elles sont très-bonnes, et je me garde bien de croire toutes les sottises qu'on débite; il va paraître incessamment de nouvelles réformes, elles seront approuvées du public, mais bien fâcheuses pour ceux qu'elles regardent: Il s'agit des administrateurs des postes.

Je fais des projets pour cet hiver, de petits comités chez moi, où nous ne serons que cinq ou six: le président, le Necker, M. de Castellane et le grand abbé, à qui j'écrirai incessamment; mais voilà la troisième lettre que j'écris aujourd'hui, et c'en est assez pour mes forces.

Souffrez, chère grand'maman, que je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE DCCXXIV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi, 2 septembre 1777.

J'attendais pour vous écrire, chère grand'maman, que j'eusse vu madame de Grammont; elle vint hier chez moi; vous aurez su par elle qu'elle arriva samedi à onze heures du matin, qu'elle débarqua chez madame de Poix, qu'elle était si fatiguée qu'elle fut chez elle se coucher, qu'elle soupa chez madame d'Usson. Le dimanche, elle se reposa, et n'ayant point madame de Beauvau qui était au Val avec son frère, à qui elle a prêté cette maison [1], elle fut avec madame d'Usson souper à Auteuil. Cette madame d'Usson est pour elle Cinna et Maxime, qui lui tient lieu d'Agrippa et de Mécène.

J'avais envoyé chez elle; elle me fit dire qu'elle me verrait entre quatre et cinq heures, parce qu'elle allait à la Comédie; elle tint parole, elle vint, et je la trouvai aussi obligeante qu'à l'ordinaire; elle me donnera tous ses vendredis, et c'est bien assez pour mes mérites.

Vous ne pouvez pas augmenter la confiance que j'ai en votre amitié; il n'y a que vous en vérité sur qui je compte : je sais combien vous êtes constante, reconnaissante, et que rien ne peut vous détourner de faire le bonheur de ceux qui vous aiment; mais votre éternelle absence, jointe à vos éminentes qualités, vous donne une trop parfaite ressemblance à la Divinité; cependant je conviens que la foi qu'on a en vous n'est pas la même.

M. le duc de Chartres a été fort mal pour s'être baigné

1. Près de Saint-Germain.

après avoir beaucoup mangé. On le disait hors d'inquiétude.

J'ai envoyé en Angleterre l'éloge anonyme; on le dit de M. Guibert. Il vaut la peine d'être lu. Je suis fâchée de ne vous avoir pas envoyé mon exemplaire; mais j'imaginais que vous l'aviez reçu.

J'oubliais de vous parler de la petite sainte; elle a été très-fatiguée de son voyage, et elle me marque beaucoup de contentement de son séjour; elle le prolongera jusqu'au 10. Son fils aîné m'a dit qu'à son retour elle irait à Petit-Bourg, chez madame de Poyanne, où elle restera jusqu'à la fin du mois. Je ne doute pas qu'elle n'ait beaucoup de désir de vous aller trouver; mais, chère grand'maman, mon intérêt à part (et je n'en ai point que je ne veuille vous sacrifier), vous ne devriez pas le souffrir. Bouvard prétend que rien n'est plus dangereux pour elle que les voyages, et elle m'avoue dans sa lettre qu'elle ne soutient bien la voiture que pendant six lieues.

Et votre pont dont j'oubliais de vous parler! Qu'en dit l'abbé? Ne lui fournira-t-il rien à m'écrire?

LETTRE DCCXXV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 8 septembre 1777.

Je n'ai point encore vu le grand-papa: il arriva samedi à sept heures du soir; il soupa chez madame de Beauvau avec huit ou dix personnes. Le lendemain, dimanche, j'envoyai sur les deux heures chez madame de Grammont, où je me doutais bien qu'il dînait, savoir de ses nouvelles et lui demander quand il me verrait et quand il voudrait souper chez moi; il me fit dire qu'il me verrait aujourd'hui, et que vendredi je lui donnerais à souper. Je n'en sais pas davantage.

Le Beauteville passa hier la soirée chez moi. Je ne cessai de l'interroger sur vous; il me confirma dans la confiance que j'ai

en votre amitié. Oh! que je regrette de n'être pas avec vous dans le moment présent! On ne jouit point de la vie, elle se dissipe, il n'y a que le sentiment satisfait qui nous avise de notre existence et nous la rende agréable. Tout le reste est brouillard ou fumée. Je ne m'accoutume point à croire que j'ai tant vécu. Qu'est-ce qu'il me reste de tout ce que j'ai fait, de tout ce que j'ai vu, lu ou entendu? Rien, rien, vous exceptée. Qu'est-ce qui peut m'attacher à ce monde? L'horreur du néant; y retomberons-nous? Voilà ce que personne ne sait, et sur quoi le vraisemblable ne suffit peut-être pas. Cependant, que croire si l'on ne s'en contente pas? Je ne sais aucune nouvelle. M. Walpole me mande que l'on dit à Londres que M. Necker est renvoyé et que M. de Calonne le remplace. On ne parle ici que de M. ou de mademoiselle d'Éon; il a, dit-on, ordre de prendre l'habit de femme, d'aller à Tonnerre, lieu de sa naissance, de n'en jamais sortir, et s'il ne suit pas exactement cet ordre, il sera privé de sa pension. On disait ces jours-ci la reine grosse; mais elle ne l'est plus; elle le pourra devenir; on assure que rien n'est plus certain. Je vous vois entre M. de Castellane et l'abbé; que ne puis-je former le quadrille! je serais trop heureuse.

P. S. Je rouvre ma lettre pour vous dire que j'ai reçu la visite qu'on m'avait annoncée; c'est vous que j'en dois remercier. Je ne suis plus aimée, je suis devenue une étrangère. Je n'ai point à craindre de vous un pareil malheur.

On vous apprendra ceux de M. de Viry. Je n'entreprendrai pas de vous en faire le récit.

Voulez-vous bien dire à l'abbé qu'il est du dernier bien avec moi, et s'il accomplit ses promesses, il dissipera bien des nuages que j'ai beaucoup de peine à écarter.

LETTRE DCCXXVI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Paris, ce 11 septembre 1777.

M. d'Arras m'a remis votre lettre, chère grand'maman; je ne l'ai encore vu qu'un instant et au milieu de plusieurs personnes. Pour le grand-papa, je l'ai vu trois fois; la première le lundi, surlendemain de son arrivée; avant-hier vendredi, il soupa chez moi avec mesdames de Grammont, de Beauvau, de Luxembourg, de Lauzun, de Boufflers mère; pour hommes MM. de Beauvau, de Naples, de Saint-Priest, Gibbon. Hier, je fus à une heure après minuit chez madame de Beauvau où il avait soupé; j'y avais été invitée, mais j'étais engagée chez madame de La Vallière. Ils jouaient tous au cavagnole après lequel le grand-papa me baisa au front, me dit adieu; il part aujourd'hui pour Limours; il reviendra lundi 22, et vous ira retrouver mercredi 24; voilà ce que je sais de ses projets.

J'ai remis votre lettre à M. Necker; vous pouvez sans vous flatter compter sur tous les témoignages qu'il pourra vous donner de son respect, de son attachement et de sa vénération.

Je ne vous parlerai point de M. de Viry; vous en devez apprendre par d'autres plus de particularités que je n'en peux savoir.

Je n'ai pas la certitude, mais je soupçonne que le chevalier de Beauteville ira vous retrouver avec le grand-papa.

La petite sainte est à Petit-Bourg; vous savez sa marche, et qu'après cette campagne elle en projette une autre. Les mois d'octobre et de novembre ne me seront pas fort agréables; Fontainebleau, Le Raincy, Sainte-Assise, enlèveront tous ceux qui n'ont pas de campagne particulière; et ceux qui en ont n'en reviennent guère qu'à la Saint-Martin.

Encore si l'on avait des livres! mais je suis à bout de toute

lecture; il n'y en a aucune qui m'amuse, me plaise et m'intéresse. Si j'avais quelque talent pour écrire, je pourrais m'amuser à me rappeler le passé et à en faire des anecdotes; mais quand on n'a ni talent, ni mémoire, ni yeux, et bientôt plus d'oreilles, il faut se contenter de végéter avec son Tonton, dont la compagnie n'est pas la pire de toutes.

Ne voilà-t-il pas que j'abuse de votre loisir en vous faisant lire une si sotte lettre! L'abbé, venez au secours de la grand'-maman, faites-lui oublier l'ennui que je lui cause; il n'y a rien de plus contagieux que l'ennui; il se communique par la poste aussi bien que par la conversation. M. du Bucq, qui vous portera cette lettre, exercera du moins votre esprit; il me semble que son projet est de ne revenir qu'au mois de décembre.

Je vous quitte, chère grand'maman, pour répondre à M. Walpole, qui me mande que les dernières nouvelles du duc de Glocester sont qu'il était le 26 du mois passé à l'agonie; il est fort occupé de l'état de la duchesse, qui, comme vous savez, est sa nièce.

Quand vous aurez le grand-papa et madame de Grammont qui le suivra de près, ne pourriez-vous pas nous envoyer l'abbé pour quelques semaines? mais il n'y consentirait pas. Adieu, chère grand'maman, vous voyez bien que je m'ennuie.

LETTRE DCCXXVII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce lundi, 22 septembre 1777.

Vous vous portez bien, dites-vous, chère grand'maman; ne trouvez point mauvais que je prie l'abbé de me le confirmer, et laissez-lui la liberté de me dire exactement ce qu'il en est. Si vous saviez tout ce que je pense de vous, vous seriez étonnée que je vous connusse aussi bien; mais je ne vous le dirai pas. Je voudrais que votre estomac fît aussi bien ses fonc-

tions que votre tête fait les siennes; je n'en dirai pas davantage.

Vous allez revoir incessamment le grand-papa; il sera avec vous mercredi au soir, et je répondrais qu'il se trouvera parfaitement heureux d'y être; vous serez bien contente, mais vous ne le serez pas plus que lui, c'est de quoi je suis intimement persuadée; y a-t-il un plus grand et un plus véritable bonheur que d'être auprès de ce qu'on aime, et dont on sait qu'on est uniquement et parfaitement aimé? C'est le paradis, et c'est la définition que M. de Cambray en a faite dans une méditation qu'une de ses pénitentes me fit lire quand j'étais pensionnaire à la Magdeleine: ce M. de Cambray n'était point votre beau-frère, l'imagination de celui-ci ne lui produisait pas de semblables idées. Si celui dont je parle vivait encore, je serais fort aise de le voir; mais pour notre petit curé, je n'en suis pas tentée. J'ai assez entendu de lieux communs depuis que je suis née pour chercher à en entendre davantage, mais soyez sûre, chère grand'maman, que je serais incapable d'avoir la moindre honte de tout ce que je pourrais penser sur de telles matières. Ce que je voudrais savoir, c'est ce que personne ne peut m'apprendre, ni vous, ni qui que ce soit sur terre; et de cette impossibilité à satisfaire ma curiosité, j'en conclus l'inutilité de la recherche, et je reste tranquille.

Je ne tourmenterai point M. Necker de votre reconnaissance, il me répéterait ce qu'il m'a dit, que c'est lui qui vous en doit beaucoup de lui avoir donné une petite occasion de vous être agréable; je lui ferai lire la lettre de M. Taboureau.

Le grand-papa vous rendra compte de l'opéra. Je fus avant-hier à la répétition, le récitatif est affreux, mais tout ce qui est musique, c'est-à-dire les chœurs, les magies, etc., etc., me parut beau, et je ne doute pas qu'il ne réussisse. Les Piccinistes sont alarmés, mais ils auront leur revanche après Fontainebleau.

Vous jugez, comme à votre ordinaire, parfaitement bien les deux *Éloges;* il y en a un troisième de M. de Condorcet, dont je n'ai lu que trente pages, il en a plus de cent vingt. Il paraît un recueil sur toutes sortes de choses de M. Bachaumont; ce que j'en ai lu me paraît devoir être les manuscrits que l'on faisait tous les jours chez madame Doublet; c'est une lecture qui me convient fort parce que j'aime les faits et les noms propres.

La petite sainte est à Petit-Bourg; je ne sais quand elle en reviendra. L'évêque de Noyon est mort.

Adieu, chère grand'maman.

LETTRE DCCXXVIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 4 octobre 1777.

Votre dernière lettre, chère grand'maman, respire le bonheur et le plaisir; elle m'aurait appris (si j'en avais été en doute) que vous étiez en pleine jouissance du grand-papa. Je suis intimement persuadée qu'il est aussi content et heureux que vous. On a beau dire, on a beau chercher, il n'y a que le contentement du cœur qui rend la vie supportable. Ceux qui n'ont nul sentiment ne connaissent ni les violentes peines, ni les vrais plaisirs. Voilà une belle occasion de faire de la métaphysique, mais vous vous moqueriez de moi et vous diriez comme l'épigramme sur l'abbé Chauvelin : « *Et cela parle!* » Je suis en fait de génie ce qu'il était en fait de belle taille.

Madame de Grammont projette de partir lundi ou mardi; elle se chargera de cette lettre, où, selon les circonstances, je ferai des augmentations jusqu'au jour de son départ. Je ne vous parlerai certainement pas de la chose publique, on sait mieux les nouvelles à Chanteloup qu'à Saint-Joseph. Je vous

dirai seulement ce qui se passe dans mon atmosphère qui embrasse toutes mes connaissances, soi-disant amis.

Nous avons eu ici depuis quinze jours (et je crois vous l'avoir mandé) le prince de Beauffremont; il y est pour des affaires dont le récit vous ennuierait à entendre et moi à l'écrire. Il m'est arrivé un ami anglais, M. Craufurt; je le garderai quatre ou cinq semaines. Enfin, pour dernière bonne aventure, le baron de Gleichen est arrivé hier au soir; j'en ai reçu ce matin un petit billet qui m'annonce sa visite pour cet après-dîner. Je l'attends et je vous quitte, je vous reviendrai quand je l'aurai vu.

Ma journée d'hier ne commença qu'à six heures du soir. Je m'étais couchée la veille à cinq heures du matin. J'avais passé la nuit à jouer au pharaon. Voilà ce qui prouve le vide du cœur et de la tête, et on appelle cela vivre! Quelle perte de temps! Oh! que vous employez bien mieux le vôtre!

Vraisemblablement vous n'aurez que jeudi madame de Grammont. Je souperai demain avec elle chez mon prince; elle compte partir mercredi. Je m'en rapporte à vous pour lui dire de moi tout ce que vous imaginerez qui pourra me concilier sa bienveillance.

Si le grand-papa m'aimait, je serais trop heureuse; c'est beaucoup qu'il pense quelquefois à moi; il y a trop de gens qui lui plaisent et à qui il veut plaire pour exiger davantage.

Je vous quitte pour écrire à l'abbé.

LETTRE DCCXXIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce vendredi, 24 octobre 1777,
à 5 heures du soir.

C'est pour la seconde fois de la journée, chère grand'maman, que je vous écris; je ne puis laisser partir les gens qui

vont vous trouver, sans profiter de l'occasion de vous faire souvenir de moi et de causer avec vous. M. de Stainville vous rendra compte du souper qu'il fera ce soir ; je ne prévois pas comment pourra s'arranger la quantité de monde que j'aurai. Ce sont des adieux. Ainsi que l'obscurité qui succède aux feux d'artifice, ainsi la solitude succédera demain à la noble cohue. Six partiront pour Londres, trois ou quatre pour Sainte-Assise, presque autant pour Fontainebleau, et il me restera intrinsèquement deux personnes : mademoiselle Sanadon et mon neveu. Ce neveu [1], chère grand'maman, est un fort honnête homme, fort doux, fort poli, fort peu animé, d'une fort mauvaise santé, mais il est fort raisonnable, peu provincial ; il dit qu'il m'aime et moi je crois l'aimer ; en conséquence, je prends des mesures pour l'avoir ici cinq ou six mois de l'année : comme qui dirait depuis le mois de juin jusqu'à la fin de novembre, temps où tout le monde est dispersé.

Ne me trouvez-vous pas bien ridicule de vous entretenir de mes projets ?

Il faut encore vous rendre compte de ce que je ferai demain ; Sedaine viendra passer la soirée avec moi et me lira son *Paris délivré ;* cela vaudra bien la question pour faire passer une heure ou deux.

Je ne sais si on a tort ou raison, mais l'on s'attend à des changements dans le ministère ; je n'ai pas besoin de vous dire le peu d'intérêt que j'y prends. On parle d'un M. d'Amécourt, de former des conseils ; que sais-je ? de cent choses dont pas une n'aura peut-être lieu.

On prétend que le général Burgoyne a été battu, qu'il a perdu deux mille cinq cents hommes, mais cela demande confirmation. D'une autre part, on dit Philadelphie pris. M. Walpole ne me mande pas de nouvelles, mais il me parle de vous,

1. Le marquis d'Aulau, fils d'une sœur de madame du Deffand, morte à Avignon, où elle s'était retirée.

chère grand'maman, avec un amour et un respect infinis; il n'ose se flatter que vous vous souveniez de lui, je l'ai rassuré sur cette crainte, rassurez-moi à votre tour sur celle que j'ai de l'oubli du grand-papa et de madame de Grammont. Quand vous êtes tous les trois réunis, et que vous avez le grand abbé, M. de Castellane et madame de Stainville, il n'y a point de rat dans un fromage de Hollande plus heureux que chacune de ces six personnes.

Quelle différence de moi qui suis presque toujours seule ou dans des fagots d'épines, qui crois avoir trouvé monts et merveilles en acquérant le *Journal de Bachaumont*, et qui n'y trouve qu'un recueil d'infâmes, de fausses et de sottes gazettes : entre autres, la copie d'une lettre de Voltaire qu'il ne m'a jamais écrite, où il m'appelle *ma chère!* Cela a renouvelé toute la colère que j'eus quand on en fit courir le bruit il y a quelques années. Dans quel siècle sommes-nous, chère grand'maman? Si nous n'avions pas pour ressource le siècle passé, on pourait dire qu'on voudrait ne pas savoir lire.

Ah! je m'avise que cette lettre pourra bien vous le faire penser, ainsi je me hâte de la finir.

LETTRE DCCXXX

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 31 octobre 1777.

M. l'abbé de Caumartin, dans sa réponse à M. de Noyon, le loue de l'art infini avec lequel il construit un mandement. Vous louez ma dernière lettre parce que, dites-vous, tous les articles y sont enchaînés par d'heureuses transitions. J'ai conclu de là que mes lettres pourraient bien ressembler aux instructions pastorales de M. de Noyon, et puis j'ai pensé que vous pourriez bien me persifler, et puis j'ai pensé que cela ne me ferait rien.

Je n'entends plus rien à l'estomac de la grand'maman, on disait que le mal était au pylore; on dit à présent qu'il pourrait être occasionné par des spasmes, elle en ressent assez souvent. M. de Beauffremont vous dira qu'elle est maigrie, mais qu'elle a d'ailleurs bon visage. J'ai été ravi de revoir ce prince; il part demain, car il n'y a jamais qu'un instant entre son arrivée et son départ; il laisse beaucoup de monde ici, il est arrivé déjà aujourd'hui MM. de Laval, vicomte de Noailles, abbé d'Arvillers; on attend encore ce soir M. et madame de Blot et madame d'Ennery. Je ne vous dirai pas les noms de tous ceux qui étaient ici au nombre de quatorze ou quinze, cela serait aussi ennuyeux que de réciter tous les saints d'un mois. M. l'archevêque est à Tours, occupé de saints et de ses morts; M. du Bucq, occupé de je ne sais quoi.

Pourquoi demandez-vous si madame Geoffrin n'était pas une femme célèbre? Je ne vous l'ai jamais nié.

Je suis fâché du départ de M. Gibbon de Fontainebleau, et de la solitude où vous êtes. Le prétendu *Journal de Bachaumont* n'est pas fait pour l'adoucir; je le trouve bien ennuyeux, quoique nous en ayons lu un volume et demi dans le salon, avant l'affluence du monde; il est vrai que les uns dansaient et les autres jouaient aux échecs.

Il faut que je vous raconte une bêtise de quelqu'un dont je ne puis pas vous dire le nom de baptême ni celui de famille, mais la chose vous intéressera peut-être, elle pourra du moins exercer votre philosophie. Nous assistâmes il y a quelques jours à la pêche d'un étang à quelques lieues d'ici : on prit environ deux cent cinquante carpes et environ soixante brochets; on en remit une très-grande partie dans un très-grand étang voisin qui avait besoin d'être empoissonné; on les y transporta dans des tonneaux pleins d'eau, et dans le voyage, qui n'était que d'un quart de lieue, un brochet qui venait d'être pris dans un filet, qui se trouvait bien à l'étroit dans un tonneau, et qui par conséquent devait avoir quelques battements de cœur, sa-

vez-vous ce qu'il fit ? il avala un autre brochet ; mais comme il n'avait pas pris la précaution de mesurer la circonférence du corps de ce malheureux, il en fut lui-même étranglé avant que d'avoir pu l'engloutir. Ce fait dont j'ai été témoin m'a fait faire deux réflexions : la première, qu'il faut occuper un gros volume pour n'être pas avalé facilement ; la deuxième, qu'il faut bien se défier des gens qui sont dans un tonneau.

Je ne fais rien, je ne lis rien, je n'entends rien, je ne sais rien ; je serais bien surpris que toutes ces négations pussent produire quelque nouvelle, quelque anecdote, quelque intérêt. J'imagine que la grand'maman vous écrira aujourd'hui ; elle vous aime infiniment, et s'il faut tout dire, moi aussi. M. de Castellane, M. de Beauteville, M. de Stainville, enfin tout le monde me charge de ses compliments.

LETTRE DCCXXXI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 2 novembre 1777.

Mais, ma chère grand'maman, n'y a-t-il pas mille ans que je n'ai eu de vos nouvelles ? Et n'est-ce pas à moi à qui je dois m'en prendre ? Je ne chercherai point à m'excuser, vous m'avez peut-être punie en ne vous en apercevant pas. Je l'aurai mérité, ainsi je ne dois pas m'en plaindre. Ce qui est certain, c'est que je ne retomberai plus en pareille faute. Les départs de toutes mes connaissances, et entre autres celui de deux amis anglais, m'avaient attristé, et pour peu qu'il y ait de surcroît à ma tristesse habituelle, j'épargne beaucoup d'ennui en n'écrivant pas ; mais l'abbé, qui est heureux comme le poisson dans l'eau, aurait bien pu me donner de vos nouvelles ; il est fier et paresseux, et j'ajouterai très-indifférent pour tout, hors pour vous.

J'espérais aussi voir des revenants de Chanteloup ; eussent-

ils été de purs esprits, ils ne m'auraient pas fait peur, mais grand plaisir.

M. Boutin vous a-t-il dit qu'il y a un commencement de connaissance entre lui et moi? L'avez-vous pour agréable, chère grand'maman? M'en trouvez-vous digne? Consentez-vous à la cultiver? Quand il sera de retour, me viendra-t-il voir? J'en aurais beaucoup de plaisir et de gloire; qu'en pense l'abbé, y concourra-t-il? Et M. de Castellane, et le prince, et le chevalier, les voulez-vous tous garder? Si vous ne les renvoyez pas et que vous attendiez que d'eux-mêmes ils prennent congé, c'en est fait, nous n'en reverrons plus aucun.

L'évêque d'Arras a été à Fontainebleau, il y est peut-être encore. M. de Beauvau viendra passer deux fois vingt-quatre heures à Paris, le 6 ou le 7; il ne se porte pas bien, j'en suis inquiète.

M. de Toulouse a fait une apparition à la cour et à la ville; il est retourné à Brienne, d'où il partira, dit-il, le 25 pour Montpellier, pour Toulouse ensuite, et prétend ne revenir qu'au mois d'avril; mais je me flatte qu'il y aura à rabattre de tous ces projets-là.

Madame de Luxembourg ne quitte point Sainte-Assise, je ne l'attends au plus tôt que le 12 de ce mois. Je ne puis vous parler que des choses avec lesquelles j'ai quelque rapport; pour tout ce qui est de la chose publique, je dis comme la chanson du chevalier de Chauvelin :

J'écoute sans entendre,
Je regarde sans voir, etc.

Ce dernier est au littéral, j'ai peur qu'il n'en soit bientôt de même de l'autre.

Voulez-vous bien dire à madame de Grammont que je désire aussi vivement son retour que si je la devais voir tous les jours, que cela doit me mériter qu'elle pense quelquefois à

moi, et que dans ses projets de voir tels et tels, j'y entre pour quelque chose? Pour le grand-papa, il faut bien consentir qu'il ne me voie que quand il n'aura rien à faire. Pour ce qui est de l'abbé, il faut qu'il me voie extrêmement souvent; je ne dis pas jusqu'à ce qu'ennui s'ensuive, ses visites seraient trop courtes, ni non plus jusqu'à ce qu'il m'ennuie, car il ne me quitterait jamais.

3 novembre 1777, à 6 heures du matin.

Chose merveilleuse ou du moins singulière, comme j'écrivais hier le dernier mot de cette lettre, on m'annonça le prince de Beauffremont. Je fis un cri, j'eus une joie... Vous auriez dû voir et entendre tout cela de Chanteloup. Je ne pus pas écrire plus longuement hier, et il faut que j'abrége ce matin, à cause de la poste, mais ces jours-ci, chère grand'maman, vous entendrez parler de moi.

LETTRE DCCXXXII

DE MADAME DU DEFFAND A M. CRAUFURT

Paris, ce dimanche, 1 novembre 1777.

Je suis très-contente de votre exactitude. Je reçus hier par le courrier de notre ministre votre lettre du 30, datée d'une heure après votre arrivée. Vous avez donc été plus de huit jours en route; j'aurais voulu un détail de vos aventures, et surtout de votre santé. J'espérais recevoir aujourd'hui par le courrier ordinaire un mot de vous, mais apparemment vous êtes parti pour Bath. Quoi qu'il en soit, mon cher petit Craufurt, en quelque endroit que vous soyez et quelque chose qui vous arrive, pensez quelquefois que vous avez une vraie amie qui s'intéresse à vous; ressouvenez-vous de nos conversations, et si nous n'avons point la guerre, venez me voir l'année prochaine, nous nous serons fort utiles l'un à l'autre.

Je serais tentée de vous écrire ce qu'un amant de madame de Chaulnes lui écrivait un jour : *Sachez, madame, qu'il n'y a que votre mari, vous et moi d'honnêtes gens dans le monde.* Je n'ai point de mari, vous n'avez point de femme, ainsi il n'y a que nous deux d'estimables. L'amant de madame de Chaulnes était un faquin, son mari un imbécile, et elle une folle.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre, c'est la première depuis votre départ; tout est fini, je crois pouvoir en répondre; on me le fait espérer, mais ce n'est pas sur cela que je fonde mes espérances, mais sur ma façon de penser, qui est bien différente de ce qu'elle a été et même de ce qu'elle était quand je vous ai parlé. Croyez-moi, mon cher petit Craufurt, on a plus de pouvoir sur soi-même qu'on ne s'imagine; j'en fais l'expérience; j'ai pris le parti de m'estimer beaucoup moi-même en me comparant aux autres, je trouve dans bien des gens infiniment plus de talent, d'agrément, de connaissances, mais à personne autant de justesse, de justice, de vérité et de bonne foi qu'en moi, et je conclus de là que personne n'est digne de mon attachement. Je suis tentée de me croire devenue très-raisonnable, mais je n'ose, je sais que je suis faible; mais comme je connais ma faiblesse, je me conduirai en conséquence. Je ne prendrai point de parti qui exige du courage pour le soutenir; je me contenterai d'avoir une grande défiance des autres et beaucoup de moi-même. Enfin, dans les moments où je serai contente, je me rappellerai le souvenir de mes mécontentements passés. Enfin, enfin, je perdrai petit à petit, à ce que j'espère, la prétention de pouvoir être heureuse par les objets qui m'ont tant tourmentée.

Quand vous verrez notre ami, vous vous souviendrez de tout ce que je vous ai confié, et vous serez d'une prudence parfaite, vous me manderez le détail de votre conversation; ne me laissez point ignorer tout ce qui vous regarde personnellement: d'abord l'état où vous aurez trouvé monsieur votre père;

parlez-moi beaucoup de milord Ossori, de Charles Fox, de milady Spencer. Auront-ils tous été charmés de vous revoir? Ne me laissez rien ignorer, je vous prie ; ce n'est point une vaine curiosité, c'est l'intérêt le plus tendre qui me fait vous interroger. Madame Cholmondley part jeudi, 8 de ce mois: je ne suis ni bien aise ni affligée de son départ; ce sera par elle que je répondrai à la lettre que j'ai reçue aujourd'hui, et ce sera la première que j'écrirai depuis celle où vous me fîtes ajouter : *Adieu, mon cher monsieur*.

J'en ai reçu une de Voltaire extrêmement jolie. A propos, j'allais oublier de vous remercier de la bague que vous m'avez donnée; presque tout le monde a reconnu Voltaire. De quoi est-elle? Si vous avez quelque fantaisie, quelque commission, mandez-le-moi; je voudrais vous être bonne à quelque chose. Aurons-nous la guerre? J'en ai bien peur. Adieu, mon cher petit Craufurt, soyez persuadé que je vous aime tendrement. Ne vous laissez point aller à la paresse, faites-vous une occupation ou un amusement de m'écrire, je vous promets de brûler vos lettres sur-le-champ.

LETTRE DCCXXXIII

DE MADAME DU DEFFAND A M. WALPOLE

Paris, 12 novembre 1777.

Vos leçons ne me fâchent jamais, et je conviens que j'ai souvent des torts ; mais je ne crois pas avoir été dans ce cas avec le petit Craufurt; si je vous faisais le récit de sa conduite et de la mienne, vous verriez qu'en effet il a souvent soupé chez moi. Mais où aurait-il été? Il n'y avait personne de sa connaissance à Paris. Quant à ses visites après dîner, il n'y est pas venu plus de trois fois; je ne lui en ai point fait de reproches, non point par effort de conduite, mais parce que, devant le voir le soir, je me passais facilement de lui dans la journée.

Croyez-moi, il a moins d'amitié pour moi que je n'en ai pour lui. Il fut tout déconcerté quand il se vit réduit à moi seule; il voulut aller à Fontainebleau dans le temps que les Spencer y furent, et il changea d'avis parce que les Spencer l'en détournèrent; enfin, il a eu tout l'air de s'ennuyer et de regretter beaucoup d'avoir fait ce voyage. Je conviens que je n'ai pas paru convaincue quand il m'assurait que j'en étais l'unique objet; mais je ne lui ai fait aucun reproche. Ses adieux furent fort tendres; il avait même, me dit-on, les larmes aux yeux. J'en fus touchée. Cependant je suis persuadée qu'il ne reviendra jamais ici s'il n'y a que moi qui l'attire. Je ne lui en crois pas moins un bon cœur et qu'il ne fût prêt à me rendre toutes sortes de services; mais le goût est usé et la reconnaissance ne saurait le remplacer.

Venons à M. Gibbon; c'est un homme d'une très-aimable conversation. On serait trop heureux de vivre avec des gens comme lui; il n'y en a point ici, je puis vous l'assurer, et sans me flatter de l'avoir pour ami, je le regrette infiniment. Tous ceux qui le connaissent pensent de même, mais moi certainement plus que personne, non point que je prétende avoir plus de goût et de connaissances qu'un autre, mais parce que je ne puis avoir d'autres plaisirs que celui de la conversation. Le seul reproche qu'on peut lui faire, c'est d'avoir trop d'estime pour les beaux esprits; nous avons eu souvent sur cela des disputes; nous nous sommes accusés mutuellement de prévention. Il reviendra ici en 79, m'y retrouvera-t-il? J'en doute, et s'il me retrouve, dans quel état serai-je?

Vous ne me dites pas un mot de votre santé; vous ne m'en parlez ordinairement que pour m'en dire du mal. Ainsi je me flatte que vous n'avez pas à en dire. J'aurais voulu quelques détails sur Leurs Altesses[1], de la réception qu'ils vous ont faite, de votre contentement à les revoir. Voilà matière pour

1. Les Glocester.

vos lettres à venir. Vous trouvez les miennes, dites-vous, fort courtes; vous n'aimez pas que je vous parle de moi. Je vous ennuie quand je vous communique mes pensées, mes réflexions; vous avez raison, elles sont toujours fort tristes. Vous entretenir de tel et telle, quelle part y pouvez-vous prendre?... Malheureusement je ne ressemble en rien à madame de Sévigné; je ne suis point affectée des choses qui ne me font rien; tout l'intéressait, tout réchauffait son *imagination*. La mienne est à la glace. Je suis quelquefois animée, mais c'est pour un moment. Ce moment passé, tout ce qui m'avait animée est effacé au point d'en perdre le souvenir.

Tout le monde va revenir de Fontainebleau; les maréchales de Luxembourg et de Mirepoix sont à Sainte-Assise, et je ne sais point encore quand elles en reviendront. Je vis au jour le jour; si je pouvais me séparer de moi-même, je ferais une bien bonne affaire. Je comprends aisément pourquoi l'on ne m'aime pas; je me connais trop bien pour en ignorer la cause. Vous me direz : Que n'y remédiez-vous? Le puis-je? change-t-on de caractère? le naturel ne prévaut-il pas toujours, quelque effort qu'on fasse?... Il n'y a peut-être que vous au monde qui soyez capable de démêler en moi quelques qualités qui puissent faire tolérer mes défauts. Cette sagacité produit en vous l'indulgence [1], et c'est tout ce que je puis espérer de qui que ce soit au monde. Pourquoi, me direz-vous, êtes-vous donc si exigeante et avez-vous tant de vanité, de jalousie, etc., etc.? C'est que je vois que ceux qui ne valent pas mieux que moi sont mille fois plus heureux, et que l'injustice me révolte. Voilà comme on s'excuse, et vous y répliquerez facilement.

Je n'entends rien à vos Américains. Je me suis dite royaliste, je ne sais pas pourquoi! Peut-être par politesse pour l'ambassadeur; peut-être pour le plaisir de contredire; mais je ne pérore pas sur cette matière, j'avoue que je n'y entends rien.

1. Il n'en avait guère pour elle et la traitait souvent bien durement.

Ne vous occupez point du thé, j'en ai trouvé ici, de beaucoup moins bon que celui d'Angleterre, mais qui est passable.

J'ai lu le premier volume de M. Gibbon. Son style est très-académique. Il me semble qu'il a été content de la traduction. Je lui dois une réponse, cela m'embarrasse assez.

J'ai reçu une très-longue lettre de M. Schouwaloff; il m'a fait le récit de son voyage, de sa visite au roi de Prusse, dont il dit des merveilles, de son arrivée à Pétersbourg, de l'étonnement où il a été de ne rien reconnaître; des dehors et des dedans de la ville, de la réception que lui a faite l'impératrice, de celle du grand-duc et de sa femme. Elles ont surpassé son attente. Il est charmé de leurs personnes, enchanté et étonné de l'excès de magnificence et de bon goût de leur palais. Si vous voulez, je vous enverrai sa lettre; mais ce qui me fâche, c'est qu'il faut y répondre; excepté à vous, c'est une fatigue pour moi que d'écrire.

Je suis fort inquiète de la santé de M. de Beauvau; il se plaint d'une barre dans l'estomac et de maux de reins. Il paraît que depuis trois ans il a une humeur vague qui produit différentes incommodités. Il est la personne de qui je reçois le plus de marques d'amitié. M. Gibbon vous dira que je le vois tous les jours; il vous aura dit aussi que j'avais auprès de moi un neveu : il me quitte ces jours-ci; je le regrette parce qu'il a des attentions, et peut-être un peu d'amitié pour moi. Il me promet de revenir quand j'aurai besoin de lui; je m'arrange pour lui faciliter l'exécution de cette promesse. Croyez que je fais de mon mieux pour pouvoir supporter la vie.

Je ne sais pas l'adresse de M. Gibbon. Je vous prie de lui faire tenir cette lettre.

LETTRE DCCXXXIV

DE MADAME DU DEFFAND A M. CRAUFURT

Ce samedi, 15 novembre 1777.

J'attendais que vous eussiez vu M. Walpole pour vous écrire; je dois juger par la lettre que j'ai reçue de lui que vous ne vous êtes pas extrêmement loué de moi.

Est-ce ma faute si vous n'avez pas trouvé à me voir le plaisir que vous vous en promettiez, et si j'ai dû être responsable de l'ennui que vous avez eu? Une connaissance de douze ans, qui a été entrecoupée par beaucoup d'absences, peut bien nuire aux sentiments, il n'est pas surprenant que vous ne vous soyez pas trouvé ceux que vous croyez encore avoir. De plus, tous vos autres amis étaient absents, votre santé était mauvaise; voilà des raisons bien suffisantes pour ne vous être pas plu ici. Vous êtes injuste en croyant que j'en suis la cause, j'ai contribué en tout ce qui était en mon pouvoir à votre amusement sans exiger de vous aucune assiduité. Vous avez eu tort de prendre pour des reproches de ce que je ne voulus pas convenir de vous avoir vu toutes les après-dîners; je persiste à croire que vous n'y êtes venu que trois fois; il est vrai que j'ai soupé presque tous les jours avec vous. Enfin, si vous aviez voulu être content de moi, j'aurais été parfaitement contente de vous. On me fait craindre de ne vous plus voir; j'en serais très-fâchée, ce sera un malheur à ajouter à tous ceux que j'éprouve, mais quand on a celui d'une extrême vieillesse, on doit s'attendre à tout perdre successivement dans les choses internes et externes de la vie. Je suis actuellement en inquiétude pour les premières; ce n'était pas assez d'être aveugle, j'ai de plus aujourd'hui la crainte de devenir sourde. J'ai vu l'abbé de Saint-Julien; vous pensez bien qu'il me dit tout ce

qu'il imagine pour me rassurer, mais la foi et l'espérance ne sont pas mes principales vertus.

Mandez-moi, mon cher petit Craufurt, comment vous vous portez; M. Walpole ne vous a pas trouvé bon visage; vous n'aurez jamais le bon procédé de me donner de vos nouvelles et vous direz pour raison : Nous autres Anglais, nous n'écrivons point; comme si le genre d'amitié dépendait du genre du climat; les usages en dépendent, mais le sentiment ne se soumet point aux usages.

Avez-vous vu milady Lucan? Lui avez-vous remis ma petite bagatelle? Voulez-vous bien dire mille choses pour moi à milord et milady Spencer? J'ai vu hier le chevalier Blaker, il a amené sa femme.

Ce dimanche, 16.

Dans l'instant que j'écrivais ceci, on me les a encore annoncés. Ma lettre a été interrompue et les visites se sont tellement succédé que je n'ai pu la reprendre de la journée.

Je laisse là les Blaker, je ne puis rien en dire. La femme est une nouvelle connaissance, et quoique j'aie assez vu le mari pendant l'ambassade de milord Harcourt, il m'en est resté peu de souvenir. Il vaut mieux vous parler de vos amis.

Madame de Cambis regrette véritablement de ne vous être pas venue voir; elle dit que, si vous lui aviez écrit pour l'en prier, elle y serait venue.

Madame de Roncherolles est à Sainte-Assise et n'en reviendra pas si tôt, c'est M. Francis qui me l'a dit. Il est fort content de vous, vous lui avez écrit deux fois depuis votre départ: l'une de Calais, l'autre de Londres.

J'en connais de plus misérables.

Ceci est une citation d'un ancien sonnet que j'ai tort de faire, puisque vous ne le connaissez pas.

Allons, mon cher petit Craufurt, repersuadez-vous que vous m'aimez encore et ne prenez aucune résolution ; ne dites point que vous ne reviendrez plus. Votre premier voyage sera plus heureux, vous me trouverez aussi tendre que jamais, et beaucoup plus indulgente; résolvez-vous à la palinodie avec M. Walpole en lui disant autant de bien de moi que vous lui en avez dit de mal, mais surtout donnez-moi de vos nouvelles.

LETTRE DCCXXXV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 22 novembre 1777

L'abbé a dû vous dire, chère grand'maman, que je voulais voir M. Necker avant que de répondre à vos deux dernières lettres. Je le vis hier, et voilà ce qu'il m'a dit : qu'il y avait longtemps qu'il avait signé l'ordonnance des quatre cents francs qui restaient dus de la gratification, il ne comprend pas comment elle n'est pas payée, il donnera un nouvel ordre. Et il m'a renouvelé la promesse des deux cents francs d'augmentation à la pension. On ne peut marquer un plus sincère désir de faire tout ce qui pourra vous plaire et vous être agréable. Et moi, chère grand'maman, il ne serait pas en mon pouvoir d'exagérer le désir que j'ai de vous revoir; le temps s'en approche, je puis heureusement compter par des semaines et des jours; il n'est plus, grâce au Ciel, question de mois.

Nous avons un éloge de madame Geoffrin, par M. Thomas. Nous en attendons un autre de l'abbé Morellet. Si celui-là égale l'autre, on aura de beaux ouvrages; il faut convenir que l'éloquence de notre siècle est bien piquante.

LETTRE DCCXXXVI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi, 3 décembre 1777.

Vous avez dû recevoir, chère grand'maman, le petit billet de M. Necker au même moment où je recevais le grand chevalier. Voilà nos désirs satisfaits. Il m'en reste cependant bien d'autres, je vous les laisse à deviner. Si votre meilleur état se soutient, et si, en baisant vos jolies petites menottes, je les trouve potelées, c'est alors que réellement mes désirs seront satisfaits. Il y a près de trois semaines que je n'ai vu M. Necker; je le verrai demain, je lui ferai grand plaisir en lui apprenant que vous êtes contente de lui. Je ne suis sortie que deux fois depuis trois semaines : l'une pour aller chez la petite sainte, l'autre chez les Caraman. J'ai trouvé qu'il était fort doux de rester chez soi; la paresse n'évertue pas l'esprit, mais ce n'est pas un malheur que d'être bête.

J'ai commencé à lire aujourd'hui le portrait de madame Geoffrin, par l'abbé Morellet; l'intitulé est *Portrait;* ce que j'en ai lu me paraît moins fastidieux que l'*Éloge* de Thomas; mais tout cela est bien du bruit pour une omelette au lard. C'est de mademoiselle la chevalière d'Éon dont je voudrais qu'on écrivît l'histoire, et non des éloges et des portraits de caillettes quelconques.

Dites, chère grand'maman, serez-vous ici le 20 de ce mois? c'est le terme que je puis donner à mon impatience; ne la poussez point à bout et venez trouver votre petite-fille qui, sans exagération, ne peut plus supporter l'ennui de ne vous point voir.

Je vous prie de dire à l'abbé que je réserve à lui dire tout ce que je pense quand je le reverrai; je lui tiendrai lieu de la pie qu'il a perdue; mais pour écrire, cela ne m'est pas pos-

sible; je peux dire comme mademoiselle Le Maure : *Je suis bête comme un cheval mort.*

LETTRE DCCXXXVII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mercredi, 22 avril 1778.

Il ne m'est pas possible, chère grand'maman, de ne pas charger ceux qui s'en vont vous trouver d'un petit billet. Si je le remplis de mes sentiments, de mes pensées, rien au monde ne sera plus triste; votre départ a mis le comble à ma tristesse habituelle. Mais je m'interdis tout épanchement sur cet article, je ne veux m'occuper et vous parler que du bonheur dont vous jouissez et que vous méritez à si juste titre. Tous vos moments sont agréables, toutes vos pensées sont douces; il n'entre dans aucune ni repentir ni reproche; la fortune a pris soin de votre bonheur, mais votre raison n'en a pas moins tout l'honneur. Le grand-papa était fait pour vous, il vous fallait pour remplir votre cœur un être (souffrez ce terme) susceptible de toutes les passions, que vous fussiez toujours son principal objet, et que vous eussiez la gloire et le plaisir d'en devenir l'unique. Quelle différence de cet état à celui d'être isolé, et de se dire qu'on n'est pas en droit de s'en plaindre, et qu'en réfléchissant sur soi-même, on n'a point à se plaindre des objets dont on est environné, mais de soi-même ou plutôt de la nature qui nous a refusé tout ce qu'elle vous a prodigué!

Voilà des réflexions qui ne paraîtront pas piquantes au grand-papa, épargnez-lui la lecture de cette lettre, et que je puisse prendre la licence de vous écrire toujours tout ce qui me passera par la tête. Il n'y a pas depuis votre départ la plus petite nouvelle. Je vis hier M. de Castellane et M. du Bucq. Je compte voir aujourd'hui le chevalier de Beauteville. On dit qu'il part demain pour Chanteloup; s'il vient, je lui remettrai

cette lettre; s'il ne vient pas, je l'enverrai à M. du Bucq. Je voudrais qu'on fît un *Bucquaniana*, il y faudrait ajouter des notes, il en exigerait plus que les *Maximes* de La Rochefoucauld.

Voici une épigraphe (je ne sais si c'est le mot), pour mettre au bas du portrait de M. Franklin ; je ne doute pas que vous n'entendiez le latin :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

Vous savez qu'il a perfectionné l'électricité.

LETTRE DCCXXXVIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce samedi, 2 mai 1778.

Vous croyez bien, chère grand'maman, que je ne laisserai pas partir madame la duchesse de Grammont sans lui remettre une lettre, puisqu'elle a la bonté de vouloir bien s'en charger. Elle me rendit hier au soir une petite visite, c'était la première depuis votre départ, et quoique son départ à elle soit demain, j'aurai cependant encore l'honneur de la voir ; elle est si aimable que, quand on est auprès d'elle, on l'aime tant qu'on oublie tous ses torts. J'espère que vous, le grand-papa et elle parlerez quelquefois de moi. J'écrirai, mais rarement ; des lettres uniquement remplies de sentiments vous ennuieraient. Je profiterai de tout ce qui viendra à ma connaissance : nouvelles, événements de toute sorte. Il est vrai que j'ai le malheur de ne rien retenir, mais l'intention que j'aurai de vous tout redire me donnera de la mémoire. Je crois que l'indifférence est ce qui y nuit le plus.

Je suis contente de l'abbé, je le vois assez souvent; je lui en sais d'autant plus de gré que ce qui l'amène et qui me le fait désirer, c'est le plaisir de parler de vous. C'est un de vos bonheurs d'avoir un tel ami. J'attrape quelques éclaboussures

de sentiments; il aime à voir ceux qui vous aiment, rien n'est plus naturel.

Je regrette le marquis [1], il ne m'avait jamais tant plu que dans son dernier voyage; sa misanthropie ne me déplaît nullement; je voudrais qu'il mitigeât un peu son cynisme; mais qui est-ce qui est parfait? Ah! je le sais bien! mais je me garderai bien de vous le dire.

Voltaire, qui n'est pas le plus parfait des hommes, mais qui est le plus extraordinaire, était assez malade ces jours-ci. Son départ est toujours incertain, on est en doute entre Ferney et l'autre monde.

Je suis obligée de finir, il m'arrive compagnie.

Adieu, chère grand'maman.

Voici des vers que d'Alembert a faits pour Franklin :

Sa vertu, son courage et sa simplicité
De Sparte ont retracé le caractère antique :
Et cher à la raison, cher à l'humanité,
Il éclaira l'Europe et sauva l'Amérique.

Tu vois le sage courageux
Dont l'heureux et mâle génie
Arracha le tonnerre aux dieux,
Et le sceptre à la tyrannie.

LETTRE DCCXXXIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

15 mai 1778.

Je vous avoue mes torts, chère grand'maman, je fais mille efforts pour retenir l'abbé jusqu'à mardi, et je prévois qu'ils seront inutiles; il partira peut-être demain. Je le querelle, je le flatte, je m'y prends de toutes façons, tout cela est inutile.

1. De Castellane.

« Votre grand'maman m'attend. — Oh! elle ne vous saura pas mauvais gré que vous cédiez à mes instances et que vous restiez pour souper encore une fois chez la petite sainte. — Vraiment, je ne prétends pas que votre grand'maman ne puisse se passer de moi. — Elle ne le peut ni ne le veut; mais elle a de la condescendance pour sa petite-fille, et sur six ou sept mois que vous allez passer avec elle, elle aurait la complaisance de concéder trois jours! » Paroles inutiles, il partira et ce sera lundi, à ce que je présume, qu'il vous remettra lui-même cette lettre.

Vous croyez bien que je ne la remplirai pas de nouvelles; il vous dira celles d'aujourd'hui et celles qui surviendront d'ici à son départ. Mais vous, vous ne m'en dites point de Chanteloup. J'ignore quelle compagnie vous y avez, la vie que vous menez; et de quoi je me plains le plus, c'est que vous ne me dites pas un mot de votre santé. J'en conclurais de toute autre qu'elle est bonne; mais vous êtes si réservée sur cet article, vous êtes si peu occupée de vous et vous craignez tant de donner de l'inquiétude, que votre silence ne rassure point, il fait l'effet contraire.

La pauvre madame de Ségur a enfin succombé. On n'est pas trop au fait des causes de sa mort. On dit les entrailles desséchées, de la gangrène dans certaines parties; mais tout cela est vague et j'en conclurai qu'on n'a point connu son mal. Je sais peu de détails de son testament : elle laisse son bien selon la coutume; celle de Saint-Domingue est la même que celle de Paris. Elle donne à madame de Beauvau ses boucles d'oreilles; à madame de Luxembourg un couvert d'or qu'elle n'a point et qu'elle ordonne qu'on fasse faire. La maréchale n'en veut point, et veut à la place une tasse de porcelaine dont elle ait fait usage.

M. le duc de Chartres est parti la nuit de mercredi à jeudi avec deux de ses officiers; on a refusé au chevalier de Boufflers et à M. de Gand la permission de s'embarquer avec lui.

Le maréchal de Broglie n'est attendu que mardi. Je viens de recevoir dans le moment des nouvelles de son frère le comte, datées de Brest et du 12. Je ne sais s'il savait alors la nomination de son frère. Il ne m'en parle pas et il me dit qu'il sera à Paris le 20.

On veut toujours croire la guerre incertaine.

Ce samedi, 16.

Ici ma lettre a été interrompue, et je la reprends aujourd'hui à mon réveil. C'était hier mon vendredi, il fut très-peu nombreux et je n'appris rien, si ce n'est que la maréchale accepte le couvert d'or. Elle ne pouvait refuser, dit-elle, sans choquer le mari. J'eus le Choiseul-Gouffier, que nous sommes convenus d'appeler le Grec [1]. M. de Beauvau soupa hier chez moi, son épouse chez madame de Poix; mais elle vint chez moi à une heure et demie, elle y est restée jusqu'à trois. Elle restera à Paris jusqu'à mercredi ou jeudi, son mariage se fera mardi. Le prince, qui retourne aujourd'hui à Versailles, en reviendra lundi et n'y retournera qu'avec elle. Il y a des gens qui aiment à trouver beaucoup de noms propres dans les lettres. Je souhaite que vous ayez le même goût pour les jours de la semaine : celle-ci m'en paraît pleine.

C'est demain que l'abbé partira; mais je ne veux pas que vous ne sachiez rien que par lui; ainsi je me hâte de vous apprendre la mort de milord Chatam. Il a manqué, en la retardant, d'en faire un événement; elle ne changera rien à la situation présente. Voilà cette feuille bien avancée, il ne me reste de place que pour vous embrasser ainsi que le grand-papa, et dire à madame de Grammont qu'elle est bien ingrate si elle ne m'aime pas un peu, car je l'aime à la folie.

1. Ambassadeur à Constantinople; il publia à grands frais un *Voyage pittoresque en Grèce*.

LETTRE DCCXL

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce mardi, 2 juin 1778.

Si vous daignez penser à moi, si vous me faites la grâce de vous en souvenir, vous devez croire que je suis morte ou que j'ai perdu l'esprit. Le premier n'est pas vrai; mais du second il ne s'en faut guère. Des surcroîts de malheur m'ont accablée et m'ont ôté toute faculté, surtout celle d'écrire.

Représentez-vous, chère grand'maman, qu'à une extrême vieillesse et à l'aveuglement il se joint la surdité. Quel personnage peut-on faire dans le monde? Ajoutez à cet état l'absence des personnes que l'on aime, et enfin, pour comble, la mort d'un de mes anciens domestiques qui m'était extrêmement attaché, et la maladie de ma première femme de chambre, que j'ai bien peur de perdre aussi. C'est trop de malheurs à la fois; je n'ai pas le courage de les soutenir. Dans cette situation la mort de Voltaire m'a fait, je l'avoue, peu d'impression, et je suis hors d'état d'en raconter aucune circonstance.

Je n'avais de bonheur que le bonheur domestique; je suis à la veille de le perdre. Je vous demande pardon de l'effroyable tristesse de cette lettre. J'abuse de vos bontés, ma confiance est trop excessive, pardonnez-la-moi, et consolez-moi en m'écrivant ou en me faisant écrire par l'abbé que vous n'abandonnerez jamais votre petite-fille.

A 9 heures.

Ce que vous venez de lire est de l'écriture de mon invalide; voici de celle de Wiart; dans peu de jours je lui en dicterai une plus longue et une pour l'abbé; mais il faut que je sois plus tranquille.

LETTRE DCCXLI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 7 juin 1778.

Vous êtes la bonté même, chère grand'maman. Quand on est aimé et protégé par vous, on ne doit plus rien désirer. Votre dernière lettre m'a rendue heureuse; il ne me reste plus de chagrin. J'ai seulement du regret de vous avoir attristée par mes doléances. Tout va mieux pour le moment dans mon domestique. C'était Conti dont j'étais fort en peine; elle avait une colique si violente qu'on craignait l'inflammation. Elle est guérie. Madame Wiart fait le remède de Vèze. Jusqu'à présent il ne produit pas grand effet; mais il y a tant de personnes qui s'en sont bien trouvées, que j'espère qu'elle sera du nombre. J'ai réparé la perte de mon cuisinier en en prenant un qui est meilleur; enfin, mon petit ménage ne va pas mal. J'ai fait la découverte que nos nouveaux bâtiments sont occupés par des personnes assez sociables et avec qui je peux faire quelquefois un petit loto. C'est un jeu qui me plaît assez. Je sais par cœur les chiffres de plusieurs tableaux; ce sont ceux que je choisis, et ma mémoire supplée à ma vue. Il est vrai que je deviens sourde, mais pas au point de ne pas entendre ceux qui parlent posément et distinctement, sans qu'il soit besoin d'élever la voix. Enfin, je me dis qu'on ne saurait vieillir impunément, et que, loin de se plaindre de son sort, on ne peut trop s'en applaudir quand on est protégé et aimé par vous.

J'attendais avec impatience des nouvelles d'Angleterre. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de M. Walpole; il ne me mande rien qui ne soit dans les gazettes. Il me dit seulement que, tant que la guerre ne sera pas déclarée, il espérera. On pense ici de même. On prétend que l'Espagne fait son accord avec l'Angleterre; que celle-ci reconnaîtra l'indépendance de l'Amérique

et que tout se pacifiera. On ne savait point encore hier quand le maréchal de Broglie devait partir. On dit même tout bas qu'il se pourrait bien qu'il ne partît pas. Dieu le veuille!

Enfin, Voltaire a été enterré dans une terre aussi sainte qu'on pouvait le désirer, dans un couvent de Bernardins, dont l'abbé Mignot, neveu de Voltaire, est prieur ou abbé. Madame Denis est sa légataire universelle [1]. Il laisse cent mille francs à l'abbé Mignot et autant à M. d'Hornoy, son petit-neveu, conseiller au Parlement.

Je ne soupai point jeudi, comme je vous l'avais mandé, avec madame de Grammont, chez mesdames de Boufflers. Je fus fort incommodée ce jour-là, et je me couchai sans souper. Vous savez que madame de Grammont reviendra à Paris; peut-être passera-t-elle la soirée chez moi vendredi, mais je ne le crois pas.

La fête de vendredi, à Marly, a été trouvée très-jolie. C'était la troupe de Nicolet. Je suis persuadée que nos meilleurs théâtres aujourd'hui sont Nicolet et Audinot; les autres ne sont que des rapetasseries et des bigarrures du plus méchant goût. Le bon goût est perdu, et généralement sur tout. Qui est-ce qui succédera à Voltaire? Lemière, Chabanon ou Champfort? L'abbé de Radonvillers, qui est chancelier, devait faire le discours de réception; il ne le fera pas. On dit que ce sera d'Alembert. On dit qu'il faudrait laisser un fauteuil vacant

1. La fortune considérable dont hérita madame Denis lui fit trouver un second mari, M. du Vivier, commissaire des guerres. Elle avait alors soixante-dix ans. Grimm raconte que, fier d'une aussi terrible conquête, M. du Vivier affectait de donner le matin des audiences dans le lit nuptial. D'Alembert s'enquérant de la vérité du fait à un domestique qui venait de porter une lettre à la nouvelle mariée, et lui demandant s'il avait trouvé le mari avec la dame, il répondit naïvement : « Pour le mari, si ça l'était, je ne puis l'assurer; mais c'était toujours un quelqu'un. » La statue de Voltaire qu'on voit aujourd'hui encore sous le péristyle du Théâtre-Français, avait d'abord été destinée à l'Académie; mais madame Denis, choquée des plaisanteries que se permirent quelques-uns de MM. les quarante, et surtout d'Alembert, lors de son second mariage, en fit don à la Comédie-Française.

à l'Académie et que ce serait l'éloge convenable, personne ne pouvant le remplacer. L'Académie, en corps, a été complimenter madame Denis. Voilà tout ce que je sais. J'écrirai incessamment à l'abbé.

LETRE DCCXLII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 1er juillet 1778.

Vous ne vous doutez pas, chère grand'maman, de l'agrément et je pourrais dire de la beauté de vos lettres; elles seraient trouvées charmantes dans un recueil; jugez de l'effet qu'elles font à celle à qui elles sont adressées : elles me tournent la tête. Je pourrais être embarrassée si je prétendais atteindre à votre style, mais j'en connais l'impossibilité: vous vous contenterez de la vérité de mes sentiments, vous me ferez grâce sur l'expression.

Je passai lundi la soirée avec le président chez la petite sainte; je lui fis cent questions, il satisfit à toutes. Il était content de votre santé; celle du grand-papa est brillante, et le pauvre abbé a toujours ses nerfs qui le tourmentent; on ne le croirait pas en lisant ses lettres; ils ont, dans l'instant qu'il écrit, tous leurs ressorts; c'est comme remède que je lui conseille de m'écrire tous les jours, ils me feront un double bien. Moi, je n'ai pas de nerfs, à ce que je crois, elles m'en feront venir qui me tireront de ma léthargie.

La petite sainte était dans son lit, elle avait été saignée et elle avait un peu de fièvre. Hier elle se portait mieux. Je n'ai point encore aujourd'hui de ses nouvelles. Sa belle-fille cadette est dans son neuf depuis dix ou douze jours.

La semaine prochaine nous enlèvera bien du monde, tout ce que je connais d'officiers généraux. Quelles seront leurs opérations? Beaucoup de gens ici ne croient point à la guerre,

et il y en a plusieurs en Angleterre qui pensent de même. Pour ce qui regarde l'Allemagne, je ne m'avise jamais d'y penser.

Madame de Fleury, depuis quelques jours, est le sujet des conversations, M. de Senlis n'y joue pas un beau rôle ; mais le résultat de cette grande affaire me paraît heureux pour Mesdames : elles seront débarrassées de quelqu'un qu'elles ennuyaient, et il n'y a pas de compagnie plus désagréable que celle qu'on ennuie. D'ailleurs cette dame de Fleury, que je ne connais point du tout, mais par tout ce qu'on en dit, me paraît un peu folle.

Il me semble, chère grand'maman, que vous n'avez pas beaucoup d'hommes à Chanteloup ; vous avez cependant bien de quoi les attirer, de grandes, belles et jolies dames, mais la guerre, la gloire, enlèvent tous les hommes.

Savez-vous à quoi je passe le temps, c'est-à-dire celui de mes insomnies? C'est à calculer combien il y a de mois, de semaines, de jours, d'heures et de minutes jusqu'au 20 de décembre. Je n'en ferais qu'une enjambée, s'il était en mon pouvoir, sans être arrêtée par le peu qui m'en resterait à faire, pour arriver où vous savez.

Écrivez-moi, chère grand'maman, dites à cet abbé de m'écrire et que ce soit à bride abattue, sans rime ni raison ; plus ses lettres seront folles et décousues, plus elles me feront plaisir. Pour vous, chère grand'maman, dites-moi que vous m'aimez, et je fais serment de le croire et de bannir toute espèce de doute.

Définissez-moi, je vous supplie, quelle est la différence entre *défiance* et *méfiance ;* amusez-vous à expliquer les mots qui semblent synonymes, et quand les nerfs de l'abbé lui permettront, il me fera plaisir de s'en occuper et de me communiquer ses décisions ou définitions.

LETTRE DCCXLIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 19 juillet 1778.

Voilà donc le chevalier qui part demain, il en est charmé. Vous le garderez tout le mois d'août. Vous aurez aussi dans peu M. l'évêque d'Arras. Ils ont bien raison, j'en ferais autant et plus qu'eux si j'en avais le pouvoir. Vous comprenez bien, chère grand'maman, le peu de compagnie qui me reste, et vous avez ouï dire que la solitude est à l'esprit ce que la sécheresse est à la terre : il s'ensuit la stérilité. Je n'ai pas la ressource des nouvelles; l'intérêt que je prends à celles qu'on débite est d'un genre qui ne fixe rien dans ma mémoire. Je lis *la Feuille du jour, la Gazette de France, le Courrier de l'Europe, le Mercure :* il ne m'en reste rien. Les insomnies nuisent beaucoup à la mémoire ; l'usage que l'on fait de la vie ne devrait pas la rendre précieuse, et cependant on y est attaché, on croit toujours que l'instant qui suivra vaudra mieux que l'instant présent. Je suis effrayée quand je pense à l'usage que j'ai fait du nombre d'années que j'ai vécu, de leur inutilité ! Je regrette de n'avoir rien appris. Je voudrais être aussi savante que l'abbé ! A propos, j'appris l'autre jour par le plus grand hasard la décoration du salon de votre pagode ; comment ni vous ni l'abbé, ni tous ceux qui reviennent de Chanteloup ne m'en ont-ils jamais parlé ? Ce fut Mayeux, un des gens de M. de Gontaut, qui me dit qu'il avait vu mon nom dans la pagode, cela me surprit; je l'interrogeai, il me l'expliqua et m'en fit la description. J'ai su depuis, par le chevalier de Beauteville, que c'était de l'invention de l'abbé. Rien n'est plus galant que cette idée. Pourquoi a-t-il été si mystérieux ? Je voudrais savoir plus de détail. Fûtes-vous surprise en arrivant ? Engagez-le à me tout raconter.

Dans ce moment je suis interrompue par une petite lettre de vous; vous me reprochez mon silence; vous avez la bonté de vous en inquiéter. Hélas! je me porte bien, mais je m'ennuie, et quand on s'ennuie on ne pense pas, on n'a rien à dire, on craint de communiquer son mal; on a des sentiments, mais on ne saurait les exprimer. Vous êtes bien bonne de vous apercevoir de mon silence : soyez bien persuadée que je pense sans cesse à vous, que le plus grand de mes malheurs est d'être séparée de vous; c'est le plus grand inconvénient que je trouve dans ma vieillesse. Mais changeons de sujet.

J'attendais aujourd'hui des lettres d'Angleterre; il n'y a point de courrier : la correspondance est sans doute interrompue; c'est ce que je saurai aujourd'hui et que le chevalier vous apprendra; j'en serais fâchée; ne l'êtes-vous pas de tout ceci et ne détestez-vous pas la guerre? Ne pouvions-nous pas nous en dispenser? Mais je me tais, je n'entends rien à la politique, ni en vérité à quoi que ce soit. Votre petite-fille n'est qu'une bête brute, une souche, mais qui voudrait végéter auprès de vous.

LETTRE DCCXLIV

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, ce 22 juillet 1778.

Comment pouvez-vous croire, chère petite-fille, que les inscriptions de la pagode aient été une surprise pour moi, et que ce soit la galanterie de l'abbé qui nous ait ménagé cette surprise? M. de Choiseul n'a jamais eu d'autre idée, en faisant élever cet édifice, que d'en faire un monument de sa reconnaissance en y inscrivant le nom de tous ses amis et de tous ceux qui, pendant son exil, lui avaient donné des marques de tendresse, de bonté et d'attention, chacun selon les différents rapports qui leur conviennent. C'est ce que porte précisément

l'inscription. Je vous en envoie la copie pour que vous n'en puissiez pas douter. C'est l'abbé qui l'a faite ; nous ne pouvions nous adresser qu'à lui pour bien exprimer nos sentiments. Il nous fallait un chancelier qui eût assez d'esprit pour ne dire que le fait. Les phrases eussent été de fort mauvais goût dans ce genre, et j'espère que vous serez frappée de la noblesse que lui donne son extrême simplicité. Il y en a une autre qui est un petit compliment que M. de Choiseul a voulu faire à madame de Grammont et à moi. Il était fort juste qu'il rendît un hommage à madame sa sœur ; mais j'ai trouvé fort ridicule qu'on allât fourrer mon nom là, et j'ai fait inutilement tout ce que j'ai pu pour l'en empêcher. Je ne vous envoie pas cette seconde inscription, parce que je ne m'en souviens plus. Tous les autres trumeaux du salon sont recouverts de tablettes de marbre sur lesquelles sont inscrits, par ordre alphabétique, les noms de toutes les personnes qui sont venues ici pendant l'exil. On a eu raison de vous dire que le vôtre y était ; il y est même d'une façon très-distinguée, et c'est le seul auquel nous nous soyons permis des distinctions, parce que la marque d'amitié que vous nous avez donnée était très-distinguée et que notre cœur l'a fort distinguée. J'ai passé mon été dernier à faire graver ici tous ces noms sous mes yeux. Les marbres ont été posés la veille de mon départ, et j'ai eu, dès l'année passée, le plaisir de les voir en place ; mais je n'en ai point parlé, parce que la surprise devait être pour ceux qui, ne sachant pas l'objet de la pagode, y trouveraient leurs noms en la visitant, et par cette raison, personne ne devait le savoir avant que nos amis eussent lu leur nom. C'est parce qu'on l'ignorait que, jusqu'à ce moment, tant de gens disaient : A quoi bon un si superbe édifice pour décorer un jardin ? En effet, un bâtiment de quarante mille écus, qui n'aurait eu d'autre objet que de décorer un jardin, eût été un monument de la folie. Je désire qu'on l'approuve, aujourd'hui que c'en est un de l'amitié, afin qu'on ne croie pas M. de Choiseul fou, mais que l'on

sache qu'il est sensible. Des caractères chinois, aussi gravés sur les marbres, et qui sont sur le péristyle, expriment encore le sentiment dans lequel il a été élevé. L'un est le mot *reconnaissance* et l'autre *amitié*. Ils courent l'un après l'autre dans toute la partie circulaire du bâtiment. Je laisse à l'abbé le soin de faire la description du reste; il vous peindra, comme dit Boileau, les corniches, les festons et les astragales. Il doit, je crois, vous écrire demain, s'il ne souffre pas trop, car ses nerfs le tourmentent toujours; mais il souffre plus courageusement les maux qu'ils lui font.

Le chevalier de Beauteville m'a rassurée sur votre santé et par votre lettre qu'il m'a remise, et par ce qu'il m'en a dit. Je suis bien aise de n'avoir point à m'en prendre à elle de votre silence. Je serais fâchée cependant d'en devoir accuser votre oubli; mais vous me dites que vous m'aimez, et j'ai trop d'intérêt à vous croire pour ne pas m'en donner le plaisir. Croyez aussi que le grand-papa et moi vous aimons de tout notre cœur, car rien au monde n'est plus vrai.

INSCRIPTION DE LA PAGODE.

« Étienne-François, duc de Choiseul, pénétré des témoi-
« gnages d'amitié, de bonté, d'attentions dont il fut honoré
« pendant son exil, par un grand nombre de personnes em-
« pressées à se rendre en ces lieux, a fait élever ce monument
« pour éterniser sa reconnaissance. »

LETTRE DCCXLV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Paris, ce 28 juillet 1778.

Vous m'avez fait grand plaisir, chère grand'maman, en me mettant au fait de tout ce qui concerne la pagode, les motifs

de son institution et de l'exécution qui s'en est suivie. C'est un monument qui fera éternellement honneur au grand-papa et que partageront les personnes qu'on a honorées en inscrivant leurs noms [1]. Je suis très-glorieuse de me trouver du nombre et en aussi bonne compagnie. L'inscription de l'abbé est parfaite. Vous avez bien raison, il fallait un homme d'esprit, et non pas un bel esprit pour dire précisément ce qui convenait. Les faiseurs de phrases dénotent la disette d'idées et surtout de sentiments; j'en ai des preuves tous les jours; on ne saurait relire les auteurs qui sont de ce genre; c'est celui qui domine aujourd'hui; il est plaisant que Sedaine soit du très-petit nombre de ceux à qui on puisse accorder du génie. Passons aux nouvelles. Enfin le maréchal de Broglie partira au commencement de la semaine prochaine. Je ne sais pas si M. de Beauvau le devancera ou le suivra, mais il part lundi; la princesse son épouse restera, je crois, au Val tout le temps de son absence; elle ira peut-être le retrouver s'il se fixe dans quelque endroit où elle puisse habiter. On est dans l'attente des plus grandes nouvelles. Ma folie est de croire que nos flottes ne se combattront que de civilités; c'est par instinct que j'ai cette idée, elle n'est pas même appuyée d'aucune conjecture.

Je vous félicite d'avoir M. d'Arras, j'aurais bien voulu qu'il eût fait, comme il y a six ans, qu'il m'eût emmenée avec lui. Que direz-vous de ma superbe, si je vous l'avoue? C'est que je pense que ma vraie place, que mon centre serait d'être à Chanteloup, et que je vous conviendrais peut-être autant que bien des personnes que vous recevez. Oh! pourquoi vieillit-on? Il faudrait du moins rester le temps qu'on a à vivre dans la meilleure disposition de corps et d'esprit où l'un et l'autre ont été dans le court espace de la vie. Je suis bien fâchée que les nerfs l'abbé le rendent si malheureux: j'en souffre par l'intérêt

1. Cette pagode est la seule chose qui existe encore du magnifique château de Chanteloup.

que je prends à lui et puis parce que cela me prive de ses lettres. Les vôtres seraient un bon supplément, mais je n'ai pas l'indiscrétion de vous dire tout le plaisir qu'elles me font.

LETTRE DCCXLVI

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, ce 30 juillet 1778.

Vous n'avez pas répondu à ma dernière lettre, vous aimez mieux jouer au loto. Je ne pourrais pas en faire autant ; ma tête n'est pas assez forte, mon imbécillité se perfectionne et mes ennemis augmentent tous les jours. Outre les maux de nerfs, on prétend que j'ai trois humeurs : humeur de dartres, humeur de rhumatisme, humeur de goutte ; ces trois humeurs n'en font qu'une. Je ne sais où je les ai prises. Je les attaque par les bains et par le régime. Mais c'est assez vous parler de mes misères ; il fallait en dire quelque chose pour justifier mon silence.

Vos parents se portent bien : votre grand'maman passe sa journée à faire des plans d'architecture. Elle vient de finir le projet d'une maison qui serait aussi superbe que commode. Sa main a tout dessiné avec la plus parfaite élégance et la plus grande exactitude.

A propos d'architecture, j'apprends que vous vous plaignez de moi. Je ne vous ai pas dit que votre nom est gravé sur un marbre conservé dans la pagode. On me l'avait confié sous le secret. Je fus souvent tenté de vous le révéler l'hiver dernier, et il me fallut du courage pour résister à la tentation. A mon retour, je vous marquai de demander à M. Poissonnier, qui avait fait un voyage ici, des détails sur l'intérieur de la pagode, et je vous en croyais parfaitement instruite.

Le projet de consacrer ce monument à la reconnaissance, et d'y conserver le nom de tous ceux qui sont venus ici pen-

dant l'exil est entièrement de votre grand-papa. Ce n'est que dans cette vue qu'il a fait construire cet édifice, le plus beau, le plus extraordinaire que jamais particulier ait élevé. Il est tout construit en pierre de taille et sa hauteur est de plus de cent vingt pieds. Sa forme est celle d'un obélisque et rien ne peut égaler son élégance et sa légèreté. Le rez-de-chaussée est entouré d'un péristyle composé de seize colonnes ; il est voûté, ainsi que les six étages supérieurs, qui forment autant de salons, dont la plupart sont ornés de balcons en fer. Le premier de ces salons est éclairé par huit grandes croisées, et c'est dans les trumeaux qui les séparent que sont appliquées les tables de marbre, dont la hauteur est de six pieds et la largeur de trois pieds et demi. La première de ces tables contient le profil du monument, le jour qu'il a été commencé et celui où il a été fini, le nom de l'architecte ; la seconde contient la dédicace ; c'est l'inscription que votre grand'maman vous a envoyée. Cinq autres tables contiennent les noms, rangés par ordre alphabétique, de toutes les personnes qui sont venues ici pendant l'exil ; tout cela est gravé encore sur un marbre blanc. L'escalier, qui cache un huitième trumeau, est en bois d'acajou, ainsi que les sophas qui sont au-dessous des tables de marbre. Ces sophas, les tables, les tabourets et les fauteuils distribués dans les différents étages, tout est dans le goût chinois. Vos parents, pour donner un nouveau prix au témoignage d'amitié que vous leur donnâtes alors, ont fait ajouter à votre nom une note qui indique votre âge et votre malheureuse position. Ce monument sera célèbre dans la suite: on sera encore moins frappé de sa beauté que touché de son objet. C'est l'effet qu'il produit sur tous ceux qui montent à ce premier salon. Vous voyez d'ailleurs qu'on a évité toute espèce d'ostentation. Les tables des noms sont posées depuis le mois de novembre et on n'en a pas parlé pendant tout l'hiver: elles sont dans l'intérieur de cet édifice, qui est fermé à clef; enfin rien n'est si simple et si modeste que l'inscription principale.

Je n'ai pas d'autres nouvelles à vous mander; nous en attendons de l'Amérique et de la Bohême, de notre flotte. Que faites-vous de M. d'Arras? Il devrait être ici depuis plusieurs jours.

Du 31.

M. d'Arras arriva hier au soir; il avait une lettre de vous pour la grand'maman et pas pour moi.

LETTRE DCCXLVII

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 3 août 1778.

Vous êtes toute seule! j'en suis bien affligé; j'irais volontiers à Paris pour rompre cette solitude, si je n'étais obligé de profiter du séjour de la campagne pour rétablir ma santé. Ici, je trotte, je rame, je vais à la chasse; je ne trouverais aucun de ces secours à Saint-Joseph, et j'ajoute que la plus agréable conversation ne me fait pas autant de bien à présent que la compagnie d'un cheval. Je voudrais pouvoir vous indiquer quelque livre intéressant. Avez-vous lu l'*Histoire de l'Amérique*, par Robertson? j'en suis enchanté; je suis persuadé qu'il vous intéresserait.

Oui, sans doute, l'escalier est intérieur dans chacun des salons de la pagode. Le premier de ces salons est éclairé par huit croisées; il y a donc huit trumeaux : l'escalier est appliqué contre un de ces trumeaux; les sept autres sont couverts des tablettes de marbre qui contiennent les inscriptions. Je les ai appelées tables, c'est le nom que leur donnent les ouvriers. Vous avez parfaitement bien compris qu'elles sont appliquées sur le mur comme des glaces, et que les canapés de forme chinoise sont au-dessous.

Votre grand'maman m'aurait entendu au premier mot, elle

est plus habile en architecture que vous, mais vous jouez mieux qu'elle au traquenard. Chacun a son talent. Je voudrais avoir celui de vous amuser : voyons si j'y parviendrai en vous disant que nous avons manqué de nous noyer tous.

A deux lieues d'ici est un grand étang, au milieu est une île, sur cette île un pavillon, dans le pavillon une cuisine et un salon au-dessus, où quelquefois l'on donne bien à manger. On y fut dîner mardi dernier. Vers le soir ces dames voulurent se promener sur l'eau. Le batelier faisait aller son bateau par le moyen d'une longue perche qu'il laissa tomber et qu'il ne put rattraper. Le vent était assez fort, l'étang agité; le bateau sans gouvernail et sans rames. Le batelier se donnait à tous les diables et les dames à tous les saints. Les uns et les autres firent si bien qu'on en fut quitte pour la peur. Le lendemain nous nous promenâmes sur les bords d'une grande pièce d'eau qui est auprès de la maison. J'entrai dans un bateau que M. Stanley a envoyé au grand-papa, avec MM. de Beauteville, de Chastellux et les deux prélats. Je les assurai qu'ils n'avaient rien à craindre avec moi. Notre navigation fut d'abord très-heureuse; à mesure que nous avancions, le bateau se remplissait d'eau, la chaleur excessive que nous avions depuis quelques jours, en avait séparé toutes les planches. Je voulus aborder, le terrain qui entoure la pièce d'eau était trop élevé, et le mur dont il est revêtu ne permettait pas de s'y accrocher. Cependant l'eau gagnait toujours. Je ramais de toutes mes forces au milieu des sarcasmes que j'avais à essuyer et ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe. Enfin nous trouvâmes une de ces échelles qu'on appelle, je crois, échelle du Levant. C'est par où les cygnes et les oies qui habitent cette pièce d'eau montent à terre, elle était à demi pourrie; nous nous y cramponnâmes si bien que nous parvînmes enfin au continent. Il faut rendre justice aux deux évêques, ils ont montré dans cette périlleuse occasion tant de courage et de présence d'esprit, qu'on doit désormais tout attendre de la marine française.

Madame de Ligne part aujourd'hui, M. de Schomberg aussi; madame de Brionne et madame la princesse Charlotte dans dix à douze jours; madame Chauvelin et madame Dénicourt sa fille, mardi prochain. Il ne restera que les chevaliers de Beauteville et de Chastellux, les deux évêques, M. du Bucq et madame Blot.

Vous avez mille tendres compliments de la part du grand-papa et de la grand'maman; ils disent que, si vous les aimiez bien, vous leur écririez plus souvent : ils ont raison, et puisque vous avez plus de loisirs, nous devrions recevoir plus souvent de vos lettres.

LETTRE DCCXLVIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 9 août 1778.

Vos lettres, chère grand'maman, me font un plaisir ineffable mais me rendent la blessure de l'absence (expression hasardée) infiniment sensible. Comment peut-on passer les trois quarts de sa vie séparé de ce qu'on aime le plus? il faut se distraire. Oh! comment le pouvoir! Qu'est-ce qui peut remplacer la grand'maman, le grand-papa, et j'y joins le grand abbé? Toutes ces grandeurs forment un grand amour, par conséquent de grands chagrins auxquels tous les brimborions, toutes les puérilités, toutes les pauvretés de la société ne peuvent apporter aucune distraction. Je suis désolée des impossibilités qui me privent à jamais de voir la pagode; l'abbé ne pouvait me faire un plus grand plaisir qu'en m'en faisant la description. Ne trouvez-vous pas, chère grand'maman, que j'ai quelque rapport avec Sedaine? Le sentiment n'en a-t-il pas avec le génie? Ce que nous sentons nous est particulier, et les idées qu'il donne ne sont prises de personne. Je ne m'exprime pas en meilleur français que lui, mais quoique

vous sachiez parfaitement la langue, vous êtes indulgente sur l'expression; si votre oreille me condamne, votre cœur m'absout.

Depuis quelques jours je fais la lecture de ma correspondance avec Voltaire et de la vôtre avec lui, et ce sont vos lettres qui me charment. Oh! ma grand'maman, vous êtes un grand et beau génie; vous ne seriez pas fâchée de relire ce que vous avez écrit, et si vous pouviez ne plus penser en le lisant que c'est votre ouvrage, vous seriez dans l'admiration.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de M. de Stainville en réponse. Il me paraît comblé de joie de son mariage [1]; il se fera, dit-il, à Chanteloup, au mois d'octobre, et il arrivera à Paris à la fin de ce mois.

On attend demain à Paris madame de Grammont, qui, comme vous savez, est maintenant à Brienne. Elle fera, je crois, peu de séjour à Paris, et elle doit aller chez madame de Courteilles trouver madame du Châtelet.

J'apprends dans le moment qu'il m'est arrivé des cerises, des alberges en très-grande quantité; recevez-en tous mes remerciements. Tout me prouve votre souvenir et vos bontés: je n'ai que des paroles pour vous prouver mon attachement, mais elles sont bien sincères.

LETTRE DCCXLIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce dimanche, 16 août 1778.

Je reçois dans cet instant votre lettre du 13 [2]. Je ne perds pas un instant pour y répondre.

En acquiesçant à l'opinion que vous avez de mon indiscré-

1. Celui de sa fille aînée avec son parent, M. de Choiseul-la-Baume, qui, après la mort du duc de Choiseul, succéda à son titre.

2. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre du 13.

tion, pouvez-vous l'avoir assez forte pour penser que je ferais imprimer vos lettres sans votre aveu? Je ne me pique pas d'avoir une connaissance bien délicate sur beaucoup d'usages, mais il faudrait être du pays des Hottentots pour être capable d'un procédé tel que celui que vous avez craint, ou du moins qui vous est venu dans l'idée. Non, non, chère grand'maman, je ne ferai point imprimer vos lettres à Voltaire; je ne les ferai même lire à personne; mais je ne vous les renverrai point. Je vous les ai toutes rendues à mesure que j'en ai eu tiré copie. Elles sont dans un volume in-folio, et je crois que celles que vous m'offrez y sont inscrites. Je ne compte point du tout faire imprimer ma correspondance particulière, et je projetais ces jours-ci, en la relisant, de vous en laisser le manuscrit par mon testament. Je n'admets personne à la lecture que j'en fais. On ne peut pas, je crois, être moins entichée de sotte vanité que je ne le suis; et c'en serait une bien sotte que de penser tirer honneur de mes lettres. Je suis toujours étonnée quand on en dit du bien.

Voilà pour aujourd'hui tout ce que vous aurez de moi.

Je finis par vous prier, chère grand'maman, d'être persuadée que mon attachement pour vous supplée à tout ce qui peut me manquer de connaissances, de lumières, de *principes* même, et que je ne puis jamais me rendre coupable d'aucune faute envers vous.

LETTRE DCCL

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 19 août 1778.

Vous aviez mal dormi, ma chère petite-fille, et votre réveil n'était pas complet quand vous avez répondu à ma dernière lettre, puisque vous me reprochez d'avoir craint votre imprudence, précisément quand je vous disais que je n'avais

pas douté de votre prudence. Soyez sûre que je n'aurai jamais sur vous un sentiment qui puisse vous offenser, et que par conséquent je n'en aurai jamais à vous cacher. Je suis fâchée que vous ne fassiez pas imprimer les lettres de Voltaire. Je ne vois pas la vanité que vous pouvez trouver à cela, vos réponses ne seraient pas la partie la moins piquante du recueil, et si vous vouliez que votre modestie restât à couvert, il n'y aurait qu'à ne point mettre votre nom à celles de Voltaire ni à vos réponses; vous rendriez un grand service au public en les lui donnant, il attend ce recueil avec impatience, et les lettres de Voltaire sont en effet une des parties des plus intéressantes de sa littérature. Je n'ai plus qu'une chose à ajouter sur ce que vous me dites à ce sujet : c'est que je vous prie de ne jamais joindre mon idée à une idée affligeante pour vous, parce que cela me fait mal.

Nous avons été bien malheureux depuis que je ne vous ai écrit. La princesse Charlotte est tombée malade d'une manière si vive, que pendant quatre jours nous avons été dans le plus grand effroi. Elle est parfaitement bien à présent, nous sommes tous heureux, et je profite du premier moment de mon bonheur pour embrasser bien tendrement ma chère petite-fille; le grand-papa l'embrasse aussi; l'abbé lui écrira demain : il a mal aux nerfs aujourd'hui.

LETTRE DCCLI

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, ce 20 août 1778.

Nous avons été dans de cruelles alarmes pendant quelques jours; vous en aurez su le sujet : madame la princesse Charlotte était menacée de la petite vérole ou d'une fièvre maligne, et peut-être de toutes les deux ensemble : fièvre violente avec plusieurs redoublements dans une même journée, oppression

dans la poitrine, douleur dans les reins, mal de tête avec des élancements insupportables, éruption de boutons sur tout le corps. Tout cela s'est heureusement terminé par une fièvre rouge, dont il ne reste que quelques faibles traces. Nous étions extrêmement inquiets, excepté la malade, qui a toujours montré beaucoup de courage, de douceur et de gaieté.

Outre madame la comtesse de Brionne, nous avons encore ici M. de Blot, les deux prélats, M. le chevalier de Beauteville et M. du Bucq, qui, je crois, va bientôt à Paris. Tous tant que nous sommes nous brûlons, non d'amour, mais de chaud. Il n'a pas plu depuis trois mois : les sources tarissent, les gazons se flétrissent, les animaux languissent; le soleil a tout dévoré, excepté le blé, dont la récolte a été superbe, excepté l'avoine, qui a été abondante, le foin, qu'on ne sait plus où placer, les pêches, qui sont en quantité et excellentes; excepté encore les perdreaux et les faisandeaux, qui n'ont jamais mieux réussi; excepté encore les raisins, dont les vignes sont surchargées.

La grand'maman n'a jamais pensé un seul instant que vous puissiez faire imprimer ses réponses à Voltaire. Je vous assure qu'elle était parfaitement tranquille à cet égard, et que vous l'accusez à tort de vous avoir soupçonnée.

Voyez-vous quelquefois le président? Je vous prie de lui dire que je le déteste. Je lui ai écrit deux fois sans avoir pu obtenir deux lignes de réponse. M. l'ambassadeur de Naples devait venir dans ce mois-ci; s'il ne se presse pas, le mois ne se donnera pas la peine de l'attendre; heureusement il en viendra un autre.

Nous avons lu les *Barmécides*. Je vous avais toujours entendu dire du bien de cette pièce. Vous aviez raison : beaucoup d'endroits nous ont frappés; la scène du père et du fils nous a enlevés : ce furent des cris. Celle d'Amorassan et du calife fit aussi un grand effet.

M. Bouvard ne veut donc pas que madame la comtesse de

Choiseul vienne à Chanteloup? Il peut avoir raison, mais cela n'est pas moins cruel pour tous ceux qui sont ici. Ce qui l'est beaucoup pour vous, c'est que vous n'ayez pas fait autrefois de bonnes études, et que vous n'ayez pas puisé de bonne heure dans les auteurs grecs et latins le goût de la saine antiquité; alors vous ne demanderiez pas ce que nous font les navigations des Carthaginois et des Romains, et l'histoire de Robertson ne vous aurait pas ennuyée.

Les entreprises de ces peuples sont paisibles, mais présentent de grands mouvements, et c'est le mouvement qui fixe l'attention et qui intéresse. Il est vrai que cet intérêt est tranquille, et tant mieux, car M. du Bucq prétend que le bonheur n'est autre chose que l'intérêt dans le calme. J'aime mieux voir les Romains et les Carthaginois, les Espagnols et les Portugais traverser les mers pour découvrir de nouveaux pays, que de voir la faction des Guelfes et des Gibelins et celle des roses rouge et blanche mettre tout à feu et à sang pour gouverner des peuples qui se seraient bien passés d'elles.

Mais comme je ne sais peut-être pas ce que je dis, je prends le parti de finir et de vous renouveler l'hommage de mes sentiments.

LETTRE DCCLII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 26 août 1778.

Voilà M. l'ambassadeur [1] que je vous présente; il a bien voulu se charger de mes dépêches.

L'obligation où je suis de profiter de cette occasion me fait éprouver ce que dit l'abbé Morellet sur le pouvoir et les effets de la contradiction. Il ne me vient rien pour remplir ma

1. Caracioli.

lettre. Vous comprenez bien, chère grand'maman, que j'ai des sentiments de reste, mais pour des idées, je ne m'en trouve aucune. Il n'y a pas grand mal; vous perdrez moins de temps à me lire, et vous en ferez un bien meilleur emploi en écoutant M. l'ambassadeur. Je dois rendre témoignage de la joie qu'il a de vous aller trouver; vous le garderez dix ou douze jours, et je vous assure qu'il ne regrettera de ce pays-ci que d'Alembert.

Que dites-vous de l'*Éloge* de La Motte? Il me semble assez bon. Pour l'esprit de contradiction de l'abbé Morellet, je crois, ne lui en déplaise, qu'il n'y aura qu'un avis. Je suppose que vous lisez *le Mercure :* si cela n'est pas, pardonnez-moi ce galimatias.

Vous portez-vous bien? Puis-je être sans inquiétude? La maladie de la princesse m'en avait causé une furieuse; indépendamment d'elle, l'idée de la contagion me faisait trembler.

Je vous quitte, chère grand'maman, en baisant vos belles petites mains, en assurant le grand-papa que je l'aime de tout mon cœur, et en priant l'abbé de ne pas se rebuter de ma bêtise. Je suis aussi sensible au charme de ses lettres que si j'étais aussi spirituelle que, que... la personne à qui il croit le plus d'esprit.

LETTRE DCCLIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 2 septembre 1778.

Je me suis avisée, chère grand'maman, de me donner une indigestion qui a été suivie d'une apparence de rhume : j'avais perdu la voix, ce qui m'a rendu à peu de chose près comme l'*In exitu Israël*. La voix est presque revenue, et j'en ai assez du moins pour pouvoir dicter; voilà le premier usage que j'en fais. J'eus lundi la visite de madame de Grammont et de

mon bon ami M. de Stainville ; ils me contèrent tous leurs arrangements, m'apprirent la course que doit faire à Paris le grand-papa. J'ai peine à croire qu'il puisse me donner un moment, il ne fera pour ainsi dire que toucher barre. Mais sur quoi je puis compter, c'est de vous revoir à la fin de novembre. Quand je veux me réconcilier avec la vie, je pense à vous ; je ne serais pas digne de vos bontés et de votre amitié si je pouvais souhaiter de la perdre. Je n'envie de bonheur que celui de l'abbé. Je consentirais à avoir ses maux de nerfs si je pouvais, ainsi que lui, ne vous pas quitter.

J'admire la justesse de votre goût ; vous croirez que c'est vanité si je vous dis que j'ai pensé sur l'*Éloge* de La Motte tout ce que vous en dites. Pourquoi ne l'ai-je pas dit, me direz-vous? C'est que je n'ai pas la même facilité que vous à exprimer mes pensées, et puis que je ne pousse pas mes pensées ni mes réflexions jusqu'au bout ; l'application me fatigue ; j'entrevois assez bien, mais je pénètre rarement.

Pour le discours de l'abbé Morellet, je ne le trouve ni instructif ni agréable, il ne me semble pas plus sublime que les réflexions ou remarques du *Bourgeois gentilhomme* sur l'*a. e. i, o. u.* Tous ces messieurs les beaux esprits me semblent n'en point avoir ; mais, en récompense, la nature a été envers eux bien plus qu'équitable : elle leur a donné une dose de vanité qu'elle n'aurait jamais pu égaler en leur donnant tous les talents et le génie du siècle de Louis XIV. Ils croient tous que ce siècle-ci sera nommé le leur, et qu'il aura toute supériorité. A la bonne heure, pourvu que je ne lise pas leurs ouvrages.

Je chante la palinodie sur l'*Amérique de Robertson*. De toutes les choses qui ne me font rien, c'est celle que je trouve la plus agréable, elle est du meilleur style et presque intéressante.

Rougissez, chère grand'maman, d'avoir une petite-fille aussi sotte ; laissez l'abbé se moquer de moi tout à son aise, et

dites-lui pour vous excuser de votre indulgence envers moi : L'abbé, c'est qu'elle m'aime et qu'elle m'aime véritablement, et tout autant que vous m'aimez, l'abbé !

LETTRE DCCLIV

DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 1er octobre 1778.

Mon dessein était de reprendre la forme de gazette. M. de Stainville m'y a confirmé en disant que vous le désiriez. Ce n'est pas que je me flatte d'avoir bien des choses à vous dire. Il y aura beaucoup de monde au mariage [1], mais point de fêtes ; peut-être quelque loto, ou quelque cavagnole. J'attendais le 1er du mois pour commencer, je ne sais pas pourquoi : peut-être parce que c'est le premier.

Il faut d'abord vous apprendre qui est ici. Comptez par vos doigts : le grand-papa, la grand'maman, madame de Grammont, madame l'abbesse, M. de Stainville, M. et madame de Choiseul-la-Baume, l'époux, mesdemoiselles de Choiseul et de Stainville, madame d'Usson, M. l'évêque de Metz, M. le baron de Talleyrand, MM. du Bucq, Boyer, chevalier de Castellane, l'abbé Billiardi et moi. En voilà dix-huit. Eh bien ! tout ce monde a ressenti le froid qu'il a fait aujourd'hui, et aurait été mouillé, secoué par le vent, s'il était sorti.

Il est huit heures du soir, M. de Toulouse arrive, il me remet votre lettre. Je cours aux nouvelles de la grand'maman : elle ne se porte ni bien ni mal, mais elle se donne beaucoup de soin pour mesdemoiselles ses nièces depuis huit à dix jours qu'elles sont ici ; la voilà constituée leur gouvernante et leur mie. Ne trouvez-vous pas qu'elle va sans cesse à l'affût des

1. De mademoiselle de Stainville avec son parent M. de Choiseul-la-Baume, qui, après la mort du duc de Choiseul, succéda à son titre.

bonnes actions et que personne ne connaît mieux leur gîte ? Pour moi, je me traîne entre les bons et les mauvais jours. Je souffre pourtant un peu moins des nerfs. Je ne vous ai pas écrit au sujet de votre fièvre, parce que la grand'maman en recevait et m'en donnait des nouvelles. Je me trompe : c'est à moi que les bulletins étaient adressés, mais elle vous parlait de ses sentiments et des miens.

Il y a en effet un peu de bruit dans le salon ; je n'y reste guère ; je me sauve dans ma chambre ou bien je végète dans un fauteuil. La végétation me paraît si douce que je ne plains les arbres que lorsqu'on leur coupe les bras ou les jambes.

2 octobre.

Tout ce que j'ai appris aujourd'hui, c'est qu'il a fait un vent et une pluie effroyables, et qu'on n'est pas sorti. M. l'archevêque de Tours est arrivé ; c'est lui qui fera le mariage.

Le 3.

Madame la comtesse de Tessé est partie ce matin et nous a laissé beaucoup de regrets. Je suis fâché que vous ne la connaissiez pas particulièrement, vous seriez très-contente de son esprit où il y a beaucoup de justesse, et de ses sentiments où il y a beaucoup de justice. Je suis très-fâché de son départ ; elle me traite avec tant de bonté, que je n'ose pas la louer davantage.

La grand'maman a une fluxion dans la tête. Elle est sortie avant-hier au soir pour la promenade, le vent était très-fort, elle en reçut un coup violent à l'oreille qui lui causait beaucoup de douleur ; elle en souffrit moins dans la soirée, mais elle prévoyait déjà un commencement de rhume. Elle n'a pas trop dormi cette nuit ; cependant elle va et vient comme à l'ordinaire, dans la maison s'entend.

On est venu dire ce matin à votre grand-papa qu'un banquier arrivait de Paris pour lui offrir ses services. A la bonne

heure, qu'on le loge! on sera peut-être bien aise de jouer au pharaon. Cette après-midi on est venu lui annoncer l'arrivée de deux autres banquiers ; il a demandé si le premier ne suffisait pas ; on a répondu que celui-ci était pour le pharaon et les deux autres pour le biribi. Quand il fut malade, il vint trois médecins. Quand il se porte bien, il a trois banquiers pour lui enlever le superflu de l'argent. Les autres, moins adroits, enlèvent le superflu des humeurs ou de la santé.

On a joué au biribi, ce qui n'a pas empêché le loto, les trictracs, etc. Vous voulez des détails : hélas! je n'en ai pas d'autres à vous donner.

Le 4.

La grand'maman a bien dormi, ce qui ne l'empêche pas d'avoir une fluxion ; elle commence à tousser, mais nous n'en disons rien, ne lui en parlez pas ; on a bien autre chose à faire que d'être malade ; la corbeille qu'on doit poser sur une table, les fauteuils qu'il faut arranger pour l'instant où les dix dames s'assembleront avant la célébration, des lettres à écrire, etc. Madame la princesse de Beauvau est arrivée vers les six heures : une heure après, M. de Clermont du Palais-Royal ; demain madame de Clermont et M. le prince de Beauvau ; on n'attendra plus que M. et madame de Choiseul-Gouffier.

J'ai dîné tête à tête avec votre grand'maman, et nous nous sommes rappelé les petits soupers. Après dîné on a passé dans le salon, où elle a fait sa partie de trictrac à l'ordinaire.

Il y a bal à la salle de la comédie pour les femmes de chambre et les valets de chambre. On vient de me dire de descendre pour voir danser les mariés. Je vous quitte, et me voilà de retour, ils ont dansé fort bien, à ce que disent les connaisseurs.

Je vous envoie ce commencement de gazette. Je continuerai jusqu'à la fin de tout ceci.

Lundi 5 octobre.

La grand'maman n'a pas mal passé la nuit, mais le rhume continue. M. et madame de Choiseul-Gouffier arrivèrent hier au soir, madame de Beauvau ce matin. Nous voilà vingt-cinq. Avant le dîner, on s'est rendu au cabinet de toilette de votre grand'maman, où étaient étalés les présents. Je n'ai pas assez de talent pour les décrire : des poufs sans nombre, de toutes formes et de toutes couleurs, des manchettes superbes de dentelle et de blonde, des manteaux, des nécessaires, etc. Après le dîner, la nouvelle mariée a successivement apporté dans le salon les présents destinés à la compagnie : une bourse pour chacun; les dames ont eu de plus un éventail; les évêques et les abbés un cordon d'or pour le chapeau. J'ai mené M. de Beauvau au jardin et à la pagode. Madame de Beauvau avait éprouvé le même plaisir le matin. L'un et l'autre ont été touchés du motif, du sentiment qui a fait élever la pagode. Les inscriptions que nous y avons placées ne manquent guère leur effet; j'ai été plusieurs fois témoin de l'attendrissement qu'elles produisent.

A sept heures, on s'est rendu au théâtre. Une troupe qui se trouvait à Tours, la même que celle qui joue quelquefois à Versailles, nous a donné deux opéras comiques : *le Tonnelier* et *les Trois Fermiers*, cette dernière pièce a été fort bien jouée. Deux acteurs excellents, les autres passables; nous aurons ce spectacle pendant huit jours.

Le soir, biribi, trictrac, etc.

Mardi 6.

C'est aujourd'hui le grand jour pour Sangaride : pour m'y préparer, je me suis mis dans le bain, d'où je vous écris. La rosée du ciel se répandra sur ce mariage : il pleut à verse.

On s'est assemblé dans le salon à midi. Les hommes avec l'uniforme de Chanteloup : les dames avec un uniforme con-

venu : robe bleue, rubans jaunes. Vous me dispenserez de vous détailler le reste de l'habillement; tout ce que je puis vous dire, c'est que c'était une fort belle suite de *ventre bleus*. Les époux étaient vêtus de... Oh ! pour ceux-là, je n'en sais rien. A midi et demi, on s'est rendu à la chapelle, l'archevêque fermait la marche, en rochet, en camail, en très-belle mine; il n'a point fait de discours, on en était convenu; il a dit les prières du rituel, le curé a dit la messe, les époux ont dit oui, et l'on s'en est allé comme on était venu.

On a dîné comme à l'ordinaire. Nous étions vingt-sept à table. On a joué jusqu'à sept heures que l'opéra comique a commencé. On a joué *les Deux Avares*, qui ont fait très-grand plaisir, et une pièce de Sedaine qui n'en a fait aucun, et dont j'ai oublié le titre; c'est le conte des Rémois, *la Femme* ou *les Femmes*... Je me le rappellerai peut-être avant de fermer ma lettre. L'on a soupé et chacun est allé se coucher de son côté. Du reste point d'illumination, point de fracas.

Mercredi 7.

Hier, tout se passa en silence. Aujourd'hui, nous avons eu le plus beau et le plus bruyant des spectacles. Vous avez vu autrefois Servandoni, sur le théâtre des Tuileries, imiter parfaitement la pluie, et les machinistes de l'Opéra imiter les éclairs et le tonnerre, ce n'est rien que tout cela. Sur les cinq heures, on a été tout à coup averti par un bruit épouvantable; le soleil s'est tellement obscurci que nous avons soupçonné une éclipse. On avait étendu sur tout le ciel un grand voile noir; on a fait couler sur la maison et sur les environs des torrents d'eau, de grêle et de vent; les vitres ont été brisées, ce qui a fait des verres cassés; le ciel était en feu, la terre en eau; les arbres frémissaient, le château gémissait, et tout le monde est convenu que rien n'était si joli. Ce qui doit surprendre, c'est que ce spectacle n'a rien coûté à votre grand-papa. Nous avons été ensuite au théâtre, où l'on a donné *les Chasseurs et la Laitière*,

suivi de *l'Amoureux de quinze ans ;* et puis on a soupé et joué, et puis je me suis retiré pour vous faire ce récit. Le voilà fini, je vais me coucher en vous souhaitant le bonsoir.

LETTRE DCCLV

DE MADAME DU DEFFAND A M. CRAUFURT

Ce 21 octobre 1778.

M. Walpole vous aura peut-être conté comme je fus attrapée quand on m'annonça de la part de M. Craufurt. Je fus fort aise de voir M. votre frère, mais ce n'était pas lui que j'attendais. Celui que j'attends arrivera-t-il ? les fausses espérances sont pires que la certitude de n'avoir rien à attendre; vous ne pouvez venir ici dans un temps qui me soit plus agréable et qui vous convienne mieux; vous trouverez de vos compatriotes. Enfin, mon petit Craufurt, s'il est vrai que vous ayez de l'amitié pour moi, vous me le prouverez en me venant voir; je n'ai pas la prétention que le goût vous y détermine : je ne prétends pas un pareil sentiment, mais la reconnaissance peut beaucoup sur les âmes sensibles: demandez-le à M. Walpole.

Je suis très-contente de M. votre frère, il plaît à tous ceux qui le connaissent; je soupe ce soir avec lui chez madame de Forcalquier; il part demain. Jamais il n'y a eu de séjour plus court. Je le chargerai de me mander vos projets, car je ne puis me flatter de les apprendre de vous-même; la moindre circonstance vous fait tout oublier, et vous croyez qu'on n'a point à se plaindre de vous quand vous vous souvenez de vos amis une fois en trois mois. Mais, ne craignez point mes reproches : si vous venez, j'oublierai tous vos torts et je ne m'occuperai que du plaisir de causer avec vous. Adieu.

LETTRE DCCLVI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 10 novembre 1778.

Vos *précurseurs* vont arriver successivement. Ce nouveau titre ajoute beaucoup au plaisir que j'ai de les revoir. C'est madame de Grammont qui a bien voulu m'informer de tous les projets; elle et tous ceux qui vous ont vue me disent beaucoup de bien de votre santé. Mon Dieu, chère grand'-maman, que j'aurai de plaisir d'en juger par moi-même et de trouver vos belles petites joues rebondies! Le grand-papa ne s'est jamais mieux porté, n'a jamais été plus brillant, plus aimable, en un mot, plus charmant. Comment avez-vous pu adopter un aussi sot enfant que moi? la faute en est faite, vous ne pouvez plus vous en dédire. Vous me devez des entrailles de mère, et celles qu'on s'attribue par l'adoption doivent être plus constantes que celles qu'on a par la nature.

Madame de Grammont me dit encore que vous comptez mener la même vie à Paris que celle de l'année passée; tant mieux, chère grand'maman, j'aurai pour moi vos samedis, assurez-m'en d'avance.

Je devrais remercier madame de Grammont de sa charmante lettre, mais je crois mieux faire en remettant au jour que j'aurai l'honneur de la voir tous les témoignages de ma reconnaissance et de mon attachement.

Apparemment que l'abbé ne tardera pas à me venir voir, et que lundi, au plus tard, il sera à côté de mon tonneau. Que les oreilles vous devront tinter! Sans être prolixes, nous parlerons de vous sans fin, sans cesse; on n'est jamais prolixe quand les paroles sont *fortes de choses*.

Voilà deux stances que je crains que vous n'ayez déjà reçues :

Pour faire un nouveau choix ne vous tourmentez plus,
Sans scrupule, messieurs, restez à votre nombre,
Vous ne blesserez point vos antiques statuts :
Quel serait le vivant qui pût valoir son ombre?

Qui de lui succéder pourrait avoir l'orgueil?
Tout choix serait un choix impie;
Pour successeur, nommez-lui son fauteuil,
Comme à Turenne on a nommé la pie.

LETTRE DCCLVII

DE MADAME DU DEFFAND A M. CRAUFURT

Ce vendredi, 13 décembre.

Tout vous sera pardonné si vous m'aimez encore; mais cela est difficile à croire, trop de raisons le rendent impossible; la différence des âges, l'éloignement de l'habitation; je n'ajouterai point le peu de convenance de l'humeur et du caractère, c'est par là que nous pouvons nous rapprocher et l'emporter sur tous les obstacles. Je suis aussi triste que vous, beaucoup plus malade; de toutes les maladies, la plus affreuse, c'est la vieillesse, non-seulement parce qu'elle est incurable, mais parce qu'ainsi que les maladies contagieuses elle écarte tout le monde, et plonge dans un ennui qui est le plus grand et peut-être le seul malheur de la vie; oui, le seul, je ne m'en dédis point, excepté les douleurs. Si on pouvait séparer l'ennui de tout ce qu'on peut éprouver de fâcheux, on supporterait tout facilement. Je ferais des livres sur ce sujet; et M. Hume, avec son grand esprit et toute sa philosophie, ne parviendra jamais à rendre heureux par tous ses raisonnements. Notre bonheur ne peut être que l'ouvrage de la nature, il faut qu'elle donne des goûts, des talents, ou qu'elle prive de tout genre d'esprit: il faut s'occuper ou végéter, la dissipation n'est que passagère: les passions sont une maladie de l'âme qui la soutiennent, mais qui l'usent et qui, en finissant, la réduisent au néant. Que

faut-il conclure de tout ceci ? Rien, mon cher petit Craufurt; je bâillerai dans mon tonneau, je me donnerai des soins pour rassembler des ennuyeux. De votre côté, vous jouerez, vous perdrez, vous vous ruinerez, et pour vous délivrer de l'ennui présent, vous rendrez l'avenir épouvantable.

Je suis fâchée, je l'avoue, du bon procédé de M. votre père, j'en crains les suites; vous ne prévoyez point combien il est triste d'être mal à son aise; il y a bien des genres d'ennuis, et celui où la pauvreté nous plonge est le pire de tous.

Vous me flattez de vous revoir ce printemps, puis-je y compter? Ne dépendez-vous pas toujours de la disposition du moment? il n'y a que moi qui peut vous attirer ici, et il n'y a que la reconnaissance qui vous parle pour moi. Non! non! tout ce qui vous environne vous retiendra, quand même vous en seriez mécontent. Je n'espère plus vous revoir; cependant vous ne vous repentiriez peut-être pas de venir causer avec moi; vous seriez content des jugements que j'ai portés; je vous dirais que je n'ai jamais rien vu de si aimable, et j'ajouterais de si édifiant, qu'une certaine jeune dame; j'ai la meilleure opinion de la bonté de son cœur; pour le milord, il m'a fait grande pitié.

Soyez sûr, mon cher Craufurt, que vous me ferez un extrême plaisir si vous me venez voir, vous me trouverez une très-indulgente amie; j'entrerai dans toutes vos peines, nous parlerons avec confiance: notre manière de sentir et de penser a bien des rapports; enfin si vous ne craignez point trop de vous ennuyer, venez, venez, et que j'aie encore une fois le plaisir de vous voir !

P. S. Je viens de relire ma lettre. Ah mon Dieu! qu'elle est plate, qu'elle est triste! je voudrais la jeter au feu, mais je n'en ferai peut-être pas une meilleure.

Je n'ai point encore vu l'Anglais que vous m'annoncez; tout ce qui arrivera avec votre recommandation sera bien reçu.

Ne soyez pas étonné des différentes écritures, j'ai des secrétaires suivant la différence des heures.

LETTRE DCCLVIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 11 avril 1779.

Il est vrai, chère grand'maman, que je ne vous ai point écrit, vous en conclurez que je ne vous aime plus. Changez la thèse : c'est parce que je vous aime et que je veux être aimée de vous que je n'ai pu me résoudre à vous écrire du sein de la bêtise, de la stupidité, enfin de l'ennui où je me trouve abîmée depuis votre départ ; nul objet ne me réveille, je me vois séparée de vous par un espace que je ne puis franchir, sans espérance de vous revoir avant l'intervalle d'un temps que je dois craindre de ne pas voir arriver. Voilà les pensées qui offusquent toutes les facultés de mon âme. Je ne puis avoir recours qu'à des lieux communs d'attachement, de constance, de tendresse, etc., etc.; il y a cent mille phrases notées qui servent à tout le monde ; je ne puis les souffrir. C'est en me désespérant de ne vous point voir, en ne trouvant rien qui vous remplace, enfin en mourant de chagrin, que mon amour pour vous s'exprime. Plaignez-moi donc, et quand vous pensez à moi, dites-vous à vous-même : Elle me regrette, elle végète dans son tonneau, elle calcule les mois, les semaines, les jours, les heures, les minutes qu'elle sera sans me revoir ; elle s'imagine qu'elle ne me reverra plus, elle passe ses jours et presque toutes ses nuits à faire les calculs dont je viens de vous parler ; et cela est vrai, car je n'ai de science que celle de l'arithmétique ; c'est le seul fruit qui me reste de mon éducation. Mais parlons d'autres choses.

M. Selwyn arriva hier, il vient pour attendre cette petite

fille [1] dont je vous ai raconté l'histoire. Il ne la mettra pas à Panthemont, comme il en avait eu le dessein. Les parents de cette enfant consentiront vraisemblablement à ce qu'il l'emmène en Angleterre; elle doit arriver ici la semaine prochaine, conduite par son père, qui apparemment aura assez de bon sens pour la confier à cet Anglais qui veut lui donner tout son bien; elle n'a pas encore huit ans, il en a soixante et désire ne vivre que le temps qu'il faudra pour qu'il puisse la bien établir. S'il reste quelque temps à Paris, je ne doute pas qu'il ne profite de la permission que vous m'avez chargée de lui donner de vous aller faire sa cour.

J'appris hier tous les projets d'établissement et d'alliance des Praslin avec le baron de Choiseul [2]. Je vois avec plaisir que la race de mes parents deviendra aussi nombreuse que celle de Jacob.

Si vous lisez le *Courrier de l'Europe*, vous aurez vu des articles terribles et bien désespérés.

N'avez-vous pas l'*Éloge* de milord Maréchal? dites-moi votre avis.

Je compte samedi passer la soirée avec le grand abbé et le président, en mémoire des comités du samedi, mais il y manquera la Transsubstantiation; mais non, pourquoi l'exclure?

Adieu, chère grand'maman, ayez non pas la foi, mais une persuasion imperturbable que je vous aime.

1. Mademoiselle Faguiani, qui fut depuis la marquise d'Hertford.

2. Le comte Hippolyte de Choiseul-Praslin, petit-fils de l'ancien ministre, épousa sa cousine, fille du baron de Choiseul-Chevigné, dont il eut le comte Albéric de Choiseul et madame la duchesse de Périgord. La baronne de Choiseul et ses deux filles habitaient alors Saint-Joseph.

LETTRE DCCLIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 4 juin 1778.

Voilà, chère grand'maman, vos moments de solitude passés: depuis l'arrivée du grand-papa, vous auriez sans doute souhaité qu'ils durassent toujours de même; mais la vie n'est que vicissitudes et changements; quand il n'y en arrive point dans les choses externes, il en arrive en nous; il n'y a que quelque grande passion qui ait le pouvoir de fixer nos idées. On ferait des livres sur ce sujet, mais tout ce qu'on dit, tout ce qu'on pense ne peut rien sur ce que nous sentons. Votre grand bonheur, c'est d'aimer, et vous avez celui de l'être; vous êtes heureuse et c'est pour moi une consolation; j'ai besoin de penser à vous pour supporter la vie.

Vous allez avoir madame de Grammont; ce sera peut-être par elle que vous recevrez cette lettre. Je l'ai peu vue. Le grand-papa vous aura dit qu'il m'a fait une petite visite, je ne l'espérais guère; j'ai été charmée de cette marque de souvenir; je l'ai trouvé aussi aimable que jamais, et plus que personne au monde. C'est un grand plaisir que de voir des gens agréables, il y en a bien peu.

Je ne sais rien de particulier sur les arrangements que vous projetez: tout ce qu'on m'en a dit est confus. On prétend que vous gardez votre hôtel [1], j'en suis ravie, j'aurais un regret extrême à cette galerie, c'est la plus belle pièce que j'aie jamais vue; je l'ai toujours admirée, même dans le temps qu'elle était bien mal meublée et dépourvue de tout ornement; j'en ai même conçu quelque vanité; je me suis persuadée qu'il

1. L'hôtel de Choiseul, rue de la Grange-Batelière, derrière la salle actuelle de l'Opéra.

fallait que j'eusse un goût naturel, n'ayant aucune connaissance qui pût former mon jugement. Je serai fort aise d'apprendre la conclusion de votre marché s'il en résulte un bien réel. J'espère que je recevrai de vos nouvelles avant la visite de M. le duc d'Orléans. Vous n'aurez apparemment vos évêques qu'après son départ.

On vous aura sans doute écrit sur la représentation d'*Agatocle;* je ne l'ai pas même lu, ainsi je n'en peux rien dire. Comment avez-vous trouvé le discours de Brizard, de la composition de d'Alembert? Ne trouvez-vous pas que tous les éloges de nos beaux esprits, loin d'augmenter la gloire de Voltaire, semblent l'offusquer? Ses ouvrages sont son véritable éloge; il faut le lire, l'admirer en silence et l'imiter s'il est possible.

Adieu, je finis, parce que je suis triste sans aucun sujet, mais parce que j'existe.

LETTRE DCCLX

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

Chanteloup, ce 20 juin 1779.

Vous voyez, ma chère petite-fille, que mon illustre et brillante compagnie ne m'empêche pas de m'occuper de vous et de vous marquer le plaisir que j'ai à m'en occuper; mais votre opinion sur ce que vous croyez que je pense de cette illustre compagnie m'a empêchée de montrer votre lettre à madame de Grammont. Je ne lui ai cependant pas laissé ignorer ce que vous me dites pour elle; elle y est très-sensible et me charge de vous assurer qu'elle ne connaît à rien le droit de vous faire oublier. Pour le grand-papa, je me suis bien gardée de lui dire que vous taxiez son amour de coquetterie : rien n'est plus injurieux pour un amant, et c'est ce qu'il paraît être pour vous; mais malgré vos défenses, je ne lui ai point caché que

vous le trouviez ce qu'il y a de plus aimable au monde. Ce sont vos expressions que j'emploie. Il m'a répondu qu'apparemment vous vous oubliez. Vous pouvez juger, par ma fidélité à vous rendre l'un à l'autre vos sentiments réciproques, combien je suis propre à entretenir vos feux, et vous devez me savoir gré de ma générosité.

Je suis fort contente de mon gros prince ; il est très-bon homme [1]. Je ne le vois que pour faire sa partie de trictrac ou le voir jouer au biribi, tandis que je joue au pharaon : le reste du temps il chasse ou se promène. Il paraît content de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il fait. Il a le mérite de laisser l'âme en paix. Sa chaste et modeste épouse [2] est douce, polie, réservée jusqu'à la contrainte; elle remplit son cœur et il remplit sa tête; cela leur suffit à l'un et à l'autre, et à moi aussi.

Ce que j'aime le mieux de tout ce qui est ici, sans nulle comparaison, c'est l'archevêque de Toulouse : il est bon, indulgent, doux, gai, facile, aimable enfin autant qu'on le peut être. Je le crois dans le fond assez insouciant, mais cependant avec tous les procédés de l'amitié. Il invite à l'aimer, et c'est un sentiment auquel je me livre pour lui avec le plus grand plaisir, sans en attendre aucun retour.

J'imagine que vous êtes bien ennuyée de tous les bruits d'expéditions, de descentes, des dits et redits sur les généraux; tout cela ne m'amuse guère plus que vous: mais j'ai de plus d'être effrayée pour mes amis qui doivent être de l'embarquement, quoique nos fins politiques disent que toutes ces démonstrations ne sont qu'un *écoute s'il pleut!*...

Vous voulez savoir si je prendrai l'appartement de ma mère : M. de Choiseul me le propose; mais j'aime mieux garder le mien qui communique par l'intérieur avec le sien. Mon

1. M. le duc d'Orléans.

2. Madame de Montesson : Caraccioli disait avec sa bonhomie, qui n'était pas exempte de malice, que M. le duc d'Orléans, ne pouvant faire madame de Montesson duchesse d'Orléans, s'était fait M. de Montesson.

marché n'est pas encore fini, parce que je ne trouve pas d'argent, et que je ne veux pas revendre sans avoir préalablement acheté. Vous en savez à présent autant que moi, ma chère petite-fille, sur toute cette affaire; mais ce que vous ne saurez jamais, c'est à quel point je vous aime.

LETTRE DCCLXI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 30 juin 1779.

Que vous dirai-je, chère grand'maman, qui puisse justifier ma conduite? j'ai différé jusqu'à aujourd'hui de répondre à votre lettre du 20, que je reçus le 22; et quelle lettre! Jamais, non jamais, il n'y en eut de si charmante, j'en fus dans l'enthousiasme : je ne pouvais le renfermer; il fallait que je la fisse voir; cependant la prudence me le défendait. Heureusement l'abbé arriva.—L'abbé, l'abbé, voyez la lettre que j'ai reçue de la grand'maman. —Il fut enchanté, nous la relûmes plusieurs fois, et nous convînmes qu'il n'y avait personne qui pût vous être comparé. Mais il faut me taire, car vous avez encore le mérite de craindre les louanges; mais plus on renferme en soi ce que l'on pense de vous, plus le sentiment qu'on a pour vous s'augmente.

Je m'aperçois que je ne vous dis aucune raison qui excuse mon silence; je n'en ai point d'autre qu'un engourdissement, une tristesse, un hébêtement, enfin des vapeurs effroyables. Si j'avais voulu répondre à tous les articles de votre lettre, j'aurais représenté la fable de *l'Ane et le petit Chien*. Plus je sentais le tour et la finesse de vos portraits, de vos expressions, plus je sentais l'impossibilité d'y répondre. Ah! qu'il y a loin de vous, chère grand'maman, à tous ceux à qui on accorde quelque esprit et quelque bon sens! que d'agréments perdus! car qu'est-ce qui peut sentir tout ce que vous valez?

Vous devez vous séparer aujourd'hui de votre gros prince et de sa dame du Toboso, et de l'archevêque. Le portrait que vous faites de celui-ci est très-fidèle; il a bien des talents, il n'est pas même dénué de ceux de sa place; il est prélat à Toulouse [1]. Pour moi, chère grand'maman, je ne suis qu'une bête partout, mais une bête à la manière de Tonton, dont vous êtes autant aimée que je le suis de mon petit chien.

L'abbé doit me venir voir aujourd'hui; il passa avant-hier la soirée chez moi; il était dans une profonde tristesse : c'était, disait-il, des vapeurs. Ah! je le plains, c'est l'enfer. Le grand-papa n'en a point et n'en aura jamais. La nature l'a favorisé encore plus que la fortune. Il m'aime, dites-vous : puis-je le croire? Oserais-je y prétendre? Je n'ai rien de ce qu'il faut pour lui plaire, non plus que pour plaire à madame de Grammont, si ce n'est mon attachement et le désir que j'aurais de leur être agréable.

Vous avez reçu vos crayons. M. Walpole me charge de toutes ses assurances de respect et d'attachement : il vous prie de lui donner des occasions de vous servir. La correspondance n'est point interrompue, la bonne intelligence subsiste, on va les uns chez les autres. Il vient d'arriver ici un jeune milord âgé de quinze ans, et qui, dit-on, y doit rester un an pour y recevoir son éducation.

M. de Beauvau n'est pas content, il préférérait de s'embarquer à aller au Val, où il s'établira demain. Sa santé n'est pas trop bonne, celle de madame de Luxembourg ne l'est pas non plus, elle donne même de l'inquiétude; elle passera tout le mois de juillet à Auteuil, et dans le reste de l'été et une partie de l'automne, elle fera des voyages à Cressy, au haras, à Sainte-Assise, à Villers-Cotterets; mais Chanteloup n'est point dans l'itinéraire.

Paris dans peu de jours sera bien désert, il n'y aura cepen-

1. Il résidait à Avremont.

dant point de Compiègne. Vous apprendrez par M. de Guines tout ce qu'il y a à savoir; mais ce que je ne vous dis point et que je ne veux pas que vous sachiez, c'est à quel point je suis malheureuse de vivre éloignée de vous.

Voilà, je crois, chère grand'maman, une bien mauvaise lettre : jetez-la au feu; mais qu'elle ne vous fasse pas perdre la bonne volonté de me répondre.

LETTRE DCCLXII

DE MADAME DU DEFFAND A M. CRAUFURT

Ce 21 juillet 1779.

Quel bon mouvement vous a pris? Qu'est-ce qui m'a rappelée à votre souvenir? En ai-je l'obligation au Selwyn? Serait-ce la guerre? Elle vous met à l'abri d'une correspondance importune; vous n'avez point à craindre que je vous presse de me venir voir. C'en est fait, nous ne vous reverrons plus, vous avez voulu rendre mes regrets encore plus sensibles; les assurances de la continuation de votre amitié ont produit cet effet. Il m'aurait été agréable si vous m'eussiez promis de me venir voir dès que la paix serait faite. Il y a bien de nos politiques qui prétendent que nous pourrons bien l'avoir cet hiver. Je ne le crois pas; mais ce qui m'en fait douter, ce n'est pas la connaissance des raisons qui y mettent obstacle, mais c'est parce que je la désire, et qu'il arrive toujours le contraire de ce que je souhaite.

Vous ne me parlez point de votre santé, et personne ne me parle de vous. Vous ne voyez point M. Walpole, ou au moins très-peu. J'imagine que vous passez votre vie avec les Spencer et avec les Ossori. Vous souvenez-vous du goût que j'avais pour le dernier, et comment il n'était pas réciproque? j'ai toujours sur le cœur qu'il n'ait pas répondu à une lettre que vous me lui fîtes écrire. On m'a mandé que sa sœur épousait milord

Shelburn et qu'il en était fort aise; il est bien rare qu'on soit fort aise, n'est-ce pas, mon petit Craufurt? Je crois ne l'avoir jamais été, mais ce qui est de vrai, c'est, je crois, que je ne le serai jamais; ce qui pourrait me faire plaisir ne peut plus arriver; je ne puis espérer de vous revoir; je ne connais d'heureux dans ce moment que le Selwyn; on ne peut concevoir une passion aussi extravagante que la sienne, mais elle est très-vraie. Il serait tombé malade s'il n'avait pu emmener sa petite; il doit être actuellement dans sa campagne avec elle; il a été content de moi. Si vous le voyez, dites-lui que je ne lui écris point parce que je le crois à sa campagne; remerciez-le d'une livre de thé qu'il m'a envoyée.

J'ai fait vos compliments à mesdames de Roncherolles et de Cambis; je vois cette dernière trois ou quatre fois la semaine; elle soupe régulièrement chez moi les mercredis et les vendredis, souvent encore d'autres jours dans la semaine, surtout depuis que les comtesses de Boufflers sont à Auteuil; elles y sont établies depuis le 1er de juillet: elles y doivent rester jusqu'au 1er de septembre; mesdames de Luxembourg et de Lauzun y sont habitantes, ce qui ne les empêche pas de venir à Paris pour mes deux soupers et puis pour d'autres.

J'ai fait vos compliments à madame de Roncherolles par un billet; il y a plus de deux mois que je ne l'ai vue; elle se dit malade, mais ceux qui sont au fait de ce qu'elle fait disent qu'elle se porte bien, qu'elle est seulement retirée comme le chat ermite; le fromage n'est pas de Hollande, il est, dit-on, de Berlin. J'en suis étonnée, il me semble qu'ils ne sont pas assez bons : à la vérité, il y a bien deux ans qu'il n'en est entré chez moi. Je vous plains fort de ce que vous êtes privé de ces sortes d'aliments.

Croyez, mon cher Craufurt, que je vous aime et vous aimerai toute ma vie, que je m'intéresse sincèrement à vous. Je suis persuadée que nous nous serions l'une à l'autre d'une grande consolation. Je suis aussi vaporeuse que vous, je vois

tout en noir ; l'amitié me paraît une chimère ; c'est une raison pour n'être point aimé que de faire connaître qu'on aime ; vous savez que je l'ai éprouvé. J'ai la triste consolation que mes ennuis ne dureront pas encore longtemps.

Vous me feriez beaucoup de plaisir de me donner souvent de vos nouvelles, mais je ne l'espère pas ; c'est une fantaisie du moment qui vous a porté à m'écrire.

LETTRE DCCLXIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 28 juillet 1779.

Vous voilà, chère grand'maman, dans la plus grande solitude : votre petit abbé, les chevaliers de Castellane et de Beauteville et sans doute M. du Bucq. Je suis persuadée que vous êtes fort contente de cette réduction, et même que le grand-papa et madame de Grammont n'en sont point fâchés. Pour moi, ce qui me fâche, c'est que je trouve que le temps marche à bien petits pas ; nous n'en sommes pas encore à la moitié de ce que doit durer votre absence ; cela est insupportable.

Je ne suis pas trop contente de la santé du grand abbé, il n'est pas content de son estomac, il a des vapeurs, il est éloigné de vous et ce malheur est sûrement le plus grand de ses maux. Il m'a dit qu'il vous avait appris la nouvelle connaissance que j'avais faite, elle vous aura surpris.

Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée.

Je ne puis pas me vanter jusqu'à présent d'en tirer un grand avantage, mais je me flatte que cela viendra. Je reçus hier une lettre de la petite sainte, qui est à Heilly. Je lui ai fait réponse ce matin, et je lui ai mandé qu'en pensant à elle je lui appliquais tout de suite ces vers d'*Esther :*

De l'aimable vertu doux et puissants attraits :
Tout respire en Esther l'innocence et la paix!...

Ne trouvez-vous pas qu'ils lui conviennent? Elle sera encore bien du temps absente, dont je suis fort fâchée. Il n'y a presque plus personne à Paris, et dans le courant du mois prochain ce qui reste en partira.

Vous ne craignez point la solitude. Vous trouvez en vous des ressources infinies : vos connaissances, votre goût, vos talents sont une excellente compagnie bien préférable à toute autre et même à toute lecture. A propos de lectures, avez-vous lu les comédies de madame de Genlis? Je voudrais savoir ce que vous en pensez. J'ai lu ce matin le Mémoire du comte de Broglie[1]; il me semble que le procès est d'un nouveau genre, et l'avocat me paraît promettre plus qu'il ne tient. C'est un très-jeune homme. Il y aura encore trois audiences.

De quoi remplissez-vous votre journée? Vous avez trop peu de monde à présent pour que le jeu tienne une grande place : le trictrac doit être votre plus grande ressource.

Je m'aperçois que j'abuse de celle que je trouve à vous écrire, ainsi je finis.

LETTRE DCCLXIV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 13 août 1779.

Je ne doute pas, chère grand'maman, que vous ne receviez par beaucoup de personnes la sentence qui vient d'être prononcée contre le comte de Broglie. La séance a duré cinq ou six heures pour le moins. L'avocat général a rapporté avec une véhémence, une animosité et avec une partialité scanda-

1. Procès que le comte de Broglie perdit contre l'abbé Georgel.

leuse; il s'est fait, dit-on, l'avocat particulier de l'abbé Georgel[1]. Je n'ai jamais compris comment le comte de Broglie avait pu se déterminer à intenter un tel procès. Mais le jugement n'est-il pas extrêmement rigoureux? Des tracasseries de coquins, de faquins, doivent-elles être traitées avec la gravité d'une procédure? Le comte de Broglie aurait dû se contenter du mépris que l'on a pour son adversaire. Ce M. de Sainte-Foix mérite bien qu'on ait pour lui le même sentiment. Je suis toute triste de l'événement de ce maudit procès. S'il m'avait jugée digne de me consulter, je l'aurais bien détourné de l'entreprendre; j'aurais cru qu'il se moquait de moi en me disant qu'il en avait le dessein.

Adieu, chère grand'maman, je ne puis aujourd'hui parler d'autre chose.

CONCLUSION DE M. L'AVOCAT GÉNÉRAL.

« Donner acte à l'abbé Georgel de la déclaration qu'il a faite avant toutes procédures, qu'il n'avait ni vu, ni lu, ni eu, ni porté, ni communiqué les prétendues lettres de M. le comte de Broglie, à qui que ce soit; en conséquence le décharger de l'accusation contre lui intentée. Condamner le comte de Broglie à tel dommage qu'il plaira à la Cour de fixer, applicable du consentement de l'abbé Georgel au pain des pauvres; ordonner que l'arrêt sera imprimé et affiché aux dépens du comte de Broglie en tel nombre qu'il plaira à la Cour de fixer. Rayer et supprimer dans les Mémoires du comte de Broglie les mots injurieux contre l'abbé. Sur le surplus des demandes faites... etc., les parties hors de Cour. »

1. Cet abbé Georgel, dont on a des Mémoires, avant d'être grand-vicaire de Strasbourg, avait été employé dans la diplomatie sous le prince Louis de Rohan, et pendant quelque temps chargé des affaires à Vienne. Le comte de Broglie l'accusait d'avoir supposé et montré au ministre deux lettres de lui, comte de Broglie, à son frère le maréchal, compromettantes pour l'un et pour l'autre.

Le prononcé de l'arrêt n'est autre que les conclusions de l'avocat général; il fixe seulement les dommages à vingt livres pour les pauvres, et donne à l'abbé la permission d'afficher autant d'arrêts qu'il voudra, mais à ses frais.

Les dépens aux frais du comte de Broglie.

LETTRE DCCLXV

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 17 septembre 1779.

J'avais menacé l'abbé d'une longue lettre; ne trouvez-vous pas que je ferais mieux de lui tenir parole que de vous substituer à sa place? Votre dernière lettre m'a déterminée à ce changement; prenez-vous-en donc à vous-même, chère grand'-maman, de l'ennui que je vais vous causer, car en effet je ne puis rien vous apprendre; vous êtes bien plus au fait des nouvelles que je ne le suis. Je ne les ai jamais de la première main, et puis, quand elles m'arrivent, le plus souvent je n'y comprends rien. Vous ressouvenez-vous d'un jour où le mot *émigrant* me surprit si fort? Vous prîtes la peine de me l'expliquer, et c'est une connaissance que je vous dois. Je ne sais pas un mot de géographie. Les cartes seraient un moyen de me faire entendre de certaines choses. Cette ressource me manque; je suis donc très-ignorante; tout ce que je sais, c'est que la guerre me fait bien de la peine, et je sais bien mauvais gré à ceux qui nous l'ont procurée.

Je vis hier M. du Bucq, qui prétend que la paix est impossible d'ici à deux ans. Il prononce toutes ses assertions avec une autorité assommante. Cependant, M. de Creütz (celui qui vous trouve un *anche* transformé en femme) prétend qu'elle sera faite cet hiver.

Ma grand'maman, ce M. du Bucq a beaucoup d'esprit, sans doute, mais cependant je lui trouve un peu de prestige : il

éblouit plus qu'il n'éclaire. Il prétend que l'esprit de Voltaire n'était que superficiel. Je suis bien éloignée de le penser. Si son caractère avait été aussi bon que ses lumières étaient profondes, justes et étendues, il me semble qu'il aurait été un grand philosophe. Je ne sais pas si vous êtes de mon sentiment, mais je trouve qu'où il a le moins réussi c'est à son théâtre, où il n'a jamais donné à ses personnages d'autres idées que les siennes et d'autre caractère que le sien. Mais dans ses ouvrages de philosophie et d'agrément, je trouve que personne n'a plus que lui de justesse, de clarté et d'énergie. Je vois l'abbé (si vous lui lisez ma lettre) qui se moque de moi. Je me souviens qu'il me tourna en ridicule une fois que, par hasard, je prononçai ce mot *énergie*. Eh bien! qu'il sache qu'aujourd'hui il est devenu à la mode, et qu'on n'écrit plus rien qu'on ne le place. J'ai bien fait peur à ce grand abbé en lui mandant que sa lettre passerait les mers; il n'en est rien.

Je reçois assez exactement des lettres d'Angleterre. M. Walpole me parle souvent de vous et me dit que le lendemain du jour où la paix sera publiée, il s'embarquera pour la France; mais cet embarquement n'arrivera pas plus que les autres.

Mon abbé, que vous appelez Fanfan [1], a eu une menace d'apoplexie; il y a près de six semaines que je ne l'ai vu; cela cause relâche au théâtre.

Notre petite sainte a eu la goutte; elle ne reviendra qu'au mois de novembre, ce qui me fâche beaucoup.

J'ai écrit ce matin deux lignes au grand-papa pour remplir mon devoir, lui ai-je dit, et pour lui apprendre le sien; en conséquence, il me rendra visite, a-t-il dit, cette après-dînée.

1. L'abbé L'Enfant, prédicateur estimé, massacré aux Carmes, le 2 septembre 1792.

LETTRE DCCLXVI

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND

A Chanteloup, ce 21 septembre 1770.

N'ai-je pas bien fait de vous attaquer, ma chère petite-fille, puisque mon attaque m'a procuré la lettre que vous destiniez à l'abbé? il est bien juste que je m'enrichisse de son bien, quand il s'est nourri si longtemps de mes dépouilles.

Je ne sais pas mieux les nouvelles que vous; je ne m'y intéresse pas davantage, et je ne suis pas plus forte en géographie. J'ai pris tout cela en aversion depuis que ma mère m'a fait l re les gazettes sur des cartes. Je suis seulement bien aise que M. d'Orvilliers soit rentré, parce qu'il ne se battra pas dans le port de Brest; que je n'aime pas qu'on se batte et que je ne veux pas, sur toutes choses, que mes amis se battent. On dit qu'on va ôter à M. d'Orvilliers son commandement, parce qu'il n'a rien fait. Si j'avais voix au chapitre, je le lui rendrais pour qu'il ne fît rien.

Je désire la paix comme M. de Creütz, mais je n'y crois pas plus que M. du Bucq. Je ne crois pas que la lumière de M. du Bucq soit du prestige; la preuve qu'elle ne l'est pas, c'est que personne ne donne plus à penser que lui, non pas quand il est obscur, mais quand il est clair; il a souvent le mérite de dire des choses évidentes qui n'ont jamais été dites, et je crois que ce mérite n'est pas commun. Je suis assez de son avis sur Voltaire, qu'il accuse d'être un peu superficiel. Voulez-vous opposer le superficiel au profond, comparez Voltaire à Montesquieu, et vous verrez si Voltaire est profond. Je prends la liberté de n'être pas tout à fait de votre avis sur ses tragédies; j'en aime le style, le coloris et la chaleur: peut-être y met-il trop de philosophie: la philosophie n'est point le langage de la passion, et c'est sans doute pour cela

que vous trouvez que ses personnages manquent de vérité et d'énergie. Cependant, malgré les défauts qu'on peut reprocher à Voltaire, il sera toujours l'écrivain que je lirai et relirai avec le plus de plaisir, à cause de son goût et de son universalité. Que m'importe qu'il ne me dise rien de neuf, s'il développe ce que j'ai pensé et s'il me dit mieux que personne ce que d'autres m'ont déjà? dit Je n'ai pas besoin qu'il m'en apprenne plus que ce que tout le monde sait, et quel autre auteur pourra me dire comme lui ce que tout le monde sait [1] ?

Vous me demandez si je connais le mot *énergie?* Assurément je le connais, et je peux même fixer l'époque de sa naissance. C'est depuis qu'on a des convulsions en entendant la musique. L'enthousiasme, ma chère petite-fille, est partout substitué au bon goût, ou plutôt au simple goût; on n'exprime que depuis qu'on ne sent plus. La langue est comme l'histoire au passé : nous avions autrefois de grands hommes qui avaient des admirateurs et point d'enthousiastes; aujourd'hui, nous n'avons ni grandes choses ni grands hommes, mais nous avons de l'enthousiasme et nous parlons d'énergie. Ce mot n'était peut-être pas connu du temps des Romains, et les Spartiates, qui répondaient à Philippe *si énergiquement,* ne savaient peut-être pas qu'ils étaient *énergiques.* Il n'y a que vous qui ayez conservé le dépôt de la vérité et du bon goût. Je crois la lettre de l'abbé fort digne de passer les mers; mais je la défie d'être plus jolie que votre mot sur l'inondation de vers en l'honneur de Voltaire : *Il subit le sort commun, il sert de pâture aux vers.*

Est-ce votre abbé Fanfan qui vous a inspiré cette pieuse réflexion? J'espère que Dieu vous le rendra rétabli de son apoplexie, plus brillant que jamais.

1. Ce jugement entre assez dans celui que Montesquieu fait de Voltaire : c'est l'homme qui a le plus de l'esprit que tout le monde a.

La petite sainte a toujours la goutte, et sa belle-fille aînée est accouchée d'un garçon qui la comble de joie [1].

Je ne sais point encore si le grand-papa a eu le bonheur de vous voir ; si j'avais été à sa place, comme je vous aurais embrassée, comme je vous aurais dit que je vous aimais, et comme j'aurais dit vrai !...

LETTRE DCCLXVII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 20 avril 1780.

Vous êtes charmante, chère grand'maman, et il faudrait une méfiance invincible pour s'obstiner à douter de votre amitié et à interpréter les témoignages que vous en donnez à de simples marques de bonté ; mais votre caractère, qui est la bonté même, fait que quelquefois on peut s'y méprendre.

Vous avez donc fait la recrue du chevalier de Beauteville et de M. du Bucq? Trouvez-vous ces deux personnes bien assorties? L'une *de l'hypocras ferait du pitre-pite* [2] (je ne sais si c'est le mot, je veux dire ce qui est de plus subtil), et l'autre *du pitre-pite ferait de l'hypocras.*

Je vis hier un moment le prince de Beauffremont; il voulut me donner le plaisir de me rendre votre lettre et de me parler de vous; il me dit du bien de votre santé. L'abbé ne me laisse point ignorer de vos nouvelles. Il me lit quelquefois des articles de vos lettres, quand il y en a qui me regardent. Je suis fort contente de lui. Je me plais à supposer qu'il vous a pour objet dans les attentions qu'il a pour moi. Ah! j'ai bien du contentement à sentir que je ne suis pas orpheline et que j'ai de grands-parents qui s'intéressent à moi. Malheur à qui n'est

1. Le comte Octave de Choiseul-Gouffier.
2. Liqueur très-forte.

aimé de personne, et plus malheureux encore ceux qui n'aiment rien!

Je ne sais point faire de transitions heureuses; ainsi je passe tout subitement aux nouvelles du jour. Vous avez apparemment l'édit de la suppression des receveurs généraux et la liste des nouveaux colonels. J'ai reçu aujourd'hui une lettre d'Angleterre du 13; les actions du ministère sont remontées dans la dernière séance du Parlement; ils ont eu pour eux la pluralité de vingt-six voix. Tout le monde disait hier que notre flotte devait partir le 14. Je n'ai encore vu personne aujourd'hui, ainsi je ne sais pas si cette nouvelle est confirmée.

Adieu, entretenez pour moi les bontés du grand-papa.

LETTRE DCCLXVIII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 13 mai 1780.

Je ne présume pas, chère grand'maman, que vous vous soyez aperçue du temps qu'il y a que je ne vous ai écrit. Ainsi je ne crois point devoir m'excuser. Cependant comme j'ai souffert de ce long silence, je veux vous en dire la raison : j'attendais l'arrivée de *M. le duc;* je comptais apprendre, non par lui, mais par ses compagnons de voyage, de vos nouvelles. De plus, madame la duchesse de Grammont, qui m'était venue voir huit jours avant, avait arrangé un souper pour moi chez elle, où elle comptait que *M. le duc* se trouverait; je crois que je faisais bien d'attendre après l'exécution de ce projet pour vous écrire, pensant que le compte que je vous en ferais rendrait ma lettre moins insipide. Le souper a eu lieu, chère grand'maman, il se fit avant-hier; la compagnie était : madame l'abbesse [1], madame de Tessé; les abbés Colbert et Bar-

1. Probablement l'abbesse de Saint-Antoine, sœur de M. de Beauvau.

thélemy, MM. de Stainville, du Bucq, de Beauteville, d'Usson et quelque autre que j'oublie. De M. de Choiseul, il n'en fut pas question; vous n'en serez pas surprise, ni de ce que je ne l'appelle pas *grand-papa;* réellement sa conduite n'est pas gracieuse, et je ne devais pas m'y attendre. Un attachement constant, tendre et invincible ne peut-il pas être un titre qu'on ne devrait pas dédaigner? Mais n'en parlons plus : l'indifférence est une maladie incurable. Madame de Grammont m'a fort bien traitée. Vous savez tous ses arrangements, qu'elle va à Sainte-Assise; elle prétend qu'à son retour elle me verra souvent; vous pensez bien que je ne le crois pas.

Savez-vous, chère grand'maman, où je voudrais être? Dans une petite cellule à Chanteloup, dîner et souper avec vous, et vous voir quelques moments dans la journée. Cette idée vous fait frémir, vous vous représentez la contrainte et l'ennui que vous auriez dans un tel tête-à-tête. Vous ne craignez point la solitude, vos propres idées vous suffisent, vous n'en pouvez recevoir aucune étrangère qui vaille les vôtres.

Qu'avez-vous dit, chère grand'maman, de cette lettre contre M. et madame Necker? Je suis bien persuadée qu'elle vous a fort déplu. Je ne doute pas qu'elle ne leur ait fait de la peine, mais ils ne le laissent pas paraître.

Nous n'avons rien de nouveau depuis la grandesse du prince de Monbarrey.

On disait hier que la comtesse Jules[1] allait accoucher. Tout est préparé à la Muette pour y loger le roi, la reine et leur suite. On dit qu'ils y passent les neuf jours : j'en suis bien aise par rapport à M. de Beauvau, qui sera plus à portée de faire des courses ici. Sa santé n'est pas bonne, j'en suis fort inquiète; et la votre, chère grand'maman, vous ne m'en parlez jamais; vous savez cependant que rien ne m'intéresse autant. Le repos vous est nécessaire, vous en jouissez présen-

1. De Polignac.

tement, mais vous ne passez pas votre temps à ne rien faire; peut-être que l'emploi que vous en faites peut vous fatiguer plus que ne ferait la dissipation; je voudrais savoir à quoi vous vous occupez, ce que vous lisez, ce que vous écrivez; que ce soit à moi quelquefois, chère grand'maman, si cela ne vous coûte ni fatigue ni ennui.

LETTRE DCCLXIX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Paris, ce 8 juin 1780.

J'attendais pour vous écrire, chère grand'maman, que ma situation avec le grand-papa fût entièrement décidée, je ne pouvais me résoudre à vous ennuyer de mes plaintes, ou bien à ne vous en pas parler; enfin une apparition d'un demi-quart d'heure a fait revivre tous mes sentiments; je l'aime, je suis contente, le voilà plus grand-papa que jamais, et je vous félicite de tout mon cœur du plaisir extrême que vous avez de le revoir; je suis persuadée qu'il vous en coûtera moins pour m'écrire. Quand on a le cœur content, rien n'est pénible, tout devient facile. Il me vient des réminiscences qui me font comprendre toutes les dispositions de l'âme; il est vrai que la vôtre est d'un genre si fort supérieur, qu'il y a peut-être de la témérité à vouloir vous juger par soi-même; mais je me tiens à ma place et je ne m'égare pas par aucune comparaison.

Nous sommes fort occupés ici de l'état de M. de Beauvau; le grand-papa n'en augure pas bien; je ne crains que trop qu'il ait raison. Cependant depuis quelques jours je prends un peu d'espérance. Il était incertain s'il irait à Spa, et pour se déterminer il fait ici l'essai de ces eaux. Il a fait venir celles qui sont les plus fortes, parce que le transport les affaiblit, et qu'elles deviennent comme celles de la seconde source, qui sont celles qu'il doit prendre; elles paraissent lui réussir, et je

reçois dans ce moment un bulletin de son état qui me rassure tant soit peu. Il est actuellement au Val, il viendra à Paris au commencement de la semaine prochaine, d'où il fera partir pour Spa une partie de ses domestiques pour faire son établissement. Vous savez sans doute que le roi de Suède doit y venir et y passer six semaines ou deux mois; les comtesses de Boufflers, madame de La Marche, M. et madame d'Usson, l'ambassadeur de la Suède et tous les Suédois de sa suite iront l'y trouver.

Madame de Luxembourg, de son côté, ira dans plusieurs campagnes : à Villers-Cotterets, au Raincy, à Sainte-Assise, au haras, à Cressy; elle est actuellement à Avergne, chez madame de Tingry. Vous voyez que c'est une grande dispersion. Si la petite sainte se porte assez bien, elle ira chez les Nantouillet, les du Coudray et les Poyanne; elle ne hasardera pas d'aller jusqu'à Heilly; je serai très-fâchée de la perdre, c'est presque ma seule ressource.

Le grand abbé m'a dit qu'il attendait son neveu.

Vous n'ignorez pas que l'ambassadeur de Naples va nous quitter pour être vice-roi de Sicile; c'est une sorte de perte pour la société, c'est un orchestre qui manque à un spectacle.

Il y a tous les jours de nouveaux mariages; il n'y a plus d'opposition en Angleterre : le ministère a pris le dessus.

Voilà tout ce que je sais; mais ce que je voudrais bien que vous sachiez, c'est que je serai désespérée s'il faut renoncer pour jamais à vous voir.

LETTRE DCCLXX

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 8 juillet 1780.

Je porte bien envie, chère grand'maman, à MM. d'Arras et de Beauteville, qui vont vous trouver. Pourquoi faut-il que je

vive séparée de vous? Est-ce vivre que d'être séparée de ce qu'on aime? Mais terminons des plaintes inutiles et qui ne peuvent avoir d'autre effet que de fatiguer ceux qui ne les éprouvent pas, et d'aggraver l'ennui de ceux qui les entendent. Le chevalier vous dira... Leur entrée dans ma chambre interrompit cette lettre, je la reprends ce matin en changeant de secrétaire.

Vous ne me dites jamais un mot de votre santé, vous n'en parlez pas non plus à notre abbé; madame de Grammont, qui soupa avant-hier chez moi, me dit qu'elle n'était pas trop bonne, et je compris par la conversation que nous eûmes, qu'il était vraisemblable que je ne vous verrais pas cet hiver. Oh! mon Dieu! pourquoi faut-il que je sois décrépite, et que mon séjour à Chanteloup ne pût être pour vous qu'une charge ennuyeuse! Je quitterais tout, je ne regretterais rien, si je n'avais que vingt-cinq ans et que vous puissiez être en effet ma mère ou ma grand'mère. Est-il quelqu'un d'aussi aimable que vous? Et aussi digne d'être aimé? Pour écarter tous ces regrets, changeons de propos.

On disait hier que le roi de Suède n'était point arrivé à Spa, qu'il était resté à Dusseldorf pour crachement de sang. On ne savait s'il continuerait sa route. Les eaux de Forges étant très-fortes ne doivent pas lui être convenables. Nous saurons dans peu le parti qu'il prendra et celui que prendront en conséquence les bergères, nymphes ou déesses [1] qui depuis plusieurs jours sont établies à Spa pour l'attendre.

Je ne vous parle point de tout ce qui se passe ici : des fiançailles, des noces, des relevailles, etc., etc., on mande tout cela au grand-papa, j'en suis sûre; et puis, chère grand'-maman, vous voulez que je dorme, il est sept heures du matin; je ne pouvais pas prendre une autre heure pour écrire,

1. Elle désigne ainsi mesdames d'Usson, de La Marck et de Boufflers.

puisque les voyageurs qui vous porteront cette lettre partiront à neuf ou dix heures.

LETTRE DCCLXXI

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 26 juillet 1780.

Je vous fais mille remerciements, chère grand'maman, de vos excellentes cerises, mais mille et mille fois davantage de votre charmant souvenir.

J'ai été assez incommodée ces jours-ci ; je n'entrerai dans aucun détail : premièrement, parce que rien ne serait plus ennuyeux, mais c'est aussi parce que je ne sais pas bien moi-même ce que j'ai eu. Je crois que la cause véritable *est mon baptistaire, qui, joint à la perte du luminaire, et menacé de perdre l'auriculaire,* me mettra bientôt dans le cas de mener une vie fort solitaire.

Je ne vous mande point de nouvelles de M. de Beauvau ; madame la duchesse de Grammont doit en instruire le grand-papa. Ce grand-papa ne fera-t-il pas quelque course à Paris ? Je voudrais pouvoir l'espérer, quoique rien ne soit moins certain qu'il en résultât pour moi le plaisir de le voir.

Je vous quitte, chère grand'maman, parce que je ne me sens pas digne de vous entretenir aujourd'hui.

Le président et l'abbé souperont demain chez moi, en petit comité ; nous parlerons de vous tout à notre aise.

LETTRE DCCLXXII

DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ce 12 août 1780 [1].

J'aime madame de Grammont à la folie. Ah! je n'en suis point surprise, direz-vous; mais ce n'est point pour ceci, pour cela, qui sont les raisons de tout le monde, c'est pour une toute particulière. Elle vint passer la soirée hier chez moi; elle se fit un plaisir de m'apprendre que vous viendriez l'hiver prochain à Paris, comme à l'ordinaire. Si vous aviez vu ma joie, vous connaîtriez à quel point je suis sensible. Si vous n'étiez pas l'objet de cette sensibilité, j'en serais honteuse. N'est-elle pas déplacée et ridicule à un tel âge que le mien? Aussi ne s'étend-elle pas plus loin que pour vous. Vous êtes une personne si singulière, si rare, que tout ce que vous inspirez doit être du même genre.

Je ne suis pas si bien avec l'abbé, et j'ai peut-être tort; il me débite souvent des lieux communs. J'exige qu'ils soient bannis dans l'amitié. Il faut bien les tolérer dans l'usage du monde; mais avec son amie, il faut se taire ou parler à cœur ouvert.

Que vous a-t-il donc dit? me demandez-vous. Je lui ai parlé de l'Académie : il y a deux places vacantes, il y en aura bientôt quatre... « Ah! je n'en suis pas digne, je ne le désire point, et pourquoi moi? qu'ai-je fait?... » Cela n'est-il pas insupportable? Voilà notre querelle. Je lui trouvai l'air de se bien porter.

Vous ne voulez donc jamais me parler de votre santé; en vérité, cela n'est pas bien; y a-t-il quelque chose au

1. Madame du Deffand mourut peu de semaines après cette lettre, le 24 septembre suivant.

monde qui m'intéresse autant? Et cette règle de ne point parler de soi est encore un lieu commun bien désagréable dans l'amitié.

M. de Beauvau va tant soit peu mieux; il est entouré de tout ce qu'il aime : femme, fille, sœurs; par-ci, par-là, quelques académiciens.

Nous verrons, je crois, la semaine prochaine, la nouvelle opération de M. Necker, c'est-à-dire sur la bouche. Vous savez les nouveaux établissements sur les prisons. Ceux-ci, vraisemblablement, seront durables. Il serait à souhaiter que les autres le fussent aussi; mais tout est sujet au changement dans ce monde, excepté les vertus de la grand'maman et les sentiments de la petite-fille.

C'est par effort que je ne parle pas du grand-papa.

APPENDICE

APPENDICE

Nous n'avons pas cru devoir joindre à ce recueil, par respect pour le *complet*, un grand nombre de billets sans date de la duchesse de Choiseul, madame du Deffand, etc., etc. Les pièces suivantes nous ont paru cependant offrir encore assez d'intérêt à divers titres, pour être données ici en *appendice*.

I.

(1)

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND.

A Fontainebleau, ce 6 ....

Vous êtes souverainement aimable, ma chère enfant; mais comme vous êtes aussi souverainement injuste, je parie que vous n'aurez pas manqué de dire : *Il y a quinze jours que j'ai écrit à ma grand'maman, et elle ne m'a pas répondu, donc elle m'a oubliée!...* Comme s'il était jamais arrivé à une grand'mère d'oublier sa petite-fille, et que vous fussiez une petite-fille qu'on pût oublier! Non, je ne vous ai point oubliée, c'est au contraire parce que je me suis occupée de vous, de votre affaire, que je ne vous ai pas répondu; je voulais qu'elle fût terminée, je voulais que vous n'entendissiez parler de moi que pour vous annoncer des choses qui vous fussent agréables. Mais peut-on toujours tout ce qu'on veut? Hélas! non, ma chère enfant, c'est une vérité que vous apprendrez en grandissant. Enfin, hier il a été décidé que l'on ne pouvait accorder à monsieur votre neveu la jouissance de ses appointements du jour de sa nomination. Le fonds des *non complets* a depuis peu une destination dont il est impossible de rien détourner; cette grâce vient d'être refusée récemment à des colonels, et les circonstances ne permettent pas que l'on fasse d'exception à cette malheureuse règle. Quant au congé, la paix doit vous laisser l'espérance de

revoir bientôt monsieur votre neveu. Mais ce moment, on a voulu me le laisser ignorer. Que votre injustice ne trouve pas dans mes infortunes de matière à me soupçonner; vous connaissez, ma chère enfant, mes sentiments pour vous, et vous ne devez douter sur rien de ce qui y a rapport.

(2)

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A MADAME DU DEFFAND.

Du Chastellier, ce 7 ....

Et vite! vite! un petit mot de réponse à ma chère enfant. Qui est-ce qui peut avoir alarmé sa délicatesse? qui est-ce qui peut lui faire soupçonner que je croyais le sentiment qu'elle me marque exagéré? qu'est-ce qui l'a pu faire penser que je ne voulais pas répondre? Hâtons-nous de la rassurer et de nous justifier. C'est apparemment cette grande lettre que j'ai écrite, où j'aurai voulu faire le bel esprit, où je n'aurai dit que des bêtises, qui lui aura laissé entendre tout ce qu'assurément je ne pensais pas (si elle a fait naître des doutes sur mon sentiment). Oui assurément, ma chère enfant, je vous aime puisque je vous le dis, et je compte sur votre amitié puisque je vous aime. J'en suis flattée parce que rien n'est si flatteur que le sentiment, et qu'il l'est mille fois plus encore de vous l'inspirer. Ne craignez donc jamais de commettre des indiscrétions en me procurant ces plaisirs, c'est-à-dire en m'écrivant, je vous répondrai toujours quand je le pourrai, et quand je ne le pourrai pas, j'en serai bien fâchée. Je ne vous donnerai pas la peine d'aller aux informations pour avoir de mes nouvelles pendant mon inoculation, je vous en ferai donner, et dès que je le pourrai, ma chère enfant, je vous assurerai moi-même de toute ma tendresse.

(3)

DE LA DUCHESSE DE CHOISEUL A M. WALPOLE.

De Paris, ce 30 novembre 1769.

C'est la petite-fille, monsieur, qui, loin d'avoir la soumission d'un enfant vis-à-vis de sa grand'maman, a pour moi la dureté d'une marâtre; c'est elle qui m'a empêchée jusqu'à ce jour de répondre à votre aimable et très-aimable lettre. Oui, monsieur, elle m'a fait un plaisir infini, elle est pleine d'affection et de sensibilité pour moi; j'en ai été touchée; j'ai ri en même temps de la tournure que vous donnez à vos inquiétudes et même de vos injustices. Oh! la jolie lettre! la jolie lettre

que celle de mon aimable petit-fils! la petite-fille a dû vous dire au moins combien elle m'avait fait de plaisir.

Je vois que vous m'avez crue beaucoup plus malade que je ne l'ai été, et que vous croyez que je me conduis beaucoup moins bien que je ne me suis conduite. Sachez que j'ai été fort peu malade, et que je me suis conduite à merveille; mais sachez, ce qui est bien plus extraordinaire, que je ne pourrais pas payer de toute ma fortune le plaisir, le bonheur, les délices que m'a procurés cette petite maladie. J'ai éprouvé de la part du public, en général, une bienveillance faite pour flatter ma vanité; mais ce n'est rien que la vanité, j'ai éprouvé de mes amis les soins les plus tendres, les plus aimables, les plus sensibles, et de la part du grand-papa surtout, une tendresse qui pénétrait mon cœur. Non, j'ai été trop heureuse, je le suis trop encore, je ne voudrais pas pour rien au monde n'avoir pas fait cette délicieuse épreuve. Pardonnez ces puérilités qui vous paraîtront peut-être fades, vous pensez peut-être, comme bien d'autres, que la sensibilité des femmes n'est que faiblesse; mais qu'importe comme quoi je sois heureuse, pourvu que je le sois? et je le suis à un degré dont je ne pouvais pas même concevoir l'idée. Conservez votre amitié à la grand'maman, mon cher petit-fils, elle importe infiniment au bonheur dont elle se vante.

Je vous quitte pour aller joindre la petite-fille et lui parler de vous, je me flatte d'être fort joliment avec la nièce que j'aime beaucoup.

(4)

DU BARON DE GLEICHEN A MADAME DU DEFFAND.

Chanteloup, 9 juin 1769, ce vendredi à midi.

J'arrive et je vous écris, madame, parce que je vous avais promis de ne vous pas écrire. J'ai été reçu comme on reçoit ceux qu'on veut rendre extrêmement heureux, et on n'aura pas grand'peine à y réussir, car je doute qu'il y ait un lieu où, en fait de bien-être, on ait tant porté d'eau à la rivière comme à Chanteloup; je dis porté l'eau à la rivière par la raison que, quand on serait dans le plus vilain pays, dans une chaumière, dans la disette de toutes choses, avec la grand'maman on serait encore assez heureux. Et ici!... Mais il faudrait vous écrire un volume pour vous peindre les beautés et les agréments d'ici, ce sera pour mon retour; cela me fera parler et vous ne me direz pas de quelque temps : le baron est-il parti [1]?

1. Cette question tenait à la cécité de madame du Deffand, qui parfois lui faisait prendre, dans son salon, le silence pour

Je reviens de la promenade. Madame la duchesse m'a dit qu'elle venait de vous écrire. Je vous prie de m'envoyer la chanson *Bourges*, etc. On m'appelle.

Recevez les hommages de mon respect.

DU MÊME A LA MÊME.

Ce vendredi, 16 juin 1769.

Il y a tant de plaisir à bien faire, surtout avec vous, madame, que je me sens aussi dispos pour vous écrire, comme pour écrire à personne.

En conséquence, vous aurez de moi très-souvent une petite lettre, que je vous prie de poser sur ma petite chaise, afin que notre ami Creütz ne s'y mette pas par distraction, car quoiqu'il soit absent plus souvent que moi, je le suis cependant davantage dans ce moment-ci qu'il ne l'est ordinairement, et je m'inquiète d'être plus que lui dans le cas du proverbe.

Nous avons une si grande envie de voir engraisser la grand'maman, et sur ce point elle nous satisfait si peu, que nous ne sommes pas du tout content de sa santé; cependant je ne la trouve pas plus mal que lorsqu'elle est partie de Paris, et ma seule peine est de voir approcher Compiègne et les camps sans qu'elle ait fait provision de forces pour y résister.

Voici la vie que nous menons. Le matin elle travaille et moi je me promène. Nous dînons à trois heures. Après dîner on joue au trictrac et au volant. Ensuite on sort à cheval, ou en calèche ou en bateau, nous voguons tantôt sur la Méditerranée, tantôt sur l'Océan. En rentrant nous écoutons un concert charmant; puis on soupe, et après souper M. de Gontaut nous fait des contes jusqu'à minuit. Il nous quitte après-demain, et madame la comtesse de Choiseul part demain.

J'arriverai à Paris un dimanche, mais je ne sais pas lequel. Je descendrai chez vous, madame, et vous demanderai peut-être à souper, car je n'aurai pas dîné.

Comme vous m'accusez, dans une lettre à la grand'maman, de vous porter malheur pour les Fanshaw, je tâcherai de vous les ramener, ou plutôt je meurs de peur qu'ils ne soupent chez vous le dimanche de mon arrivée. Dans la même lettre vous parlez d'une comparaison de l'inoculation à l'éducation. Je me suis donné un torticolis au cerveau à force d'y rêver; j'ai compulsé Gatti, qui y a trouvé effectivement le rapport de la rime, mais pour celui de la raison nous ne l'avons pas pu trouver. La morale et les sciences, c'est le virus sans doute? Quelquefois, dans certains sujets, l'inoculation ne prend pas, je comprends cela à merveille; mais dans cette belle comparaison, à quoi comparez-vous la petite vérole naturelle?

Le petit oncle me charge de mille respects pour vous, madame, et assure en avoir chargé l'abbé, toutes les fois qu'il vous écrivait. Pour ce qui est de cet abbé, je ne me mêle point de ses excuses. Il vous écrira demain et s'en tirera comme il pourra.

Adieu, madame, croyez que personne ne vous est plus tendrement ni plus respectueusement attaché que

Le baron de GLEICHEN.

Permettez, madame, que mademoiselle Sanadon trouve ici les assurances de mon respect.

(5)

LETTRE DE M. LE COMTE DE HESSENSTEIN A MADAME GEOFFRIN.

(Voir la lettre de madame du Deffand à la duchesse de Choiseul, du 16 septembre 1772.)

De Stockholm, le 21 août 1772.

Vous serez bien surprise, ma chère maman, de ce que vous apprendrez de moi par cet ordinaire. Je vous envoie ma lettre au roi, qui contient les raisons de ma conduite.

J'ai toujours désiré des corrections à notre constitution, et l'augmentation du pouvoir royal; mais j'ai cru que ces corrections devaient se faire par les États, pour pouvoir être stables; j'ai craint l'exemple des gardes prétoriennes.

Le roi ne m'envoya sa lettre que lorsque la révolution était presque achevée, et je la reçus au moment où, par pure tendresse pour lui, je prêchais devant mes amis que c'étaient ses ennemis qui répandaient ces bruits d'émeute; mon premier mouvement fut de me jeter dans l'île de l'Amirauté, et de m'y défendre; elle n'était pas encore occupée; mais je loue le ciel d'en avoir trouvé le chemin barré. Du reste, le roi me comble de bontés; il a ulcéré mon cœur, et il a la grandeur d'âme d'en convenir.

Adieu, ma chère maman; je me mets à vos pieds. Aimez-moi toujours, et montrez ces deux lettres à ceux qui voudront bien s'intéresser à moi. »

COPIE DE LA LETTRE AU ROI DE SUÈDE.

Sire, les bontés dont votre Majesté m'a toujours honoré m'avaient pénétré de la plus vive reconnaissance, et me plongent dans ce moment-ci dans le plus grand désespoir. J'ai été obligé, Sire, de vous

désobéir, parce que j'ai cru que les États seuls pouvaient lever le serment que je leur avais fait, et parce que je ne voulais pas servir d'instrument au pouvoir arbitraire que j'ai en horreur, et que je croyais devoir être une suite de cette révolution. Vous avez eu, Sire, ce pouvoir arbitraire entre vos mains pendant deux jours; mais vous venez de rendre la liberté à la nation : action qui n'a presque point d'exemple, et que je ne pouvais prévoir, malgré l'opinion que j'ai toujours eue de vos grandes qualités; c'est donc en bonne conscience que je reporte mon hommage aux pieds de Votre Majesté. Mais, Sire, permettez qu'après avoir parlé à mon roi, je m'adresse à mon ami; ce terme, de la part d'un sujet, ne doit pas choquer les oreilles de Gustave. Vous avez outragé mon cœur. Un mot m'eût fait voler à vos côtés.

Il y a eu un complot contre votre personne, et vous ne me le dites point. Je ne l'ai appris qu'hier au soir. Dans la lettre dont vous m'avez honoré, vous ne me donnez d'autre motif que de rétablir la constitution de Gustave-Adolphe, adaptée au temps présent; ce pouvait être celle de Charles XI. Cela m'a fait prendre le parti que j'ai pris. Il ne m'en reste plus qu'un second, c'est de remettre mes emplois. La plume me tombe des mains.

(6)

PIÈCE A JOINDRE A LA LETTRE DE MADAME DU DEFFAND A LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Du 16 septembre 1772.

M. de Creütz me persécuta si vivement d'écrire un compliment au roi de Suède, que je fus forcée à le lui promettre. Je me trouvai bien embarrassée de lui tenir parole, et je fis à mon tour de grandes persécutions à M. de Beauvau pour qu'il fît ma lettre. Après beaucoup de résistance, il m'envoya celle que voici avec le petit billet qui y est joint :

« Sire, lorsque Votre Majesté, par ses vertus, par son courage et par son habileté dans l'art de régner, s'acquiert tant de droits à l'admiration générale, elle ne dédaignera sûrement pas ceux qu'elle s'est donnés particulièrement au plus tendre intérêt, puisqu'elle l'a inspiré par ses bontés à tout ce qui a eu le bonheur de la connaître.

« Il me reste encore à désirer, Sire, que Votre Majesté veuille bien, en me distinguant dans cette foule, être persuadée que personne n'a senti plus vivement que moi le prix de ses grandes qualités et de ses agréments, et ne pourra jamais être avec plus de respect... etc., etc.

BILLET DE M. DE BEAUVAU.

Quand on lira dans l'histoire que j'ai fait une lettre pour vous, on aura bien de la peine à le croire. Mais si l'histoire ajoute que vous l'avez exigé de mon amitié, on pourra en conclure que je n'ai rien eu à vous refuser.

Le billet est charmant, la lettre ne me parut pas de même, et je me déterminai à en faire une qui ne vous paraîtra pas meilleure, le petit Craufurt l'a fort critiquée. Je n'ai pas laissé de l'envoyer, ne pouvant faire mieux.

« Sire, il fallait un aussi grand et aussi heureux événement que celui qui vient d'arriver pour me donner la hardiesse de me rappeler au souvenir de Votre Majesté. Je me présente à elle avec la foule de ses admirateurs. Mon ambition serait bien satisfaite si Votre Majesté daignait m'y démêler. M. de Creütz m'assure qu'elle recevra avec bonté les témoignages de mon enthousiasme. Je ne cesse de l'interroger. Il me fait répandre des larmes au récit de la conduite de Votre Majesté, il n'y a jamais eu d'exemple de plus d'activité, de sagesse, de modération, de courage et de clémence.

« Votre Majesté est au comble de la gloire. Vos sujets sont au comble du bonheur. Qui est-ce qui n'envierait pas leur sort?... Il n'y a point de sentiment que Votre Majesté n'inspire. Ses rares qualités, ses vertus, les charmes de sa personne font une impression qui ne s'efface jamais. Que je serais heureuse si, parmi tant d'hommages qu'elle reçoit et d'éloges qu'elle s'attire, elle daignait écouter les assurances du très-profond respect, de la plus grande vénération et de l'inviolable attachement avec lesquels je suis, Sire, de Votre Majesté, etc., etc. »

VOICI LA RÉPONSE.

Madame la marquise du Deffand, il faudrait plus d'esprit que je n'en ai et plus de facilité de m'exprimer, pour vous bien témoigner le plaisir que j'ai ressenti en recevant de vos nouvelles. Le sentiment n'a point de paroles. Aussi je vous dirai simplement que je me rappelle avec plaisir et regret le moment où je fis votre connaissance, que je passais avec vous, et que le suffrage d'une personne aussi éclairée que vous l'êtes me flatte infiniment. Je vous prie d'être persuadée des sentiments distingués avec lesquels je suis, madame la marquise du Deffand, votre très-affectionné.

GUSTAVE.

II.

M. Craufurt, après avoir connu à Paris, où il faisait, comme on le voit par la correspondance de madame du Deffand, de fréquents séjours, toutes les personnes qui composaient la société, bientôt après dispersée par la révolution française, revit en Angleterre plusieurs de ses amis émigrés, et leur prodigua des témoignages d'affection qui adoucirent pour quelques-uns les tristesses de l'exil. Les lettres que ceux-ci lui adressèrent de Paris, après leur rentrée en France, prouvent la reconnaissance qu'ils en avaient conservée. On ne lira pas sans intérêt quelques-unes de ces lettres.

Nous donnons également un portrait de M. Craufurt, sous le nom d'*Astaque*. Ce portrait se trouve dans les mémoires de Dutens, qui paraît l'avoir connu assez intimement et donne sur son caractère et son esprit, d'intéressants détails.

(1)

A M. CRAUFURT.

26 décembre 1792.

Voici, monsieur, une troisième lettre qui court après celles dont vous avez bien voulu vous charger. Je ne sais si c'est à Boulogne, à Calais ou en Angleterre qu'elle les joindra; mais, quelque part que ce soit, je réclame les mêmes bontés pour celle-ci, et vous réponds qu'elle n'en sera pas moins reconnaissante que les deux autres. C'est par M. Ellis qui, ce matin, a eu l'honnêteté de me faire dire qu'il partait demain, qu'elle vous sera remise, et j'ose me flatter, monsieur, que ce ne sera pas à vos yeux un démérite pour elle que d'être insérée dans une des miennes. J'en serais cependant bien plus sûr encore si, ainsi que je vous en avais prié et que vous me l'aviez fait espérer, vous aviez eu le bon procédé de me mander des nouvelles de votre voyage, procédé auquel j'aurais été d'autant plus sensible que je l'eusse regardé comme une preuve que vous êtes aussi convaincu que vous devez l'être de tout l'intérêt que vous m'avez inspiré et du très-sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Louis de TALLEYRAND.

P.-S. M. Ellis, que je viens de voir à son retour de l'assemblée, m'ayant prévenu qu'il ne partait plus qu'après-demain, je rouvre ma lettre pour vous dire que le discours que M. Desèze y a prononcé me paraît remplir bien parfaitement le double objet qu'il devait se pro-

poser. D'abord, celui de prouver d'après des principes incontestables que la Convention n'avait pas le droit de juger; et ensuite en admettant même qu'elle l'eût, celui de réfuter chaque chef d'accusation de la manière la plus méthodique, la plus concise, la plus évidente. Telle est la division de son discours que je viens de lire et relire avec tout l'intérêt que vous savez que je prends à la cause. Je le joindrais à ma lettre si M. Ellis, qui me paraît voir et juger fort bien et qui vous rendra compte de l'impression qu'il lui a paru faire sur l'assemblée, ne devait pas vous le porter. Je ne doute pas qu'il ne produise le plus grand effet sur l'opinion générale. Mais aura-t-elle le temps de se manifester avant le jugement, et n'est-il pas au moins vraisemblable que ce sera un motif de plus pour déterminer la Convention à l'accélérer? On est d'autant plus fondé à le supposer qu'elle a décrété que ce serait le seul objet dont elle s'occuperait jusqu'à ce que le procès fût terminé. Si à la honte, non-seulement de la nation, mais de l'humanité, mais de l'espèce humaine tout entière, qui alors se montrerait plus féroce que celle des tigres, ce jugement était tel que malheureusement on peut le craindre, ce ne serait pas moi qui vous en instruirais, car je suis bien sûr que la plume me tomberait des mains.

Je joins une seconde lettre à celle-ci que j'écris à mon frère sous le nom de Tirolus, négociant, et que je vous prie de vouloir bien lui faire parvenir le plus promptement possible. Il me semble que par la Hollande elle doit arriver sûrement et assez promptement à Dusseldorf.

(2)

A M. CRAUFURT.

Paris, ce 11 mars 1814.

Mon cher monsieur Craufurt, depuis que je suis ici, j'ai eu tant de monde à voir et à recevoir, que je n'ai pas eu un moment de liberté pour m'occuper de mes bons amis de Londres; c'est ce que je disais dans la minute à Bourblanc qui sort de chez moi; et certes nous avons bien parlé de vous, de tous nos amis communs, et de la vie douce, tranquille et heureuse que nous menions à Londres, en grande partie par vos soins et votre amabilité pour nous..... Il n'en est pas de même ici; c'est un genre de vie bien différent, il faut du temps pour s'accoutumer aux nouvelles connaissances, et on est encore embarrassé avec les anciennes qu'on a perdues de vue depuis si longtemps : c'est un véritable chaos bien difficile à débrouiller après vingt-cinq ans d'absence; au reste, jusqu'à présent, je n'ai sorti que pour remplir mes devoirs aux Tuileries et voir quelques-uns de mes anciens amis qui vivent

encore; car, hélas! combien j'en ai perdu, et de quelle horrible manière! Nous sommes logés dans l'ancien Palais-Bourbon qu'habitait M. de Fontanes; nous avons été assez mal plusieurs jours, n'ayant trouvé aucun meuble, et toutes les distributions intérieures ayant été changées : nous espérons petit à petit regagner du terrain dans le grand palais, où est la salle du Corps législatif; mais vous jugez que cela demande du temps.

Dimanche, le roi a passé en revue toute la garde nationale et quelques détachements de troupes de ligne, par un temps superbe, sur la grande place des Tuileries; il y avait environ vingt mille hommes; le coup d'œil était magnifique, et tout s'est passé dans le plus grand ordre. Le soir il n'en a pas été de même; depuis longtemps les soldats des troupes de ligne témoignaient de l'humeur aux soldats étrangers de ce qu'ils portaient des branches de laurier à leurs bonnets; disant que cela avait un air de conquête (quoique ce soit un usage établi depuis longtemps dans les troupes étrangères). Le dimanche soir donc, après quelques libations à Bacchus, cette querelle s'est renouvelée, des injures on en est venu aux coups, puis on a tiré les sabres; bref, il y a eu une vingtaine de personnes tuées ou blessées, avant qu'on ait pu rétablir l'ordre; et on a fait sortir tout ce qui était troupes de ligne de la ville, pour les renvoyer à leurs cantonnements respectifs.

Mon père se porte bien, ainsi que ma fille, mais tout aussi fatigué que moi de ce nouveau genre de vie : je ne conçois pas surtout comment mon père peut y tenir à son âge; et je crains beaucoup que, si cela durait encore de même plusieurs jours, cela n'influe sur sa santé. Vous ne pouvez pas vous faire d'idée, mon cher monsieur Craufurt, du nombre de placets, de demandes de toute espèce; ce ne sont pas des centaines, ce sont des milliers de personnes qui nous assaillent tous les jours depuis sept heures du matin jusqu'à dix heures du soir; je voudrais bien que nous allions nous reposer une huitaine de jours sur les ruines de Chantilly, ou du moins dans un pavillon qui n'a pas été détruit et que les habitants de leur plein gré ont fait meubler pour nous recevoir pour l'instant, et où nous nous trouverons sûrement fort bien, n'ayant pas été accoutumés depuis longtemps à être grandement logés. D'après les renseignements que nous avons déjà eus, il paraît que la partie des bois et forêts a été bien administrée, et c'est sur quoi nous avons le plus d'espérance de pouvoir nous tirer d'affaire.

J'ai vu M. Clarmont, qui m'a beaucoup demandé de vos nouvelles; il s'est mis à pleurer en me voyant, et m'a demandé la permission de m'embrasser avec un intérêt auquel j'ai été très-sensible. J'ai eu l'extrême plaisir aussi de voir lord Wellington auquel j'ai serré la main si fort que je crains de lui avoir fait mal, mais il ne m'en saura pas mauvais gré; je n'ai pu m'empêcher d'être aussi fortement attendri

en voyant un si grand homme..... M. Brok et M. Makensie ont dîné hier avec nous : lord Gover et lord Clare viendront dîner demain. On a fait un vol considérable chez Charles Steward dans sa maison. Lady Aroundel a aussi été volée de tous ses effets et choses précieuses en s'en retournant.

On dit qu'à la Vendée et dans d'autres départements, les acquéreurs de biens nationaux éprouvent de mauvais traitements, et cela occasionne des troubles; on a envoyé des troupes dans cette partie; Dieu veuille que l'on puisse s'entendre pour avoir la tranquillité; la pauvre France en a grand besoin.

Adieu, mon cher M. Craufurt; salut, et bien tendre, sincère et constante amitié.

B...

P.-S. Mes hommages à madame Craufurt.

Bien des choses à M. James et M. Dickie-Grenville, M. Stoulop et M. Moore.

(3)

A M. CRAUFURT.

18 mai 1814.

Me croyez-vous un ingrat, un homme léger qui oublie les moments de consolation et même de bonheur que je vous ai dus pendant mon séjour en Angleterre? Vous vous tromperiez bien. Je ne vous ai pas encore écrit, parce que j'ai été douze jours à arriver de Londres à Paris. Arrêté pendant cinq jours à Dover par mes souffrances, je me suis enfin embarqué, sans savoir si j'aurais la force d'arriver à mon but, à Paris. J'y suis depuis six jours, dont j'ai employé les premiers à faire ma cour au Roi, à madame et M. le duc de Berry. J'ai été empressé de revoir mon prince chéri, Monsieur. Il a fallu être quatre ou cinq heures sur mes jambes, et j'en suis revenu presque mort. Il faut à présent que je travaille à réparer le mal réel que cela m'a fait. J'aurais ici des jouissances vives, si ma santé me permettait de les goûter; c'est l'accueil touchant que j'ai éprouvé de la part de ceux et de celles dont, en vérité, je me croyais oublié; c'est aussi la véritable joie que mon retour a causé à la plus grande partie de ma famille réunie à Paris. Mais je ne suis pas en état de soutenir tant de diverses émotions, et on me tue à force de caresses. J'ai besoin de repos, de peu parler, parce que ma poitrine est plus oppressée que jamais, et je reçois, sans pouvoir l'éviter, soixante personnes chaque matin, levé ou dans mon lit. Aussi suis-je bien plus malade que je n'étais à Londres. Cet air de France qui devait me guérir m'achèvera. Est-ce en effet l'air de France que je respire?

Non, ce n'est pas celui de l'ancienne France : il est bien gâté par le méphitisme d'une révolution qui a duré pour moi vingt-cinq ans, et dont les vapeurs pestilentielles se font encore sentir. Ce n'est pas une couronne de roses, encore moins de lys, qui ceint la tête de mon auguste maître. Il déploie, ainsi que Monsieur et tous les princes, de grandes qualités, une sagesse mûrie par leurs malheurs, des connaissances acquises par le bon emploi du temps qu'ils ont passé pendant leur long exil. Mais on leur a rendu leur besogne bien difficile, et leur tâche bien pénible, du moins, *si elle n'est pas impossible.*

Je n'en dirai pas davantage, parce que je ne le dois pas. Mais le noir que j'éprouvais en quittant vos heureux rivages, malgré tout ce qui m'attirait ici, était un trop juste pressentiment de ce que j'éprouve à présent. Les jeunes gens peuvent et doivent espérer, mais un vieillard infirme comme moi ne verra pas les beaux jours. Je n'ai pas encore vu M. le duc de Bourbon; mais, s'il vous écrit, il vous mandera, j'en suis sûr, les mêmes choses que moi ; il n'est rien moins que content, et, comme moi, il regrette vos dîners, votre société, vos procédés et la respectable urbanité de votre pays bien plus poli que le nôtre, quoi qu'en ait dit W... Rappelez-moi au bon souvenir de tous ceux qui m'ont comblé de bontés à Londres et principalement chez vous. Je laisserai encore longtemps mes enfants dans leur patrie natale avant de les rappeler ici, où je n'aperçois pas encore (à beaucoup près) le charme de ce doux nom de patrie. Mais j'en ai deux patries à présent, puisque mes chers enfants sont Anglais, et puisque l'admiration et la reconnaissance m'ont naturalisé Anglais.

Quant à vous, aimez toujours un homme qui vous aimera jusqu'au terme de sa vie.

Le comte de VAUDREUIL.

P.-S. Faites-moi donner de vos nouvelles par le Dr Jones, à qui j'écrirai ces jours-ci. — Paris, rue et barrière Saint-Dominique, faubourg Saint-Germain, n° 102.

(4)

A M. CRAUFURT.

Paris, ce 18 mai 1814, rue du Mont-Thabor, 16, quartier des Tuileries.

Mon cher monsieur Craufurt,

Je n'ai tardé si longtemps à vous écrire que pour pouvoir être au courant avant de le faire. Nouveau débarqué dans la capitale, je me trouve d'autant plus neuf que tout ce que j'y ai vu jusqu'à présent m'a fait ouvrir de grands yeux : figures, tournures, propos, tout m'y semble

étranger, et je ne me trouve à l'aise que quand je rencontre encore quelques-unes de nos connaissances d'Angleterre. M. le duc de Bourbon m'a reçu avec toute sa bonté accoutumée, et j'ai dîné il y a quelques jours au Palais-Bourbon. Il a bien voulu aussi apostiller une note que je présentais et a même promis d'en faire parler à M. de Montesquiou, qui depuis deux jours est installé comme ministre de l'intérieur; cependant comme il y a ici trente mille personnes qui font des demandes et que la place de préfet est très-recherchée, je ne me flatte pas d'un succès immédiat. En tout cas j'irai d'ici à peu de temps chercher ma femme et mes enfants, et je pourrai vous répéter de vive voix combien je suis sensible à tout l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi. Je suis fâché que mon père n'ait pas voulu paraître ici, je suis convaincu que sa présence m'aurait beaucoup aidé. J'ai été de nouveau présenté au roi avant-hier; la foule y était si grande qu'on ne faisait que lui faire une révérence. Madame m'a dit quelques mots, et le duc de Berry aussi. Pour M. de Blacas, il est beaucoup plus difficile d'arriver jusqu'à lui : jusqu'à présent je n'ai fait que l'entrevoir ; on l'assiége chez lui dès sept heures du matin. L'organisation de l'armée est ce qui les a le plus occupés jusqu'à présent, et surtout la formation de la maison du Roi. Hier les princes ont tous été à l'Opéra et y ont été reçus avec le plus grand enthousiasme; on dit cependant qu'il y a encore des gens à craindre, et qu'on a distribué clandestinement de l'argent pour faire des émeutes. Il est bien à craindre et à désirer tout à la fois, le moment où les troupes étrangères nous quitteront! Le grand malheur de la chose est que l'on n'a pas le sou et que si l'on veut trop diminuer la dépense tout d'un coup, le nombre des mécontents deviendra formidable. Si lord Wellington était entré à Paris, notre position serait bien différente. Au reste les gens qui affluent ici de toutes les provinces disent que partout l'esprit de la masse de la nation est excellent ; si l'on nous avait défaits du tyran, toute semence de trouble serait bientôt étouffée. Mais ses partisans espèrent encore en secret son retour. Quant aux Parisiens, ils semblent déjà l'avoir oublié et ne s'occuper que de leurs plaisirs. Le peuple est peuple partout, mais encore plus ici que partout ailleurs. Vous nous avez fait un bien mauvais cadeau en nous rendant madame de Staël. Je crains qu'elle ne vienne encore nous endoctriner. Je n'ai point aperçu M. le comte de Vaudreuil, bien que je sache son arrivée. Je tâcherai de savoir son adresse pour passer chez lui et apprendre tout ce qu'il dit de ceci. M. le duc de Bourbon m'a dit vous avoir écrit plusieurs fois, il regrette l'existence douce qu'il menait à Londres, et je suis sûr qu'il pense bien souvent à Piccadilly ; pour moi, je n'oublierai jamais, mon cher monsieur Craufurt, toutes les bontés que vous m'avez toujours témoignées, et j'en conserverai toute ma vie une vive reconnaissance. Veuillez bien offrir mes hommages à ma-

dame Craufurt, et me rappeler au souvenir du docteur Jones et de M. Dickie.

J'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Comte S. de Bourblanc.

(5)

A MADAME CRAUFURT.

Paris, ce 4 juin 1814.

Madame,

Quelque peine que j'éprouve à renouveler votre douleur, je ne puis m'empêcher de vous témoigner moi-même tout l'intérêt que j'y prends : et qui peut le mieux sentir qu'un ami du meilleur ami que l'on pût avoir au monde? Nous faisons une grande perte, madame, une perte irréparable ; j'étais bien éloigné, en partant, de prévoir un si grand malheur ; me flattant de l'espérance de revoir un jour un ami auquel j'étais si tendrement attaché ; mais, hélas! il n'y faut plus penser ; tout est perdu pour nous, madame, notre bon M. Craufurt n'existe plus. J'espère, je désire vivement que vous jouissiez paisiblement de la seule consolation que vous puissiez avoir dans votre jolie et aimable petite famille : ces charmants enfants, en grandissant et profitant de vos leçons, ne peuvent que vous procurer de douces jouissances. D'après les bontés que vous m'avez toujours témoignées, et auxquelles j'ai été infiniment sensible, je ne peux qu'éprouver le plus grand intérêt à ce qui vous regarde, et en cette triste occasion comme en toute autre, je vous prie, madame, de recevoir avec votre bonté accoutumée l'assurance de mon bien sincère et respectueux attachement. Je ne peux finir cette lettre sans mêler mes larmes à celles que vous versez.

H.-J. de Bourbon.

(6)

PORTRAIT DE M. CRAUFURT, SOUS LE NOM D'ASTAQUE [1].

Astaque est le composé le plus singulier de la nature : la versatilité d'un esprit plein d'idées originales et de caprices, l'agitation de son cœur, l'ardeur de son sang, les mouvements de sa bile, la vivacité de son âme, la faiblesse de son corps, tout cela forme un individu qui suffirait pour composer séparément une demi-douzaine de caractères

1. Dulens. *Mémoires d'un voyageur qui se repose.*

distinctement marqués, et dont l'ensemble présente l'être le plus extraordinaire que l'on puisse rencontrer dans la société. Heureusement pour les amis d'Astaque, ses idées, ses caprices, ses passions n'ont rien de choquant pour eux: s'il n'est pas de leur avis, il leur permet de n'être pas du sien, pourvu qu'ils le laissent disputer à son aise, ce qu'il fait avec beaucoup d'esprit et une logique assez subtile. S'il est amoureux, il ne prétend pas que ce soit à l'exclusion des autres; au contraire, il se lie avec ses rivaux et les invite à dîner avec celle qu'il aime. Ses caprices ne gênent personne : et, si l'on veut bien s'y prêter, il en sait si bon gré, que ceux qui ont besoin d'argent saisissent ce moment pour lui en emprunter. Sa mauvaise santé lui facilite le train de vie qu'il aime à suivre ; elle lui sert d'excuse pour s'affranchir des devoirs de la société, pour se dispenser de faire tout ce qui lui déplaît; et il a si bien établi cette prérogative, que cela lui est passé comme de droit: mais il compense cela par son empressement à vous obliger; il donne volontiers, il prête noblement. Voulez-vous faire connaissance avec une femme aimable, avec un ministre, avec un homme rare? priez-le de vous procurer cet avantage, il le fera avec plaisir; il les invitera à dîner chez lui pour vous les faire rencontrer. On sait qu'il tient très-bonne table; et s'il aime à donner à dîner, l'on aime aussi à manger chez lui; bien entendu de sa part que c'est à condition qu'il ne se gênera pas là plus qu'ailleurs. Astaque a beaucoup lu ; il connaît les bons auteurs en latin, en français, en anglais: il a du goût naturel, le tact fin, sans aucun élément de la moindre science; mais il n'en est pas plus embarrassé, et il avoue tout uniment son insuffisance à cet égard, afin d'être fondé à vous faire des questions. Astaque a beaucoup d'élévation d'âme : la naissance et les richesses de ceux avec qui il vit ne lui imposent nullement; il se trouve avoir assez de l'un et de l'autre pour se placer sans façon au niveau de tout. Ajoutez qu'Astaque est bon, charitable, humain, colère et doux, vif et paresseux ami chaud, ennemi généreux (si tant est qu'il ait des ennemis), impatient par tempérament, indulgent par réflexion, naïf un moment et dans un autre plein de saillies, jouissant peu, s'ennuyant beaucoup, faisant des projets délicieux pour s'amuser, n'en mettant aucun à exécution; il en a parlé, c'est assez. Mais, me direz-vous, vous nous dépeignez là plusieurs hommes. Non, je vous ai peint Astaque.

III.

Les pièces suivantes sont relatives au prince et à la princesse de Beauvau, dont il est souvent question dans la correspondance de madame du Deffand. Nous avons sous les yeux les originaux de ces pièces, pour la plupart inédites, et qui permettent d'apprécier ces deux personnes si distinguées.

(1)

PORTRAIT DE MADAME LA MARÉCHALE DE BEAUVAU,

par madame la duchesse de Rohan-Chabot, sa belle-sœur.

Madame la maréchale de Beauvau réunit à un degré très-éminent les qualités les plus désirables de l'esprit : la pénétration, la clarté, la profondeur et la justesse. Elle possède un goût pur et délicat, don précieux de la nature que l'on n'acquiert jamais, mais que l'on assure et développe, ainsi qu'elle l'a fait, par la lecture constante des bons ouvrages.

Sa conversation est charmante, toujours animée, soutenue, attachante ; elle sait amuser sans savoir médire ; le plaisir qu'elle donne ne peut être pour elle la cause d'un repentir, car ce n'est jamais aux dépens de personne ; elle est trop riche de son propre fonds pour avoir recours à de tels moyens, et de plus, son cœur désavouerait son esprit. Elle a un art particulier pour les détails ; tous ses récits ont de la grâce, elle peint tout ce qu'elle dit, et donne de la vie à tout ce qu'elle raconte ; ses pensées sont toujours justes, ne brillent jamais d'un faux éclat ; on pourrait les comparer aux perles fines, elles en ont la rondeur, le poli et la douceur, elles charment toujours et n'éblouissent jamais. Ses opinions énoncées clairement sont suivies de résultats, ce qui laisse la pensée en repos, car ceux qui parlent sans conclure causent à l'esprit cette sorte de malaise qu'éprouve l'oreille à un chant suspendu : on attend avec impatience que le musicien ramène dans le ton.

Les manières de madame Beauvau sont nobles et polies, elle a de l'affabilité sans familiarité. L'écroulement général qui s'est fait autour d'elle n'a pu la faire descendre de sa place, elle y est restée avec ce calme et cette dignité qui appartiennent au juste sentiment que l'on a de soi-même.

M. Gibbon écrivait de France à un de ses amis en Angleterre : *Je dîne aujourd'hui chez madame la princesse de Beauvau, femme d'un mérite très-supérieur*. Cet homme était bon juge ; madame de Beauvau était alors environnée de tout l'éclat que donne une haute naissance.

une grande fortune et une existence brillante. La satisfaction dont son cœur jouissait à cette époque, jointe à tant de précieux avantages, l'avait placée dans une atmosphère de bonheur, dont l'influence, sans même que l'on s'en doute, répand sur toutes les actions de la vie ce charme et cette douceur qui, en rendant plus aimable, diminuent cependant le mérite de l'être. Si M. Gibbon a su dès lors aussi bien apprécier madame de Beauvau, quel tribut d'éloges ne se sentirait-il pas porté à lui payer, maintenant que, privée de tout ce qui n'était pas purement elle, elle donne chaque jour l'exemple des plus admirables vertus? Que dirait-il en voyant la résignation avec laquelle elle supporte la perte de tant d'avantages, cette philosophie si peu fastueuse, et cette bienfaisance irrésistible qui fait que, malgré la modicité de ses moyens, elle se trouve encore assez de facultés pour soulager le malheur des autres? On voit évidemment qu'elle ne regrette de la fortune que la possibilité de secourir, autant que son cœur le voudrait, ceux dont la situation pénible lui est connue ; car, quant à ce qui la regarde personnellement, elle s'est fait une richesse de privations à laquelle elle est si parfaitement soumise , qu'on ne pourrait soupçonner que telle n'a pas toujours été sa position. Nulle aigreur, nulle plainte, nulle apparence de ce malaise si naturel à éprouver quand on n'est plus dans son élément, n'avertissent des regrets que madame de Beauvau pourrait former à si juste à titre. Chaque fois que la révolution l'a dépouillée d'un avantage, elle a découvert en même temps en elle une vertu de plus. Victime frappante des malheurs du temps, elle puise sa consolation dans sa raison supérieure et dans le cœur de ses amis. Les hommages vrais et empressés qu'on lui rend, et qu'on aime tant à lui rendre, doivent lui faire connaître combien elle vaut par elle-même; ils ne sont plus attirés par l'auréole brillante dont elle était autrefois environnée ; elle peut se dire à présent (si toutefois sa modestie le lui permet) : il en est de moi comme de la lumière, je ne dois mon éclat qu'à moi seule.

Tout porte autour d'elle l'empreinte de l'ordre et du goût. Son appartement est si joli, si soigné, si bien arrangé, qu'on est toujours tenté de la trouver bien logée sans penser qu'elle n'a que deux chambres. Retirée du monde, sa vie est désormais consacrée à la solitude et au *souvenir*. Si l'on osait se permettre d'adresser un reproche à une femme aussi parfaite, ce serait de ne pas sentir assez de quel prix elle est à ceux dont elle est aimée et de ne supporter qu'avec peine une existence si précieuse et si nécessaire au bonheur de tout ce qui l'entoure. Modèle de raison, d'esprit et de vertus, madame la maréchale de Beauvau s'est conservée pure au milieu d'un monde dégradé. La beauté de son caractère n'en est que plus frappante ; supérieure dans tous les temps, elle est à présent la seule personne en France

auprès de qui les étrangers de bonne compagnie pourraient se former une juste idée de cette dignité polie, de ces manières aimables et de ce sentiment délicat des convenances que possédaient si bien les personnes distinguées de la Cour. Ainsi l'on voit encore en Grèce, parmi les ruines et les décombres du temple où elle était adorée, la statue de Minerve, l'un des chefs-d'œuvre de Phidias, épargnée par le temps et les barbares. Elle atteste aux yeux du voyageur éclairé la noblesse, le goût et la magnificence du lieu dont elle faisait le principal ornement.

(2)

ÉLOGE DU PRINCE DE BEAUVAU,

par la princesse de Beauvau, sa veuve.

4 juillet 1793.

M. de Saint-Lambert, voulant rassembler quelques traits de la vie de son ami, crut devoir s'adresser à sa malheureuse et inconsolable femme. Je lui envoyai cet essai, auquel j'ai ajouté depuis les détails que j'ai pu me rappeler en parlant de l'objet éternel de mes regrets. J'ai toujours eu présente cette modestie, l'une de ses plus remarquables vertus, je l'ai imitée; et si elle a quelquefois affaibli les justes éloges qu'il a si bien mérités, elle est du moins l'hommage le plus digne de lui que mon cœur ait pu lui rendre.

L'ami de M. de Beauvau connaît mieux que moi la première partie de sa vie, et la profonde douleur où me plonge la perte d'un bonheur peut-être sans exemple, semble avoir anéanti aujourd'hui pour moi tout autre souvenir que celui d'avoir aimé et d'avoir été aimée.

Depuis que j'étais devenue son heureuse femme, ses sentiments pour moi, les miens pour lui, avaient plutôt semblé s'accroître que s'affaiblir dans l'union la plus intime. Sans cesse en présence l'un de l'autre, le spectacle continuel de sa constante et modeste vertu entretenait mes sentiments par l'estime et par l'admiration, comme les siens pour moi l'ont été par le plaisir, par le charme qu'il trouvait à faire mon bonheur; et l'unique consolation pour ma profonde douleur, je la lui dois encore, puisque les expressions si touchantes, si pénétrantes de ses dernières dispositions me permettent de croire que j'ai fait aussi le sien.

On a dit de lui qu'il n'avait jamais manqué à aucun devoir, mais personne ne sait comme moi avec quels sentiments, quels procédés, ou nobles, ou délicats, il les a tous remplis. La justice et la bonté composaient son caractère. Et cette justice n'a jamais été rigoureuse que pour lui-même. La sorte de pudeur qu'il mettait dans l'exercice de

tous les genres de bienfaisance a pu laisser ignorer une partie de la sienne ; elle lui était si naturelle qu'il semblait l'ignorer lui-même, et j'en pourrais dire autant de toutes ses vertus.

Dans tous les emplois qu'il a remplis, il a porté ce sentiment intime du devoir, cet oubli de tout autre intérêt que celui de bien faire. La nature lui avait donné, avec un esprit juste et un goût exquis, une âme élevée, et la figure la plus noble, la plus belle et la plus imposante. On commençait par le respecter, bientôt on l'aimait, et c'était pour toujours. Jamais commerce ne fut plus doux et plus facile que le sien. Jamais on ne porta plus loin l'oubli des avantages personnels, et les hommages rendus à ses vertus, dans les différentes époques de sa vie, ont été d'autant plus flatteurs qu'il ne semblait ni les chercher, ni les attendre.

Parvenu à tous les honneurs que son état et ses services devaient lui faire obtenir, l'envie même n'a pas osé l'accuser d'avoir dû quelque chose, je ne dis pas à l'intrigue, mais même à la faveur. Modèle peu suivi d'un courtisan attaché à la Cour par une grande charge, il en remplissait les devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude et cependant d'une manière et si noble et si libre, que le soupçon d'adulation et même de complaisance, soit pour les princes, les ministres, ou les maîtresses, ne l'a jamais atteint. Il s'est trouvé à cet égard dans des circonstances assez difficiles où sa conduite également ferme et mesurée aurait pu servir d'exemple.

Distingué même entre les plus braves, sa réputation de valeur et d'intelligence commença avec sa carrière militaire et s'est accrue dans les campagnes qu'il a faites sans interruption pendant les deux guerres de 41 et de 56.

Nommé à la paix commandant en Guienne, puis en Languedoc, le souvenir qu'il a laissé dans ces deux provinces de sa justice, de sa générosité, de son activité pour maintenir l'ordre ou pour le rétablir, n'a pu être effacé depuis plus de vingt années, et la cause qui lui fit perdre le commandement en Languedoc fut si honorable qu'elle ajouta beaucoup d'éclat à sa réputation.

Quoique l'usage de remplacer les gouverneurs de provinces par des commandants ne lui ait pas permis d'aller en province comme il l'avait désiré et demandé lorsqu'il eut ce gouvernement, il n'a cessé de s'occuper des intérêts de cette province dont le régime particulier laissait plus d'influence au gouverneur, même absent, sur plusieurs parties de l'administration, qu'ils n'en avaient dans les autres provinces; mais en rendant à celle dont il était gouverneur tous les services qui pouvaient dépendre de lui, jamais il ne s'écarta du principe que les priviléges particuliers devaient céder au bien général.

Le plus grand mal que lui ait fait la révolution, le seul auquel il ait paru faire quelque attention pour son intérêt personnel, a été de le

priver du noble plaisir qu'il trouvait à être encore, dans l'âge avancé, utile à la chose publique. Comme gouverneur de province, comme membre du tribunal des maréchaux de France, il trouvait à employer l'activité que son âme n'avait pas perdue, et ces deux moyens de l'occuper encore lui avaient paru la seule récompense digne d'être comptée; sa raison supérieure et continuellement exercée, et j'ose dire aussi son bonheur intérieur, ont pu seuls diminuer l'impression qu'il a reçue par ces deux privations.

Ce n'est pas à moi à le louer comme académicien; je puis seulement témoigner son constant attachement pour l'Académie, et ses confrères savent combien il aimait tous ceux d'entre eux qui méritaient d'être aimés.

L'ami de sa jeunesse[1] a été celui de toute sa vie; les mêmes vertus, les mêmes goûts, ont rendu leur union aussi intime que constante.

La plus ancienne, la plus éprouvée, la plus constante amitié l'unissait tendrement à madame la duchesse de Grammont. Il l'a aimée et il en a été aimé jusqu'à la fin de sa vie.

Jamais on ne fut meilleur fils, meilleur frère. Il était tel pour les miens[2], il les aima, et en était tendrement aimé. Sévère pour lui, indulgent pour les autres, il fut également aimé et respecté par sa nombreuse famille.

La fille de sa sœur la plus tendrement aimée[3] le respectait et l'aimait comme son père, et il en avait pour elle tous les sentiments. Il n'a laissé qu'une sœur, digne de lui par ses vertus et son extrême tendresse pour son frère.

Son premier mariage avait été heureux; il avait pour sa femme les sentiments qu'elle méritait. La fille qu'elle lui a laissée[4], objet de ses plus tendres affections, de son goût de préférence, a répandu un grand charme sur sa vie. Aucune femme ne lui paraissait plus aimable. Ses vertus, sa conduite, son esprit, ses agréments, sa tendresse pour lui, l'attachaient à elle par les plus forts comme par les plus doux liens, et l'amitié que cette aimable fille a eue pour moi, les sentiments qu'il me connaissait pour elle ont fait une partie essentielle de son bonheur.

Cette pensée qu'il a vécu heureux, et que sa mort a été douce, soulève quelquefois le poids de douleur dont mon cœur est oppressé. Tout le malheur m'était réservé, et sans doute c'est une justice. Il avait bien plus fait pour moi, en m'aimant, en s'unissant à moi, que je n'avais pu faire en lui consacrant ma vie. Je vis encore pour le pleurer, pour mesurer sans cesse l'étendue de cette perte, pour me

1. M. de Saint-Lambert.
2. M. le duc de Rohan. — M. le comte de Jarnac.
3. Madame de Boisgelin.
4. Madame la princesse de Poix.

rappeler ses vertus, ses bontés, cette tendresse si vive et si constante. Non, ce lien si cher et si sacré n'est pas rompu; il me tient attachée à sa mémoire aussi étroitement que je l'étais à sa personne, le bonheur seul a disparu.

(3)

ÉLOGE, PAR LA MÊME, DE LA JEUNE NÉGRESSE OURIKA [1].

7 janvier 1799.

Je croyais ne plus pouvoir éprouver de grande douleur et n'avoir plus à craindre de cruelle séparation: tout ce que j'aime encore est plus jeune que moi. La mort d'une enfant de seize ans vient de rouvrir toutes mes plaies. Cette enfant, donnée à M. de Beauvau, sans que ni lui ni moi l'eussions désirée, était devenue promptement pour lui un objet d'intérêt, de goût, de tendresse. J'avais partagé tous ses sentiments, et lorsque j'ai perdu l'unique objet du sentiment passionné de toute ma vie, lorsque ses dernières dispositions m'ont fait connaître combien il était occupé d'elle et de son avenir, lorsque la douleur profonde et durable qu'elle a montrée de sa perte avait augmenté mon vif intérêt pour elle, alors elle m'avait inspiré la tendresse d'une véritable mère. Jamais fille ne fut plus aimée. Elle justifiait tous mes sentiments. J'ai besoin de les répandre.

M. de Beauvau avait deviné l'originalité de son caractère. Elle réunissait au plus grand naturel une sorte de profondeur qui lui faisait renfermer jusqu'à sa sensibilité. Quand je n'en aurais pas eu la preuve par la durée de ses regrets pour son protecteur, cent fois j'aurais eu celle de cette sensibilité dans toutes les occasions qui la forçaient en quelque sorte de la laisser paraître. Elle m'aimait avec une préférence qui lui ôtait jusqu'à l'idée qu'elle pût vivre sans moi ou loin de moi. La menace seule que je lui en avais faite quelquefois la jetait dans une espèce de désespoir.

Hélas! j'avais perdu celui dont depuis tant d'années j'étais le premier objet. Je sentais quelque douceur à penser que j'étais encore celui de cette intéressante créature. Jusqu'à son dernier soupir elle m'appelait avec ce son de voix si touchant, qui était un de ses charmes: *Amie madame, mon amie madame!*

Elle était née avec beaucoup d'esprit, et la qualité la plus remarquable de son esprit était une justesse et un goût naturel qui me surprenait à tout moment, dans les lectures que nous faisions ensemble.

Sa pureté ne pouvait se comparer qu'à celle des anges. Elle avait

1. On connaît l'histoire de cette jeune fille, et surtout le joli roman qu'elle a inspiré.

une fierté douce et modeste, une pudeur naturelle, qui l'auraient préservée à jamais des inconvénients que son âge, son état, sa figure, sa couleur, auraient pu faire craindre pour elle. Sa figure, qui plaisait à tous ceux qui la voyaient, avait pour moi un charme particulier. Je ne l'ai jamais regardée sans plaisir; ses beaux yeux, sa charmante physionomie, sa taille, sa grâce, le maintien que la nature seule lui avait donné, sa noblesse, sa bonté, tout me charmait en elle; et à seize ans, elle m'est enlevée, et moi vieille, affligée, malheureuse, qui la regardais comme ma consolation, comme mon soutien pour le reste de mes tristes jours, je suis condamnée à la pleurer! Je la verrai à tous les moments; je l'appellerai auprès de moi sans cesse. Elle me rappelait celui qui l'avait aimée, qui la recommanda si tendrement à sa fille et à moi, et lorsque l'idée d'une mort prochaine me faisait jeter sur elles de tristes regards, je me consolais en pensant que cette fille chérie qui l'aimait presque autant que je l'aimais, lui tiendrait lieu de protectrice, de mère, et je n'avais plus rien à craindre pour elle.

La mort de ma chère Ourika a été douce comme sa vie; elle n'a pas connu son danger, et les plus affectueux, les plus tendres soins lui ont été rendus jusqu'à ses derniers moments par ceux qui me sont attachés et qui la pleurent avec moi.

J'ai trouvé dans son portefeuille le passage d'un psaume écrit de sa main :

« Mon père et ma mère m'ont abandonnée.

« Mais le Seigneur a pris pitié de moi. »

(4)

HOMMAGE A LA MÉMOIRE DE MADAME LA PRINCESSE DE BEAUVAU,

imprimé par madame de Luynes, née Montmorency.

A Dampierre, 1807.

Madame de Beauvau, née Rohan-Chabot, est morte à Paris le 26 mars 1807, dans la soixante-dix-huitième année de son âge, laissant de précieux souvenirs et de longs regrets.

Sa première éducation avait été confiée aux dames bénédictines de Bon-Secours, qui, aussi longtemps que la maison a subsisté, se sont glorifiées de leur élève; le célèbre Rollin, ami des parents de madame de Beauvau, eut aussi quelque part à son instruction, et le plaisir qu'elle avait jusque dans ses dernières années à se rappeler les soins et les leçons d'un sage, également propre à former le cœur et l'esprit, était une première preuve qu'elle en avait doublement profité.

Les plus brillants succès l'attendaient à son entrée dans le monde : une grâce enchanteresse, une physionomie qui pouvait effacer les plus

parfaites beautés, un son de voix qui prêtait de l'intérêt à ses moindres paroles, une imagination vive, une conception prompte, des idées justes, des pensées fines, des saillies heureuses, une gaieté entraînante, mais à laquelle un sentiment inné des convenances imposait toujours de secrètes limites... c'était plus qu'il n'en fallait pour plaire généralement, trop peut-être pour se faire généralement aimer. Mais, à ce qui excite l'envie, elle joignait ce qui la désarme. Et comment en concevoir contre une jeune personne douce, franche, sensible, dont le cœur au premier abord attirait et promettait la confiance, qui trouvait autant de plaisir à louer que d'autres à critiquer, qui n'était ambitieuse que du suffrage des personnes les plus respectées, et qui paraissait trouver dans la société les agréments qu'elle y répandait? Aussi fut-elle bientôt placée, de l'aveu même des femmes, au premier rang des plus aimables d'entre elles. Mais à mesure qu'elle se faisait mieux connaître, on jugeait qu'elle serait plus qu'aimable, et ses qualités présageaient ses vertus.

Deux mots suffisent pour donner une idée juste de son esprit et de son caractère: lumière et bonté; l'une mettait soudain à sa portée les objets auxquels on l'aurait crue, auxquels elle se croyait elle-même le plus étrangère; l'autre l'intéressait naturellement à tout ce qui l'entourait, à tout ce qui l'approchait, à tout ce qui l'invoquait, et lui faisait un besoin impérieux du bien qui était en son pouvoir. Ce pouvoir, pour n'être point apparent, n'en était que plus réel et tenait à ce don de persuasion qui fut toujours son attribut particulier et qu'elle devait autant à sa raison qu'à sa grâce, ascendant enchanteur, magie pour ainsi dire innée, que sans étude, sans projet, sans orgueil, elle exerçait sur tous les esprits, particulièrement sur les plus distingués, et toujours à l'honneur de ceux qui avaient assez de lumière pour s'y abandonner.

Elle avait été mariée de bonne heure à M. de Clermont, dont les excellentes qualités méritaient toute son estime, mais dont l'âge avancé n'imposait à sa jeune femme d'autre devoir que de l'honorer comme un père et de répandre la sérénité sur le déclin de sa vie. Elle fit plus cependant, et dans un procès injuste, où la calomnie avait tenté de compromettre l'honneur de cet homme respectable, madame de Clermont, peu contente des avocats, prend en secret la plume, expose les faits, ramène les esprits, éclaire les juges, l'emporte tout d'une voix, et son mari, sans le savoir devenu son client, triomphe doublement en connaissant la main qui l'a défendu.

Son cœur, voué presqu'en naissant à l'amitié, lui en fit connaître mieux qu'à personne toutes les douceurs et tous les devoirs. Également digne et capable des plus durables attachements, elle eut de bonne heure de vrais amis, elle sut toujours les conserver, elle put toujours en acquérir sans que jamais ses nouvelles affections aient

refroidi les anciennes. Entre les liaisons intimes dont elle aimait à s'applaudir, je me permets de citer ici l'heureux choix de sa première enfance et le choix délicat de son âge plus mûr : madame la douairière d'Arenberg et madame de Tessé, entre lesquelles elle a passé sa vie, tous les jours plus aimante et tous les jours plus aimée.

Mais un sentiment plus impérieux et plus exclusif était réservé à un second époux que le destin lui devait, à M. de Beauvau, ce noble modèle des hommes du monde et des hommes de bien, qui trouva dans cette compagne désirée la récompense de son mérite, l'ornement de sa prospérité, la consolation de ses chagrins. Alors les intérêts, les affections, les opinions, les penchants, les fantaisies même, entre eux, tout devint commun ; c'était la même passion pour la justice, pour l'honneur, pour l'ordre, pour la vérité ; c'était la même délicatesse, la même indulgence, le même empressement à secourir le malheur, le même plaisir à honorer le mérite. Ils semblaient disputer à qui des deux aimait le plus la campagne, à qui des deux savait le mieux en sentir les beautés. Plaisirs bien vrais, mais trop purs pour être bien communs ! ils n'appartiennent dans tout leur charme qu'aux belles âmes sur qui la nature, au milieu du tumulte du monde, a conservé ses premiers droits. Il en était de même entre eux de leur goût pour la retraite ; c'est la passion du sage ; ce goût que l'on sent plus rarement qu'on ne l'affecte, prouve du moins qu'on est en paix avec soi et donne ainsi un nouveau prix à ce qu'on fait pour le monde. Il en était de même encore de cette estime profonde, de cet attrait particulier pour les premiers hommes de notre littérature, dont à l'envi l'un de l'autre, elle cultivait l'amitié ; signe incontestable d'un esprit qui cherche son niveau, et d'un intérieur qui ne craint pas les regards des plus clairvoyants. Heureux époux, chacun de vous était l'étude et l'orgueil de l'autre, et vos âmes toujours en présence, assimilées à la longue par la complaisance, la confiance et la plus délicieuse habitude, ne conservaient d'autre différence que celle d'où résulte un plus parfait accord ; et aussi votre union, d'année en année plus intime, offrait-elle un modèle bien intéressant à contempler, mais bien difficile à suivre, parce qu'on n'aurait pu vous imiter qu'en vous ressemblant !

Mais quand cet époux si justement adoré l'eut précédée dans la tombe où elle était pressée de le rejoindre, madame de Beauvau sembla se consacrer à sa mémoire encore plus particulièrement, s'il est possible, qu'elle n'avait fait à sa personne. Alors son existance ne se composa plus que de souvenirs, de regrets et d'une attente presque aussi consolante pour elle qu'elle était affligeante pour nous. Alors, dis-je, elle s'attacha plus que jamais à la touchante pensée que les âmes, les belles âmes surtout, sont immortelles, que la vertu doit tôt ou tard être heureuse, qu'il y a un monde meilleur où les amis ne se

quitteront plus..., et cette espérance, portée dans madame de Beauvau jusqu'à l'impatience, entretenait au fond de son cœur le seul intérêt contraire aux nôtres qu'elle ait jamais écouté.

D'autres tableaux vont désormais être offerts à nos regards; ce ne sera plus celle qui dans sa jeunesse avait été l'âme et les délices des plus brillantes sociétés et dont plus d'une grande province avait depuis applaudi la dignité, l'aménité, la noble modestie, la scrupuleuse politesse dans l'éclat de la plus haute représentation. Ce ne sera plus celle qui dans les jours sereins, comme dans les orages de la Cour avait donné la belle leçon d'aspirer surtout à la considération publique, et de préférer l'estime du souverain à sa faveur. Ce ne sera plus même celle qui, dans le commerce intime des premiers personnages de l'État, s'était vue plus d'une fois, sans y avoir jamais prétendu, écoutée, consultée même comme un oracle, pour avoir laissé entrevoir tout ce que les grâces et la réserve de son sexe pouvaient en beaucoup d'occasion voiler de supériorité. Non, tout est changé; notre attention se fixera désormais sur une femme vouée pour la vie à une retraite qu'elle ne trouvera jamais assez obscure et se refusant autant qu'elle le pourra, aux empressements d'un monde qui ne la perdra point de vue; nous verrons une personne abattue par la tristesse et détachée de la vie, mais prodiguant les plus tendres soins à un frère si digne d'une telle sœur et qu'elle veut au moins conserver à ceux qui la perdront; tandis qu'elle rappelle en secret de tous ses vœux un autre frère que l'impérieuse destinée force à vivre loin d'elle, mais qu'elle porte toujours dans son cœur trop exercé à chérir les absents. Nous la verrons s'entretenant de l'objet toujours présent à sa pensée entre des belles-sœurs et une belle-fille qui pleurent aujourd'hui en elle, les premières, une vraie sœur et l'autre une vraie mère, et se dérobant de temps à l'autre même à leurs regards, comme pour se rapprocher encore plus de celui qu'elle chercherait en vain dans le monde... Nous n'exagérons rien, et à quelques heures près que ses anciens amis obtenaient de sa complaisance, voilà comme elle attendait le moment que nous redoutions.

Hélas! c'est dans ces derniers temps surtout, dans ces heures précieuses dont sa mélancolie faisait le sacrifice à l'amitié, que plusieurs d'entre nous ont eu (dirai-je le bonheur ou le malheur?) de la voir plus souvent et de plus près, et que nous l'avons tous le plus admirée; c'est alors que ceux qui furent de tout temps le plus à portée de lire dans cette belle âme connurent jusqu'où peut se porter une raison continuellement occupée à rendre sa lumière plus vive et plus sûre, jusqu'où peut s'élever une vertu observatrice d'elle-même et toujours épurée à son propre foyer. J'ai dit que tout était changé autour de madame de Beauvau, mais madame de Beauvau ne l'était pas; mais fidèle à son premier caractère, les caprices de la fortune, les vicissi-

tudes de la destinée n'ont fait que la montrer constamment la même dans de nouvelles positions, souvent avec un nouvel avantage; car le mérite vrai est comme la vraie beauté à qui tout sert de parure. On eût dit que son cœur en était devenu plus sensible, son courage plus ferme, sa raison plus lumineuse, sa grâce plus touchante! L'âge même semblait lui avoir moins enlevé que donné: en effet, pour qui s'est exercé de longue main, ainsi que madame de Beauvau, à ne priser les choses qui passent que ce qu'elles valent, pour qui a surtout désiré d'acquérir ce que le temps n'altère point, pour qui s'est toujours efforcé d'être meilleure le lendemain que la veille, les plus belles années de la vie ne sont pas plus à regretter dans la vieillesse qu'un sage cultivateur ne regrette les fleurs du printemps au milieu des trésors de la moisson.

Rappellerai-je ici les conversations si attachantes dont on aimait tant à lui voir faire les frais, où l'instruction, l'expérience, le bon esprit, le bon goût, cette élégance facile appropriée à tous les genres dont les femmes ont plus que nous le secret, cette juste mesure qui donne à tout sa place et qui ajoute tant de prix à ce qui en a, frappaient les esprits les plus simples, étonnaient les plus exercés; réunions trop courtes et trop rares où les plus empressés d'occuper les autres trouvaient encore plus de plaisir à s'occuper d'elle, et ne parlaient qu'autant qu'il le fallait pour avoir plus à écouter? Peindrai-je un cercle toujours grossissant d'amis et d'admirateurs à chaque fois plus pressés autour d'une femme dépouillée de tous les avantages de la jeunesse, de la fortune, du crédit, triomphe doublement remarquable, où tout ce qui paraissait à la gloire de l'une était en même temps à l'honneur des autres? Peindrai-je, au delà du cercle de sa société habituelle, cette vénération générale dont nous aimions à la voir environnée, hommage désintéressé que la renommée commande à l'inconnu? et la fidélité empressée de ses bons serviteurs, prix si doux pour elle de ses vertus domestiques? et l'ordre agréable qu'elle se plaisait à faire régner autour d'elle, image de celui qu'elle avait su mettre dans ses pensées? Peindrai-je cette affabilité qui encourageait les plus timides, et en même temps cette dignité facile qui ne faisait qu'ajouter le lien du respect à celui de l'affection, et ces attentions délicates et ces égards qu'elle savait si bien mesurer, mais dont les nuances n'étaient aperçues que par ceux qui devaient en être flattés; et cette magie des manières qui, sans tromper jamais personne, contentait presque également tout le monde?... Non, je parlerais trop pour dire trop peu. Des idées plus imposantes et plus douloureuses s'emparent en ce moment de mon esprit. Hélas! tous ces dons si rares, ce charme, ces grâces de tous les moments, de tous les âges, qui nous ravissaient dans madame de Beauvau, étaient nés avec elle; ils ont disparu avec elle. Mais le bien qu'elle a fait, les exemples

qu'elle a donnés, les secrets que sa mort a révélés, lui survivent. C'est peu de l'abattement de sa famille, de la consternation de ses amis, des regrets des hommes de bien qui ont pu l'approcher et des hommes éclairés qui ont pu la juger. Rappelons-nous ce que nous venons de voir, ce que nous venons d'entendre, et ce triste concours de tous ces hommes inconnus entre eux qui venaient mouiller de vraies larmes le cercueil de leur commune bienfaitrice, et la désolation de tant de malheureux qu'à l'insu de ses confidents les plus intimes, elle n'avait cessé de secourir des faibles débris de son ancienne opulence, et cette attendrissante émulation de toutes les classes de la société, qui dans Saint-Germain se précipitaient au-devant de son convoi, et ces témoignages à jamais glorieux que, dans ce lieu même, lui rendent à l'envi un digne pasteur, au nom de ses pauvres, un magistrat distingué, au nom de ses concitoyens, et ces honneurs spontanés qu'elle vient de recevoir sur le seuil de sa dernière demeure. Oui, ce spectacle à la fois déchirant et consolant, ce concert de regrets et de bénédictions pour jamais présent à beaucoup de souvenirs, me dispensent de rien ajouter à son éloge, et ma voix se perd dans la foule des voix gémissantes qui retentiront longtemps autour de ce tombeau.

L'AMANT INDÉCIS

OU FACILE

COMÉDIE EN UN ACTE

V.

La petite comédie suivante a été inspirée à madame Du Deffand, comme le prouve l'avertissement, par le caractère irrésolu et mobile d'un de ses plus intimes amis, et par la susceptibilité inquiète et jalouse qui faisait le fond de son caractère à elle. C'est une querelle de ménage entre amoureux, mise en action. L'intérêt serait plus grand, si le nom de celui auquel est adressée l'épître dédicatoire n'avait été laissé en blanc. Peut-être est-ce D'Alembert, avant la rupture; peut-être le président Hénault... Quoi qu'il en soit, nous croyons pouvoir la donner ici. Le manuscrit est de la main de Wiart.

AVERTISSEMENT.

On a eu dessein, dans cette comédie, de rendre le caractère d'un homme dans lequel il se trouve beaucoup de contrariété. Sa conduite et ses discours sont pour l'ordinaire si peu d'accord, que l'on se méprend presque à chaque instant dans les jugements que l'on porte de lui; son âme n'est pas deux heures de suite dans la même assiette. il emploie toute la finesse et la subtilité de son esprit à expliquer et justifier des variations qui n'ont d'autres principes que sa faiblesse. Les sophismes auxquels il a recours donnent souvent un air de fausseté à ce qu'il dit; il n'y a que ceux qui ont une connaissance bien particulière de lui, qui puissent lui croire de la vérité.

On a choisi, pour le sujet de cette comédie, les circonstances de la vie qui peuvent le mieux faire juger de son caractère; il n'y a pas un mot qui ne soit d'après lui.

La scène de Cidalise et d'Octave est un composé fidèle de ce qui se passe journellement entre lui et madame***; les reproches qu'il fait à Cidalise sur Clitandre rendent une jalousie qu'il a eue, sur laquelle madame de ** lui donna toute la satisfaction qu'il pouvait désirer, mais il ne laisse pas de lui en parler sans cesse, moins par les traces qu'elle a pu laisser dans son âme que pour faire diversion aux inquiétudes de madame de**, sur ses liaisons avec madame de ***.

La scène de Julie, quelque outrée qu'elle paraisse, n'est point exagérée; la crédulité de madame de ** n'a point d'exemple; ce qu'elle dit à Octave, que cela lui rappelle des souvenirs bien doux, est mot pour mot une phrase d'une de ses lettres à madame de **.

Le portrait qu'Octave fait à Léandre de Cidalise n'est point l'idée

que l'on doit avoir de madame de ***. Ce ne sont que des raisons que monsieur se donne à lui-même de son goût pour elle; et quoiqu'il prétende n'être amoureux que d'elle, il la sacrifie souvent à madame de **, et les raisons qui l'y déterminent sont rendues très-exactement dans sa lettre à Léandre. Enfin le contraste continuel qu'il y a de ses prétendus sentiments à sa conduite, ont paru un sujet assez comique par lui-même pour n'avoir pas besoin d'y ajouter des fictions ni des intrigues, ni des plaisanteries; on a préféré d'être véridique et littéral, à être plus plaisant.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M***.

C'est à vous que je dédie cette comédie, c'est vous qui me l'avez inspirée, c'est vous qui me l'avez dictée; sans vous, saurais-je qu'on peut aimer deux objets à la fois? Sans vous, aurais-je pu croire qu'on sacrifiait l'objet qu'on aime le plus à celui qu'on n'aime point?

Il n'y a pas un trait, pas un mot qui ne soit d'après vous; vous y verrez ma franchise et ma crédulité dans le rôle de Cidalise : que ce tableau fidèle vous fasse rougir de l'abus que vous faites de votre esprit et de ma faiblesse; ayez quelque honte du rôle que j'y joue, et que la toile baissée soit la fin de toutes les comédies qui se passent entre nous depuis si longtemps et qui font le malheur de notre vie.

PERSONNAGES.

BÉLISE, mère de Léandre.
JULIE, amante d'Octave.
CIDALISE, amante d'Octave.
HORTENSE, amie de Cidalise.
OCTAVE, amant de Julie et de Cidalise.
LÉANDRE, ami d'Octave et de Cidalise, fils de Bélise
DORANTE.
DAMON.
DAMIS, ami de Julie.
LA MONTAGNE, valet d'Octave.

La scène est dans la maison de Bélise

L'AMANT INDÉCIS

OU FACILE

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉANDRE, OCTAVE.

LÉANDRE.

Eh bien, Octave, comment gouvernez-vous Cidalise et Julie? Avez-vous eu bien des scènes, des explications, des bouderies et des raccommodements? Votre gaieté m'annonce que tout va bien.

OCTAVE.

Oui, mon cher Léandre. Cidalise enfin est persuadée de la violence de ma passion; nous nous sommes raccommodés hier au soir; je la satisfis sur toutes ses inquiétudes, et je vais jouir (du moins pour quelque temps) du plaisir de me partager entre deux objets auxquels je suis également attaché et sans lesquels je ne peux vivre.

LÉANDRE.

Je ne reviens point d'étonnement de la bizarrerie de votre cœur; mais non, j'ai tort de m'étonner: ce n'est point de l'amour que vous avez; ce sentiment ne peut se partager, l'amitié même ne peut souffrir cette égalité, enfin je crois voir clairement que vous n'avez aucun sentiment ni pour l'une ni pour l'autre.

OCTAVE.

Que voulez-vous dire? Quoi! je n'aimerais pas deux femmes pour lesquelles je sacrifierais ma fortune, ma vie? Eh! que fais-je dans le monde? Qu'est-ce qui m'y occupe? qu'est-ce qui m'y intéresse? A peine suis-je éveillé, que je reçois un message de Julie plein d'intérêt pour ma santé, d'empressement pour me voir; j'y réponds par un billet aussi tendre; je sors, je vais chez elle; je me plais à la trouver au milieu d'une famille qui l'adore; elle me rend compte de tous ses petits détails domestiques, de ce qu'elle a vu et entendu la veille; elle me parle de ses lectures, de ses projets; je la vois examiner et

tâcher de deviner ce que je blâme ou j'approuve ; elle me demande mes avis et mes décisions, elle les reçoit avec une déférence et une soumission qui me charment ; je la quitte en m'engageant avec elle à quelques parties pour les jours suivants, et je sors d'avec elle enchanté de son égalité et de l'excès de sa tendresse.

LÉANDRE.

Eh bien, comment, étant aussi satisfait de Julie, ne bornez-vous pas à elle tous vos soins? Quel charme vous attire à Cidalise?

OCTAVE.

Ah! Léandre, cela est inexplicable. Cette Cidalise est d'un caractère absolument contraire à celui de Julie : je suis agité de crainte et d'inquiétude quand je me rends chez elle ; il est presque toujours certain que je la trouve dans une situation toute différente de celle où je l'ai laissée la veille; je n'ai jamais une entière certitude de lui plaire, elle n'a nulle déférence pour mes goûts ni pour mes opinions; souvent je démêle que les moyens que j'emploie pour lui plaire ne font que la refroidir et l'éloigner de moi; cependant sa jalousie est extrême; il ne se passe point de jour qu'elle ne me fasse des scènes à l'occasion de Julie ; elle ne peut souffrir qu'elle partage mes soins et ma tendresse; elle consent (dit-elle) qu'elle soit mon amie, mais elle voudrait interdire toute espèce de galanterie entre elle et moi. Quelle injustice! quelle barbarie! Cette Julie, qui depuis vingt ans a pour moi l'amour le plus constant, le dévouement le plus parfait, qui m'a sacrifié sa réputation, qui s'honore de mon amour, qui consent à tout ce qui peut me plaire, qui m'aime assez pour ne pas haïr ses rivales, et qui ne me fait des reproches que pour s'attirer quelques nouvelles assurances de ma tendresse. Non je ne puis sans indignation souffrir qu'on veuille me réduire à la simple amitié pour elle : je dois trop à Julie pour lui causer jamais la moindre peine. Mais enfin j'ai su hier persuader Cidalise, je lui ai fait des distinctions si subtiles de mes sentiments pour elles deux, et de leur différence, que, quoique j'aie persisté à ne rien changer à ma conduite, elle est demeurée d'accord de tout ce que j'ai voulu, et je puis espérer de jouir au moins quelque temps d'un peu de repos et de tranquillité.

LÉANDRE.

Je doute que cet état dure longtemps, et il est bien difficile de tromper Cidalise; mais ne pourriez-vous pas prendre un parti décisif? Aux portraits que vous venez de me faire de ces deux femmes, il me semble que vous ne devriez pas balancer à vous décider en faveur de Julie, et de profiter des premiers emportements de Cidalise pour rompre absolument avec elle.

OCTAVE.

Que ne puis-je suivre vos conseils! Mais Cidalise est plus nécessaire à mon bonheur que je ne le puis dire. Vous la connaissez? Vous

savez que personne n'est plus sincère et plus naturelle; un regard, une attention d'elle, ont un caractère de vérité qui séduit mes sens et ma raison. Dans le moment où elle me dit qu'elle m'aime, je crois jouir du plaisir de me l'entendre dire pour la première fois; elle ne parle que d'après ce qu'elle sent, et peu semblable à la plupart des femmes, dont la conduite et les manières sont gênées par de fausses bienséances ou animées par la coquetterie, elle est simple et vraie, son inégalité (qui est un de ses plus grands défauts) me paraît presque alors une perfection; la tendresse qu'elle marque ne tient rien de l'habitude ni même de la constance, on croit qu'elle vous choisit pour la première fois, elle inspire une vivacité qui dégoûte de l'ennuyeuse uniformité de toutes les autres femmes.

LÉANDRE.

J'entends; mais ce plaisir peut-il entrer en comparaison avec tous les chagrins et les tourments qu'elle vous cause?

OCTAVE.

Que vous dirai-je, mon cher Léandre? c'est peut-être ce bizarre assemblage qui fait le charme qui m'arrête; je passe sans intervalle de la plus parfaite confiance à la plus extrême inquiétude; mon âme est toujours dans une activité si prodigieuse que le calme et la tranquilité me paraîtraient aujourd'hui le néant. Mais je vais vous surprendre bien davantage par un aveu que je ne ferais à nul autre qu'à vous : vous me croyez fort occupé de Julie, vous vous imaginez que j'ai pour elle beaucoup de tendresse; je sais que tout le monde croit que c'est ma véritable passion; apprenez qu'elle n'a peut-être plus d'existence dans mon âme que celle que Cidalise lui donne. Si Cidalise cessait de m'aimer et de me voir, cette Julie ne paraîtrait plus à mes yeux qu'une statue animée; tout ce qu'elle aurait de moi ne serait plus que des soins que l'habitude me fait regarder comme des devoirs, et toute la fermeté que vous me voyez aujourd'hui à résister au sacrifice que Cidalise exige de moi, se tournerait dans une indolence qui me ferait presque ignorer que Julie existe. Le mal que Cidalise dit de sa rivale, me la rend plus considérable, l'indifférence que l'on veut que j'aie pour elle me rappelle les raisons que j'ai de l'aimer et la reconnaissance que je lui dois; enfin la chaleur que Cidalise excite dans mon âme ne se borne point à elle, et Julie en profite. L'examen que Cidalise me fait faire de ses sentiments, et la comparaison que j'en fais à ceux de Julie, m'irrite contre Cidalise; je la quitte persuadé que je dois tout à Julie, et qu'elle seule peut faire mon bonheur. Plein de cette idée, je vais la chercher, je lui fais mille serments de fidélité et de constance; sa douceur, sa tranquillité, son uniformité, qui d'abord m'enchantent, amortissent peu à peu mon ardeur; je me calme, je m'éteins, je m'anéantis, et je sens renaître en moi un besoin de Cidalise, qui m'entraîne auprès d'elle plus empressé que jamais.

LÉANDRE.

Mais enfin, si elles vous amenaient au point de vous décider, quel parti prendriez-vous?

OCTAVE.

Je l'ignore! Cependant je crois que Julie serait préférée; mais vous, quel parti prendriez-vous en pareil cas? Je vous ai fait une sincère exposition de la situation de mon âme.

LÉANDRE.

Je croirais n'aimer ni l'une ni l'autre, et je n'abuserais pas plus longtemps de la crédulité de Julie et du goût de Cidalise; je me rendrais compte à moi-même de mes sentiments, et je démêlerais bien vite que mon amour-propre sont les seuls liens qui m'attachent à elles. En effet, si c'était d'autres sentiments, ils ne vous laisseraient pas dans cette incertitude; l'amour ne peut se diviser, il décide en maître; mais on prend souvent la galanterie pour lui; voilà l'abus dans lequel vous êtes, il vous faut deux engagements pour occuper votre âme, et encore avez-vous du temps de reste; si vous aimiez, Octave, on n'aurait rien à exiger de vous, et vous seriez bien affligé des soins que la bienséance vous forcerait de rendre ailleurs: mais peu de gens ont la capacité d'aimer, et il y en a beaucoup moins encore qui puissent se passer de la galanterie: elle exerce l'esprit, flatte la vanité, amuse le cœur: j'avoue même qu'elle a des plaisirs assez vifs, elle peut être un passe-temps de la jeunesse; mais il faut bien se garder d'en faire une habitude, et encore moins une occupation assez sérieuse pour qu'il nous en coûte notre repos ni qu'elle puisse jamais causer le malheur d'une femme qui nous aimerait de bonne foi.

OCTAVE.

Cette morale est sévère: mais vous vous trompez, je crois, sur l'idée que vous avez de l'amour: pour moi, je pense que le cœur peut se partager; je le prouve, et je me livre à tous les inconvénients et à tous les plaisirs de ma situation. Mais allons voir Cidalise, elle vous aime; aidez-moi à lui faire trouver bon que je passe la soirée avec Julie; je crains les emportements; quand vous m'approuverez, elle n'osera me condamner. Mais la voici qui arrive.

SCÈNE II.

CIDALISE, OCTAVE, LÉANDRE.

CIDALISE.

Je venais, Léandre, pour voir madame votre mère. Quoique l'on m'ait dit qu'elle fût sortie, comme j'ai vu le carrosse d'Octave, je suis entrée. De quoi parliez-vous?

LÉANDRE.

Du nouvel opéra dont Octave est enchanté ; mais nous partions pour aller chez vous : par quel hasard êtes-vous sortie de si bon matin ?

CIDALISE.

J'ai choisi ce jour pour remplir quelques devoirs, et je passais ici pour dire à madame votre mère qu'elle devrait bien prier ce soir Dorante et Damon : je vous charge de ce soin, Léandre, et je vous quitte pour faire mes visites. Je viendrai de très-bonne heure : Octave, vous vous y rendrez de même.

OCTAVE, l'air embarrassé.

Je suis assez peu certain, madame, de le pouvoir, j'ai beaucoup d'affaires et je crains qu'elles ne m'occupent toute la journée.

CIDALISE.

Mais enfin vous serez au moins libre à huit heures. Hortense arrive de la campagne, elle sera ici de très-bonne heure, elle désire passionnément de vous voir, vous devez lui marquer quelque empressement.

OCTAVE.

J'ai assurément beaucoup de joie de son retour : mais ne soupera-t-elle pas demain chez vous ?

CIDALISE.

Oui, sans doute; mais qu'est-ce que cela fait pour aujourd'hui? vous avez l'air embarrassé, qu'est-il donc survenu? Hortense vous déplaît-elle ?

OCTAVE, fort ému.

Voilà de vos injustices, madame! je trouve Hortense très-aimable, je l'aime beaucoup, je suis certainement très-aise de la rencontrer, et je ne crois pas avoir rien dit de contraire à cela en vous demandant si elle soupait demain chez vous.

CIDALISE.

J'entends; c'est-à-dire que vous ne soupez pas ici ce soir ; j'en suis surprise, je l'avoue; Léandre n'est pas de trop, je puis m'expliquer devant lui. Après les éclaircissements que nous eûmes hier, je ne m'attendais pas que vous me fissiez repentir si promptement de ma crédulité; eh bien, vous soupez donc avec Julie, et vous me laissâtes croire hier que vous viendriez chez Bélise ; j'avoue que je ne m'accoutume point à vos détours et à vos finesses, et que je me trouve bien sotte ou bien faible d'en être si souvent la dupe.

OCTAVE.

Vous l'entendez, Léandre, et je vous fais juge du fait dont madame se plaint; elle me dit hier qu'elle soupait chez vous, elle ajouta : il est vrai que Bélise comptait sur moi, mais je ne répondis rien, et mon silence disait assez que je ne pouvais pas accepter cette partie. Il y a

six jours que je n'ai soupé avec Julie, elle m'en avait prié pour hier, avant-hier et le jour d'auparavant, est-il de l'amitié et de la bienséance de la refuser toujours, et ai-je tort de choisir de préférence, pour remplir ce devoir, les jours où madame soupe hors de chez elle et que je sais qu'elle sera avec les gens qui lui plaisent le plus?

CIDALISE.

Oui, Octave, vous avez tort, et très-grand tort, d'avoir aussi peu de franchise ; j'avoue qu'un souper est une chose si indifférente en soi que l'on se rend fort susceptible de ridicule en ayant l'air de s'en plaindre. mais les circonstances changent bien les choses ; vous savez les raisons qui me les font trouver mauvaises ; je crois que, sans blesser la bienséance, vous auriez pu vous excuser auprès de Julie, non-seulement pour ce soir, mais pour toutes les fois que je pourrais le désirer. Vous m'aviez promis hier que nous n'aurions plus d'occasions de semblables démêlés, et que rien à l'avenir ne me rappellerait le souvenir de Julie.

OCTAVE.

Est-ce ma faute, madame, si incessamment vous me cherchez querelle à son occasion? Quoi! vous trouvez éternellement mauvais que je remplisse quelques devoirs. quand vous voyez d'ailleurs que je ne vis que pour vous? Julie. madame, n'est qu'un prétexte à votre tyrannie; Léandre sait ce que je pense, vous le savez aussi, et Julie le sait elle-même ; mais c'est vous, madame, qui êtes de mauvaise foi, quand vous exigez des choses qui ne vous font rien et que je ne puis accorder. Léandre, dites à Cidalise si j'ai tort et si je dois cesser de voir Julie.

LÉANDRE.

En vérité, madame, Octave vous aime si tendrement et vous en devez être si persuadée, qu'il ne vous est pas permis d'avoir la moindre inquiétude des soins qu'il rendra à d'autres. Julie est son amie depuis vingt ans : voulez-vous qu'il l'abandonne? Elle ne s'aperçoit que trop des préférences qu'il vous accorde, et elle ne doute plus de sa passion pour vous. Oui, madame, elle en est instruite, et elle en est mortellement affligée : ne doit-il pas dans ces circonstances...

OCTAVE.

Oui, madame, je dois la consoler et la rassurer ; la simple humanité l'exige, vous devriez vous-même me porter à en user ainsi et m'encourager à soutenir la contrainte qu'il y a à dire à quelqu'un qu'on l'aime, quand ce n'est pas le cœur qui fait parler ; si vous m'aimiez, madame, vous ne seriez jalouse que de mes sentiments, et sûre comme vous l'êtes de l'excès de ma passion, vous me laisseriez remplir des devoirs à l'ennui desquels vous ajoutez le dépit, le désespoir, la rage ; souvent je redouble d'assiduité pour Julie dans la crainte de votre séduction, vos reproches m'irritent, je crois que c'est votre anité qui cherche un triomphe, tandis que votre cœur ne peut for-

mer aucune plainte ; je n'ai pour Julie que de l'estime, de l'amitié, de la reconnaissance. Vous n'ignorez point (si je l'avais aimée) de quelle ressource elle m'aurait été lorsque vous écoutiez, que vous recherchiez Clitandre, qu'il vous plaisait, que vous m'en aviez fait l'aveu, que vous me conseilliez de ralentir mes empressements pour vous, parce qu'ils vous importunaient, et de vous laisser à vous-même le soin de vous ramener à moi; vous souvenez-vous, madame, combien je souffris de votre légèreté et combien votre sincérité augmentait mon supplice? Si j'avais aimé Julie, c'était là le moment de me livrer tout à elle et de trouver dans sa tendresse fidèle et constante l'oubli d'une infidèle qui se plaint aujourd'hui comme si ses sentiments lui en donnaient le droit; allez, Cidalise, je rougis de ma faiblesse, vous ne devez vous plaindre de rien, n'exiger rien, et admirer l'excès de mon aveuglement qui fait que je vous vois et que malgré moi je vous aime.

CIDALISE.

Cet emportement me surprend. Mes torts passés (qui n'en seraient pas si je ne voulais bien donner ce nom à ce qui a pu mettre quelque refroidissement entre nous) devraient vous être aujourd'hui de sûrs garants de ma sincérité et de ma constance; les empressements de Clitandre (puisqu'il vous plaît d'en rappeler le souvenir) flattèrent ma vanité; je fus sensible à la timidité et à la défiance qui accompagnaient les soins qu'il me rendait, j'en fis (je l'avoue) la comparaison avec le peu de considération que vous m'aviez marqué dans les commencements de notre liaison, les procédés de Clitandre me donnèrent bonne opinion de lui et flattèrent ma vanité, je les regardai comme un effet de la vérité de ces sentiments qui portent à respecter ce qu'on aime; je m'occupai de cette idée, je le voyais avec plaisir, et quoique très-décidée à ne point répondre à son amour, sa personne, son caractère, ses sentiments m'intéressèrent assez pour désirer d'en faire mon ami. L'occupation que tout cela mit dans mon âme, se peignit si bien sur mon visage que vous en démêlâtes une partie, je ne balançai pas un moment à vous avouer tout ce qui se passait en moi, mes projets d'amitié vous furent suspects, vous ne m'estimiez pas assez pour vous y confier; vous savez quelles furent alors vos plaintes et vos reproches, je n'omis rien pour vous rassurer, et ce fut de très-bonne foi que je renonçai à Clitandre; mais mon cœur était agité, il lui fallait quelque temps pour se remettre dans son assiette ordinaire; malgré mon trouble, je sentais combien vous m'étiez cher, mais vos reproches et vos empressements augmentaient le trouble, le désordre de mon âme, la crainte de vous perdre aurait écarté plus promptement tous les nuages qui étaient entre nous; je vous le dis, et c'était là, Octave, le vrai moment de m'inquiéter sur Julie; mais vous aviez alors de l'amour pour moi (ou la jalousie produit les mêmes effets);

enfin cette Julie que vous adorez aujourd'hui, ne peut vous être d'aucune ressource. Je crois avoir bien répondu à cet article; venons au reste : on n'est jaloux, dites-vous, que des sentiments, cela est vrai, mais ils n'ont de garants que la conduite; vous venez vous-même de me faire un aveu qui aurait fait naître ma jalousie, quand j'aurais eu jusqu'à présent la plus parfaite confiance. Julie n'a appris que depuis peu votre passion pour moi, *il faut que vous la rassuriez, que vous la consoliez*. Quel pays a-t-elle donc habité depuis dix ans? Vous l'avez donc si bien éblouie par vos sublimes distinctions, qu'elle en a conclu que votre liaison avec moi n'était qu'une amitié ordinaire. Vous l'avez donc flattée d'être l'unique objet de votre tendresse, vous cherchez donc à le lui persuader encore aujourd'hui? Qu'avez-vous à répondre? Me direz-vous que j'ai souffert pendant dix ans le partage dont je me plains aujourd'hui? vous en savez bien la raison; j'ignorai longtemps votre attachement pour Julie; lorsque je l'appris, je ne voulus pas le croire; le genre de vie que je menais alors vous donna beaucoup de facilité pour me tromper, et mon caractère franc et vrai vous seconda parfaitement; je trouvais de l'impossibilité à ce prétendu partage et ce que je connaissais de la personne de Julie contribuait à me rassurer. Votre jalousie de Clitandre, qui me parut avoir le caractère d'une véritable passion, fortifiait ma confiance; enfin, vous savez que ce n'est que depuis trois ans que mes yeux se sont ouverts, et qu'étant aujourd'hui témoin de faits inexplicables si je voulais persister dans l'idée que vous n'aimez que moi, je vous ai demandé des éclaircissements, des explications; l'obscurité qu'il y a dans vos discours augmente mes inquiétudes : enfin, depuis six mois il vous est échappé des aveux si clairs, et celui d'aujourd'hui est si positif, qu'il ne me reste plus le moindre doute; je ne répondrai point à l'injustice que vous me faites en me disant que ma vanité cherche des triomphes; si je l'avais écoutée, Octave, il y a longtemps qu'elle m'aurait appris la honte qu'il y a à disputer un cœur à de certaines rivales. Voilà ma réponse sur tous vos griefs. Mais il s'agit dans cet instant du souper de ce soir. Allez trouver Julie, monsieur, je ne m'oppose plus à rien, je ne prétends plus rien, et même je ne désire plus rien : qu'à l'avenir Julie jouisse de vos sentiments sans partage, je ne veux ni partager, ni lui ravir son bien.

OCTAVE.

Cidalise, écoutez-moi! Léandre, joignez-vous à moi pour lui persuader que je l'adore!

CIDALISE.

Non, monsieur, tous discours sont superflus. Je vous quitte pour ne jamais..... Mais voici Bélise.

SCÈNE III.

BÉLISE, CIDALISE, OCTAVE, LÉANDRE.

BÉLISE.

Madame, y a-t-il longtemps que vous êtes ici? je suis bien fâchée d'avoir perdu des moments si précieux; mais j'ai été chez mon banquier et puis chez les marchands, où j'ai rencontré Dorimène et Araminte. Elles m'ont dit qu'elles soupaient ce soir chez Julie avec Octave ainsi, monsieur, nous n'aurons donc point le plaisir de vous avoir, et Cidalise m'en avait donné vainement l'espérance.

OCTAVE.

Cela dépend, madame, d'une affaire dont Julie m'a chargé; si elle est terminée d'assez bonne heure pour que je puisse lui en rendre compte avant l'heure du souper, je la ferai consentir à me laisser ma liberté, et je me rendrai ici avec tout l'empressement que peut inspirer une compagnie aussi charmante.

BÉLISE.

Ne perdez donc point de temps, Octave, et débarrassez-vous promptément de vos affaires. Ma chère Cidalise, me permettrez-vous d'entrer dans mon cabinet pour écrire quelques lettres? d'ailleurs, j'ai quelques ordres à donner, vous êtes maîtresse ici. Cette maison est la vôtre, je ne vous fais point de compliments, et je reviendrai incessamment vous retrouver. (Elle sort.)

LÉANDRE.

Je sors pour un moment, puissé-je, à mon retour, vous trouver en meilleure intelligence!

SCÈNE IV.

OCTAVE, CIDALISE.

OCTAVE.

Vous voyez, madame, que mes engagements avec Julie ne peuvent tenir contre votre colère, je vais lui mander de ne pas m'attendre; mais pourrai-je au moins faire ma paix à ce prix, et serez-vous une autre fois moins injuste?

CIDALISE.

Croyez-vous, monsieur, qu'un aussi léger sacrifice puisse détruire des soupçons si bien fondés? que dis-je, des soupçons, des convic-

tions, des aveux! Non, monsieur, mon parti est pris, il faut enfin renoncer à moi ou à Julie : ce n'est qu'à ce prix que je puis consentir à vous voir; je sens que je ne peux plus vivre dans le trouble et l'agitation; il faut expliquer, en présence de Julie et de moi, tout ce que vous sentez pour l'une et pour l'autre; il faut que celle que vous aimez n'ait plus rien à craindre et qu'un mariage l'unisse à vous. Voyez, Octave, à quoi vous voulez vous résoudre; il faut que demain je sois liée à vous pour jamais ou qu'un couvent me serve d'asile et me garantisse contre les retours de ma tendresse.

OCTAVE.

Un couvent! charmante Cidalise, ah! que me dites-vous? Comment pourrai-je consentir à perdre tout ce que j'aime? Non, Cidalise, je ne vous perdrai jamais, je serai demain uni à vous; que Julie s'afflige, se désespère, mon bonheur est tout ce que je vois. Je vivrai donc pour vous et avec vous; le monde entier ne me sera plus de rien, je n'aime que Cidalise, je ne veux qu'elle! Mon transport ne peut s'exprimer; mais vous, Cidalise, le partagez-vous? Ferez-vous votre bonheur de vivre avec moi?

CIDALISE.

Ce que j'entends, est-il bien vrai? N'est-ce point encore une illusion? Cher Octave, êtes-vous sincère? n'ai-je plus rien à craindre de votre légèreté? Quoi! vous m'aimez uniquement? Oui, je le crois, vos transports me le persuadent trop bien; vous m'avez donc toujours aimée? Cette Julie n'était donc qu'une amie ordinaire? Que j'ai été injuste! Me le pardonnez-vous? Je vais bien réparer mes torts aujourd'hui; cette Julie me devient chère, elle vous aime, j'en ferai ma meilleure amie, elle m'aimera par rapport à vous! Je suis aimée d'Octave, rien ne m'inquiète plus, je trouverai tout en lui... Mais voici Léandre; quelle sera sa surprise!

SCÈNE V.

CIDALISE, OCTAVE, LÉANDRE.

OCTAVE.

Venez, cher Léandre, apprendre l'excès de mon bonheur : j'épouse demain Cidalise, elle partage mes transports; je me rends à ce que j'ai toujours senti, il n'y a qu'elle qui puisse me rendre heureux. Julie se plaindra vainement, Cidalise est l'unique objet de ma tendresse, je veux réparer tous les chagrins que je lui ai causés. Savez-vous quel parti Cidalise voulait prendre, si j'avais différé notre union? Elle se retirait dans un couvent; je la perdais sans retour, j'aurais eu moins

de regrets à perdre la vie! Mais le temps presse, il faut que je mette ordre à mes affaires, je vais chez le notaire pour faire dresser le contrat et donner ordre à mes gens d'aller tout préparer dans ma maison de Boulogne, où nous ferons demain la noce.

SCÈNE VI.

CIDALISE, LÉANDRE.

CIDALISE.

L'auriez-vous cru, Léandre, et connaissiez-vous dans Octave les sentiments qu'il me marque aujourd'hui ?

LÉANDRE.

J'ai toujours cru, madame, qu'il était vivement touché des agréments de votre figure et de votre esprit, je savais bien que vous étiez nécessaire à son bonheur ; mais j'avoue que je ne croyais pas qu'il pût se déterminer à un engagement véritable ; cet état me paraissait trop contraire à son caractère et au goût qu'il a pour la dissipation.

CIDALISE.

Ajoutez : à celui que vous lui croyez pour la galanterie. Je lui ai fait moi-même cette injustice. Non je ne me pardonnerai jamais tout ce que mes bizarreries et mes caprices m'ont fait penser et juger de lui. Je vois avec effroi combien la jalousie nous égare! Octave n'a jamais aimé que moi ! Hélas! il me disait souvent que c'était par manque d'amour pour lui que je ne rendais pas justice à sa passion : il ne se trompait que dans la cause, c'était l'excès de ma délicatesse qui m'aveuglait. Il m'a dit cent fois que si je l'aimais je serais trop heureuse ; c'est de ce moment que je commence à le devenir ; la certitude d'être aimée de lui donne l'essor à tous les sentiments de mon cœur : non, Léandre, on n'a jamais tant aimé que j'aime.

LÉANDRE.

Vous m'étonnez, je l'avoue : je vous ai vue, il me semble, dans le doute vous-même de ce que vous pensiez pour Octave, vous m'avez souvent paru décidée à ne le plus voir, et vous m'avez dit bien des fois que vous ne croyiez pas qu'il vous fût impossible de vivre sans lui.

CIDALISE.

Hélas ! je le croyais alors ; la jalousie étouffait les mouvements de ma tendresse, je me refusais à moi-même l'aveu de ce que je sentais ; le dépit, que je prenais pour la raison, me faisait applaudir d'une tranquillité passagère ; mais j'aimais Octave mille fois plus que ma vie, sa présence a toujours été nécessaire à mon bonheur, à mes plaisirs ; mais le voici qui revient.

SCÈNE VII.

OCTAVE, LÉANDRE, CIDALISE.

OCTAVE.

Le notaire se rendra ici à huit heures. Tous mes ordres sont donnés pour Boulogne ; je viens de rencontrer Dorante et Damon que j'ai priés de se rendre ici tout à l'heure, ils me suivent ; je veux que tous mes amis soient témoins de l'excès de mon bonheur ; je ne vous quitterai plus, ma chère Cidalise, et rien ne peut plus me séparer de vous.

SCÈNE VIII.

BÉLISE, HORTENSE, CIDALISE, DORANTE, DAMON, LÉANDRE, OCTAVE.

BÉLISE.

Voilà bonne compagnie que je vous amène, madame : Hortense arrive de la campagne, et elle se fait un grand plaisir de vous voir.

CIDALISE.

Je vais lui en causer un bien plus sensible, madame, et j'espère que vous et ces messieurs voudront bien y prendre part : j'épouse demain Octave, je ne puis, ni ne veux, vous dissimuler l'excès de ma joie. Hortense, l'auriez-vous imaginé ?

BÉLISE.

Que je vous embrasse, Cidalise, et vous aussi, Octave ! rien n'égale ma joie.

OCTAVE.

Pour rendre la mienne complète, obtenez, Cidalise, que Bélise et Hortense honorent demain votre noce ; ces messieurs voudront bien s'y trouver, il faudra arriver de très-bonne heure dans ma petite maison de Boulogne.

DORANTE.

Oui, Octave, nous nous y rendrons ; il y a longtemps que j'attendais cet événement, c'est le seul qui puisse vous rendre heureux.

OCTAVE.

Cher Dorante, l'excès de mon bonheur ne peut se comprendre ; je n'ai point cessé d'aimer Cidalise, depuis le premier instant que je l'ai connue ; je résistais à mon penchant dans les temps que j'ai vécu sans elle ; nul objet n'a pu la balancer un moment dans mon cœur et

je me reproche de n'avoir pas mérité plus tôt la grâce que j'obtiens aujourd'hui. Oui, belle Cidalise, je vous adore! souffrez que je me jette à vos pieds, que j'embrasse vos genoux et que je vous jure une ardeur éternelle.

SCÈNE IX.

JULIE, BÉLISE, HORTENSE, CIDALISE, OCTAVE, LÉANDRE, DORANTE, DAMON.

JULIE.

Je crois que j'arrive fort mal à propos ?

OCTAVE, l'air embarrassé.

C'est un inconvénient que vous ne pouvez jamais craindre, madame.

JULIE.

Octave, je vous trouve l'air bien embarrassé. Il me semble que vous étiez aux genoux de madame! était-ce un pardon que vous demandiez et que vous ne pouviez obtenir ?

OCTAVE, avec un sourire affecté.

Voulez-vous savoir ce que c'était, madame ? Je chantais la déclaration qui est dans le nouvel opéra, et qui plus est, je la jouais, voilà l'explication de la situation où vous m'avez trouvé.

JULIE.

Cette scène-là est bien belle, ces dames en sont-elles contentes? Octave et moi nous en sommes charmés. (Bas à Octave.) Elle me rappelle des souvenirs bien doux (A Cidalise.) Madame l'a-t-elle vue?

CIDALISE.

Oui, madame. et j'ai le malheur de n'être point de votre avis: il ne me paraît que du verbiage galant dans tout ce qu'ils se disent ; d'ailleurs le chant me paraît très-monotone.

JULIE.

Il est tendre et rêveur ; mais, Octave, tout le monde n'est pas touché de certaines finesses. Je voudrais bien qu'Octave voulût recommencer à chanter et à jouer cette déclaration ; et puis je l'emmènerai souper chez moi, où je crois que la compagnie m'attend déjà.

CIDALISE.

Il ne faut pas, madame, vous laisser plus longtemps dans l'erreur : Octave ne soupera point chez vous ce soir, il a une affaire qui le retient ici, et c'est un contrat de mariage qu'il doit signer.

JULIE.

De qui, madame? serait-ce le vôtre? Ne me le laissez pas ignorer et que je sache quel est l'heureux mortel.....

CIDALISE.

Oui, madame, c'est le mien ; et cet heureux mortel, c'est Octave.

JULIE.

Octave! (Elle s'évanouit.)

OCTAVE.

Léandre, secourez Julie. O dieux ! elle se meurt.

JULIE.

Octave, est-il possible.....

OCTAVE.

Retournez chez vous, madame; je vais vous y accompagner, et je vous expliquerai....

CIDALISE.

Vous partez, Octave?

OCTAVE, en s'en allant avec Julie.

Madame, vous ne pouvez pas exiger que je sois son bourreau!

SCÈNE X.

BÉLISE. HORTENSE. CIDALISE. DORANTE. DAMON. LÉANDRE.

CIDALISE.

Je frémis, Léandre, que veut dire ceci? et que m'annonce cette aventure ?

LÉANDRE.

Rien de fâcheux certainement, madame; vous savez l'ancienne amitié de Julie pour Octave, la nouvelle de son mariage l'a surprise, et l'émotion qu'elle lui a causée l'a fait tomber dans des vapeurs où elle est fort sujette.

CIDALISE.

Mais l'agitation d'Octave, son départ, ce qu'il m'a dit en partant, tout cela n'est-il pas surprenant dans les circonstances où nous sommes?... Mais non, je ne veux point me livrer à des soupçons qui seraient peut-être injustes et dont j'aurais trop à rougir. Que pensez-vous, Hortense ?

HORTENSE.

J'avoue que ceci m'étonne; mais, madame, je ne saurais croire que nous ne soyons bientôt rassurés, et Octave, par son prompt retour, dissipera toutes vos alarmes.

BÉLISE.

Quand j'étais à Savone avec feu le duc de la Cantera, il arriva une aventure dont les circonstances ressemblaient beaucoup au com-

mencement de celle-ci ; un mariage signé et conclu en une heure de temps, le jour de la noce arrêté au lendemain, le mari disparu, et.....

LÉANDRE.

Hé! madame, ceci ne ressemble en rien à votre histoire de Savone, et, en vérité, c'est faire grande injustice à Octave d'avoir la plus légère inquiétude.

DORANTE.

Je suis de l'avis de Léandre, et si madame me le permettait, je lui reprocherais son excès de défiance.

DAMON.

Ce n'est pas en vérité une disposition convenable à une veille de noces et je suis persuadé que madame se reproche à elle-même son inquiétude.

SCÈNE XI.

BÉLISE, HORTENSE, CIDALISE, LÉANDRE, DORANTE, DAMON, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE (à Cidalise).

Madame, voilà une lettre d'Octave. (Bas à Léandre.) Mon maître m'ordonne d'attendre le notaire ici et de l'emmener chez Julie.

CIDALISE (après avoir lu la lettre).

Ah Dieux ! je l'avais bien prévu.

HORTENSE.

Qu'est-ce, ma chère Cidalise, que vous mande Octave?

CIDALISE.

Tenez, lisez sa lettre. (Elle pleure.)

HORTENSE (lisant la lettre).

« Julie est dans un état affreux, elle ne veut voir personne ce soir; « je ne puis l'abandonner sans cruauté ; elle exige de mon amitié « d'aller avec elle passer deux jours à sa campagne, j'y ai consenti. Je « crois qu'il y a des occasions où il ne faut consulter que sa raison et « son devoir. Je me reprocherais éternellement d'être la cause de la « mort d'une femme qui a pour moi de l'amitié. J'espère, Cidalise, que « vous me plaindrez et m'approuverez, et que vous voudrez bien expli- « quer à toute votre compagnie les raisons qui me font agir. »

Je ne reviens point de mon étonnement. Léandre, que pensez-vous de cela ?

LÉANDRE.

Rassurez-vous, Cidalise, vous en serez quitte pour un retardement de deux jours. Octave a cru devoir cette complaisance à une femme dont il est passionnément aimé, mais elle a bien peu de temps à jouir

de ces avantages; Octave, à son retour, ne songera qu'à terminer une affaire qu'il désire plus que vous; son valet m'a confié qu'il avait ordonné de lui amener le notaire, et vous voyez que ses soins pour Julie ne le distraient pas de ce qui a rapport à votre union. Mais permettez-moi, madame, de vous donner un conseil; vous êtes prête de former un engagement qui durera autant que votre vie : que votre douceur et votre modération dans cette circonstance fassent connaître à Octave à quel point vous l'aimez, et faites-lui le sacrifice de votre dépit et de votre colère.

CIDALISE.

J'y consens, et je saurai me vaincre; mais je sens que la violence que je me ferai donnera plus de ressort à mon ressentiment, s'il arrive qu'Octave me trompe: sa lettre est d'un style qui me donne beaucoup plus sujet de craindre que d'espérer.

LÉANDRE.

Non, madame, elle ne doit point vous alarmer, elle est simple et sérieuse, et se ressent de sa situation présente: croyez qu'il est cent fois plus à plaindre que vous, et en vérité vous le blâmez d'un procédé dont le souvenir vous le fera estimer quelque jour; c'est un trait d'un bien honnête homme de faire taire sa passion pour remplir avec courage le devoir d'un ami. Un tel mari, madame, fera le bonheur de votre vie, et vous n'aurez jamais rien à craindre quand le devoir et l'amour seront réunis.

CIDALISE.

Mais ils ne le sont pas encore... Ah! voici Damis, le sot ami de Julie.

SCÈNE XII.

DAMIS, BÉLISE, HORTENSE, CIDALISE, LÉANDRE, DORANTE, DAMON.

DAMIS.

Bélise veut-elle bien me donner à souper? Je sens que mon procédé est familier; mais je viens de chez Julie, où j'étais invité avec Dorimène, Araminte et monsieur et madame de Barignolles; c'est bonne compagnie, au moins. Octave était aussi de la partie, mais je ne le compte pas, lui, il dort toujours: et je ne sais, ma foi, d'où vient que Julie en est si entêtée et qu'est-ce qu'elle lui trouve de si merveilleux. Enfin, j'ai donc été chez Julie, j'ai vu six chevaux à son carrosse, et son suisse m'a dit qu'il n'y avait point de souper pour ce soir; je suis resté longtemps à la porte. J'insistai sur ce que j'étais prié,

mais il m'a dit que l'ordre était de renvoyer tout le monde, et que sa maîtresse allait partir tout à l'heure pour la campagne avec Octave; plusieurs domestiques sont survenus, j'ai vu un notaire, j'ai entendu parler d'évanouissements, de contrat de mariage, de noces pour demain à Boulogne; j'ai questionné, j'ai voulu éclaircir, mais on a fermé la porte, et me voilà sans ressource pour mon souper, si vous m'en refusez; mais ce malheur ne m'arrivera pas, vous ne vous êtes pas tous rassemblés pour vous séparer à l'heure qu'il est; et, ma foi, me voilà tout consolé du souper de Julie. Elle est assez insipide, cette Julie, et quand Octave est avec elle, elle est insupportable, elle fait la mijaurée, la merveilleuse, elle l'appelle de mille petits noms, elle fait des dissertations sur les opéras, les comédies, les romances; elle m'a pensé tourner la tête avec *la Belle et la Bête*, elle soutenait qu'on pouvait fort bien aimer un monstre, quand il était amoureux et constant, et qu'à la place de la Belle, elle aurait préféré la Bête au plus bel homme de l'univers. Octave s'endort pour l'ordinaire à toutes ces dissertations et s'éveille de temps en temps pour lui dire qu'elle a raison. Mais ceci ne vous fait rien; Bélise, me donnerez-vous à souper?

LÉANDRE.

Non, Damis, ma mère soupe en ville et toute la compagnie allait se séparer: ainsi, croyez-moi, allez vous assurer d'un autre souper et ne perdez pas un moment.

DAMIS.

Je vais profiter de votre conseil.

SCÈNE XIII.

BÉLISE, HORTENSE, CIDALISE, LÉANDRE, DORANTE, DAMON.

LÉANDRE.

Vous voyez, madame, qu'Octave n'a pas fait mystère de ses engagements et qu'il faut qu'il ait avoué à Julie, en présence de son domestique, de quoi il était question.

CIDALISE.

Il est vrai, cela doit me rassurer, mais je crains les artifices de Julie; sa dissimulation et sa feinte douceur n'ont que trop souvent séduit Octave; je doute toujours de son amour pour moi. En effet, si sa passion était bien véritable, aurait-il pu se résoudre à différer notre mariage? L'amour fait-il à l'amitié de pareils sacrifices?

DORANTE.

Cela dépend, madame, du caractère de l'homme amoureux. Octave

est facile, compatissant et un peu faible; il n'a pas le courage de résister à ce qu'on veut de lui; mais le mariage fixera sa conduite, je ne dis pas ses sentiments, car il a toujours été pour vous seule; il trouvera en vous l'unique objet de ses devoirs et de son amour, et Julie bientôt ne lui sera plus de rien.

SCÈNE XIV.

BÉLISE, HORTENSE, CIDALISE, LÉANDRE, DORANTE, DAMON, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

Octave m'a chargé de remettre cette lettre à Léandre et d'en attendre la réponse.

CIDALISE.

Retirez-vous, La Montagne; Léandre, lisez vite cette lettre, je tremble, et rien ne peut dissiper mes noirs pressentiments.

LÉANDRE lit la lettre.

« J'ai recours à votre amitié, mon cher Léandre, jamais elle ne « m'a été si nécessaire; je suis hors de moi, les tourments que « j'éprouve depuis que je vous ai quitté ne se peuvent exprimer; « représentez-vous Julie expirant dans mes bras, ma voix seule pou- « vant la rappeler à la vie; imaginez-vous tout ce que la passion la « plus vive et la plus tendre peut mettre dans la bouche d'une femme « mourante et désespérée: joignez à cela un désintéressement si par- « fait, qu'elle consentait à mourir plutôt que de vouloir troubler mon « bonheur; il faudrait avoir le cœur d'un tigre pour résister à un « pareil spectacle; après mille incertitudes et mille combats, l'huma- « nité, la reconnaissance, le devoir, ont triomphé; j'ai promis à Julie « de n'être jamais à Cidalise, ni à nulle autre; ses transports ne peu- « vent s'exprimer; et puis, retombant dans des inquiétudes mortelles, « comment, m'a-t-elle dit, pourrai-je compter sur vos serments? « Pouvez-vous répondre de vous-même? Connaissez mieux le pen- « chant qui vous entraîne à Cidalise; hélas! Je supporterais peut-être « votre union avec elle, si je ne connaissais son empire sur vous; « non-seulement il faudra que je renonce à votre tendresse, mais je « perdrai même votre amitié. J'ai été frappé de ces paroles, elles ont « pénétré mon cœur, j'ai vu avec effroi que Cidalise y régnait absolu- « ment, que ce n'était que par des efforts et des violences continuelles « que je conservais pour Julie quelque sensibilité; j'ai vu que, « m'unissant à Cidalise, Julie tomberait dans l'oubli qu'elle prévoyait « si bien et qu'elle méritait si peu. Que vous dirais-je? Je n'ai pu me

« résoudre à être ingrat et barbare, j'épouse Julie... Mais, Léandre, je « n'épouse pas tant Julie, que je n'adore Cidalise; Cidalise m'aurait fait « oublier Julie et toute la terre, et rien ne peût m'empêcher d'adorer « Cidalise; c'est la raison et le devoir qui ont décidé du parti que je « prends; consolez Cidalise, peignez-lui bien que c'est l'excès de mon « amour qui me le fait trahir, que si elle avait eu moins d'empire sur « mon âme, je me serais uni à elle; dites-lui que le titre de son ami, « qu'avec le temps elle ne pourra pas me refuser, peut seul me « ramener à la vie. Les forces me manquent, je pars pour Boulogne; « je ne prévoyais pas que les apprêts destinés à Cidalise servissent à « sa rivale. Si Cidalise a besoin de vous, ne la quittez pas; mais si elle « est environnée de ses autres amis, venez me trouver, vous jugez « combien vous m'êtes nécessaire. »

Quel abus monstrueux de l'esprit et de la vertu!

CIDALISE.

Je rougirais de regretter Octave, et de me plaindre. Hortense, ne m'abandonnez pas. (A Bélise.) Madame, vous jugez bien que j'ai quelque besoin de repos.

HORTENSE.

Ah! ma chère Cidalise, Octave ne vous méritait pas, vous vous applaudirez quelque jour de cet événement-ci; le choix qu'il fait vous venge suffisamment; l'ascendant de Julie sur lui n'est que l'effet de ses artifices : dans bien peu de temps les remords, les dégoûts prendront la place des sentiments de reconnaissance et d'estime qu'il croit lui devoir aujourd'hui; il n'y a que vos intimes amis instruits de cette aventure, ils comprennent bien que le secret en est important.

DORANTE.

Puissions-nous l'oublier, comme nous la saurons taire!

LÉANDRE.

Je ne sais si je dors ou je veille; ah! Octave, Octave, c'est pousser trop loin la légèreté et la faiblesse; mais le plus malheureux dans tout ceci, c'est Octave, il agit contre ses sentiments et contre son bonheur; sa vie va devenir froide, insipide, ennuyeuse; mais je ne saurais le plaindre; que son exemple apprenne à tous aujourd'hui qu'il n'y a point de vertus que la faiblesse ne ternisse, ni de bonheur qu'elle ne détruise.

FIN DE L'APPENDICE.

ERRATA.

TOME PREMIER.

Pages 28 et suivantes. Crawford, *lisez :* Craufurt.
— 68. Keene, *lisez :* Kean.
— 144. Cambise, *lisez :* Cambis.
— 156. Dupuis, *lisez :* Dupuits.
— 178. *Id.,* *id.*
— 192. ; hors une si longue absence, *lisez :* hors une si longue absence.
— 193. Invaut, *lisez :* Invault.
— 294. Cholmondley, *lisez :* Cholmondeley.
— 323. Prescrassier, *lisez :* Précronier.
— 344. D'Usson, *lisez :* Dusson.
— 358. Eisestein, *lisez :* Hessenstein.

TOME DEUXIÈME.

Page 43, ligne 17. Le comte de l'Isle, *lisez :* le conte.
— 45, — 5. Persudacée, *lisez :* persuadée.
— 69-70, 71, 76. D'Étréhan, *lisez :* d'Estréhan.
— 83, — 4. Parl, *lisez :* parle.
— 84, — 18. Madame de l'Indre, *lisez :* de Lindre.
— 130, 143, 243. Madame de Gramont, *lisez :* de Grammont.
— 189. Dubucq, *lisez :* du Bucq.
— 288. A Chanteloup, *lisez :* à Paris.
— 391. ligne 5. Grand'maman, *lisez :* maman.
— 393. — 9. Mon cheval est près, *lisez :* prêt.

TOME TROISIEME.

Page 20, ligne 34. Billiardy, *lisez :* Beliardi.
— 64, — 3. *Id.,* *lisez :* *id.*
— 112. Taniani, *lisez :* Fagniani.
— *Id.* Silwin, *lisez :* Selwyn.
— 113. *Id.,* *lisez :* *id.*
— 122. Meun, *lisez :* Mun.
— 177. Parre, *lisez :* Paar.
— 245. Montbarrey, *lisez :* Monbarrey.

TABLE DES NOMS CITÉS

DANS

LES TROIS VOLUMES DE LA CORRESPONDANCE

DE MADAME DU DEFFAND [1]

Abbesse de Saint-Antoine (l'), sœur de M. de Beauvau ; citée II, 296, 352, 379, 373, 374, 375. — III, 366.

Achy (Mme d'), amie de la duchesse de Choiseul et dévote, I, 190, 259.—Mme du Deffand ne la connaît pas, 266, 267, 278. — On lui a refusé la permission d'aller à Chanteloup, 378. — II; citée 181.

Adhémar (M. d'). Son mariage avec Mlle de Valbelle, II, 157, 160.—Va à Bruxelles, III, 100.

Affry (Louis-Auguste), lieutenant général, colonel des gardes suisses en 1767. Mort en 1793. — Arrive à Chanteloup, I, 206 et note.— On lui refuse la permission, 434. — II, 114.

Aiguillon (duc d'). — L'ordre ne sera jamais rétabli en Bretagne tant qu'il y commandera, I, 163 ; cité 276. — Ses Mémoires, 288. — On croit qu'il aura les affaires étrangères, quoique le prince de Condé s'y oppose, 308; cité 312, 335, 359, 365, 388, 412; cité II, 4. — Sa politique n'éblouit pas la duchesse de Choiseul, 7, 8; cité 13. — Furieux contre l'abbé Terray, 24. — Veut la destruction du Parlement de Rennes, *ibid.* — Inspire une peur affreuse à Mme du Deffand, 36, 38, 59. — Le Bacha, 107; cité 110, 220.— Il aiguillonne le chancelier, 325. — N'est pas vraiment ministre, 336. — Couplets pour une fête qu'il donne, 362; cité 419. — III, 120. — Exilé à Veretz. 125.

Aiguillon (duchesse d'), Anne-Charlotte de Crussol Florensac, duchesse d'Aiguillon douairière, mère du ministre. — On l'avait surnommée la *Sœur du pot des philosophes,* à qui elle donnait à dîner. — Voltaire lui écrit en 1734 pour lui envoyer *la Henriade* et l'*Histoire de Charles XII.*— Mme du Deffand, avec qui elle était fort liée et qui va souvent la voir à Ruel, où elle mourut en 1772, a fait son portrait. — M. de Chauvelin, ambassadeur à Turin, avait fait des vers sur les sept péchés capitaux; on demandait à la duchesse d'Aiguillon si elle les connaissait: « Si je les connais? Certainement, répondait-elle, c'est moi qui suis la gourmandise! » Citée I, 68. — Mme du Deffand la voit beaucoup, 88, 94, 163, 187, 196. — Tous ses sentiments sont honnêtes, 220. — Aurait dû être notre première mère, 223; citée 300, 340. Soupe chez le roi de Suède, 358. —

1. Le chiffre romain indique le volume; le chiffre arabe, la page.

Charmante et sait causer à merveille, 359, 372. — A bien des rapports avec Agrippine, 402. — Sa conduite est approuvée par Mme du Deffand, II, 4, et par la duchesse de Choiseul, 7; citée 12. — La duchesse de Choiseul ne veut pas qu'on lui dise des coquetteries de sa part, 13, 14; citée 19, 20, 22, 25, 58. — Blâmée par la duchesse de Choiseul, 60; citée 90, 334, 335, 418.

Albon (M. d'), neveu de Mme du Deffand, petit bel esprit qui a fait des vers pour Mme du Deffand, III, 73, 76. — Réponse de M. de l'Isle à ces vers, 80. — A fait mettre ses vers dans *le Mercure*, et le *Journal des Dames*, 90, 92, 93.

Allemani (M. d'), bibliothécaire du Vatican. — Une anecdote à son sujet, I, 381.

Amblimont (la comtesse d'), cousine de Mme de Pompadour, et, avec Mme d'Esparbès, une de ses intimes habituées. La favorite appelait ces deux dames : « Mes petits chats. » Une anecdote rapportée par Mme du Hausset prouve que Mme d'Amblimont était amie fidèle. « Un jour, dit-elle, le Roi, passant pour aller à table, s'approcha d'elle en faisant semblant de la chatouiller; il lui voulut remettre une petite lettre. Mme d'Amblimont, faisant la folle, mit aussitôt ses mains derrière son dos, et le Roi fut obligé de ramasser le billet qui était tombé à terre. M. de Gontaut, qui avait tout vu, s'approcha d'elle après souper, et lui dit : « Vous êtes une bonne amie ! — J'ai fait ce que je dois, répondit-elle. » — Demande la permission d'aller à Chanteloup, I, 303.

Amerval (comtesse d'). — A la hardiesse de ressembler à la duchesse de Choiseul, II, 332; citée 339.

Andrezelle (Mlle d'), amie du prince de Beauffremont, I, 251.

Angivilliers (M. d'). — Épigramme sur le gazon qu'il a fait mettre dans la cour du Louvre, III, 244.

Aremberg (prince d'). — Va se marier, II, 330.

Argenson (le comte d'), ministre de la guerre, disgracié en 1757 et exilé à sa terre des Ormes en Poitou : fils cadet du garde des sceaux, chancelier du régent. Né en 1696, mort en 1764. — Ami du président Henault. Voltaire refuse d'adresser un compliment à ce dernier sur la mort de M. d'A.., I, 8.

Armentières (M. d'). — Le marquis de Conflans d'Armentières avait épousé en 1765 Marie-Antoinette Portail. Il paraît que ce n'était guère un homme d'intérieur. Les Mémoires du temps racontent que lorsque sa sœur, Mlle de Conflans, épousa quelques années après le comte de Coigny, celui-ci dit à M. de Conflans à propos du repas de noces : « Je suis un peu embarrassé; je n'ai jamais soupé chez ta femme... — Ma foi, ni moi non plus, » répondit M. de Conflans. — Nous irons ensemble et nous nous soutiendrons... » Cité II, 97, 306.

Arnaud (l'abbé), de l'Académie française, l'un des rédacteurs de la *Gazette de France*, mort en 1785. On l'appelait l'abbé *Fatras*. — A beaucoup d'esprit, I, 440. — A fait de jolis vers pour mettre au bas d'un certain portrait, II, 54.

Arlimpe (milord), lisez *Dalrimple;* — Hew-Hamilton Dalrimple, mort en 1790. — Mme du Deffand et Wiart estropiaient tous les noms anglais, sans compter cette expression ridicule milord et milady, au lieu de lord et lady. — Cité II, 302.

Arpajon (Mme d'); citée II, 481.

Arras (l'évêque d'). — M. de Conzié. — Le duc de Levis, dans ses souvenirs, fait son portrait. — Son frère était évêque de Saint-Omer. — Mme du Deffand veut faire avec lui le voyage de Chanteloup, I, 333. — Part pour son diocèse et les états, 372. — A bien du bon sens, 373, 376, 383. —, Ira prochainement à Chanteloup avec

Mme du Deffand, II, 28. — Ne peut y aller, 30. — Doit être nommé conseiller d'honneur des conseils supérieurs, 31; cité 32, 34, 38. — Sa conduite paraît inexplicable à l'abbé Barthélemy, 40; cité 44, 127. — Il prend un ménage recommandé par l'abbé, 135; cité 140, 165, 186, 187, 194, 197, 199, 212, 213, 218, 221, 223, 233, 401, 404, 406, 415, 419, 420, 422, 424. — Il a une audience du roi, 425. — Mme du Deffand est d'accord avec lui, III, 26 et note; cité 28. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 32; cité 34, 38, 42, 43, 44, 49, 61, 128, 144, 214, 221, 227, 245, 249, 256, 322-326, 329, 369.

Artois (le comte d'). — Nommé commandant général des suisses, II, 113; cité 172. — Nomination des gentilshommes de sa maison, III, 16.

Aulan (chevalier d'), neveu de Mme du Deffand, fils d'une sœur mariée à Avignon. — Mme de Choiseul communique à Mme du Deffand une lettre qu'elle a reçue de lui, I, 33. — Mme du Deffand sollicite la duchesse de Choiseul en sa faveur, 128. — M. de Choiseul lui promet une gratification de 6,000 livres, 131.

Aumont (M. d'). — Hérite d'un pupitre de M. d'Ussé, II, 281.

Avaray (Mme d'); citée II, 4.

Aydie (l'abbé d'), frère du chevalier, fils de Marie de Beaupoil de Sainte-Aulaire, sœur de l'académicien. Il est mort à Périgueux en 1790, fort âgé. — Mme du Deffand l'attend incessamment, III, 106. — Le chevalier disait que, puisqu'on se console d'être homme, il ne faut s'affliger de rien, 153.

Ayen (le duc d'). — Philippe de Noailles, duc d'Ayen, avait épousé en 1735 la fille de M. d'Aguesseau de Fresne, petite-fille du chancelier; cité II, 10, 11, 16, 447.

Aylesbury (lady, mère de Mme Damer). — Est attendue à Paris avec M. Conway, III, 148, 153 et note, 189.

Balbatre (M.), musicien, professeur de la duchesse de Choiseul; cité II, 255, 269, 270. — Il part pour Chanteloup, III, 2; cité 7, 61, 62, 65. — Il y joue tous les airs qu'il y a faits, une pastorale, un tambourin, une romance, 94; cité 159.

Barbantane (Mme de). — Établie à Auteuil avec la comtesse de Boufflers, III, 237.

Barry (comtesse du). — Le nom du Barry est *la Renaudie*, cette famille est du Périgord. Il y avait alors à la cour trois frères : l'aîné, surnommé *le Roué*, amant de la Vaubernier et qui la maria à son frère cadet Guillaume. Le troisième épousa, pendant la honteuse faveur de sa famille, Mlle de Fumel, et prit le nom de comte d'Argicourt. — Allusion aux agitations de la cour pour sa présentation, I, 193-196; citée 202 et note. — Soupe chez le duc de Richelieu, 231. — Mme de Mirepoix la complimente sur le renvoi des Choiseul, 304, 306, 365, 412. — Reproche au roi d'être un menteur, 436. — *La Sultane* n'a été accompagnée que par Mme d'Avaray, II, 4. — Elle est mécontente des nombreuses visites faites à Chanteloup, 58; citée 59. — Un lit de 600,000 fr., des pliants de 100 pistoles pièce, etc., 97; citée 103. — Vers pour mettre au bas de son portrait, 123. — On la dit malade, 126; citée 153. — Elle voit tout comme Dieu, 155. — On dit le grand du Barry exilé, 230. — Sa fête, 363. — Elle donne un corps à Mlle d'Aumont, 364; citée 399, 412, 419. — Son beau-frère fait des chansons contre elle, 434. — L'abbé Delille récite chez elle sa traduction du quatrième livre de l'*Énéide*, 474. — Elle envoie deux baisers à Voltaire par M. de Laborde, 475; citée III, 15, 109. — Vers faits sur elle à la mort du roi, 116 et note.

Barry (le vicomte du); cité II, 165. — Il épouse Mlle de Levis et est nommé

premier écuyer, 168. — Sa femme ressemble en beau à Mme de Châteauroux, 463. — Elle sera présentée dimanche, *ibid.*

Barthélemy (l'abbé). — Mme du Deffand lui demande d'être de ses amis en considération de la duchesse de Choiseul, I, 57. — Est un bon garçon, 94. — M. Walpole lui envoie des livres, 97, 101, 103, 107. — Sa grande taille, 108. — Son petit poëme de la Chanteloupée, 132, 152. — Se défend d'être un bel esprit, 164, 165. — S'occupe depuis trois ans à faire le catalogue de la bibliothèque de Chanteloup, 180. — Mme de Choiseul le distingue des autres hommes de lettres, 183-201 — On le traite d'Apollon et de Mentor, 202, 205. — Apaise une contestation entre les chanoines et les curés d'Amboise à propos d'une procession, 204, 205, 206. — Plaisanteries hasardées sur le mot *combiné*, 211. — Assiste au lever du soleil, 223. — Reproche à Mme du Deffand ses soupçons, 236. — Au courant des détails de santé les plus intimes, 247. — Continue le catalogue de la bibliothèque, 289. — Attend sa permission pour rejoindre à Chanteloup le duc de Choiseul, 305. — Part pour Chanteloup, 307. — Plaisir qu'on a à l'y revoir, 311. — Se plaint de son appartement à Chanteloup, 315. — Ses lettres sont d'une gaieté folle, 342. — N'était pas fait pour vivre dans le monde et regrette les circonstances qui l'ont amené à quitter sa vie de savant, 346. — Son neveu en Suède, et note sur ce neveu, 361. — Aime l'abbé de Voisenon, 268. — Entend M. Thomas presque tout de suite, 379. — Son jugement sur l'auteur des Mémoires de Mme de Maintenon, 380, 381. — Va faire un voyage à Paris, 388. — Mme du Deffand le prend pour l'évêque de Rodez, 393. — Est un grand poltron, 398. — Mme de Choiseul le presse de revenir à Chanteloup, 399, 400. — Repart pour Chanteloup, 401. — Lettre à Mme du Deffand, II, 1, 9, 15. — Lettre à Mme du Deffand, 15. — Il a envie de composer une satire contre Mme de Choiseul, etc., 15. — Il prétend que M. de Beauffremont a loué une maison de campagne dans la vallée de Montmorency, pour manger des cerises, 16; cité 18, 19. — Lettre à Mme du Deffand, 21. — Il parle de la crainte qu'éprouve Mme de Choiseul qu'on ne la soupçonne de faire des avances à Mme d'Aiguillon, 22; cité 23. — Lettre à Mme du Deffand, il ne sait que lui écrire, etc., 26. — Il est très-fâché de n'avoir pu aller à Paris, 27. — Lettre à Mme du Deffand; il se plaint de ne point avoir de ses nouvelles, etc., 33. — Mme de Choiseul n'ose l'envoyer à Paris, 35. — Lettre à Mme du Deffand; il exprime sa douleur de l'ajournement de son voyage à Chanteloup, etc., 37. — Lettre à Mme du Deffand, 39. — Il n'ose aller jusqu'à Paris, 40. — Mme du Deffand lui contera l'histoire des gazetiers, 42. — Lettre à Mme du Deffand, 48. — Lettre à Mme du Deffand; il lui envoie une fable de M. de l'Isle, 56. — Lettre à Mme du Deffand à qui il raconte un accident arrivé à Chanteloup, 66. — Lettre à Mme du Deffand, 76. — Défense de Télémaque, 77. — Départ pour Paris, 85. — Son arrivée attendue avec impatience, 86; cité 88, 89. — La duchesse de Choiseul mécontente de lui, 89; cité 90, 91, 92. — Son éloge, 93; cité 94, 95, 97, 99. — Lettre à Mme du Deffand, 103. — Il doit retourner à Paris, 103; cité 104, 105, 107. — On espère que ses affaires tourneront bien, 108, et qu'il gardera sa place, 110. — Son attachement à la famille de Choiseul, 111. — Il perd sa place, 112, 113, 114; cité 115, 116, 117, 119, 120, 121, 122, 123. — Lettre à Mme du Deffand, 127. — Il la remercie de ses bontés pour Mme Ménage, 127. —

La qualité de bachelier en théologie est plus inamovible que celle de secrétaire général des suisses, 127; cité 129. — Lettre à Mme du Deffand, 131. — Le perroquet de La Hogue, 131. — Mme Ménage, 131; cité 135, 139. — Lettre à Mme du Deffand, 139. — Si elle place son Ménage il lui écrira tous les jours, 140. — N'a point lu les *Pélopides*, 140. — Ce qu'il fait dans le salon, 141. — Lettre à Mme du Deffand, 144. — Il lui écrit des baliverne, 144. — Le ciel et l'enfer, 145. — Les *Pélopides*, 145. — La convulsionnaire Thérèse, 145; cité 156, 157, 159, 160, 161, 162, 164, 167, 169, 170, 172, 173, 174, 175, 177, 178, 179, 180, 182, 184, 185, 186. — Lettre à Mme du Deffand, 187. — Il peint tous les regrets causés par son départ, 187; cité 188, 197, 198, 199. — Lettre à Mme du Deffand (au nom de la duchesse de Choiseul dont il imite l'écriture), 200. — Le temps lui manque; — le soleil s'est couché tout d'un coup; — elle est obligée de faire une comète; — il ne faut pas croire l'abbé, il prend souvent son cul pour ses chausses, 200; cité 203, 204, 205. — Lettre à Mme du Deffand, 207. — Le petit billet, 207. — Il a imité l'écriture de la duchesse pour tromper M. Wiart, etc., 208. — N'avait pas pris son cul pour ses chausses, etc., 208. — Pourquoi s'en aller? 208. — Le grand Christophe, etc., 208; cité 210, 214. — C'est un grand saint et un grand faussaire, 215; cité 217, 218, 219, 222. — Lettre à Mme du Deffand, 224. — Une expérience qui ferait leur bonheur, 224. — Pendules avec aiguilles aimantées, etc., 224. — Les Mémoires de Mademoiselle; — plaisante suite d'une rage de dents du duc du Maine, 225; cité 229, 230. — Lettre à Mme du Deffand, 231. — Il donne les motifs de son retard dans une visite, etc., 231. — Le Dieu des jansénistes, 232; cité 233, 234, 235, 236, 237. — Lettre à Mme du Deffand, 238. — Explications, récriminations, 238, 239; cité 244, 245, 246. — Lettre à Mme du Deffand, 247. — Sa profession de foi en deux mots, etc., 247. — *Le Compère Mathieu*, 248. — Dispute au sujet d'un vers, 248; cité 251, 253. — Lettre à Mme du Deffand, 255. — Balbâtre et son piano-forte organisé, 255. — On attend l'univers entier, 255. — Arrivée de quinze vaches suisses, 255. — Le grand Christophe, 256; cité 258. — Lettre à Mme du Deffand, 260. — Le quatrain a eu le plus grand succès, 260. — Une statue de carton, 260. — La gazette du jour, 261. — L'histoire des Hottentots, 261; cité 262, 266, 267. — Lettre à Mme du Deffand, 268. — Journal de Chanteloup, 268 et suiv. — Sublime en fariboles et sublime Tonneau, 271. — Il se casse la clavicule, 274; cité 275, 276, 277. — Lettre à Mme du Deffand, 278. — Sa fracture va très-bien; rien de si avantageux que de se casser la clavicule, 278; cité 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285. — Lettre à Mme du Deffand, 286. — Il ne peut pas encore écrire lui-même, 286. — Sa belle main, 286. — Les diamants ont été vendus, 286; cité 287, 288, 289, 290, 291. — Lettre à Mme du Deffand, 292. — Il n'a d'autre ressource que sa main gauche, 292. — Le quarantième jour, 292; cité 294. — Lettre à Mme du Deffand, 296. — Premier échantillon de sa belle écriture; — il croit son épaule de verre; — sa grande redingote de pluche, etc., 296. — Il commence à être en jouissance de ses droits, c'est-à-dire de ses doigts, 298. — Lettre à Mme du Deffand, 304. — Reproches de son silence, 304. — Les plus respectueuses remontrances jointes aux plus grosses injures, etc., 305. — Il n'a pu encore reprendre sa gazette, 305. — Histoire du gouverneur hollandais, 306; cité 307, 308. — Lettre à Mme du Deffand, 310. — Une épi-

gramme, 311. — Lettre à Mme du Deffand. — Continuation de la *Gazette*, 302 et suiv. — L'*Éloge de Racine*, 216; cité 318, 322, 323, 331, 332. — Lettre à Mme du Deffand, 332. — Sa lettre est tellement barbouillée qu'elle lui paraît l'écriture d'un nègre, 333. — Une niche de la grand'maman, 333; cité 338, 339. — Lettre à Mme du Deffand, 340. — La présente n'étant à autre fin, etc., 340. — Un chapitre qui manquait à Jérémie, 340. — Le cordon fatal, 340; cité 341, 344, 345, 346. — Il offre des *passages grecs* contre l'ennui, 347; cité 347, 349, 351. — Lettre à Mme du Deffand, 352. — Que de monde, que de cris, que de bruit, etc., 352. — Qu'est-ce qu'on appelle le bon ton, etc., 352 et 353. — Les trois Grâces, 354. — Le Raphaël de Chanteloup, 358. — Lettre à Mme du Deffand. — Suite du *Journal* de Chanteloup, 358; cité 360, 361. — Lettre à Mme du Deffand, 361. — *Idem*, 364. — Le repos du Père éternel, 365. — Les racines des cheveux lui font mal, 365. — On ne vient pas dans une maison sans en prévenir la maîtresse, 365. — *Vela qu'est comme vela qu'est*, 366; cité 367, 368, 369, 374, 375, 376, 378, 380, 382, 384, 386, 387, 388, 389, 391, 392. — Lettre à Mme du Deffand, 392. — Explications sur son silence. — Détails sur sa fièvre, 392. — Point de printemps, 393; cité 394, 396. — Lettre à Mme du Deffand, 397. — Il a toujours la fièvre et prend patience, 397; cité 398, 399, 402, 403. — Lettre à Mme du Deffand. — Bulletin de sa fièvre, 405; cité 406, 407, 409, 410. — Lettre à Mme du Deffand, 410. — Son quatorzième accès, 410. — Le réfectoire, 411. — Si nous devons être submergés par une comète, qu'importe de la guerre ou de la paix? 411; cité 411, 412, 413, 414, 417, 419, 420. — Lettre à Mme du Deffand, 421. — Un ordre de bataille, 421; cité 422. — Lettre à Mme du Deffand, 423. — Critique des *Mémoires de Grammont*, 423; cité 425, 428. — Lettre à Mme du Deffand, 429. — Il ne sait ce qu'il a à lui dire et laisse aller sa plume, 429. — Le mot *émigrant*, 430; cité 432, 434, 437, 441. — Lettre à Mme du Deffand, 442. — La saignée de la grand'maman est retardée. — Motifs de ce retard, 442. — La *Petarade* vaut-elle mieux que la *Henriade?* 443. — Le *Senequino* de Benoît XIV, 443; cité 445. — Lettre à Mme du Deffand, 447. — Accident arrivé à M. de Choiseul, 447; cité 449, 450, 451. — Lettre à Mme du Deffand, 451. — Le théâtre de Chanteloup, pièces qui y ont été jouées, etc., 452 et suiv. — Distribution des rôles et noms des acteurs et actrices, 452, 453. — Un incident pour le rôle de Pernelle, 453. — Lettre à Mme du Deffand, 455. — Son nouveau logement, 455. — Le théâtre et les acteurs, 457 et suiv.; cité 461, 462, 465. — Il ne rame ni ne fait ramer, 466; cité 472, 474. — Lettre à la marquise du Deffand, 479. — Son bonnet allume sur son front la lampe du génie, etc., 480. — Description des travaux de la ferme, 480. — Le grand Christophe au milieu des vaches, comme Jupiter parmi les déesses, 481. — Son bonnet est de travers, 481. — Lettre à Mme du Deffand, 485. — Son départ est retardé. — Motifs de ce retard, 485; cité III, 1, 2, 3, 4, 5, 7. — Lettre à Mme du Deffand, 8. — Il raconte son voyage de Paris à Chanteloup, 8. — Ali-Bey, Hiver-Ali, le prophète Ali, etc., 9. — Lettre à Mme du Deffand, 19. — Il serait un excellent gouverneur d'enfants, 19. — Un animal extraordinaire. — C'est le diable, 20. — Lettre à Mme du Deffand, 33. — Il s'excuse d'avoir tardé à lui écrire, 33. — Une relation effrayante, 34. — Le petit musicien de la grand'maman, 35. — Lettre à Mme du Deffand. — Il la tranquillise sur l'envoi qu'elle a fait de lettres par la poste,

52. — Les couplets à saint Nicolas, à l'abbé Bignon et à saint Martin, 52. — Lettre à Mme du Deffand, 63. — Les mots dorés du vieux Caton, 63.— De quelle longueur étaient les bras d'Artaxerxès Longue-Main, etc., 64. — Mme du Deffand ne sollicitera pas pour lui la place de La Condamine à l'Académie, 79. — Mme du Deffand l'attend à Paris, 99, 102, 103, 105, 107. — Est las de ne pas se trouver à Chanteloup, 113, 125, 128, 137, 140. — Arrive à l'improviste chez Mme du Deffand, 141. — Sa colère contre un M. La Chaise, gentilhomme provençal, qui l'ennuie, 143, 144. — Est un ami comme on n'en voit pas, 148. — Il n'y pas de meilleur cœur, 149, 161. — Sa gaieté, 163. — Pressé de retourner à Chanteloup, 168. — Le duc de Choiseul est on ne peut plus content de son neveu, 171 et note, 173, 175, 177. — Content de sa santé, 182.— Ses lettres sont d'une gaieté charmante, 187. — Joue au trou-madame avec la marquise de Fleury, 191. — Rétabli d'une indisposition, 202. — A encore été assez souffrant, 209, 214. — Son extrême prudence et sa distraction font qu'il écoute peu, 221. — Projette un voyage à Paris pour terminer l'affaire de son cabinet des médailles, 230. — Va souper à la Thuilerie avec Mme du Deffand, 240. — C'est un bonheur d'avoir un tel ami, 313. — A pensé se noyer, 329, 330.— Se moque du nouveau mot *énergie*, 362. — Mme du Deffand veut qu'il se porte candidat à l'Académie française, 372.

Barthélemy, neveu de l'abbé; cité II, 33, 121, 126, 241, 246. — A écrit la relation des événements de Suède, 249; cité 277, 279, 486. — III, 214.

Beauffremont (prince de). — Charles-Roger, marquis de Listenay, prince de Beauffremont en 1769, après la mort de son frère aîné, né en 1717, mort sans avoir été marié. La famille fut continuée par son frère cadet Joseph, destiné d'abord à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, relevé de ses vœux pour épouser sa nièce, Laurence de Beauffremont, fille unique du frère aîné, dont il laissa un fils, marié en 1787 avec Marie de la Vauguyon, père du prince et du duc de Beauffremont nos contemporains. — Ne prendra femme que de la main de la duchesse de Choiseul, I, 213. — Qui s'occupe de son mariage, 217, 218. — Mme du Deffand fait ses efforts pour le retenir, 229; cité 262, 267. — Va voir la duchesse de Choiseul à Chanteloup, 275. — Mêlé aux tracasseries à l'occasion du bal de la cour pour le mariage du Dauphin, 276, 277, 279, 282; cité 289, 299, 305. — Bien dévoué aux Choiseul, mais froid de caractère, 307, 333, 348, 355. — N'a pas sa permission pour venir à Chanteloup, 364, 378. — Ne se mariera jamais, 388 et note; cité 391, 399. — Va à Montmorency avec sa Dulcinée, 405. — Comparable à tous les esclaves d'Asie, 413. — L'incomparable; cité II, 5, 6. — Attendu à Chanteloup, il tire de long, etc., 7. — Dépeint par Mme du Deffand, 12. — Il veut manger des cerises, 16; cité 18. — Mme de Choiseul a été aussi étonnée que charmée de le voir, etc., 19; cité 24. — Il faut qu'il ait bien de la vanité, etc., 27. — Sa nymphe ne le laissera point partir, etc., 31. — Il est à sa petite campagne, etc., 33. — Mme de Choiseul se plaint de lui, 35. — C'est une poule mouillée, etc., 60; cité 62, 64, 79, 83, 90, 92, 93. — Son penchant pour Mme de Boufflers, 93; cité 97, 100, 106, 108, 109, 115, 118, 121, 126, 153, 163. — Est incomparablement faible, etc., 172; cité 196, 247, 253, 257, 261, 267. — Sa petite crapule, 267; cité 275, 276, 277, 282, 284, 335. — Il est devenu un automate, 349. — C'est un infidèle, 351. — Il fait un froid horrible chez lui, 363. — Il vend son régiment à M. de Lambesc, 375; cité 376, 383,

384, 386, 389, 390, 477. — Cité III, 39, 54, 146, 365.

Beaufort (Mme de). — Abrégeait les disputes par un soufflet, II, 325.

Beaumont (M. et Mme de), parents de la duchesse de Choiseul. — Ce sont de fort bonnes gens, III, 19 et note.

Beauvau (Charles-Juste, prince de). — Né en 1720. — Devenu l'aîné de sa maison par la mort de trois frères. — Son père eut vingt enfants. — Marié en premières noces à Charlotte de la Tour-d'Auvergne, sœur du duc de Bouillon, il eut de ce premier mariage une fille dont le duc de Lauzun prétend dans ses Mémoires avoir été amoureux, et qu'il voulait, dit-il, épouser. — En secondes noces en 1764, il épousa Mlle de Rohan-Chabot, sœur du duc de Chabot et du comte de Jarnac, veuve elle-même du marquis de Clermont d'Amboise. — Le prince de Beauvau fut élu à l'Académie française en 1771, en remplacement du président Hénault. « Son moindre mérite aux yeux de l'Académie, écrivait Marmontel, fut d'être un excellent académicien... » Une autre justice lui fut naïvement rendue par un journal du temps : « *Malgré* son nom et ses dignités, l'ascendant de ses vertus l'a environné de respect jusqu'à la fin de sa carrière... » — Il fut fait maréchal de France en 1783. — Ne laissa pas d'enfant de son second mariage. — Son neveu, fils du prince de Craon, frère cadet du maréchal, succéda à ses titres et a continué la famille. — Ce prince de Craon était lui-même homme d'esprit et fort aimable. — On lui demandait un jour s'il comptait aller à Versailles à l'occasion des noces du duc de Chartres ; il répondit par cet impromptu :

Le roi ne vient jamais chez moi;
D'où vient irai-je chez le roi?
Ce n'est donc que par représailles
Que je ne vais pas à Versailles.

— Vient prendre Mme du Deffand pour la mener à la campagne chez la duchesse de Saint-Pierre, I, 62 ; cité 65, 96. — Son goût pour les jeux de mots, 133, 182, 335, 343. — On l'attend à Chanteloup, 350, 353, 362, 363. — A le mérite de la simplicité, 364. — A lu à Chanteloup son discours de réception à l'Académie française, 367, 371. — Ce discours est un des meilleurs qu'on ait fait, 382, 385. — Le roi le traite plus froidement qu'à l'ordinaire, 391, 398, 399, 405. — La duchesse de Choiseul est charmée de le revoir, II, 8 ; cité 10, 11, 13, 15, 16, 18. — On lui a ôté le gouvernement du Languedoc, 31 ; cité 32. — Sa conduite est approuvée par Mme de Choiseul, etc., 35. — Sa situation est terrible, etc., 36. — Sa réponse est admirable, 41 ; cité 44. — Total de ses dettes, 46. — Il aura les trente mille francs de lieutenant général, 46; cité 49, 53, 61, 64. — Il aurait besoin d'un prompt secours, 64. — On devrait lui donner le gouvernement d'Auvergne, 75; cité 90, 91, 98, 100, 105, 108, 118, 119, 121, 124, 125, 127, 129. — Lettre à Mme du Deffand, 132. — Son régime, 132 ; cité 133, 136, 139, 142, 144, 146, 154, 155, 158. — On fera quelque chose pour lui, etc., 171. — Le roi lui accorde 25,000 fr. de gratification annuelle, etc., 171. — Le soumis, 195; cité 199, 201, 202, 206, 207, 209, 213, 216, 221. — Lettre un peu contentieuse, 230. — Il blâme le mariage de son frère, 230; cité 235, 251, 253, 265, 289, 291, 293, 304, 308, 310, 320. — Le grammairien, 322; cité 335, 336, 337, 340, 342, 343, 348. — Il est profond et solide, 351 ; cité 354, 356, 359. L'écolier de l'abbé, 367 ; cité 374, 381, 394. — Lettre à Mme du Deffand, 395 ; cité 397, 401. — On trouve chez lui cour plénière, 403; cité 406, 408, 410, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 420, 423, 444, 451, 461, 462, 468, 477, 484. —

III, cité 11, 12, 37, 39, 41. — Juge du procès sur *il me semble* et *il semble*, 44; cité 46, 47, 51, 57, 60, 61, 62, 63, 69, 84. — Est pour les *mille et un chevaux*, 86; cité 109, 142, 161, 177, 180, 185, 227, 241, 248, 256. — Inquiétudes sur sa santé, 307, 326. — Arrive à Chanteloup, 341, 342, 354, 367. — Son état inquiète, 368, 371. — Va un peu mieux, 373.

Beauvau (Mme de, née Rohan-Chabot, sœur du duc de Chabot et du comte de Jarnac, mariée en 1764) apporte un chien à Mme du Deffand, I, 26. — Mêlée à une tracasserie faite à Mme du Deffand, 102, 103. — Mme de Choiseul a une explication avec elle, 158, 159. — A des hémorrhoïdes et n'a pu souper chez Mme du Deffand, 230. — Mme du Deffand soupe chez elle, 242. — A un rendez-vous avec elle, 250. — Mme de Choiseul la fait prier à souper, 292. — Ordre qu'elle reçoit de ne pas aller à Chanteloup, 298, 299. — Mme de Choiseul ne l'aime pas, et elle n'aime pas Mme de Choiseul, 303. — A écrit à Mme du Barry, 304. — Sa force de caractère a pour principe un grand orgueil, 308; citée 309, 310, 312, 335. — Les princes de Suède lui font une visite, 340. — On l'a empêchée de venir à Chanteloup, 343. — Mme de Choiseul lui sait un gré infini de la véritable amitié qu'elle porte au duc de Choiseul, 351. — N'a pas obtenu sans peine sa permission, 355, 356, 357, 358, 363. — A le mérite du naturel, 364; citée 369, 395, 396. — Fort liée avec la maréchale de Luxembourg, le *temple* et les *idoles*, 400. — S'attend à être exilée, 402. — Aventure dans la loge de l'Opéra-Comique avec la maréchale de Mirepoix, 409. — Fait valoir les avantages de la situation actuelle du duc de Choiseul, 413. — Citée II, 6, 8, 10, 11, 13, 15, 16, 19, 21, 26, 46, 64. — Mme du Deffand se moque de sa vivacité et de sa violence, 66. — Sa ressemblance avec un personnage du poëme de Milton, etc., 74. — Elle est *embrasée*, 76; citée 90, 91. — La mère des Machabées, 98, 100. — Comparée à Jézabel, 100; citée 105, 108, 119, 121, 124, 125, 127, 129. — Lettre à Mme du Deffand, 132; citée 136, 139, 142, 144, 146, 153, 158, 173. — La dominante des dominations, 180. — Petite mortification pour la dominante, 185; citée 191, 193, 195, 199, 201, 205, 206, 207, 209, 213, 216, 218, 219, 221, 222, 230, 234, 235, 237, 243, 245, 246, 249, 251, 253, 265, 291, 293, 304. — Elle aura bien de la besogne, 308; citée 310, 320. — La Palatine, 335; citée 336, 337, 339, 342, 343, 354, 359, 363, 381, 401, 431, 444, 449, 451, 484. — III; citée 10, 11, 12. — Un joli mot d'elle, 21; citée 31, 57, 62, 64. — Sa santé est bien mauvaise, 71; citée 135, 138, 142, 146, 161, 162, 163, 177, 179, 180, 185, 214, 220, 227, 248, 256, 341, 342.

Beauvau (le chevalier de, plus tard prince de Craon). Son mariage, II, 46 et note. 226. — Sa femme aura cent mille livres de rente tout au plus, un jour, 236. — Cité III, 37, 40, 41.

Bellegarde (M. de). — Vingt ans de prison, III, 12.

Belsence (Mme de). — Attendue à Chanteloup, I, 281. — Elle est morte, 295.

Bernstorff (comte de), né en 1712, d'une famille originaire du Hanovre. Frédéric V, roi de Danemark, fut frappé de son mérite comme homme d'État, le retint à son service, et le fit bientôt après premier ministre. Le comte de Bernstorff maintint pendant la guerre de Sept ans la neutralité du Danemark, et à la paix de 1763, parvint à faire passer le Holstein sous la domination danoise. Il fut disgracié, lorsqu'en 1770 Struensée eut pris sur l'esprit du roi un empire absolu, qui finit par lui coûter cher. Le comte de Bernstorff mourut lui-même en 1772. — Mme du Deffand, qui l'avait connu quand il était venu à Paris,

dans sa jeunesse, l'appelait « le révérencieux. » — Mme du Deffand lui disait qu'il était circonspect et suspect, I, 241.

Berthelot (Mme de). — Soupe avec Mme du Deffand chez Mme de la Vallière, II, 191.

Bertin (M.), écuyer du duc de Choiseul, cité I, 327, 328, 332, 339. — II, 71.— III, 152. — Est fort mal, 154. — Va un peu mieux, 155.

Besenval (Pierre-Victor, baron de), né à Soleure, lieutenant général, mort à Paris, en 1794, cité I, 230. — Très-aimable, met beaucoup dans la société, 363; cité 399, 406, 407. — Cité II, 11, 19, 92, 94, 143. — Prétendue chanson, tirée des *Chevilles de maître Adam*, 145; cité 219, 296, 306, 477. — Cité III, 122, 191.

Bethisy (M. de). — Mme du Deffand l'a chargé d'une lettre, I, 414.

Béthune (Mlle de). — On ne sait si son mariage est rompu, II, 115; citée 381.

Betz (Lallemant de), fils d'un ancien fermier général sous le règne de Louis XIV, obtint du cardinal de Fleury une seconde place de fermier général pour son frère Lallemant de Nantouillet. Un troisième frère fut évêque de Seez, et un dernier, Lallemant de Lévignan, intendant d'Alençon. — Il est insupportable, II, 307; cité 435. — Il s'affaiblit chaque jour, 455. — Sa mort, III, 5, 6, 8.

Beuvron (comtesse de). — Marie-Catherine Rouillé, mariée en 1749 à Anne-François d'Harcourt, frère du duc d'Harcourt, et plus tard duc d'Harcourt lui-même, après la mort de son frère aîné. — M. de Thiars et Mme de Monaco essayent d'ouvrir son secrétaire, I, 37. — Soupe chez l'ambassadeur d'Angleterre, 209.

Billiardy (lisez Beliardi, l'abbé), d'une famille originaire d'Espagne; employé par le duc de Choiseul dans la négociation du pacte de famille. — La duchesse de Choiseul envoye à Voltaire une lettre de lui, I, 323. — Appelle la clavicule, la canicule, II, 286; cité 296, 306, 354, 393, 423. — Cité III, 20, 64, 152, 339.

Biron (le maréchal de). Nouvelles de sa santé, I, 330. — Vient de mettre sa femme à la porte après trente-un ans de mariage; il reçoit une gratification annuelle de quarante mille francs, etc., II, p. 97. — La maréchale de... prend une maison dans le voisinage de Mme du Deffand, 101.

Biron (comtesse de), Amélie de Boufflers, petite-fille de la maréchale de Luxembourg et élevée par elle. Une des plus charmantes personnes de son temps, mariée en 1766 à Armand-Louis de Gontaut-Biron, plus tard duc de Lauzun et duc de Biron, citée I, 42, 44 et note. — Mme de Choiseul l'attend à Chanteloup, *ibid.* — Sa timidité, 48. — Aussi aimable qu'on peut l'être par signe, 50, 51. — Plus on la voit, mieux on l'aime, 184. (Voyez Lauzun.)

Bissy (marquis de). — A la lieutenance générale, I, 397, 409. — Nommé à la lieutenance générale de Languedoc, II, 75.

Boisgelin (comtesse de), Louise-Julie de Boufflers, fille de François de Boufflers, marquis de Remiencourt, et de Françoise-Catherine de Beauvau, mariée en 1760 à Louis Bruno, comte de Boisgelin, marquis de Cucé, né en 1730, mort sur l'échafaud en 1794. Ils n'eurent pas d'enfants; citée III, 138, 146.

Boisgelin (M. de), archevêque d'Aix, cité II, 46, 201, 205, 211, 213, 218, 268, 270, 356, 365. — Le gille, 371. — Un écolier, 372; cité 397.

Boisgelin (la chanoinesse de), citée II, 201. — Elle a toute la dignité chapitrale, etc.; de plus, on lui dit qu'elle ressemble à Mlle d'Hénin, 205; citée 211, 213, 219, 268, 397.

Bombelles (M. de). — Sa première et sa seconde femme. II, 229.

Bonac (Mme de), dame des princesses; les accompagne dans une visite de la reine au jardin des Caraman, III, 136.

Boucault (Mme). — Toujours offerte et refusée, II, 377; citée 381. — Son mariage avec M. de Bourbon-Busset, 390. — Elle est déboucautée, 399. — Nommée dame d'atours, 416, citée 418.

Boufflers (la duchesse de), Marie-Anne-Philippe de Montmorency-Logny, branche cadette de cette maison, mère de la duchesse de Lauzun, citée I, 44, 46.

Boufflers (la marquise de), sœur du prince de Beauvau et mère du chevalier de Boufflers, personne de beaucoup d'esprit, qui faisait de jolis vers; mais ce qu'elle a fait de plus spirituel est encore le chevalier de Boufflers. Il est souvent question dans les lettres de Mme du Deffand de la marquise de Boufflers, de sa fille, la comtesse de Boisgelin et de sa nièce, la vicomtesse de Cambis, sous le nom des « Oiseaux de Steinkerke, » sans que nous ayons pu découvrir l'origine de cette plaisanterie. — Mme du Deffand soupe avec elle, I, 242; citée 413. — II, 93, 97, 196, 213, 247, 335. — Nourriture, voiture, tout lui manquerait sans l'Incomparable, 375. — Sa dernière chanson, 384. — Les sept jours de la semaine, 389; citée III, 138, 145, 146, 227.

Boufflers (le marquis de), fils de la marquise. — Est moins abondant que son frère, le théologien, II, 171; cité 181, 184. — Son couplet sur le pigeon est le meilleur, 191; cité 239, 269, 296, 306, 354, 359, 393, 409, 421, 422, 423, 425, 427, 430, 442, 446, 478, 486, 487. — Cité III, 20, 108. — Tombe gravement malade et meurt à Chanteloup, 138 et note, 145 et note.

Boufflers (le chevalier de), fils de la marquise de Boufflers, destiné d'abord à l'état ecclésiastique. — A toujours eu la fantaisie des révolutions, I, 153. — Va en Corse. Son estime pour Paoli, *ibid.* — Se fait écrire chez Mme du Deffand, 198. — S'est cloué au roi de Danemark pour se donner de la considération, 198. — Mme du Deffand le mène à Versailles, 262, 263; cité 363, 374. — Mme du Deffand envoie à la duchesse de Choiseul une lettre de lui, 415; cité II, 10, 16. — Dit qu'il n'y a que le Père éternel qui ne s'ennuie point des répétitions, 45; cité 53. — Ses lettres ont été imprimées à Genève, 53; cité 58. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 129. — Son désir d'aller à Chanteloup, 129. — Un souvenir de l'impératrice, 130; cité 141, 151. — Son arrivée à Paris, 154; cité 156, 158. 159. — Son portrait, fait par l'abbé Barthélemy, 161; cité 162, 167, 169. — Ses monosyllabes, 176; cité 177, 367, 373, 377, 384, 386, 390. — Cité III, 23, 30. — La duchesse de Choiseul sera bien aise de le revoir, 125, 127, 23, 30. — On lui refuse la permission de s'embarquer avec le duc de Chartres, 315.

Boufflers (comtesse de), fille du comte de Campet-Saugeon, née en 1724, amie du prince de Conti, grand prieur de l'ordre de Malte en France, et qui habitait le Temple, d'où le nom d'idole du temple que Mme du Deffand donne souvent à la comtesse de Boufflers. Elle passait pour une des personnes les plus aimables de son temps. Elle mourut après la Révolution à Auteuil, où elle s'était retirée avec sa belle-fille, la comtesse Amélie de Boufflers qui la chérissait. — Triomphe des succès de J.-J. Rousseau à Londres, I, 25. — Allusion à sa pédanterie, 56. — On espère lui faire abandonner J.-J. dans la querelle avec M. Hume, 57. — Mécontente de Hume, 64. — En fait de présents, il ne faut lui donner que de la fumée, 65. — Se complaît en elle-même comme une divinité, 68. — Est en divinité ce que la Duplessis de Mme de Sévigné était

en provinciale, 95; citée 359. — II, 255, 262. — Le Temple, 322; citée 483. — III, 23, 64, 109. — Revient de Chanteloup et va s'établir à Auteuil, avec sa belle-fille, 227. — Dans une douleur effroyable de la mort du prince de Conti, 234, 237, 356. — Ira à Spa pour voir le roi de Suède, 369.

Bouillon (le duc de), Godefroy-Charles-Henri de la Tour d'Auvergne, né en 1728. — Sa mort, II, 75.

Bourbon (duchesse de), fille du duc d'Orléans (petit-fils du régent et mari de Mme de Montesson) et d'une princesse de Bourbon-Conti de triste mémoire, morte en 1759. Née en 1750. Agréable et spirituelle princesse, mariée en 1770 au duc de Bourbon qui en était fort épris, et qui l'enleva d'un couvent où on l'avait mise après le mariage, parce que les époux étaient trop jeunes pour vivre ensemble. Elle devint grosse bientôt après et mit au monde, après quarante-huit heures d'atroces souffrances, un prince qui fut le duc d'Enghien. — Son accouchement pénible, II, 223. — Le feu prend aux langes de l'enfant, 224 et note; citée 444.

Bourbon-Busset (M. de). — Il épouse Mme Boucault. Il faut retrancher une S et un T à son nom, II, 390. — Il vit avec sa femme comme Joseph avec Marie, 394. — Il est enboucauté et M. de Bourbon-Buse encanaillé, 399.

Bourdeilles (Mme de), dame des princesses, les accompagne dans une visite de la reine au jardin des Caraman, III, 136 et note.

Bouteville (le chevalier de). — N'est pas un débiteur de nouvelles, II, 383.

Boutin (M.), grand amateur de jardins et propriétaire à Paris, de celui qu'on a depuis appelé Tivoli, cité II, 353. — Part pour Chanteloup avec des dessins de nouveaux jardins, III, 254 et note.

Bouvard, Michel-Philippe, célèbre médecin, né à Chartres en 1707, mort en 1787; cité I, 144. — III, 145, 199, 335.

Bouville (Mme de). — Est morte, II, 274.

Boynes (M. de), Bourgeois de Boynes, maître des requêtes, intendant de Franche-Comté et premier président du parlement de cette province en 1757. — Voir sur ce magistrat le journal de l'avocat Barbier. — Veut la destruction du parlement de Besançon, II, 24. — On lui donnera les sceaux, 163.

Brancas (M. de). — Témoin au mariage de M. d'Adhémar avec Mlle de Valbelle, II, 157.

Breteuil (baron de), Louis-Auguste le Tonnelier, né en 1733, mort à Paris en 1807, cité I, 357. — N'ira pas à Vienne, 372, 377, 384; cité II, 49. — L'abbé de..., cité 475, 482.

Brienne (Loménie de), né en 1727, évêque de Condom, puis archevêque de Toulouse en 1763; plus tard archevêque de Sens, cardinal, premier ministre. Arrêté à Sens le 4 novembre 1793 et trouvé mort le lendemain dans son lit. Il était neveu de Mme du Deffand: « L'archevêque de Toulouse avait un grand-père, et ce grand-père était mon oncle... » lettre à Walpole du 20 févr. 1767. — Le comte de... frère de l'archevêque, neveu et tuteur de Mme du Deffand. — Mme du Deffand fait grand cas de ses talents, I, 163.— II, 358, 360. — III, 98, 205, 207. — Mme de Choiseul l'aime beaucoup, 208.

Brionne (la comtesse de), née Rohan-Rochefort, femme du comte de Brionne de la maison de Lorraine, et mère du prince de Lambesc. C'est sa fille, Mlle de Lorraine, qui mit la cour en rumeur à l'occasion d'un menuet qu'elle dansa aux fêtes du mariage de Louis XVI. Mme de Brionne, dit Marmontel, était avec la marquise de Duras et la comtesse d'Egmont des soupers de Mme Geoffrin, leur Pâris était le prince Louis de Rohan. Elle passait pour être la maîtresse du duc de

Choiseul, citée I, 359. — Part pour Chanteloup, 394, 407, 409, 414.— Elle plaît infiniment, II, 49. — Son éloge par la duchesse de Choiseul, 55; citée 59, 60, 61, 62, 186, 189, 194, 213, 296, 297, 306, 426, 428, 430; citée III, 64. — On lui attribue une chanson que Mme du Deffand envoie à Chanteloup, 105. — Elle est à Chanteloup avec ses deux filles, 179 et note. — Retenue par un mal de gorge, 183, 311. — La princesse Charlotte, sa fille, malade à Chanteloup, 334, 335.

Brissac (le maréchal de), Charles de Cossé, duc de Brissac, grand pannetier de France, né en 1693. « Ce paladin à tête romanesque, digne des anciens temps de chevalerie, prêta serment comme gouverneur de Paris entre les mains du Sr Sauvigny, président du nouveau parlement. » (*Vie privée de Louis XV.*) — Aura le gouvernement de Paris, II, 47. — Sa nomination, 75. — C'est un singulier gouverneur, etc., 75.

Brochot (M.). — Auteur des troisièmes remontrances de Rouen, vend sa plume au plus offrant, I, 391.

Broglie (Charles-François, comte de), frère du maréchal, né en 1719, mort en 1781. — Arrive à Paris après l'exil du duc de Choiseul, I, 300, 307. — A eu une audience de Mme du Barry, 372; cité II, 335, 463. — Son exil, III, 4. — Mme de Choiseul ne le connaît ni ne l'aime, 6 et note. — La comtesse de Broglie n'a pas encore pu obtenir une audience à Versailles, 106, 122. — Revient à la cour après la mort de Louis XV, 132 et note, 316, 319, 326. Son Mémoire, 359 et note, 360.

Broussin (M.), ami de Chapelle. — Vers de lui, I, 255.

Bucq (M. du). — C'était un gentilhomme des environs de Chanteloup, ancien premier commis de la marine, sous le duc de Praslin, resté fort attaché aux Choiseul. — Un jour il tomba malade à Chanteloup, et son domestique lui demandait s'il ne croyait pas devoir se faire transporter chez lui pendant qu'il en était encore temps? « Loin de songer, répondit-il, à m'en aller d'ici, je m'y ferais porter si j'étais malade chez moi. » — Le prince de Ligne prétend que M. du Bucq travailla beaucoup à l'histoire des Indes de l'abbé Raynal. — M. Turgot, après avoir permis la sortie des grains, fut surpris des séditions provoquées par cette mesure : « C'est, disait-il, qu'on n'a pas encore donné assez de liberté ! » « Il me rappelle, dit à cette occasion M. du Bucq, un médecin qui vit mourir son malade après l'avoir fait saigner vingt fois, et qui s'écria : « Je l'avais bien dit qu'on ne l'avait pas assez saigné! » Il disait, dans le même sens, qu'on devrait mettre pour épigraphe aux livres des économistes : « Le malade en mourra ; mais c'est une bien belle opération ! » (*Lettres de la marquise de Créquy*, note), cité II, 189, 194, 202, 206, 213, 215. — Fait une irruption de métaphysique. C'est un singulier esprit, 223; cité 259, 294, 300. — Un des plus grands esprits de France, 357 ; cité 365. — Le grand sauteur, 371 ; cité 372, 373. — Le métaphysicien, 374, 375; cité 427. — Il fait les portraits de Mmes de Choiseul, de Beauvau et de Grammont, III, 22; cité 73, 88, 89, 91, 93, 179. — Une lettre, qui passe par ses mains, doit prendre une tournure métaphysique, 215, 219, 234, 254, 312. — Mme du Deffand voudrait qu'on fît un Bucquaniana, 313, 331, 335, 339, 358. — Dit que le bonheur c'est l'intérêt dans le calme, 336. — Prétend que l'esprit de Voltaire n'est que superficiel, 361; cité 365, 366. — Personne ne donne plus à penser que lui, 363.

Bukeley (lisez Bulkeley), très-ancienne famille, alliée à la famille royale de Tudor. — N'a jamais eu de plaisir, I, 142.

Burke (Edmond), un des plus grands

orateurs et des plus grands hommes d'État de l'Angleterre, né à Dublin en 1730, mort en 1797. — On lui attribue les lettres de Junius, II, 357.

Bussy (Mme de). — Elle est fort belle, etc., II, 310. — La classe des trônes, 376; citée 377. — Elle n'aime point son mari. Il est.., 381; citée III, 165.

Burgoyne (sir John), lieutenant général et colonel d'un régiment de dragons. Battu par les Américains dans la guerre d'Amérique, en 1776. Mort en 1785, cité II, 246, 252, 255. — C'est le meilleur et le plus honnête homme du monde, 257; cité, 258, 259, 262, 263, 267.

Cambis (vicomtesse de), sœur du prince de Chimay et de Mme de Caraman. — Mme de Genlis parle d'elle comme d'une personne prétentieuse et méchante. — Mme du Deffand dit d'elle, au contraire, dans une lettre du 20 décembre 1773, à Walpole : « Elle a un caractère bien décidé; je l'aime, non par goût, parce qu'elle n'est pas ce qu'on appelle aimable, mais parce qu'elle a des vertus, et surtout beaucoup de noblesse et de vérité. » — Le duc de Lauzun, dans ses odieux Mémoires, se vante cependant d'avoir été bien avec elle et de l'avoir sacrifiée à lady Sara Lennox. — La vicomtesse de Cambis vivait beaucoup en Lorraine et passait pour la maîtresse du vieux roi Stanislas, qui avait pour rival son chancelier, beaucoup plus jeune que lui. Un jour, ce dernier étant entré chez elle pendant que le roi s'y trouvait, Sa Majesté se leva, baisa galamment la main de la dame et sortit en lui disant : « Mon chancelier vous dira le reste. » — Mme de Cambis avait émigré en Angleterre et mourut à Richmond en 1809. — Jalouse de Mme de Roncherolles, amie de M. Craufurt, I, 143.—L'aime comme un frère, 144; citée 393, 396. — II, 301, 302, 309, 310, 327. — Elle est sèche et roide comme un cotret, 328, 477. — Citée III, 23, 84, 130, 165, 211, 212, 309, 356.

Cambray (M. de), Léopold-Charles de Choiseul, frère du duc, d'abord grand vicaire de l'évêque de Chalons, puis archevêque de Cambray. — Mme de Choiseul soupe chez lui, I, 149; cité II, 11, 39. — Il a donné à la duchesse de Choiseul un bureau qu'elle veut vendre, 114; cité 139. — Il gagne son procès, 383; cité 397. — III, 122.

Caraccioli (le marquis de), ambassadeur de Naples à Paris. — « Il avait au premier abord, dit Marmontel, l'air épais et massif avec lequel on peindrait la bêtise. » Pour animer ses traits et débrouiller ses yeux il fallait qu'il parlât; mais alors, et à mesure que cette intelligence vive, perçante et lumineuse dont il était doué, se réveillait, on en voyait jaillir comme des étincelles. La finesse, la gaieté, l'originalité de la pensée, le naturel de l'expression, la grâce du sourire, la sensibilité du regard se réunissaient pour donner un caractère aimable, ingénieux, intéressant à sa laideur. Il parlait mal et péniblement notre langue; mais il était éloquent dans la sienne, et, lorsque le terme français lui manquait, il empruntait de l'italien le mot, le tour, l'image dont il avait besoin. Ainsi, à tout moment il enrichissait son langage de mille expressions hardies et pittoresques; il les accompagnait aussi de ce geste napolitain qui anime si bien l'expression, et on disait de lui, comme de l'abbé Galiani, qu'il avait de l'esprit jusqu'au bout des doigts. Très-instruit et très-aimable, c'était de plus un excellent homme. — C'est un drôle d'homme, II, 89; cité 91, 94, 100. — C'est toute la comédie italienne, 180; cité 335, 343, 356, 373, 431. — Une cervelle de singe dans une tête de veau, 449; cité 470. — C'est un mélange de toutes sortes de choses excepté des mauvaises, III, 5 et note; cité

7, 10, 11, 27. — Sa divinité, 31; cité 36, 43, 49, 54. — Trouve qu'il n'y a rien de si charmant que la *Douchesse* et le *Douc*, 187. — A conté beaucoup d'histoires, 247, 336. — Son bon mot sur le duc d'Orléans et Mme de Montesson, 352, note. — Nommé vice-roi de Sicile, 369.

Caraman (marquise de), sœur du prince de Chimay, nièce maternelle de Mme de Mirepoix. — Mme du Deffand soupe chez elle, I 144; citée 356, 393, 396. II, 64, 237, 243, 245, 251, 257, 261, 265, 267, 302, 334, 335, 387, 477. — Tableau de leur bonheur, III, 23. — La reine va voir leur jardin près de Saint-Joseph, 136 et note; citée 153, 165, 179, 311.

Carlisle (le comte de), grand ami de M. Selwyn, amoureux, comme Lauzun, de cette belle Sarah Bunbury, née Lennox, à laquelle on croit que Georges III avait offert de l'épouser. — Son cuisinier va le rejoindre, I, 143.

Carpentier (M.), architecte. — Mme du Deffand emploie sa protection près de M. Terray pour se faire payer, II, 98.

Castellane (Jean-Baptiste de), seigneur d'Esparron, marquis de..., marié en 1725 à Julie de Simiane, troisième fille de Mme de Simiane, petite-fille de Mme de Sévigné. — A l'accent provincial et ne plaît guère à Mme du Deffand, I, 94. — Passe sa journée à lire ou à se promener, 201; cité 207, 232, 235, 259, 262. — Est à Chanteloup, 360, 366. — Garde sa chambre, 367. — Est mieux, 374. — Son genre de vie à Chanteloup, II, 10. — Il est un peu dur et mal léché, 163; cité 178, 179, 187, 189, 194. — Il doit avoir chanté en partant : « Voici les dragons qui viennent, » 196; cité 214, 373. — III, 35, 49, 53, 54, 82. — Il a fait mettre ses vers partout, 90; cité 105. — Mme du Deffand l'aime plus qu'il ne croit, 240, 242-243, 249. — Sa misanthropie, 314, 358.

Castries (Charles-Eugène-Gabriel de la Croix), maréchal de Castries, né en 1727, mort en 1801. — Il avait la prétention de soutenir le rôle et la délicatesse de Grandisson, auquel on l'avait comparé, car dans ce temps-là les romans anglais, nouvellement traduits, tournaient la tête à toutes les femmes, et les caractères en étaient appliqués à ceux qu'on en jugeait dignes. » (Mém. de Besenval.) — Mme du Deffand fait grand cas de ses talents politiques, I, 163. — Part de Chanteloup, II, 2.

Cathcart (lord), d'une des plus anciennes familles d'Écosse, cité III, 214 et note.

Catherine l'impératrice de Russie, jugée par Mme de Choiseul, I, 113 et suivantes.

Caumont (Mlle de). — Mme de Choiseul fait venir de la soie pour elle, I, 354. — Que va-t-elle devenir après les réformes que la duchesse de Choiseul est obligée de faire dans sa maison? 118.

Ceriste (M. de), cité II, 288.

Chabannes (M. et Mme de), cités II, 49, 270. — Son portrait, 385; cité III, 8, 122.

Chabot (le comte de), cité I, 230, 242; cité II, 17, 19, 21, 26. — Son fils cadet a la petite vérole, 98, 100; cité 118, 255, 262, 267.

Chabot (Mme de), fille de la duchesse d'Enville). — A Chanteloup, I, 206; citée II, 21, 26, 255, 267.

Chabrillant (M. de). Il avait épousé la fille du duc d'Aiguillon, morte en 1776, à Veretz, pendant l'exil de son père. — Chargé par Mme du Deffand d'une lettre pour Walpole, I, 93.

Chamfort, né en 1741. — Secrétaire des commandements du prince de Condé, lecteur de Mme Élisabeth, mort en 1794. — Est à Chanteloup. — Mme du Deffand aurait voulu entendre son Éloge (de La Fontaine), III, 155. — Sa tragédie, 255.

Chalais (Mme de). — Un mot égoïste d'elle, I, 231.

Chandieu (Charles de Villars). Adresse de Suisse un paquet de brochures à la duchesse de Choiseul, I, 217.

Chanteloup (château de).—« Chanteloup était un lieu délicieux où se trouvait l'établissement le plus complet et le plus magnifique que j'aie vu chez un grand seigneur en Europe! » (Mém. de Dutens.)— Mme de Choiseul y fait beaucoup de bien, I, 129. — Le temps y passe vite, 180. — On met quatorze heures pour y arriver de Paris, 194. — Vie qu'on y mène, 199, 232, 267, 271. — Uniformité de cette vie, 314, 373. — On ne peut être heureux que là, III, 249. — Pagode construite dans le parc et son objet, 326, et note 328, 329. — L'uniforme de..., 342.

Charpentier, officier d'un bailliage ; — Anecdote à son sujet, I, 386, 387, 389.

Chartres (le duc de). — Sa lettre à M. de Choiseul. — Pas un mot pour la duchesse, II, 361; cité 365, 366, 367, 368, 369. — Sa petite maison, 444; cité III, 154. — Parti cette nuit, 315.

Chartres (la duchesse de), citée III, 234.

Château-Renault (la comtesse de), une des dames pour accompagner mesdames Victoire, Sophie et Louise, filles du roi. — Mme du Deffand raconte à Walpole, dans une lettre du 3 août 1767, que Mme de Château-Renault étant présentée au duc d'York comme une des *dames du roi*, « celui-ci la prit pour une des maîtresses. Elle avait soixante-sept ou soixante-huit ans... » — Fait beaucoup de politesses à Mme du Deffand, I, 230; citée 243. — Obtient la permission d'aller à Chanteloup, 350, 353, 355, 364, 403. — Elle est mystérieuse, 443; citée II, 1, 2, 24, 90. — L'abbé n'a pu la voir. — Elle cause une séparation après trente et un ans de mariage, 97; citée 207, 209, 221, 222. — Ne s'ennuie jamais, 226.

Chatel (Louis-François Crozat, marquis du). Marié en 1722 à Marie-Thérèse Gouffier de Heilly, mort en 1750. Père de la duchesse de Choiseul et de Mme de Gontaut. — Disserte toujours et ne cause jamais, I, 389.

Chatel (Marie-Thérèse-Catherine Gouffier, marquise du), mère de la duchesse de Choiseul. — Était une femme d'esprit, I, 60.

Chatelet (marquis du), fils de la marquise, la célèbre Émilie de Voltaire. — Ambassadeur à Londres après le comte de Guerchy. — Fait duc sous Louis XVI et commandant des gardes-françaises après le maréchal de Biron. — Porte une glacière à M. Craufurt, I, 146; cité 147, 150, 256, 443. — Cité II, 2, 296, 397, 421. — Cité III, 53, 102.

Chatelet (marquise du); citée II, 2, 92, 293, 296, 298, 306, 397, 421. — III, 53, 167.

Chatillon (Mme de), fille de Mme de Lavallière, mariée en 1756 à Louis Gaucher de Châtillon, né en 1737; citée II, 237, 391.

Chastellux (le marquis de). — Né en 1734, mort en 1788. — De l'Académie française. — Ses titres étaient quelques comédies de société, quelques petits vers, et entre autres un discours intitulé : *Felicité publique*. On fit à cette occasion l'épigramme suivante :

A Chastellux, la palme académique?
Qu'a-t-il donc fait? Un livre bien conçu.
Vous l'appelez? Felicité publique!
Le public fut heureux, car il n'en a rien su.

— S'arrête à Chanteloup en allant à son régiment, I, 215; cité II, 239. — Parti pour l'Italie, 373; cité III, 173, 330, 331.

Chatam (lord). — Sa mort ne changera rien à la situation, 316.

Chauvelin (le marquis de). — Ambassadeur à Turin, puis à Gênes. — Grand maître de la garde-robe.—Avait épousé en 1758 Mlle de Mazade d'Argeville, dont Voltaire vante les beaux yeux,

fille d'un conseiller au parlement. Il fut le père du marquis de Chauvelin mort en 1832; cité II, 125, 463, 465. — Meurt subitement en jouant avec le roi, III, 42. — Son éloge, 43, 44. — Une chanson de lui attribuée à Mme du Deffand, 92.

Chauvelin (Mme de). — II, 10, 92, 94, 199, 202, 224, 297, 463, 465, III, 126, 127. — Est toujours bien triste. 179. — Part de Chanteloup avec son fils. — Sa douleur est toujours la même, 182; citée avec Mme Denicourt, sa fille, 311.

Chauvelin (l'abbé), conseiller au parlement, grand antagoniste des jésuites. On trouve des détails intéressants sur ce personnage dans le *Siècle de Louis XV* de Voltaire et dans le journal de l'avocat Barbier. — Son discours au parlement, I, 96, 100.

Chavigny (marquis de), cousin de Mme du Deffand. — Elle demande pour lui un brevet de colonel, I, 256, 257, 258.

Choiseul (Étienne-François, duc de). Né en 1718. — Fait son compliment à Mme du Deffand de la pension que vient de lui accorder la reine, I, 14. — Aime et estime M. Walpole sans le connaître personnellement, 81. — Fera corriger Fréron et le censeur qui a laissé passer un article malveillant pour M. Walpole, *ibid.* — A pleine confiance dans l'amitié de Mme du Deffand, 103. — Envoie des étrennes à Mme du Deffand, 148. — Fait de gros rires et grasseye, 149. — Envoie les musiciens de son régiment à Chanteloup pour donner une sérénade à la duchesse, 168. — Malade à Chanteloup, 172, 175. — Donne dans le *bel air*, 214. — Succès de son ministère, tout lui prospère en dépit de l'envie, 216, 218. — Mme du Deffand craint de l'avoir importuné en lui demandant sa loge, 256. — Son éloge par la duchesse de Choiseul, 266. — Mme de Choiseul lui voudrait des amis mieux faits pour lui faire honneur, 304. — Intérêt qu'on lui porte, amour qu'on lui marque, 312. — Fait de la tapisserie, 315. — Éloge que fait de lui lord Chatam en plein parlement, 340. — Fait de la musique avec la duchesse, 369. — L'acharnement est plus grand que jamais contre lui, 384. — A parié que le prince de Beauffremont épouserait Mme de Boufflers, 388. — La haine contre lui, loin de se calmer, s'aigrit chaque jour, 397, 398; cité II, 1, 3, 4, 6, 10. — Il perdra son pari, 12. — Il serait blessé qu'on fît des avances à Mme d'Aiguillon, 13; cité 25, 35. — Voulait faire partir l'abbé Barthélemy pour enlever Mme du Deffand, 41; cité 52. — Son sang-froid dans un accident arrivé à Chanteloup, 67. — Comparé à Sully, 72. — Mme du Deffand voudrait qu'il écrivît ses Mémoires, 75. — Sa confusion des galanteries de la maréchale de Luxembourg, 82; cité 85. — Sa confiance est revenue; il a bien ri avec la maréchale de Luxembourg, 82; cité 90. — Croit-il avoir gagné son pari? 97. — Envoi de sa démission, 103. — Approbation de sa conduite, 105. — Son sort est décidé, 106. — Lettre à Mme du Deffand, 109. — Il ne s'attendait pas à ce qui vient de lui arriver, etc., 109. — Traité comme une Vénus, 111; cité 129, 130, 135, 136, 138, 139, 142, 147. — A-t-il accompagné de sa flûte l'air : *Sans dépit, sans légèreté?* 154. — Pas encore, 160; cité 161, 168, 169, 170, 171, 177, 181, 183, 186. — Son chagrin du départ de Mme du Deffand, 187; cité 188, 192, 193, 198, 203, 204, 206, 208, 209, 210, 214, 215, 216, 219, 222, 230, 235, 238, 239, 241, 242. — Il est parfaitement heureux, 243; cité 245. — Écrira le premier mot, 249; cité 250. — Lettre à Mme du Deffand, 252. — C'est un billet doux, 252. — Il est allé au-devant des vaches suisses, 255; cité 257, 258, 259. — Il se vante d'avoir reçu un billet charmant, etc., 260; cité 261, 263, 266, 267, 269, 270, 271, 275, 276. — Sa parodie est un

chef-d'œuvre, 277; cité 278, 280, 281, 284, 286, 287, 288, 289, 290, 291. — Il lit une tragédie tous les jours, 292; cité 294, 295, 296, 297, 300, 303, 306, 307, 308, 310, 312, 313, 314, 315, 316, 318, 320, 323, 324, 332, 333, 339, 342, 347,354, 361, 363, 364. — Sa réponse au duc de Chartres est honnête et polie, 365; cité 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 376, 377, 383, 384, 386, 388, 400. — Ses museries, 403; cité 410, 413, 418, 420, 422, 423, 424, 427, 428, 430, 431, 434, 435, 437. — Il a beaucoup ri du problème sur les mariages, 440; cité 445, 446. — Il se casse le petit doigt, 447; cité 449, 451, 452, 455, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464. — Sa main va bien, 464; cité 473, 476, 482, 485; cité III, 2, 4. — Plaisanterie sur l'exil de M. de Broglie, 6; cité 8, 10, 13, 14, 22, 24, 27, 28, 35, 37, 44. — Sa douleur de la mort de M. de Chauvelin, 44 et 47; cité 53. — Sa fête, 59; cité 63. — Obtient la permission de venir faire sa cour, 126 et note. — Fait une visite à Mme du Deffand, 170. — Il est aimé et respecté de Voltaire, 133, 219. — Fait construire un monument pour inscrire les noms des amis qui sont venus le voir pendant son exil, 323.

Choiseul (la duchesse de) ne peut soutenir l'idée du malheur des autres, I, 1. — Se trouve vieille pour son âge, 2. — Ne croit rien que sur le témoignage direct de ses sens, 4. — Ne s'ennuie jamais et s'amuse de tout, 5. — Demande les voix de MM. Dalembert et Le Monnier pour M. Poissonnier à l'Académie des sciences, 15. — Demande à Mme du Deffand de la faire souper avec Mme d'Usson, 16. — A pour Mme de Pompadour autant d'estime que de reconnaissance, 18. — Est heureuse et ne s'ennuie jamais, 21. — A vieilli avant le temps, *ibid.* — Son opinion sur la véritable bonté, 22. — Son opinion sur le caractère des Anglais, 32. — Ne veut pas qu'on dise qu'elle a des lumières, 43. — Charge Mme du Deffand de remercier mesdames de Luxembourg et de Boufflers, qui lui confient pour quelques jours à Chanteloup Mme de Biron, 44. — Son opinion sur Rousseau, 53 et suiv. — Elle est gaie parce qu'elle est raisonnable, 58. — Sa première éducation a été très-bonne, *ibid.* — Son caractère était violent et passionné, 60. — Son éducation a été nulle, *ibid.* Son portrait par Mme du Deffand, 70, note. — Son opinion sur la meilleure philosophie, 74. — Son libéralisme en littérature, *ibid.* — Son opinion sur la liberté de la presse, 77. — Veut faire mettre Fréron au cachot, 78, 81. — Ne veut pas se fourrer dans les querelles littéraires, 84. — Son opinion sur le rôle du gouvernement dans la société, *ibid.* — Reproche à Mme du Deffand de montrer son portrait, 85. — A souvent fait du courage, 98. — Monte à cheval pour se faire peur, 100. — Sa petite voix de fausset, 101. — Son opinion sur la grande Catherine de Russie, 110 et suiv. — Ses réflexions sur la vanité, 134. — Sent la peine de Mme du Deffand plus qu'elle ne la sait, 142. — Son portrait par Carmontelle n'est pas ressemblant, 147. — Est adorée à Chanteloup, 165. — Lit quinze pages en vingt jours, 167, 169. — Sa haine pour Mme de Grammont, sa belle-sœur, 173. — Indifférente sur sa santé, 175. — A fini Paméla, 179. — Approuve la franchise de Walpole envers Voltaire, 181. — Ne veut pas entrer dans des disputes littéraires, ni de société avec les hommes de lettres que dans leurs livres, 183. — Ne sait pas résister au plaisir d'aimer, 184. — La grâce semble la circonvenir, 190. — Un poëte de campagne la compare à Diane, Cérès, Minerve, 201. — Aime le Roi plus que jamais, et c'est beaucoup dire, 212. — Veut marier deux jeunes paysans, 239, 240. — Donne

une poupée à sa nièce, Mlle de Choiseul-Stainville, 259. — Conseils qu'elle donne à Voltaire, 265, note. — Son affection et son admiration pour son mari, 266. — N'a pas de considération dans les bureaux du ministère, 270. — Reçoit l'archevêque de Tours et son grand vicaire, 273. — Le baron de Gleichen l'appelle Notre-Dame de Chanteloup, 285. — Ce qu'elle pense de l'humeur, 286. — Part pour l'exil, 296. — Ses regrets de la perte de M. de Thiers, son oncle, 296. — Admiration qu'elle inspire, 298. — Ne veut pas se servir de chiffres, 301. — Ses réflexions sur l'exil, 302. — N'aime pas Mme de Beauvau, 303. — Son explication avec la duchesse de Grammont, *ibid.* — Presse Mme du Deffand de venir à Chanteloup, 310. — N'a nulle inquiétude de la liaison de Mme du Deffand avec la maréchale de Mirepoix, 313. — Ses rapports avec sa belle-sœur sont excellents, 314. — N'était pas heureuse quand elle excitait l'envie, et l'est maintenant que les sots la plaignent, 323. — Ses sentiments pour Mme du Deffand, 332, 333. — N'a jamais eu le ton de protéger personne pendant le ministère de son mari, 351. — Ne veut pas écrire en pays étranger, 354. — S'occupe de son ménage, 363. — N'a que deux heures à elle dans la journée, 374. — Signale les progrès du despotisme, 377, 378. — Les lettres de Voltaire la dégoûtent, *ibid.* — Son jugement sur ses propres lettres, 389. — — Promet à Mme du Deffand les Mémoires de saint Simon, 408, 423. — Curieuses réflexions sur la situation politique actuelle comparée au temps de la Ligue, 423, 424. — Ne peut recevoir M. Stanley s'il n'a la permission de la cour, 432. — Son opinion sur Voltaire, *ibid.* — Désire n'entendre plus parler de lui, 438. — Ne peut envoyer à Mme du Deffand les Mémoires de Saint-Simon, 442. — Elle est affligée d'un refus de Mme la comtesse de Château-Renault, II, 1; citée 2, 3. — Lettre à Mme du Deffand, 6. — Idem, 13. — Elle ne veut pas qu'on dise des coquetteries de sa part à Mme d'Aiguillon, etc., 13. — Sa délicatesse s'en est effarouchée, 15. — Lettre à Mme du Deffand; elle la gronde, etc., 18. — Elle insiste sur ses recommandations de ne pas faire d'avances à Mme d'Aiguillon, 20. — Lettre à Mme du Deffand à qui elle indique ce qu'elle doit dire à Mme d'Aiguillon, 25. — Lettre à Mme du Deffand : elle lui dit que la maison est pleine de fièvres, etc., 29. — Lettre à Mme du Deffand : elle lui témoigne son chagrin de ne pouvoir la posséder à Chanteloup, etc., 34. — Elle a été un peu incommodée, 41. — Lettre à Mme du Deffand, 43. — Son opinion sur le conte de l'Isle, les *Lettres d'un homme à un autre homme* et la correspondance secrète du chancelier avec M. Serhouet, 43, 44. — Lettre à Mme du Deffand, 50. — Éloge de M. de Creutz, 51. — L'abbé lui a lu l'histoire des gazetiers, etc., 51. — Lettre à Mme du Deffand: éloge de Mme de Brionne et de mademoiselle de Lorraine, 55. — Lettre à Mme du Deffand; elle lui dit que Mme d'Aiguillon s'est souillée, etc., 60. — Lettre à Mme du Deffand, 68. — Accident arrivé à Chanteloup, 68. — Erreur de post-scriptum, 70. — Lettre à Mme du Deffand; elle lui fait réparation, 71. — Lettre à Mme du Deffand, 75. — La nomination du maréchal de Brissac, etc., 75. — Lettre à Mme du Deffand; relation de la visite de la maréchale de Luxembourg, 81 et suiv. — Lettre à Mme du Deffand pour la prévenir du départ de l'abbé Barthélemy, 85. — Lettre à Mme du Deffand, 89. — Plaintes contre l'abbé, etc., 89. — Elle est bien aise que la maréchale se loue de son voyage à Chanteloup, etc., 90. — Lettre à Mme du Deffand; longs dé-

tails sur le prince incomparable, 92 et 93. — Conseils et encouragements, 94, 95. — Lettre à Mme du Deffand, 103. — Ce que femme veut, Dieu le veut, etc., 103. — Lettre à Mme du Deffand, 108. — La réversibilité de pension, 109. — Lettre à Mme du Deffand, 111. — Remerciements pour les cadeaux du jour de l'an; les marrons à retirer du feu, 112. — Lettre à Mme du Deffand, 113. — Elle désire vendre son bureau, etc., 113. — Lettre à Mme du Deffand, 115. — Elle la prie de placer quelques-uns de ses gens réformés, 115. — Valeur de son bureau, 115, 116. — Ses sacrifices, 116. — Lettre à Mme du Deffand, 125. — Prétend n'être pas intempérante, 132; citée 135. — Lettre à Mme du Deffand, 135. — Elle se plaint du grand, du fier Gontaut qui a montré une de ses lettres, etc., 136. — Garde avec soin celles de Mme du Deffand, 140. — Lettre à Mme du Deffand, 141. — Les Suisses, les provinciaux et les sots sont exacts, etc., 141; citée 147. — Lettre à Mme du Deffand, 154. — Détails sur l'arrivée de M. de Gontaut, 155. — Effet produit par sa perruque, etc., 155. — Lettre à Mme du Deffand, 159. — Arrivée du nouvel ambassadeur, etc., 159. — Les œufs de Pâques, 159. — Il n'y a que les sots qui entendent les amphigouris, 160. — Le bonheur des Brienne, 160. — Le domino; jeu des hussards, des laquais et des filles, 161. — Lettre à Mme du Deffand, 161. — Elle lui envoie du très-nouveau, 161. — Lettre à Mme du Deffand, 167. — Ce qu'on doit répondre à Voltaire, 167. — La réconciliation des princes est manquée, 168. — Sœur Louison, 168. — Lettre à Mme du Deffand, 172. — L'abbé sera sa lettre et vaudra beaucoup mieux qu'elle, 172. — Lettre à Mme du Deffand, 176. — La gratification de M. de Beauvau, etc., 176. — La chanson et les variantes, etc., 177. — Elle n'est point brouillée avec Mme de Grammont, 177, 178. — Lettre à Mme du Deffand, 181. — Qu'est-ce qui a quelque chose à dire? 181. — N'écrit jamais par la poste, 181. — Les *Alleluia*, 182. — *Notre Dégoûtée* n'est pas de bon ton, 183. — Lettre à Mme du Deffand, 186. — Chagrin de son départ; tout ce qui est à Chanteloup la regrette, 186; citée 187, 190, 192, 193. — Lettre à Mme du Deffand, 193. — Son cœur est un meilleur juge que l'abbé, 193. — Son début à la comédie, 194; citée 194. — A-t-elle fait son voyage à Orléans? 196. — Son voyage à Mun, 197. — Lettre à Mme du Deffand, 203. — On se plaint de son inexactitude à écrire, etc., 203; citée 207, 208. — Lettre à Mme du Deffand, 209. — La réponse de M. de Choiseul, 210. — Elle se défend de la lettre écrite en son nom par l'abbé, 210. — Celles attribuées à Mme de Pompadour ne valent rien, 211; citée 215, 216. — Lettre à Mme du Deffand, 219; citée 221, 225. — On dit qu'elle donnera, dans quelque temps, un oncle ou une tante à Mme du Deffand, 226. — Lettre à Mme du Deffand, 232. — Elle est obsédée du matin au soir, etc., 233. — Lettre à Mme du Deffand, 235. — Elle la plaisante et la rassûre, 235. — Elle pardonne tout aux vapeurs, 236; citée 238. — Elle est un peu maigrie, 239; citée 240, 241. — Lettre à Mme du Deffand, 242. — Éloge de monseigneur de Toulouse, 242. — Deux personnes parfaitement heureuses, 243. — Lettre à Mme du Deffand, 244. — Son regret du départ de monseigneur de Toulouse, 244. — Ses affaires ecclésiastiques, 244. — Le pardon des péchés, 245. — Elle ne vit plus que d'indigestions, etc., 249; citée 249, 250. — Lettre à Mme du Deffand, 252. — Prend des leçons de clavecin, 255. — Lettre à Mme du Deffand, 256. — Un amphigouri, 256. — La liberté

de la Suède, 256. — Pauvre peuple! 256. — Lettre à Mme du Deffand, 260. — On l'étourdit, on la tiraille, on la désespère, 260; citée 261. — Elle a très-bien jugé les lettres des comtes suédois, 262. — Est-elle sensible aux fariboles? 264; citée 265. — Lettre à Mme du Deffand, 266. — Le farouche Hippolyte, 266. — Les deux sœurs ennemies, 267. — La logique de la maréchale, 267. — La petite crapule et la petite crasse, 267. — Le nouveau parlement, 268; citée 269, 270, 272, 274. — Lettre à Mme du Deffand, 274. — Accident arrivé à l'abbé, 274 et 275; citée 276. — Elle est la meilleure dame de charité, la meilleure sœur grise, etc., 278. — Lettre à Mme du Deffand, 279. — Elle la tranquillise sur le compte de l'abbé, 279. — Lettre à Mme du Deffand, 282. — Détails sur la fracture de l'abbé, 283. — Regrets causés par la mort de M. d'Ussé, 284. — Lettre à Mme du Deffand, 287. — Elle se sent plus bête que jamais, 287. — Abandonne Voltaire, Lekain, les *Lois de Minos*, etc., 287. — C'est un *Anche*, 292. — Lettre à Mme du Deffand, 294. — Sa lettre commune a été lue en commun, etc., 294. — Rien n'est si doux que le rabâchage, 295. — Elle joue du clavecin toute la journée afin de parvenir à jouer devant le grand-papa sans trembler, 297. — Lettre à Mme du Deffand, 298. — Ce qu'elle rend ne vaut pas ce qu'on lui envoie, mais chacun cherche ses avantages, 298. — La nature agreste a son piquant et son âcreté, etc., 299. — La *réponse d'Horace*, 300. — Ce qui n'a pas été fini à Fontainebleau est réservé pour les étrennes; ce qui n'y a pas été *consommé* le sera à Versailles, 300; citée 303, 304, 305. — Elle est forte comme Hercule, 311. — Grasse comme un ortolan, 312; citée 313, 314, 316. — Le refus de Champagne, 313 et 314; citée 317, 318, 319, 320, 324, 326, 329, 332. — Elle fait une niche à Mme du Deffand, 333; citée 334, 337. — Lettre à Mme du Deffand, 338. — Remerciement des Mémoires de Grammont, 338. — M. Fouille-au-pot, 339. — Elle a une figure scandaleuse, 339. — Lettre à Mme du Deffand, 345. — *Le bon sens*, 345. — L'abbé est son chancelier, 346. — Lettre à Mme du Deffand, 350. — Deux jolis vers de Marmontel, 350. — Le prince grammairien, 351; citée 352, 353, 354. — Lettre à Mme du Deffand, 360. — La chanson : *Elles sont trois*, 361; citée 361, 363, 364, 365, 367. — Lettre à Mme du Deffand, 369. — Elle s'excuse, etc., 369 et 370; citée 371, 373. — Lettre à Mme du Deffand, 375. — Elle n'est que sensible et point généreuse, 375. — Lettre à Mme du Deffand, 377. — Les bons amis préviennent toutes les erreurs, 377. — Sa distraction, 379. — Les noms de tous ses hôtes, 379. — Lettre à Mme du Deffand, 385. — *Que la paix soit avec vous, tous vos péchés vous sont remis*, 385. — Lettre à Mme du Deffand, 388. — L'éternelle et spirituelle question constamment dans la bouche du roi... 388. — Le portefeuille de découpures, 389; cité 389, 393. — Lettre à Mme du Deffand; excuses pour son silence, 396, citée 397. — Lettre à Mme du Deffand, 397. — Encore la fièvre de l'abbé, 397, 398. — L'honneur et la dignité du ministère, 399. — Les trois grands événements expliqués, 399; citée 400, 402. — Lettre à Mme du Deffand, 403. — Détails sur la fièvre de l'abbé et la sienne, 403; citée 405. — Lettre à Mme du Deffand, 409. — Son salon ressemble à un hôpital, 409. — Elle ne croit pas à la guerre; couplet à ce sujet, 410. — Elle est incommodée, 411. — Lettre à Mme du Deffand sur sa maladie et la fièvre de l'abbé, 414; citée 416, 417. — Lettre à Mme du Deffand; guérison de l'abbé, etc., 417.

— Lettre à Mme du Deffand, 420. — Elle ne croit pas aux prouesses de M. le Dauphin, 420; citée 421. — Lettre à Mme du Deffand, 422; citée 423, 426, 427. — Lettre à Mme du Deffand, 427. — Son chancelier, etc., 427. — Elle est indignée du jugement de M. de Morangies, 428. — C'est un imbécile, 428. — Lettre à Mme du Deffand; elle demande des détails sur son entrevue avec Mme de Grammont, 428; citée 429, 431. — Lettre à Mme du Deffand, 438. — Elle lui répond date par date, comme un commis de bureau, etc., 439. — Lettre à Mme du Deffand; elle annonce qu'on va la saigner, 441; citée 442, 446. — Elle a enfin été saignée, 447; citée 448, 449. — Ses succès sur le théâtre de Chanteloup, 452; citée 455, 457, 459, 460. — Lettre à Mme du Deffand, 460. — Son aversion pour l'inspection du ministère sur ses lettres, 460; citée 462. — Lettre à Mme du Deffand, 464; citée 469. — Lettre à Mme du Deffand, 471. — Sa confiance et le principe de sa confiance, 471. — *Les trois furies d'esprit*, 472. — Lettre à Mme du Deffand, 474. — Elle la rassure sur sa santé, 475. — Lettre à Mme du Deffand, 482. — Tout le monde les abandonne, 482. — La chanson sur la vieillesse, 482. — Lettre à Mme du Deffand, 483. — Chanteloup a perdu beaucoup de monde, mais chaque jour en ramène, 483. — Maladie grave de Phonège, son maître de clavecin; son éloge, 485, 486. — citée 87. — Lettre à Mme du Deffand; elle annonce la mort de plusieurs personnes de sa maison, III, 3. — Lettre à Mme du Deffand, 6. — Elle voit beaucoup de gens morts et souvent elle est morte elle-même, 7; citée 8, 10, 11. — Lettre à Mme du Deffand, 12. — *Le masque tombe, l'homme reste*, etc., 13. — Lettre à Mme du Deffand, 23. — Elle fait de la poésie comme le bailli de Solar, 23. — Le péché de l'orgueil, 23. — Lettre à Mme du Deffand, 28. — Les nouvelles lettres de Mme de Sévigné, 28. — Une lettre de Mme de Forcalquier, 29. — Lettre à Mme du Deffand, 38. — Une difficulté sur la langue, 39. — Un loup-garou, 39. — Lettre à Mme du Deffand, 44. — Anecdote sur l'empereur Auguste, 45. — Elle a une petite indigestion, 53. — Toujours enchantée du petit Louis, 54. — Lettre à Mme du Deffand, 54. — Ses lettres venues par la poste n'ont eu aucune suite fâcheuse, etc., 54. — Critique de l'*Avis aux princes*, 55. — Le petit Louis, 55. — Lettre à Mme du Deffand, 58. — Un couplet de M. de l'Isle au sujet de la fête de M. de Choiseul, 59. — Lettre à Mme de Deffand; plainte de ne pas recevoir de lettres d'elle, 64. — Vers qu'elle a faits sur son chien dans un accès de mélancolie, 71. — Retourne à Chanteloup, 166 et note. — Sans savoir ni pourquoi ni comment, elle est heureuse, 172, 173. — Très-paresseuse pour écrire, 184. — Son analyse du « connétable, » 194, 196. — Se moque des choix ministériels, 202. — Perdre son temps, c'est la meilleure manière de le passer, 206. — Toutes ses pensées sont douces, 312. — Dessine des plans d'architecture, 327. — S'excuse auprès de Mme du Deffand qu'elle a blessée, 333. — L'engage à faire imprimer sa correspondance avec Voltaire, 334, 335. — Va sans cesse à l'affût des bonnes actions, et personne ne connaît mieux leur gîte, 340. — Ne vendra pas son hôtel, 350 et note. — Pense avec M. du Bucq que l'esprit de Voltaire est superficiel, 363. — Son jugement sur Voltaire, 363, 364 et note. — Dit que la langue c'est l'histoire du passé, *ibid.* — Son opinion sur le mot *energie*, *ibid.*

CHOISEUL (la comtesse de), *la petite sainte*. — Marie-Françoise Lallemant de Betz, mariée à Gabriel-Florent de

Choiseul-Beaupré. — Elle mourut à Paris le 5 juin 1793, veuve depuis longtemps. Mme du Deffand et la duchesse de Choiseul l'appelaient *la petite sainte*, à cause de ses habitudes religieuses. Elle laissa deux fils, MM. de Choiseul-Gouffier et de Choiseul d'Aillecourt. — Part pour Chanteloup, I, 106; citée 110. — Revient de Chanteloup chargée de lettres, 124, 136, 166. — Prend de gros volumes dans la bibliothèque de Chanteloup, 167, 205. — Monte bien à cheval, 220. — On regrette son départ à Chanteloup, 221. — Excellente femme *à l'usé*, 222. — Doit souper chez M. de Souza, 136. — Dévote, 190, 262. — Arrive à Chanteloup, 279. — Les yeux, le cœur, se reposent doucement sur elle, 285, 297 et note. — Malade à Chanteloup, 301; citée 305. — Part de Chanteloup, 345, 356. — Ses deux fils, MM. de Choiseul-Gouffier et de Choiseul-d'Aillecourt, 380; citée 385, 410. — Mariage de son fils avec Mlle de Gouffier, II, 24; citée 29, 64, 69, 70, 85. — C'est une personne fort raisonnable, etc., 88; citée 111, 113. — On l'engage à aller à Baréges pour sa santé, 114; citée 141, 199, 213, 229, 237, 246.—Son fils a de l'esprit, etc., 247. — Sa belle-fille n'est point encore accouchée, etc., 251. — Elle se porte comme le Pont-Neuf, 258; citée 277, 279. — Elle hérite d'une jatte de porcelaine, d'un violon et de quelques cahiers de musique de M. d'Ussé, 281; citée 284, 289, 291, 307, 323, 330, 332, 336, 337, 338.—Sa rage de dents, etc., 348. — Elle a mangé le fromage, 350; citée 367, 372, 376, 378, 382, 391, 401, 402, 404, 407, 409, 410, 411, 412, 413, 416, 417, 418, 419, 421, 425, 427. — Elle s'embarque et arrive à Tours sans être noyée, 429; citée 435, 444, 454. — Son père est mort, III, 5. — Détails sur son retour des eaux, 7: citée 8, 10, 11, 16, 18, 21, 24, 26, 28, 34, 35, 42, 43, 54, 59, 61. — Arrive à Chanteloup et console la duchesse de la perte de Mme de Coigny, 204, 205. — Le ciel est dans son cœur, 232. — Est malade, 320. — Mme du Deffand lui applique ces vers d'Esther : De l'aimable vertu... etc., 358. — A eu la goutte, 362.

Choiseul-Gouffier (M. de), fils de la petite sainte. — Son mariage, II, 24. — Il est fort aimable, 85; cité 291, 307, 330, 336, 337, 338, 343. — Mme de..., 307, 336, 337, 338, 343; cité III, 8, 21, 38, 41, 44. — On le surnomme le Grec, 316 et note, 341, 342. — Mme de..., belle-fille aînée de la petite sainte, est accouchée d'un garçon, 364 et note.

Choiseul-la-Baume (M. de). — I, 339.— A Chanteloup avec sa femme et son fils, 380. — Apporte une lettre de Mme du Deffand à Chanteloup, 389.— Mme de Choiseul-la-Baume ne veut pas partir un vendredi, II, 378.

Cholmondeley (lady), veuve de sir Robert Cholmondeley, nièce par alliance de M. Walpole. — Ses sentiments pour Mme de Choiseul, I, 251, 254, 255. — Mme du Deffand la mène à Versailles, 262, 268. — Mme du Deffand se plaint de n'avoir pas de ses nouvelles, 294. — Son portrait, *ibid.*, 295. — Mme de Choiseul la charge de diverses commissions, 325. — Envoie un flacon d'essence de rose à la duchesse de Choiseul, III, 181, 184.

Christophe (M.), homme d'affaires de Chanteloup. — Vient à la toilette de la duchesse pour lui rendre compte de tout ce qui se passe à Chanteloup, I, 204. — Fait les meilleurs fromages de France, 280.

Churchill (lady), sœur de M. Walpole. — Est à Paris, I, 344.—Très-aimable. Sa fille ressemble à Mme la Dauphine, *ibid.* — A voulu venir à Chanteloup, parce que c'est la mode, II, 6.

Clairon (Mlle), née en 1723. Retirée du théâtre en 1765. — Joue chez Mme de Villeroy, I. 96. — II, 5, 224, 272.

Clément (M.), grand ami de M. Craufurt. — Dans l'intimité de l'ambassadrice d'Angleterre, I, 157. — Lettres qu'il a fait graver sur sa montre, *ibid.*; cité 171.

Clermont (vicomtesse de), citée II, 287, 299.—Le vicomte de..., 299.—M. de... du Palais-Royal, III, 341.

Clugny (M. de), successeur de M. Turgot, III, 217 et note. — On croit qu'il n'acceptera pas, 218. — On le dit ambitieux, 219, 224 et note. — Est fort malade. On est embarrassé pour lui trouver un successeur, 249.

Coigny (François-Henri de Franquetot, marquis puis duc de), né à Paris en 1737. Premier écuyer en 1771. Maréchal de France en 1816. Mort en 1821. — Son fils, le marquis de Coigny (François-Marie-Casimir), avait épousé, en 1775, Louise-Marie de Conflans d'Armentières, une des plus charmantes personnes de cette société qui en comptait tant. La marquise de Coigny était renommée entre toutes pour « son esprit vif et piquant, ses reparties pleines de saillie et sans aigreur. » Marie-Antoinette disait : « Je suis reine à Versailles; c'est Mme de Coigny qui est reine à Paris.» Plusieurs lettres du prince de Ligne, publiées dans ses Mémoires et mélanges historiques, lui sont adressées : « Vous serez dans cinquante ans, lui dit-il, une Mme du Deffand pour le piquant, une Mme Geoffrin pour la raison et une Mme de Mirepoix pour le goût. Vous avez la grâce des élégantes, sans en avoir pris l'état. » — Une fille de la marquise de Coigny a épousé le comte Sébastiani. — Le comte de Coigny (Augustin-Gabriel de Franquetot), frère du marquis, chevalier d'honneur de Mme Élisabeth, sœur de Louis XVI, avait épousé, en 1767, Anne-Joseph-Michel de Roissy, morte en octobre 1775, laissant une fille unique, mariée en 1784, au duc de Fleury. Cette comtesse de Coigny était une des amies les plus intimes de Mme de Choiseul. — Le chevalier de Coigny, frère du marquis et du comte, maréchal de camp, mourut sans avoir été marié. — Le roi ne lui a pas parlé pendant le souper, contre sa coutume, I, 391. — Le comte de..., II, 26, 68, 69.—Le chevalier de..., 296, 297, 299; cité III, 34. — La comtesse de.., III, 53, 63, 85 et note, 86, 91, 100, 101. — Vient d'avoir une maladie assez grave, 102, 104, 105. — Sa mort, 203. Le comte de.., III, 173.

Coke (le général). — Mme du Deffand a désiré son retour, et le trouve insupportable, III, 10.

Condé (le prince de), Louis-Joseph de Bourbon, né en 1736. Marié en 1753, à Élisabeth de Rohan-Soubise; veuf en 1760, cité II, 306.—Sa lettre au roi, 312. — Nouvelle charge qu'on crée pour lui, III, 86.

Conflans (M. de), cité III, 53.

Contades (le marquis de), cité II, 397.

Conti (le prince de), Louis-François de Bourbon, né en 1717. — Appelé d'abord le comte de Lamarche, marié à Louise-Diane d'Orléans, fille du régent, en 1732. — Grand prieur de France en 1749.— Se retira au Temple et y mourut fort débauché en 1776. — On espère qu'il abandonnera Jean-Jacques dans sa querelle avec Hume, I, 57. — La princesse de Conti soupe chez le maréchal de Richelieu avec Mme du Barry, 231; cité II, 108, 124, 214. — Sa fermeté sera un beau trait dans l'histoire, 326; cité 413. — III, 2. — Son état est très-alarmant, 233. — Sa mort, 235.

Conty (Mlle), femme de chambre de Mme du Deffand, I, 151; citée 310. — Guérie d'une grave maladie, III, 318.

Conway (le général). — La duchesse de Choiseul veut écrire à M. Walpole pour se justifier vis-à-vis du général et de lady Hariett sa femme, III, 184, 189. — M. Walpole lui rend compte

de la maladie à laquelle vient d'échapper Mme du Deffand, 199 et note.

Corbie (Mme), femme d'un sieur Corbie, ancien domestique de la famille du Chatel. — Il était passé au service du duc de Choiseul après le mariage de celui-ci avec Mlle du Chatel, et avait épousé lui-même la gouvernante de Mlle du Chatel, devenue la duchesse de Choiseul.—Sa mort, III, 2. — Sa fille sort de Saint-Joseph pour aller à la Conception, etc., 5.

Cossé (Mme de).—Remplace la duchesse de Villars près de madame la Dauphine, II, 47.

Cotte (le président de). — Cité II, 117, 353, 366, 372. — III, 27, 49, 105, 183, 214, 235.

Craon (Mme de), Anne-Marguerite de Ligneville, mère du prince de Beauvau et de dix-neuf autres enfants. — Est à l'extrémité, II, 206.—Si elle est morte, la princesse ira à Chanteloup sur-le-champ, etc., 207. — Succession de quarante mille livres de rente, 207. — Un bulletin ineffable, 209. — Sa mort, 213.

Craufurt, John d'Archiname, en Écosse, de la même famille que M. Craufurt, mort en 1823, ami du prince de Talleyrand, bien connu dans la société de Paris. — A le malheur de s'ennuyer toujours, I, 25. — M. Walpole et lui ne se ressemblent pas, 29. — Sont dignes l'un de l'autre et ont ensemble plus d'un rapport, 31. — A induit Mme du Deffand à aimer M. Walpole, 34.—Aime le jeu sans aimer l'argent, 35. — Détails sur son caractère, *ibid.* — Se ruine au jeu, 66. — Mal avec son père, *ibid.* — A de l'esprit comme un ange, le cœur excellent, 86, 87. — L'ennui son plus cruel ennemi, 90.— Reproches de Mme du Deffand, 138.— Garde sa bonne humeur en voyage, 143. — Style de ses lettres, *ibid.* — A bien des rapports de caractère avec Mme du Deffand, 144. — Obtient un emploi, 145. — Ce que Mme du Deffand pense pour lui, 138. — Traite les maux de Mme du Deffand d'imaginaires, 140. — Ne perd en voyage ni sa gaieté ni sa bonne humeur, 143. — Trouve le portrait de Mme du Deffand ressemblant, 156. — Membre du parlement, 170.— Mme du Deffand lui redemande deux lettres autographes de Voltaire à elle, 188. — Mme du Deffand lui annonce la mort du président Hénault, 293. — Il écrit à merveille, 318. — Cité II, 214, 215. — Retient Mme du Deffand par deux forts liens : le goût et la reconnaissance, III, 33. — Mme du Deffand le presse de venir à Paris, 74, 75. — Trois ou quatre mois sans répondre aux lettres qu'on lui écrit, 146, 157, 164, 211, 228, 234. —Pleure en quittant Mme du Deffand, 305. — Une connaissance de douze ans, 308, 344, 346, 355.

Creutz (le comte de), ministre de Suède à Paris, de la société littéraire et des dîners de Mme Geoffrin. — On trouve quelques détails amusants sur ce personnage dans les Mémoires de Marmontel.—Fait faire des compliments au duc de Choiseul, à l'occasion de son exil, I, 306.—Deviendra fou de la disgrâce du duc de Choiseul, 321.—Absorbé par les princes de Suède, 340, 344, 352, 354, 356 et suiv., 364, 366, 370, 371. — Resté bon et loyal, 375, 381, 391, 396, 399. — Mme de Choiseul l'aime de tout son cœur, 410. — Craint qu'une lettre qu'elle lui a écrite ne soit perdue, *ibid.*, 412. — Dit que la duchesse de Choiseul est un *anche*, II, 43. — Son éloge par la duchesse de Choiseul, 51, 52. — Par Mme du Deffand, 53; cité 89, 94, 100, 121, 153, 241, 246, 247, 249, 251, 253, 256, 257. — Il est toujours en extase, 262; cité 292.— Prétend que la paix sera faite cet hiver, III, 361, 363.

D'Alembert, né en 1717, mort en 1783. — « Le plus gai, le plus amusant, le plus animé dans sa gaieté de tous ceux qui composaient la société

de Mme Geoffrin, » dit Marmontel. — La duchesse de Choiseul demande sa voix à l'Académie des sciences pour M. Poissonier, I, 15. — Allusion aux griefs de Mme du Deffand contre lui, 183. — Son Discours à l'Académie des sciences pour le roi de Suède, 358, 360. — III, 314, 319, 337, 351.

Dancourt. — L'abbé Barthélemy demande à Mme du Deffand ce qu'elle pense du sixième volume de ses comédies, I, 147.

Danemore (lady). — Sait mal le français, III, 213.

Dauphin (Mgr le), depuis Louis XVI.— On ne peut le résoudre à une petite opération, II, 420. — Cité III, 109.

Deffand (marquise du). — Reproche à Voltaire de ne pas vouloir faire un compliment au président Hénault sur la mort du comte d'Argenson, I, 6. — Remercie la duchesse de Choiseul de la pension que vient de lui accorder la reine, 22. — Son accident de voiture à la porte de l'hôtel de Praslin, 36. — Envoie à M. Walpole une boîte avec le portrait de Mme de Sévigné et une lettre supposée d'elle, 37, 43. — Ce qu'elle pense de Rousseau, 59. — Déteste *le populaire*, 63. — Propose à M. Walpole de loger chez elle, 64. — N'estime guère M. Hume, *ibid.* — Pourquoi elle préfère les Anglais malgré leurs défauts, 67. — Appelle la sévérité de M. de Sartines et du duc de Choiseul sur l'auteur d'une brochure où Walpole est maltraité, 73. — Veut faire mettre Fréron à la Bastille, 76. — A eu pendant trois mois la passion du jeu, 86. — N'a pu mériter l'affection de ses amis que par sa *vérité*, 93. — Hors Walpole qu'elle aime et la duchesse de Choiseul qu'elle estime, tout le monde lui paraît personnage de comédie, 95. — Son jugement sur *Bajazet*, 97. — Tracasserie qu'on veut lui faire avec M. de Choiseul, 102, 105. — Garde copie de ses lettres à Voltaire, et pourquoi, 109.— Connaît un peu saint Paul et n'a pas de goût pour lui, 123. — Perd mille écus de rente, 125. — A des obligations à M. de Montigny-Trudaine, 130. — Ses réflexions sur la vanité, 135. — Se défend d'être romanesque, 138. — A soixante-dix ans, 139. — S'aperçoit du déclin que produit la vieillesse, 145.— Annonce l'envoi de son portrait par Carmontelle, 146. — D'une ressemblance étonnante, 150. — Son jugement sur la pièce *le Joueur*, 161. — Ne connaît que trois hommes propres à conduire les affaires, 163. — Son jugement sur les affaires de Bretagne et M. d'Aiguillon, 163. — A une loge à la Comédie, 171. — La mort de la reine compromet sa pension, 179. — Fait faire des démarches pour la conserver, 181, 192. — Serait assurée du paradis s'il ne fallait que détester le monde, 208. — Se défend d'avoir l'imagination brillante et l'esprit fertile, 225. — Accuse l'abbé Barthélemy de s'être opposé au désir qu'elle avait d'aller à Chanteloup, 236. — Ne connaît de bonheur que celui d'être aimée, 242. — Un mot d'elle sur un joueur de violon et ses tours de force, 246. — Détails sur son caractère et sa manière de vivre, 248 et suiv. — Ne cherche pas à se vanter de l'amitié du duc et de la duchesse de Choiseul, 257. — Marchande une poupée pour Mlle de Choiseul, 260. — Annonce à M. Craufurt la mort du président Hénault, 293. — Voudrait un chiffre pour correspondre avec la duchesse de Choiseul, 299. — Rassure la duchesse de Choiseul sur sa liaison avec la maréchale de Mirepoix, 309. — N'apprécie que les qualités naturelles, 318. — Un abbé du Vernet lui demande des notes pour une *Vie de Voltaire*, 336. — Lit *Gil-Blas* avec un plaisir indicible, 356. — Craint les tracasseries comme le feu, 357. — Le roi de Suède la traite à merveille, 358. — A donné à M. de Beauvau pour son

discours de réception à l'Académie française en remplacement du président Hénault, une phrase qui peint à merveille ce dernier, 368. — Sur la liste des personnes que reçoit le roi de Suède, 371. — Craint qu'on ne laisse pas le duc et la duchesse de Choiseul à Chanteloup et qu'on les envoie beaucoup plus loin, I, 390. — Affreuse à ses propres yeux, 394. — Demande à la duchesse de Choiseul les Mémoires de Saint-Simon pour les faire lire à M. Walpole, 401. — S'ennuie à mourir, 404. — Se plaint de la paresse de l'abbé Barthélemy, 411. — Il serait temps d'attaquer le gouvernement par le ridicule, *ibid.* — Reproche à la princesse de Beauvau d'avoir contribué à la chute du duc de Choiseul, 413. — Ne veut plus avoir plus de six personnes à souper, 428. — Lettre à la duchesse de Choiseul, II, 3. — *Idem,* 11. — *Idem,* 16. — Elle ne se souvient pas d'avoir parlé de Mme de Choiseul à Mme d'Aiguillon, etc. — Elle vit tranquille dans son tonneau, etc., 17. — Lettre à la duchesse de Choiseul. — Elle cite la parabole de l'Évangile : « Ceux qui arriveront à la dernière heure seront aussi bien récompensés que ceux qui sont arrivés à la première, etc., 23. — On n'enregistrera point le dixième des rentes viagères, etc., 24. — Lettre à la duchesse de Choiseul à qui elle annonce sa prochaine arrivée à Chanteloup, etc., 28. — Lettre à la duchesse de Choiseul ; elle parle d'obstacles à son départ pour Chanteloup, etc., 30. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 36. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 41. — Elle ne peut aller à Chanteloup parce que Wiart est malade, 42. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 45. — Elle s'aperçoit du déclin de l'âge, perd la mémoire, etc., 46. — Lettre à la duchesse de Choiseul ; elle mande qu'elle se porte mieux ; qu'elle se trouverait fort bien d'être orme ou chêne, etc., 52. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 58. — *Idem,* 62. — Le discours de M. de Pézé est un prodige d'impertinence, etc., 64. — Lettre à M. Walpole ; elle se plaint de sa santé, etc., 65. — Sa lettre est longue et pas *forte de choses,* 66. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 70. — Elle est étonnée qu'on n'ait pas reçu une lettre précédente, 70. — Lettre à la duchesse de Choiseul à qui elle donne des louanges, 73. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 79. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 80. — Elle ne se cassera pas la clavicule, etc., 80. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 84. — Sera-t-il bientôt en état de se servir de sa belle main ? 84. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 86. — Elle raisonnera à fond avec l'abbé, etc., 87. — Lettre à la duchesse de Choiseul. Elle est enrhumée du cerveau, etc., 88. — L'abbé rendra compte de tout, 88. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 90. — Cercle autour de son tonneau, 90. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 96. — Départ de l'abbé, 96. — Lettre à la duchesse de Choiseul. Éloge de l'abbé, etc., 99. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 102. — Visite d'un grand prince à une belle dame, etc., 102. — Bête à manger du foin, 103. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 104. — Elle prévoyait ce qui vient d'arriver, etc., 105. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 106. — *Idem,* 110. — Souhaits et cadeaux de bonne année, 110. — La chanson du parfilage, 112. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 114. — Elle exécutera ses ordres au sujet de son bureau, 115. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 116. — Elle voudrait que l'abbé l'emportât avec elle, 118. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 119. — Elle la compare à la Jérusalem nouvelle, 120. — Mort et portrait de la marquise du Crussol, 120. — Lettre à la duchesse

de Choiseul, 122. — Les Anglais ne jettent pas les gigots par la fenêtre, etc., 122. — Les oracles commencent à vouloir parler, 123. — Vers pour un portrait de Mme du Barry, 123. — Mme Ménage, 124. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 128. — Elle raconte ses triomphes sur le fier, l'inaccessible, l'invincible Gontaut, etc., 128. — Il ne faut jamais perdre son billet d'enterrement, etc., 129. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 133. — Elle se plaint de son silence et de celui de la grand'maman, etc., 133. — Mme Ménage. — Les *Pélopides* de Voltaire. — Le couplet des *Drapeaux*, 134. — Tarare-Pompon, 135. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 136. — Vers en son honneur, 137. — Le souper du mercredi des Cendres, 137. — Lord Sandwich et le comédien Foote, 138. — La disgrâce du grand-papa et la fortune du cardinal de La Roche-Aymon, 138. — *Le lièvre et la tortue*, 139. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 143. — M. Blacquer a trouvé le ballot de livres, 143. — *Papimanie et Papefigue*, 143. — *Clarisse*, 143. — Épître de Boileau à Voltaire, 144. — Accolade d'évêques, 144. — Le R. P. Souza, 144. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 146. — Changement dans un couplet, 147. — Les *Druides*, 147. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 148. — La justice des Apôtres, etc., 148. — On ne parle que des *Druides*, 150. — L'apparition et la disparition suivies d'une réapparition, 150. — Lisez M. Thomas, 151. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 151. — Annonce d'une plaisanterie de M. de Gontaut, 152. — Point de réponse d'Angleterre, 152. — Une nouvelle dame a soupé avec Mme du Barry, 153. — Les cordons du grand-papa, 154. — Les lettres de M. de Gontaut, 155. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 156. — Un nouvel ambassadeur, 156. — Un mariage auquel elle prend part, 157. — Éloge de la famille des Brienne, 157. — *Caton se donna la mort, Socrate l'attendit*, 158. — Qui s'assemble se ressemble, 158. — Un petit souper fin, 159. — Abondance de *mais*, 159. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 162. — Le sixième sens, 162. — La réconciliation des princes, 163. — Une petite chanson, 163. — Inconvénients de son séjour à Chanteloup, 164. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 165. — M. Blacquer. — Le cocher de M. de Verthamon, 166. — Choix de l'historiographe, 166. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 169. — Variantes de la petite chanson, 170. — Le plus grand secret pour la chanson, 171. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 171. — Ses espérances sont remplies, 171. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 173. — Son petit doigt, etc., 173. — Recommande le plus grand secret sur le couplet, 173, 174. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 174. — Son chagrin de ne pouvoir aller à Chanteloup, etc., 174. — Elle voit très-peu l'abbé, etc., 174. — Pourquoi ne penserait-il pas à l'Académie? etc., 175. — Son embarras à l'apparition de Mme de Valentinois, 177. — Son couplet à Mme de Luxembourg, 177. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 178. — Son génie est un sot et fantasque gouverneur, 178. — Elle ne donne que le marc et la lie, 178. — Variante au couplet de Mme de Luxembourg, 179. — Couplets où l'on en peut ajouter mille, 179. — Un trait d'une comédie de feu M. de Forcalquier, 180. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 184. — Elle excuse Voltaire, 184. — Ce qui s'est passé à l'Académie, 184. — Les *Alleluia*, 185. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 188. — Regrets et reconnaissance, 188. — Éloge du duc de Choiseul, 188. — Son voyage s'est passé à merveille, 189. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 189. — Elle rend compte de la commission des robes à Arpajon et de la

reconnaissance de toute la famille, 189. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 190. — Quelle différence du tonneau de Chanteloup à celui de Saint-Joseph! etc., 190. — C'est la vieillesse qui l'a arrachée de Chanteloup, etc., 190. — *Chagrin et repentir,* 193. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 194. — La division entre la Prusse et la Russie, trait d'habileté de M. de Kaunitz, 195. — Elle a laissé sa gaieté, sa beauté, sa santé à Chanteloup, 195. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 195. — Elle ne se porte pas bien, 196. — Regrette la toilette de la grand'maman, 197. — Écrira peut-être au grand-papa, 197. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 197. — La *mère éternelle,* la nouvelle Ève, etc., 197. — Elle parlera de Mme Ménage, 199. — Réception à l'Académie, 199.—Lettre à l'abbé Barthélemy, 201. — La division plus forte que jamais entre les deux chefs. — Thémis a plus beau jeu. — On parle mal de Neptune. — Mars paraît triomphant, 202. — L'abbaye de Saint-Pierre de Lyon qui vaut cent mille livres de rente, 202. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 204. — Elle est dans le désert, 204. — A le cœur bien gros, etc., 205. — Recommande à l'abbé de persifler la chanoinesse, 205. — Rien de nouveau, 205. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 206. — Changement. — Extrémité de Mme de Craon, 206. — Il n'y a plus que quelques traîneurs à Paris, 207. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 212. — Le flacon du général Burgoyne, 212. — Paresse de l'abbé, 214. — A la mort de M. de Stainville, Mme de Grammont alla-t-elle chez la grand-maman ou la grand'maman alla-t-elle chez Mme de Grammont? 214. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 214. — Vous êtes un grand faussaire, etc., 214. — Portraits en guise d'*ex voto,* 215. — Tous nos diplomatiques sont partis, 215. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 216. — Une lettre de Chanteloup cinq jours en route, etc., 216. — Le bulletin lui a fait hausser les épaules, 217. — Une affaire abominable. Procès intenté à l'évêque de Rennes, 218. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 220. — Point de réponse. — Y a-t-il quelque chose qui ait pu déplaire? etc., 220. — Sorcière ou sainte, 221. — C'est un vilain monstre à combattre que l'ennui, 222. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 222. — *Le désert,* 223. — Galimatias, 223. — *Phèdre* et *Bajazet,* 224. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 226. — Deux pendules aimantées seraient fort commodes, 226 et note.—Pénitence imposée, 226. — Un plat jeu de mots, 226. — Lettre à M. Craufurt, 227. — Elle l'engage à venir la trouver, 227. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 229. — Vanité des vanités, 230. — On dit le grand du Barry exilé, 230. — Le mariage du chevalier de Beauvau, 230. — Le mal demandait un prompt remède, etc., 231. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 234. — Elle consume tout son temps en regrets ou en désirs, 234. — Bonheur des bêtes à quatre pattes, 234. — Le sixième sens, 235. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 237. — Son âme n'est pas si bien qu'en purgatoire, 237.—Le poëme du *Bonheur,* 237. — Point de nouvelles, etc., 238. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 240. — Explications, récriminations, 240. — Encore le mariage du chevalier de Beauvau, etc., 241. — *La bride selon le cheval,* 241. — Un médaillon en biscuit, 241. — Errata, 241. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 245. — Le grand événement de Suède, 246. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 249. — Elle n'est pas fâchée contre lui, etc., 249. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 250. — La lettre de M. d'Hessenstein à Mme Geoffrin, 250. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 252. — Elle écrit de sa propre main, 253. — Lettre à la duchesse de

Choiseul, 258. — Un trio au lieu d'un duo, 258. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 259. — La cour des Hottentots. — Sa Majesté Hottentesse éprise de son maître à danser, etc., 259. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 261. — Tout le monde est envolé, 261. — C'est un grand théâtre que celui de Chanteloup, 262. — Un bon mot : *Quand le maître est sourd, les serviteurs sont muets*, 263. — Le postillon de Mme Véron et son ami le conseiller au parlement Maupeou, 263. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 264. — Compliments sur sa lettre. — Il est tout ce qu'il y a de plus aimable au monde, etc., 264. — Elle a un petit chagrin contre lui, 264. — Que lui importe qu'il ait quatre-vingts et tant de vaches, quand il ne lui en revient pas le plus petit fromage! 265. — Une chanson faite à un souper de jeunes messieurs et de jeunes demoiselles, 265. — Le journal est un charmant projet, 266. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 273. — On peut s'aimer beaucoup et n'avoir rien à se dire, 273. — L'amitié parfaite, 273. — La vie de Duguesclin, 273. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 275. — L'accident de l'abbé, 275. — Demande de bulletins, 276. — Lettre à l'abbé Barthélemy. — Elle le plaint, etc., 276. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 277. — L'âne et le petit chien, 277. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 280. — L'affaire de l'arsenal, 281. — Le mémoire d'Arpagon, 281. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 284. — Paris est désert, 285. — La consolatrice de Job, 285. — Point de courrier d'Angleterre, 285. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 288. — Les *Lois de Minos* et l'*Epître à Horace*, 289. — La *canicule*. 289, 290. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 290. — Rien n'a été fini ni *consommé* à Fontainebleau, 291. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 293. — Elle ne veut pas résister à la grâce, etc., 293. — Elle a tant de goût pour les lettres qu'elle trouverait du plaisir à lire les malles des courriers, 294. — Lettre à M. Craufurt, 300. — Remerciements de son exactitude, 300. — Dix-huit grains d'ipecacuanha! 301. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 303. — Elle a eu une grande joie quand Wiart a reconnu son écriture, 303. — L'Épître de Laharpe. — Les poésies de Chaulieu, de la Fare, de Mme Deshoulières, etc., 303. — Le nom de Maupertuis, 304. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 306. — Il est arrivé de grands événements, etc., 307. — Tous ces personnages lui paraissent bien peu imposants, 308. — Lettre à M. Craufurt, 308. — Elle ne lui fait point de reproches et attend sa lettre avec impatience, etc., 309. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 311. — Tant qu'il n'aura pas le libre usage de ses doigts, elle n'aura pas celui de son esprit, 312. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 317. — Elle dit comme lui : *Colas est mort de maladie*, 317. — Son opinion sur l'*Oreste* de Voltaire, 317. — Les *Mémoires du comte de Grammont*, 318. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 318. — Elle a écrit une petite sotte lettre, 318. — Plus philosophe que Diogène, 319. — *Sottise des deux parts et sottise de toute part*, 319. — Une lettre du roi de Prusse à Dalembert, 319. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 319. — Une histoire ineffable et des couplets, 320. — Lettre à M. Craufurt, 320. — Promettre et tenir ne sont pas la même chose, 320. — Reproches, 320 et 321. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 322. — Événements auxquels on ne sait quelle qualification donner, 322. — Le combat des bêtes féroces, 322. — Mort de Mme de Montblin; M. de Cote très-affligé, 323. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 324. — Son opinion sur la lettre du duc d'Orléans au roi, 324. — Un couplet, 325. — La bouillie pour les chats, 326.

— Lettre à M. Craufurt, 326. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 328. — Il vaut mieux ne rien dire que de dire des *riens*, 328. — *Les trois siècles de la littérature depuis François Ier*, 329. — La passion des jésuites, 329. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 330. — Aucune nouvelle, la haine se soutient, la guerre continue, etc., 330. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 331. — *Les Barmécides* et *les Lois de Minos* : Hélas! et holà! 331. — Pas la plus petite nouvelle, 332. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 334. — *Redites-me-le*, 337. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 341. — Ses insomnies la rendent stupide, 341. — Elle écrit en forme de gazette, 334. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 343. — Ceux qui sont dans la bouteille, 343. — L'ennui est son ver solitaire, 344. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 347. — Elle lui envoie des rogatons, 349. — Lettre à M. Craufurt, 354. — Reproches de sa négligence à écrire, 354 et 355. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 355. — Elle reçoit son fromage, 355. — Un bal sans père ni mère, 356. — La fable du singe, le loup et le renard, 357. — La fête Aiguillonne, 357. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 362. — Recevra-t-on une illustre visite? etc., 362. — L'équivalent d'un refus, 362. — On se signale à Paris par des bêtises, 362. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 366. — Succès de son persiflage, 366. — Son Altesse est un joli garçon, 367. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 367. — Plaintes et reproches, 368. — Les fêtes de la cour sont fades, plates et bêtes, 369. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 371. — Ses justifications la couvrent de honte, 371. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 374. — Elle la remercie de son fromage, 374. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 376. — *Idem*, 380. — Elle se reproche d'écrire rarement. — La vie qu'elle mène, 380. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 382. — *Idem*, 383. — Une chanson de Mme de Boufflers, 384. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 387. — Son âme est pleine de tristesse, 387. — Découpures, 387. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 389. — Ses insomnies sont insupportables, 389. — Un mariage illustre, 390. — Henri VII, 390. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 391. — Parents, amis, tout l'abandonne, 391. — On parle de trois grands événements, 392. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 394. — On a des temps de stérilité, l'âme peut se comparer aux arbres, 394. — Vers sur l'indifférence, 395. — Une guerre finie avant d'être commencée, lettre d'Angleterre, 395. — On parle toujours du mariage de Mme de Montesson, 396. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 400. — Elle attend un notaire pour faire son testament, 400. — Le feu au Raincy, flambeaux d'hymen, etc., 401. — Le grand mariage, 402. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 402. — La vie est remplie de privations, etc., 403. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 406. — On a des lettres d'Angleterre fort inquiétantes; ils ne désarment point leur flotte, 407. — Ce doit être demain la fin du monde; prédiction de M. de Lalande, 407. — Le baguenaudier et l'effilage, 407. — Lettre à l'abbé Barthélemy. — La mode a banni le quinquina, 408. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 411. — Nous n'aurons point la guerre, 412. — Enfin nous avons une dauphine, etc., 412. — Cette nouvelle devient à rien, 413. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 415. — Instructions sur la manière de prendre le quinquina et sur le régime à suivre, 415 et 416. — Nominations à diverses grandes charges, 416. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 418. — Détails sur les nominations, 418. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 424. — Elle se plaint de ne pouvoir aller à Chan-

teloup, 424. — Sentence dans le procès de M. de Morangies, 426. — Lettre à l'abbé Barthélemy, elle se réjouit de son rétablissement, 426. — Ce que Fontenelle disait en voyant un troupeau de moutons, 427. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 430. — Elle voudrait que la grand'maman passât son temps à faire des capucins de cartes et à jouer aux quilles ou au bilboquet, 431. — Relation d'un souper, 431. — Une vieille quinze-vingts, 432. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 432. — Conseils pour conserver la santé, 433. — Les succès de Mme la Dauphine, 433. — L'épitaphe du roi de Sardaigne, 434. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 434. — Les invitations de Mmes de Lauzun et de Luxembourg, 434. — Lequel est le plus honorable à Mlle de Tournon d'épouser un du Barry, ou à un homme de qualité d'épouser Mlle de Langeac? 435. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 436. — Éloge de Mme de Grammont, 436. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 443. — Reproches sur son intempérance, etc., 444. — La maréchale devient un vrai agneau, 444. — Le *Paris sauvé* de Sedaine, 445 — Lettre à l'abbé Barthélemy, 446. — Elle a une fluxion, un rhume, une surdité, etc., qui la rendent muette comme une carpe, 446. — Lettre à l'abbé Barthélemy. — Elle le condamne à lui écrire une fois la semaine, etc., 448. — Son effroi en apprenant l'accident du grand-papa, 449. — L'hymen et l'amour sont devenus encyclopédistes, etc., 449. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 449. — Elle demande des nouvelles, 450. — Sa nouvelle hôtesse, la comtesse de Bausset, 450. — L'illustre, l'auguste hyménée est pour jeudi, etc., 451. — Mort de Mme de Vichy, sa belle-sœur, 451. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 454. — Elle doit sa guérison à la casse et à la sobriété, 454. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 461. — Compliments sur ses succès, 461. — Lettre à l'abbé Barthélemy; reproches sur sa négligence, 462. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 464. — Elle vante ses talents d'actrice, 465. — Tragédie et comédie de M. Dorat, 465. — Lettre à la duchesse de Choiseul; conseils hygiéniques, 467. — On dit que les Russes ont été battus à plate couture par les Turcs, 469. — Le Triumvirat de la cour, 469. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 469. — A-t-il changé de logement? etc., 470. — Le sauvage de Bougainville, 470. — Lettre à la duchesse de Choiseul; elle lui demande pardon de sa dernière lettre, 473. — Un *bon* pour la première place à l'Académie, 474. — La cour est remplie d'intrigues; il y a une Mme Cassini qui y joue un grand rôle, 474. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 476. — On dit qu'on se mange le blanc et le jaune des yeux à Compiègne et que Mme de Filierval y joue un grand rôle, 477. — *La Tranquille Euménide*, 477. Une chanson, 479. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 484. — Il est triste d'être séparé par soixante et tant de lieues et d'avoir soixante et mille ans, 484. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 486. — Elle le prie de lui donner exactement des nouvelles de la santé de Mme de Grammont, 487. — Le tiers état est furieux contre le parlement à propos de M. de Morangies, 487. — Lettre à la duchesse de Choiseul, III, 1. — Elle sent ce qu'est un véritable ami, plus par théorie que par expérience, 1. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 2. — Elle est vieillie, baissée, etc., et va à grands pas à la décrépitude, 3. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 4. — Portrait de M. de Caraccioli, 5. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 10. — Papimanie et Papefigue, 10. — Lettre à l'abbé Barthélemy. Elle nage dans le néant, etc., 11. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 13. — Un *être*

très-singulier et un *être* des plus communs, 14. — L'antre de Trophonius, 14. — Mot sur Voltaire à propos du *Taureau blanc*, 15. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 15. — Une aventure arrivée à la chasse à Mme la Dauphine, etc., 16. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 17. — L'*Histoire de la mère et du fils*, 18. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 21. — Le diable pris au piége, 21. — *Bucquoniana*, 22. — L'agonie du ministre, 22. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 25. — Deux vers de Voltaire, 26. — Est-ce la peine de naître ? 27. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 30. — Elle n'entend pas le raisonné, etc., 31. — Lettre à M. Craufurt, 32. — Elle lui offre la paix et l'engage à venir, 33. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 36.—Elle se plaint de son silence, 36. — Souffre tous les maux de l'exil, 37. — Lettre à l'abbé Barthélemy. Elle a la tête à l'envers. L'histoire tragique, 37. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 40. — Elle a donné dans le panneau, 41. — Envoi de vers de Voltaire, 41. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 42. — La *Tactique*, le *Te Deum*, l'apostrophe au roi de Prusse, etc., 42. — Le procès sur *il me semble* et *il semble*, 44. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 45. — La légende de M. de l'Isle, 46. — Trois couplets, 46, 47. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 47. — Le petit Louis. Un petit chien, 48. — *Cléopâtre*, 48. — La boîte de Pandore, 49. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 50. — Elle s'excuse d'avoir envoyé des lettres par la poste. C'est la faute de Wiart, 50, 51. — Lettre à l'abbé Barthélemy. Elle est toujours dans l'inquiétude au sujet des lettres envoyée par la poste, 56. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 57. — Les affaires publiques ne l'intéressent point, 57. — L'*Oreste* de Voltaire, 57. — Lettre à l'abbé Barthélemy, 59. — Éloge de M. de Beauvau, 60. — L'histoire de deux soldats, 60. — Lettre à la duchesse de Choiseul, 61. — Le congé du Monteynard, 62. — Le couplet de Saint-Étienne est charmant, 62. — Voltaire l'appelle *bergère* et *ma chère*, 64.—Lettre à la duchesse de Choiseul, 90. — Elle est très-mécontente de M. de Castellane, et de ce que dans le journal encyclopédique on a mis : « Vers de M. de Voltaire, adressés à Mme du Deffand, » 90, 91. — Elle est une femme célèbre, 92. — Annonce à la duchesse de Choiseul la mort de Pont-de-Veyle, 146. — Ne peut supporter l'idée de la destruction des beaux jardins de Sceaux, 193. — Assiste dans l'appartement de Mme de Beauvau à une représentation du *Connétable*, 194. — Vient d'être gravement malade, 199 et note. — Sa vie se passe en regrets et en désirs, 203. — Vers qu'elle a faits en apprenant la chute de Turgot, 217. — Le peu d'imagination qu'elle avait est bien éteint, 221. — N'a plus de mémoire, 224. — N'écrit plus à Voltaire, 239. — Fait une chute de voiture en revenant d'Auteuil, 241. — Fort aise de n'être pas nommée dans les Mémoires de Voltaire, 245 et note. — Comprend parfaitement pourquoi on ne l'aime pas, 306. — Craint de devenir sourde, 308. — N'a à se plaindre que d'elle-même, 312. — Devient sourde, 317. — Joue au loto, 318. — Effrayée quand elle pense à l'usage qu'elle a fait de la vie, 322, 327. — Se croit quelque rapport avec Sedaine, 331. — Relit sa correspondance et celle de la duchesse de Choiseul avec Voltaire, 332. — Blessée de ce que la duchesse la suppose capable de faire imprimer cette correspondance, 333.— Ce qu'elle pense des beaux esprits de son temps, 338. — Son opinion sur les causes du bonheur, 346. — N'a de science que celle de l'arithmétique, 348. — *Dans le temple des Juifs un instinct l'a poussée*, 358. — Ne sait pas un mot de géographie, 361. —

Surprise du mot *émigrant, ibid.* — Son opinion sur le caractère de Voltaire, *ibid.* — Son mot sur Voltaire qui sert de *pâture aux vers*, 364. — Plaint ceux qui ne sont pas aimés et surtout ceux qui n'aiment rien, 365.

Delille (l'abbé), né en 1738, mort en 1813). — C'est un bon enfant, gai, et qui a de l'esprit, III, 82.

Demange (M.), intendant du duc de Choiseul. — On l'a laissé à Paris, I, 302.

Dexis (Mme), nièce de Voltaire. — Arrivant de Ferney, d'où Voltaire l'a envoyée avec M. et Mme Dupuits pour solliciter le payement des rentes qui lui sont dues, I, 157. — Légataire universelle de Voltaire, III, 319 et note. — L'Académie va en corps la complimenter, 320.

Duclos, historiographe de France, né à Dinan en Bretagne, mort en 1772. — Un mot de lui sur les gens de lettres, I, 234 et note. — Extrêmement ridicule, 383.

Dumesnil (Mlle), célèbre actrice de la Comédie-Française, débuta en 1737; retirée du théâtre en 1775. — Citée II, 272.

Dumont (le petit). — La duchesse de Choiseul ne croit pas qu'il soit page de la petite écurie, I, 178.

Dupin (Mme), fille de Samuel Bernard, femme de M. Dupin, fermier général. — Rousseau parle d'elle dans ses Confessions, et lord Chesterfield engageait son fils à en être amoureux. Elle eut un fils qui prit le nom de Chenonceaux. — Amie intime de Mme de Forcalquier, I, 88. — Son esprit est la sublimité du galimatias, *ibid.* — Mme du Deffand ne l'a pas vue depuis plus de six mois, 127.

Dupuits. Claude Dupuits de la Chaux, épousa Mlle Corneille le 12 février 1763. — M. et Mme Dupuits, arrivant de Ferney, viennent voir Mme du Deffand, I, 157. — M. Dupuits fait passer à Mme du Deffand des vers de Voltaire contre la Bletterie, 178; cité II, 101.

Duras (M. de), Emmanuel-Félicité de Durfort, duc de..., premier gentilhomme de la chambre. — Le roi lui dit spontanément de faire venir son confesseur, III, 111.

Durfort (Mme de). — Mme du Deffand lui fait faire des compliments, I, 251, 263; citée II, 114. — III, 136.

Durfort (le chevalier de). — Cité II, 329. — Est dangereusement malade, III, 57.

Durtal (M. de). — Cité II, 350, 354, 355.

Egmont (comtesse d'), Sophie-Jeanne-Septimanie, fille du maréchal de Richelieu et de la princesse Élisabeth de Lorraine sa seconde femme, née le 1er mars 1740; élevée par la duchesse douairière d'Aiguillon, mariée à seize ans, le 10 février 1756. Horace Walpole en parle en 1765 et 1766 comme d'une personne délicieusement jolie et aimable, gaie et de charmante conversation. — Mme de Genlis en fait également de grands éloges. — Elle fut, de 1771 à 1773, une des correspondantes les plus actives du roi de Suède Gustave III. — Citée I, 359. — Le roi de Suède veut avoir son portrait, 370; citée II, 4.

Eisestein (lisez Hessenstein, le comte d', fils naturel reconnu de Frédéric Ier, roi de Suède. — Il était des amis de Mme Geoffrin, à qui après le coup d'État de 1772 il écrivit une lettre fort curieuse que rapporte Grimm; nous la donnons à l'*appendice*. — Cité I, 358; cité II, 249. — Sa lettre ne paraît pas claire, 250. — La plume lui tombe des mains, 251; cité 258.

Enville (duchesse d'), Louise-Élisabeth de La Rochefoucauld, mère de la duchesse de Chabot. — Mme du Deffand soupe chez elle, I, 164; citée 206 et note, 207, 297, 299. — Les princes de Suède soupent chez elle, 344, 356; citée 360, 388. — Citée II, 26, 28. — Son départ de Chante-

loup, 34; citée 36, 38, 113, 114, 173, 179, 182, 246, 255, 258, 327, 330, 336, 432, 450, 468, 472, 476. — III, 90, 105, 192, 216.

Élisabeth, impératrice de Russie (1741-1761). — Empoisonnée par la grande Catherine, I, 113.

Entragues (marquis d'). — Cité I, 396.

Émery (M. d'). — Quitte Chanteloup, I, 380; cité II, 347. — Il a fait son profit du fromage, 349.

Éon (la chevalière d'), de Beaumont, né en 1728, fils d'un avocat au parlement. — La singulière histoire du chevalier d'Éon, aussi mystérieuse pendant longtemps que celle de l'homme au masque de fer, est aujourd'hui bien connue. Il mourut en 1810, et c'est alors seulement que son sexe fut constaté. — Mme du Deffand voudrait qu'on écrivît son histoire, III, 311.

Espagnac (l'abbé d'), fils du baron d'Espagnac, gouverneur de l'hôtel des Invalides, auteur d'une histoire du maréchal de Saxe. — Voltaire parle plusieurs fois dans sa correspondance de l'abbé d'Espagnac: « J'ai quelque lieu d'espérer qu'un jour il sera un prélat assez philosophe, » dit-il dans une lettre du 8 décembre 1776 à Dalembert. — Son discours, III, 142. — Il a obtenu le second accessit, 192, 195.

Esterhazy (le chevalier d'), d'une branche de cette famille établie en France, colonel propriétaire, après son père, d'un régiment de hussards, et plus tard en grande faveur à la cour de Louis XVI. — Cité I, 153, — Il a du mérite. — II, 107; cité 109.

Estrehan (M. d'). — Cité II, 7, 10, 16, 64, 69, 70, 71, 76, 198.

Fagniani. *Voyez* Faniani.

Fanshawe (les). — Mme du Deffand joue plusieurs fois sur le nom *Fanshawe, fâcheux;* c'était sans doute un habitué de son salon que l'on trouvait ennuyeux. Le nom du reste a été porté avec une certaine illustration par Richard Fanshawe, homme d'État, négociateur et poëte, un des plus fidèles serviteurs de Charles Ier, mort à Madrid en 1666. — Cités I, 252.

Fel (Mlle), célèbre chanteuse. — Fait une visite à la duchesse de Choiseul, I, 10.

Felino (M. de). — A passé quelques jours à Chanteloup, II, 306.

Flamarens (comtesse de). — Une des plus aimables et charmantes personnes de son temps. « Beauté mystérieuse qui avait l'air de la Vénus de l'*Énéide*, joignant à la beauté et à un esprit supérieur une conduite hors de tout reproche » dit le président Hénault. Mme du Deffand dit d'elle : « J'ai aimé deux femmes passionnément : l'une est morte, c'était Mme de Flamarens. » (*Lettre à Walpole, du 8 mars 1767.*) — Mme de Choiseul n'ose lui être comparée, I, 3.

Fleury (la marquise de), fille du marquis de Coigny et de Mlle de Conflans d'Armentières; une des plus gaies, des plus charmantes, des plus spirituelles dames de la cour; son mari hérita en 1786 de la duché-pairie de son aïeul le cardinal. — Un mot de la marquise de Fleury courut tout Paris en 1779. Le comte d'Artois et le duc de Chartres s'étaient amusés à classer sur une liste à sept colonnes toutes les dames présentées à Versailles. Ces sept colonnes portaient en tête : belles, jolies, passables, laides, affreuses, infâmes, abominables. La marquise de Fleury était inscrite au rang des abominables. Au bal du Palais-Royal, le duc de Chartres vint causer avec elle, elle le reçut comme il faut et finit par lui dire : « On sait bien que vous ne vous connaissez pas mieux en *signalement* qu'en *signaux!* » C'était une allusion sanglante aux premiers engagements maritimes avec les Anglais, et au combat d'Ouessant, où le duc de Chartres était accusé de n'avoir pas compris un signal et d'avoir compromis la victoire de l'escadre française.

— C'est une femme très-amusante, mais qu'est-ce qu'on fait de cela dans sa maison? II, 333. — C'est l'aquilon, 354. — Il est impossible d'être plus polie, 355; citée 481. — Citée III, 64, 85, note, 191, 197. — Le bailli de... a un enfer chez lui, III, 20. — Mme de... établie à Chanteloup, 197. — Est le sujet de toutes les conversations, 321.

Follard (M.) — Écrit au duc de Choiseul pour les affaires de Mme du Deffand, I, 162.

Fontenelle, né à Rouen en 1657, mort à Paris, 1757. — Un bon mot de lui, I, 137. — Autre mot de lui, 196. — Autre mot de lui, 379.

Fontenille (Mme de). — Chiffre de sa pension, II, 98.

Forcalquier (Marie-Françoise-Renée de Carbonel de Canisy), veuve d'Antoine-François de Pardaillan de Gondrin, marquis d'Antin; remariée en 1742 à Louis Bufile de Brancas, comte de Forcalquier. — Dans ses lettres à Walpole, Mme du Deffand désigne souvent Mme de Forcalquier sous le titre de « la Bellissima. » Elle avait en outre beaucoup d'esprit; « beaucoup plus qu'il n'en faut. » Mme de Flamarens disait qu'elle éclairait une chambre en y entrant. (*Mémoires du président Hénault.*) Voir à son sujet la notice préliminaire. — Mme du Deffand lui montre une lettre de M. Craufurt, I, 24. — Regrette Mme de Lambert, 25. — La trinité n'est pas plus mystérieuse, 26. — Est l'esquisse d'un bel ouvrage; il lui manque des degrés de cuisson, *ibid.*; citée 30. — Éprouve un accident de voiture avec Mme du Deffand, 36. — Parle souvent de M. Craufurt, 68. — On ne fait pas de progrès dans son intimité, 88. — Est arrivée à propos de bottes à Fontainebleau, 141. — Impatronisée à l'ambassade d'Angleterre, 186. — Vive, brillante, sémillante, *ibid.* — On lui rend un culte à l'ambassade d'Angleterre, 188. — Envoie un pot-pourri à Mme de La Vallière, 261 et note. — Son souper à Choisy avec mesdames du Barry, d'Aiguillon, de Mazarin, de l'Hospital, d'Harville et de Créné, II, 334 et 335; citée 337. — Son brillant début à la cour, 342. — Il est douteux qu'elle ait une âme, 348; citée 391. — Nommée dame d'honneur, 416. — On ne revient point de son extravagance, 419. — Sotte et bégueule, 422. — On ne parle plus d'elle, 434; citée 446. — Sa lettre au roi sur la comtesse d'Artois, III, 29, 30. — Ses bêtises et ses bévues, 43. — A donné sa démission, 85. — Mme du Deffand soupe chez elle, 344.

Fox (Charles-Jacques), un des plus grands hommes d'État de l'Angleterre, né en 1749, mort en 1806. — Il fut présenté à Mme du Deffand par M. Selwyn, il avait alors dix-huit ans. — Il lui faudrait plutot des ailes que des pieds pour que l'allure de son corps fût conforme à celle de son esprit, I, 317.

Francis (M.), chancelier à l'ambassade de France. — Part aujourd'hui, I, 143; cité 254, 257, 258. — II, 215, 223, 227, 301, 302, 309, 321, 327, 407, 408, 410, 411. — III, 33, 107, 147, 165, 229, 309.

Franklin (Benjamin), né en 1706, mort en 1790. — Épigraphe pour son portrait, III, 313. — Vers faits pour lui par Dalembert, 314.

Fréron, journaliste, né en 1719, mort en 1776. — Mme du Deffand veut le faire mettre au cachot, I, 77, 78, 81, 82. — Sa critique du poëme des *Saisons*, 290.

Fresne (Mme de). — Citée II, 70, 121.

Furstenberg (comtesse de). — Nom que lui donnent les paysans, I, 238.

Gaillard, né en 1726, mort en 1806. — Reçu à l'Académie française, I, 382 et suiv., 385, 388. — Son livre sur la rivalité de la France et de l'Angleterre, 413. — Mme du Deffand lui donne à souper, *ibid.* — Mme du Deffand supplie la duchesse de Choiseul de lire ce livre, 422.

Galaisière (MM. de la), père et fils. — M. de la Galaisière a été maître des requêtes, intendant de Lorraine, puis d'Alsace et conseiller d'État. Il était fils de l'ancien chancelier de Lorraine qui possédait toute la confiance du roi Stanislas. C'était un homme d'une parfaite probité, et qui, sans être brillant, avait l'esprit le plus juste et le plus conciliant. Il a eu un frère, aide de camp du maréchal de Saxe, et un autre, l'abbé de la Galaisière, évêque de Saint-Dié. — (Mém. de la baronne d'Oberkirch.) — Cités I, 391, 399.

Galitzin (le prince). — Cité III, 57.

Ganganelli (le cardinal), né en 1705. Élevé au pontificat sous le nom de Clément XIV par l'influence de la France en 1769. — Son exaltation fait plaisir à la duchesse de Choiseul, I, 212, 213, 214.

Gatti (le docteur), Florentin, un des premiers apôtres de l'inoculation. — Fait une chute de cheval, I, 168. — L'abbé Barthélemy le rencontre sur le pont d'Amboise, 194. — Devine les énigmes du *Mercure*, 201. — Passe sa journée à jouer avec le petit de Lindre, 203 et note. — Fait des courses à cheval avec l'abbé Barthélemy et Mme de Choiseul, 221, 234, 235, 237, 242, 243, 267, 282, 284, 287, 321, 338, 341. — Son absence prolongée, II, 78; cité 205, 466, 472.

Gayot (M.). — Arrive à Chanteloup, I, 380; cité II, 67, 76, 215, 262, 267. — Il a un crachement du sang, qui inquiète beaucoup, 287; cité 288, 290, 294. — Parti en bon état et arrivé à bon port, 295.

Geoffrin (Mme), née en 1699, morte en 1777. — Appelait le roi de Pologne son fils, I, 65.—Citée II, 89, 94, 250.— III, 241. — Son éloge par Thomas, 310. — Son éloge par l'abbé Morellet, 311.

Genlis (Mme de). — Elle était parente de Mme du Deffand. (Voir la notice.) — Ses comédies, III, 359.

Georgel (l'abbé). — Son procès contre le comte de Broglie, III, 359, 360.

Gèvres (Mme de). — Citée II, 201, 204, 209, 223. — Citée III, 8.

Gibbon (Édouard), né en 1737, mort en 1794. — Est à Paris et se fait présenter à Mme du Deffand, III, 228 et note. — Homme très-aimable, 305, 307.

Ginory (marquis de). — Bienfaiteur de la Toscane, I, 117, 121.

Gleichen (le baron de), envoyé extraordinaire de Danemark et homme de beaucoup d'esprit. — Grimm raconte que, lorsque le roi de Danemark vint à Paris, en 1768, une dame de la cour apostropha M. de Gleichen au milieu d'un cercle à Compiègne et lui dit : « Monsieur l'envoyé, on dit que votre roi est une tête?...— Couronnée, madame, » lui répondit M. de Gleichen avec son air doux, humble et fin, en s'inclinant profondément. — Dîne chez le président Hénault, I, 197. — Attendu à Chanteloup, 214 et note; cité 217, 218. — Mme du Deffand le regrette, 219, 221. — Vit comme un enfant, pense comme un novateur, court comme un daim, 224. — Se trouve bien à Chanteloup, 225, 228, 230 et suiv. — L'abbé Barthélemy lui écrit, 233, 248, 252, 253, 255. — Écrit une lettre sublimement sèche à Mme du Deffand, 256, 257. — Mme de Choiseul est fort touchée d'une lettre de lui, 349. — L'abbé Barthélemy renvoie à Mme du Deffand sa lettre qui leur a déchiré le cœur, etc., II, 9.—Le pauvre baron est à la cour où il ne fera que de l'eau claire, etc., 80; cité 94, 143, 153, 156. — On a de ses nouvelles. Elles sont mauvaises. — Il ira le printemps à Chanteloup et après cela se retirera, comme un vieux chat, dans quelque coin pour y mourir, etc., 201. — Ce n'est pas auprès de M. Tissot qu'il rétablira sa santé, 247. — Plus malade, plus vaporeux que jamais, 250; cité 251, 257, 262. — Il a un parent excellent berger, 263; cité 264, 268, 278, 282, 285, 287, 289. — Il

bonde Mme du Deffand parce qu'elle ne veut pas être sa bonne-maman, 332; cité 340. — Il est dévoré par des millions de vers, 344. — Il passera pour une bête, 348; cité 351, 352. — Sa conduite à Chanteloup, 353; cité 359, 360, 370. — Ses idées, ses désirs, ses projets sont plus variables que les girouettes, 374; cité 387, 402. — Tous ses domestiques sont tombés malades; il n'a personne pour le servir, etc., 407, 408; cité 415, 466, 478. — Cité III, 5, 7, 36, 45, 53, 139.

Glocester (duc de). — III, 305, 307.

Gontaut (duc de), frère du maréchal duc de Biron et père du duc de Lauzun. Il avait épousé Mlle du Chatel, sœur de la duchesse de Choiseul. — La duchesse de Choiseul lui écrit une longue lettre au sujet de J.-J. Rousseau, et envoie cette lettre à Mme du Deffand, I, 53 et suiv. — A montré une lettre de Mme du Deffand à la maréchale de Luxembourg, 243; cité 308, 309, 310, 315, 321, 326, 328. — Arrive à Chanteloup avec une perruque en parfilage, 378, 379, 380, 396, 399, 414. — Cité II, 16, 26, 32, 47, 59, 121, 126. — Il s'est enfin rendu et engagé à souper chez Mme du Deffand, 128, 134, 136, 142, 144, 148, 149, 151, 153. — Effet produit par sa mascarade, 154. — Fécondité de son génie, 155. — La soie de son parfilage, 156. — Le nouvel et brillant Apollon, 158, 161. — Envoie des bouquets de parfilage, 172; cité 173, 203, 223, 233, 382, 424, 434. — Colère effroyable, afin d'avoir le plaisir du raccommodement, 439; cité 441, 442, 444. — III, 51, 87, 131, 143, 161, 174.

Gouffier (M. et Mme de), beau-père et belle-mère de M. de Choiseul, fils de la *petite sainte*. — Puisqu'elle a oublié, elle mérite qu'on l'oublie, II, 291. — M. de..., 307.

Grafton (duc de), Auguste-Henri Fitzroy, troisième duc de Grafton, né en 1735, secrétaire d'État, premier lord de la Trésorerie en 1765, mort en 1811. — Va dîner chez M. Craufurt et lui offre un emploi, I, 145.

Grammont, Béatrix de Choiseul-Stainville, née à Lunéville en 1730, mariée (16 août 1759) à Antoine-Antonin de Grammont, duc de Grammont, morte sur l'échafaud en 1793. — Allusion à l'influence qu'elle passait pour exercer sur son frère, I, 79. — La duchesse de Choiseul l'informe de la maladie du duc à Chanteloup, et se plaint d'elle à cette occasion, 173, 177, 179; citée 209, 275. — On croit qu'elle court quelques risques, 300. — La duchesse de Choiseul a une explication avec elle en arrivant à Chanteloup après l'exil, 303; citée 309, 312. — Ses bons procédés avec sa belle-sœur, 314, 315; citée 341. — Traite l'abbé Barthélemy avec beaucoup de bonté, 345. — Infiniment honnête pour tout le monde, 346. — La duchesse de Choiseul se loue d'elle et n'en peut dire assez de bien, 351. — Se conduit d'une manière céleste, 362. — Personne ne met plus facilement à son aise, *ibid.* — Plus agréable que la princesse de Beauvau, 369; citée 375, 380, 385, 396, 414. citée II, 3, 26, 35, 43, 49, 52. — Son effroi à la suite d'un accident arrivé à Chanteloup, 66; citée 82, 83. — Elle est très à son aise avec la maréchale de Luxembourg, 83. — A-t-elle vendu ses diamants? etc., 84. — La maréchale lui a plu et elle a plu à la maréchale, etc., 86; citée 130, 143, 155, 169, 172, 177, 178, 179, 183, 187, 188, 192, 193, 194, 196, 198, 205, 207, 211, 212, 214, 230, 235. — Elle est heureuse par l'oubli du passé et l'imprévision de l'avenir, 243 et note; citée 245, 249, 259, 292, 310, 320, 340, 354, 361, 371, 389, 390, 399, 400, 401, 408, 413, 420. — Elle ne veut pas voir M. le comte de Boufflers, Mme de Mirepoix et de Valentinois, 421; citée 423, 425. — Elle ar-

rive incoguito, etc., 426; citée 427, 428, 430, 431, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 445, 456, 476. — Elle a la fièvre, 484, 485, 486. citée III; 1, 2, 8, 16, 24, 26, 44. — Elle est au désespoir de la mort de M. de Chauvelin, 44; citée 63, 82, 98, 99. — Aimable et charmante pendant tout le temps de son séjour à Paris, 100, 102, 144, 151, 156. — Arrive à Paris, 161. — Soupe chez Mme de Beauvau, 162. — Rétablie d'une grave indisposition, 169. — Va à Bourbonne, 173, 179. — S'établit à Châville, 197. — Soupe chez Mme du Deffand, 198, 207, 209, 211, 220, 222. — Aime les lettres de Mme du Deffand, 225. — Contente de l'effet des eaux, 238, 243. — Gagne son procès contre les Langeac, 247. — Est si aimable qu'on oublie ses torts, 313, 319, 332, 345, 350, 351, 354. — Va à Sainte-Assise, 367, 370, 371, 372.

Grave (M. de). — Mme du Deffand lui donne une lettre d'introduction près de la duchesse de Choiseul, I, 80. — Elle le reçoit de son mieux, *ibid.;* cité II, 302.

Granville (Mme) est un claquet de paroles, III, 213.

Greville (Mme), née Macartney, femme de M. Fulke Greville, morte en 1789. — La femme à qui Mme du Deffand trouve le plus d'esprit, I, 89. — Mme du Deffand lui fait dire des tendresses, 144; citée II, 301, 344, 355, 406. — Sa fille passe pour la plus grande beauté de l'Angleterre, 414; citée 425.

Griset (l'abbé). — A vu sortir un ange de la bouche de M. de la Vauguyon, II, 135.

Guémenée (Rohan). — La princesse soupe chez la duchesse de Choiseul, I, 263. — Le prince vient jusqu'à Amboise. On refuse de le recevoir à Chanteloup parce qu'il n'avait pas la permission, 354.

Guerchy (comte de), ambassadeur en Angleterre, chargé de faire remettre mystérieusement à M. Walpole une boîte à lui envoyée par Mme du Deffand, I, 33, 41, 42. — Billet de lui à la duchesse de Choiseul, rendant compte de sa commission, 45, 49. — Transmet plusieurs lettres à Walpole, 93. — On le regrette à Londres, 132.

Guibert (M. de). — Son *Connétable*, II, 363 et 369. — Deux vers de cette pièce, 370; cité III, 42. — Son discours a mérité le premier accessit, 192. — Jugement de Mme du Deffand sur ce discours et celui de l'abbé d'Espagnac, 194, 195.

Guillemet (un des pseudonymes de Voltaire). — Il écrit sous ce nom à la duchesse de Choiseul, I, 209, 210, 211, 212, 213, 215, 244, 245.

Guines (Adrien-Louis de Bonnières, comte, puis duc de), ambassadeur à Berlin, puis à Londres. — « Il passait, dit le duc de Levis, dans ses Souvenirs, pour un des hommes les plus aimables de la cour. » — Laisse des regrets infinis à Londres, II, 32; cité 117, 463, 471; III, 23. — Son Mémoire contre Tort, son secrétaire, 166, 175. — Son triomphe, 217; cité 219, 220, 253, 355.

Harcourt (lord), ambassadeur d'Angleterre. — Mme de Choiseul le charge de faire parvenir une lettre par un de ses courriers, I, 354. — Loin de porter des plaintes contre la *Gazette de France,* il a sollicité pour ses auteurs, II, 41; cité 204. — Son ambassade en France, 309.

Hénault (le président), né à Paris en 1685, mort en 1770). — « A l'âge de cinquante ans, dit Grimm, il déclara qu'il se bornait à être studieux et dévot : il fit une confession générale de ses péchés; c'est à cette occasion qu'il dit : « On ne se trouve jamais si riche que quand on déménage. » (Grimm.) 12, 348. S'affaiblit tous les jours, I, 30; cité 88, 146. — Fait une chute, 163. — Sa tragédie de *Cornélie* imprimée par Walpole, 181. — A seize

personnes à souper, 185. — Fait une chute la nuit, 236, 241. — Mme du Deffand soupe chez lui, 250. — Est presque en enfance, 275. — Son état donne de vives inquiétudes, 291. — Sa mort, 293.

Hénix (le prince d'), frère cadet du prince de Chimay, et neveu de la maréchale de Mirepoix. Comme il était fort petit, on l'appelait le *nain* des princes. — Mme du Deffand le fait taire, I, 402.

Houdetot (la comtesse d'). Sophie Lalive de Bellegarde, élevée par Mme d'Esclavelles sa tante, mère de Mme d'Épinay; mariée à dix-huit ans au comte d'Houdetot, beaucoup plus âgé qu'elle, qui n'eut pour elle que de l'amitié, mais ne lui demanda pas davantage.— La passion qu'elle inspira à J.-J. Rousseau, celle qu'elle eut elle-même pour Saint-Lambert, sont connues. On a dit d'elle qu'elle avait de l'amitié pour l'amour. Elle mourut en 1813. — Envoie des vers à Mme de Forcalquier, I, 261, note; citée II, 466.

Hubert (le chevalier), Genevois. — Marmontel le rencontra chez Voltaire. « On eût dit qu'il avait des yeux au bout des doigts. Les mains derrière le dos, il découpait en profil un portrait aussi ressemblant et plus ressemblant même qu'il ne l'avait fait au crayon. Il avait la figure de Voltaire si vivement empreinte dans l'imagination, qu'absent comme présent, ses ciseaux le représentaient rêvant, écrivant, agissant et dans toutes ses attitudes. » (Mémoires de Marmontel.) — Vient voir souvent Mme du Deffand qui le fait découper et l'écoute peu, I, 144; cité II, 302, 321. — Il est toujours sur des tréteaux, 327, 387 ; cité III, 12. — Sa femme plaît beaucoup à Mme du Deffand, *ibid.*, cité 84. — Mme Hubert, nouvelle amie de Mme du Deffand, III, 33.

Hume (David), l'historien, né à Édimbourg en 1711, mort en 1776. — Arrive à Paris avec lord Hertfort en 1763, I, 18. — Mme du Deffand lui fait faire des compliments par M. Craufurt, 25, 48. — Elle se vante d'être la première qui lui ait marqué de l'empressement, *ibid.* — Ses lettres au baron d'Holbach contre Jean-Jacques, 51. — Mme du Deffand ne l'estime guère, 64. — A écrit à Mme du Deffand sur le conseil de M. Craufurt, 67. — Un peu refroidi pour Mme de Boufflers, 68. — Brochure attribuée à Palissot sur ses démêlés avec J.-J. Rousseau, défendue par la police, 83, 84; cité 95; III, 74. — Ne parviendra jamais à rendre heureux personne par sa philosophie, 346.

Invault (Étienne Maynon d'), contrôleur général des finances. — Succède à M. Laverdy en 1768 ; remplacé en 1769 par l'abbé Terray. Il était l'ami du duc de Choiseul et lui resta toujours fort dévoué. M. d'Invault était beau-frère de M. de Montigny-Trudaine. M. de Choiseul lui parle pour la pension de Mme du Deffand, I, 193. — La duchesse de Choiseul lui fait demander de l'acquitter le plus tôt possible, 258. — M. et Mme d... sont à Chanteloup, II, 132; cités 134, 239, 376, 381.

Irwyn (le général), ami de M. Walpole. — Attaché au duc de Dorset, lord lieutenant d'Irlande, obtint par la protection de ce dernier un régiment et fit son chemin dans l'armée, se maria, se livra à de folles dépenses qui finirent par le ruiner. — On lui avait donné le surnom d'*Éléazar*. C'est Mme de Forcalquier qui le présenta dans la société de Paris. — Arrivera prochainement à Paris, I, 236. — Envoie des livres au duc de Choiseul, 190. — La duchesse de Choiseul lui a écrit, 192, 236.

Jannel (M.), directeur et intendant des postes de France pour la cour, I, 240, 241, 242.

Jarnac (comte de), frère du comte, puis duc de Chabot, mort en Angleterre en 1812. — C'est un drôle de courrier, II, 79; cité 118 et note 354.

Jaucourt (M. de), cité II, 261.

Jonzac (comtesse de), sœur du président Hénault, fille de M. Hénault, « qui fut fermier général, grand fripon. » — Elle épousa, en 1713, le comte de Jonzac. « Je n'ai pas connu, dit le président Hénault, de mérite plus solide ni plus agréable. — Retirée dans sa maison autant par sa volonté que par la médiocrité de la fortune de son mari, ses amis sont venus la chercher, et nul ne l'a aimée médiocrement. » — Le comte de Jonzac était fils du marquis, frère du maréchal d'Aubeterre. — Pénétrée de reconnaissance et d'attachement pour Mme de Choiseul, I, 41. — Mme du Deffand a beaucoup de disposition à l'aimer, I, 88; citée 163, 187, 194, 196. — Rencontre le duc de Choiseul chez Mme Roullié, 219. — Prendra Mme Ménage pour concierge de sa petite maison de Villiers, 334; citée III, 26, 31, 54.

Kean (Edmond), célèbre acteur anglais, né en 1787, mort en 1833. — Mme du Deffand a soupé avec lui, et ne l'a pas entendu dire un mot; il passait pour bavard, il est plutôt muet, I, 68.

La Balue (M. de). — Va à Chanteloup, III, 15.

La Bletterie (l'abbé de), né à Rennes en 1696, mort en 1772. — Auteur d'une traduction de Tacite et d'une *Vie de Julien*. — Voltaire envoie des vers contre lui, I, 178 et note. — Mme de Choiseul le protége, 183. — Pédant, orgueilleux, veut être de l'Académie, 188. — Ne vaut pas mieux que Jean-Jacques, 189.

La Borde (Jean-Joseph de), banquier de la cour. — A été à La Ferté, I, 264. — A Chanteloup, 412. — A obtenu sa permission de bonne grâce, 412. — M. et Mme de..., cités II, 26, 326, 413.

La Chalotais (M. de). — On lui a payé ce qui lui était dû, II, 24. — On croit qu'il ne sera pas transféré à Loches, mais exilé dans ses terres, III, 74.

La Condamine (M. de), de l'Académie française, né en 1701, mort en 1774. — Mourut hier, III, 79. — C'était un bon homme, 82.

Laitre (M. de), cité, I, 42.

Lagarde (Mme de). — Elle donne des conseils à l'abbé Terray, t. II, 24.

La Harpe, né à Paris 1739, mort en 1803. — « Un nommé La Harpe, dit Mme du Deffand dans sa lettre du 26 avril 1767 à Walpole, a abusé de la confiance de Voltaire et rendu publics des manuscrits qu'il lui a dérobés, » I, 157; cité III, 142, 143, 144, 145. — Anecdote qu'il raconte sur la mort de Pont-de-Veyle, 146 note, 155. — A eu le prix pour son discours, 198, 226. — Jugement de l'abbé Barthélemy sur son discours, 231.

La Lannes (M. de), premier médecin de la reine. — La duchesse de Choiseul l'emploie pour faire obtenir une pension à Mme du Deffand, I, 13.

La Marche (la comtesse de), belle-fille du prince de Conti. — Part pour Baréges. Son voyage coûtera cent mille écus, I, 196. — Le comte de... a le gouvernement de Poitou, III, 236.

La Marck (la comtesse de), Marie-Anne-Françoise de Noailles, née en 1719. Quatrième fille du maréchal de Noailles, neveu de Mme de Maintenon. Mariée en 1744, morte en 1793 à Saint-Germain. — Elle eût probablement péri sur l'échafaud l'année suivante avec sa belle-sœur, la maréchale de Noailles, sa nièce, la duchesse d'Ayen, sa petite-nièce, la vicomtesse de Noailles. — Palissot, qu'elle protégeait, l'a payée d'ingratitude en faisant d'elle un portrait fort malveillant sous le nom de *Cidalise* dans la comédie des philosophes. — Le roi de Suède veut avoir son portrait, I, 370. — III, 369, 370.

Lambert (la marquise de), seconde femme du marquis de Lambert, qui avait épousé en premières noces Mme de Loc-Maria, morte en 1736. Cette seconde femme était Mlle de Menou, sœur de la marquise de Jumilhac. — « Modèle de toutes les vertus, qui ne s'occupa qu'à le rendre heureux, et jouit de l'estime de tous les honnêtes gens. Sa maison est le rendez-vous de tout ce qu'il y a de plus considérable à la cour, à la ville et parmi les ministres étrangers.» (Mém. du président Hénault.). — Vient de mourir. Amie intime de Mme de La Vallière. Lui laisse des diamants, I, 25. — M. de..., cité III, 227.

Lambesc (le prince de). — Son mariage avec Mlle de Montmorency, II, 91. — Il achète le régiment du prince de Beauffremont, 375; cité 376.

Lamotte, né en 1672, mort en 1731. — Son expression : rire inextinguible, I, 379. — Son éloge, III, 337, 338.

Langeac (le petit de), voy. La Vrillière. — On lui a donné la croix de Saint-Louis, I, 372. — Perd un procès contre Mme de Grammont, III, 247.

La Poissonnière (l'abbé de), chanoine d'Amboise. — Officie sacerdotalement dans la chapelle de Chanteloup, II, 313.

La Ponce (M. de). — On lui a remis des livres pour la duchesse de Choiseul, I, 191; cité 396. — II, 75, 76, 195. — III, 196, 226.

La Rochefoucauld (le duc de), fils de la duchesse d'Enville. — Cité I, 206. — Le plus assidu courtisan de Mlle de Lespinasse, II, 173; cité 174, 175, 255. — Mme de... — Son accident, II, 36; citée, 38, 39. — Son accident a fait une impression terrible sur la duchesse de Choiseul, 41; citée 175, 368.

La Tremblaye (le chevalier de). — « Homme du monde, dit Grimm, qui a fait autrefois, il y a trente ans, des odes, des élégies, des épitres dont quelques-unes même ont remporté le prix de l'Académie des Jeux floraux à Toulouse. » (*Correspondance littéraire*, année 1789.) — Soupe chez Mme du Deffand, I, 263.

La Roche-Aymon (cardinal de). — S'élève de sacristain des minimes au degré le plus haut, sans mérite, sans appui, etc., II, 138. — La fable du *Lièvre et la Tortue* semble faite pour lui, 139 et note; cité 142, 329.

Laubagnais (Mme de), dame d'atours de Mme la Dauphine belle-fille de Louis XV. — Soupe à l'ambassade d'Angleterre en grande compagnie, I, 209.

Lauzun (le duc de), plus tard duc de Biron, né en 1747, mort en 1793 sur l'échafaud révolutionnaire.—Pour son honneur, l'authenticité des Mémoires publiés sous son nom semble pouvoir être contestée.—Cité I, 108.— Le gros, 152. — En Corse, 213. — On est inquiet de lui, *ibid.*; cité 243. — A Chanteloup, 281, 282. — Arrive à Chanteloup après l'exil, 306; cité 327, 344, 349, 370, 371. — Cité II, 5. — On ne connait pas ses couplets à Chanteloup, II, 16; cité 26, 34, 146, 173, 192, 200, 216. — Il a le plus d'esprit de tous ceux qui viennent à Chanteloup, 297; cité 328. — Son séjour en Angleterre est incompréhensible, 382; cité 463. — III, 131.

Lauzun (duchesse de), Amélie de Boufflers, élevée par sa grand' mère, la duchesse de Luxembourg. — L'une des plus charmantes personnes de son temps. « Ses grâces naïves, dit Mme Necker, pouvaient inspirer des sentiments trop passionnés, s'ils n'avaient été réprimés par la noble décence de ses regards et par l'expression céleste de sa physionomie. » — Citée I, 186, 308. — Le zèle de l'exil l'emporte chez elle sur l'amour des bals, 309. — Attendue à Chanteloup, 311, 315. — Soupe chez Mme du Deffand, 359. Arrive à Chanteloup aussi fraiche

que si elle sortait de son lit, 369. — En repart, 373. — Fait admirablement les œufs brouillés, 373, 374. — Citée II, 25, 26, 82, 159, 198, 251, 296. — Son éloge, 298, 299; citée 302, 303, 335, 397, 432, 435, 449, 450, 451, 463. — C'est une aimable jeune personne, 473; citée III, 18, 41, 131, 133, 134, 155, 161, 214, 220, 227.

Laval (le duc de). — Nommé au gouvernement d'Aunis, II, 75. — Marquis et marquise de Laval, cités 49, 98, 119, 269, 338. — III, 8.

La Vallière (duchesse de), Julie de Crussot d'Usez, née en 1713, mariée en 1742, veuve en 1781, morte en 1793. Elle n'eut qu'une fille, mariée en 1756 au duc de Chatillon. — La duchesse de La Vallière fut une des plus belles personnes de son temps. C'est à elle que Mme d'Houdetot adressa le quatrain suivant :

La nature prudente et sage,
Force le temps à respecter
Les charmes de ce beau visage,
Qu'elle n'aurait pu répéter.

Amie intime de Mme de Lambert, I, 25. — Mme de Choiseul l'aime beaucoup, 101, 106. — Mme de Choiseul ne l'a pas priée à souper, 142. — Fera la commission de M. Walpole, 147, 150, 156. — Soupe chez Mme du Deffand, 161. — Affaire des petits pois, 166 et suiv. — Son goût pour les oiseaux, 252. — Reçoit un pot-pourri de Mme de Forcalquier, 261 et note. On a dit à tort qu'elle était fort malade, 295, 297, 342. Mme de Choiseul lui fait dire des tendresses, 364, 399. — On la dit dans un fâcheux état, *ibid.*, 414. — Accident qui lui est arrivé, II, 5, 8; citée 12. — Sa santé se rétablit, 29; citée 38; 64, 91, 117, 118-121, 127, 138, 153. — Sa surdité est augmentée, 191; citée 213, 224, 229, 237, 334, 335. — Mélange fait chez elle, 347; citée, 356, 368, 372, 373, 381, 391, 406, 435. — Le courier du clergé lui fait demander si elle veut être écrite chez Mme du Barry, 446. — Citée III, 11, 18, 22. — Heureuse par le calme de son âme, 25, 26. — Est un peu mieux, 43, 54, 85. — Mme de Choiseul lui envoie des cerises, 196. — Ne se porte pas bien, 238.

La Vauguyon (M. de). — Maître de logis dans l'autre monde, II, 125, 128. — Un ange est sorti de sa bouche, 135.

La Vrillière (le marquis de), Louis Phélippeaux, de Château-Neuf, etc. — Il s'appela successivement Phélippeaux, La Vrillière, Saint-Florentin, d'où cette épitaphe qu'on lui fit :

Cy-gît un petit homme, à l'air assez commun.
Ayant porté trois noms et n'en laissant aucun.

Du temps qu'il s'appelait encore le comte de Saint-Florentin, il était connu à la cour sous le sobriquet du *petit saint*. Impossible de deviner ce qui le lui avait valu. Il avait pour maîtresse la femme d'un nommé Sabbatin, enfermé par lettre de cachet. Devenue veuve, cette créature trouva un gentilhomme auvergnat du nom de Langeac assez vil pour l'épouser et reconnaître les enfants qu'elle avait eus de M. de La Vrillière. En 1775, M. de Saint-Florentin, qui avait succédé à son père en 1700 comme secrétaire d'État, donna sa démission et fut remplacé lui-même par M. de Malesherbes. — Annonce à l'abbé Barthélemy qu'il aura bientôt sa permission pour rejoindre à Saint-Cloud le duc de Choiseul, I, 305, 359. — Le roi dit aux étrangers de s'adresser à lui pendant l'intérim du ministère des affaires étrangères, 392. — Mme du Deffand ne veut pas s'adresser à lui pour sa permission, 405; cité II, 28, 40, 261. — La petite crasse, 267; cité, 340. — Beau-frère de M. de Maurepas, III, 114 et note. — Plus brillant et plus estimable que jamais, 248.

Leboeuf (l'abbé Jean), né en 1687. — L'un des plus savants hommes dans les détails de l'histoire de France. Il aurait été employé par un Colbert, mais il vint trop tard. Mort en 1760. (Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*) — Anecdote à propos d'un mot de Duclos à l'Académie, I, 234 et note. — Ce qu'il pense du ton de la bonne compagnie, II, 353.

Lecamus (M.), architecte de Chanteloup, cité II, 67.

Lekain, acteur bien connu, né en 1728, mort en 1778. — Voltaire le prie d'aller lire les *Lois de Minos* à Mme du Deffand, II, 285, 287, 289, 291, 295.

Lemaure (Catherine-Nicole), célèbre actrice de l'Opéra, née en 1704, morte en 1786, avait débuté en 1724, et quitta le théâtre en 1735. « L'émulation entre elle et Mlle Pellissier était extrême, et leur talent partageait le public. « Pour la Lemaure, elle est bête comme un pot, mais elle a la plus belle et la plus surprenante voix qu'il y ait dans le monde. Elle a beaucoup d'entrailles, et la Pellissier beaucoup d'art... » (Bachaumont.) Disait qu'elle n'avait pas plus d'esprit qu'un cheval mort, I, 394. — Son expression *s'emmignoter*, III, 115, 312.

Lescure (M. et Mme de). — Partent de Chanteloup, II, 442.

L'Enfant (le père). — Mme de Choiseul l'appelait « Fanfan, » III, 362 et note, 364.

Lespinasse (Mlle de), née en 1732, morte en 1776. — Citée I, 147. — II, 173. — Elle hérite de M. d'Ussé, qui lui lègue un *Moreri*, nouvelle édition, 281. Citée III, 31.

Levis (Mlle de). — Il est faux qu'elle doive épouser le vicomte du Barry, II, 165; citée 168.

Lesueur (M.), maitre d'hôtel à Chanteloup. — Cité II, 67, 133, 134.

Liancourt (M. de). — Part de Chanteloup, II, 125; cité 336, 354, 359.

Lieven (le baron de). — Porte à Paris la nouvelle du coup d'État de Gustave III, II, 249, 251, 257.

Ligne (prince de). — La princesse de Ligne était fille du marquis de Mézières et de miss Ogletorp, marquise de Mézières, sa femme. Elle était tante maternelle de Mme de Brienne, et fut mère du fameux prince de Ligne. — Cité II, 180, 430. — Mme de..., citée II, 49, 60, 430, 488. — III, 1, 229, 311.

Lillebonne (Mme de). — Est grosse, II, 383.

Lindre (le petit de). — Cité I, 196. — II, 118. — III, 13, 14, 18, 24. — Mme de... citée II, 84, 282, 307. — III, 18, 24.

Linguet, avocat, né à Reims en 1736, secrétaire du prince de Beauvau, pamphlétaire, etc. Mort en 1794 sur l'échafaud révolutionnaire. — Écrit dans *le Mercure*, I, 165. — A une grande fécondité d'expression, 288.

Lisieux (Mgr de), J.-M. de Caritat de Condorcet. — Cité II, 282. — Mlle d'Ussé lui envoie une bague de diamants, 288 et note.

L'Isle (le chevalier de), officier de cavalerie, homme d'esprit, connu dans la société de son temps par des fables et de jolies chansons. — Part pour Chanteloup, I, 336. — Cité II, 11, 16. — Ses vers à Mlle de Saint-C*** en lui envoyant des mirabelles de Metz, 26; cité 28. — Son conte de *Mais si*, 37 et 43; cité 48, 52. — Fable de *la Jeune Fille et les Oiseaux*, faite pour Mlle de Lorraine, 56 et 59; cité 61, 64, 68. — Il apprend à Mme du Deffand l'accident de Chanteloup, 70; cité 72, 73, 79, 129, 131. — Ses chansons sont charmantes, 134. — Le teinturier, 136; cité 138, 140. — Ses chansons valent mieux que les *Polopides* et les prophéties de Thérèse, 145; cité 146, 148, 150, 153, 156, 248, 259, 296, 306, 311, 318, 320, 354, 359. — Fait une chanson sur le chien de Mme de Poix, 360. — Sa voiture a

cassé, 361. — Un couplet très-joli, 362; cité 370.—Parti subito, 373; cité 469. — III, 8. — Il est enchanté de Voltaire, 9, 14. — Son taureau blanc, 15, 20, 24, 26, 29, 30, 34, 36, 37, 38, 39, 40. — Ses couplets sur quelques saints du paradis, 46 et note, 48, 49, 51, 52. — Critique de l'*Avis aux princes*, 55.— Un couplet de lui pour la fête du duc de Choiseul, 59. — Il a bien du talent, 62, 64. — A adressé de jolis vers à Mme du Deffand, 69, 76, 84, 86. — A envoyé une réponse aux vers de M. d'Albon, 92, 105. — Son *Dialogue de Pégase et du Vieillard*, 107, 119.

Listenay (le chevalier de), frère du prince de Beauffremont, et prince de Beauffremont lui-même après la mort de son frère. (*Voyez* Beauffremont.) — Cité I, 161, 163, 168.—Part pour les Ormes, 175, 176. — Lit des comédies à Chanteloup, 178. — On regrette son départ, 179. — On l'attend à Tugay, 191. — Mme du Deffand veut le marier à Mlle de Senneterre, 198, 207.— Son âme est le chef-d'œuvre de la nature, 209. — Prend le titre de prince de Beauffremont, *ibid.* — Enfant gâté de la nature, 212. — Plus aimable que jamais au milieu d'un chaos d'affaires, 214, 222, 230. — Mme du Deffand l'invite à souper, 251.

Lorraine (Mlle de). — Est aussi aimable qu'elle est jolie, II, 49. — Son éloge par la duchesse de Choiseul, 55. — M. de l'Isle fait une fable pour elle, 56; citée 194, 296, 306. — Son mariage est retardé, 330; citée, 428, 430.

Lubomirska (la princesse). — Mme du Deffand la voit peu, mais la trouve aimable, I, 146, 147, 150.— Elle a assez d'esprit, 150. — S'est refroidie pour Mme du Deffand, 185, 187.

Luxembourg (la maréchale de), Madeleine-Angélique de Neuville-Villeroy, née en 1707, mariée en premières noces le 15 septembre 1721 à Joseph-Marie, duc de Boufflers, mort à Gênes en 1747; en secondes noces, le 29 juin 1750, à Charles-François de Montmorency-Luxembourg; morte à Paris en 1787. — Tout le monde connaît la chanson du chevalier de Tressan :

Quand Boufflers parut à la cour, etc.

—Employée pour la pension de Mme du Deffand, I, 13, 18, 25, 44. — Fort affectée des lettres de Hume au baron d'Holbach contre J.-J. Rousseau, 51, 53; citée 96.— Loue la beauté de lady Pembroke, 147.— Soupe avec le corps diplomatique chez l'ambassadeur d'Angleterre, 208; citée 242, 243.— A Fontainebleau, 250. — Demande la grâce d'un déserteur, 292; citée 309, 359, 367. — S'est prise de passion pour le roi de Suède, 370.— Est à Montmorency, 405, 413.— Elle ne quitte point les princes, II, 12.— Conte qu'on lui fait sur la duchesse de Luxembourg, 47 et note; citée 74, 76, 79. — Son voyage à Chanteloup étonne beaucoup; quelle raison s'en donne-t-elle à elle-même? etc., 81. — Le portrait de M. de Choiseul en carton, etc., *ibid.*; citée 85. — Son amabilité s'est soutenue jusqu'à la fin, etc., 86. — Elle est enchantée de son séjour à Chanteloup, 87; citée 90. — Charmée de la lettre du duc de Choiseul, 91; citée 98, 119, 121, 129, 136. — Elle triomphe, 138. — *Les Trois Temples*, 138; citée 140, 142, 158. — Va de conquête en conquête, 173; citée 175. — Rose ou chatte, 177. — La chatte rose, 179, 180, 182; citée 183, 190, 191. — Ne sait que devenir, elle court de prince en prince, etc., 196; citée 203, 234, 251, 261, 284, 287, 291, 292, 296, 298, 303, 308, 310, 320, 323. — La Harpe doit lire chez elle les *Barmécides*, 328, 330; citée 335, 342, 381, 391, 394, 395, 397, 399, 401, 420, 424, 425, 432, 435. — Elle se dévoue aux princes, 444; citée 450, 463, 465. — Vers que lui adresse Mme de Montauban, 474; citée

477.—Citée III, 11, 18.—Elle veut avoir une chanson sur le président des Invalides, 22; citée 26, 28, 37, 44, 47, 48, 51, 82, 85, 88, 117, 129, 131, 142, 156, 161. — Menacée d'une attaque d'apoplexie après avoir trop soupé, 175, 196. — N'est pas encore en état de sortir, 214, 216, 220, 224, 235, 306, 354. — Établie à Auteuil avec Mme de Lauzun, 356, 369.

Mably (l'abbé), né en 1709, mort en 1785, frère de Condillac. — Parti de Chanteloup avec M. de La Rochefoucauld, I, 207.

Mac-Donnald (chevalier James), mort à Frascati le 26 juillet 1766, à vingt-quatre ans. Il avait passé quelques mois à Paris après la paix de 1763, vivant dans la meilleure compagnie, plus considéré qu'on ne l'est en général à l'âge qu'il avait alors. Il aimait les arts, avait un goût excellent. Il succomba à un anévrisme au cœur. (*Voyez* la correspondance de Grimm, 1er septembre 1766). — Est mourant à Rome, I, 66. — Mme du Deffand le regrette vivement, 69.

Maillebois (Yves-Denis Desmarets, comte de), lieutenant général, né en 1715, mort à Liége en 1791. Il était fils du maréchal, et fut disgracié par suite de démêlés avec le maréchal d'Estrées son chef, à la bataille d'Hastenbeck, en 1757. — Ami de la maréchale de Mirepoix, I, 307.— A perdu son procès, 359 et note; cité 360, 365.

Maine (duchesse du). « Espèce de petit monstre par la figure, vive, ambitieuse, avec de l'esprit et ce qu'il peut rester de jugement à un vieil enfant gâté par les louanges de sa petite cour. » C'est ainsi que Duclos parle de cette divine Ludorise, déesse et bergère, chantée par tant de poëtes plus ou moins inspirés. — Citée I, 222. — Disait qu'il est difficile de se passer des choses dont on ne se soucie pas, III, 153. 180.

Mairan (M. de), né à Béziers en 1678, mort en 1771; de l'Académie des sciences, dont il fut secrétaire après Fontenelle. — Un mot de lui sur la géométrie, I, 73.

Malesherbes (Lamoignon de), né en 1721, mort en 1794. — Exilé à Malesherbes, I, 395. — Réponse de Voltaire à ses remontrances, 400; cité II, 217, 353. — Mme de Gourgues lui laisse cent mille francs, 433. — On va lui donner les sceaux, III, 86.

Mallet (M.), Genevois, ami de M. Craufurt.— Mme du Deffand espère le voir plus souvent, I, 146. — Elle n'entend plus parler de lui et s'en plaint, 150. — Dînera chez Mme du Deffand avec un astronome, un médecin, etc., 185. — A moins d'être mort, on ne saurait être moins en vie, *ibid.* — S'excuse à dîner chez Mme du Deffand, 187.

Mansfield (lord). — Mme du Deffand a bonne opinion de son esprit, III, 147.

Marbœuf (le comte de). — En Corse, I, 153.

March (lord comte de), par sa mère duc de Queensbury, homme fort à la mode, peu mêlé à la politique, malgré sa qualité de *lord of the bed chamber,* dont il remplit les fonctions pendant vingt-huit ans jusqu'en 1788; mais considérable dans la société frivole. Il était grand ami de M. Selwyn et de M. Fox, et fort mauvais sujet comme eux. Il mourut en 1810. — Attendu à Paris avec M. Selwyn, I, 126.

Marchais (Mme de), parente de Mme de Pompadour, et mariée en secondes noces au comte d'Angivilliers.—Citée II, 466, 472. — III, 104.

Marin (M.), ami de l'abbé Barthélemy, honnête homme et homme d'esprit.— I, 375; cité II, 53.

Matignon (le petit). Le comte de Matignon était fils du comte de Gacé, et avait épousé la fille du baron de Breteuil. Sa mère, Mme de Matignon, devenue veuve, avait épousé M. de la Vaupalière. — Sa mort, III, 60.— N'a pas eu une minute entre la vie et la mort, 62.

MAULEVRIER (comte et comtesse de). — Mme du Deffand a des raisons pour les ménager, I, 263.

MAUPEOU (le chancelier). — On ne parle plus de lui, II, 4. — Il s'oppose à la destruction des parlements de Rennes et de Besançon, 24. — Sa correspondance secrète avec M. Serhouet, 44; cité 48.—On lui ôtera les sceaux, etc., 163. — On dit qu'il est renvoyé, 183. — Doit faire une visite à l'abbé de Breteuil, etc., 195. — Son éloge est le but des *Lois de Minos*, 300; cité 304. — Il chancelle, 325.

MAUREPAS (Phélippeaux, comte de), né en 1701, mort en 1781; petit-fils du chancelier de Pont-Chartrain; gendre de M. de La Vrillière, mort en 1725. — Cité I, 359.— M. et Mme de..., cités II, 288, 289. — Mme du Deffand fort surprise ainsi que tout le monde de le voir arriver, III, 113, 114, 157, 249. — A la goutte, 252.

MAZARIN, Louise-Jeanne de Durfort-Duras, duchesse de Mazarin, et seule héritière de cette maison; mariée au duc de Villequier, fils aîné du duc d'Aumont, à qui elle apporta les duchés de la Meilleraye et de Mazarin. « C'était une des femmes les plus originales de son temps. Elle était belle, mais sa beauté ne lui a servi qu'à faire valoir celle des autres. Grande, forte comme une figure de cariatide, elle semblait toujours embarrassée de sa taille et de sa tournure. Elle avait de l'esprit, une fortune immense, et dépensait l'un et l'autre pour se faire moquer d'elle, ce dont on ne se faisait pas faute. » (*Mémoires de la baronne d'Oberkirch*). — Plaisanteries sur sa taille, I, 128. — Un petit *milord* Mazarin, 157. — Cherche à s'introduire chez Mme du Barry, 404. — Admise aux voyages de la cour, II, 137. — Sa conduite basse et ridicule, 147; citée 150, 343.— Elle pèse trois cents, 347. — Ses faits et gestes sont intarissables; ses souliers brodés de cara, 364.

METZ (l'évêque de), Louis-Joseph de Montmorency-Laval.— Arrive à Chanteloup avec l'abbesse de Metz, II, 271, 347 et note.— C'est le meilleur homme du monde, 356, 360, 363, 364.

MÉNAGE (Mme). — Recommandée par l'abbé Barthélemy, I, 334.

MERCY (le comte de), ambassadeur de Marie-Thérèse à Paris.— Mme du Deffand le croit extrêmement piqué, I, 276.

MERLE (Mme de). — A perdu son procès, II, 241. — Aussi triste qu'un merle noir, 378.

MIRABEAU (Mme de). — Elle vient de se séparer de son mari; son *factum*, III, 241, 242 et note, 246.

MIREPOIX (la maréchale de).— Elle était l'un des vingt enfants du prince de Craon, sœur du prince de Beauvau, tante du prince de Chimay et du prince d'Hénin. Elle avait épousé en premières noces le prince de Lixin, fils du comte de Marsan, qui fut tué en duel en 1734 par le duc de Richelieu. Le duc de Mirepoix, qu'elle épousa en secondes noces, était veuf lui-même de la fille de Samuel-Bernard. Elle mourut à Bruxelles en 1791. — La duchesse de Choiseul a de l'amitié pour elle, I, 19, et lui doit de la reconnaissance, 20. — N'a pas été à la Saint-Hubert, 96. — Le bruit court qu'elle sera maîtresse déclarée du roi, 102. — Ne répond pas aux lettres qu'on lui écrit, 106. — Mme du Deffand lui fait faire des amitiés par la duchesse de Choiseul, 133. — Mme du Deffand soupe avec elle, 208. — Il est question d'une entrevue avec la favorite, 209 et note. — Est perdue tout à fait, 217. — Bien triste, bien troublée et embarrassée pour la première fois de sa vie, 218. — Elle se noie et s'accroche à tous les roseaux, 227. — Peut-être est-ce elle qui a fait défendre à sa belle-sœur la princesse de Beauvau d'aller à Chanteloup, 289, 304, 306; citée 311, 335, 353. — Mme du Deffand la dis-

culpe auprès de la duchesse de Choiseul, 357. — Aime son frère, mais déteste sa belle-sœur, *ibid.* — S'est donnée une entorse, 372, 383, 385, 388. — N'est pas hostile aux Choiseul, 390, 395, 396, 401. — Son entorse dure toujours, 404. — Aventure avec Mme de Beauvau dans la loge à l'Opéra-Comique, 409. — Ne peut marcher sans bâton, 412; citée II, 44, 46. — Quitte le voisinage de Mme du Deffand, 46. — Son déménagement lui coûtera plus de 40,000 livres, 47. — Elle aime beaucoup son frère; elle a en horreur sa belle-sœur, etc., 59. — Elle inspire du mépris à la duchesse de Choiseul, 61; citée 90, 105. — A la tête troublée par la faveur obtenue par Mme de Mazarin; elle boude; son caractère dissipé, etc., 137; citée 142, 150, 171, 177, 178, 265, 303, 310. — Ne prend point le logement de l'Arsenal, 342. — Pourquoi? 346. — On ne peut suivre toutes les virevousses de sa tête; elle a des idées *conséquentieuses*, 348. — On ne la voit plus, etc., 425; citée III, 12. — Son raccommodement avec sa belle-sœur la princesse de Beauvau, 117 et note, 166. — A Sainte-Assise, 306.

Mirepoix (l'évêque de). — Cité I, 397, 406, 413. — II, 334, 335. — III, 210.

Molé (l'acteur), né à Paris en 1734, mort en 1802. — Son vrai nom était Molet. — Joue admirablement dans *le Joueur*, I, 161, 162.

Monaco (Mme de). — Essaye d'ouvrir le secrétaire de Mme de Beuvron, I, 37. — M. de..., cité II, 23.

Montbarrey (le prince de). — On lui donne une place dans le conseil des dépêches, III, 245 et note. — Sa grandesse, 367.

Mondomaine, (M. de), chevalier de Saint-Louis, écuyer de la duchesse de Choiseul, à Chanteloup, cité I, 181, 339; II, 67.

Montaigu (Georges). Walpole lui écrit de Paris des détails sur la manière de vivre de Mme du Deffand, I, 248.

Montclar (M. de), procureur général au parlement de Provence. — Sa mort, II, 373 et note.

Montesquiou (M. de), cité II, 354, 359. — Ses couplets sur mesdames de Poix, d'Ossun et de Fleury, 360.

Montesson (comtesse de). — Elle s'appelait Mlle de La Haye. — « Elle avait épousé fort jeune le marquis de Montesson déjà vieux, presque en enfance, pour le nom et pour le bien. Lorsque le duc d'Orléans, qui voulait l'épouser en secondes noces, vint prier Mme du Barry d'obtenir du roi la permission pour que le mariage fût rendu public, elle lui répondit : Épousez toujours, gros père, nous verrons après !!! » (Mém. de la baronne d'Oberkirch). — Doit gouverner le duc d'Orléans, II, 390; citée 412, 436, 469, 475; III, 158.

Montevnard (marquis de), secrétaire d'État de la guerre, de 1771 à 1774; cité I, 386; II, 64, 125, 171. — Il s'est affermi, 381; III, 15. — On attend son congé, 62.

Montmorency (Mlle de). — Son mariage avec M. de Lambese, II, 91. — La princesse de... se retirera si Mme de Mazarin est admise, 147. — Son mot sur cette dame, *ibid.*

Morangies (M. de). — Son procès, II, 228. — Arrêté comme coupable de subornation de témoins, 357; cité 381. — Sa condamnation, 428. — Il a été friponné en tout et pour tout par les Du Jonquai, 428. — Il n'est plus guère question de lui, 434; cité 475, 487. — *La Réconciliation normande*, 487. — Deux vers applaudis à tout rompre, 487.

Morellet (l'abbé), né en 1727. — De l'Académie française, III, 336, 337, 338.

Montigny. (Voy. *Trudaine.*)

Morfontaine (M. de), cité I, 191.

Mux (le comte de), cité III, 122.

Muy (M. de). — Remplace M. de Maille-

bois, I, 360. — On ne doute pas qu'il remplace le duc d'Aiguillon, III, 122. — Est nommé pour la guerre, 124.

Narbonne (comtesse de). — Marchande une poupée pour Mlle de Choiseul, I, 260, 261.

Narbonne (l'archevêque de). — Fait merveille aux états, II, 293.

Necker (Mme), citée II, 466; III, 31, 84, 104.

Necker (M.). — Son ouvrage sur la législation et sur le commerce des grains, III, 167, 176. — A beaucoup d'esprit, 212. — Est en Angleterre, 214, 226. — S'établira demain au contrôle général; sera-ce pour longtemps? 227, 235. — Nommé avec M. Taboureau, contrôleur général, 250, 251, 253, 254. — Son désir d'être agréable à la duchesse de Choiseul, 310, 311, 367. — Ses opérations financières, 373.

Nivernais (le duc de), le dernier des Mancini, né en 1716. Avait épousé en premières noces Mlle de Pontchartrain. Devenu veuf et déjà âgé, il épousa la comtesse de Rochefort, Marie-Thérèse de Brancas, qui avait été une des amies les plus intimes de Mme du Deffand, et qu'il perdit le vingt-sixième jour de leur union. — Un mot de lui à la favorite, I, 406 et note. — N'aura pas le ministère des affaires étrangères, III, 124.

Noailles (le duc de). — A demandé pour lui et sa famille la permission d'aller à Chanteloup, I, 353; II, 187, 194. — A envoyé les lettres de Mme de Maintenon, 202; cité 206, 270, 447, 471. — La comtesse de...; citée III, 49. — Le vicomte de...; cité III, 209. — Passe pour le plus élégant de nos jeunes seigneurs, 213, 218, 255, 256.

Noyon (l'évêque de). — Mme du Deffand reçoit une lettre de lui; ami de M. Craufurt, I, 139.

O (Mme d'). — Disait que l'ennuyeux résultait de l'ennui, III, 248.

Ogny (M. d'), employé des postes; cité II, 399.

Onezan (M. d'). — Arrive à Chanteloup, II, 397.

Orléans (le duc d'). — Au désespoir d'être premier prince du sang, I, 360. — Va faire des réformes, II, 98, 101. — On le croit prêt à se rendre, 308. — Son voyage à Montmorency, 319. — Son retour à la cour, 322. — Sa lettre au roi, 324. — Couplets sur lui et son fils, 325. — Son prochain mariage avec Mme de Montesson, 390. — Part de Chanteloup avec sa dame du Toboso, 354. III, 351. — Très-bon homme, 352, 354.

Orléans (l'évêque d'). — Louis-Sextius de Jarente de La Bruyère, né à Aix en 1706, évêque de Digne, puis d'Orléans. — Sa disgrâce, I, 384 et note. — On ne croit pas qu'elle ait rapport au duc de Choiseul, 392. — On l'accuse d'avoir détourné des sommes considérables pour corrompre le parlement, 392, 398; cité II, 284. — Plus gai que jamais, et très-heureux, quoiqu'il n'ait rien à désirer, 296; cité 299, 304, 315. — Gai, parce qu'il l'est, qu'il veut l'être et qu'il croit l'être, 378.

Osmond (le comte d'), cité II, 296. — Mme d'...; citée 297, 299.

Ossory (lord), titre porté par le fils aîné du marquis d'Ormond. — Ami intime de M. Craufurt, I, 24, 25, 35. — Amoureux à la folie, 36, 47. — Rival de Mme du Deffand dans l'affection de M. Craufurt, 48, 89. — Le meilleur ami de M. Craufurt, 90, 91. — Amoureux de lady Pembroke, 147; cité 151-188. II, 321. III, 212. — Mme du Deffand a du goût pour lui, 355. — Sa sœur épouse lord Shelburn, 356.

Ossun (Mme d'), citée 49, 354, 359, 442; III, 122.

Paar (le comte de). — Déplore le sort de Socrate, empoisonné par des *cigales*, III, 177.

Palissot (Ch. de Montenoy), né en 1730,

à Nancy, mort en 1814. — Auteur de la comédie des *Philosophes ;* cité I, 83.

Paoli, né en 1726 à Bastia, en Corse, mort en Angleterre en 1807. — Le chevalier de Boufflers s'en fait une grande idée, I, 151, 152. — A pensé être pris en Corse, 213.

Pemeroke (Élisabeth Spencer, comtesse de). — Sa beauté n'a pas grand succès, I, 147. — Mme du Deffand est charmée de son esprit, 156. — A du goût, de la sensibilité ; elle plaît généralement, 171; citée 187.

Perceval (M. de), capitaine des chasses à Chanteloup, I, 180; cité 281, 338, — Chevalier de Saint-Louis, 339.

Périgord (M. de), témoin au mariage de Mlle de Valbelle et de M. d'Adhémar, II, 157.

Pevol (M.), chirurgien à Chanteloup, II, 67.

Pignatelli (M.), fils de M. de Fuentès. — Part de Chanteloup, II, 306.

Pitt (Mlle Betty), sœur de lord Chatam. « D'une figure délicate et jolie, elle avait la taille, comme la plupart des Anglaises, fine et bien prise. Sa physionomie annonçait beaucoup d'esprit et de fierté. Elle parlait assez bien le français. » (*Mém. de Dutens.*) — A prié Mme de Mirepoix de la mener chez Mme du Deffand, II, 310.

Poirier (Mme).—Veut dévorer les mains et les bras de Mme du Deffand; aurait fait un mauvais repas, II, 192; citée 195, 199, 203, 207, 209, 212, 218, 301, 302, 321, 355.

Poissonnier (Pierre-Isaac), médecin et chargé de négociations diplomatiques auprès de l'impératrice de Russie Élisabeth. Né à Dijon en 1720, mort en 1798). — La duchesse de Choiseul veut le faire arriver à l'Académie des sciences, I, 15. — Moins mauvais médecin qu'un autre, 100. — Se trouvait à Pétersbourg au moment de la mort de l'impératrice Élisabeth, et a eu des raisons de croire qu'elle a été empoisonnée par Catherine II, I, 113. — Il n'y a jamais eu de vanité semblable à la sienne, III, 108, 151, 152, 199, 200, 203, 327.

Poix (la princesse de), fille unique du prince de Beauvau, de son premier mariage avec la sœur du duc de Bouillon, mariée au prince de Poix, fils aîné du maréchal, duc de Mouchy. Les deux fils issus de ce mariage, Charles et Juste de Noailles, ont porté les titres de duc de Mouchy et duc de Poix. Le comte Charles de Noailles, depuis duc de Mouchy, épousa Mlle de La Borde, fille du banquier, et fut père de la vicomtesse de Noailles, une des plus aimables personnes de la société de Paris, de nos jours. — « Mme de Poix était charmante, sa taille n'avait rien de défectueux, mais elle n'était pas belle et elle boitait. Elle avait une brillante fraîcheur et le plus joli visage. Elle était gaie, naturelle, spirituelle et piquante... » (*Mém. de Mme de Genlis.*) Citée I, 230. — Mme de Choiseul la fait prier à souper, 292; citée 308, 310. — Est accouchée d'un garçon, 343 et note 396; citée II, 4. — Son portrait par la duchesse de Choiseul, 6; citée 10, 11, 16, 26, 119. — A tout dit et n'a pas dit grand'chose, 126; citée 131, 143, 145, 180, 209, 213, 218, 239, 274, 293, 329, 331, 339, 354, 359, 431; III, 214, 220, 316. — M. de —, II, 49, 200.

Pomme (le docteur), né à Arles en 1735, mort en 1812, après avoir acquis, comme médecin, une grande fortune et une grande réputation. Grimm en parle légèrement : « Nous avons ici M. Pomme, soi-disant médecin d'Arles. » — Prescrit un traitement à M. Craufurt, I, 145. — A la princesse Lubomirska, 146; cité 155, 188. — Est malade, II, 120.

Pompadour (marquise de). — Rien n'est curieux comme les observations de l'avocat Barbier dans son journal sur

Mme de Pompadour. C'est une absence de sentiment, d'instinct moral digne de Brantôme. Ainsi, il a quelque peine à pardonner au roi d'avoir pris pour maîtresse la fille du sieur Poisson. Il se demande si « l'opulence honnête où cette fille bourgeoise vivait avant d'avoir obtenu sa place de maîtresse, n'était pas préférable pour une bourgeoise à la qualité de maîtresse du roi ?... » Il constate, du reste, qu'on a fini par accepter Mme de Pompadour, et que c'est, parmi les plus grandes dames, à qui soupera avec elle. D'Argenson pourtant assure que « M. le Dauphin et mesdames n'appellent plus Mme de Pompadour que maman P..., ce qui n'est pas d'enfants bien élevés ! » (*Mém. de d'Argenson*, 29 décembre 1748), I, 15. Mme de Choiseul l'aime, et joint pour elle l'estime à la reconnaissance, 16. — Se trouve mieux et ne tousse presque plus, 17, 18 et note.

Pompignan (M. de), auteur d'un article sur Voltaire, II, 329.

Pontchartrain (M. de). — A fait une chute de cheval, I, 225. — On croit qu'il ne mourra pas, 226. — Cité II, 266.

Pont-de-Veyle (Antoine de Ferréol, comte de), frère aîné du comte d'Argental; né en 1697, mort en 1774. — « Je l'aime beaucoup, ce Pont-de-Veyle ; il m'a toujours été fidèle, et c'est peut-être la seule personne dont je n'aie jamais eu occasion de me plaindre. Nous nous connaissons il y a cinquante ans... » (*Lettre à Walpole, du 5 juillet 1767*). — Le meilleur ami de Mme du Deffand, I, 88. — Pratique l'amitié sans la sentir, *ibid.* — Soupe chez Mme du Deffand, 161. — Mme du Deffand va le voir tous les jours, 335 ; cité 391. — Le meilleur, peut-être unique ami de Mme du Deffand, 406. — A la fièvre, II, 120 ; cité 125, 127, 129, 141, 214, 307, 310, 328, 335, 431. — III, 11, 12, 23. — Ne se porte pas bien, 44, 84, 105. — A été fort mal, 107. — Est guéri, 133. — Est mort, 145 et note.

Poyanne (M. de). — Arrivé à Chanteloup, I, 215. — III, 101, 369.

Praslin (César-Gabriel de Choiseul, duc de), cousin du duc de Choiseul, né en 1712, mort en 1785. — Ses gens refusent l'hospitalité à Mmes de Forcalquier et du Deffand, dont le carrosse avait versé à sa porte, I, 36. — Projet d'alliance du comte Hippolyte de Choiseul-Praslin avec sa cousine, fille du baron de Choiseul-Chevigné, 349 et note.

Prescronier (M. de), ami de Voltaire. — On serait embarrassé à Chanteloup de sa visite, dont l'abbé prie Mme du Deffand de le détourner, I, 290. — Veut que la duchesse de Choiseul le mette à l'épreuve, 323.

Préville, l'acteur ; né en 1721, mort en 1799. — Fait le rôle d'un fourbe dans la comédie du *Joueur*, et ne peut se défaire du ton comique, I, 161.

Prie (Mme de), fille de Berthelot de Pleneuf, homme d'affaires; morte en 1728. — Morte du besoin de gouverner l'État, I, 242.

Provence (le comte de), depuis le roi Louis XVIII. — On croit qu'il aura *les Suisses*, II, 107.

Prudhomme (M.). — Secrétaire de M. de Choiseul, II, 292.

Quintin (Mme de). — Remplace Mme de Forcalquier, III, 85.

Randon (M.). — Connu par ses richesses; il vient de mourir, II, 24.

Raynal (l'abbé). — Son *Histoire philosophique* de l'établissement des Européens dans les Indes, 2, 158.

Redmond (le chevalier). — Ami de M. Craufurt, I, 68. — C'est un petit génie, *ibid.* — En correspondance avec M. Craufurt, 69. — Mme du Deffand regrette de ne pas s'être attachée à lui plutôt qu'à M. Walpole, 140; cité 187. — Ami de Mme de La Vallière, seul à s'affliger avec elle de la chute du duc d'Aiguillon, III, 122.

Rennes (Mgr de). — On lui intente un procès, II, 218. — Affaire excitée par une vengeance de M. d'Aiguillon, 220. — On doit casser son arrêt, 223.

Reynière (Mme de La). — A une très-bonne maison, III, 212.

Rhodez (l'évêque de). — M. de Cicé, depuis archevêque de Bordeaux. — Envoie des compliments au duc de Choiseul à l'occasion de son exil, I, 306. — Plaît à Mme du Deffand, 406; cité II, 304, 307, 311, 312. — Il lit couramment, 315; cité 407.—Il est en meilleure santé, III, 151, 160, 161, 210.

Ribot (M.), intendant du duc de Choiseul. — Part pour Chanteloup, I, 327, 328, 354, 356, 364. — II, 48, 70, 71, 219, 222, 399, 403, 406, 447. — Son état inspire de l'inquiétude, III, 2, 3. — Il est guéri, 6; cité 7, 19, 24, 51, 173. — Mme Ribot; citée II, 212.

Richelieu (le maréchal de), né à Paris en 1696, mort en 1788. « Homme singulier, qui a toujours cherché à faire du bruit, et n'a pu parvenir à être célèbre; employé dans les négociations et à la tête des armées, il n'a jamais été regardé comme un homme d'État, mais comme le chef des gens à la mode, dont il est resté le doyen. » (*Mémoires de Duclos.*) — Paraît un moment à Ruel, I, 197. — Trait plaisant de lui, 227, 228, 229. — Donne à souper à Mmes du Barry, de Talmont et de Valentinois, 231. — Mme de Choiseul trouve que sa plaisanterie est une impertinence ou une bêtise, 232, 233, 234, 359. — II, 4, 124, 170. — On parle de son mariage avec Mlle d'Aremberg, III, 214.

Richmond (duc de), Charles Lenox, petit-fils naturel de Charles II et de la duchesse de Portsmouth et d'Aubigné; né en 1735, mort en 1806. — Est à Paris, I, 68. — Des meilleurs amis de M. Walpole, 252, 275. — Mme de Choiseul a écrit au duc de Choiseul pour l'affaire du duc de R..., 278.

Rochechouard (le cardinal de). — Sera-t-il grand aumônier? II, 329. — Cité III, 53.

Rochefort (Mme de), Marie-Thérèse de Brancas, fille du maréchal de Brancas et de Charlotte de Brancas-Villars; née à Paris le 1er avril 1716, mariée le 13 février 1736 à Jean-Anne-Vincent de Larlan de Kercadio, comte de Rochefort, et en secondes noces le 14 octobre 1782, à Louis-Jules Barbon Mazarini Mancini, duc de Nivernais, morte le 6 décembre de la même année. Le duc de Nivernais, plus tard son second mari, avait fait d'elle en 1741, le portrait suivant :

Sensible avec délicatesse,
Et discrète sans fausseté,
Elle sait joindre la finesse
A l'aimable naïveté.
Sans caprice, humeur, ni folie,
Elle est jeune, vive et jolie;
Elle respecte la raison,
Elle déteste l'imposture.
Trois syllabes forment son nom
Et les trois Grâces sa figure.

— Une des plus anciennes relations de Mme du Deffand, III, 138.

Rohan (le cardinal de). — Il est impotent, II, 260; cité 263, 266, 268, 271, 272.

Leroi Louis XV. — On dit qu'il a le plus mauvais visage du monde, etc., 11, 24. — Sa maladie, 119, 126. — Accorde une gratification à M. de Beauvau, 171. — Lève l'exclusion de MM. Delille et Suard, 119; cité 362, 399. — Est fort mal. On ne s'attendait pas à tant de courage, III, 110.—A demandé son confesseur, 111. — Son épitaphe, 131.

Roi (le... de Pologne, Stanislas Poniatowski).— Cité II, 89, 94, 285, 304.

Roi (le... de Suède, Gustave III). — Demande des nouvelles de Mme du Deffand, II, 33; cité 247, 249, 253. — Est adoré; abolit la torture, etc., 254; cité 256, 285, 291, 368, 370.

Roncherolles (Mme de). — Grande amie de M. Craufurt; en correspondance avec lui, I, 143. — Citée II, 301, 302, 309, 310, 321, 327. — III, 33. — Elle n'est pas en bonne santé, 83; citée 147. — Est au Vaudreuil, auprès de son mari qui a pensé mourir, 157, 165, 211, 228, 234, 309. — Retirée comme le chat ermite, 356.

Rondet (Mme). — Hérite des chenets de M. d'Ussé, II, 281.

Rouillé (Mme). — Le duc de Choiseul va la voir, I, 219, est assidu chez elle, 250, 253; citée II, 201. — Son radotage, 204; citée 211. — Se fait-elle peindre? 215.

Rousseau (Jean-Jacques). — Reste-t-il à Londres? I, 27. — Jugé par Mme du Deffand, 59, 64. — Gros Thomas de la philosophie, 77. — Saltimbanque, 78. — Fanatisme qu'il inspire très-mal à propos, 82; cité 99. — Aura fait une découverte sublime de nous faire marcher à quatre pattes, 100. — Parti de Londres brouillé avec son hôte M. Davenport, 103. — Fait implorer la protection de la duchesse de Choiseul, *ibid.* — Son exorbitante vanité cause de sa folie, 119. — Est à Paris visiblement caché, 121. — Jugement de Mme du Deffand sur lui et ses prosélytes, 246, 267, 492.

Ruel. — Terre de la duchesse d'Aiguillon, I, 197, 217, 218, 219, 359.

Rulhières, né en 1735, mort en 1791. De l'Académie française. — Sa Relation de Russie, son Épître sur la dispute, I, 215.

Saint-Brieuc (évêque de). — Soupe avec Mme du Deffand à Ruel, I, 163. — N'est pas un homme d'esprit, mais a du talent pour les affaires, *ibid.*

Saint-Florentin (comte de), duc en 1770. *Voyez* La Vrillière. — Met de l'obligeance dans l'affaire de la pension de Mme du Deffand, I, 11, 14, 17, 18, 181. — A remis l'ordonnance de la pension, 258; cité 276, 348. — On n'a rien de lui qu'à coups de bâton, 348.

Saint-Foix (Pouflain de), né en 1703, mort en 1776. — Va aux Deux-Ponts, III, 100.

Saint-Germain (comte de), né en 1698, mort en 1778. — Nommé ministre de la guerre, III, 205 et note.

Saint-John (Henri, vicomte de Bolingbroke), né en 1672, mort en 1751. — Donne des nouvelles de M. Craufurt à Mme du Deffand, I, 170.

Saint-Pierre (la duchesse de), Thérèse Colbert de Croissy, sœur du marquis de Torcy, veuve, le 17 juin 1702, de Louis de Clermont d'Amboise, marquis de Resnel, dont elle eut un fils né posthume, le 12 octobre 1702, qui fut le premier mari de la princesse de Beauvau; remariée le 5 janvier 1704 au duc de Saint-Pierre, grand d'Espagne. — Citée I, 62 et note.

Saint-Lambert (M. de), né en 1717, de l'Académie française en 1770; mort en 1803. — Cité II, 111. — Son poëme *les Consolations pour la vieillesse*, 465. — Cité III, 34. — Éditeur des *Lettres de Mme de Sévigné*, 34.

Saint-Omer (Mgr de). — Doit être nommé conseiller d'honneur des conseils supérieurs, II, 31; cité 124, 218, 221, 417. — Il refuse un emploi d'aumônier à la cour, 419; cité 421, 422, 425. — Cité III, 30, 42, 49. — Passe à l'archeché de Tours, 150 et note.

Saint-Simon (duc de). — L'abbé Barthélemy prie Mme du Deffand de ne plus citer le manuscrit des *Mémoires du duc de Saint-Simon*, dans les lettres qu'elle lui envoie par la poste, II, 2; cité 7.

Salis (M. de). — A Chanteloup le meilleur homme du monde, I, 374.

Sanadon (Mlle), nièce du père Sanadon, jésuite, connu par une traduction d'Horace et des poésies latines; fut chargé de l'éducation du prince de Conti, après la mort du père du Cerceau. — Mme du Deffand la recommande, I, 18. — Aime M. Craufurt comme un frère, 144. — Obtient une

pension de milleécus; vient s'établir dans le couvent, 146. — Fille raisonnable et reconnaissante, *ibid.*; citée 161, 185, 268. — Citée II, 84, 85, 100, 150, 450. — III, 12, 54, 84, 182, 220, 237.

Sarah (lady Bunbury), sœur de lady Caroline Lenox et du duc de Richmond; il est fort question d'elle dans les *Mémoires du duc de Lauzun*. — I, 68. — A un succès prodigieux à Paris, 87. — Son portrait, *ibid.*, 88. — Est aimable, 91. — Mme de Boufflers l'a charmée, *ibid.* — Aux eaux de Baden avec M. Craufurt, 126. — Son esclave Lauzun toujours fort occupé d'elle, 127. — A beaucoup de succès, parce qu'elle est coquette, 171.

Sarlabons (M. de). — Est à Chanteloup, II, 11, 16.

Sarsefield (M. de). — I, 235.

Sartines (comte de), né en 1729, mort en 1801. — Cité I, 73, 74, 76, 81.

Saulx (M. de) Tavannes. — Soupe chez Mme du Deffand, I, 161.

Scheffer (Charles-Frédéric, comte de), gouverneur de Gustave III. De 1756 à 1762, ambassadeur de Suède en France. D'Argenson prétend que le comte de Scheffer fut alors l'amant favorisé de Mme de Flavacourt. (*Journal du marquis d..., 15 mai 1749.*) — A Paris avec les princes de Suède; fait une visite à Mme du Deffand, I, 340. — Ancien ami de Mme du Deffand, 344, 358. — Mme du Deffand lui recommande le neveu de l'abbé Barthélemy, 361, 372, 375. — Cité II, 43, 51, 253. — Sa lettre au comte de Creütz, 254. — Quelle plate lettre..., 256. (Voir cette lettre à l'*appendice*.)

Schomberg (M. de). — Part de Chanteloup, I, 380. — Cité II, 10, 11, 16, 49. — III, 8, 311.

Schouwalof (comte de), favori et on croit même mari de l'impératrice Élisabeth de Russie. Pendant douze ans de faveur ne se fit pas un ennemi. (*Note de M. Walpole* à une lettre de Mme du Deffand, du 19 avril 1766.) — Cité III, 57. — Est à Paris depuis un mois, et se propose d'aller à Chanteloup, 106. — Fait le récit de sa visite au roi de Prusse, 307.

Sedaine, né en 1719, mort en 1797. — Son opéra *le Déserteur*, I, 245. — Réflexions sur son talent, *ibid.* — Envoie son dernier opéra comique *le Faucon*, à la duchesse de Choiseul, qui l'a surnommé le La Fontaine du théâtre. — II, 83. — Du petit nombre de ceux auxquels on peut accorder du génie, III, 326.

Secondat, fils du président de Montesquieu. — Homme de beaucoup d'esprit, I, 57.

Ségur (Mme de). — Éclat et gloire dont elle est environnée à la cour, I, 132. — Idolâtrie qu'elle inspire, 136. — Soupe dans les cabinets, 137. — II, 26. — La mère Ségur, 101. — M. de..., 157, 219. — Mme de..., a enfin succombé, III, 315. — Son testament; legs qu'elle fait à Mmes de Luxembourg et de Mirepoix, *ibid.*

Selwyn (Georges-Augute). « De tous les Anglais que vous verrez, c'est M. Selwyn qui a le plus d'esprit, » dit M. Walpole à Mme du Deffand. (Lettre du 30 octobre 1766, note). Né en 1719. Un des mauvais sujets les plus aimables et à la mode de son temps. Membre du parlement, mais sans valeur comme homme politique. — Mme du Deffand demande son adresse à M. Craufurt, I, 37. — Doit venir à Paris avec lord Holland, 68. — Souvent dans les espaces imaginaires; son portrait, 87. — Mme du Deffand l'aime, 91, 92, 126, 139, 141. — Écrit à Mme du Deffand pour lui annoncer la nomination de M. Craufurt, 145. — Mande des nouvelles politiques, 147. — Mme du Deffand se plaint de son inexactitude à écrire, 185, 186, 187. — Recueille une fille de la marquise de Fagniani, III, 112, 113. — Mme du Deffand indignée de ses folies, 212, 348, 355. — Sa passion extravagante, 356.

Sénac de Meilhan (M. de), auteur des *Mémoires d'Anne de Gonzague.* — Arrive à Chanteloup, II, 34 et note, 202, 215. — Le petit frère Coupe-Choux, 373.

Senlis (Mgr de). — Il signifie à M. de Villequier le retrait de la terre de Senlis, II, 334; cité 419.

Serhouet (M. de). — Sa correspondance secrète avec le chancelier, II, 46; cité 48.

Sigorgne (l'abbé), né en 1719, mort en 1809. Maître des conférences au séminaire, professeur de philosophie au collége du Plessis. Il se trouva compromis en 1748 dans l'affaire des fameux vers :

Peuple jadis si fier, aujourd'hui si servile, etc.,

qu'on l'accusait d'avoir faits, et dont il ne voulut jamais nommer l'auteur, l'abbé Bon, maître de quartier à Sainte-Barbe. Enfin l'abbé Sigorgne fut mis à la Bastille, puis exilé. M. Turgot lui fit plus tard donner une abbaye. — Mme de Choiseul ne peut lui faire obtenir un prieuré, I, 286, 289.

Silva (le Dr), médecin consultant du roi. — Obtint des lettres de noblesse en 1738, pour avoir guéri le Dauphin d'une petite maladie. — Dit qu'il n'y a que les pauvres qui font l'aumône, II, 192 et note.

Soissons (l'évêque de). — De la maison de Bourdeille, mais ne fait pas de si jolis contes que Brantôme; Mme de Choiseul s'arrête chez lui en allant à Tuguy, I, 190.

Solar (M. le commandeur de). — Cité III, 216.

Soubise (le prince de). — Souper du roi chez M. de Soubise, I, 136.

Souza (Joseph-Marie de Souza Botelho), ambassadeur de Portugal à Paris. On l'appelait le Petit Dévot. Il avait épousé Mlle de Canillac, d'une bonne famille d'Auvergne, belle et aimable personne qu'il rendait assez malheureuse, et que la reine Marie-Antoinette aimait beaucoup. Il la perdit en 1791, et épousa, en 1802, la veuve du comte de Flahault. — Mme de Choiseul doit souper chez lui, I, 136, 195, 262. — Mme de Choiseul lui fait dire des amours, 364. — Soupe chez Mme de Valentinois, 392. — Il est devenu muet, 401. — C'est un ours, II, 89, 94, 100, 101. — Va être nommé ambassadeur, 144. — Il se marie, 412. — C'est un petit sot; le plus assidu courtisan du ministre, III, 5; cité 7.

Spencer (lady Georgina), duchesse de Devonshire, en 1774. — Elle fait les délices de tous ceux qui la connaissent, II, 414; citée III, 83, 212. — Lord et lady...; Mme du Deffand leur fait faire des compliments, 309, 355.

Sponheim (M. de). — Doit souper chez Mme de Valentinois, I, 227.

Staal (Mme de), Mlle Delaunay, née en 1693, morte en 1750. — Cherchait les nouvelles connaissances par l'ennui qu'elle avait des anciennes, I, 187. — III, 205, 208.

Stahremberg (Mme de), ambassadrice d'Autriche. — Mme de Choiseul lui donne à dîner, I, 32.

Stainville (Jacques de Choiseul, comte de), frère du duc, maréchal de France en 1782. D'abord major général au service de l'Empereur, il passait pour un officier distingué. Le duc de Choiseul son frère, devenu ministre de la guerre, le fit entrer au service de France comme lieutenant général; il n'avait rien et épousa Thomasse-Thérèse de Clermont-Resnel, née en 1746, qui joignait à une grande fortune une figure charmante, et qui n'avait pas quinze ans. Tout fut réglé pendant que M. de Choiseul était encore à l'armée. On lui envoya ordre de revenir, et on le maria six heures après son arrivée à Paris... Le ménage tourna mal. Clairval, de la Comédie-Française, passait pour l'amant de la jeune femme. On pré-

tend que M. de Stainville, qui avait longtemps fermé les yeux, surprit un soir chez sa maîtresse, Mlle Beaumesnil de l'Opéra, le même Clairval; il trouva que c'était trop d'être trahi tout à la fois par sa maîtresse et par sa femme. Il fit enfermer cette dernière dans un couvent de Nancy. La comtesse de Choiseul eut deux filles, dont l'une mariée à son cousin le duc de Choiseul-Stainville, père de Mme de Marmier; l'autre au prince Joseph de Monaco. — Cité I, 309, 313, 320, 332, 351. — Le roi lui a répondu : «Nous verrons,» à la demande de sa permission pour aller à Chanteloup, 369, 370, 371, 372, 373. — Arrivé à Chanteloup, 375. — En part, 379. — Cité II, 54, 91, 134, 277, 296, 306, 312, 414. — III, 18, 21, 24, 99, 153, 161, 204, 208, 210, 214, 220. — Comblé de joie du mariage de sa fille avec M. de Choiseul La Baume, 332 et note, 338, 339 et note.

Stanley (M.). — Plaisante la duchesse de Choiseul sur les sentiments que lui a voués M. Walpole, I, 136. — II, 36, 43, 285, 288, 289. — III, 223.

Steinkerque (les Oiseaux de). On désigne ainsi la marquise de Boufflers, sa fille la marquise de Boisgelin, et sa nièce Mme de Cambis, sans que l'origine de ce sobriquet soit connue. — Citées I, 252, 254, — Mme du Deffand craint que son intimité avec eux inquiète Mme de Choiseul, 257, 258.

Stormont William Murray (comte de Mansfield et vicomte Stormont), mort en 1793. — Cité III, 147, 212. — Son mariage avec une fille de lord Cathcart, 214 et note.

Suède (le prince de), depuis Gustave III, né en 1771, mort en 1792. — M. d'Aiguillon dîne chez lui, I, 340.— Mme de Choiseul voudrait savoir ce qu'il dit de la disgrâce du duc de Choiseul, 342. — Fait demander à souper à Mme du Deffand, 344. — On dit beaucoup de bien de lui et de son frère, 352. — A envoyé des gants de Suède à Mme du Deffand, *ibid.* — Fait prier à souper Mme du Deffand, 358. — La charge de faire ses compliments au duc et à la duchesse de Choiseul, 359; cité 365, 366. — Le petit prince très-malade, 371, 372. — A travaillé pour faire nommer M. d'Aiguillon aux affaires étrangères, 375. — Est parti de Paris, 382.

Suin (Mlle), débute à la Comédie-Française, le 23 mars 1775, par les rôles d'Elmire dans le *Tartuffe*, et de Mme Clairville dans la *Gageure imprévue*. Elle fut reçue en 1776 et se retira en 1804. — Soupe chez Mme du Deffand; en quelle compagnie, III, 210.

Sully (la duchesse de), fille de M. de Poyanne. — Son état ne donne guère d'espérance, II, 274.

Taaffe (M.), Irlandais, ami de Mlle de Lespinasse pendant qu'elle était chez Mme du Deffand. — En correspondance avec Mlle de Lespinasse, I, 31.

Talleyrand (le comte de). — S'arrête à Chanteloup, en passant pour se rendre à son régiment, I, 215. — Baron et baronne de..., II, 49. — III, 8, 122, 339.

Talmont (la princesse de), Marie Jablonowska, fille de Jean, comte de Jablonowski, grand enseigne de la couronne de Pologne; venue en France avec la reine Marie Leczinska, dont elle était parente. Elle avait épousé, en 1730, Anne-Charles-Frédéric, prince de Talmont. C'était une personne fort agréable; maîtresse à quarante ans du prétendant Charles-Édouard. Mme du Deffand a fait son portrait. — Le maréchal de Richelieu lui donne à souper avec Mme du Barry, I, 231 et note. — Elle est très-mal, ce qui intéresse peu de gens, III, 57.

Taniani (lisez Fagniani. M. et Mme la marquise de). — La marquise, étant en Angleterre, accoucha d'une fille confiée à M. Selwyn, III, 112, 349 et note.

Tavannes (comtesse de). — On ne s'entretient que de son aventure, II, 162. — Elle n'est rien moins qu'une dame *honesta*, 163; citée 165, 167.

Thiars (M. de). — Singulière histoire avec Mme de Monaco chez Mme de Beuvron, I, 36, 37 et note.

Thiers (M. de), fils de Crozat, riche financier; frère de M. du Chatel, lieutenant général, père de la duchesse de Choiseul; officier fort distingué. C'est lui qui, en 1741, monté sur un cheval magnifique, poudré à blanc et vêtu d'une manière somptueuse, porta la sommation à la ville de Prague. (*Mémoires de Boisjourdan.*) Mme de Choiseul l'appelait le Petit Oncle. Il avait épousé, en 1726, Marie-Louise-Augustine de Laval-Montmorency, dont il n'eut pas d'enfant. Il mourut peu de temps après elle, en 1770. — Est sensé et aime beaucoup Mme de Choiseul, I, 94, 97, 101. — Fait une visite à Mme du Deffand, 132.— A des procédés charmants, 135. — Attendu à Chanteloup, 167, 179. — Lit toute la journée des romans, 180. — Mme de Thiers, dévote, 190, 194. — Il monte bien à cheval, 220, 221, 224, 235. — Mme de Thiers prend fort à cœur l'affaire des Choiseul, 259, 262.—Attendu à Chanteloup, 281. — Mme de Thiers mourante, 284. — Sa mort, 296.

Thomas (M.), né en 1732, mort en 1785; de l'Académie française. — Cité II, 47. — Son essai sur *le Caractère et les Mœurs des femmes des différents siècles*, 150. — C'est un grand Thomas, 150, 151, 158, 160, 311. — Ses œuvres en prose et ses poésies, 443.

Terray (l'abbé), contrôleur général des finances, né en 1715, mort en 1778. Connu pour ses exactions et son cynisme. « C'est comme si vous preniez notre argent dans nos poches, lui disait un jour un pauvre rentier ruiné. — Où diable voulez-vous que je le prenne? » répondit-il effrontément. — On ne sait qui aura sa place, I, 360, 365. — Il vient de décimer les rentes viagères, II, 9. — On dit qu'il va sauter, 24. — On attend tous les jours son renvoi, et tous les jours on se trompe, 36; cité 44, 53. — C'est un rocher. 326. — Se prêtera à tout ce qu'on voudra, 381. — Renvoyé du ministère, III, 141 et note.

Tessé (la comtesse de). Elle était fille du duc d'Ayen, depuis maréchal de Noailles. C'était une personne charmante, et que son beau-père, le vieux comte de Tessé, premier écuyer de la reine, adorait. « Elle est douce, disait-il, douce... comme une bonne berline! » Elle est morte en 1814. — Doit partir pour Chanteloup, I, 407, 409. — Citée II, 10, 11, 16, 23. — Mme du Deffand la trouve charmante, 189, 194. — III, 122, 123, 193, 340, 366. — Le comte de..., II, 270.

Texier (M.). — Lisait des comédies à plusieurs personnages, avec un talent remarquable. — III, 99 et note, 104.

Tingry (le prince de), Charles-François de Montmorency-Luxembourg, né en 1713. — Arrive à Chanteloup, I, 350 et note, 353, 363, 369. — II, 91. — Mme de — Pulchérie du Laurens, née à Avignon en 1745, mariée en 1765; citée II, 200.

Tolosan (M. de). — Cité III, 227.

Tours (l'archevêque de). — Cité III, 232.

Toulouse (l'archevêque de), Loménie de Brienne, neveu de Mme du Deffand, né en 1727; cardinal, contrôleur général en 1787, bientôt après premier ministre. Mort en 1794. — Sa compagnie à souper ne conviendra guère à la duchesse de Choiseul, I, 65. — Soupe chez Mme du Deffand, 230 et note, 334. — Écrit à la duchesse de Choiseul, *ibid.* — La duchesse de Choiseul lui fait faire des compliments, 349. — Lui écrit, 364, 371. — Se loue de ses procédés, 376. — Fait de Brienne un lieu considérable; cité II, 46. — Bénit un mariage, 137; cité 160, 191. — Ses

harangues, 195, 196, 199, 201, 213. — A l'art de réussir, 216, 218, 220, 221, 237, 242, 244, 245, 251, 257, 261. — Fait merveille aux états, 293; cité 312, 334, 335, 356. — Le cheval blanc de son courrier, 358; cité 360, 364, 365. — Son portrait, 371, 372; cité 431, 436, 474. — Plus d'inquiétude sur sa santé, III, 208, 210. — Arrive à Chanteloup, 339. — Il est bon, indulgent, gai, facile, etc., 352.

Tressan (le comte de), né en 1705, mort en 1783; de l'Académie française. Il est l'auteur de la fameuse chanson sur la maréchale de Luxembourg :

Quand Boufflers parut à la cour...

— Sa chanson :

Peut-être ai-je aimé la grand' mère.

II, 261.

Trudaine (M. de Montigny), intendant des finances, ayant le département des fermes et ponts-et-chaussées, ce qui le constituait une espèce de ministre; aussi en prenait-il l'air et l'importance. Il caressait les philosophes, les attirait chez lui. On lui avait donné le nom de « Garçon philosophe. » — Mme du Deffand soupe chez lui, I, 129 et note. — Mme du Deffand lui a de l'obligation, 130. — Mme de Choiseul lui fait faire des compliments, 131, 132. — Mme du Deffand va chez lui à Châtillon, 197. — Mme de Choiseul l'aime infiniment, 223. — Mme du Deffand soupe chez eux, 235. — Cité II, 239, 302, 381, 390.

Tugny, terre de M. de Thiers. — Citée I, 132. — A une demi-lieue de Réthel, 189, 191.

Tourville (comte de), officier aux gardes françaises, homme d'un grand mérite. Il avait épousé Mlle de Sommery. — Ami de Mme du Deffand, I, 185, 192. — Cité III, 4. — A une attaque de goutte, 8; cité 11, 12, 15, 18. — Ne pouvait prononcer *lapereau*, 24.

Turgot, Anne-Robert-Jacques, né en 1727, mort en 1781. — Cité III, 154 et note, 157. — Se dissout, 216. — Remplacé par M. de Clugny, 217 et note. — On l'oubliera avant trois mois, 218, 253.

Tronchin (M.), né à Genève en 1709, mort à Paris en 1781. — Premier médecin du régent et un des premiers propagateurs de l'inoculation. — Soigne Mme la maréchale de Luxembourg, III, 129, 175.

Ussé (M. d'). C'était le petit-fils du maréchal de Vauban et l'un des plus anciens amis de Mme du Deffand. — Le président Hénault fait de lui un portrait charmant : « Homme d'esprit, d'une humeur charmante, aussi distrait que le Ménalque de La Bruyère, la bonté même. Il a une plaisante idée de lui : il s'imagine n'avoir été créé que pour les autres. Il aurait eu du talent pour la guerre; le meilleur comédien que j'aie vu dans ce que nous appelons troupe bourgeoise. » (*Mém. du président Hénault*). — Très-dangereusement malade, II, 247. — Il attend la mort, 251. — Son testament singulier et ridicule, 281 et note 283.

Ussé (Mlle d'). — Elle quitte son frère, dangereusement malade, pour aller trouver son évêque, 247. — C'est une sainte, 281. — Elle ne va pas voir son frère à l'article de la mort, parce qu'elle a mal aux dents, 282. — Sa conduite est pitoyable, 283. — Un nouveau trait de sa sage conduite, 288. — Une bague de diamants, 288. — L'évêque de Lisieux la nourrit depuis cinq ans, 288; citée 295.

Usson (marquis d') de Bonac, seigneur de Donnezan, très-ancienne maison du comté de Foix. Le marquis d'Usson était un homme d'esprit et de bonne compagnie, fort protégé par le duc de Choiseul, qui, peu de temps avant sa chute, l'avait nommé à l'ambassade de Suède. Le duc d'Aiguillon

ne permit pas à M. d'Usson de se rendre à son poste. Mais après la mort du roi Louis XV, M. de Maurepas et M. de Vergennes firent rendre au protégé du duc de Choiseul le poste qui lui avait été assigné cinq ans auparavant. — La duchesse de Choiseul demande à Mme du Deffand de la faire souper avec Mme d'Usson, I, 16. — Les princes de Suède soupent chez elle, 344. — M. d'Usson n'ira pas en Suède, 372, 377, 384; cité II, 219, 254, 444; III, 339; cité 366. — M. et Mme d'..., 369. — Mme d'... attend le roi de Suède à Spa, 370.

Valbelle (comtesse de). — Soupe chez Mme du Deffand, I, 161. — Son mariage avec M. d'Adhémar, II, 157; citée 160.

Valentinois (comtesse de), belle-sœur du prince de Monaco. — Donne toute préférence aux Allemands sur les Anglais, I, 25. — A une singulière antipathie pour ces derniers, *ibid.* 41. — Soupe chez Mme du Deffand, 161. — Chez le président Hénault, 186. — Prie Mme du Deffand à souper, 227. — Soupe chez le maréchal de Richelieu avec Mme du Barry, 231. — Donne à dîner au contrôleur général et à M. de la Borde, 392; citée II, 177. — Est assez malade, III, 91. — Vient de mourir, 130 et note. — Son testament, 133.

Vandeuil, dépouillé de sa charge de premier président au parlement de Toulouse, I, 377.

Vaudreuil (marquis de), témoin au mariage de Mlle de Valbelle et M. d'Adhémar, II, 157, 239, 377, 383.

Vernage, médecin du roi et fort célèbre dans son temps, né à Paris en 1697, mort en 1773. — M. de Choiseul accorde à son beau-frère une faveur qu'il a refusée au comte de Vichy, I, 182.

Véron (Mme). Intimité de son postillon avec un conseiller au parlement Maupeou, II, 263, 268.

Vichy (Le vicomte de), neveu de Mme du Deffand. — Profitera dans l'occasion de la bonne volonté du duc de Choiseul, I, 7, 8, 23. — Mme du Deffand le recommande au duc de Choiseul, 76, 82. — Proposition de mariage pour lui, 153, 154, 155, 179.

Villeneuve (M. de), cité III, 227.

Villerasse (M. de). — N'obtiendra pas sa grâce, II, 199.

Virville (Mme de), citée III, 237.

Viomesnil (M. de), cité II, 313.

Villeroy (la duchesse de), sœur du duc d'Aumont, premier gentilhomme de la Chambre; renommée par son goût pour les fêtes et les spectacles. — Fait jouer la comédie chez elle, I, 95. — Brillante, sémillante, contre-partie de Mme de Forcalquier, *ibid.*, citée à propos de Mlle de Senneterre, 212. — M. le duc de..., II, 176. La duchesse, III, 224, 238.

Viomesnil (le baron de). — Arrive à Chanteloup, II, 313.

Voisenon (l'abbé de), né en 1708, mort en 1775. — Son discours de réception à l'Académie française, I, 383, 385. — Disgracié par le duc d'Orléans, II, 101.

Voltaire. — N'est pas l'auteur de l'analyse du roman d'*Heloise*, I, 65. — Sa pièce des *Scythes* est détestable, 95, 103, 106, 109. — L'honneur et la merveille de son siècle, 116, 124. — Sa compassion maladroite, 130, 157. — Furieux de la protection que la duchesse de Choiseul accorde à La Bletterie, 182. — Vilain procédé qu'il a avec le président Hénault, 188 et note. — Attaché à Mme du Deffand depuis quarante ans, 189. — Écrit à la duchesse de Choiseul, 241, 244. — Ne veut pas qu'on montre sa tragédie des *Guèbres*, 245, 246. — Envoie à Mme de Choiseul une requête adressée au roi, 264. — Avis sévères que lui donne le roi de Prusse, 265 et note. — Ne sait ce que signifie le mot *âme*, 267, 269. — Envoie des montres à la femme de

chambre de la duchesse de Choiseul pour les faire acheter par le roi, 270, 271; cité 277, 282. — Envoie à Chanteloup les articles de son encyclopédie à mesure qu'ils paraissent, 283, 289. — Envoie une lettre et un pot-pourri à la duchesse de Choiseul, 292. — Son épître au roi de la Chine, 294; cité 319, 321. — Écrit à la duchesse de Choiseul, 349, 356. — Une lettre de lui scandalise le duc et la duchesse de Choiseul, 365 et note, 367; cité 369. — Ménage la chèvre et le chou, 378. — A rendu le goût plus difficile, 381, 400. — Mme du Deffand ne lui écrit plus, 411. — Il a écrit à Mme la duchesse de Choiseul qui charge Mme du Deffand de lui répondre, II, 2; cité 63. — Ses protestations de respect, d'attachement, etc., pour le duc et la duchesse de Choiseul, 101. — Il bâillait en composant les *Pélopides*, 134; cité 165, 167, 170. — Son nouveau conte, *la Bégueule*, 180; cité 183. — Les *Lois de Minos* en l'honneur du chancelier, 183. — Il devrait se désabuser de chanter les ministres, 183. — Son portrait en girouette de parfilage, 183; cité 184, 185, 191, 192, 195. — Les lettres de Mme de Pompadour, etc., 206; cité 210. — Lettre à Mme du Deffand, 228. — Un bouquet pour la Saint-Barthélemy, 228. — Le procès de M. de Morangies, 228. — La première et la seconde femme de M. de Bombelles, 229. — On lui attribue *le Compère Matthieu*, 248; cité 253, 259. — Ses *Lois de Minos*, 262. — On le disait malade, mais il se porte bien, 273; cité 285, 287, 289. — Son *Épître à Horace*, p. 289; cité 291, 295, 308. — Personne n'écrit comme lui, 311. — Son *Oreste*, 317; cité 319, 328, 329, 332, 336. — Sa mort coupera la tête aux beaux esprits, 337; cité 343, 347, 350. — Épître à M. de Richelieu, 357. — Il crèvera d'envie, 373. — Une chanson sur sa statue, 413; cité 466. — Son ouvrage : *Précis des Révolutions de l'Inde*, 469. — Son esprit ne baisse point, 470. — Ses vers à Mme du Barry, 475. — Il a bien souillé sa plume dans sa vieillesse, 476. — Détails sur sa vie privée, III, 9. — *Le Taureau blanc*, 14; cité 25. — Vers sur *la Tactique*, 41; cité 42, 45, 47, 48, 57, 64. — Ses vers à Mme du Deffand, 67, 68; cité 91, 107. — A écrit à la duchesse de Choiseul une lettre ridicule et impertinente, 117 et note, 118; cité 131. — Il a fait répandre des copies de sa lettre au roi de Prusse, 214. — Ses Mémoires, 245. — Assez malade, 314. — Sa mort a fait peu d'impression à Mme du Deffand, 317. — Enterré en terre aussi sainte qu'on peut le désirer, 319. — Qui lui succédera? *ibid.* — Stances au sujet de son remplaçant à l'Académie, 346. — Sert de pâture aux vers, 364.

Voyer (M. et Mme de). — Cités II, 153, 299. — Cités III, 155.

Vrillière (M. de la). — N'est ni mort ni malade, III, 248.

Walpole, Horace. — Envoie à la bibliothèque du roi quatorze volumes de son imprimerie, I, 40. — Sa lettre à M. Hume au sujet de Rousseau, 51 et note, 52. — Son opinion sur la liberté de la presse, 78 et note. — Recommande Rousseau à la duchesse de Choiseul, 119. — Envoie des livres à l'abbé Barthélemy, 122. — Son jugement sur Catherine de Russie, conforme à celui de la duchesse de Choiseul, 124. — Est à Paris depuis deux jours, 139. — Ne se repend pas de sa complaisance, 141. — Appelle la duchesse de Choiseul sa grand'-maman, 141. — A une attaque de goutte, 145. — Mme du Deffand lui envoie son portrait et celui de la duchesse de Choiseul, 146, 147. — Imprime la tragédie du président Hénault, 181. — N'a pas écrit à Mme d'Aiguillon, 188. — Confie à M. Montaigu son affection pour

Mme du Deffand, 249. — Arrêté à Calais faute de bateaux, 252. — Son retour dépend du succès de l'affaire du duc de Richmond, 275. — Mande qu'il se porte à merveille, 294, 295; cité 306, 307, 309. — Mme du Deffand est contente de lui, 321, 329. — Son domicile à Londres dévalisé, 388, 389, 392, 399 et note. — Attendu à Paris, 405. — Attaché à Mme de Choiseul, 412. — Cité II, 1, 2. — Dépeint par Mme du Deffand, 3; cité 7, 9, 10. — Sa santé est très-délabrée, etc., 12.— La duchesse de Choiseul en appelle à lui, etc., 14. — Il s'est mis dans la tête qu'il ne sait pas parler français, 18; cité 21, 25, 27. — Son prochain départ de Paris, 28, 32; cité 35, 42, 45, 51. — A les deux mains enflées, ainsi que les pieds, etc., 84; cité 111, 114, 115, 117, 121, 162, 167. — Mécontent du voyage de Mme du Deffand à Chanteloup; le lui reproche avec amertume, 188, 193; cité 217, 234.— Il a un grand accès de goutte, 277; cité 380, 281, 283, 287, 289, 290, 292, 294, 296, 300, 301. — La distribution de ses livres, 302; cité 307, 308, 309, 310, 312, 318, 321, 322, 323, 326, 327, 328, 330, 338, 344, 349, 354, 470. — Cité III, 9. — Sa volonté est que Mme du Deffand n'aime personne, 32; cité 58, 106, 144, 147, 148, 152, 153 et note, 181, 183, 186, 187, 188, 191, 195, 200, 211, 213, 220. — Mme du Deffand lui trouve de l'indulgence, 306 et note.

Wiart, secrétaire de Mme du Deffand. — Sa discrétion, I, 27, 87, 241, 260, 310, 328, 329, 373, 396. — Est malade et ne pourrait suivre Mme du Deffand à Chanteloup, II, 42, 48, 52. — Se porte mieux, 54. — Est le vrai dépositaire des secrets de la famille, 62, 208, 215, 220, 225. — S'excuse du retard d'une lettre. — Orthographe de son nom, 242 et note; cité 253. — Sa femme est malade, 285, 287, 303, 327, 426, 455. — III, 48. — Commet l'imprudence d'envoyer à Chanteloup des lettres par la poste, 50, 51, 52, 55, 59, 140, 241, 317. — Mme Wiart fait le remède de Vèze, 318.

York (le duc d'). — Fait une visite à Mme de Choiseul, I, 131. — On en fait de bons contes, 133.

FIN DE LA TABLE DES NOMS CITÉS DANS LES TROIS VOLUMES.

TABLE

DU TOME TROISIÈME.

Pages

LETTRE 531. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 7 septembre 1773. — Elle attend l'abbé. — Sa santé ne lui permet pas de venir à Chanteloup. 1

LETTRE 532. — De la même à la même. 17 septembre 1773. — L'abbé lui apprend la mort de Mme Corbie. 2

LETTRE 533. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 19 septembre 1773. — Elle est affligée de la mort de plusieurs personnes chères. — Ne la veut pas en ce moment. 3

LETTRE 534. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 30 septembre 1773. — M. de Tourville part pour Chanteloup, porteur de cette lettre. Note. — Exil de M. de Broglie. — M. Caraccioli. (Note). 4

LETTRE 535. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 4 octobre 1773. — Elle plaint le comte de Broglie qu'elle ne connaît ni n'aime. — Elle est chargée d'apprendre à la petite sainte la mort de son père. 6

LETTRE 536. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. Chanteloup, 5 octobre 1773. — Il est arrivé à bon port. — M. de Tourville menacé d'une attaque d'apoplexie. — M. de l'Isle revenu de Ferney enchanté de Voltaire. 8

LETTRE 537. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 8 octobre 1773. — Pays de Papimanie et pays de Papefigue. — Soupé chez Mme de La Vallière. 10

LETTRE 538. — De la même au même. 15 octobre 1773. — Demande qu'on ne l'oublie pas et qu'on lui écrive. 11

LETTRE 539. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 18 octobre 1773. — Tourville rétabli, part de Chanteloup. — S'excuse du retard de ses lettres. 12

Pages.

Lettre 540. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 19 octobre 1773. — M. de Lindre l'a rassurée sur les santés. — La duchesse est un *être* très-singulier. — Le taureau blanc; Voltaire se moque de nous. (Note.) 13

Lettre 541. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 21 octobre 1773.— M. de Monteynard et Mme du Barry.—Aventure arrivée à la chasse du roi. 15

Lettre 542. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 22 octobre 1773. — Tourville vient d'arriver. — La maréchale de Luxembourg va partir pour Chanteloup. — Mme de La Vallière est malade. — Histoire de la mère et du fils. 17

Lettre 543. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. Chanteloup, 24 octobre 1773.—M. et Mme de Beaumont parents de la grand'maman. (Note.) — Ils veulent l'abbé pour élever leur fils. — Le diable pris au piége. — Il a moins d'esprit qu'on ne croit. 19

Lettre 544. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 30 octobre 1773.— On pourrait faire un *Bucquoniana*. — Agonie du ministère. — Visite à Roissy. 21

Lettre 545. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 31 octobre 1773. — Tourville les a effrayés en ne pouvant prononcer *lapereau*. — Elle se lève fatiguée, et se couche ennuyée. — Ce mal ne lui est pas ordinaire. 23

Lettre 546. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 7 novembre 1773. — Son âme jeune. — La maréchale de Luxembourg à Chanteloup. — Elle attend Mme de Jonzac. — Elle relit *Cléopâtre*. — L'évêque d'Arras. (Note.) 25

Lettre 547. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 14 novembre 1773. — Nouvelles lettres de Mme de Sévigné. — Comment s'avise-t-on de lire La Calprenède?... — Lettre de Mme de Forcalquier au roi sur la comtesse d'Artois. (Note.) 28

Lettre 548. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 14 novembre 1773. — Elle a envoyé les lettres de Mme de Sévigné. — On s'attendait à quelque chose de mieux. — Celles de Mme de Simiane ne méritaient pas d'être conservées. — Un souper chez M. Necker. — *P.-S.* de l'évêque d'Arras. 30

Lettre 549. — De Mme du Deffand à M. Craufurt. 17 novembre 1773. — M. Walpole veut qu'elle n'aime personne. — Il la retient par le goût et la reconnaissance. 32

Lettre 550. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. 18 novembre 1773, — Se plaint de sa santé. — On attend l'évêque d'Arras. — Les nouvelles lettres de Mme de Sévigné en général sans intérêt. — Celles de Mme de Simiane insipides. — Détails sur la santé de la grand'maman. — Son musicien le petit Louis. 33

Lettre 551. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 18 novembre 1773. — Plaintes de l'absence de lettres. — Fêtes de la cour pour le mariage du comte d'Artois. 36

Pages.

Lettre 552. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 21 novembre 1773. — Elle envoie une lettre pour la maréchale de Luxembourg. 37

Lettre 553. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 22 novembre 1773. — Ses sentiments pour l'évêque d'Arras. — Difficulté grammaticale à proposer à M. de Beauvau. 38

Lettre 554. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 24 novembre 1773. — Vers de Voltaire, les meilleurs qu'il ait faits depuis longtemps. (Note.) 40

Lettre 555. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 26 novembre 1773. — *La Tactique* de Voltaire. — Mort subite du marquis de Chauvelin. — Maladie de Pont-de-Veyle. 42

Lettre 556. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 29 novembre 1773. — Mme de Grammont au désespoir de la mort de M. de Chauvelin. — *La Tactique.* — Conte en vers de M. de l'Isle 44

Lettre 557. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 9 décembre 1773. — Légende de M. de l'Isle. — Couplets sur saint Nicolas..., etc. — Le petit Louis. 45

Lettre 558. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 9 décembre 1773. — Elle regarde le petit Louis comme son petit frère. — Avis aux princes, de M. de l'Isle. — Tout le monde l'a cru de Voltaire. — Elle a fini *Cléopâtre*. 47

Lettre 559. — De la même à la même. — 10 décembre 1773. — S'excuse d'avoir fait mettre à la poste une lettre qu'elle croyait envoyer par une occasion 50

Lettre 560. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. 18 décembre 1773. — La rassure au sujet de la lettre mise à la poste. — Hôtes de Chanteloup. — Lectures. — M. de Castellane 52

Lettre 561. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 18 décembre 1773. — Encore la lettre mise à la poste par erreur. — Sa critique de l'avis aux princes. — Le petit Louis. 54

Lettre 562. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 18 décembre 1773. — S'excuse encore pour cette malheureuse lettre. — Le chevalier de Durfort très-malade. — Mme de Talmont également. 56

Lettre 563. — De la même au même. 22 décembre 1773. — Les affaires publiques ne l'intéressent pas. — L'*Oreste* de Voltaire. — M. Walpole se porte mieux. 57

Lettre 564. De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 28 décembre 1773. — La rassure au sujet de la lettre mise à la poste. — Couplet de M. de l'Isle. 58

Lettre 565. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 4 janvier 1774. — Les insomnies abrégeront sa vie, qui lui est à charge. — M. de Beauvau lui donne beaucoup de marques d'amitié. — Deux soldats philosophes. (Note.). 59

Lettre 566. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 4 janvier 1774. — Encore les soldats philosophes. — Congé de M. de Monteynard. — Balbâtre. 61

Pages.

LETTRE 567. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. 13 janvier 1774. — La grand'maman se promène chaque jour avec Mme de Coigny. — Ses sentiments pour M. de Beauvau. — M. de l'Isle a bien du talent. — Recherches dont il s'occupe. 63

LETTRE 568. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 15 janvier 1774. — Vers de Voltaire où il appelle Mme du Deffand bergère et ma chère... — Ses réflexions sur le suicide des deux soldats. — Scène curieuse avec le petit Louis. (Note.) 64

LETTRE 569. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. Paris 19 janvier 1774. — Les vers de Voltaire ne lui sont pas adressés. Note. — Réflexions sur le suicide des soldats.— Le petit Louis. 67

LETTRE 570. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 22 janvier 1774. — Elle lui renvoie la lettre de Voltaire. — Ses rigueurs ont donné la fièvre au petit Louis. — Vers qu'elle a faits jadis pour son chien. 69

LETTRE 571. — Du duc de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 22 janvier 1774. — Il n'écrit jamais par la poste. — Inquiet de Mme de Beauvau. — La santé de la duchesse lui donne aussi des inquiétudes. . . . 71

LETTRE 572. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 24 janvier 1774. — A demandé à Mme de Poix sa dormeuse pour Mme de Beauvau. 72

LETTRE 573. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 26 janvier 1774. — L'état de Mme de Beauvau bien alarmant. — Soupé chez M. Necker.— Il n'est point bel esprit ni métaphysique. —Le petit d'Albon a fait des vers pour elle 73

LETTRE 574. De Mme du Deffand à M. Craufurt. 30 janvier 1774. — Elle a répondu à toutes ses lettres. — Il n'est pas en droit de se plaindre. — M. de Monteynard renvoyé. 74

LETTRE 575. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 2 février 1774. — Elle trouve les vers de M. de l'Isle charmants. — N'a pas de goût pour le bel esprit. — M. de Monteynard, ce méchant imbécile, est chassé. . . 76

LETTRE 576. — De la même au même. 6 février 1774. — La duchesse de Grammont est à Paris. — Il court une drôle de chanson. — Soupé avec M. Gaillard, auteur de la *Rivalité de la France et de l'Angleterre*. — Réponse aux vers de M. d'Albon. 78

LETTRE 577. — De la même au même. 12 février 1774. — Détails sur la duchesse de Grammont et ses soupers.—Mort de La Condamine. 81

LETTRE 578. — De Mme du Deffand à M. Craufurt. 12 février 1774. — Elle voudrait être un automate ou une sainte. — Mme de Roncherolles souffrante. — Nouvelles de ses amies. 83

LETTRE 579. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 13 février 1774. — N'est pas fâchée d'avoir une rivale dans Mme de Coigny. — Démission de Mme de La Vallière, remplacée par Mme de Quintin. — Bruits politiques. 84

LETTRE 580. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 26 février 1774. — Réponse à une difficulté grammaticale. — Elle est jalouse de la comtesse de Coigny.—Soupers de la duchesse de Grammont. 86

Pages.

LETTRE 581. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 2 mars 1774. — M. du Bucq porteur de cette lettre. — Jalouse de la comtesse de Coigny et du petit Louis. — Détails sur la duchesse de Grammont. (Note.) — Les Mémoires de Beaumarchais. 88

LETTRE 582. — De la même à la même. 3 mars 1774. — Elle doit souper avec la duchesse de Grammont. — Elle attend le marquis de Castellane. — Vers de M. d'Albon. — Les Mémoires de Beaumarchais n'ont pas été brûlés. 89

LETTRE 583. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 10 mars 1774. — Si ses prédictions se réalisent, elle la croira en commerce avec le diable. (Note.) — Réponse de M. de l'Isle aux vers de M. d'Albon. — La comtesse de Coigny va partir. 91

LETTRE 584. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 10 mars 1774. — Elle écrit par la poste. — Ennuyée, dégoûtée de tous les semblants. — Intimité de Mmes de Grammont et de Luxembourg. 93

LETTRE 585. — De la même au même. 17 mars 1774. — La duchesse de Grammont retourne à Chanteloup. — Hommages dont elle a été entourée à Paris. (Note.) 95

LETTRE 586. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 17 mars 1774. — Départ de la duchesse de Grammont. — Il n'y a pas d'exemple d'un succès pareil. 96

LETTRE 587. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 24 mars 1774. — La duchesse de Grammont lui fait faire des compliments. — L'archevêque de Toulouse et M. de Brienne à Chanteloup . . 97

LETTRE 588. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 26 mars 1774. — Lecture d'une comédie par M. Texier. — Tout Paris part pour Chanteloup. 98

LETTRE 589. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 27 mars 1774. — Elle se plaint qu'on la néglige à Chanteloup. — Nominations diplomatiques. 99

LETTRE 590. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. 1er avril 1774. — La comtesse de Coigny a la fièvre. 101

LETTRE 591. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 6 avril 1774. — Elle regrette le départ de l'abbé pour Paris. — Les du Chatelet à Chanteloup. 101

LETTRE 592. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 10 avril 1774. — Elle est heureuse de causer avec l'abbé. — Elle voit souvent Mmes Necker et Marchais. — M. Texier. 103

LETTRE 593. — De la même à la même. 18 avril 1774. — Inquiète de son vieil ami Pont-de-Veyle. — La comtesse de Broglie n'a pu obtenir d'audience. — L'abbé d'Aydie attendu incessamment. 105

LETTRE 594. — De la même à la même. 23 avril 1774. — Départ du petit Louis. — Son petit chien Tonton. — Dialogue de Pégase et du vieillard de M. de l'Isle. 106

Pages.

LETTRE 595. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 30 avril 1774. — La petite vérole du roi vient de se déclarer. — L'abbé part demain. 108

LETTRE 596. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. Dimanche matin. — Nouvelles du roi. 109

LETTRE 597. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 5 mai 1774. — Même sujet. — Alarmes à Versailles. — Le roi a demandé son confesseur, et a été seize minutes avec lui. 110

LETTRE 598. — De l'abbé Barthélemy à la duchesse de Choiseul. Paris, 11 mai 1774. — N'a aucune nouvelle à mander. (Note.) — M. Selwyn et Mlle de Taniani 112

LETTRE 599. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 15 mai 1774. — Surprise de la nomination de M. de Maurepas. — On meuble à l'hôtel de Choiseul. 113

LETTRE 600. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 16 mai 1774. — Pourquoi a-t-elle fait sa petite-fille quarante ans avant de naître? — Épitaphe du roi. (Note.) 115

LETTRE 601. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 25 mai 1774. — Se plaint qu'on la tienne dans l'ignorance de tout.— Raccommodement de la maréchale de Mirepoix et de la princesse de Beauvau. (Note.) 116

LETTRE 602. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 26 mai 1774. —Rien de plus impertinent que la lettre de Voltaire. (Note.) — Nouvelles de Mesdames. 117

LETTRE 603. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 2 juin 1774. — Ridicule lettre de Voltaire. — M. de l'Isle est une trompette insupportable. — L'ange exterminateur a remis son épée dans le fourreau. — Mesdames recommenceront à intriguer. — L'importance n'est bonne à rien. 119

LETTRE 604. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. Chanteloup, 2 juin 1774. — Il a été trop souffrant pour écrire. — Nouvelles des santés. — Hôtes de Chanteloup. 121

LETTRE 605. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 4 juin 1774.— *L'impie Achab détruit.* — Mme de La Vallière seule affligée. — Bruits politiques. — Elle compte sur le retour du duc de Choiseul. 122

LETTRE 606. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 5 juin 1774. — Le duc d'Aiguillon exilé. — M. de Nivernais n'aura pas les affaires étrangères. 123

LETTRE 607. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 5 juin 1774. — Citation d'*Athalie*. — Les deux belles-sœurs sont à Marseille. 125

LETTRE 608. — De la même à la même. 10 juin 1774. — Compliments sur le rappel du duc de Choiseul. (Note.) 126

LETTRE 609. — De la même à la même. 12 juin 1774. — Elle attend le duc de Choiseul. — Sa reconnaissance pour la reine. 126

LETTRE 610. — De la même à la même. 14 juin 1774. — Le duc de Choiseul n'a pas été la voir. — La reine est charmante. 127

Pages.

LETTRE 611. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 19 juin 1774. — Leur silence l'afflige. — Elle supplie qu'on lui écrive. 128

LETTRE 612. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 1er juillet 1774. — Le roi et les princes guéris de l'inoculation. — Mme de Luxembourg souffrante. — Mme de Lauzun se fait inoculer. 129

LETTRE 613. — De la même à la même. 6 juillet 1774. — Mort de Mme de Valentinois. (Note). — Son testament. — Conseiller reçu au nouveau parlement. — Lettre de Voltaire. — Épitaphes du roi. 130

LETTRE 614. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 8 juillet 1774. — Le comte de Broglie revenu à Paris. (Note.) — On tire parti des ennuyeux. — Ils donnent du plaisir en partant. — Testament de Mme de Valentinois. 132

LETTRE 615. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 17 juillet 1774. — La presse de venir à Paris. — Mme de Beauvau est à Marly. — Pressée de revoir le duc et la duchesse. (Note.) 134

LETTRE 616. — De la même à la même. 26 juillet 1774. — Visite de la reine dans le jardin des Caraman. — Elle a charmé tout le monde. 136

LETTRE 617. — De la même à la même. 3 août 1774. — Le marquis de Boufflers malade à Chanteloup. (Note.) — Maladie de Pont-de-Veyle, ami de cinquante ans. 137

LETTRE 618. — De la même à la même. 4 août 1774. — L'opéra d'*Orphée*, plus mauvais qu'*Iphigénie*. (Note.) 139

LETTRE 619. — De la même à la même. 20 août 1774. — A passé quelques jours à Roissy. — Contente de se retrouver chez elle. 139

LETTRE 620. — De la même à la même. 26 août 1774. — Nouvelles politiques. — Renvoi du chancelier Maupeou et de l'abbé Terray. (Note.) — Arrivée de l'abbé Barthélemy à Paris. 141

LETTRE 621. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. 1er septembre 1774. — Nouvelles des santés. — On attend le discours de La Harpe. — Critiques grammaticales. — M. de la Chaise, gentilhomme de Poitou. — L'ennuyeux le plus parfait qui existe. — Vanité combustible des gens de lettres. 142

LETTRE 622. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 4 septembre 1774. — Mort du marquis de Boufflers à Chanteloup. (Note.) — Mort de Pont-de-Veyle. (Note.) 145

LETTRE 623. — De Mme du Deffand à M. Craufurt. 15 septembre 1774. — A été trois ou quatre mois sans répondre. — Nouvelles de ses amies. — Lord Mansfield. — Lord Stormont, etc. 146

LETTRE 624. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 18 septembre 1774. Se réjouit du rétablissement du duc de Choiseul. — Elle va à Roissy. . 148

LETTRE 625. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 20 septembre 1774. — Félicitations et tendresses. 149

LETTRE 626. — De la même à la même. 25 septembre 1774. — M. de Conzié nommé archevêque de Tours. 150

LETTRE 627. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 3 octobre 1774. —

Pages.

Lui confie ses inquiétudes sur la santé de la grand'maman. — A eu une conversation avec le nouvel archevêque de Tours. 151

Lettre 628. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 6 octobre 1774. — Elle dit comme la duchesse du Maine : « Il est difficile de se passer des choses dont on ne se soucie pas. » — Mot du chevalier d'Aydie. 152

Lettre 629. — De la même au même. 18 octobre 1774. — Des amis et des amies de M. Walpole lui sont arrivés de Londres. (Note.) — M. Turgot, contrôleur général. (Note.) 153

Lettre 630. — De la même au même. 23 octobre 1774. — Elle ne veut pas laisser partir la maréchale de Luxembourg sans lui donner une lettre. . 155

Lettre 631. — De la même au même. 3 novembre 1774. — Elle espère les revoir tous à Paris pour le 25 décembre. 156

Lettre 632. — De Mme du Deffand à M. Craufurt. 13 novembre 1774. — Nouvelles de ses amies. — Sa mauvaise santé l'empêche de s'ennuyer autant qu'elle fait quand elle se porte bien. 157

Lettre 633. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 18 novembre 1774. — Elle attend avec impatience toute la famille. — Se réjouit de les revoir. 158

Lettre 634. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 29 novembre 1774. — Même sujet que la précédente. 160

Lettre 635. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 22 novembre 1774. — Ne prend pas le moindre intérêt aux affaires politiques. — S'inquiète des convives qu'elle priera à souper avec le duc et la duchesse de Choiseul. 161

Lettre 636. — De Mme du Deffand à l'abbé Barthélemy. 29 novembre 1774. — Mme de Grammont a soupé chez la princesse de Beauvau. — Elle compte que le duc de Choiseul viendra la voir en arrivant. 162

Lettre 637. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 10 décembre 1774. — Quel plaisir elle aura dans quelques jours!... — Vers qui courent la société. 163

Lettre 638. — De Mme du Deffand à M. Craufurt. 21 mars 1775. — Elle lui écrit pour se consoler de ne pouvoir dormir. — M. Francis attend le rétablissement du parlement de Dijon pour plaider. — Affaire de M. de Guignes contre son secrétaire. 164

Lettre 639. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 20 avril 1775. (Note.) — Elle ne se console pas de leur départ. — Livre de M. Necker sur le commerce des grains. — Mme de Grammont ira les retrouver le 6. 166

Lettre 640. — De la même à la même. 13 mai 1775. — Émeutes à Paris à l'occasion de la cherté du pain. (Note.) — Elle va souper à Versailles avec les deux maréchales. 168

Lettre 641. — De la même à la même. 23 mai 1775. — Le duc de Choiseul attendu à Paris. (Note.). 169

Lettre 642. — De la même à la même. 27 mai 1775. — Le duc de Choiseul lui a fait une visite. — Il est très-content du neveu de l'abbé. (Note.) . 170

Pages.

LETTRE 643. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 5 juin 1775. — Ne sait comment elle passe le temps. — Mais il passe vite. — Elle est heureuse, très-heureuse, sans chercher pourquoi ni comment. 171

LETTRE 644. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. Juin 1775. — Société qu'elle a trouvée chez la duchesse de Grammont. — Doit souper chez M. de Gontaut. 173

LETTRE 645. — De la même à la même. 16 juin 1775. — Portrait de l'archevêque de Tours. — Demande que le grand-papa lui donne une de ses soirées. — La maréchale de Luxembourg menacée d'apoplexie. 174

LETTRE 646. — De la même à la même. 8 juillet 1775. — Les visites de l'abbé sont rares. — M. de Malesherbes remplace M. de La Vrillière. (Note.) 176

LETTRE 647. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 16 juillet 1775. — L'abbé prétend qu'elle n'est jamais chez elle. — Amitiés 177

LETTRE 648. — De la même à la même. Chanteloup, 26 juillet 1775. — La presse de venir à Chanteloup. — Mme de Brionne et ses deux filles. (Note.) 178

LETTRE 649. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 31 juillet 1775. — La duchesse doit son bonheur à ses vertus. — M. Walpole attendu dans quinze jours. 180

LETTRE 650. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. Août 1775. — Elle écrit comme un ange. — Mme de Chauvelin partie hier avec son fils. — Vie qu'on mène à Chanteloup. 181

LETTRE 651. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 4 août 1775. — Mme de Brionne arrêtée par un mal de gorge. — La prie de venir avec M. Walpole. — Il faut être avec la fortune comme avec sa maîtresse et taire ses faveurs. 183

LETTRE 652. — De la même à la même. Chanteloup, 16 août 1775. — Mme de Beauvau charmante ; n'a pas paru s'ennuyer. 185

LETTRE 653. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 20 août 1775. — M. Walpole ne peut aller à Chanteloup. — L'ambassadeur de Naples admirateur de la duchesse. 186

LETTRE 654. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 22 août 1775. — Regrette que M. Walpole et elle ne veuillent pas venir à Chanteloup. — Éloges de ses lettres. 188

LETTRE 655. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. 22 août 1775. — Se sent frappé de stérilité. — Mot de Fontenelle. — Compliment sur l'arrivée de M. Walpole. 190

LETTRE 656. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 31 août 1775. — Représentation du *Connétable* de M. de Guibert. — La pièce n'a pas eu de succès. — Mme d'Enville a envie de l'hôtel du Maine. 192

LETTRE 657. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup,

Pages.

5 septembre 1775. — La pièce du *Connétable* sans intérêt. — Les discours académiques l'ennuient à la mort. 194

Lettre 658. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 8 septembre 1775. — Elle a présenté M. Walpole à Mme de Grammont. — L'évêque d'Arras lui est véritablement attaché. 196

Lettre 659. — De Mme du Deffand au duc de Choiseul. 11 septembre 1775. — On s'ennuie à la mort des édits et des éloges. 197

Lettre 660. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 29 septembre 1775. — M. Walpole sur le point de partir. — Bouvart est un homme d'esprit. — Elle en est fort contente. 198

Lettre 661. — De la même à la même. 7 octobre 1775. — Elle vient d'être gravement malade. (Note.) — Le grand-papa a soupé chez elle. . . . 199

Lettre 662. — De la même à la même. 18 octobre 1775. — M. Walpole vient de partir. — Prie l'abbé de reprendre sa gazette quand il se portera mieux. 201

Lettre 663. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 22 octobre 1775. — L'abbé est mieux. — La comtesse de Choiseul est arrivée. — Réflexions politiques. 202

Lettre 664. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 23 octobre 1775. — Mort de la comtesse de Coigny. 203

Lettre 665. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 26 octobre 1775. — Même sujet que la précédente. — L'abbé mieux portant. 204

Lettre 666. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 4 novembre 1775. — M. de Saint-Germain, ministre de la guerre. — M. de Brienne à Chanteloup. 205

Lettre 667. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 4 novembre 1775. — Tout son temps se perd, ce qui est la meilleure manière de le passer. 206

Lettre 668. — De la même à la même. Chanteloup, 7 novembre 1775. — M. de Brienne son tuteur et neveu est arrivé. — N'a pas dit la plus petite nouvelle. — Un mot de Mme de Staal 206

Lettre 269. — De la même à la même. Chanteloup, 13 novembre 1775. — Elle aime beaucoup M. de Brienne. — L'abbé encore assez souffrant 208

Lettre 670. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 20 novembre 1775. — Ses convives à souper. — Nouvelles politiques. (Note. 209

Lettre 671. — De Mme du Deffand à M. Craufurt. 26 mars 1775. — Elle le presse de venir à Paris. — Mme de Cambis s'est adonnée à Mme de La Vallière. — Nouvelles de société. 211

Lettre 672. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 26 avril 1776. (Note). — Maladie de Mme de Luxembourg. — M. Necker est en Angleterre. 213

Lettre 673. — De la même à la même. 5 mai 1776. — Il n'est pas vrai qu'on

Pages.

soulage ses maux en les confiant... (Note). — Réflexions tristes. — M. Turgot *se dissout*. 214

LETTRE 674. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 14 mai 1776. — M. Turgot remplacé par M. de Clugny. (Note.) — Triomphe de M. de Guignes. 217

LETTRE 675. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 18 mai 1776. — Elle est charmée du triomphe de M. de Guignes. . . . 219

LETTRE 676. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 24 mai 1776. — Le duc de Choiseul soupera chez elle ce soir. — Noms de ses autres convives. (Note.) 220

LETTRE 677. — De la même à la même. 2 juin 1776. — Réflexions chagrines. — Le duc de Choiseul est venu lui dire adieu en repartant pour Chanteloup. 222

LETTRE 678. — De la même à la même. 12 juin 1776. — M. Stanley se charge de cette lettre. — *P. S.* de l'abbé Barthélemy. 223

LETTRE 679. — De la même à la même. 19 juin 1776. — Plaintes de sa santé. — La duchesse de Villeroy doit aller à Chanteloup. — La politique ne va qu'à cloche-pied. 224

LETTRE 680. — De la même à la même. 30 juin. — La princesse de Ligne se charge de cette lettre. — Elle a écrit à la duchesse de Grammont, et n'est pas contente de sa lettre. — Le style d'aujourd'hui lui en impose. 225

LETTRE 681. — De la même à la même. 7 juillet 1776. — Elle a soupé chez M. Necker, qui l'a chargée d'assurances d'attachement pour la duchesse de Choiseul. — Le prince et la princesse de Beauvau partent pour l'Alsace. — M. Gibbon à Paris. (Note.) 226

LETTRE 682. — De Mme du Deffand à M. Craufurt. 7 juillet 1776. — Le presse d'arriver à Paris. — La rendra heureuse. 228

LETTRE 683. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 7 juillet 1776. — La princesse de Ligne arrivée à Chanteloup. — Elle n'a pas à changer son style ni à faire d'efforts pour écrire des lettres charmantes. 229

LETTRE 684. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. Chanteloup, 10 juillet 1776. — Discours de M. de La Harpe. — Qu'il est difficile pour certaines gens d'être ce qu'ils sont! 231

LETTRE 685. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 20 juillet 1776. — M. de Beauvau lui a écrit de Schelestadt. — Mme de Grammont ne lui a pas répondu. — Le prince de Conti est fort mal. — La maréchale de Luxembourg ne veut pas s'éloigner. 232

LETTRE 686. — De Mme du Deffand à M. Craufurt. 28 juillet 1776. — Elle le presse de venir la voir. 234

LETTRE 687. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 3 août 1776. — M. le prince de Conti est mort hier. — Mme de Boufflers est à Auteuil dans une douleur effroyable. — Le comte de la Marche a le gouvernement du Poitou. 235

Pages.

Lettre 688. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 9 août 1776. — L'affliction de la comtesse de Boufflers est toujours extrême. 236

Lettre 689. — De la même à la même. 17 août 1776. — L'abbé Barthélemy est arrivé. — Mme de Grammont contente de l'effet des eaux. — Elle n'écrit plus à Voltaire. 238

Lettre 690. — De la même à la même. 27 août 1776. — Assurances d'amitié. — *P. S.* de l'abbé Barthélemy. 239

Lettre 691. — De la même à la même. 7 septembre 1776. — L'abbé reparti pour Chanteloup. — Elle se plaint qu'il l'a peu soignée pendant son séjour à Paris. — Son carrosse a versé dans un fossé en revenant d'Auteuil. — Son cœur ne vieillit pas. — Factum de Mme de Mirabeau contre son mari. 240

Lettre 692. — De la même à la même. 11 septembre 1776. — Épigramme sur le gazon que M. d'Angivilliers a fait mettre dans la cour du Louvre. — On dit M. de Saint-Florentin mort. 243

Lettre 693. — De la même à la même. 16 septembre 1776. — L'ambassadeur de Naples part pour Chanteloup. — Le prince de Montbarrey au conseil des dépêches. (Note.) — Mémoires de la vie de Voltaire. (Note.) . . 244

Lettre 694. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 21 septembre 1776. — Le Mémoire de Mme de Mirabeau est fort dégoûtant. — Mémoires de la vie de Voltaire. — L'ambassadeur de Naples a été fort aimable à Chanteloup. — Mme de Grammont débarrassée de sa colique et de son Langeac... — En fait de scandale elle s'embarrasse peu de ceux qu'elle ne donne pas. 246

Lettre 695. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 13 octobre 1776. — Toute sa société se disperse. — Mme d'O prétend que l'ennuyeux résulte de l'ennui. — M. de Clugny très-malade. 248

Lettre 696. — De la même à la même. 23 octobre 1776. — Le nouveau contrôleur général et son associé. (Note.). 250

Lettre 697. — De la même à la même. 26 octobre 1776. — Elle soupe ce soir chez les Necker. — Elle est fort contente de ce choix; mais n'est pas sans inquiétude sur le succès. — M. Necker n'a point d'appointements. — M. de Maurepas a la goutte. 251

Lettre 698. — De la même à la même. 29 octobre 1776. — Éloge de M. Necker. — Elle lui souhaite des succès par amitié pour lui et pour le bien public 252

Lettre 699. — De la même à la même. 4 novembre 1776. — Les nouvelles d'Angleterre lui font peur. On y parle de guerre. — M. Boutin part pour Chanteloup. (Note.). 254

Lettre 700. — De la même à la même. 10 novembre 1776. — Le vicomte de Noailles part pour Chanteloup. — Elle est fort dégoûtée de la bibliothèque des romans. — Elle a soupé avec plusieurs personnes, mais n'a rien appris. 255

Lettre 701. — De la même à la même. 16 novembre 1776. — Bruits de

Pages.

guerre. — Elle en est fâchée par rapport à M. Necker.— Les finances des deux nations sont également en mauvais état. 257

Lettre 702. — De Mme du Deffand à M. Craufurt. 26 novembre 1776. — Elle a été charmée de revoir M. Fox... l'homme du monde qui a le plus d'esprit et qui a fait le plus de folies. — Est-il vrai que son frère ait gagné 600 mille livres ?. 258

Lettre 703. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 19 avril 1777. — Liste des convives qu'elle a eu à souper. — L'Empereur Joseph II arrivé à Paris. — Elle a lu les comédies de Mme de Genlis, longues, ennuyeuses, communes. 259

Lettre 704. — De la même à la même. 27 avril 1777. — L'Empereur modèle de la noble simplicité. 261

Lettre 705. — De la même à la même. 5 mai 1777. — On ne sait quel jour partira l'Empereur. — Détails sur ce prince. 262

Lettre 706. — De la même à la même. 13 mai 1777. — Elle a été présentée à l'Empereur chez M. Necker. — Leur dialogue. 263

Lettre 707. — De Mme du Deffand à M. Craufurt. 13 mai 1777. — Elle le presse de venir à Paris. — M. Gibbon s'y trouve et y restera trois ou quatre mois. 265

Lettre 708. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 27 mai 1777. — Idée qu'elle a du bonheur. — Elle n'a pas fait de nœuds devant l'Empereur. 266

Lettre 709. — De la même à la même. 5 juin 1777. — Elle a reçu une lettre du comte de Broglie. — L'Empereur doit passer à Chanteloup. . . . 267

Lettre 710. — De la même à la même. 10 juin 1777.— Accident arrivé au roi à la chasse. — Ce n'est rien. 268

Lettre 711. — De Mme du Deffand à M. Walpole. 15 juin 1777. — Elle *croit* qu'elle sera bien aise de revoir M. Craufurt. — Elle trouve beaucoup d'esprit à M. Gibbon. — Elle lit des romans. 269

Lettre 712. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. 18 juin 1777. — Le comte de Falkenstein (l'Empereur) ne s'est point arrêté à Chanteloup. (Note.). 271

Lettre 713. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 19 juin 1777. — La maréchale de Luxembourg lui a apporté des nouvelles de Chanteloup. 273

Lettre 714. — De la même à la même. 26 juin 1777. — Nouvelles politiques. — Elle soupe ce soir chez les Necker. — Mariage du chevalier de Choiseul. Note. — On croit que M. Taboureau donnera sa démission. . 274

Lettre 715. — De la même à la même. 21 juillet 1777. — Elle a été malade. —La duchesse de Choiseul a été visiter le château de Richelieu. — Tout le monde parle du mariage Monaco.. 276

Lettre 716. — De Mme du Deffand à M. Craufurt. 29 juillet 1777. — Elle sera au désespoir s'il ne vient pas à Paris. — Jamais elle n'a eu autant le désir de le voir. — Elle trouve beaucoup d'esprit à M. Gibbon. . . . 277

Pages.

LETTRE 717. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 29 juillet 1777. — Toute sa société se disperse. — La petite sainte n'a pu assister au mariage de son fils. 279

LETTRE 718. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. Chanteloup, 30 juillet 1777. — Récit du voyage à Richelieu. — Description du château. . 280

LETTRE 719. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 4 août 1777. La feuille donnée à M. d'Autun. — Mort de la maréchale de Fitz-James, mère de Mme de Chimay. 282

LETTRE 720. — De la même à la même. 7 août 1777. — Mort de M. de Trudaine. 283

LETTRE 721. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. Chanteloup, 16 août 1777. — On a été charmé à Chanteloup de l'ambassadeur de Naples. — Il n'y règne plus qu'une extrême paresse. — Le duc de Guignes et sa fille la duchesse de Castries. 285

LETTRE 722. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 17 août 1777. — L'ambassadeur de Naples. — Le père Griffet auteur de la vie de Monsieur le Dauphin. 287

LETTRE 723. — De la même à la même. 22 août 1777. — Elle peut répondre des sentiments de M. Necker pour la duchesse de Choiseul. — Elle fait des projets de petits comités pour cet hiver. 288

LETTRE 724. — De la même à la même. 2 septembre 1777. — Mme de Grammont est descendue chez Mme de Poix, très-fatiguée. — Le duc de Chartres a été fort mal. — La petite sainte à Petit-Bourg chez Mme de Poyanne 289

LETTRE 725. — De la même à la même. 8 septembre 1777. — Elle n'a pas encore vu le grand-papa, qui a soupé chez Mme de Beauvau. — On ne jouit pas de la vie, elle se dissipe... — On ne parle que de M. ou Mlle d'Éon. 290

LETTRE 726. — De la même à la même. 14 septembre 1777. — Elle a vu trois fois le grand-papa.—Elle a remis à M. Necker la lettre de la duchesse de Choiseul. 292

LETTRE 727. — De la même à la même. 22 septembre 1777. — Y a-t-il un plus grand bonheur que d'être auprès de ce qu'on aime? — C'est le paradis... — Les Piccinistes sont alarmés du succès du nouvel opéra. 293

LETTRE 728. — De la même à la même. — 4 octobre 1777. — Il n'y a que le contentement du cœur qui rende la vie supportable... — Mme de Grammont partira mardi. — M. Craufurt vient d'arriver à Paris. 295

LETTRE 729. — De la même à la même. 24 octobre 1777. — Son neveu le marquis d'Aulan fort honnête homme. Note. — Elle prend des mesures pour l'avoir avec elle cinq ou six mois de l'année. — Le journal de Bachaumont recueil de sottes gazettes. 296

LETTRE 730. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. Chanteloup, 31 octobre 1777. — Le prétendu journal de Bachaumont est bien ennuyeux. — Pêche d'un étang et aventure d'un brochet. 298

Pages.

Lettre 731. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 2 novembre 1777. — Le départ de ses amis anglais l'a attristée. — M. de Toulouse a fait une apparition à la cour et à la ville. — Ne peut parler de la chose publique. 300

Lettre 732. — De Mme du Deffand à M. Craufurt. 4 novembre 1777. — Remercîment de son exactitude à donner des nouvelles de son voyage. — Mot d'un amant de Mme de Chaulnes. — Elle a reçu une lettre de Voltaire fort jolie. 302

Lettre 733. — De Mme du Deffand à M. Walpole. 12 novembre 1777. — Le petit Craufurt a moins d'amitié pour elle, qu'elle n'en a pour lui. — M. Gibbon est de très-aimable conversation. — Elle comprend bien pourquoi on ne l'aime pas... — Elle n'entend rien aux Américains. — A reçu une lettre de M. Schouwaloff 304

Lettre 734. — De Mme du Deffand à M. Craufurt. 15 novembre 1777. — Se plaint qu'il ne l'ait pas soignée pendant son séjour à Paris. — Nouvelles de société. 308

Lettre 735. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 22 novembre 1777. — M. Necker a un sincère désir de lui être agréable. — Éloge de Mme Geoffrin par M. Thomas. 310

Lettre 736. — De la même à la même. 3 décembre 1777. — Elle verra demain M. Necker, et lui fera grand plaisir en lui apprenant que la duchesse de Choiseul est contente de lui. — Portrait de Mme Geoffrin par l'abbé Morellet 311

Lettre 737. — De la même à la même. 22 avril 1778. — Tendresses pour la duchesse dont les vertus méritent son bonheur. — Épigraphe pour le portrait de Franklin. 312

Lettre 738. — De la même à la même. 2 mai 1778. — La duchesse de Grammont lui a fait une visite. — Elle voit assez souvent l'abbé. — Voltaire assez malade. — Vers de d'Alembert pour Franklin. 313

Lettre 739. — De la même à la même. 15 mai 1778. — Fait tous ses efforts pour retenir l'abbé. — Mme de Ségur a enfin succombé. — Le duc de Chartres est parti avec deux de ses officiers. — M. de Choiseul-Gouffier. (Note.). 314

Lettre 740. — De la même à la même. 2 juin 1778. — Elle devient sourde, et n'a pas le courage de supporter cette nouvelle infirmité. — La mort de Voltaire lui a fait peu d'impression. 317

Lettre. 741. — De la même à la même. 7 juin 1778. — De vieux domestiques auxquels elle est attachée sont malades. — Elle joue au loto. — Voltaire a été enterré en terre sainte... — Mme Denis est sa légataire. (Note.) — Qui succédera à Voltaire ? 318

Lettre 742. — De la même à la même. 1er juillet 1778. — Compliments à la duchesse sur ses lettres, qui seraient trouvées charmantes dans un recueil. — La petite sainte a un peu de fièvre. — Beaucoup de gens ne croient pas à la guerre. — Mme de Fleury est le sujet des conversations. — Quelle différence entre méfiance et défiance? 320

Pages.

LETTRE 743.— De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 19 juillet 1778. — La solitude est à l'esprit ce que la sécheresse est à la terre. — Elle est effrayée quand elle pense à l'usage qu'elle a fait de sa vie. 322

LETTRE 744. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 22 juillet 1778. — Description de la *pagode* de Chanteloup. — Sa destination. 323

LETTRE 745. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 28 juillet 1778. — Encore la *pagode* construite dans le parc de Chanteloup. (Note.) 325

LETTRE 746. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. Chanteloup, 30 juillet 1778. — Même sujet que les précédentes. — Il n'en avait pas parlé parce qu'on lui avait recommandé le secret. 327

LETTRE 747. — Du même à la même. Chanteloup, 3 août 1778. — Il est enchanté de l'histoire d'Amérique par Robertson. — Ils ont manqué de se noyer dans une promenade en bateau sur un étang du parc. 329

LETTRE 748. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 9 août 1778. — Se croit quelque rapport avec Sedaine. — Le sentiment n'en a-t-il pas avec le génie? — Relit sa correspondance et celle de la duchesse avec Voltaire. — Mariage de Mlle de Stainville avec M. de Choiseul. La Baume. (Note.) 331

LETTRE 749. — De la même à la même. 16 août 1778. — Se défend d'avoir jamais eu la pensée de faire imprimer les lettres de la duchesse sans son aveu. — Un pareil procédé serait digne du pays des Hottentots. . . . 332

LETTRE 750. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. 19 août 1778. — N'a jamais accusé Mme du Deffand de vouloir faire imprimer ses lettres. — Celles de Voltaire sont une des parties les plus intéressantes de de sa littérature. 333

LETTRE 751. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. Chanteloup, 20 août 1778. — La princesse Charlotte a été fort malade à Chanteloup. — On a été très-content de la pièce des *Barmécides*.— Le bonheur, c'est l'intérêt dans le calme, dit M. du Bucq. 334

LETTRE 752. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 26 août 1778. — L'ambassadeur de Naples porteur de cette lettre. — L'esprit de contradiction de l'abbé Morellet. 336

LETTRE 753. — De la même à la même. 2 septembre 1778. — L'éloge de La Motte. — Le discours de l'abbé Morellet. — Histoire de l'Amérique de Robertson. 337

LETTRE 754. — De l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand. Chanteloup, 1er octobre 1778. — Mariage de Mlle de Stainville. (Note). — La grand'maman toujours à l'affût des bonnes actions. — Mme de Tessé. — Bal à la salle de la comédie pour les femmes de chambre et les valets de chambre. — Orage effroyable. — Représentation sur le théâtre de Chanteloup. 339

LETTRE 755. — De Mme du Deffand à M. Craufurt. 24 octobre 1778. — Le frère de M. Craufurt plaît à tous ceux qui le connaissent. — Mais ce n'est pas lui qu'elle attendait. — Le presse de venir la voir. 344

Pages.

LETTRE 756. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 10 novembre 1778. — Elle l'attend avec impatience. — Stances adressées à l'Académie au sujet du remplacement de Voltaire. 345

LETTRE 757. — De Mme du Deffand à M. Craufurt. 13 décembre 1778. — Elle est triste et malade. — Réflexions sur le bonheur. — Elle n'espère plus le revoir. 346

LETTRE 758. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 14 avril 1779. — Elle s'excuse de n'avoir pas écrit depuis longtemps. — M. Selwyn est arrivé hier. (Note). — Le comte Hippolyte de Choiseul-Praslin. (Note.) — Éloge de lord Maréchal. 348

LETTRE 759. — De la même à la même. 4 juin 1779. — Elle regretterait beaucoup la vente de l'hôtel de Choiseul. (Note.) — Représentation d'*Agathocle*. 350

LETTRE 760. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. 20 juin 1779. Elle est fort contente de son gros prince. (Note.) — Sa chaste et modeste épouse, Mme de Montesson. (Note.) — L'hôtel n'est pas encore vendu. 351

LETTRE 761. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 30 juin 1779. — Plaintes de sa santé, de son *hébétement*. — Le gros prince et sa dame du Toboso. 353

LETTRE 762. — De Mme du Deffand à M. Craufurt. 21 juillet 1779. — La sœur de lord Ossory épouse lord Shelburn. — Mme de Roncherolles malade. — Elle l'aime et l'aimera toute sa vie. 355

LETTRE 763. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 28 juillet 1779. — « Dans le temple des Juifs un instinct l'a poussée : » — Elle applique à la petite sainte deux vers d'*Esther*. 357

LETTRE 764. — De la même à la même. 13 août 1779. — Sentence prononcée contre le comte de Broglie. (Note.) 358

LETTRE 765. — De la même à la même. 17 septembre 1779. — Elle lui doit la reconnaissance du mot « émigrant » M. du Bucq prétend que la paix est impossible d'ici à deux ans. — Il a beaucoup d'esprit mais un peu de *prestige*. — Il prétend que l'esprit de Voltaire n'était que superficiel. — L'abbé L'Enfant. (Note.) 360

LETTRE 766. — De la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand. Chanteloup, 21 septembre 1779. — Ne s'intéresse pas aux nouvelles depuis que sa mère lui a fait lire les gazettes sur des cartes. — Elle désire la paix comme M. de Creutz, mais n'y croit pas plus que M. du Bucq. — Réflexions sur le mot « énergie. » — Goût et universalité de Voltaire. . 362

LETTRE 767. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 20 avril 1780. — Le chevalier de Beauteville et M. du Bucq. — Édit de suppression des receveurs généraux. — Tout le monde parle du départ de notre flotte. . 364

LETTRE 768. — De la même à la même. 13 mai 1780. — Ses convives à souper. — Le duc de Choiseul n'est pas venu. — On prépare des appartements à la Muette pour loger le roi et la reine pendant les couches de Mme de Polignac. 365

Pages.

LETTRE 769. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 8 juin 1780. — Le grand-papa est venu la voir; elle lui pardonne tous ses torts. — M. de Beauvau est malade. — L'ambassadeur de Naples vice-roi de Sicile. 367

LETTRE 770. — De la même à la même. 8 juillet 1780. — M. d'Arras et M. de Beauteville partent pour Chanteloup. — Le roi de Suède arrêté à Dusseldorf par une indisposition. — Bergères qui l'attendent à Spa. (Note.) 368

LETTRE 771. — De Mme du Deffand à la duchesse de Choiseul. 26 juillet 1780. — Elle a été assez malade. — La véritable cause est son baptistaire. 369

LETTRE 772 et dernière. — De la même à la même. 12 août 1780. (Note.) — La sensibilité n'est-elle pas déplacée et ridicule à son âge?... — Elle voudrait que l'abbé Barthélemy se présentât à l'Académie. 371

APPENDICE 373

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CALMANN LÉVY, EDITEUR, 3 rue Auber
ET A LA LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, BOULEVARD DES ITALIENS

M. LE COMTE DE PARIS

HISTOIRE
DE
LA GUERRE CIVILE
EN AMÉRIQUE

TOMES I A IV

Quatre beaux et forts volumes in-8°, imprimés par J. CLAYE. — Prix : 30 francs.

ATLAS

Pour servir à l'*Histoire de la guerre civile en Amérique*

LIVRAISONS I A IV, CONTENANT DIX-NEUF CARTES. — PRIX : 30 FR.

M. GUIZOT

MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DE MON TEMPS

(Ouvrage auquel a été décerné par l'Institut le grand prix biennal de 1871

DEUXIÈME ÉDITION

Huit beaux et forts volumes in-8°. — Prix : 60 fr.

HISTOIRE PARLEMENTAIRE
DE FRANCE

Formant le complément des *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*

CINQ BEAUX ET FORTS VOLUMES IN-8°. — PRIX : 37 FR. 50 C.

PARIS — IMPRIMERIE DUMOUTET

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

AVR 2 6 1999
08 JAN 1998
0 5 FEV. 1998
0 8 JAN 1998
DEC 1 0 1999
APR AVR 1 4 2000
MAI MAY 2 3 2000
OCT 1 0 2000
JUIL JUL 0 7 2001

a39003 002237229b

CE PQ 1981
.D65 1866 V003
COO DU DEFFAND D CORRESPONDAN
ACC# 1217209